

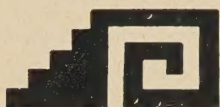
JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

NOUVELLE SÉRIE — TOME XLII

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS FINANCIER DE L'U.N.E.S.C.O.
SUR LA RECOMMANDATION DU C.I.P.S.H. ET SOUS LES AUSPICES DE L'U.I.S.A.E.
ET AVEC L'AIDE DU C.N.R.S.



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
MUSÉE DE L'HOMME
PALAIS DE CHAILLOT — PLACE DU TROCADÉRO, PARIS, XVI^e

—
1953

FÊTES ET USAGES DES INDIENS DE LANGUI (PROVINCE DE CANAS, DÉPARTEMENT DU CUZCO)

PAR

ANDRÉS ALENCASTRE G.
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DU CUZCO

GEORGES DUMÉZIL
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

Au Docteur et à Madame Gonzalo GAMARRA
Providence des Français au Cuzco.

Au cours d'un voyage d'études dans le département du Cuzco, en 1952¹, j'ai noté sous la dictée d'Andrés Alencastre les huit textes qui suivent, relatifs aux usages des Indiens de la région de Languï, province de Canas, d'où il est originaire et où il a toujours sa chacra. Héritier d'une famille de métis bien considérée dans le pays, né en 1909, A. Alencastre Gutiérrez s'est associé, tout jeune, étroitement et passionnément, à la vie des Indiens. Sous le nom de Killku Warak'a — « Grégoire la Fronde » — il a composé des drames et des poèmes, dont bien peu sont publiés. En 1951, lors du concours international de poésie qhishwa de Cochabamba (Bolivie), il a obtenu le premier prix, avec une belle œuvre, Ilimani, qu'on peut lire dans la Revista del Instituto Americano de Arte, VI (Cuzco, 1952), pp. 154-157 (texte), 157-159 (traduction). Depuis trois ans, il est chargé de l'enseignement du qhishwa à l'Université du Cuzco.

J'ai fait la traduction littérale sous le contrôle d'Alencastre qui, de plus, a bien voulu répondre aux questions que ses descriptions me suggéraient. Ces renseignements complémentaires figurent ici dans le commentaire, avec ceux que j'ai recueillis par ailleurs, soit auprès d'Indiens ou de métis d'autres provinces du département, soit dans des publications péruviennes, soit dans les dossiers de collections folkloriques. En même temps qu'Alencastre, je remercie tout particulièrement mes collègues Efraïn Morote Best, professeur d'investigation folklorique à l'Université du Cuzco et directeur de la précieuse revue Tradición, qui m'a communiqué un important manuscrit sur le folklore de Canas et prêté des revues et des livres rares; Luis Valcárcel, professeur à l'Université de Lima et directeur du Musée National, qui m'a donné les plus utiles introductions; José María Arguedas, directeur de l'Archivo Folklórico de Lima, qui m'a permis de dépouiller son trésor avec la plus grande libéralité (malheureusement, pressé par le temps, je n'ai pu examiner complètement que les liasses concernant les départements du Cuzco, d'Apurímac et d'Ayacucho).

1. Les frais de cette mission ont été généreusement couverts par la Caisse Nationale de la Recherche Scientifique, par le service français des Relations Culturelles et par une subvention de la Bollingen Foundation. Aux directeurs et administrateurs de ces trois organismes, j'exprime ma vive reconnaissance, ainsi qu'aux deux directeurs de l'Institut Français d'Études Andines, MM. Marc Pieyre et Jean Vallard, pour leur infatigable complaisance, et à M. Paul Rivet, sans l'aide intellectuelle de qui je n'aurais pas songé à entreprendre cette lointaine enquête, et dont la recommandation, le nom, m'ont ouvert bien des portes.

Société des Américanistes, 1953.

Mon commentaire ne prétend pas être un travail de folklore autonome, mais seulement éclairer les textes auxquels il s'applique.

La langue est le qhišwa de Canas. De nombreux mots locaux, en partie d'origine aymara, ne sont pas compris au Cuzco et ne sont pas enregistrés dans les dictionnaires. Mais la phonétique (cependant avec la jota forte, dans quelques mots aymara), la morphologie et la syntaxe sont celles du Cuzco. Les notes grammaticales qui précèdent les textes ne visent, elles aussi, qu'à en faciliter l'intelligence et ne prétendent pas donner une description du qhišwa.

G. D.

NOTES GRAMMATICALES

Système des sons.

Le qhišwa du Cuzco dispose des sons suivants ¹ :

1) Trois voyelles, *a*, *i*, *u* (c.-à-d. franç. *ou*), ces dernières se colorant en *e* et *o* (de timbre instable) au contact et parfois dans le voisinage des consonnes pharyngales (*qulqi* « argent » peut être prononcé *qolqe*; *q'umir* « vert », *q'omer*); les diphtongues *ay* et *uy* tournent souvent à *äy* et *üy*.

2) Des occlusives de quatre ordres, labiales, dentales, vélaires et post-vélaires (ou pharyngales, du type du géorgien *q*). Dans chaque ordre, il y a une sourde soit simple soit aspirée (« *h* »), soit glottalisée (« ' ») : *p*, *ph*, *p'*; *t*, *th*, *t'*; *k*, *kh*, *k'*; *q*, *qh*, *q'*. En fin de syllabe (et notamment, pour les deux derniers, en fin de mot), *p*, *k*, *q* se prononcent spirantes (*f*, « *ich-* et *ach-Laut* »).

3) Des affriquées dentales chuintantes (du type d'esp. *ch*), avec les trois mêmes variétés : *c*, *ch*, *c'*.

4) Les semi-voyelles *y* et *w* (*i* et *u* voyelles); un souffle *h*; la sifflante *s* et la chuintante *š* (*s* devenant parfois, mais non toujours, *š* en fin de syllabe : *qhišwa*, mais *aswan* « plus »), les nasales *m* et *n* (prononcé vélaire en fin de syllabe); les deux sons mouillés de l'espagnol *ñ* et *ll* ² (ne pas confondre *ñ* et *-ny-*, qui est « *n* vélaire + *y* » : *añas*, « zorrino », mais *anya-y* « admonester », prononcé « *ang-yay* »).

1. Je n'entends pas prendre parti, sur la question de l'orthographe du qhišwa, entre les traditionnalistes et les phonéticiens : comme tout ce qui réforme une tradition, l'actuel effort scientifique qui se fait au Cuzco (p. ex. dans la revue *Tradición*), soulève des protestations; que les Péruviens décident entre eux. Mais pour un travail comme celui-ci, la notation phonétique — ou plutôt « phonologique » (d'où l'élimination que je fais, en accord personnel avec A. Alencastre, de *e* et de *o*, qui n'ont pas de valeur distinctive par rapport à *i* et à *u*) — est évidemment préférable. Bien entendu, j'ai gardé l'orthographe des textes, écrits par d'autres, que je cite dans le commentaire.

2. L'usage de *ñ*, *ll*, *j* dans la présente transcription est une concession à mes amis cuzquéniens, qui eux-mêmes font ici une concession aux traditionnalistes; *n'*, *l'*, *h* seraient mieux en accord avec le principe de leur réforme.

Le dialecte de Canas connaît en outre un son qui sera ici transcrit par la *jota* espagnole, mais articulé plus fortement, dans des mots d'origine aymara.

Dans les emprunts à l'espagnol, *e* et *o* se maintiennent ou se prononcent *i* et *u*, sans stabilité; *j* (*jota*) et *g* (occlusif) se maintiennent; *d* se présente sous les formes *r*, plus rarement *d*, très rarement *t*; *v* et *b* sous les formes *b*, plus rarement *v* ou *w*; *f* (et parfois *v*) sous les formes *ph*, plus rarement *f*; *z*, déjà confondu avec *s* dans l'espagnol parlé au Cuzco, est rendu naturellement par *s*; parfois *n* initial est remplacé par *m*; *rr* devient en général *r*.

L'accent est uniformément sur l'avant-dernière syllabe de chaque mot (ou de chaque complexe « mot + particules »); seules les particules finales *-cá* « peut-être », *-yá* « oui! » (esp. « pues! » postposé) et *-má* « c'est à voir! nous verrons bien! si! », attirent sur elles l'accent.

Radicaux.

Les radicaux, nominaux ou verbaux, généralement dissyllabiques, sont invariables, sans alternances vocaliques ni consonantiques : si *waqa'y* « pleurer » et *wiqi* « larmes », si *llapa(n)* et *llipi(n)* « tout » portent la trace de telles alternances, ces mots sont sentis aujourd'hui comme entièrement différents.

Composés syntaxiques.

Outre les substantifs ou adjectifs composés (à valeur additionnelle ou relationnelle), le qhíswa forme des composés syntaxiques de trois, quatre mots ou même davantage (substantif ou participe précédé de déterminants pronoms, adjectifs ou substantifs, eux-mêmes éventuellement déterminés par des adverbes ou des adjectifs; ou simple accumulation énumérative de termes de même fonction), où les désinences du dernier mot portent en réalité sur l'ensemble.

Formes nominales.

SUBSTANTIFS.

Pluriel. — Le pluriel des substantifs ou adjectifs pris substantivement est indiqué par le suffixe *'kuna*; très souvent, quand le nombre est évident (par la forme verbale ou par le contexte), il n'est pas indiqué.

On notera que *runa*, au singulier, signifie aussi bien « les gens » que

« homme ». Les substantifs déterminés par un nom de nombre ne reçoivent pas l'affixe du pluriel.

Déclinaison. — Les désinences casuelles (je garde les noms classiques des cas pour simplifier les références) sont :

accusatif *·ta* : régime direct (souvent *·ta* omis; certains verbes, pour nous intransitifs, comme *ni'y* « dire à », régissent le cas en *·ta*); « vers »; indication de temps, d'heure; valeur adverbiale (notamment avec les adjectifs et les infinitifs). Une désinence complexe *·n'ta* (*·ta* ajoutée à un ancien cas en *·n* ?) signifie « à travers, en passant par »;

génitif *·q* (après voy.), *·pa* (après cons.) « de » (appartenance);

datif *·man* : « à » (intérêt ou direction);

ablatif *·man'ta* : « de » (origine : local, temporel); « d'entre »; « par le moyen de »; « au sujet de »; « en qualité de »; complément du comparatif;

locatif *·pi* : « dans »;

comitatif *·wan* (ou *·pi'wan*) : « avec » (accompagnement, instrument); *·wan* a un emploi plus large, se suffixant à des formes déjà déclinées, au sens de « en outre »;

destinatif *·paq* : « pour » (intérêt, but, durée).

Quelques postpositions suffixées complètent cette déclinaison :

-rayku : « à cause de, en vue de »;

-kama : « jusqu'à », « pendant que », « selon »; « tous ensemble »; (*-kama*, surtout *-kama'lla*, signifie aussi « jusque > *pas plus > seulement, exclusivement »);

-pura « en couple »; « d'entre (un groupe homogène) »;

cf. *-ntin* (forme difficile à analyser) : « tous ensemble », « dans son entier », « avec ».

Des substantifs ou adverbess postposés, eux-mêmes éventuellement déclinés, jouent aussi le rôle de postposition; tels sont : *ukhu* « intérieur > dans »; *pata* « surface > sur »; *qhipa* « derrière > après »; *caupi* « milieu > au milieu de »; *qaylla* « présence > en présence de, auprès de »; *paca* « temps > (après l'ablatif) depuis, immédiatement après, dès ».

Cf. *hina* « ainsi > comme ».

Thème des substantifs. — Les désinences et postpositions se joignent au thème nominal qui est formé soit du simple radical (contenant ou non un suffixe de dérivation), soit du radical élargi par le suffixe du pluriel, ou par un suffixe possessif, ou par un suffixe tel que *·ca* (diminutif) et surtout le très usuel *·lla* (diminutif; tendresse; « seulement »).

Déterminants et déterminé. — Les déterminants — épithète ou apposition (invariable); pronom ou substantif régime (non décliné ou au génitif) — se placent devant le substantif déterminé. Quand le déterminant est au

génitif, le substantif déterminé reçoit en outre le suffixe possessif de la personne correspondante : *nuqa'q mama'y* « de-moi ma-mère », *kay urqu'q runa'n* « de-cette-montagne ses-gens » (mais *urqu runa* « les montagnards »).

ADJECTIFS.

Un grand nombre d'adjectifs se forment d'un substantif et du suffixe *-yuq* (après voy.), *-ni'yug* (après cons.) « ayant, pourvu de ».

L'adjectif ne reçoit pas de suffixe pour les degrés de comparaison. Au comparatif, il est précédé de *aswan* (*astawan*) « plus » (proprement *as* « une certaine quantité; peu » et *'wan* « avec ») et le complément est à l'ablatif en *'manta*. Au superlatif absolu, il est précédé de *sinci* « fort; trop », *anca* « très », *ima* « que! combien! > très », *allin* « bien », ou simplement répété (deux types : *kballmu kballmu* « très cru », et *rakhu'y rakhu* « très gros »).

Au superlatif relatif, il est précédé de *sinci* (etc.) et pourvu en outre du suffixe possessif de 3^e personne (v. ci-dessous, même p.) *'(ni')n* (*sinci wayna* « très jeune »; *sinci wayna'n* « son, leur très jeune > le plus jeune d'eux ») ou bien il reste au positif et son complément est à l'ablatif en *-manta*, « d'entre ».

Pourvus ou non de la désinence *'ta*, les adjectifs s'emploient comme adverbes.

Formes pronominales.

Pronoms et suffixes personnels. — 1 sg. *nuqa* (*ñuqa*), 1 pl. inclusif (« y compris la personne à qui je parle ») *nuqa'ncis*, 1 pl. exclusif (« non compris la personne à qui je parle ») *nuqa'yku*;

2 sg. *qan*, 2 pl. *qan'cis*;

3 sg. *pay*, 3 pl. *pay'kuna*.

Ces pronoms se déclinent comme les substantifs; leurs génitifs servent d'adjectifs possessifs et se déclinent (*nuqa'q'wan* « avec le mien », *qan'pa'kuna'manta* « à propos des tiens »); usuellement la possession personnelle n'est exprimée que par des suffixes :

1 sg. *'y*, 1 pl. incl. *'ncis*, 1 pl. excl. *'y'ku*;

2 sg. *'yki*; 2 pl. *'yki'cis*;

3 sg. *'n*, 3 pl. *'n'ku*.

Ces suffixes s'emploient directement après voyelle; après consonne, avec intercalation de la syllabe *'ni'*.

« Moi-même », etc. : *kiki'y*, etc.

L'expression du réfléchi est incluse (formatif *'ku'*) dans les thèmes verbaux.

Démonstratifs. — Les pronoms (déclinables) et adjectifs (invariables, préposés) démonstratifs sont : pour les objets proches *kay* (à Canas, en outre, *an'kay*) ; pour les objets plus éloignés *cay* ; pour les objets très éloignés *haqay*. En principe ces trois démonstratifs se distinguent comme le latin « hic, iste, ille ». *Cay* est employé adverbialement au sens de « pour cette raison, alors ».

A Canas, de *kay*, combiné avec *-hina* « comme » et avec déplacement du souffle, se forme *khayna* « comme ceci, tel » ; de **an* « ceci » et de *-hina*, *akna* « tel » (*akna'ta* « ainsi »).

Noter *kay chika* « grand comme ça, énorme » ; *cay-raq* « cela encore > récemment ».

Le participe en *'q* du verbe *ka'y* « être », avec la particule *-taq*, donne *ka'q-taq*, *ka'q'lla-taq* « le même » (adverbialement : *ka'q'(lla)(ta)-taq* « de la même manière ») ; cf. *qan ka'q* « le même que toi ».

Interrogatifs. — Pronom *pi* « qui ? » ; pronom et adjectif *ima* « quoi ? quel ? » (choses) ; pronom *mayqin* « lequel ? » (hommes et choses) ; *hayk'a* « quanti ? » (interr., relatif) ; *ima hayk'a* « combien grand ? » ; *may chika* « combien ? » (*may chika kuti* « combien de fois ! > souvent, quelquefois »).

Indéfinis. — Les interrogatifs, combinés avec la particule finale *-pas* (*-pis*), forment des expressions indéfinies : *pi-pas* « quelqu'un, quiconque » ; *ima-pas* « quelque (chose) ; quelconque » ; *mana ima-pas* « rien », etc. ; en outre :

tukuy « tout » (cf. verbe *tuku'y* « finir ») ;

tukuy ima « tout ce que, tout » ;

lliü, llipi(n), llapa(n) « tout, chaque » ;

q'ala « nu > entier, tout » ;

sapa « isolé > chaque », *sapanka* « chaque, chacun » ;

ima-yma'na « toutes sortes de choses » ;

huk « un ; autre » ; *huk ka'q* « l'autre » ;

wak « distinct, autre » ;

wakin « d'autres, les autres » ; répété : « les uns, ... les autres... » ;

watik « autre » ;

cf. *askha* « beaucoup de » ; *pisi* « peu de ».

Formes verbales.

Thèmes verbaux. — Tous les thèmes verbaux (radicaux purs ou pourvus de formatifs) sont terminés par une voyelle.

Formes nominales du verbe. — L'infinitif, en *'y*, est un substantif (les infinitifs fournissent un abondant vocabulaire abstrait) : *qhawa'y* « voir ; vue, regard » ; *qhawa'y ta* rég. direct ou « (commencer) à voir » (adverbialement :

ukuy'ta « à l'achèvement, après l'achèvement, une fois achevé » ; un bel exemple, p. 13, l. 12 du bas) ; *qhawa'y'man* « pour voir » ; *qhawa'y'ni'y* « mon fait de voir », etc. Suivi de *'lla*, l'infinitif a valeur gérondive : *pha-wa'y'lla* « en courant ».

Les participes sont formés par les suffixes :

'q, actif, sans valeur temporelle propre ; généralement présent, mais aussi futur proche (avec valeur d'intention), quelquefois passé (proche) : *qhawa'q* « qui voit ; qui doit voir > pour voir » ; ci-dessous, p. 108, l. 12 du bas : *wañu'q'pa wisi'n* « la maison d'un homme qui va mourir » (mais dans les paragraphes suivants, *wañu'q* est « le mort ») ; p. 81, l. 13 : *ishay kinsa wawa waca'ku'q warmi* « une femme qui a (déjà) enfanté deux, trois enfants... ».

'na : futur, et surtout participe d'obligation ; emplois passifs avec les thèmes transitifs : *qhawa'na* « devant être vu > à voir » ; avec la particule déclarative : *qhawa'na'n* « il y a à voir > il faut voir ».

'sqa : présent ou passé ; emplois passifs avec les thèmes transitifs : *qhawa'sqa* « vu ».

Ces participes, pris substantivement, fournissent un grand nombre de tournures usuelles : *kay qhawa'q'kuna'yki* « ces te-voyant-s > ces gens-ci, qui te voient » ; *yaca'q'ni'n'manta* « d'après son-sachant > d'après ce qu'il sait » ; *wywa'q mira'na'n* « du-bétail son-devant-être-multiplié > la multiplication (future) du bétail » ; *ima sayana'n'pi* « dans quel (lieu) son-devant-se-placer > là où il doit se placer » ; *ri'pu'na'n'ku'paq* « pour leur-devant-repartir > pour qu'ils repartent ». Noter le complément du passif au « génitif » : *sipas'kuna'q qati'rpa'ri'sqa'n'ku* « des-filles leur-poursuivi > poursuivi par les filles ».

Les gérondifs sont formés par les suffixes :

'spa (avec ou sans suffixes possessifs), marquant aussi bien succession que simultanéité : *qhawa'spa* « en voyant » ou « ayant vu ». On notera *ni'spa* « disant, ayant dit », qui se place à la fin des discours directs, (*ni'spa-qa*, avec *-qa* « quidem », a pris le sens très général de « ensuite »).

'qti' (avec suffixes personnels) : *qhawa'qti'y* « quand, pendant que, si je vois (ai vu, verrai) ».

Combinés avec la particule *-pas* (*-pis*) « même », ces gérondifs ont valeur concessive : « bien que ; même si ».

Formes conjuguées. — La forme conjuguée usuelle du verbe *qhiswa* n'a pas de valeur temporelle propre : elle sert de présent, de futur (surtout à 2 sg. et pl.) ou de passé, suivant le contexte. Elle est caractérisée par le phonème *'n'* (sauf à 1 pl. excl.) suivi de désinences personnelles :

1 sg. *qhawa'n'i* « je vois (vis) », 2 sg. *qhawa'n'ki*, 3 sg. *qhawa'n* (désinence zéro), 1 pl. incl. *qhawa'n'cis*, 1 pl. excl. *qhawa'yku*, 2 pl. *qhawa'n'ki'cis*, 3 pl. *qhawa'n'ku*.

Avec *'rqa'* placé devant le *'n'* de la forme générale (*n* n'apparaît pas parfois aux 3^{es} personnes), se forme un passé; avec *'siga'*, un passé lointain ou révolu : *qhawa'rqa'n'ki* « tu as vu »; *qhawa'seqa'n'ki* « tu as vu jadis, tu as vu et tu ne vois plus » (parfait et plus-que-parfait); parfois « tu voyais ».

Un futur proprement dit est constitué de formes hétérogènes. On rencontrera dans les textes ci-dessous les personnes suivantes : 1 sg. *qhawa'saq* « je verrai », 2 sg. *qhawa'n'ki* (= forme générale), 3 sg. *qhawa'n'qa* (= forme générale + particule soulignante *-qa*), 1 pl. incl. *qhawa'sun('cis)*.

Un potentiel-conditionnel-optatif se fait par suffixation de *'man* à certaines personnes de la forme générale (avec quelques altérations : 1 sg. *'y'man*); 2 sg. est en *'waq*, 2 pl. en *'waq'cis* (d'où, avec la particule *-taq*, « prends, prenez garde que tu, vous ne... »).

À l'impératif, 2 sg. est en *'y* (parfois renforcé par *-ari* « oui > donc ! »), 2 pl. en *'y'cis*, 3 sg. en *'cun*; 1 pl. en *'sun* (= futur).

La forme *uqya'q'ku* « ils buvaient » (p. 16, l. 13, qu'Al. m'a confirmée sans en rendre compte), me reste obscure.

Formes bipersonnelles. — Il existe des formes verbales exprimant outre la personne du sujet, celle du régime direct ou indirect. On ne trouvera ici que : (forme générale) *'wa'n'ki* « tu me (ou : à moi)... » (p. 18, l. 9), *'wa'n'cis* « il nous... »; (futur) *'sqa'yki'cis* « je, à vous... » (p. 39, l. 21); (impératif) *'wa'y* « toi, pour moi... » (p. 83, l. 2; p. 105, l. 12 et 10 du bas), *'wa'y'cis* « vous, pour moi...! » (p. 92, l. 6 du bas).

Négation. — La négation est autonome, hors de la forme verbale : *mana*; dans les défenses, *ama* (avec l'impératif ou le futur).

Formatifs d'aspect. — La richesse en nuances du qhišwa est due surtout aux formatifs d'aspect ou de voix qui peuvent se joindre au radical verbal pour constituer un thème de conjugaison. Les principaux sont :

- 'sa'* duratif (« être en train de »);
- 'ci'* causatif (« faire, permettre, causer »);
- 'ku'* réfléchi, souvent passif; moyen (« pour soi »);
- 'ri'* inchoatif; parfois aussi impliquant que l'action se fait « lentement » ou « gentiment »; souvent sans nuance sensible;
- 'na'* réciproque (surtout dans *'na'ku'*);
- 'pu'* « pour (ou contre) un autre »; « brusquement » ou « par hasard »; retour à l'état antérieur;
- 'mu'* « avec mouvement soit vers le sujet parlant, soit pour faire l'action de verbe »;
- 'lla'* « seulement »; « gentiment »;
- 'paya'* fréquentatif (parfois changement de sens considérable : *yaca'y* « savoir », *yaca'paya'y* « imiter »);
- 'raya'* « largement »; « longtemps »;

·yku· « avec soin » ; « gentiment, poliment » ; (avec les verbes de mouvement) « vers le bas ou le dedans » ;

·rqu· « avec force, passion, brutalité ou vitesse » ; (avec les v. de mouv.) « vers le haut ou le dehors » ; souvent sans nuance sensible ;

·ysi· « aider à ».

Dans quelques thèmes verbaux se rencontre à Canas un formatif *·ra·*, inusité au Cuzco, qui ne paraît pas modifier le sens du radical :

maqci·ra·ku·y « se laver » (p. 110, l. 8 du bas) ;

raki·ra·y « partager » (p. 65, l. 10 du bas ; p. 110, l. 4 du bas) ;

sama·ra·y « se reposer » (p. 65, l. 11) ;

waqa·ra·y « pleurer » (p. 111, l. 9).

Ces formatifs peuvent se combiner entre eux (dans un ordre déterminé), gardant en général chacun son sens, mais avec quelques altérations de forme (souvent, si le premier formatif a la voy. *u*, elle se change en *a* : *·rqa·mu·*, *·ka·pu·*, *·ka·mu·*). Les combinaisons les plus usuelles sont :

·na·ku· réciproque ; (avec les intransitifs) « tous ensemble » ;

·ka·pu· (pour *·ku·pu·*) « re- » (refaire une chose déjà faite, retrouver une chose perdue...) ; action terminée favorablement pour le « sujet » ; parfois les sens de *·pu·* ;

·rpa·ri (sans doute pour **ri·pa·ri·*) « d'un coup, complètement, radicalement ».

Verbes dérivés. — Outre ces formatifs d'aspects, et placés devant eux, les verbes dérivés de substantifs, d'adjectifs ou d'adverbes présentent des suffixes de dérivation, dont les plus fréquents sont *·ya·*, *·ca·*.

Adverbes.

Beaucoup d'adverbes de manière, de cause, de temps, de lieu sont des formes déclinées d'adjectifs ou de pronoms :

sumaq·ta « bellement, bien » ;

ima·paq « pourquoi ? » ;

wak·manta, *watik·manta* « de nouveau » ;

kay·pi « ici » (sans mouvement) ;

may·ta « où ? » (avec mouvement) ;

may·pi-pas « quelque part » ; etc.

Un grand nombre d'expressions indiquent la consécution temporelle (« ensuite ») ou logique (« en conséquence ») ; on trouvera ici : *cay·manta* (« à partir de cela ») ou simplement *cay* ; *pay·pa qhipa·n·ta* (« par après ça ») ; *kay pata·man* (« à sur ceci »), *hina(ta)-taq* (« et ainsi »), *hina qhipa·manta* (« en sortant d'après ainsi »), *hina pata·man* (« à sur ainsi »), *hina·man* et

hina·man·ta (« à ainsi » et « d'ainsi »), *hina·spa(-taq)* (gérondif de *hina* traité en thème verbal : « ayant fait ainsi »); *ni·spa-qa* (« or ayant dit »).

Noter quelques particules suffixées : *-ña* (aussi à l'état libre, suivi de *-n*) « déjà, désormais » (*mana·ña*; « ne plus »); *-raq* « encore »; *-puni* « absolument, sans restriction; toujours »; *-má* (accentué) « c'est à voir; ah, vraiment!; je gagerais que... »; *-qa*, particule extrêmement employée, qui met en relief le mot auquel elle est attachée et parfois, en tête de phrase, oppose ce qui va être dit à ce qui vient de l'être; *-yá* (accentué) « oui! donc! (esp. « pues! » postposé).

Subordination.

Les gérondifs, les formes déclinées de l'infinitif ou des participes pris substantivement, expriment tous les rapports dont nos langues confient le soin aux conjonctions de subordination. On rencontre cependant, autonome, en tête de proposition, *si·cu's* (de l'esp. *si*, avec les particules de l'interrogation et de l'incertitude *-cu's*) « si par hasard, si »; *may-paca (-cu's)* (de *may* « combien », *paca* « temps ») « lorsque »; les propositions subordonnées commençant par ces deux mots se terminent par *cay-qa* (« cela précisément » >) « donc, alors » ou *cay-paca-qa* (« ce temps-là >) alors »; il arrive que, *si·cu's* ou *may-paca·cu's* n'étant pas exprimé, mais *cay-qa* figurant en fin de proposition, ce dernier mot paraisse chargé des valeurs « si, lorsque ».

Coordination.

Les nuances de la coordination, entre mots et entre phrases, sont marquées :

1° en partie par des particules suffixées : *-taq* « aussi, et »; *-pas (-pis)* « aussi, même, et » (suffixé souvent aux divers termes à joindre); *-wan* « avec, ensemble » (suffixé aux divers termes à joindre); *-ri* « et; mais »; (pour *-qa*, v. ci-dessus, au paragraphe « Adverbes », fin);

2° en partie par des expressions qhišwa ou espagnoles autonomes : *mana cay (-taq)* « (et) si-non > ou »; *u* (esp. !), *u-taq* « ou » (souvent suivi de *mana cay*); *ica·qa* « au contraire » (de *ica* « peut-être, utinam! »).

Particules de certitude et d'incertitude.

En principe, tout énoncé doit contenir une particule déclarative, dubitative ou interrogative :

1° déclarative : *-mi* (après consonne), *-n* (après voyelle), qui se joint à n'importe quel mot de l'énoncé et qui, en l'absence de verbe, a valeur de

copule, équivaut donc à une forme du verbe *ka'y* « être » ; il arrive même que *-n* soit plusieurs fois répété dans un énoncé ;

2° dubitative : *-cá* (accentué) « peut-être, éventuellement » ; *-si* (après consonne), *-s* (après voyelle) « paraît-il, on dit que » ; en l'absence de verbe, *-s(i)* sert de copule : « est (sont, fut, etc.), paraît-il » ;

3° interrogative *-cu* « est-ce que ? » ; *-cu* ne se place pas dans une interrogation contenant déjà un élément (pronom, adverbe) interrogatif ; il se place en revanche, en outre de *-mi*, *-n*, dans les propositions négatives, même non interrogative. Par combinaison avec le *-s* dubitatif, on a *-cu's* « est-ce que, d'après lui, dans sa pensée ? » (p. 86, l. 5), qui se trouve aussi dans les expressions d'éventuel *si'cu's* « si par hasard », *may-paca-cu's* « lorsque ».

TEXTES.

Dans les textes qui suivent, chaque mot (ou complexe sous un accent unique) est décomposé en ses éléments : un point en haut (·) sépare, du thème ou entre eux, les éléments flexionnels, ou sépare, dans le thème, le radical et les formatifs (de dérivation, d'aspect) ; un trait d'union (-) distingue les éléments d'un composé, ou sépare, des éléments flexionnels, les particules suffixées. On notera par exemple que, en fin de mot, « *-n* » est la particule déclarative (forme de *-mi* après voyelle), tandis que « *'n* » est soit le suffixe possessif nominal de 3 sg., soit la marque (nue à 3 sg.) de la « forme conjuguée générale » du verbe. Pour simplifier, je n'ai pas séparé cependant par un point en haut les deux éléments de morphèmes complexes usuels tels que *'manta* (ablatif), *'naku* (formatif verbal de réciprocité).

Les mots empruntés à l'espagnol sont en italique dans les textes en romain, et vice versa.

La traduction interlinéaire rend tout groupe de mots qhišwa formant un « composé syntaxique » par un groupe de mots français intelligible, sans égard à l'ordre des mots du groupe original ; mais tout mot qhišwa autonome est traduit pour lui-même, à sa place, au risque d'obscurités, que l'on éclairera en se reportant à la traduction française, encore servile, mais compréhensible, qui suit chaque texte.

Il était impossible, sous peine de longueurs et de redites, de rendre les nuances des formatifs d'aspect, notamment du *'ri* des inchoatifs, qui chargent presque toute forme verbale ; on se reportera au tableau qui vient d'être donné, pp. 8-9. De même les particules *-qa*, *-ri*, d'emploi si fréquent, n'ont en général pas été traduites.

I. — La bataille du Chiaraje.

1. *C'iyaraji tupa'y-qa qalla'ri'n niñu'pi-n. Kay p'uncaw-mi*
 La rencontre du C'iyaraji commence au Niño. Ce jour
C'iyaraji pata'pi askha runa huñu'ku'n. C'iga llaqta
 dans le lieu du C'. beaucoup de gens s'assemblent. Les gens du pueblo
runa'kuna-n tupa'n kinsa llaqta runa'wan, Qiwi, Langi,
 de C'iga se rencontrent avec les gens de trois pueblos, avec Qiwi, Langui,
Hamp'atura'pi.wan.
 Hamp'atura.

2. *Tupa'y-qa qalla'ri'n wayna inti'manta paca-n. Kay uras'ta-n*
 La rencontre commence à partir du Soleil Jeune. A cette heure
C'iga runa huñu'kun'n llaqta'n qhawa'q luma'kuna'pi, pin-
 les gens de C'iga s'assemblent sur les hauteurs regardant leur pueblo, quand
kuyllu tuka'ri'qti'n-mi sipas'kuna c'unku'yku'ku'n,
 le pinkuyllu a commencé de jouer les jeunes filles se réunissent
hina'spa-taq-mi taki'y'ta qalla'ri'n'ku kbayna'ta :
 puis à chanter commencent comme ceci :

Yawar unu'pi ka'spa-pas,
 Dans une eau de sang même en étant,

wawqi'y Fulano,
 mon frère Un Tel,

ayrampu unu'lla-n ni'n'ki,
 « Une eau d'ayrampu seulement c'est » tu diras,

wifala'y, wifala'y !
 wifalay, wifalay !

Rumi cikci'pi ka'spa-pas,
 Dans une grêle de pierres même en étant,

wawqi'y Fulano,
 mon frère Un Tel

kunfitis hank'a'lla-n ni'n'ki,
 « Des confites grillés seulement c'est » tu diras,

wifala'y wifala'y !
 w., w. !

Kay taki'ta nua'ri'spa-qa cinpa luma'kuna'pi saya'q runa-qa
 Ce chant en entendant, sur les hauteurs d'en face setenant les gens

ka'q'lla'ta-taq-mi *huñu'ri'ku'n*, *tuka'ri'n* *wayna'kuna* *taki-*
de la même manière aussi s'assemblent, jouent les jeunes gens, et
ri'n-taq *sipas'kuna* *khayna'ta* :
chantent les jeunes filles comme ceci :

Aqu rumi, *qhisqa rumi*,
La pierre de sable, la pierre de quartz,
wawqi'y Fulano,
mon frère Un Tel,

ñawpa'q'lla'y'pi-n *c'iqta'ku'n-qa*,
seulement en mon devant se brisera,

wifala'y, *wifala'y* !
w, w. !

3. *Kay taki'kuna-qa* *llapa* *runa'q* *yawar'ni'n'ta-n* *quñi'ri'ci'n*,
Ces chants, de tous les gens leur sang chauffe,
hina'spa-taq-mi *tusu'y'ta* *qalla'ri'n'ku*. *Qhari'kuna-n* *warak'a'ta*
puis à danser ils commencent. Les hommes la fronde
hap'i'n'ku *maki'n'ku'pi*, *warmi'kuna-taq* *maki'lla'n'ku'manta*
prennent dans leurs mains et les femmes seulement par leurs mains
hap'i-naku'n'ku; *qhari'kuna-qa* *salta'ri'spa-n* *tusu'n'ku* *wara-*
se prennent l'une l'autre; les hommes en sautant dansent, la
k'a'ta *kuška'lla* *maki'n'ku'wan* *maywi'ri'spa*, *warmi'kuna-taq*
fronde bien jointivement avec leurs mains faisant mouvoir et les femmes
taki'spa'kama'lla *muyu'ri'n'ku*. *Sapa* *tusu'y'ta* *tuku'spa-n*
en chantant exclusivement tournent. Chaque danse ayant achevé,
qhari'kuna-qa *brrr... ni'n'ku*. *Cinpa luma'pi* *saya'q* *runa-qa*
les hommes « br... » disent. Sur la hauteur d'en face se tenant les gens
ka'q'lla'ta-taq-mi *ruwa'n*.
de la même manière aussi font.

4. *Kay pata'man-qa* *k'ami'naku'y-mi* *qalla'ri'n*, *ima-yma-*
Ensuite le s'insulter réciproquement commence, toutes sortes
na'ta-n *waqya'naku'n'ku*, *cinpa cinpa pura'manta*
de choses ils se crient réciproquement, d'entre les deux groupes face à face
qalla'ri'naku'n'ku'n *wasi'n'ku'manta* *warmi'n-*
ils commencent [à s'insulter] réciproquement au sujet de leurs maisons, au sujet
ku'manta *rik'a'y'ni'n'ku'manta* *saya'y'ni'n'ku'manta*.
de leurs femmes, au sujet de leur apparaître, au sujet de leur se tenir.

5. *Kay pata-man-qa hayku'n-ku paca-n warak'a-naku'y-man,*
 Ensuite ils entrent aussitôt au se fronder réciproquement,
aswan qhali wayna-kuna-n ñawpa-q'ta hayku'n, hina-qhipa-manta-
 les plus énergiques jeunes gens en premier entrent et en-
taq lla-lla kallpa-yuq-manta hina. Warak'a-n
 suite tous seulement d'après [ce qu'ils sont] doués de force. La fronde
l'ugya'n hank'a hina-raq, rumi-taq taki'n manca'ri'ku'y-ta-
 éclate comme [chose] grillée encore, et la pierre chante de manière à s'ef-
raq. Lluq'i paña-man-mi p'ita'n-ku warak'a-naku-q'-
 frayer encore. Vers la gauche [et] la droite sautent ceux qui se frondent
kuna k'umu'n-ku'n kinray-manta-kama'lla-taq-mi hayku'n-ku
 réciproquement, ils se penchent, de flanc exclusivement aussi ils entrent
maqa-naku'y-man, cay-wan-mi mana caya'ci'ku'n-ku-cu
 au se battre réciproquement, avec cela ils ne se laissent pas atteindre
rumi-wan. Qharwa-q-kuna-q-pas yanca-qasi'lla-n
 avec les pierres. De ceux qui regardent aussi spontanément seulement
yawar-ni'n q'uñi'ri'n, hina-spa-taq-mi pay-manta-kama tupa'y'-
 leur sang s'échauffe, ensuite d'eux-mêmes seulement à la ren-
man bayku'n. Wayna akulli-manta sama-kama-n
 contre ils entrent. Depuis le Jeune Mâcher-de-Coca jusqu'au Repos est
kay tupa'y, cay-manta-taq-mi bata'ri'pu'n-ku sapanka l'aqa
 cette rencontre, et après cela ils re-montent chaque équipe
luma'n-ku-man-kama. Luma'n-ku-pi-qa wak-manta-n taki'n-ku tusu'-
 jusqu'à leur hauteur. Sur leur hauteur de nouveau ils chantent, ils
n-ku pinkuyllu-q kunka'n-pi, tukuy ima warak'a-naku'-
 dansent, du pinkuyllu dans sa voix, tout dans le se fronder réci-
y'pi ruwa-sqa'n-ku-ta yuya'ri'spa, khayna'ta :
 proquement leur fait en remémorant, comme ceci :

Gongonilla luma-pi-qa,
 Sur la hauteur Gongonilla,

wawqi'y Fulano,
 mon frère Un Tel,

yana phuyu-n ayti'sa'sqa,
 un noir nuage était en train de remuer,

wifala'y, wifala'y !

W.,

W

Gongonilla luma·pi·qa,
Sur la hauteur de Gongonilla

wawqi·y Fulano,
mon frère Un Tel,

Langi quca·n *maywi·sa·sqa,*
le lac de Langui était en train de se mouvoir,

wifala·y, *wifala·y!*
w., w.!

Q'apra·ta·qa *qanci·ta·qa,*
La [Jambe-] Pelée, l'[habitant du] fond,

wawqi·y Fulano,
mon frère Un Tel,

qunca·n·kama·n *qati·ri·na,*
jusqu'à son foyer il y a à [le] pousser,

wifala·y, *wifala·y!*
w., w.!

Taki·y·ta *lusu·y·ta* *tuku·spa·qa* *sama·ri·n·ku·n,* *llapa·lla·nti·*
Chanter danser ayant achevé, ils se reposent, tous seulement en-

n·ku·n *ri·n·ku* *kharmu·ta* *mikbu·ri·n·ku,* *hina·pata·man·laq* tra-
semble eux vont, la provision mangent, et ensuite l'eau-

gu·ta *waqta·yku·n·ku,* *watik·manta* *qhali·ca·ri·ku·n·ku,* *chika*
de-vie ils fouettent vers le bas, de nouveau ils se revigorent, un peu

kuka·ta *akulli·yku·spa·taq* *hayku·lla·n·ku* *tupa·y·man.*
de coca ayant mâché aussi ils entrent seulement (alors) à la rencontre.

Kay·pi·qa *uqya·ri·sqa·ña·n* *llapa·pas,* *hina·qa* *warak'a·naku·*
Ici ayant bu déjà ils sont tous même, ainsi le se fronder récipro-

y·qa *aswan·ta·ña·n* *yawra·ri·n,* *hina·spa·taq·mi* *may·chika qa*
quement plus déjà s'échauffe, et ensuite combien

uma·n *i'uqu·sqa* *kunpa·ku·n,* *caki·n* *p'aki·sqa* *wisc'u·*
[avec] leur tête fendue s'effondrent [avec] leur pied rompu se

ku·n. *C'aki sunqu runa·taq* *kay* *k'iri·sqa·kuna·ta* *karu·man*
jettent ! Et des hommes de cœur sec ces blessés au loin

iskapa·ci·n. *Sinci·ta·ña·n* *tupa·q·kuna·qa* *cinpa·ra-*
font échapper. Fortement déjà ceux qui se rencontrent s'approchent

ku·n, *mana·ña·n* *warak'a·naku·na·n·ku·paq* *hina·ña-*
réciproquement, ce n'est plus pour se fronder réciproquement comme

cu *ni'spa-qa* *maki'pura'y-man-mi* *hayku'n'ku,*
 désormais, alors à [s'opposer par les] mains par couples ils entrent,
iškay maki'wan *hatun* *rumi'kuna'ta* *huqa'ri'spa'n'ku-n* *mana*
 avec les deux mains de grandes pierres eux en levant, sans
yuya'y'wan *c'aqi'na'rqu'ku'n'ku.* *Kay.pi-n* *ica-qa*
 penser, ils se jettent violemment réciproquement. Ici au contraire

wañu'y kawsa'y'lla'wan-ña *maqa'naku'n'ku.* *May-*
 avec mort [et] vie seulement désormais ils se battent réciproquement. Quel-
chika kuti-n *uma-pis* *bank'ara* *wañu'n'ku.* *Sinci*
 quefois la tête même [devenue] crâne vide ils meurent. Très

ñawpa'q-qa *uma* *bank'ara'n'ku'pi-s* *aqha'ta*
 antérieur[ement] dans leur tête [devenue] crâne vide, dit-on, la chicha
ukya'q'ku, *kay-qa* *mana-ña-n riku'ku'n-cu* *kunan-qa.*
 ils buvaient, ceci ne se voit plus maintenant.

Pikcu inti *caya'mu'q'ti'n-qa* *llapa-n* *sama'ri'n'ku,* *khayna'-*
 Le Soleil de Pikcu quand vient arrivant, tous se reposent, comme
ta *waqya'ri'naku'spa :* *q'aya wata-kama* *warwqi'kuna,*
 ceci en se criant réciproquement : « Jusqu'à l'année prochaine, frères ! »

ni'spa.
 disant.

6. *May-chika kuti-n* *Qiwí runa'ta* *u-taq* *Langi'ta-pas* *C'iqá-*
 Quelquefois les gens de Qiwí ou Langui aussi les [gens
kuná *hap'i'rqu'n'ku,* *hina'spa* *apa'n'ku,* *hina'spa-taq* *luma'n'-*
 de] C'iqá saisissent, ensuite emmènent, et ensuite à leur
ku'man *caya'ci'spa* *surryagu'wan* *suqa'sa'spa'lla*
 hauteur [les] ayant conduits, avec un fouet en les fouettant durablement
carrangu'ta *tuka'ci'n'ku* *tusu'ci'n'ku,* *taki'ci'n'ku,*
 de la guitare ils [les] font jouer ils [les] font danser ils [les] font chanter,
hina'spa-taq *kaca'ri'pu'n'ku.* *Wakin kuti-qa* *warmi'ta-pis* *hap'i'-*
 et ensuite ils [les] relâchent. D'autres fois des femmes aussi ils sai-
n'ku-n, *hina'spa-taq* *pasa'q-paq* *apa'n'ku,* *wakin* *kuti-taq*
 sissent, et ensuite pour toujours [les] emmènent, d'autres fois aussi
kaca'ri'n'xu *p'aca'n'ta* *q'ala'ta* *c'uti'rqu'spa* *mama-*
 ils [les] lâchent, leur vêtement à nu ayant dépouillé brusquement, de
waca'y'lla'ta.
 la manière que leur mère les a enfantés seulement.

7. *C'iyaraji tupa'y'pi-qa* *ciqa'q* *girra'ta'n* *ruwa'n'ku* : *may-*
 Dans la rencontre du C'. une vraie guerre ils font : quel-
chika kuti-n *C'iq'a'kuna* *Q'wi laru'manta* *hamu'q'ta* *qati'ri-*
 quefois les [gens de] C'iq'a, du côté de Q'wi le[s] venant pour-
n'ku, *kay'kuna-taq-mi* *hina'lla'ta* *qati'ci'ku'n'ku* *karu-*
 suivent, et ceux-ci ainsi seulement se laissent poursuivre jusque
kama, *hina'spa-taq-mi* *iskay* *laru'manta* *kuti'ri-mu'spa'n'ku*
 loin, et ensuite de deux côtés venant en se retournant,
kanca ukhu'pi hina *hap'i'n'ku* *wakin'ni'n'manta* *t'aqa'sqa* *runa'ta.*
 comme dans un corral prennent les de leurs autres séparés gens.
May-chika kuti-qa *C'iq'a'kuna-na-taq* *qati'ci'ku'q* *tuku'n*
 Quelques fois les [gens de] C'iq'a déjà aussi se laissant poursuivre se font
ura'y wayqu'kuna-kama, *hina'spa-taq* *kuti-bilta'rqa'mu'spa*
 jusque dans les bas creux, et ensuite en se retournant par volte brusquement
caku'lla'p-taq *Langi'kuna'ta* *Q'wi'ku-*
 chassent seulement [alors] aussi les [gens de] Langui [et] les [gens de]
na'ta. *Wakin kuti-qa* *kaballu-yuq'kuna-n* *hayku'n* *maqa'-*
 Q'wi. D'autres fois des [hommes] pourvus de cheval entrent au se
naku'y'man, *hina'spa-n* *wiciwici'wan* *waqta'naku'-*
 battre réciproquement, puis avec le wiciwici en se fouettant récipro-
spa *apaga'naku'n'ku,* *kaballu'n'ku'ta-n* *qicu-*
 quement ils se jettent à bas réciproquement, leurs chevaux ils s'enlèvent
naku'n'ku, *hina'spa-taq-mi* *ati'spa* *apa'n'ku.*
 réciproquement, et ensuite ayant vaincu [les] emmènent.
8. *C'iyaraji wañu'q runa'manta-qa* *mana-n* *justisia*
 A propos des gens mourant dans le C'. pas [d'action en] justice
ka'n-cu, *hina-puni-taq* *may-paca'n'manta-pis* *cay*
 n'est, ainsi toujours aussi depuis combien de temps même cette
kustumbri *cay-qa.* *C'iyaraji maqa'naku'y-qa* *mana-n* *runa'q*
 coutume si [est]. Le se battre réciproquement du C'. n'est pas dans le
sunqu'n'pi-pas *takya'q-ca,* *tupa'y'pi ka'q runa'kuna-qa*
 cœur des gens aussi subsistant, les gens qui sont dans la rencontre
wata'-nti'n-mi *sumaq kawsa'y'pi* *ka'n'ku,* *C'iyaraji puklla'y'ta*
 [pendant] toute l'année en belle vie sont, le jeu du C'.
qunqa'ri'spa'n'ku.
 eux ayant oublié.

C'iyaraji puklla'y *tuku'y'ta-qa* *luma'n'ku'pi-kama-n* *sapa'nka* *t'aqa*
 Le jeu du C'. une fois fini, jusqu'à leur hauteur chaque groupe
huñu'yka'ka'pu'n'ku, *hina'spa-n* *ri'pu'na'n'ku'paq.* *khayna'ta*
 re-va s'assembler gentiment, ensuite pour eux s'en aller en retour comme ceci
waqya'ri'naku'n'ku : *Wata-kama-ña* *wawqi'y,*
 ils s'appellent réciproquement : « Jusqu'à l'année dorénavant, mon frère,
apa'sa'y *p'aca'y'ta-pas* *kaballu'y'ta-pas* *ima'y'ta-*
 sois en train d'emporter et mon vêtement et mon cheval et en outre
wan-pas, *wata'pi-ña* *ayni'ta* *kuti'ri'wa'n'ki,*
 quoi que ce soit de moi, dans [un] an déjà compensation tu me paieras,
ayni *maña'ka'pu'y-qa* *mišk'i.*
 compensation re-demander [est] doux ! »

9. *Hina'spa-taq-mi* *khayna'ta* *taki'yku'ku'spa* *ri'pu'n'ku :*
 Et ensuite comme ceci en chantant gentiment ils s'en vont :

Q'aya wata'y *kunan hina*
 Ma prochaine année comme maintenant.

pi-cá may-cá *tusu'sa'n-qa ?*
 qui éventuellement quel éventuellement sera en train de danser ?

cillki'lla-ña-n *tusu'sa'n-qa*
 le bouton seulement dorénavant sera en train de danser,

c'ikci'lla-ña-n *tusu'sa'n-qa !*
 le bourgeon seulement dorénavant sera en train de danser !

Haku *wawqi'y* *ri'pu'sa'sun*
 Allons, mon frère, soyons en train de nous en aller

rancu'ncis'man *kanca'ncis'man :*
 vers notre rancho vers notre corral :

tayta'ncis-pis *phiña'n-ña-cá,*
 et notre père est en colère déjà peut-être,

mama'ncis-pis *llaki'n-ña-cá !*
 et notre mère est en peine déjà peut-être !

10. *Kay C'iyaraji tupa'y-qa* *allin* *wata* *mana* *allin* *wata*
 Cette rencontre du C', une bonne année une non bonne année

tari'pa'na'paq-mi, *yaca'na'paq-mi.* Si-cu-s *C'iga-*
 pour être pronostiquée est, pour être connue est. Si par hasard les [gens de]

kuna *ati'pa'n* *cay-paca-qa* *paykuna'paq-mi* *allin* *wata,*
 C'iga vainquent alors pour eux est la bonne année ;

ati'pa'ci'ku'n *cay-taq-mi* *pay'kuna'paq* *mana* *allin* *wata.*
se laissent-ils vaincre alors est pour eux la non bonne année.

Hina'lla-taq-mi *Qiwí t'aqa'paq-pas* *Langi t'aqa'paq-*
Ainsi seulement aussi est et pour le groupe de Qiwí et pour le groupe de
pas.
Langui.

TRADUCTION

1. La première des trois « Rencontres du *C'iyaraji* » a lieu le jour du Nouvel An. Ce jour-là, dans la vallée qui est au pied du C', une grande foule s'assemble pour la rencontre qui oppose les gens du seul pueblo de C'iqua aux trois pueblos de Qiwí, de Langui et de Hamp'atura.

2. La rencontre commence dès dix heures du matin. A ce moment les gens de C'iqua se massent sur les hauteurs du côté de leur pueblo et, après un appel des *pinkuyllu*, les jeunes filles chantent en chœur :

Même si tu te trouves dans un fleuve de sang,
mon frère Un Tel,
dis : « Ce n'est que de l'eau de teinture ! »
wifalay, wifalay !

Même si tu te trouves sous une grêle de pierres,
mon frère Un Tel,
dis : « Ce ne sont que des grains de maïs grillés ! »
wifalay, wifalay !

En entendant ce chant, sur les hauteurs d'en face, l'autre parti, de son côté, s'assemble, les jeunes gens jouent du *pinkuyllu* et les jeunes filles chantent :

Toutes les pierres de l'ennemi, calcaire ou quartz,
mon frère Un Tel,
rien qu'à m'approcher se briseront,
wifalay, wifalay !

3. Ces chants enflamment d'ardeur toute l'assistance et les danses commencent. Les hommes se tiennent par l'intermédiaire de leurs frondes, les femmes seulement par les mains; les hommes dansent en sautant, faisant tourner deux à deux la fronde qui les unit, et les femmes forment une ronde en chantant. La danse achevée, les hommes poussent un cri : « Brrr...! », se répondant d'une hauteur à l'autre.

4. Les deux partis affrontés se mettent alors à échanger toutes sortes de cris injurieux au sujet de leurs maisons, de leurs femmes, de leur forme corporelle, de leur manière de se tenir.

5. Aussitôt après commence la bataille à coups de fronde. Les jeunes gens les plus énergiques attaquent les premiers, suivis des autres, chacun selon ses forces. Les coups de fronde retentissent, avec un bruit de maïs grillé qui éclate, les pierres sifflent de manière effrayante. Les frondeurs se penchent à gauche, à droite, ne présentent que le flanc à l'adversaire, évitant ainsi les pierres qui leur sont destinées. Naturellement les spectateurs s'échauffent et descendent à leur tour dans la bataille.

Cette première phase dure entre le « premier mâcher de coca » (vers 11 heures) jusqu'au « repos » (de 1 heure). Chaque équipe remonte alors sur ses hauteurs où, de nouveau, ils chantent et dansent au son des *pin-kuyllu*, célébrant les exploits qu'ils viennent de faire dans la bataille à coups de fronde :

Sur les hauteurs de la Gongonilla,
mon frère Un Tel,
c'était comme un nuage noir qui remuait,
wifalay, wifalay !

Sur les hauteurs de la Gongonilla,
mon frère Un Tel,
c'était comme le lac de Langui agité,
wifalay, wifalay !

Les Jambes-Pelées, les Gens-des-Fonds,
mon frère Un Tel,
boutons-les jusqu'à leurs âtres,
wifalay, wifalay !

Après ces chants et ces danses, ils se reposent et (dans chaque parti) tous ensemble vont prendre la collation qu'ils ont apportée et boire de l'eau-de-vie, qui renouvelle leur vigueur. Après avoir mâché un peu de coca, ils redescendent au combat. Cette fois, comme ils sont ivres, la bataille à coups de fronde se fait plus ardente. Plusieurs s'effondrent, la tête rompue, ou tombent à terre, une jambe brisée. Des hommes qui ont encore leur sang-froid éloignent ces blessés. Les combattants s'approchent davantage. Renonçant à la fronde, ils ramassent de grosses pierres qu'ils se lancent avec les mains, comme des fous. C'est maintenant une lutte à mort. Parfois, le crâne éclaté, ils succombent. Dans les temps très anciens, dit-on, ils buvaient la chicha dans les crânes de ces victimes, mais cela ne se voit plus.

Quand arrive l'heure dite « Soleil de *pikcu* » (vers 3 heures et demie, 4 heures), tous vont se reposer, les deux partis se criant : « A l'année prochaine, frères ! »

6. Il arrive souvent que l'armée de C'iq'a capture des hommes de Qiwi ou de Langui. Ils les emmènent et les conduisent sur leurs hauteurs où, à

coups de fouet, ils les obligent à jouer du *charango*, à danser, à chanter, avant de les relâcher.

Parfois ils capturent aussi des femmes, qu'ils emmènent pour toujours, ou bien qu'ils relâchent après les avoir dépouillées de leurs vêtements, telles que leurs mères les ont faites.

7. La rencontre du C'. donne lieu à de vraies manœuvres de guerre. Souvent, lorsque les gens de C'iq'a attaquent la troupe qui vient du côté de Qiwi, celle-ci fait exprès de reculer profondément et, se retournant sur les deux côtés, enferme les poursuivants comme dans un corral, les coupant du gros de leur armée. Souvent aussi les gens de C'iq'a se laissent poursuivre et, arrivés dans les fonds d'en bas, font volte-face et se lancent sur les gens de Langui et de Qiwi. D'autres fois, des cavaliers interviennent dans la bataille et, lançant en fouet leurs *wiciwici*, se font tomber et les vainqueurs emmènent les vaincus.

8. Les morts du C'. ne donnent pas lieu à une action en justice : cette coutume remonte à des temps immémoriaux. Le combat ne laisse même pas de rancœur : pendant tout le reste de l'année, les participants vivent en bonne intelligence, oubliant le jeu du C'.

Le jeu fini, chaque parti va se rassembler sur ses hauteurs, s'interpellant en ces termes : « A l'année prochaine, mon frère ! Emporte mon vêtement, mon cheval, et tout ce que tu as de moi ! Dans un an, tu me donneras ma revanche, et prendre sa revanche est doux ! »

9. Puis ils s'en vont en chantant :

L'année prochaine, comme aujourd'hui
qui et qui viendront danser ?
Seuls ceux qui sont aujourd'hui en bouton viendront danser,
seuls viendront danser les bourgeons d'aujourd'hui !

Allons, mon frère, allons-nous-en
à notre *rancho*, à notre corral !
Notre père déjà doit être en colère !
notre mère déjà doit être en peine !

10. L'objet de cette « Rencontre du C' » est de pronostiquer, de déterminer si l'année sera bonne ou mauvaise. Si les gens de C'iq'a l'emportent, l'année sera bonne pour eux. Inversement, s'ils se laissent vaincre, l'année leur sera mauvaise. Et de même pour les équipes de Qiwi, de Langui.

COMMENTAIRE.

1. La « Rencontre du Chiaraje » (orthographe d'une feuille de la carte d'état-major au 200.000^e, la feuille voisine écrivant « Chiaraque » ; les indi-

gènes disent *C'iyaraji*, avec une jota très rauque et un *-i* final valant *e* fermé) a lieu dans la haute vallée (*C'iyaraji pata*) qui descend doucement (de 4.163 mètres à 3.948, d'après la carte d'état-major), du N.-O. au S.-E., vers le lac de Langui-Layo, et au bout de laquelle, sur le lac, se trouve le bourg de Langui. Elle est longue d'une dizaine de kilomètres et s'étend, sur deux à quatre km. de largeur, entre deux lignes de hauteurs dont les plus élevées ne dépassent pas 4.400 mètres. Un petit ruisseau sans importance y coule, le Cutimayo (*Kutimayu*).

C'iyaraji est proprement le nom de l'ensemble des hauteurs (notamment la *Gongonilla*) qui bordent la vallée au sud, et sur lesquelles prend position « l'armée » du village de Checca (*C'iga*, cinq ayllus, très peuplés et réputés pour leur vaillance) : c'est le « côté de Checca », *C'iga laru* (esp. *lado*). « L'armée » coalisée de Langui (cinq ayllus), de Quehue (*Q'iwí*, quatre ayllus) et de Hamp'atura (un ayllu, très dispersé, non marqué sur la carte d'état-major) occupe les hauteurs du nord, le « côté de Quehue », *Q'iwí laru*.

Une relation manuscrite, d'un style naïf et d'une langue très incorrecte (sous le titre « Chchiyarakje »), faite par une collégienne, Guillermina Montupac, et que le prof. E. Morote Best a bien voulu me communiquer [dans ce qui suit, je la noterai *GM*], associe à la coalition de Langui, « Quehue » et « Sampattura » des combattants venus de Yanaoca (capitale de la province) et du pueblo voisin de « Ccuete ». En tout cas Checca-*C'iga* est toujours seul de son parti. On voit qu'il s'agit d'un jeu opposant des pueblos entiers, non des ayllus.

La « rencontre » a lieu trois fois chaque année : le 1^{er} janvier (*niñu*, c.-à-d. « el Niño »), le 20 janvier (Saint Sébastien) et le samedi veille de la Quinquagésime (*sabaru juygu*, c.-à-d. « sabado juego »).

Les combattants (de 18 à 50, 60 ans) dans chaque parti ne dépassent guère le nombre de 150 à 200. Mais l'assistance est nombreuse (1.000 personnes de chaque parti) et sans cesse de nouveaux combattants descendent dans la vallée tandis que d'autres se retirent. Il est mal vu, quand on est dans la force de l'âge, de rester constamment spectateur.

Les Indiens viennent au Ch. dans des vêtements élégants, de couleurs vives, mais simples, qui leur laissent toute liberté de mouvement. Leurs beaux ponchos rouges leur servent de boucliers.

Plusieurs fois les sous-préfets ont envoyé des représentants sur les lieux pour empêcher le jeu ; les deux partis les ont chassés à coups de fronde, sans qu'il y eût de sanction. Il y a quelques années, m'assure Al., le sous-préfet a fait occuper le terrain par la troupe, avec mitrailleuses. Les Indiens se sont cachés dans les rochers du voisinage et, une fois la troupe partie, ont livré leur combat au clair de lune.

2. Les divisions d'une journée d'Indien au travail sont marquées par ses repos : *wayna inti* « Soleil jeune », vers 9 h. (bref); *wayna akulli* « Mâcher-de-coca jeune », vers 10 h.; *sama* « repos », vers midi et demi ou 1 h. (collation); *pikcu inti* « Soleil de *pikcu* » (sens ?) ou *pikcu sama'y* « repos de la boule de coca », vers 3 h. 1/2 ou 4 h.; *mala* (mot de Langui), fin du travail, vers 5 h.

GM décrit ainsi l'arrivée des deux partis : « Des pueblos susdits, on se met en route vers 7 heures du matin. Qu'ils sont heureux, avec les vêtements les plus élégants et luxueux qu'ils possèdent, sous l'aurore qui éclaire leurs ponchos rouges! Ils se dirigent vers le « Chchiyarakje », jouant du pincuillo [sorte de flûte], comme un appel joyeux à leur compagnons. On ne peut imaginer l'émotion, l'enthousiasme, etc... » (que l'auteur estime ne pouvoir comparer qu'à l'« entusiasmo atrós » des vétérans de Napoléon partant pour la campagne de Russie, sans prévoir la fin, « Huaterlú »...).

GM donne le même chant qu'Al., avec de légères variantes (je conserve l'orthographe, avec ses incohérences) :

<i>Rumi chicchi</i>	<i>chayactimpis.</i>	
Grêle de pierre[s]	même si arrive,	
<i>huayquechay</i>	Fulano !	
mon petit frère	Un Tel,	
<i>confites jancan</i>	<i>chayan</i>	<i>niquim</i> (sic !)
« des conf. grillés	arrive[nt] ! »	tu diras,
<i>huayquechay</i>	Fulano !	
mon petit frère	Un Tel !	
<i>Yarwar mayu</i>	<i>purictinpis,</i>	
Rivière de sang	même si passe,	
<i>huaquechay</i>	Fulano,	
mon petit frère	Un Tel,	
<i>airampo hunun</i>	<i>jichan</i>	<i>ninqui,</i>
« de l'eau d'ayrampo	[se] verse ! »	tu diras,
<i>huaquechay</i>	Fulano !	
mon petit frère	Un Tel !	

(Les *confites* sont des grains de maïs qu'on fait éclater sur le feu, dans un récipient de terre résistant. L'*ayrampu* est une plante cactacée, à fleurs rouges, dont les baies fournissent un jus utilisé comme teinture).

wifa'y, *wifala'y* sont ici des cris de joie et de triomphe (proprement impératifs); *wifala* désigne une danse (v. L. Luna, dans *Tradición*, 11, 1952, pp. 26-39; département de Puno).

Sur les flûtes (*pinkuyllu*; *qhina* ou *qina*), v. R. et M. d'Harcourt, *La*

musique des Incas et ses survivances, 1925, I, pp. 55-62, 65-67; II, pl. V, 4 (un « *pfuku'pu* » à deux trous) et pl. XXIII-XXVII.

3. Tout ceci se passe encore sur les hauteurs qui dominent la vallée. Les hommes d'une part, les femmes d'autre part, dansent, celles-ci en ronde, se tenant simplement par la main, ceux-là en ligne, tenant deux à deux, par les deux bouts, leurs frondes qu'ils font tourner (*maywi'ri'y*) comme des cordes à sauter, trois fois dans un sens, trois fois dans l'autre. Le « *br...!* » final prétend imiter le bruit des frondes.

4. Les deux partis sont déjà descendus dans la vallée. Les défis (*cura'-naku'y* « se poser réciproquement ») injurieux sont naturellement fort variés (cependant, dit Al., on n'entend pas d'injures relatives à la religion, ni à la sodomie majeure ou mineure). Les divers pueblos se crient par exemple indifféremment : *warmi'yki ñuqa'q!* « Ta femme [est] à moi ! » : *wawa'y-ta allin'ta'cu uywa'sa'n'ki?* « Est-ce que tu élèves bien mes enfants (= ceux que j'ai faits à ta femme) ? » ; *uspha q'uruta!* « couilles de cendre ! » etc.

Il y a aussi des injures particulières contre chaque pueblo. Aux hommes de Checca, qui mangent les *papas* avec une abondance particulière de craie, leurs adversaires crient *c'aqu puk'u* « plats de craie ! » Comme les gens de Langui mangent le poisson « suche »¹ (qui abonde dans leur lac et qui est

1. Ce poisson « suche » (*qhišwa suc'i*, poisson plat, de chair grasse) qui se trouve en abondance dans le lac de Langui-Layo, alors qu'il n'en existe pas dans le lac de Pomacanchi (qh. *Puma-gauci*), à une cinquantaine de kilomètres au N.-O., a donné lieu à la tradition obscène suivante, que je tiens d'Al. (*llawqa* signifie proprement « ver de terre ») :

<i>Kay hatun</i>	<i>quca-qa</i>	<i>warmi-s,</i>	<i>cay-si</i>	<i>uma'n</i>
Hic magnus	lacus quidem	mulier refertur esse,	ideo refertur esse	caput ejus
<i>Langi'pi</i>	<i>caki'n</i>	<i>Layu'pi</i>	<i>ñuñu'n-si</i>	<i>ka'sa'n</i>
in[oppido] Langui,	pedes ejus	in[oppido] Layo,	mammae ejus, refertur,	sunt
<i>Ñuñu'wani urqu,</i>		<i>siki'n-taq-si</i>		<i>Thuksa-</i>
mons [dictus] Mamm-etum,		culus ejus quoque refertur esse	[pars lacus dicta] Aqua	
<i>gula.</i>		<i>Puma-ganci quca-taq-si</i>	<i>ica-qa</i>	<i>qhari.</i>
Foetida (mots aymara).		Lacus Pomacanchi quoque dicitur esse	e contrario	vir.
<i>Puma-ganci quca'pi-qa</i>	<i>mana ka'n-cu</i>	<i>suc'i.</i>	<i>Cay-si</i>	<i>Puma-ganci</i>
In lacu Pomacanchi vero	non sunt	pisces suche.	Ideo, retertur,	lacus Poma-
<i>quca-qa Langi quca'ta</i>	<i>ni'n :</i>	<i>« Qan-qa ka'n'ki</i>	<i>warmi-puni-n »</i>	<i>ni'spa</i>
canchi lacui Langui	dicit :	« Tu quidem es	mulier omnino »,	dicens,
<i>« cay-mi</i>	<i>suc'i hap'iq'kuna</i>	<i>siki'yki'ta</i>	<i>llaw-</i>	
« ideo certo [piscatores]	quiprehendunt pisces suche	in culum tuum	infigunt [digi-	
<i>qa'n »</i>	<i>ni'spa.</i>			
tum sicut] lumbricum »	dicens.			

Le lac de Langui-Layo a un riche folklore : cf. la tradition (déluge) publiée dans *Tradición*, 2 (1950), pp. 117-118, par Al. avec des notes comparatives d'E. Morote Best (ajouter à ces

ici dépréciativement comparé à la grenouille) on leur crie *k'ayra wiksa* « ventre de grenouille ! » ; aux gens de Quehue *illaku kharmu* « (mangeurs de) *fiambre* de *papas* lisses ! » (*illaku* ou *ulluku* [Lira] « *papas* lisses, aux tubercules longs et jaunes ») ; aux gens de Hamp'atura *q'agra* « [molets] pelés ! » (*q'agra*, *q'aqla* « imberbe, [terrain] nu » [Lira] ; parce qu'ils portent des pantalons qui découvrent le bas des jambes), *qanci* (?) « habitants du bas ! » (parce que, bien que vivant dans la sierra, ils ont des coutumes et des vêtements rappelant ceux de la quebrada), *phusqu* « *mote* de fèves ! » (et non de maïs, comme est usuellement le *mote*).

Et naturellement il y a des injures plus personnelles : aux hommes de grande taille, on crie *llama caki* « pattes de llama ! », *sawqa* « grand maigre ! » (« denrée réfractaire à la cuisson » [Lira]). Ceux-ci ripostent : *alqu uya* « visage de chien ! » ; *iqu* « nain ! » (exactement : « enfant conçu pendant que la mère allaitait, et mal venu »), etc.

5. Il n'y a pas de chef proprement dit dans ces combats. Les plus vaillants, les plus réputés descendent les premiers, *kiki'(lla')n'manta-kama* « absolument (et seulement) d'eux-mêmes », donnant en tout l'exemple, mais ne commandant pas. Par la force des choses, les fronts avancent et reculent d'ensemble.

indications le vaste répertoire de J. G. Frazer, *The Folklore in the Ancient Testament*, 1919, I, chap. IV, pp. 104-362 « The great flood », notamment § 14, pp. 254-293, les faits sud-américains). Al. m'a communiqué une autre tradition relative à un long bloc de pierre qui se trouve à Langui, en travers du cours d'eau Cacapunco (*Qaqa-punku* « Porte de rocher ») :

Ñawpa Langi runa'kuna-n kayta willa'ku'n'ku. *Cay-raq* español
 Les anciens hommes de Langui ceci racontent. Récemment les hommes
runa'kuna rikhu'ri'sa'qti'n-si waka'ta qati'mu'sqa'ku hatun
 espagnols quand ils étaient apparaissant, dit-on, des vaches ils poussèrent par un grand
ñan'nin'ta, hina'spa's « Qaqa-punku mayu'ta cinpa'ci-
 chemin (= parcours), ensuite, dit-on, « La rivière Cacapunco nous [leur] ferons tra-
saq» ni'sqa'ku puqu'y'pi mayu hunt'a ka'sa-
 verser » ils dirent, dans [le temps de] mûrir (= février) la rivière pleine quand elle
qti'n. Qati'yku'n'ku-s mayu'man hina'spa-taq-si unu lla'pan
 était étant. Ils [les] pouss[èr]ent, dit-on, vers la rivière et ensuite dit-on l'eau tous
uywa'ta qhucu'ri'pu'n, c'ulla turu-lla-s carupi mayu-
 les animaux emport[a], un unique taureau seulement, dit-on, au milieu de la
pi sal'i'sqa qhipa'n. Cay'manta pacha-s kunan-kama qaq'a'man
 rivière cloué rest[a]. Depuis ce temps-là, dit-on, jusqu'à maintenant, à(=en)rocher
tuku'spa cay turu puñu'sa'n lliw'pa riku'na'n-paq
 ayant fini (= été changé) ce taureau est dormant, de tous pour leur devant être vu,
Qaqa-punku mayu q'umir p'uyunqu-pi.
 dans un coin-d'eau-tranquille vert de la rivière Cacapunco.

Pendant le combat, sur les hauteurs, les femmes continuent à chanter et font la cuisine. Les jeunes filles descendent constamment dans l'arène, ravitaillant les frondeurs en pierres qu'elles apportent dans leurs « polleras » (larges robes, noires, à bordure rouge dans le bas; comme toujours dans les fêtes, les femmes ont ici une grande quantité de polleras superposées : jusqu'à quatorze¹), et distribuent généreusement la chicha (*aqha*). Quand une des deux armées avance et approche du pied des hauteurs de l'autre, la « cantine » se replie, — aussi vite que, sur les marchés des villes, au coin des rues, les pauvres étalages des Indiennes quand survient un camion.

Les interruptions du combat, aux heures habituelles des pauses dans le travail, se font sans commandements. D'une des deux armées partent des cris, *sama!* « repos ! », et elle se retire. L'autre fait de même : ce serait une honte pour elle de continuer à fronder. Les combattants font preuve à cet égard, me dit Al., d'autant de discipline spontanée que pendant les travaux des champs.

Pendant les repos, on ne se visite pas de camp à camp. Seuls les « mistis » (les métis; éventuellement les blancs), qui ne participent pas au combat, circulent librement.

Au total les phases de mangeaille et de beuverie, de chant et de danse, durent plus longtemps que les phases de combat.

1. Cf. le joli poème de Luis Nieto, dans le recueil *Charango, romancero cholo* (Cuzco, 1943), « Romance de la Barbaracha » (pp. 11-16) :

.....
 Quisiera ser gavilán
 para clavarte mi garra
 y degollar en tu pecho
 tus dos palomas esclavas.
 Como yo nadie te quiere,
 chola lisa y palangana,
 con tus catorce polleras
 y tu mantón pura-lana.

Toda vestida de fiesta
 te sorprendí en una farra,
 una tarde dominguera
 de picante y chicha baya.
 Y después del trago corto,
 cuando ya estabas picada,
 pediste un wayno de aquellos...
 con charango, arpa y guitarra.
 Entonces con qué gustazo
 cantaste con toda el alma;
 si parece que tenías
 una alondra en la garganta.

Ahora que venga el baile
 bien zapateado y con gracia
 y los pañuelos disparen
 su serpentina de plata.

.....

Cómo le brincan los senos
 y estalla su carcajada.
 Cholita, chola relinda,
 levanta un poco tu falda;
 me han contado que tus muslos
 son más rosados que el alba.
 Hay que ver cómo te gusta
 mover furiosa las ancas.
 ¡Ganas me dan de saquearlas
 con mis dos manos piratas!

.....

Bailando toda la noche
 se estuvo la Barbaracha,
 bibiendo chicha y cañazo
 hasta la hora del alba.

.....

A la fin des deux premières « rencontres » de l'année (1^{er} et 20 janvier), les deux partis se quittent en disant : *huk ka'q puklla'y-kama!* « Jusqu'à l'autre jeu ! », c.-à-d. celui du 20 janvier ou celui du samedi avant le carnaval. C'est seulement lors de ce dernier que l'adieu a la forme (*q'aya*) *wata-kama!* « Jusqu'à l'année (prochaine) ! » V. ci-dessous (fin du § 8) une relation plus détaillée de cet adieu.

6. Ce qui est présenté ici comme des brimades sur les prisonniers est, en d'autres lieux, jeu régulier, du même niveau que le *warak'a'naku'y* : v. ci-dessous, pp. 32 et suiv.

Tous les prisonniers ne sont pas ainsi emmenés et brimés. Souvent le parti du prisonnier crie à ceux qui l'emmenent : *kaca'ri'mpu'cis, kay-qa kupu!* « Lâchez-le, voici la rançon (esp. *cupo* « impuesto », d'où ici « rescate ») ! » Généralement la proposition est acceptée et l'on fait venir de la « cantine » de la chicha ou de l'eau-de-vie (*tragu*, esp. « trago ») qui est aussitôt donnée au parti adverse.

GM dit : « Quand par hasard, au cours de leur avance, ils prennent un homme du parti contraire, dans leur état d'ivresse, ils le déshabillent et parfois même le tuent. Quand, le 1^{er} janvier 1943, j'ai assisté au jeu, il m'a semblé voir, tant ils faisaient de cruautés, les soldats d'Attila... » Al. n'a rien vu de tel.

Les femmes enlevées, mises à nu et renvoyées ainsi, ne sont l'objet d'aucune violence sexuelle. Celles qu'on garde sont épousées en « mariage d'essai » (*sirbi'naku'y*), les choses se régularisant ensuite en général par négociation entre les familles (v. ci-dessous, pp. 99 et suiv.).

7. Le *wici·wici* est le tiers d'un *liwi*, arme indienne, préhispanique, dont le Musée de la Magdalena, par exemple, à Lima, possède de beaux spécimens anciens. Voici la description qu'en donne le Dictionnaire de Lira : « Le *liwi* est un instrument de guerre ou de chasse consistant en trois cordes unies en un point commun par l'une de leurs extrémités et qui, à leur extrémité libre, portent une masse de pierre ou de plomb ; lancées à ras de terre, elles s'enroulent aux pieds de l'adversaire ou du gibier sans le blesser. » Parfois, comme ici, on utilise une seule corde au lieu de l'écheveau des trois : c'est le *wici·wici* (le mot n'est pas dans le Dictionnaire de Lira).

GM dit : « Le combat se fait à la fronde pour ceux qui sont à pied et, pour ceux qui avancent à cheval, avec l'arme contondante appelée *lihue*. »

8. Il n'y a pas de tradition sur l'origine du jeu. Certains érudits modernes (opinion adoptée également par GM) l'expliquent comme la survivance de l'entraînement que Tupac Amaru (« le protomartyr de la liberté », comme on dit aujourd'hui), lors de sa révolte, à la fin du XVIII^e siècle, aurait imposé aux jeunes Indiens de son armée. C'est tout à fait artificiel. Les indigènes disent seulement : *macu'y'pa macu'n-raq-mi C'iyaraji puklla'y'manta-qa willa-kun* « encore (= déjà) l'aïeul de mon aïeul parl[ait] du jeu du Ch. »

Il est remarquable que non seulement les morts survenues lors du Ch. — il y en a un ou deux presque chaque année, et beaucoup de blessés, souvent graves — ne donnent pas lieu à des actions judiciaires, mais qu'il ne subsiste même pas de rancœur entre les villages. Dès le lendemain du jeu, me dit Al., les relations les plus naturelles se rétablissent : gens de Langui et gens de Checca se retrouvent amicalement, avec cette politesse indienne surtout faite de simplicité, au grand marché de Sicuani ou même au « descanso » de Langui même (sorte de petit marché du samedi créé par Andrés Alencastre) et commentent pacifiquement les incidents du jeu.

Cependant GM, âme sensible, indignée de tant de cruautés, affirme le contraire dans son manuscrit : « J'ai pu voir quelles rancœurs et haines tenaces subsistent chez ces hommes qui, pourtant, sont de la même province. »

Les inimitiés personnelles antérieures interviennent en tout cas dans la bataille : chacun y cherche de préférence pour adversaire celui qu'il a des raisons de ne pas aimer, — alors que les apparentés s'évitent.

Sur le défi des adieux, v. déjà, ci-dessus, § 5, fin.

Les dernières paroles du chant de départ font honneur aux sentiments filiaux des participants. En d'autres lieux, à d'autres fêtes, le ton est différent. A. Mateu Cueva, dans son article *Carnaval en la comunidad de Masma (Jauja, Junin)* (*Folklore*, 2-3, Lima, 1942), p. 53, donne le chant final suivant :

*Mamaj taitaj huañucuchumpis,
arpalla violinlla mana huañuchunja,
huatancama !*

« Mon père, ma mère peuvent bien mourir, pourvu que la harpe et le violon ne meurent pas, jusqu'à l'année prochaine ! »

Dans le chant de départ, à la première strophe, *cillki* est [Lira] : « estipula, manifestación foliácea de los almácigos en brote », et *c'ikci* : « yema, vástago de brote, retoño, bohordo de algunos vegetales, escapo; fam. ser diminuto, muy chico. »

Pour l'*ayni* (ici, « revanche dans les mêmes conditions »), v. ci-dessous, pp. 63, 67, 100, 115.

10. L'homologation de la victoire, à chacune des trois rencontres, se fait d'un accord tacite d'après les considérations suivantes : est vainqueur le parti qui a repoussé l'autre le plus souvent et le plus loin au pied ou sur les flancs mêmes de ses collines; qui lui a fait le plus de morts ou de prisonniers; qui emporte le plus de dépouilles (chapeaux, vêtements, chevaux). Dans l'année, est vainqueur le parti qui est sorti vainqueur d'au moins deux des trois rencontres.

La valeur «agraire» du jeu est aussi indiquée dans le manuscrit de *GM* : « Quand un parti avance, gagnant quelques kilomètres, cela signifie pour eux qu'ils ont gagné la récolte, les papas bénies qu'ils ont semées. »

*
* *

Une bataille rangée analogue (mais sans présence des femmes) m'a été signalée (par Al., et par le D^r Negrón, curé d'Oropesa près du Cuzco, originaire de Chumbivilcas) non loin du Chiaraje, mais je n'en sais pas la date annuelle. Elle a lieu dans la vallée du Tocto (*Tuqtu*), au pied de l'imposant cerro Tocto (4.747 m.), à 35 km. à l'ouest de ce pueblo de Checca qui se bat si vaillamment au Chiaraje. S'y affrontent d'une part des pueblos de la province de Canas (Checca même et villages voisins, notamment Pongoña), combattant à pied avec des frondes, d'autre part le gros pueblo de Livitaca, de la province de Chumbivilcas, combattant à cheval avec des *lasu* (esp. « lazo »), des *liwi*, des *wiciwici*¹. Il y a quelques années, des hacenderos

1. Les Indiens de Chumbivilcas, splendides et durs garçons, toujours à cheval, grands voleurs de chevaux et de bœufs, sont célébrés par la poésie populaire des provinces voisines. Le D^r N. Zúñiga Cazorla, curé d'Urubamba, m'a communiqué le *wayno* suivant :

Cholito Chumbivilcano,
que buena presencia tienes,
revolver a la cintura,
sombrero a la pedrada.
El cholo Chumbivilcano,
cuando se ve persiguido,
monta en su caballo,
se pierde por las lomadas.
El cholo Chumbivilcano
galopa por las praderas
en un caballo brioso
y en una nube de polvo.
Tu que sabes de amores,
tu que sabes de pesares,
responde a mi pregunta :
munahuanquichis manachu ? [m'aimes-tu, ou non ?]
Acaso para quererte
se necesitan *tecqos* [= *t'iqu* « sac de cuir »] :
que más testigo es mi pecho,
prueba de haberte querido !

L. Gabriel Aragón C., dans le 36^e fascicule de son *Cancionero Ccanchis*, Combapata, Ccanchis, janvier 1952, a publié, avec de légères variantes les strophes 1, 3 et 4, ajoutant : « El autor de los *Cancioneros Ccanchis* suplica a los cultores de los cancioneros regionales, se sirvan remitir por carta la copia completa del huayno Cholito Chumbivilcano mencionando

métis, les U***, sont venus avec des fusils et, dans l'échauffement du jeu et de la chicha, ont tué à bout portant plusieurs hommes de Canas. De tels accidents sont rares.

Dans son *Calendario de fiestas populares del departamento del Cuzco* (Rev. del Instituto Americano de Arte, 3, Cuzco, 1944, pp. 37 et suiv.), le regretté Victor Navarro del Aguila ne mentionne ni la rencontre du Chiaraje ni celle du Tocto, mais, au 25 décembre, pour le village de « Chiaripata » (district de Yanaoca, province de Canas), donne la brève indication suivante : « tupay,

el nombre del autor, por ser de necesidad urgente. » Voici deux strophes de plus, mais j'ignore le nom de l'auteur.

Andrés Alencastre lui-même (« Kilku Warak'a ») a composé le poème suivant, qu'il a bien voulu me communiquer (*Chuku* « trapozo, rotozo » est le surnom qu'on donne, dans les provinces voisines, notamment à Canas, aux garçons de Chumbivilcas) :

C'unpi suphu *kaballunpin*
Chuku maqt'a rikhurimun,

wayra hinan *phawaykacan*,
cikci hinan p'itaykacan.

Wayq'ununapin cinkarin,
urqunapin rikhurin,
c'awar k'uyu liwinwanmi
t'illa uywata mayt'urqun.

K'akakunata p'itaspan
panpakunapi cinkarin,
turu siq'uq *lasunpaqtaq*
mayukunata aysarin.

Thantallañan c'iqci p'acan
cikci parawan tupasqan;
l'lik'i l'lik'in qarawatanan

uywaq wasanpa qhitusqan.

Sicus pipas phiñaricin
caypacaca sayarinmi,
hank'unkunan q'iwirikun,
yawarnintaqmi t'inpurin.

Qhawaykuspallan awqanta

panpakama k'umuykacin,
rimarispatay takyacin
salqa cuqciq phawaynintapas.

Qhawaricun tukuy runa
Chuku maqt'aq kallpantaqa :
awqakuna rikhurispanqa
makillanpin ñut'ukunqa.

Sur son cheval aux longs poils marrons,
vient apparaissant le garçon de Chum-
bivilcas,

comme le vent il galope en tous sens,
comme la grêle il sautille.

Dans les ravins il se perd,
sur les montagnes il réparaît,
avec son *liwi* de laine tordue
il entrave brutalement l'animal intraitable.

Sautant les crevasses,
il se perd dans les plaines,
et pour *lasso* à étrangler les taureaux,
ce sont les rivières qu'il tire (derrière
lui).

Il n'est vêtu que de haillons noirs et blancs,
à force de lutter contre grêles et pluies;
tout usées sont ses guêtres de cuir souple
(des chevilles aux aines)

à force de se frotter au dos de l'animal.

Si d'aventure quelqu'un le met en colère,
alors il se dresse,
ses nerfs se tordent
et son sang commence à bouillir.

Rien qu'à le regarder fixement, (à) son
ennemi

il fait baisser (les yeux) vers le sol,
et (rien qu') à parler, il fait s'immobiliser
la course de la sauvage bête brute.

Que tous les hommes voient
la force du garçon de Chumbivilcas :
s'il apparaît des ennemis,
rien que de sa main ils se pulvériseront.

gran acontecimiento bélico; lucha de pueblo a pueblo », et ajoute : « très important par ses épisodes. » En réalité, il doit s'agir de notre fête.

E. Morote Best me dit que, le dimanche de la Quinquagésime, une bataille collective de même type se livre, dans le département d'Ayacucho, province de Cangallo, entre les pueblos de Vischongo et de Pomacocha (*Puma-quca*).

Plusieurs Cuzquéniens m'ont dit que, à une époque encore récente, une bataille se livrait au Carnaval, sur les bords du petit lac de Waqarpay, entre les habitants d'Urcos (*Urqus*) et ceux de Wambutio (*Wanp'u t'iyu*, prov. de Quispicanchi, au S.-E. du Cuzco). Plus anciennement, au Cuzco même, au Carnaval, l'armée du quartier de San Blas (assaillants, appelés *yarwar-maki* « main de sang ») et celle de San Cristobal se battaient, paraît-il, dans l'étroite vallée du Choquechaca (*Cuqi-Caka* « pont d'or raffiné »), au pied de la citadelle de Sacsahuaman (*Saksay-waman*).

Dans l'admirable livre de Manuel E. Bustamante, *Apuntes para el folklore peruano* (Ayacucho, 1943), p. 71, on lit : « Le [jeu le] plus curieux [à Ayacucho] est le *huarakanakuy*, entre les quartiers de San Sebastián et Capilla-pata, de la Magdalena et el Arco : sport dangereux et de fatales conséquences que, par bonheur, les autorités locales ont combattu et finalement interdit. Il consistait à se lancer des pierres avec les frondes. Il avait lieu les dimanches et jours de fête, entre bandes composées pour l'ordinaire de jeunes garçons, entre 4 et 5 heures après-midi, généralement d'une *quebrada* à l'autre (*sic*; comprendre : d'un bord à l'autre d'une q. ?). Trace de sauvagerie, certes, mais qui témoigne de l'esprit guerrier et belliqueux du Pocra, race indigène de notre région. »

Dans le centre du Pérou, à Jauja, département de Junin, le folkloriste Manuel Espinoza Galarza a décrit une fête analogue, où les violences sont quelque peu amorties (*El Yacus*, dans *Folklore*, 4, Lima, 1943, p. 79). Le Yacus est un petit cours d'eau, à l'est de la ville, qui « sert de frontière naturelle entre les pueblos de Pancan et de Huasquicha d'un côté, de Huertas et de Pomata de l'autre. Les villageois l'utilisent comme une sorte de muraille (*sic*) pour leurs réjouissances populaires. C'est une antique coutume, lors du Carnaval, par exemple, que les danseurs de ces pueblos viennent sur ses rives jouer le *takanacuy* (*taka'naku'y* « se frapper mutuellement »). Les deux groupes s'alignent de chaque côté du Yacus et se jettent avec force des oranges, des pommes, etc. et, pour finir, tout habillés et chaussés, s'élancent à l'assaut du parti opposé. C'est une réjouissance fort gaie. Cependant il arrive que quelqu'un, pris d'ivresse, ramasse et jette des pierres ou de gros morceaux de bois, blessant un adversaire. Il s'ensuit des représailles, qui se tournent en véritables batailles, avec des blessures. Pendant la danse comme pendant la bataille, on boit abondamment du

guarapo et de la chicha de jora renforcée par de l'eau-de-vie de canne à sucre... »

Une « bataille » toute semblable, mais sans violences, de part et d'autre d'un ruisseau, m'a été décrite, sous le nom de *sunthuthu*, par Máximo Ortiz Guerra (17 ans) pour Colquemarca (*Qulqi-marka*) et Quepamarca (*Qhipa-marka*) (prov. de Chumbivilcas, départ. du Cuzco), les fruits projectiles étant des coings, des tunas (fruit sucré d'une cactacée : nopal ou figue de Barbarie).

*
* *

Les batailles rangées du type de celle du C'iyaraji sont comme une synthèse sauvage, à l'état pur, de divers jeux violents (de Carnaval notamment) qui, en d'autres lieux et sous forme stylisée, n'opposent jamais à la fois que deux partenaires; quand ceux-ci ont terminé, deux autres hommes sortent des deux bandes opposées, et ainsi jusqu'aux deux derniers, le parti vainqueur étant finalement celui qui a à son actif le plus de victoires individuelles. V. Navarro del Aguila a ainsi décrit ceux de la province d'Andahuaylas (départ. d'Apurimac) : *Pukllay taki*, dans *Rev. del Instit. Amer. de Arte*, 1, Cuzco, 1942, pp. 41 et suiv. (cf., pour le départ. d'Ayacucho, Manuel E. Bustamante, *Apuntes...*, pp. 68 et suiv. : « huaraca » et « sejollo ») :

1° *warakanakuy* (*warak'a'naku'y*) « s'entre-fronder », qui ne consiste pas, comme au Chiyaraje, à se lancer mutuellement des pierres avec la fronde; on se sert de la fronde comme d'un fouet muni à son bout libre d'une masse lourde (fruit vert, tubercule...) avec laquelle un des deux joueurs frappe l'autre en un endroit du corps convenu d'avance, dos, jambes, tête même. Ou bien le frappé s'évanouit, et il est vaincu; ou bien il tient bon, les rôles s'échangent et le frappé devient frappeur, essayant sa chance à son tour.

2° *sikcollonakuy* (*siqullu'naku'y*) « s'entre-fouetter », analogue au précédent : avec un fouet (*siqullu*), muni parfois à son extrémité d'épines ou de morceaux de métal, chacun des deux joueurs donne à l'autre, sur une de ses jambes, un ou plusieurs coups, suivant accord préalable. Si les coups sont donnés avec une lanière de cuir munie d'une boule ou d'épines de métal (appelée *kalascha* [*kalaša*]) le jeu est dit *kalaschanakuy*.

En général, les jeux commencent par des défis et des invectives lancés par les femmes et jeunes filles qui accompagnent les deux partis (« Il n'y a personne qui puisse vaincre mon homme... ») et, pendant les jeux mêmes, les femmes excitent les adversaires. En 1920, m'a dit le folkloriste cuzquézien Edmundo Delgado Vivanco, à Haparquilla (*Hap'ar-killu*, ayllu de la province d'Anta, dép. du Cuzco), au cours d'un *warak'anrakuy*, un homme,

frappé à la tête, tomba mort; sa femme sortit du groupe, provoqua le vainqueur meurtrier et le tua.

*
* *

Du premier de ces jeux, j'ai noté une description précise dans le bourg de Quiquijana (*Kikihana*, prov. d'Acomayo, 70 km. au S.-E. du Cuzco, sur la voie ferrée et la route de Puno, 3.548 m. d'altitude), de la bouche de deux Indiens, Raimundo Urqun (30-35 ans) et Modesto Halanuqa (40 ans) ¹.

1. Je transcris ci-dessous quelques chants populaires que m'ont récités de jeunes Indiens de Quiquijana.

I. Kiqana cakapatapi

citacu yanay *pasaran* ?
manacu tapurikuwan
cay tukuy munasqan maqt'anta ?
Nuqaqa tapurikuymán
cay tukuy munakusqayta !
Atataw mana munakuq !
Nuqaqa maypiña kaspapas
tapurikuymán,
piwanña maywanña kaspaypas !

Sur le pont de lavande (jeu de mots avec le nom de *Kikihana*)

ma gentille amie est-elle passée ?
Ne s'est-elle pas informée de moi,
de ce sien garçon tant aimé ?
Quant à moi, je m'informerai
de cette [fille] que j'aime tant !
Triste chose, qu'elle ne [m']aime pas !...
Quant à moi, où que je sois,
je m'informerai [d'elle],
avec qui (et quel) que je sois !

II. Kikihana cayña

mišk'ita takinki ;
sincita takispa
sunquyta *suwawanki*,
ripuyta *pinsaciwanki*...
Ama sincita waqaciwaycu :
sincita waqaciwaqtiyki
mayuman haykuyta *pinsani* ;
sumaqta uywawaqtiykiqa
paña *brasuypi* apakapusqayki !

Chardonneret de Quiquijana,

suavement tu chantes ;
en chantant trop,
u m'as volé mon cœur,
tu m'as fait penser à fuir...
Ne me fais pas trop pleurer :
quand tu me fais trop pleurer
je pense à entrer dans la rivière ;
mais si tu me traites bien,
dans mon bras droit je t'emporterai !

III. Kikihana *puerto* pukuy pukuyca

urata yupaspa waqaqmasiy,

qanta yupasqaykita
uyarispaymi sunquy nanawan ;
huktawan uyarispayqa
bulasaqmi aviun hina,
pero manaña astawan kutimuq ;
imaman kutimuymán
waqanay llaqtaman ?

Petit oiseau *puku-puku* de la ville fluviale
de Quiquijana,
mon compagnon de pleurer en comptant
les heures,
en t'écoutant compter,
mon cœur me fait mal ;
en t'entendant une fois de plus
je m'envolerai comme un avion,
mais pour ne plus revenir :
vers quoi (= pourquoi) reviendrais-je
au pays où je pleurerai ?

Les équipes sont formées : l'une par les habitants de San Pedro (la partie de Quiquijana située sur la rive droite — au N. — de la rivière Vilcanota [*willka mayu*] : c'est la partie la plus peuplée, où passe la route du Cuzco à Puno, et qui contient l'église) alliés à ceux de Colca (*Qulqa*, pueblo situé à environ 5 km. en amont, sur la même rive du Vilcanota); l'autre par les habitants de Quiquijana proprement dit (la partie située sur la rive gauche, où passe le train) alliés à ceux de Wacaitaqui (*Waqay-taki*, en amont, sur la même rive).

Le mardi gras, vers 3 heures après-midi, a lieu le *tupa'y* « la rencontre ». Les deux bandes, chacune d'une quarantaine de garçons et d'autant de filles, s'arrêtent aux deux bouts du beau et large pont de pierre (datant des premiers temps de la République) qui enjambe la rivière sur deux piles. Les filles s'invectivent en couplets satiriques dans la saynète suivante :

kutimuspaqa kutimuyman
sepulturay punkunimancá !

En revenant je reviendrais
à la porte de ma tombe, peut-être !

(L'oiseau *puku(y)-puku(y)* — cf. le chant recueilli par R. et M. d'Harcourt, *La musique des Incas et ses survivances*, 1925, I, pp. 392-393 — est un oiseau de la puna, dont on dit en effet qu'il chante, qu'il se lamente à peu près toutes les heures. Il n'y en pas à Quiquijana. Bien entendu, sous ce nom, le garçon que fait parler notre poème désigne la fille qu'il aime et qui ne l'aime pas; il en est de même pour le poisson du chant suivant :)

IV. Kikihana callwaca
manan yacakunkicu
ima *kajunpi kajunananta* !
Nuqaqa yacašanimá
phuspuru kajunpi waqanaykita,

astawanpas mana hayk'aq
unupi cansa ruwanaykipaq !
Yacankipis hina kawsaywanqa

maki qucaypi cayamunki...

en el mejor timpupiqá

brasuypipas kawaqca !

Petit poisson de Quiquijana,
tu ne te doutes pas
dans quelle boîte on t'enfermera !
Mais moi je sais bien, oui,
que dans une boîte d'allumettes tu pleureras,
pour ne plus jamais
faire d'espiègleries dans l'eau !
Comme tu sais, avec la vie (= un jour ou l'autre),
dans mon lac (= le creux) de main tu arriveras...
Dans le meilleur temps (= à la première occasion)
dans mon bras aussi tu serais (= puisses-tu être), peut-être !

(*maqi quca* « lac de main » est l'expression usuelle pour « creux de la main » ; mais il y a ici jeu d'images puisqu'il s'agit d'un poisson).

(Les filles des deux bandes).

Qhašwa·y·lla·raq *qašwa·ri·sun·cis*
En dansant encore mettons-nous à danser

kày *tukuy* · *sumaq* · *pañpa·ca·pi* !
Sur ce tout beau petit endroit !

(Les filles de Quiquijana, — qui commencent toujours) ..

Haqay ladu *pašña·kuna*
[Du] côté de là-bas les filles,
misti·q *p'aca·ci·na·n* *pašña·kuna* !
des mistis pour leur vêtir filles !

(c.-à-d. : « filles pour que les mistis les habillent ; filles à être entretenues par les mistis).

(Les filles de San Pedro, fières d'avoir l'église).

Haqay cinpa *pašña·kuna*
[Du] bord de là-bas les filles,
qaqa·punku *inglisa·yuq*,
qui n'avez qu'une église à porte de rocaïlle,
hawaqullay santu·yuq,
qui n'avez que des saints de cactus,
haqay cinpa *qutu·kuna* !
[du] bord de là-bas les goitreuses !

(Les filles de Q.).

Huqay cinpa *pašña·kuna*
[Du] bord de là-bas les filles,
misti·q *labrada·ci·na·n* !
par les mistis pour être ornées !

(Les filles de S. P.).

Haqay cinpa *pašña·kuna*,
[Du] bord de là-bas : les filles,
*alvergas*¹ *mut'i* *pašña·kuna*,
filles à *mote* de petits pois
(= qui n'avez que des petits pois au lieu de maïs pour préparer le *mote*,
tarwi *mut'i* *pašña·kuna* !
filles à *mote* de lupin !

Chacune des deux bandes, garçons et filles mêlés, forme alors une ronde et s'avance en dansant vers le milieu du pont. (large de 4 à 5 mètres).

1: Au Pérou, *alvergas* (*alverjas*) « vesces » désignent les petits pois.

Quand elles se rencontrent, c'est un beau pugilat (un jeune Indien, présent au récit qu'on me faisait, s'est écrié, dans un éclat de joie : « On tire les cheveux des filles ! »); les garçons s'efforcent d'arracher aux jeunes filles toutes leurs parures, surtout le *tupu*, l'agrafe d'argent qui tient leur *lliklla* (mantille).

Puis on se réconcilie et se sépare, chacune des bandes revenant à son point de départ, sur la rive, où les filles vendent aux garçons la chicha qu'elles ont apportée.

Après boire, un homme d'une des bandes s'avance sur le pont et invite un homme de l'autre à jouer. Le jeu, c'est le *warak'a'naku'y* et le moment s'appelle *yawar-mayu* « rivière de sang » (cf. ci-dessus, p. 23, dans une variante d'un couplet du *C'iyaraji lupay*), bien qu'aujourd'hui le sang ne coule plus guère. Chacun des partenaires est armé de sa fronde, munie d'un petit bloc de bois très dur, nommé *kuku*, dont il se servira comme d'une massue à manche souple.

L'un des deux se campe, tournant le dos au partenaire, bien droit, jambes écartées, tendant sa fronde à deux bras derrière sa tête de manière qu'elle s'appuie en son milieu sur la nuque; la nuque est d'autre part protégée par une petite coiffe spéciale nommée *c'utuku*. L'autre lui assène un coup sur la nuque. Si le frappé ne s'évanouit pas, les rôles changent : quiconque s'évanouit est vaincu. Après ce premier couple, successivement, d'autres se forment et ainsi le jeu se répète une quarantaine de fois. La bande victorieuse est celle qui a le plus de vainqueurs individuels. Les vaincus se retirent, tandis que les vainqueurs mettent symboliquement le pied sur la rive opposée. Mes deux informateurs, qui sont de la rive gauche, me disent que leur parti est toujours victorieux, « parce que les hommes y sont mieux nourris » : en effet la partie gauche de la vallée s'élargit en aval de Quiquijana en un petit cirque abrité, où les champs sont verts et les pentes boisées, tandis que la partie droite, battue par le vent, est presque déserte.

Le jeu a lieu même s'il pleut. Plusieurs fois le *teniente gobernador*, la police, ont voulu l'empêcher : il a eu lieu la nuit suivante.

Les filles ne participent pas au jeu, mais vendent (ou, s'il s'agit de leur « enamorado », donnent) la chicha aux garçons et les encouragent. Ni dans cette circonstance ni dans d'autres, la jeune fille n'a le droit de vendre de la chicha (commerce lucratif : même en semaine, on en voit plusieurs, accroupies au coin des rues ou près du pont, avec leurs grands vases de terre) avant d'avoir réussi le jeu du « Capitán » (appelé aussi « Pica », ou « *Pasña-marcha* », ou « *Soltero-pasña* ») : le 30 août, fête de sainte Rose de Lima, sur la grande place devant l'église, la jeune fille danse, avec un long bâton (2 m. 50) en équilibre qu'elle fait sauter de son front à son menton et inversement, qu'elle lance et rattrape, etc. Les filles peuvent affronter cette

épreuve dès qu'elles ont l'entraînement suffisant. Une gamine de l'école — douze ans — m'a dit avec orgueil qu'elle avait déjà fait le « Capitán » et qu'elle avait même « matado a un caballero », — pure vanterie, assurément. Cette coutume est une réplique féminine, localisée uniquement à Quiquijana, du *malqu'y*, initiation des garçons dérivée de pratiques incaïques¹ et conservée encore en quelques communautés des environs du Cuzco, notamment à Ttio (*T'iyu*, ayllu situé sur le Vilcanota, à égale distance d'Urcos et de Quiquijana), v. Sixto Coello J., *El ayllu T'iu*, dans *Rev. Universitaria*, 48, Cuzco, 1925, p. 33 (*el malkoy*); et dans la communauté d'Indiens du domaine de Sallaq, à Urcos (*Urqus*, capitale de la prov. de Quispicanchi, à 47 km. au S.-E. du Cuzco), si bien étudiée par E. Morote Best, *La vivienda campesina de Sallaq, con un panorama de la cultura total* (extrait de la revue *Tradición*, 7-10, Cuzco, 1951), pp. 60-63 (description très détaillée du *malqoy*).

Une scène tout analogue au *warak'a'naku'y* de Quiquijana est décrite par la directrice de l'école de Compona (prov. d'Anta, dép. du Cuzco), dans un manuscrit (1947) conservé à l'Archivo Folklórico de Lima (dossier 46/64, p. 84). Le mardi gras, une « rencontre » a lieu entre les Indiens de Compona et ceux d'Inquilpata (*Inkill-pata*) : « En signe de défi, [les deux bandes] font retentir leurs frondes, puis le champion [de chacune] s'avance, armé du terrible *añapancu*, espèce de *tuna* (nopál) qui a beaucoup d'aspérités, ou d'un navet. Après qu'ils ont échangé des regards comiquement furieux, commence le *hondazo* (coup de fronde-massue), dont l'effet est parfois mortel, parce qu'ils visent d'abord au crâne et que [le frappé] tombe sans connaissance. Le champion vainqueur lui donne de l'air (*sic*) et lui pisse sur le visage pour le ranimer, puis l'emmène dans ses bras, aidé par d'autres. ».

*
* *

Outre le *warak'a'naku'y* et le *siqullu'naku'y*, en beaucoup d'endroits se pratique le *paki'naku'y* : les deux partenaires, face à face, mettent le genou gauche en terre, l'autre jambe étant donc pliée normalement, avec la cuisse horizontale. Alternativement, chacun frappe la cuisse droite de l'autre d'un coup de poing terrible, jusqu'à ce qu'un des deux s'effondre de douleur ou demande grâce (ce qui n'arrive presque jamais, l'honneur de la communauté

1. Le dramaturge cuzquézien Luis Ochoa — mort en 1936, à 35 ans — a composé un drame incaïque dont le second acte met en scène cette initiation : *Malccoipi* (représenté au Théâtre Municipal du Cuzco le 4 mai 1932, au bénéfice du Club d'Athlétisme). Grâce à la générosité de M^{me} Luis Ochoa, j'ai pu en copier en 1952 les plus beaux passages. Sur cette initiation, v. R. Karsten, *La civilisation de l'empire inca*, trad. franç., 1952, pp. 149-151; cf. R. et M. d'Harcourt, *La musique des Incas et ses survivances*, I, 1925, pp. 96-97.

étant engagé). Puis on passe à un autre couple. Parfois tous les couples opèrent ensemble, alignés.

Ce jeu m'a été signalé par Edm. Delgado Vivanco (qui en est originaire) pour la province d'Andahuaylas, départ. d'Apurimac (au Carnaval); par le Dr Negrón pour la province d'Abancay, même département, notamment pour le pueblo de Curahuasi (trois fois l'an : Carnaval, Pâques, Toussaint; lutttes nocturnes; les femmes défiant : « Mon mari est plus fort que tous! Qui peut l'affronter au *pakinakuy*? »); pour Andahuailas également, il a été bien décrit (au Carnaval) par V. Navarro del Aguila, dans *Pukllay taki*, p. 42 (1942, v. ci-dessus, p. 32).

*
**

On voit que ces jeux se font souvent au Carnaval, ou juste avant le Carnaval (sur lequel, v. le texte suivant), mais non nécessairement : à Coporaqui (*K'upu-raki*), par exemple (prov. d'Espinar, dép. du Cuzco), me dit le Dr Negrón, c'est à la Toussaint, à la porte du cimetière, que deux bandes (du même pueblo) se livrent une bataille, à coups de poing seulement, après s'être bien enivrées.

II. — Le Carnaval (le « marquage »).

1. *'Llaqta'y-pi* *puklla:y-qa* *'kay hina-n* :
 Dans mon pays le Carnaval comme ceci est :

 Kompadres p'uncaw-pi-n *qalla'ri-n* *tukuy runa'kuna-q* *uywa*
 Dans le jour de *kompadres* commence de tous les gens leur

 c'alla'ku'y-ni-n. *Paca-paqar'manta* *paca-n* *q'uymi* *cura'ku'n,*
 asperger le bétail. Dès l'aube le *q'uymi* se pose,

 wayna inti'ta-taq-mi *uywa* *hayku'n* *kanca-man* *sayma cas-*
 et au soleil jeune le bétail entre au corral pour rece-

 ki-q.
 voir la fumigation.

Wasi'yuq runa-n *sumaq'ta* *tiya'ri-ku'n* *llapa* *ayllu-*
 L'homme pourvu de maison bellement s'assied avec tous ses

 n'kuna-wan; *pay* *kiki'n-mi* *paqu'manta* *tiya'yku'n,* *hina-*
 parents; lui lui-même en qualité de sorcier est assis, et

 spa-taq-mi *paca-mana-man,* *awaki-kuna-man* *platu:kuna'ta* *hay-*
 ensuite à la Terre-Mère, aux Seigneurs les platos il

wa'n uywa'q mira'na'n'ta runa'q allin puri-
présente, du bétail son devant se multiplier, des gens leur bien devant
'na'n'ta maña'spa.
cheminer demandant.

2. *Llapa pay'wan tiya'q-mi kuka k'intu'ta cura'yku'ku'n*
Tous les avec lui assis des feuilles de coca déposent,
untu'ta sara'ta tukuy sunquwan' Kuraq
de la graisse animale du maïs avec tout cœur. L'ainé
tayta sumaq'ta samin'ca'spa tukuy'wan sama-
père (= monsieur) bellement ayant béni, avec (= par) tous ayant
yka'ci'spa apa'ci'n q'uymi'man huk
fait exaler, envoie [l'offrande] au q'. avec (= par) un autre
runa'wan. Cay runa-qa sumaq'ta-n q'uymi sansa'man
homme. Cet homme-là bellement à la braise du q'.
cura'yka'mu'n llapa platu'kuna'ta c'uya'wan-taq sumaq'ta
va déposer tous les platos et avec du c'uya bellement
c'aqcu'yku'n-taq iskay kinsa simi'ta rima'ri'spa-taq
il [les] asperge aussi deux trois paroles disant aussi
paca-mama'ta mu'ca'yku'n. Cay'manta-taq kuti'pu'n llapa runa'q ka-
la Terre Mère il baise. Et ensuite il retourne vers [où] tous les
sqa'n'man khayna'ta ni'spa : « *Hampu'sqa'yki'cis tayta-*
gens sont comme ceci disant : « Je reviendrai parmi vous, messieurs
mama'kuna » ni'spa. Qu'ymi cura'y'pa qhipa'n'ta-qa haywa'ri-
et mesdames » disant. Du poser le q'. à son après, ils s'offrent
naku'n'ku'n kuka k'intu'ta akulli'yku'ci'naku'n'ku'n
réciproquement des feuilles de coca, ils se [les] font mâcher réciproquement
ima sumaq'ta, hina'spa-taq-mi tragu aqha aysa'ri'ku'n
combien bellement, et puis eau-de-vie, chicha se passe en file
llapa runa'paq.
pour tous les gens.

3. *Kay pata'man-qa caya'mu'n'ku'n puklla'y'kuna tukuy*
Sur (= après) ceci viennent arrivant les déguisés, tous
muna'q wayllu'q'kuna'pas yuraq bandera'q kanca-pata'pi
les aimant-chérissant (= amis) aussi, du blanc drapeau en sur le corral
rapphapapa'sqa'n'ta qhawari'spa. Hayk'an caya'mu'q'kuna-qa para-
son ayant flotté ayant vu. Tous ceux qui arrivent le

bin·ta·n qu·y·ku·n wasi·yuq tayta·mama·man, puklla·y·ku-
compliment donnent au monsieur [et] à la dame de maison, et les

na·taq lišinša·y·ku·ku·spa taki·y·ta tuka·-
déguisés ayant demandé pour soi la permission à chanter à jouer de la

y·ta qalla·ri·n, hina·spa·taq·mi hatun kusi·ku·y
musique commencent et ensuite un grand se réjouir

qalla·ri·n. C'uru·kuna·pi·n c'uya raki·ku·n, hina·spa·taq·mi
commence. Dans des coquillages le c'uya se partage et puis

uywa c'alla·ku·n hayk'an muna·q runa·kuna·wan.
le bétail s'asperge avec (= par) tous les gens voulant.

4. Uywa·qa sayma·ta caki·spa·n lluksi·pu·n llapa puklla·y-
Le bétail l'offrande ayant reçu re-sort, par tous les

·kuna·q qati·rpa·ri·sqa·n. Wilanca·paq·taq·mi qhipa·n huk
déguisés poursuivi. Et pour le sacrifice sanglant reste un

burrigo manà cay·qa malta·pas.
bélier ou une [brebis] jeune aussi.

5. May·chika kuti·qa wasi·yuq siñala·n·mi huk
Souvent le [maître] de maison marque un

uywa·ta visita·mu·q muna·q·ni·n·kuna·man. Kay·kuna·taq·mi t'in-
animal pour ses amis visitant. Et ceux-ci la

ka·ta haywa·n cay uywa qhipa·ntin p'uncay afa·ka·-
t'inka offrent, cet animal-là le suivant jour pour son

pu·na·n·paq.
devant être emmené.

6. Ka·n·taq·mi c'alla·ku·y·pi·qa uywa kasa·ra·ci·y·pas.
Il y a aussi dans l'aspersion le faire se marier le bétail aussi.

Burrigo·ta·wan malta·ta·wan hap'i·spa·n·ku huklla·na·ci·-
Et un bélier et une [brebis] jeune eux ayant saisi ils les fonts'unir

n·ku taku·wan sumaq·ta irpa·n·ku kuka·ta
mutuellement, avec de la terre rouge bellement ils [les] colorent, de la coca

akulli·ci·n·ku vinu·ta ninri yawar·ni·n·ta·wan charqu·spa
ils [leur] font mâcher, du vin, avec leur sang d'oreille ayant mêlé

ukya·ci·n·ku, t'ika girnald·ta cura·n·ku, hina·spa·taq
ils [leur] font boire, une guirlande de fleurs ils [leur] posent, et puis

kaca·ri·n·ku p'ita·ša·q·ta·raq kay irpa·sqa uywa·-
ils lâchent étant en train de sautiller encore ces peints ani-

kuna'ta *anca* *kusi'sqa* *qapa'ri'spa.*
maux, très réjouis en criant.

7. *Uywa* *lluqsi'y'ta* *tuku'q'ti'n-qa* *tusu'y'ta-n* *qalla'ri'n'ku*
Le bétail sortir quand a fini, à danser commencent

wayna *sipas'kuna* *maca'y'ta-taq* *macu-kuna.*
les jeunes gens [et] jeunes filles et à s'enivrer les vieux.

C'uku'kuna-n *pinkuyllu'ta* *tuka'n* *warmi puklla'y'kuna-taq*
Les déguisés du pinkuyllu jouent et les femmes déguisées

taki'n *khayna'ta :*
chantent comme ceci :

Tuka'yka'mu'y *tuka'yka'mu'y*
Viens gentiment jouer [de la musique], viens gentiment jouer

kunka'ca'y'man *kumpas'ca'ta,*
à ma petite voix un petit rythme,

tuka'yka'mu'y *tuka'yka'mu'y*
viens gentiment jouer, viens gentiment jouer

sunqu'ca'y'man *caya'q'ca'ta*
à mon petit cœur un petit [air] arrivant !

8. *Cay'manta-taq* *qalla'ri'n* *satira'naku'y.* *Cay-pi-n*
Et après cela commence le se-satiriser mutuellement. En cela

ima-yma'na *asi'na'ta* *ni'naku'n-ku* *kay bi-*
toutes sortes de choses pour rire ils se disent réciproquement comme

na'ta, *qhari-n* *qalla'ri'n* *kay'ta* *ni'spa :*
ceci, l'homme commence ceci disant :

May'ta'n *kay'ta* *puri'mu'n'i*
Où ici suis-je venu passant,

kimsa waraqu'q *cawpi'ca'n'ta ?*
de trois cactus à leur petit milieu ?

Haku *baku* *pasa'rqu'sun*
Allons, allons, allons vite passer

kinsa ravil'pa *cawpi'ca'n'ta !*
de trois œillets à leur petit milieu !

Warmi-taq-mi *kuti'ci'n* *khayna'ta :*
Et la femme répond comme ceci :

Phusqu'y phusqu'y *ravelinas*
Pris à poignées (?) œillets,

phusqu·ri·spa *tuku·ri·na*
une fois pris à poignées devant finir,

pata q'acuy, *pata q'acuy*
l'orge sauvage, l'orge sauvage

sultira-paq·ri *falta·n·qa·cu·?*
pour la célibataire manquera-t-il ?

Ankay hina·ta *ima·yma·na·ta·wan·pas*
[Quelque chose] comme ceci avec toutes sortes [de choses] en outre
taki·pi *ni·naku·spa·n* *simi·pi* *ni·naku·y·man* *hayku·-*
en chant s'étant dit réciproquement, en parole à se parler ils
pu·n·ku. *Qhari·n* *ni·n* *khayna·ta :*
r-entrent. L'homme dit comme ceci :

Paya *walla·ta*
Vieille (oiseau) *walla,*
taqaq ni·waq·taq !

[attention] que tu ne dises « *taqaq* » (onom.) !

Warmi-taq·mi *ni·n :*
Et la femme dit :

Macu *waraqu*
Vieux cactus,

challma·ku·waq·taq !
[attention] que tu ne te défasses !

Qhari :
L'homme :

Ciri *uspha·pi*
Dans la froide cendre

ayca kanka·ku·q !
[vous,] se cuisant la viande !

Warmi :
La femme :

Hispay *puqu·q·pi*
Dans l'urine fermentant

c'uñu phasi·ku·q !
[vous,] se cuisant les patates gelées !

Qhari :
L'homme :

Sultira·ca·ri
« Une petite célibataire

puri'sa'n *ni'n'i*,
est en train de passer » je disais, —

paya *añas-má*
une vieille zorrina, sûr !

puri'ku'sa'sqa !
qui était en train de se traîner !

Warmi :
La femme :

Sinta montera
Chapeau à rubans,
sinti'ku'waq-taq !
[attention] que tu n'aies ressentiment !

c'ini *rosayro*
Menu chapelet,

t'aka'ku'waq-taq !
[attention] que tu ne te disperses !

9. *Kay'kuna'ta* *satira'naku'spa-n* *silla'naku'y'-*
Ces choses s'étant dites réciproquement [en satire] à se chevaucher
- man* *hayku'n'ku* : *warmi-n* *walqa'ci'n* *qhari'ta* *sin-*
réciproquement ils entrent : la femme accroche l'homme par
- tura'n'manta* *warak'a'wan* *qhari-taq-mi* *pinkuyll'wan* *war-*
sa ceinture avec la fronde et l'homme avec le pinkuyllu de la
- mi'q* *sintura'n'man* *cura'n'* *Iskay kinsa'ta* *chapci'ri-*
femme à sa ceinture pose. Deux [ou] trois fois s'étant secoués
- naku'spa-n* *panpa'man* *cuqa'naku'n'ku* *warmi-taq*
réciproquement au sol ils se jettent réciproquement et la femme,
- pisi-kallpa* *cay-qa* *ñarupa'q'ta-n* *panpa'man* *caya'n*
[de] peu de force alors, en premier au sol arrive
- pata'n'man-taq* *qhari* *kaballu'yku'spa* *tiya'yku'n.* *Hina'spa-taq*
et à son dessus l'homme en chevauchant s'assied. Et puis
- ni'n* : « *Wata'paq* *cicu* ! *Kriu'lla* *cicu* ! »
il dit : Pour l'année [tu es] enceinte ! [D']un mulet seulement enceinte ! »
- Warmi-taq* *kuti'ci'mu'n* *panpa'manta* *rima'mu'spa-n* :
Et la femme répond du sol en parlant dans sa direction :
- « *Pañal-ri* *ka'n-cu* ? *cumpi-ri* *ka'n-cu* ? *cura'mu'y-*
« Mais le linge y a-t-il ? Mais la ceinture y a-t'il ? Mais, pose

ari *hunt'a'sqa'n'manta ! »* *May-chika kuti-qa*
 donc de son rempli (= de tout ce dont il aura besoin) ! » Quelques fois
tawa phisqa warmi-n c'ulla qhari'lla'ta warak'a.wan
 quatre cinq femmes un unique homme seulement avec la fronde
caki'n'kuna'manta walqa'ci'spa-n kumpa'n'ku pata'n'pi-taq
 par ses pieds accrochant font tomber et à son dessus
tiya'yku'n'ku hina'spa-taq.mi ni'n'ku pay'kuna-pas : « *Wata'paq*
 s'asseient et puis disent elles aussi : « Pour l'année
cicu ! » ni'spa. Silla'naku'y'pa qhipa'n'ta-qa
 enceinte ! » disant. De se chevaucher réciproquement à son après
wasi'yuq-mi ama'ca'n t'aga'n hina'spa-taq aqha'ta
 le [maître] de maison empêche, sépare et puis de la chicha,
tragu'ta haywa'ri'n « Wifay ! wifay ! » ni'spa. Kay'pi-n
 de l'eau-de-vie offre « Wifay ! wifay ! » disant. En ceci
tuku'ku'n puklla'y. Hayk'an muna'q-mi wasi'n'ta c'iqi'-
 s'achève le Carnaval. Tout voulant à sa maison se re-
ri'pu'n, muna'q-taq-mi wasi'yuq'wan' qhipa'n tuta'-
 disperse, et le voulant avec le [maître] de maison, reste la nuit
nlin ukya'spa.
 entière en buvant.

10. *Puklla'y'kuna-qa may-chika kuti-n suwa'naku'n'ku,*
 Les déguisés souvent se volent réciproquement,
qhari puklla'y-mi warmita apa'n, kaballu'q angas'ni'man
 l'homme déguisé la femme enlève, du cheval à sa croupe
wisc'u'rqu'spa. Puklla'y'pi cinka'q wayna sipas'-
 en [la] jetant brusquement. Dans le Carnaval ayant disparu au sujet des
manla-qa mana-n watu'ku'n-cu pi-pas, tayta-mama'n'ku-pas
 eunes filles ne s'informe personne, les père [et] mère même
« puklla'y-cá apa'n » ni'n-mi mana llaki.
 « Un déguisé peut-être [l']a emmenée » disent, pas de (= sans) tristesse.

TRADUCTION

1. Dans mon pays, le Carnaval se célèbre de la manière suivante :
 Au jour de *compadres*, on commence l'aspersion du bétail. Dès l'aube, on

« place le *q'uymi* » et, vers dix heures, le bétail entre dans le corral pour recevoir l'offrande sous forme de fumée.

Le maître de maison s'assied à son aise, entouré de toute sa famille, et remplit le rôle de sorcier ; il présente les *platos* à la Terre Mère et aux Seigneurs Monts, leur demandant la multiplication des bêtes et le bien-être des hommes.

2. Tous ceux qui sont assis autour de lui placent devant eux dans une étoffe avec beaucoup de soin des feuilles de coca, de la graisse animale, du maïs. Le doyen prononce une bénédiction et fait souffler tous les assistants. Puis il fait porter cette offrande sur le *q'uymi* par un autre. Ce messager dépose avec soin les *platos* sur la braise du *q'uymi* et les asperge bien de *c'uya*. En disant quelques paroles, il baise la Terre Mère et revient vers l'assistance, disant : « Me voici qui reviens parmi vous, messieurs et mesdames. » Après avoir ainsi « placé le *q'uymi* », les participants s'offrent l'un à l'autre et se font réciproquement mâcher des feuilles de coca avec beaucoup d'attention, puis l'eau-de-vie et la chicha circulent.

3. C'est alors qu'entrent les masques et les amis, qui ont vu le drapeau blanc flotter sur le corral. En arrivant, tous complimentent le maître et la maîtresse de maison. Les masques, après avoir demandé la permission, se mettent à chanter et à jouer de la musique, et la grande réjouissance commence. On distribue le *c'uya* dans des coquillages et tous ceux qui veulent aspergent le bétail.

4. Quand le bétail a reçu l'offrande (la fumigation du *q'uymi*), il sort, poursuivi par tous les masques. Pour le sacrifice animal, on garde un bélier ou une jeune brebis.

5. Souvent le maître de maison marque un animal pour ses visiteurs, et ceux-ci lui offrent en échange la *t'inka*, en attendant de venir prendre l'animal le lendemain.

6. La cérémonie de l'aspersion comprend aussi l'épisode du « mariage des animaux ». On prend un bélier et une brebis et on les met dans la position du coït humain. On les peint joliment avec de la terre rouge, on leur fait mâcher de la coca et boire du vin mêlé avec du sang de leurs oreilles, on leur passe une guirlande de fleurs et puis, au milieu des cris d'allégresse, on lâche les deux bêtes peinturlurées qui s'en vont en sautillant.

7. Quand le bétail a fini de sortir, les jeunes gens et les jeunes filles commencent à danser, les plus vieux à s'enivrer. Les masques-hommes jouent du pinkuyllu et les masques-femmes chantent :

Viens faire de la musique, de la musique,
qui donne un gentil rythme à ma gentille voix !
Viens faire de la musique, de la musique
qui plaisé gentiment à mon gentil cœur !

8. Ensuite ils échangent des couplets satiriques, se disant toutes sortes de drôleries. Le garçon commence :

Comment me suis-je fourvoyé ici,
au milieu de ces trois cactus ?
Allons vite, transportons-nous
au milieu de trois œillets !

La fille réplique :

Œillets pris à poignées (?)
et qui, pris à poignées (?), allez vous flétrir,
l'orge sauvage, l'orge sauvage.
n'est pas près de manquer pour la belle célibataire !

Cela et bien d'autres choses, ils se le chantent mutuellement, puis, sans chanter, continuent comme ceci :

Le garçon :

Vieil oiseau *wallà*,
prends garde à ne pas pousser ton cri « taq taq » !

La fille :

Vieux cactus,
prends garde à ne pas t'effeuiller !

Le garçon :

Cuiseuses de viande
dans la cendre froide !

La fille :

Cuiseurs de *papas* gelées
dans l'urine fermentée !

Le garçon :

Je pensais voir passer une petite jeune fille célibataire,
c'était, je crois bien, une vieille *xorrinà* qui se traînait !

La fille :

Chapeau à rubans, gare au ressentiment !
chapelet menu, prends garde à ne pas perdre tes grains !

9. Après cet échange de couplets satiriques, vient la scène où ils se chevauchent mutuellement. La fille passe sa fronde dans la ceinture d'un garçon et le garçon son *pinkuyllu* dans celle de la fille. Deux fois, trois fois ils se secouent et se font finalement tomber à terre. Moins forte, la femme tombe la première et le garçon s'assied à cheval sur elle en disant : « Pour cette année, te voilà enceinte ! D'un mulet enceinte ! » Par-dessous, la fille réplique « As-tu pensé aux langes ? Et aux bandages ? Apporte donc tout ce qu'il faut ! »

Quelquefois quatre ou cinq femmes s'attaquent à un seul homme, l'em-

barrassent aux pieds avec leurs frondes, le font tomber, s'asseyent sur lui et disent, elles aussi : « Pour cette année, te voilà enceinte ! »

Après cet épisode, le maître de maison arrête les jeux, sépare les gens et offre chicha et eau-de-vie en disant « *wifay, wifay!* »

Ainsi se termine le Carnaval. Ceux qui veulent s'en retournent séparément chez eux, ceux qui veulent restent toute la nuit à boire avec le maître de maison.

10. Souvent les masques font un rapt, le garçon enlevant la fille et la jetant sur la croupe de son cheval. Personne ne s'informe des filles qui ont disparu au cours du Carnaval. Leurs parents mêmes disent, sans aucune tristesse : « C'est sans doute un masque qui l'a emmenée. »

COMMENTAIRE.

Sur les divers usages des carnivals péruviens, outre les livres et articles cités dans le commentaire du premier texte, on se reportera aux travaux suivants :

Charles Wiener, *Pérou et Bolivie, récit de voyage*, Paris, 1880, pp. 329 et suiv. (Carnaval au Cuzco); cf. Fausto Burgos, *Carnaval Cuzqueño*, dans « *La Prensa* » de Buenos Aires, 11 février 1945.

José María Arguedas, *Del folklore apurimeño, el Carnaval de Tambobamba*, dans *El aillu*, 1-2 (numéro unique), Cuzco, 1945, pp. 9-12.

Juan Perez Contreras, *Policromías del Carnaval Jaujino*, dans *Xauxa* (org. del Colegio Nacional San José), 6^e année, n° 13, Jauja, 1947, pp. 38-40.

Manuel Espinoza Galarza, *Corta Monte*, dans *Folklore*, 22, Lima, 1949, p. 646.

Sergio Quisada Jara, *Del folklore Wanka : las Pandillas*, dans *Tradición*, 1, Cuzco, 1950, pp. 50 et suiv.

Josafat Roel Pineda, *El Carnaval « Canka »*, *ibid.*, 2, 1950, pp. 109-114.

Oscar Cano Torres, *Carnaval en la chacra*, *Folklore*, 26, Lima, 1951, p. 759 ;

et de nombreux documents de l'Archivo Folklórico de Lima (cité dorénavant *AFL*, suivi de la cote du dossier dans l'Archivo et des pages dans le dossier).

Je n'ai pu consulter :

Julio Marroquín, *Los Carnavales de 1943 en Lampa*, dans *Sarasara* (org. del pensamiento andino), 19, Coracora, Ayacucho, 1944, pp. 3 et suiv. ; ni *Carnaval en mi tierra*, *ibid.*, 20, 1944, pp. 15 et suiv. ;

ni les articles sur le Carnaval que le Dr. Jorge Lira, curé de Lamay près Cuzco, vient de publier (janvier-février 1952) dans la revue *La Verdad*, de Sicuani.

Des comparaisons utiles avec les rites de carnaval de toute l'Amérique du Sud se trouvent dans : Augusto Raúl Cortazar, *El Carnaval en el folklore Calchaquí, con una breve exposición sobre la teoría y la práctica del método folklórico integral*, Buenos Aires, 1949 (Les vallées Calchaquí, anciennes terres qhishwa, se trouvent dans la pointe N.-O. de l'Argentine, à l'ouest de Salta, près de la frontière bolivienne; on n'y signale rien qui rappelle les « Rencontres du Chiaraje »).

*
**

La partie la plus importante du Carnaval de Langui est, on le voit dans ce texte, le « marquage des animaux » (*siñala'ku'y*), qui se trouve aussi décrit notamment dans :

Tobías Posadas, *Señalamiento y herranza*, dans *Folklore*, 9, 1943, pp. 194-195 (« dans la puna », — malheureusement sans plus de précision);

Manuel E. Bustamante, *Apuntes para el folklore peruano*, Ayacucho, 1943, p. 8-12 : « La yerra o marca de animales » (dans le département d'Ayacucho; repris d'un article publié en 1936 dans la revue locale *Huamanga*, p. 84 et suiv.);

dans un manuscrit de Guillermina Montupac, écrit sur le même cahier que son « Chchiyarakje » (cf. ci-dessus, p. 22), sous le titre « Descripción del Carnaval indígena en Canas »;

dans de nombreux documents de l'*Archivo Folklórico* de Lima¹, réunis à l'occasion de plusieurs enquêtes, entre 1946 et 1950; v. notamment une longue description de la *yerra* à Huanca Sancos (prov. Victor Fajado, dép. d'Ayacucho), par le directeur d'école A. M. Salcedo (*AFL*, 46/60, 72-77, 1946).

*
**

1. Le « marquage » commence le jeudi de « compadres », cinq jours avant le mardi-gras, chez un hacendero, et continue, jour après jour, dans les autres « chacras », un drapeau blanc hissé sur les murs de la cour (*kanca* « corral, tout espace clos ») indiquant aux amis et volontaires le lieu de la fête.

Le « marquage » (*siñala'ku'y*), s'appelle aussi l'« aspercion » (*c'alla'ku'y*) du nom d'une partie de la cérémonie (§3, fin). Il revêt des formes distinctes pour les ovins, les bovidés, les équidés (v. ci-dessous, pp. 54-56). Le présent texte ne concerne que les ovins et d'ailleurs omet par oubli l'essentiel, le « marquage » proprement dit².

1. Ces quatre sources seront désignées dans ce qui suit par *TP*, *MB*, *GM*, *AFL*. Tout ce qui, dans mon commentaire, est sans référence, vient d'Al(encastre).

2. Andrés Alencastre a composé il y a une vingtaine d'années et joué lui-même dans les

La cérémonie du *q'uymi* (*q'uymi'y* « sahumar, fumer ») est très importante et précède la plupart des fêtes et des actes de la vie rurale. Le *q'* est proprement un feu de bois, dressé ici au milieu du corral, sur lequel sont brûlées des offrandes à la Terre Mère et aux *Awki* ou *Apu* (« les Seigneurs », — les Monts qui dominent, jugent, protègent, éventuellement punissent le pueblo), dont le culte, associé au catholicisme, reste très vivant. Ici, de plus, la fumée qui s'élève des offrandes placées sur le *q'* est considérée comme une « offrande en fumée » (*sayma*, de l'esp. « sahumar ») faite au bétail lui-même et qu'il vient « recevoir » (*caski'y*).

Pour cette cérémonie initiale, avant d'allumer le *q'* proprement dit, le maître de maison fait venir un *paqu* — spirite, voyant, homme qui a des accointances avec les forces de l'au-delà — ou bien tient lui-même, comme dans le présent texte, le rôle du *paqu*.

Le *paqu* ou son substitut dit d'abord à la Terre Mère :

Santa	Tira (<i>sic</i>)	<i>Paca mama,</i>
Sainte	Terre	Terre Mère

<i>kay</i>	<i>haywa'ri'sqa'y'ta</i>
ceci	que je t'ai offert

caski'yku'wa'y,
accepte-le-moi,

<i>tukuy ima</i>	<i>phalta-y'ta-taq</i>
tout ce qui	manque aussi

panpa'ca'wa'y !
pardonne-le-moi !

Puis il souffle (*sama'yku'y* « exhaler du fond de la bouche, les lèvres grandes ouvertes », différent de *phuku'y* « souffler avec les lèvres rapprochées » ; on dit aussi *sami'n'ca'y* « bénir [en soufflant] ») ; fait mine de lancer avec l'ongle de l'index, replié d'abord sur le pouce puis détendu brusquement, en direction de la terre, puis des montagnes (*t'inka'y*, différent de *c'allay* « asperger largement, avec la main »), un peu de la chicha ou de l'eau-de-vie contenue dans un petit vase ; et prononce la prière pour la multiplication des bêtes et le bien-être des gens. On allume ensuite le *q'uymi* et on fait l'offrande sur les braises décrite dans le texte.

Dans son manuscrit, important pour nous puisqu'il concerne aussi la province de Canas, *GM* décrit la cérémonie sensiblement de la même manière, donnant seulement au *q'uymi* le nom de *kcanyana* (c.-à-d. sans doute, avec

principales villes de la sierra et de l'altiplaine un drame « costumbriste » dont l'action se passe le jour du « marquage » : *C'allakuy* (en espagnol et dans ce qhišwa populaire que l'auteur appelle spirituellement « quechuagnol »).

n vélaire + *y*, non *ñ*, *qanya'na*, cf. *qanya* « trou qu'on fait dans le sol lors de la récolte et où l'on dépose les plantes recueillies » [Lira]). Elle dit aussi que le « pakco bohemio » fait préparer, pour son offrande, du *sankaillu* « chicha chauffée avec de la coca et du sucre ».

2. Au village, le maître de maison et sa famille sont assis devant une table (*misa*, esp. « mesa »). Il n'en est pas de même dans la puna, d'après TP, p. 195 a : en guise de table, on étend simplement des couvertures sur le sol, et l'on y place de la coca, des fleurs et de la quina ; assis autour, les bergers cherchent à qui mieux mieux des feuilles de coca petites et intactes ; s'ils en trouvent beaucoup, c'est qu'il naîtra pendant l'année beaucoup de petits dans les troupeaux.

A Langui, chacun des « notables » assis prépare sur la table, devant lui, dans un carré d'étoffe précieuse (*unkhuña*), qu'il replie ensuite en trois, les offrandes (« platos ») qui seront ensuite jetées, vidées, sur le feu (l'*unkhuña* n'étant pas brûlé) : feuilles de coca, *untu* (esp. « unto », c.-à-d. « sebo, grasa de animal »), grains de maïs. — Dans AFL 46/65, p. 14 (1947), décrivant le marquage des llamas à Puica (prov. d'Acomayo, dép. du Cuzco), l'informatrice énumère les ingrédients du « kcoimi » : feuilles de coca, pois chiches, *pallares* (gros haricots), *sulluco* (arbre à graines savoureuses), *huairuro* (arbre à rruits rouges), *canihua* (céréale qui donne une farine très nourrissante), graines de coca, graisse de llama, *piñis* (?), pain, maïs, œillets, « feuilles d'or et d'argent » — le tout « en proportions égales ». Là, on pense que la fumée se répand sur toutes les montagnes où paissent les llamas et les rendra bénéfiques.

A Langui, les personnages assis ne doivent pas se lever ; c'est pourquoi ils font porter leurs offrandes par un autre homme, qui agit en leur nom. Il les dispose sur la cendre du *q'uymi* et les aspérge de *c'uya*, c.-à-d. de chicha mélangée de *taku* (craie rouge, « almagre ») et de farine de maïs.

Parfois aussi on dépose sur le *q'*, en offrande à la Terre Mère, un fœtus (*sullu*) de mouton ou de llama, desséché, — s'il est arrivé, dans les semaines précédentes, qu'on ait égorgé pour des fins profanes une bête qui était grosse sans qu'on le sût. Cette offrande est en grande estime (cf. le sacrifice à Pacha Mama et l'offrande du fœtus de llama dans R. Karsten, *La civilisation de l'Empire Inca*, trad. française, 1952, pp. 190-191).

Aysa'ri'ku'y (de *aysa'y* « tirer ») se dit quand plusieurs personnes réunies se passent successivement le verre à boire, de la première à la dernière.

3. *Puklla'y* (proprement « jouer ») désigne à la fois le Carnaval et les personnages déguisés (qui s'appellent aussi *c'uku*). A Langui, le déguisement ne comporte pas de masque à proprement parler ni de costume spécial. Les garçons et les filles, parés de leurs plus voyants atours, portent simplement, pendues à leur « montera » (large chapeau), des franges (*c'ayña*) qui descendent

tout autour de la tête et s'agitent devant leur visage à chaque mouvement. Les filles sont pieds nus et les garçons chaussés de *qara-wata'na*, longues bottes de cuir souple remontant jusqu'à la hanche (ce qui leur vaut d'être « satirisés » par les filles du nom de *kuweti-caki* « jambes de *cohete* [fusée] », — à quoi les garçons répondent *acira-talon* « talons d'achira », l'achira, plante cannaçée à belles fleurs pourpres, ayant une racine comestible rugueuse et très noire). Comme toujours dans les fêtes (cf. ci-dessus, p. 26) les filles portent, superposées et de plus en plus courtes, un grand nombre de « pol-leras » (jupes); aussi, dans le *silla'naku'y* (§9), quand une fille est tombée à terre, le garçon la met au défi de se relever :

millma-yuq *uvija*
laineuse brebis

hata'ri'y-ari !
relève-toi donc !

à quoi la fille répond :

aysa'ri'y-ari
tire donc (par la main)

mama'yki'ta-qa
ta mère,

waca'qi'yki'ta-qa !
ton « enfanteuse » !

Garçons et filles tiennent naturellement à la main leur fronde, et les garçons, en outre, leur *pinkuyllu*.

Sur les instruments de musique du Carnaval d'Andahuaylas (dép. d'Ayacucho), v. V. Navarro del Aguila, *Pukllay taki*, dans *Rev. del Instit. Am. de Arte*, I, Cuzco, 1942, pp. 39-40 : *kcena* (*qina* ou *qhina*) « flûte »; *tinya* ou *wankara* « tambour », de peau de chat ou d'agneau (cf. R. et M. d'Harcourt, *La musique des Incas et ses survivances*, 1925, I, pp. 13-18; II, planche V, 2 et 4); *champi* (*canpi*), bâton à grelots ou clochettes pour marquer le rythme, mais qui sert aussi d'arme aux femmes pour séparer, dans les joutes, des adversaires trop acharnés (cf. R. et M. d'Harcourt, *op. cit.*, I, pp. 8-9; II, pl. II).

Tous ceux qui entrent, déguisés ou amis, saluent le maître de maison :

Amas *tata'y* amas *mama'y !*
Salut monsieur, salut madame !

q'aya wata *kunan hina-qa*
L'année prochaine comme maintenant

kuška'lla *wakĩ'lla*
[soyons] seulement joints seulement unis

t'ika'lla *ravil'lla !*
seulement [comme] fleurs, seulement comme œillets !

(*Amas* est tout ce qui reste de la vieille formule de salut *Ave Maria purissima*. La réduction et déformation ordinaire est *ama ripusun*, curieux jeu de mots, puisque, si l'on ajoute la particule *-cu*, on a le sens pittoresque « Ne nous en allons pas ! ». De même, pour remercier, *Dios Se le pague* « Dieu vous le rende » est devenu *uspalay*, à moins qu'on ne conjugue bizarrement la phrase espagnole comme un verbe qhišwa : (*d*)*yusalpaga·yki*. *Mama·y*, *lata·y* « ma mère », « mon père », sont les équivalents exacts de « señora », « señor ».)

L'aspersion se fait avec du *c'uya* (v. ci-dessus, § 2) puisé dans le coquillage (les *c'uru* sont des coquillages plus plats que les conques qui servent de cornes sonores, de « pututus »). La plupart des assistants se contentent de regarder l'aspersion et les scènes qui suivent, sans y participer.

4. L'arrivée des bêtes est ainsi décrite dans le manuscrit *GM* : « Les bêtes entrent dans le *canchón* et tous se mettent à danser joyeusement au son monotone du *pincuillo*. Toutes les Indiennes ont à la main de petits drapeaux blancs avec lesquels elles poussent les bêtes jusqu'au *canchón* où a été préparé le *kcanyana*, pour qu'ils s'amuse (sic) avec la fumée, appelée à cette occasion *saima*... La cérémonie s'appelle *challakuy*, parce que le maître et la maîtresse de maison s'avancent vers les animaux avec leurs *keros* [*qiru*, vases] de chicha, de vin ou de liqueur, se découvrent, font une « beña » (sic) pour saluer, et aspergent le bétail de chicha. Les visiteurs font de même. »

Voici, me dit Al., comment les animaux reçoivent « l'offrande » : ils circulent dans le corral, poussés sans cesse par les bergers et les bergères pour qu'ils aspirent tous la fumée du *sayma* qui brûle sur la braise du *q'uyimi*. Ils ne traversent pas le feu, et les hommes non plus ne s'appliquent pas à respirer la fumée. Les usagers n'ont pas conscience d'accomplir un rite de purification (cf. les *Parilia* romains, etc.) : il s'agit vraiment et uniquement, disent-ils, d'une « offrande au bétail ».

C'est quand le bétail a bien respiré la fumée qu'a lieu le *siñala·ku·y* proprement dit (chez Al., simplement au son des *pinkuyllus* ; « dans la puna », d'après *TP*, p. 194, au son du « cacho » ou « huajla », corne de taureau, et du « tinya », tambour).

A Langui, les diverses espèces d'animaux sont successivement introduites dans le ou les corrals préparés. Pour marquer les ovins, on leur coupe un petit morceau d'oreille ; il en est de même pour les bovidés, qu'on marque en outre au fer rouge ; les chevaux et mulets se marquent seulement au fer rouge, qui leur applique — dans les chacras de métis — les initiales de leur propriétaire.

TP, p. 195, décrit ainsi, dans la puna, le « señalamiento » des moutons. Les femmes passent, avec une aiguille, des rubans de couleur à travers les oreilles des bêtes nées dans l'année. Puis elles procèdent au marquage : avec des couteaux ornés de fleurs, elles coupent aux jeunes brebis un morceau

d'oreille, de forme différente pour chaque propriétaire ; aux jeunes béliers, elles coupent en outre un morceau de queue ; aux agnelets seulement un peu de laine : on peut ainsi, en fin d'opération, faire le compte de chacune des trois catégories de jeunes. — Le marquage (« *herranza* ») des bovidés a lieu le lendemain. On passe aussi des rubans et l'on fait des entailles dans les oreilles des taurillons et des génisses, puis le marquage est pratiqué au fer rouge, les taureaux, souvent déjà très difficiles, étant pris par des « *laceadores* » et tenus à terre par plusieurs hommes.

MB, pp. 10-11, décrit pour le département d'Ayacucho les mêmes scènes, avec un pittoresque « pugilato entusiasta » entre les « toros bravos » et les « varones intrépidos ». Il ajoute que, en pays de voleurs de bétail (« *abi-geos* »), comme l'est par exemple la province de Cangallo, le marquage est une mesure de sauvegarde d'importance capitale ; mais il est davantage, puisque, p. 12, l'auteur ajoute : « A tort ou à raison, les propriétaires pensent que, grâce à ces cérémonies ponctuellement accomplies, ils ont plus de bétail, que les bêtes ne meurent pas, ni ne se perdent ni ne tombent dans les ravins ; les voleurs eux-mêmes respectent davantage la propriété du riche, du notable, du gamonal fidèle aux coutumes... »

AFL 46/65, 14 (Puica, prov. d'Acomayo, dép. du Cuzco) décrit ainsi l'acte final de l'« *agostucuy* » ou « *ttiquilla* » des llamas : « Le lendemain du *kcoimi* (v. ci-dessus, p. 56), on a soin de ne pas laisser sortir les bêtes avant midi. Alors commence une série d'ablutions : on asperge tout le troupeau avec de l'eau-de-vie ou de la chicha placées dans des récipients appelés « coquillages » (« *conchas* »). Puis tous se mettent en prière. Enfin deux hommes s'avancent vers le troupeau et passent dans les oreilles des llamas, « a manera de garcillos », des bouts de laine de llama teints en rouge et en vert : c'est la « *ttiquilla* » des llamas. (Cf. R. Karsten, *op. cit.*, p. 189, avec une interprétation des houppes de laine rouge en amulettes).

Ces opérations s'accompagnent de chants. Voici ceux de Langui, que me communique Al. :

Pour les moutons :

<i>Chita mama-qa</i>	[ou : <i>P'aca kapa-qa</i>]
L'appivoisée mère,	La cape vêtement
<i>lana mama-qa,</i>	
la mère de laine,	
<i>pay-taq</i> mirinu,	
elle aussi mérinos,	
<i>pay-taq</i> kastilla !	
elle aussi [laine de] Castille !	

ou encore :

Kiki'ca'lla'n-taq
Et elle-même (« ellita mismita ») seulement
quri minas-pas,
[vaut] et des mines d'or,
ka'sqa'ca'lla'n-taq
et elle de même seulement
qulqi minas-pas !
[vaut] et des mines d'argent !

Pour les vaches :

C'uru mama'lla'q
de la petite mère [aux cornes comme des] escargots
p'uncay'ni'n'pi -qa
en son jour,
ima mana'lla
comment n'
kusi'ku'swa'n'cu ?
irions-nous pas nous réjouir ?

ou encore :

kiki'ca'lla'n-taq
Et (son) elle même seulement
sapatu-pis,
[fournit] et soulier,
ka'sqa'ca'lla'n-taq
et elle de même seulement
puñaylas-pis !
[fournit] des guêtres « (polainas) » !

Pour les chevaux :

Ima mana'lla
Comment n'
kusi'ku'swa'n'cu
irions-nous pas nous réjouir,
kintu ninri'lla'q [ou : *rumi* (ou : *k'ullu*) *kasku'lla q*]
de [l'être qui a] l'oreille [comme une] feuille [de coca] (de [l'être qui a] le sabot de pierre)
p'uncay'ni'n'pi -qa ?
en son jour ?

En tous lieux, il y a des couplets traditionnels du même type. En voici quelques-uns que j'extrais de l'*AFL* :

AFL 48/1, 39 (à Mamanihuayta, district de Jauri, prov. d'Espinar, dép.

du Cuzco, 1948), donne ceux-ci, qui se chantent avec accompagnement de pinkuyllu et de tambour, pour le *siñala·ku·y* des vaches (je respecte l'orthographe du manuscrit):

Ttañusencca mamay,
Madame au nez aplati

huifala huifay !
(cri de joie)

ttañu sencca *sullay sullay senccayoc*
qui as le nez aplati, le nez tout mouillé,

huifala huifay !
huacraquin manchana,
ta corne est à craindre,

huifala huifay !
quesuyquin munana,
ton fromage est à aimer,
huifala huifay !

Pour le marquage des vaches également, et des taureaux, *AFL* 46/60, 16 (à Antabamba, prov. du dép. d'Apurimac, 1949), donne ceux-ci, que je transcris avec la traduction espagnole de l'auteur (Consuelo T. de Moscoso, auxiliaire d'un jardin d'enfants), car tout n'est pas clair. Les couplets sont visiblement échangés par une équipe féminine et une équipe masculine. Pour les vaches d'abord : comment les faire venir et tenir tranquilles pour l'opération ?

Imas tucuyman aycas tucuyman, hermano
mamachallaypa punchauchallampi.

Qué cosa podré hacer yo, hermano,
en el día de mi madrecita ?

Maras cachita mapas tacarei, hermana
quiquichallanse chayaycamuncca.

Si golpear la sal de Maras, hermana,
de por si se llegaran !

Huancarneiquila mapas hauctarei, hermana
quiquichallanse chayaycamuncca.

Si tocas tu tamborcillo, hermana,
de porsí se llegaran !

Puis pour les taureaux :

Toroi barrojo, toroi misito
quiqueiquimanta jalma tarikucc.

Toro barrojo, toro atigrado,
que por tí solo te encuentras divisa ! (sic)

iacharccanquicho piensaccanquicho
huayllaichuan toro lasoïta.
 Has sabido, has pensado
 echar lazo al toro con paja de puna ?

Quant à la sortie des bêtes, après la fumigation et le marquage, le manuscrit de *GM* dit : « Quand le *saima* est fini, tout le monde accompagne le bétail en direction des pâturages en chantant :

Tusuyusun taquiyusun
Señora mamac ppunchainipecca.
kantac cori kantac ccolque,
huifalay huifalay !

Dansons, chantons,
 au jour de madame la mère !
 Tu es or et tu es argent,
 huifalay, huifalay !

TB, p. 195, dit que, au moment où les bêtes quittent le corral, les bergers leur jettent à poignées de la quinoa (céréale qui donne une farine très nourrissante), des fleurs et du maïs éclaté au feu.

AFL, 46/61, 100 (à Pichirhua, prov. d'Abancay, dép. d'Apurimac, 1946), dit que, à la sortie des bêtes on jette sur elles un peu de paille enflammée et pas mal de chicha : cela garantit la fécondité du troupeau pour l'année suivante.

A Langui, dit Al., quand le marquage est fini, on creuse la « señal-caja » pour y mettre les bouts d'oreilles coupés aux bêtes. Pour cela, on fait un trou dans le sol, où l'on place d'abord un épi de maïs (*cuqllu*) enduit à sa partie supérieure de graisse animale (*untu*). On y apporte ensuite, dans une petite pièce d'étoffe carrée (*khipu'ca*), et l'on y fait tomber (sans y déposer le *khipu'ca* lui-même) : des feuilles dorées ou argentées (qualifiées *quri libru* et *qulqi libru*), de petites boules de verre (*ciuci*), des fleurs d'œillets rouges, roses, blancs, ainsi que de tout petits vases de terre contenant de la chicha, le col bouché par de la graisse dans laquelle est planté un œillet. Puis, par-dessus, d'un deuxième *qhipu'ca* où ils ont été rassemblés, on verse les bouts d'oreilles. On ferme le trou avec une grosse pierre ronde qu'on couvre de terre. Le *paqu*, ou le maître de maison s'il n'y a pas de *paqu*, demande à la Terre Mère protection pour les troupeaux de la chacra ; il demande aussi, au besoin, que la prospérité de telle autre chacra du voisinage (qu'il désigne) se transporte sur celle-ci. Il dit par exemple :

Santa	Tira,	kawildu	
Sainte	Terre,	domaine (« cabildo »),	
	<i>puri'na'n'kuna</i>	<i>thaški'na'n'kuna,</i>	
[lieux]	par où les [bêtes]	passeront,	par où elles chemineront,

<i>sumaq'lla'tu</i>	<i>uywa'yku'y</i>	<i>ñuñu'yku'y !</i>
bellement	élève[z-les]	allaite[z-les] !

Dans le département d'Ayacucho, MB, p. 12, dit que les bergers emportent avec eux les morceaux d'oreilles coupées pour les enterrer sur les pentes des montagnes avec de l'eau-de-vie, de la coca et divers aliments, comme cadeau personnel au *huamañi* (génie protecteur du bétail, fort capricieux et susceptible). Chaque bête retourne d'ailleurs au pâturage chargée, au col ou entre les cornes, de coca, de petits paquets de cigarettes, de petites bouteilles d'eau-de-vie, etc., qu'on a attachés pendant le marquage. P. 11, cependant, l'auteur avait dit que, pendant la fête, les buveurs mêlent à la chicha ou à l'eau-de-vie qu'ils boivent « *partículas de las orejas* ».

Après l'enterrement des bouts d'oreilles, à Langui, des gratifications sont distribuées par les patrons (*wasi'yuq*) aux divers artisans de la prospérité de leurs troupeaux. Comme toujours, cette distribution est en forme de saynète, avec des couplets satiriques. Par exemple, chez Al., les bergères disent au patron :

Salta'ri'y-ari
papitu'ca'lla'y !
Ayca q'aspa'ri
pisi miski-cu ?
Yanqa'lla'n'manta
qulqi hac'i'y-ri
ima sasa-laq,
ciri wayra'lla
mucu'yku'y-ma-ri
sasa'y sasa-qa !

Saute donc,
mon bon petit monsieur !
Le rôti de viande
n'est-il pas savoureux ?
De rien seulement
tirer (au marché) de l'argent [comme tu fais]
si difficile que ce soit,
ne souffrir que le froid
et le vent [comme nous faisons]
est très difficile !

Et les vachères :

Tusu'yku'y-ari
papitu'ca'lla'y
c'uru mama'lla'q
dia'ca'n'pi-qa !
Pisi miski-cu
kisu tusta-ri ?
ciri-wayra'pi
mucu'yku'y-ma-ri
ima sasa-qa !

Danse donc,
mon bon petit monsieur,
en [ce] jour de la maman
[aux cornes en] escargots !
Est-ce qu'il est peu savoureux
le fromage grillé à la poêle ?
Mais dans le froid et le vent
souffrir, vraiment,
que [c'est] difficile !

Les bergers et les vachers s'adressent symétriquement à la patronne. Le patron répond, par exemple, aux bergères :

Hina-puni-yá
wawa'lla'y wawa,
hina-puni-yá

[C'est] très [bien] ainsi, donc,
enfant, ma petite, enfant,
[c'est] très [bien] ainsi, donc,

uña'lla'y uña!
 Ñuqa-qa puñu'q,
 qan-taq ñaka ri'q,
 ñuqa-qa mikbu'q,
 qan-taq haywa'q'ni'y!
 Hina-puni-yd,
 ima'na:sun-taq?
 Kusi'yku'ku:sun
 kuska waki'lla!

bébé, mon petit bébé!
 [C'est] moi qui dors
 et toi qui souffres,
 [c'est] moi qui mange
 et toi qui me sers!
 [C'est] très bien ainsi, donc,
 et qu'y ferons-nous?
 Réjouissons-nous gentiment
 ensemble, unis!

Puis patron et patronne — en disant *Kay-qa ciri wayra mucu'sqa'yki'cis*, « Voici [l'équivalent de] ce que vous avez souffert [en fait de] froid et vent » — donnent les gratifications attendues (encore *t'inka*. cf. § 5, p. 40) : aux hommes, une bouteille d'eau-de-vie à 40°, une demi-bouteille aux femmes ; les petits bergers reçoivent des morceaux de pain, — luxe dans les hautes terres! Cf. ce que dit *TP*, p. 195 : « dans la puna », après le señalamiento, les patrons font des cadeaux de pain et d'oranges aux bergers qui, de leur côté, présentent aux patrons des « fruits de la puna ».

Le manuscrit de *GM* dit que les vachères dansent avec le patron en chantant :

Pisi miskichu
 haicha mijuri,
 pisi miskichu
 queso mijuri,
 leche tumairi?

Est-ce chose peu douce
 de manger de la viande?
 Est-ce chose peu douce
 de manger du fromage,
 de boire du lait?

Le *wilanca* est un sacrifice animal (bélier ou brebis, jeunes) qui se pratique uniquement au carnaval. Les pieds de l'animal étant liés, le *paqu* (ou le *wasi'yuq*, s'il n'y a pas de *paqu*) l'égorge au-dessus d'une fosse où le sang coule. Avec son couteau il lance (*c'alla'y*) un peu de sang en direction des diverses montagnes sacrées (*apu'kuna*, *awki'kuna*) en même temps qu'il souffle, la bouche grande ouverte (*sama'yku'y*, v. ci-dessus, § 1 fin). Il dit : *Paca mama, kay uywa'yki'q yawar'ni'n'ta ukya'yku'y! Apu'kuna awki'kuna, qan'kuna-pas ukya'yku'y'cis!* « Terre Mère, bois le sang de cet animal! Seigneurs, vous aussi buvez! » Le cœur est enterré comme offrande. Le reste de la chair est cuisiné pour les membres de la famille du *wasi'yuq*, rôti en partie, mais surtout utilisé pour préparer une grande quantité de bouillon qui est servi, une heure plus tard, dans un énorme plat (*c'illatu*). A tour de rôle, en commençant par le *wasi'yuq*, chacun boit à même le plat et prend un morceau.

5. C'est une générosité quasi obligatoire pour le *wasi'yuq* de « marquer » ainsi de belles bêtes du troupeau pour ses principaux visiteurs. Le manuscrit de *GM* dit : C'est la coutume d'offrir un mouton à chaque visiteur, au

moment du *saima*; les maîtres de maison disent: *señalasyqui cay chitata* « Je vais te marquer cette [bête] apprivoisée. »

Les bénéficiaires, qui s'attendent à la chose et sont venus en conséquence avec la provision nécessaire, répondent, séance tenante, par un cadeau de chicha ou d'eau-de-vie (appelé *t'inka* encore).

6. Beau rite de fécondité, associant tous les ordres de la nature vivante: les deux animaux sont placés dans la position du coït humain. Le badigeonnage de *taku* se fait en grand quadrillage rougeâtre sur tout le corps: « à la fois ornement et bénédiction », dit Al.

Pour Ayacucho, comme cérémonie *préparatoire* au marquage (« yerra »), ME, p. 9, décrit une danse où hommes et femmes imitent (gestes, cris) toutes les variétés de la faune locale. P. 11, il signale brièvement le rite du mariage des bêtes et une aspersion avec du *llampu*, peinture qui sert à badigeonner les murs des maisons; pendant ce temps, les femmes lancent en l'air de l'*achita* [Lira: « planta quinopodéacea »; appelée aussi *kiwica*] et des grains de maïs éclatés au feu, « imitant la neige et la grêle ».

7. Ici commence la partie sentimentale et sensuelle du carnaval, qui intéresse surtout les célibataires: comme dit un couplet d'une chanson de carnaval notée à San Jerónimo (à 11 km. du Cuzco) par le jeune folkloriste Hugo Blanco (l'acteur qui, à dix-huit ans, tient avec beaucoup de grâce et de majesté le rôle l'Inca Yupanki dans les représentations de l'*Ollantay* au théâtre du Cuzco).

Soltero *ka'spa-ga,*
puklla'ri'ku'sun'cis !
kasadu'kuna-qa,
k'ucu'pi tiya'cun !

Étant célibataire,
mettons-nous à jouer !
Quant aux mariés,
qu'ils restent assis dans le coin !

Et les jeux ne prétendent pas être innocents. La même chanson continue, en espagnol:

Mañana cuaresma,
yo no me confieso,
por que el Tata Cura
me da penitencia !

Un chant des jeunes Indiens de Sicuani (capitale de la province de Canchis, dép. du Cuzco) explique cette fringale de plaisir: la vie est courte, *gaudeamus igitur* (AFL, 46/53, 170; 1947):

Soltera *chu canqui,*
amuy taquisunchis !
casadachu canqui,
ninata ccolimuy !

Si tu es célibataire,
viens, chantons !
si tu es mariée,
va couvrir le feu !

Kcaya huatamancca
piñas taquisiancca ?
tusunay pampapi
qqiscachá huiñancca.

A l'année prochaine,
qui sait qui sera en train de chanter ?
Sur le sol où je vais danser,
l'épine, peut-être, croîtra...

A Langui, au début des danses, garçons et filles chantent des couplets traditionnels, à double sens ; par exemple :

Mormontones, Mormontones
Soltera'paq-qa por montones !

Des mormontones, des *m.* (fruits noirs d'une plante
[aquatique),

pour les filles célibataires par monceaux !

wic'un'ita'y wic'un'ita'y,
wišc'u'yki-taq tari'yki-taq !

ma petite navette, ma petite navette,
et je te lance et je te rattrape !

(Le *wic'una* est un os long, de llama en général, qui sert dans les opérations du tissage.)

puka cunpi, q'umir watu,
ima'lla'ta-cá sunqu'y watu'n ?

Ceinture rouge, franges vertes...
qu'est-ce que mon cœur, peut-être, devine ?

Le manuscrit de la jeune GM. dit : « Voyant la fumée, cholos et cholas s'approchent avec leur bouteille d'eau-de-vie (*trago*), en chantant :

tutallas visitamuyoqui
cconccallas visitamuyoqui,
runapis rimacoc cactin !

De nuit seulement, paraît-il, je viens te visiter,
à l'improviste seulement, paraît-il, je viens te visiter,
parce que les gens sont mauvaises langues !

« Les cholas dansent joyeusement, se remuant comme *melcochas*, et faisant tourner leurs *polleras*. Elles rappellent dans leurs chants les durs chemins qu'elles ont dû suivre pour venir :

orcco orccopin tiyaskanki,
kcaka kcakapin tiyaskanki ;
orccontan huasapamuni
cay munacuy sonccollayhuan.

En pleine montagne tu habites,
en pleines roches tu habites ;
je suis venue en traversant les montagnes
avec ce mien cœur aimant...

Voici enfin un duo d'aimables défis que se lancent les filles et les garçons d'Urubamba (département du Cuzco) ; je le tiens d'un charmant métis « Urubambino », Arnaldo Flores (19 ans) ¹ :

*Tuta purikuq Urubambino,
misk'i takita takiyapuway ;
takicaykita uyarirguspaga
kuška utanpas llugsiyhamusaqmi.*

*Urubambina linda morena,
makicaykita haywarimuwayña ;
makicaykita llamiykenspaga
siwicallayki ñuqaqi kanga.*

*Siwicallayta munangi caiqa
ima karuraq cayman allpana !
makicallayta munaspaikipas
sasatapunis haywariykiman.*

*Manas sasacu cayman allpayqa
ñarwi pukllaqtin ñawillaykipi,
ima usqhayllas haywariwanki,
q'asquykitapas kicariwankis !*

Urubambino qui chemines de nuit,
chante-moi un doux chant :
en attendant soudain ton petit chant,
même à minuit, je sortirai pour te rejoindre ! —

Urubambina, jolie brune,
tends-moi donc ta petite main :
en palpant doucement ta petite main,
ton petit anneau sera, paraît-il, pour moi. —

Si tu veux (pour toi) mon petit anneau,
comme il faut encore peiner loin vers lui !
Et si tu veux (pour toi) ma petite main,
de manière extrêmement difficile, paraît-il, je te la ten-
[drais. —

Il n'est pas, paraît-il, difficile de peiner vers elle,
pourvu que ton œil joue, sous ton œil seulement...
Très vite, paraît-il, tu me la rendras,
et ton sein tu m'ouvriras, paraît-il !

8. Nouvel exemple des joutes de paroles qui caractérisent toutes les fêtes

1. Cf. les chants d'amour publiés par R. et M. d'Harcourt, *La musique des Incas et ses survivances*, 1925, I, pp. 284-336.

et cérémonies des Indiens qhišwa et qui eussent rappelé à Marcel Granet quelques poèmes de son *Chen King*. Tous les rapports sociaux (sauf, semble-t-il, parents et enfants), dans une circonstance ou dans une autre, donnent lieu à de tels défis ou satires réciproques : villages voisins, ou fractions de villages (ci-dessus, pp. 24-25, 34-35) ; garçons et filles (ici) ; maîtres et serviteurs (ci-dessus, pp. 57-58) ; les deux belles-familles d'un mariage (ci-dessous, pp. 97-98) ; filleuls et parrains (ci-dessous, p. 102, et, au Carnaval même, à Umasbamba, prov. d'Urubamba, dép. du Cuzco, *AFL*, 48/2, 23) ; belles-filles et belles-mères ? (R et M. d'Harcourt, *op. cit.*, I, p. 356, chanson).

9. Autre rite de fécondité, complémentaire de celui du § 6 : cette fois, garçon et fille « font les bêtes ». Dans le manuscrit de *GM*, les paroles sont : *kcaya huatapac criolla chicho!* »

GM place ici le « chchapanacuy » (plutôt *c'aphca'naku'y* « se piquer réciproquement », de *c'aphca'y* « donner des coups de bec »). Un garçon et une fille qui ne se connaissent pas dansent au son du pinkuyllu, chacun fouettant de temps à autre les jambes de l'autre avec sa fronde (dont l'extrémité est pourvue de « chicotes de lazo », ou même porte des pointes de métal) dans le dessein de « malograr a la pareja ». En même temps ils se questionnent sur leurs ayllus, se défient. Fouetté par la fille, le garçon chante :

*piquichu chairi secsechimubuan,
chchuspichu chairi canirimubuan!*

Est-ce que c'est la puce qui vient me démanger,
Est-ce que c'est le moustique qui vient me piquer !

ou :

*maitan caita jamurani
mana ricusccay llactata (ou : ranchuta)!*

Quelle idée j'ai eue de venir
dans ce pueblo (ou rancho) que je n'avais pas vu !

La fille est défendue par ses *polleras* superposées et le garçon pare les coups comme il peut avec son pinkuyllu. Si la fille s'aperçoit que le garçon fait semblant de la fouetter, pour la galerie, en évitant de lui faire du mal, elle comprend : il est amoureux.

Les folkloristes péruviens devraient publier un large choix de chansons de carnaval. L'*AFL* en contient de nombreuses, souvent spirituelles, parfois émouvantes : p. ex. 46/34, 198 (Huancaray, prov. d'Andahuaylas, dép. d'Apurimac), 46/62, 50 (Abancay, capitale du dép. d'Apurimac).

10. Ces rapt, comme ceux de la « rencontre du Chiaraje » (ci-dessus, texte 1, § 6 et p. 21), si la période de mariage à l'essai est concluante, se régularisent ensuite dans les formes décrites ci-dessous (p. 85 et suiv.). Avec les travaux du pâturage et du champ, le Carnaval est la grande occasion, pour les jeunes gens et les jeunes filles, de se connaître.

GM dit que c'est surtout dans le district de *Checca* (*C'iq'a*, v. texte 1), « où les hommes sont particulièrement vifs », que ces rapt ont lieu. Les garçons emmènent les filles pendant la fête et font avec elles la tournée des maisons. Ils les gardent ensuite et, trente ou quarante jours plus tard, si les filles y tiennent absolument — ce qui est très rare — « les botan a sus casas »; sinon, après la période d'essai (*sirvinacuy*), le mariage se négocie. Quant aux parents de la jeune fille enlevée, ils ne font rien « pendant douze à quatorze jours ». Ensuite ils vont, avec un présent de coca, chez le *pacco* (*paqu*, « brujo ») et presque toujours celui-ci désigne avec exactitude l'endroit où la fille est séquestrée. Ces rapt s'appellent *hattinacuy* « se ravir mutuellement », non pas, dit GM, que les filles enlèvent les garçons (« porque sería absurdo que una mujer lleve a un cholo »), mais parce qu'il y a des cas où, devenue follement amoureuse, la fille ne quitte pas le garçon d'une semelle pendant toutes les fêtes, chantant par exemple :

*Kan raico purimusiani
tutatapis punchaychaspa...*

C'est pour toi que je viens, cheminant,
faisant même de la nuit le jour...

Al. explique simplement l'expression en *-naku-*, le verbe *suwa'naku'y* « se voler mutuellement », en disant que, si le garçon enlève la fille, c'est qu'elle lui a d'abord volé son cœur. On peut faire valoir aussi que l'esprit de l'Indien, tout dominé par la notion d'*ayni* — v. ci-dessous, pp. 67, 100, 115 — imagine difficilement une action non réciproque; cf. un emploi analogue du formatif de réciprocité, ci-dessous, p. 99.

III. Les semailles de papas (pommes de terre).

1. *Llaqta'y'pi tarpu'y-qa khayna-n : Cawpi sitimbri*
 Dans mon pays le semer tel est : Dans le milieu de la lune de
kill'a'pi-n qalla'ri'n tuku'n-taq-mi santus pasa'y'ta. Tarpuy
 septembre il commence et s'achève passé le jour des Saints. Au jour de
p'uncaw-qa nina q'ušni'n tarpu'na c'apa'pi hata'ri'n runa'ta,
 semer, la fumée d'un feu sur le terrain remué à semer s'élève, les gens
waqya'spa. Runa-qa huñu'ku'n-mi wayna sipas-kama
 appelant. Les gens s'assemblent, jeunes gens jeunes filles conjointement,
allin p'aca'rqu'sqa. Warmi'kuna-n sinta-kama pullira'yuq musuq
 bien vêtus. Les femmes, avec rubans ayant des jupes, ayant
muntira'yuq, qhari'kuna-taq-mi kastilla camarrayuq,
 des chapeaux neufs, et les hommes ayant des gilets [de laine] de Castille,

lla-taq-mi *allin-cu,* *tupu'sqa'ta* *hayku'n*
pas seulement non plus bon, [si] de manière mesurée elle entre
cay-paca-n *ica-qa* *allin* *wata* *ka'na'n'paq.* *Akna'ta-n*
alors c'est au contraire une bonne année pour son devant être. Ainsi
llank'a'y *ruwa'ku'n.*
le travailler se fait.

3. *Wayna akulli-n* *caya'mu'n,* *cay'manta-taq-mi* *sama.*
Le Jeune Mâcher de Coca arrive, et après cela le Repos.

Hina'spa-taq-mi *caya-mu'n* *pikcu-n.* *Kay'pi-n* *ica-*
Et ensuite arrive le Pikcu. En ce [repos-]ci au contraire [des
qa *unay* *sama'ra'n'ku.* *Mallki'ta-n* *t'ipa'n'ku* *warmi'kuna*
autres] un long [moment] ils se reposent. Un « arbre » piquent les femmes,
ilu'kuna *haywa'na'n'ku'paq.* *Kay*
les semeuses, pour elles devant l'offrir [à leurs chuki respectifs]. Cet
mallki-qa *t'ipa'ku'n* *q'unir iru ki'ska'pi-n* *kunfitis hank'a'wan*
« arbre » se pique, dans l'épine verte de l'iru avec du maïs éclaté grillé,
sumaq *k'intu-raphi kuka'kuna'wan,* *mispiru'wan* *sigar-*
avec de belles feuilles pleines de coca, avec des nêfles [du Japon], et la
ru-pas *hayku'n-puni-taq.* *Llapa'n mallki-taq*
cigarette entre [dans la composition] toujours aussi. Et tous les « arbres » sont

labradas inta'wan, *trinsilla'wan* *ima* *sumaq*
avec des rubans travaillés (= à dessins), avec des tresses combien bellement
maytur'qu'sqa. *Sapanka* *ilu-n* *chuki'n'man* *hay-*
enveloppés. Chaque semeuse à son [manieur de] tirapié offre [un
wa'n. *Kay* *chuki-taq-mi* *caski'spa-qa* *llapà runa'man*
« arbre »]. Et ce [manieur de] tirapié [l']ayant reçu à tous les gens
raki'ra'n *llapa'n'ku'q* *mallki'n'ta-n* *akulli'n'ku.*
[le] distribue, d'eux tous [la coca de] leur « arbre » ils mâchent.

4. *Hina-pata'man-taq-mi* *sinci* *wayna'n'kuna-qa* *ima-yma'-*
Et ensuite les très (= plus) jeunes gens toutes
na *puklla'y'ta-n* *qalla'ri'n'ku* *llapa* *runa'q* *kusi'ku'na'n-*
sortes de jeux commencent, de tous les gens pour leur devant
paq, *hina-taq-mi* *tarpu'y-qa* *tuku'ku'n* *sinci* *sumaq*
se réjouir, et ainsi le semer s'achève dans un très beau

llank'a'y'lla'pi.
travailler seulement.

5. *Langi ukhu* *tarpu'y-pi-qa* *pikcu sama'y-pis* *harawi'ta*
 Dans Langui, dans le semer, au repos du Pikcu aussi un chant
- taki'n'ku* *khayna'ta* :
 ils chantent comme ceci :
- Tarpu'yku'sun* *cura'yku'sun*
 Semons gentiment, plaçons gentiment [la semence]
- sinci* *sumaq* *sunqu'lla'wan* :
 avec très beau (« bondadoso ») cœur seulement :
- altu'n phawa'q* *urpi'paq'wan-pas*
 en haut volant pour la colombe aussi même,
- ukhu'n* *puri'q* *kuru'paq'wan-pas* !
 à l'intérieur cheminant pour le ver aussi même !
- yara yarawi* !
 (cri de joie)
- Kay'lla-n* *yaca'sqa'y*.
 Ceci seulement est ce que jé sais.

TRADUCTION

1. Les semailles de papas se font ainsi dans mon pays.

Elles commencent au milieu du mois de septembre et s'achèvent après la Toussaint. Le jour du travail, la fumée d'un feu s'élève sur le champ. Les gens se réunissent, hommes et femmes ensemble, bien vêtus. Les femmes portent des jupes enrubannées, des chapeaux neufs; les hommes des gilets de belle laine, des chapeaux à franges, des ponchos à dessins; ils apportent leur charongo ou tiennent sous le bras leur pinkuyllu. En arrivant sur le terrain, ils saluent, reçoivent de celui qui fait faire le travail leur part de coca et, mâchant la coca, commencent l'ouvrage.

2. On choisit pour chef (ou : entraîneur) un garçon qui sait bien manier la *taklla* et, comme semeuse, on lui donne une jeune fille agile et habile. Quand il est à sa place, les autres piocheurs se disposent sur un rang, chacun avec sa semeuse, et l'opération commence.

Les premiers qui ont fini de tracer en montant leur sillon soufflent aussitôt dans leurs mains comme dans une corne. La joie éclate et l'ardeur redouble.

Le maître du champ surveille très attentivement le débit de la semence. S'il s'en consomme dans un sillon plus qu'il n'est prévu, c'est mauvais signe; mauvais signe aussi, s'il s'en consomme moins; si le sillon consomme juste la mesure, l'année sera bonne. Ainsi se fait le travail.

3. Viennent les trois pauses : le « premier mâcher de coca » (vers 11 heures), le repos (vers 1 heure) et puis le *pikcu* (entre 3 heures 1/2 et 4 heures). A la différence des deux premiers, le troisième arrêt se prolonge et les semeuses en profitent pour « piquer un arbre » et l'offrir à leurs piocheurs. « L'arbre » est un *iru* vert, épineux, sur lequel on « pique » du maïs grillé éclaté, de belles feuilles de coca, des nêfles, et toujours aussi des cigarettes. Tous ces « arbres » sont joliment enveloppés de ceintures à dessins et de tresses. Chaque semeuse offre son « arbre » à son piocheur. Celui-ci le reçoit et en distribue la garniture à l'assistance, en sorte que tous mâchent la coca de tous.

4. Les plus jeunes se livrent ensuite à toutes sortes de jeux, pour l'amusement de tous; puis le travail des semailles s'achève magnifiquement.

A Langui, pendant la pause du *pikcu*, on chante ainsi :

Semons, plaçons la semence
d'un cœur bien généreux :
même pour la colombe qui vole en haut,
même pour le ver qui chemine sous terre !
Yara yarawi !

Voilà tout ce que je sais.

COMMENTAIRE.

Il ne s'agit ici que de la *papa* (*solanum tuberosum* andigenum), seule culture usuelle dans la région de Langui.

1. Comme la plupart des opérations agricoles, les semailles sont, entre Indiens, un *ayni* (prestation de tous à chacun, à charge de revanche, plus tard, pour un travail identique; cf. ci-dessus, pp. 28 et 63; ci-dessous, pp. 100 et 115); ou quand il s'agit d'un riche métis, une *mink'a* (prestation volontaire de tous à un, en échange d'une « fête » donnée sur la place du travail, le jour même). Sauf altérations, locales et rares, du statut traditionnel, il n'y a pas paiement en argent.

Sur le *charango*, v. R. et M. d'Harcourt, *La musique des Incas et ses survivances*, 1925, I, p. 85, et II, pl. XXXIII, 1 et 3; sur les flûtes, *ibid.*, I, pp. 55-62, 65-67, et II, pl. XXIII-XXVII.

2. Le terme *ilu* (« la que pone la papa ») est local; *chuki* (aussi nom de la « lance ») désigne à la fois l'instrument du travail (qh. *taklla*, esp. « tirapié »), le travailleur et le travail. Chaque *chuki* est accompagné d'une *ilu* qui pose les « semences » dans le sillon qu'il trace. Les couples se placent sur un rang, transversalement aux sillons, tous se réglant — en tâchant de le dépasser — sur le *qullana*, qui est moins un chef d'équipe qu'un entraîneur.

Cette forme des semailles prolonge les pratiques décrites par les premiers témoins, au xvi^e siècle; v. notamment le manuscrit illustré de F. Guaman Poma de Ayala, *Nueva Corónica y Buen Gobierno*, p. 1162 (fac-similé dans *Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie*, XXIII, Paris, 1936).

Cawca, dans le parler de Canas, signifie « agile, léger ».

Puyka'y est « souffler dans ses mains en forme de conque », signe de triomphe.

3. Pour les divisions de la journée de travail, v. ci-dessus, p. 21.

Le *mallki* n'a ici de l'arbre que le nom (à la différence de ceux qui paraissent dans le rituel du mariage, ci-dessous, p. 100). On voit qu'il s'agit simplement d'une plante dure; *iru* (Lira : « paja forrajera, empleada por los indigenas en calidad de pábilo de sus lumbres »), sur laquelle on pique (*t'ipa'y*, cf. *t'ipa'na* « aiguille ») divers objets.

On notera la valeur à la fois sexuelle et communielle, intéressant à la fois le couple et la communauté, de ce rite : chaque semeuse offre à son piocheur un *mallki* ; puis chacun prend quelques feuilles de coca du *mallki* de chacun des autres, et les mâche.

4. Le texte d'Al. passe vite sur les jeux auxquels se livrent les jeunes gens après le rite du *mallki*. On peut compléter par José María Arguedas, *Ritos de la siembra*, dans *Folklore*, 9, Lima, 1943, pp. 190-191. Après une très belle analyse (J. M. Arguedas est un musicien fort distingué) de l'impression que donnent les paroles et les mélodies des chants qui se chantent, jour et nuit, dans la « vigile des semailles », et après la traduction espagnole d'une invocation à la Terre, on lit les brèves indications que voici :

« Le travail proprement dit est chargé d'usages rituels. Dans les moments de repos, les jeunes gens et les jeunes filles célibataires jouent, poussent des cris de joie, se poursuivent en courant sur la chacra, pendant que les hommes mûrs boivent la chicha en faisant un toast à la Terre et en lui versant un peu de la boisson comme offrande. Durant le travail, les hommes saisissent par surprise les femmes les plus jeunes et les traînent par les pieds à travers tout le champ, pour communiquer leur virginité à la terre, disent-ils.

« Une fois l'ensemencement fini, ou parfois au début, on fait le « *pam-pachay* ». On remplit une « *chuspa* » (bourse d'étoffe de laine) avec une série de denrées (maïs blanc et rouge, graisse de llama [*untu*], papier doré et papier d'argent, etc.). Le plus considéré des paysans présents prend le paquet, souffle dessus plusieurs fois et, devant l'assistance agenouillée, enterre l'offrande à un bout de la chacra, priant pour que la semence soit bien accueillie dans le sein de la terre, pour que la récolte soit bonne, pour écarter les gelées et les maladies qui nuisent aux plantes. Les rites varient suivant les régions, mais la ferveur est partout égale. »

Un rite analogue à ce *panpa'cà'y* a été vu plus haut, sur l'emplacement où sera allumé le *q'uymi* (p. 55). Le « tirer des jeunes filles » sera décrit par Al. lors de la récolte des papas (ci-dessous, p. 73).

Le travail s'accompagne de chants, dont beaucoup sont notés dans les manuscrits de l'*AFL*. V. notamment 46/34, 295 (à Pampachiri, prov. d'Andahuaylas, dép. d'Apurimac); 46/64, 204 (à Huaroscondo — la vallée, presque aussi sauvage que celle de l'Apurimac, où passe le chemin de fer du Cuzco à Ollantay Tambo et Machu Picchu — prov. d'Anta, dép. du Cuzco); 46/65, 2 (à Acomayo, cap. de province, dép. du Cuzco); 48/2, 21 (à Umasbamba, ayllu de Chinchero, prov. d'Urubamba, dép. du Cuzco, dans une très belle monographie signée de Margarita Chavez Palma, directrice d'école).

5. Dans *AFL*, 47/53, 208, S. Alzámora, âgé de 65 ans (en 1948), de Yucay (prov. d'Urubamba, dép. du Cuzco), décrit « la *huanca*, *costumbre de siembra* ». La *huanca*, dit-il, est le chant que les femmes, debout, chantent à l'adresse des « dieux tutélaires » (*sic*), des « Auquis » (Monts sacrés), de la Terre Mère, de la Vierge Marie et de saint Isidore, patron des cultivateurs. Voici le fragment qu'il cite :

Señor San Isidro señor labrador
tarpuycapuay ccori rejahuan
ccolque tacllahan.
Tarpuycapuay huajchayquicunapac
altun pfahuac espírituacunapac
pachan puric curuyquicunapac
huay huay huay !

Monsieur Saint Isidore, cultivateur,
 sème pour moi avec un soc d'or,
 avec un *tirapié* d'argent.
 Sème-moi pour tes pauvres,
 pour les esprits (c.-à-d. « avecitas ») qui volent en haut,
 pour tes vers qui cheminent dans la terre, *huay...*

A la fin des semailles, dit le même document, pendant les abondantes libations de chicha, le plus respectable des Indiens présents tend le pot de chicha vers la montagne la plus élevée du paysage (c'est l'*Apu Salqantay*) en disant à la Terre Mère :

Muju chasquiscayquita
cutichihuayco sumac ruruta,
samayniyquihuan, callpayquihuan
saminchasca causanayquipac !

La semence que tu as reçue,
 rends-la-nous en beaux fruits,
 par ton souffle, par ta force
 bénis, pour que nous vivions.

(Je corrige au dernier vers en « *causanaycupac* », « pour que nous vivions » et non : « pour que tu vives. »)

Dans *AFL*, 46/61, 28, E. Alinto de Ismodes, directrice d'école à Tamburco (prov. d'Abancay, départ. d'Apurimac) décrit (1948) la *minga* (*min-k'a*) des semailles de maïs et note le chant suivant de *t'inka*, où les vers de terre ne sont pas oubliés (*Pitusiray* et *Sawasiray* sont deux montagnes, mari et femme, fort révérees, et importantes dans le folklore local) :

Pitusiray Sawasiray mamatan tinkaykushagh
qholqhempe pac'aj ral-i-mediunta
soqhta taghi mediallyanta
purikughpaqh mana purikughpaqh
urukunapaqh kinsa taghi mediallyanta.

Je vais offrir la *t'inka* à *Pitusiray*, à la mère *Sawasiray*,
 (pour demander que le maïs produise) en argent cent reales
 [et un demi,
 six « *despensas* » (récipients de jonc) pleines et une demie,
 pour ce qui marche et pour ce qui ne marche pas,
 pour les vers seulement trois « *despensas* » et une demie.

AFL, 48/2, 21 (à Umasbamba, prov. d'Urubamba, dép. du Cuzco, v. ci-dessus, p. 69), donne plusieurs chants de semailles :

Cuntur phurun pincuylluquita
phucucuy; michi ccara
tinyachaiquita ttacllaycui
ccori cutihuan, ccollque lampahuan
napaicusun cay allpata
sumac phutu ccuanamchispac !

Dans ta flûte en plume de condor
 souffle, sur ton tambourin
 en peau de chat frappe !
 avec un hoyau (recourbé) d'or, avec un hoyau d'argent,
 saluons cette Terre,
 pour qu'elle nous donne de beaux fruits !

A la fin du travail, le soir, quand le *ccoñi* (*q'uñi* « chaud » : alcool de canne à sucre) coule généreusement dans les gosiers, garçons et filles chantent ensemble, en faisant des bouquets de fleurs des champs.

Lima pantiy, lima pantiy
maitan caita jamuscanqui !
Uscay uscay cuticapuy :
mamachaitac yacharumman !
taytachaitac yacharumman !
Jinari mana allin risunquiman !

Ma fleur de *panti* (de Lima ??),
 quel est ce lieu où tu es venu !

Vite, vite retourne-t-en :
gare que ma mère le sache,
gare que mon père le sache,
car alors tu t'en irais mal en point !

(Allusion aux relations qui s'établissent facilement entre garçons et filles aux travaux agricoles et qui, d'ailleurs, préparent en général un mariage.)

Jesús Lara, *La poesía quechua* (éd. de Mexico, 1947), pp. 161-162, a publié deux « jailli » agricoles dialogués (hommes et femmes), tirés de deux collections particulières.

Dans *AFL*, 46/64, 265, P. A. Zapato dit qu'à Limatambo (prov. d'Anta, dép. du Cuzco, 1946), dans toute fête agricole, les femmes servent vers ro heures du matin un mets caractéristique, le *huamanchay*, plat composé de trois ou quatre ingrédients tels que « tallarín, arroz graneado, conejada (?), soltero (?), ollucos (ullucus tuberosus), tostado », tout cela avec des omelettes, des tranches de fromage, etc. (Pour Pichirhua, prov. d'Abancay, dép. d'Apurimac, *AFL*, 46/61, 46-54, 1946, contient une longue liste détaillée — avec recettes — des boissons et mets propres à chaque fête; de Julián Zuzunaga).

Sur le caractère de fête que revêt chez les Qhišwa tout travail agricole, v. les excellentes réflexions de M. Louis Baudin, *L'empire socialiste des Inka* (*Travaux et monuments de l'Institut d'Ethnologie*, V, Paris, 1928), p. 95, et généralement tout le chapitre VI, « L'élément ancestral : la communauté agraire ».

IV. L'arrachage des papas.

1. <i>Khayna-n</i>	<i>llaqta'y-pi</i>	<i>hasp'i-y-qa</i> :	Santa kurus <i>p'uncay-mi</i>
Tel est	dans mon pays	le gratter :	Le jour de la Sainte Croix
<i>qalla'ri'n.</i>	<i>Tuta'manta'manta paca-n</i>	<i>q'usni</i>	
il commence.	Aussitôt après depuis la nuit (= dès le matin)	une fumée	
<i>saya'ri'n</i>	<i>cakra-pata'pi</i>	<i>hina'spa-taq-mi</i>	<i>mink'a'sqa</i>
monte	sur le terrain du travail agricole	et puis	les engagés
<i>runa'kuna-qa</i>	<i>huñu'ya'ka'mu'n</i>	<i>hasp'i-na</i>	
gens	viennent courtoisement s'assembler	au devant être gratté	
<i>cakra'pata'man.</i>	<i>Cakra'yuq.</i>	<i>tayta-qa</i>	<i>kuka'ta-n</i>
terrain de travail (= champ).	Le ayant le champ	monsieur	la coca
<i>raki'n</i>	<i>hayk'an</i>	<i>hamu'q'man.</i>	<i>Cakra cawpi'pi-qa</i>
distribuée	à tout	voulant.	Au milieu du champ
			<i>q'uymi-n</i>
			le q'uymi

cura'ku'n *cakra sayma'na'paq* *llasaq waca'y'ni'yuq*
se pose pour le champ devant être fumigé ayant abondant enfantement
ka'na'n'paq. *Kuka'ta akull'i'yku'spa'n'ku-n* *runa'kuna-ga* *saya-*
pour son devant être. La coca eux après avoir mâché les gens se
ri'n *hasp'i'q.*
lèvent pour gratter.

2. *Wayna* *sipas-ga* *musuq* *p'aca'wan* *p'aca'rqu'sga-*
Jeunes gens [et] jeunes filles, avec de neufs vêtements revêtus
kama-n *t'ika hina-raq* *phanci'ri'n* *ya-mas* *warmi-*
conjointement, comme des fleurs encore s'épanouissent, surtout les
kuna-ga. *Kantu'manta-n* *saya'n'ku* *wacu'pata'pi*
femmes. En partant d'un bout (= en rang) ils se placent sur les sillons,
qullana-taq *ñawpa'q'pi-puni* *ima'n* *saya'na'n'pi*
et le chef en premier toujours dans (l'endroit) où (il est) devant se placer
saya'n. *Mana-raq* *hasp'i'y'ta* *qalla'ri'sa'spa-n* *cakra'q*
se place. Pas encore le gratter étant en train de commencer, du champ
cawpi'n'pi *hasp'i'n'ku.* *Huk* *milka'manta* *q'ipiña-*
en son milieu ils grattent. D'un melka dans une étoffe-pour-porter
pi *papa'ta* *palla'spa'n'ku* *hina'sap-laq-mi* *suma'q'ta*
(« atadera ») les papas eux ayant recueilli, ensuite aussi bellement
K'upa'rqu'n'ku *panpa'ta* *k'urpa'kuna'ta* *ñu'tu'spa'n'ku.*
ils égalisent rapidement le sol, les mottes eux mettant en poussière.
Kay *pica'sga* *panpa'pi-ga* *sayma'ta-n* *cura'n'ku.* *Hina'spa-taq-mi*
Sur ce nettoyé sol la fumigation ils placent. Et puis
q'ipiña'pi *hasp'i'sga* *papa'ta-ga* *hic'a'n'ku* *sumaq*
dans l'étoffe pour porter les arrachées papas ils jettent, de belles
simi'ta *rima'ri'spa'n'ku* *khayna'ta :* « *Hüüü...* *apharuma*
paroles eux disant comme ceci : « (souffle) Non domestiquée
mama, *imilla* *mama* *kunan-ga* *aškha* *pacak*
mère, jeune fille mère, maintenant de beaucoup de centaines
llama'q *q'ipi'na'n'paq-yá* *hasp'i'rqu'kuy!* » *Kay'ta* *rima'-*
de llamas pour leur être chargés oui ! gratte-toi vivement ! Et ceci eux
ri'spa'n'ku-taq-mi *papa'ta* *hic'a'n'ku* « *pataka!* *pataka!* » *ni'spaq.*
ayant dit les papas ils jettent « cent ! cent ! » disant.
Papa *phina'ta-ga* *waškha'wan-mi* *muyu'yka'ci'n'ku* *mana*
Le tas de papas avec une corde ils entourent avec soin, pour ne pas
papa'q *wala'ri'na'n'paq.*
des papas leur devant s'écrouler.

3. *Hina'manta-qa* *hasp'i-y-mi* *qalla'ri-n.* *Qhari'kuna-n* *saya'n'ku*
 Ensuite le gratter commence. Les hommes se placent
ñawpa-q *t'aqa-pi* *qullana'ta* *qhawa'ri'spa,* *hina-pata'man-taq-mi*
 dans l'antérieure équipe, le chef en regardant, et puis
warmi'kuna. *May-chika kuti-qa* *warmi'kuna'ta-n* *cawpi'na'yku'n'ku*
 les femmes. Quelquefois les femmes (compl.) mettent au milieu
qhari'kuna *hina'spa-taq-mi* *hasp'i-y* *qalla'ri-n.* *Wayna'kuna-qa*
 les hommes (sujet) et puis le gratter commence. Les jeunes gens
ima-yma'na *cansa'ta-n* *rima'n'ku* *sipas'kuna'wan* *asi'na'n'ku*
 toutes sortes de plaisanteries disent avec les jeunes filles à cause de leur
rayku. *Ankha papa'ta* *tari'spa-taq-mi* *wanlla'yta* *qalla'ri'n'ku*
 devant rire. Et une papa gâtée ayant rencontré à [la] jeter ils commencent
sipas'kuna'ta. *Sipas'kuna-pas* *ka'q'lla-taq-mi* *kuti'ci'n'ku,*
 vers les jeunes filles. Les jeunes filles aussi de même renvoient,
hina'spa-taq-mi *hasp'i-y-qa* *asta'wan* *q'ũni'ri'n.*
 et puis le gratter plus s'échauffe.
4. *Wacu'ta* *lluqsi'rq'u'spa-qa* *aysa'naku'y*
 Le sillon ayant monté vers le haut, le se tirer réciproquement
qalla'ri-n *paca-n* *ya-mas sipas'pa* *wacu'n'pi*
 commence immédiatement, surtout [si] de la jeune fille dans son sillon
papa *wike'u'sqa'ta* *tari'n'ku* *cay-qa* *sipas-qa* *aysa'ci'ku'lla-*
 une papa négligée ils rencontrent (alors), la jeune fille se laisse tirer
n-mi *cakra uray'ta.* *Cay'manta-qa* *ninri'naku'y*
 seulement vers le bas du champ. Ensuite le se tirer l'oreille réci-
mi *qalla'ri-n.* *Qhari-n* *sipas'pa* *ninri'n'ta* *cuta'n*
 proquement commence. Un homme d'une jeune fille son oreille tire,
khayna'ta *qapa'ri'spa :* « *Kay-qa* *ninri* *llapa* *runa'paq* *macu*
 comme ceci criant : « Cette oreille pour tous les gens, pour le
kuntur'paq *suwiqara'paq* *macu atuq'paq* *llipi'paq'wan-pas !*
 vieux condor, pour le gallinazo, pour le vieux renard, pour tous avec aussi ! »
Sipas'kuna-pas *ka'q'lla-taq-mi* *iškay kinsa'manta-qa* *huk*
 Les jeunes filles aussi de même seulement par deux-trois un
wayna'ta *hap'i'rq'u'spa'n'ku* *aysa'n'ku* *ninri'n'ku,*
 jeune homme elles ayant saisi brusquement [le] tirent, [lui] tirent l'oreille,
ima-yna-n *pay'kuna'ta-pas* *qhari'kuna* *ruwa'n* *hina'lla'ta-taq.*
 comme [à] elles aussi les hommes ont fait, de même seulement.

Kay pala-man-qa wayna akulli-yta-n akulli-n'ku. Watik-
Après ceci les jeunes gens la chique de coca mâchent. De nou-
manta-n galla'ri'lla'n'ku-taq hasp'i-yta asta cawpi
veau ils commencent seulement aussi à gratter jusqu'à la moitié
p'uncay-kama.
du jour (jusque).

5. *Cay-kama-qa ña-n wathiya ruwa'ku'n-ña*
Jusque-là (= pour cette heure-là) déjà le wathiya s'est fait déjà,
allin c'iti warmi-kuna-q ruwa'sqa-n. May-paca-cu's
par de bien diligentes femmes fait. Quand
wathiya caya'n cay-qa cakra-yuq tayta-n waja-
le w. arrive (= est à point) alors le maître du champ crie aimable-
ku'n wathiya mikbu'na'n'ku-paq khayna'ta : « *Ura'yku-*
ment, le w. pour leur devant manger comme ceci : « Veuillez des-
lla'y-ciš-ña tayta-kuna, wathiya-n ciri'ya'n » ni'spa.
cendre seulement déjà, messieurs, le w. froidit », disant.
Hina-taq-mi hasp'i'q-kuna-qa rawk'ana'n'ku'ta saqi'rpa-
Et ainsi les arrachants leurs pioches recourbées (lampas) laissent
ri'n'ku paca watik'manta aysa'na'rqu'ku'spa ninri-
complètement immédiatement, de nouveau en se tirant vivement et en se
na'rqu'ku'spa-taq-mi wathiya mikbu'q buñu'yku-
tirant vivement l'oreille mutuellement, le w. devant manger se réu-
ku'n'ku. Wathiya-qa hič'a'ku'n ima-yma'na sumaq, paru'y-
nissent. Le w. se jette (= se sert) extrêmement beau, doré-
paru-n atuq'pa ninri'n hina-n runa-kuna-taq-mi mikbu'yku-
doré, du renard comme son oreille et les gens le mangent
n'ku kisu'wan tupa'ya'ci'spa mana-cay-qa c'aqu
soigneusement avec du fromage en le mélangeant, ou avec mé-
piñu'lla'wan-pas. Si-cu's kballmu-kballmu wathiya cay-qa
lange de c'aqu aussi. Si par hasard cru cru (est) le w. alors
wathiya-q warmi-kuna-n qhuru ašnu'pi caqna'na'paq
les qui ont cuit le w. femmes sont, sur un âne sans oreilles pour être chargées
unanca'sqa.
désignées.

Wathiya mikbu'y-qa ima-yma'na cansa ukbu'pi-n, tukuy-mi asi-
Le manger le w. dans toutes sortes de plaisanteries est, tous se
ku'n'ku ima-yma'na trabiso-kuna'ta rima'spa'n'ku.
rient, toutes sortes d' espiègleries eux en disant.

Wathiya mikhu'y *tuku'ya-ta* *saya'ri'n'ku* *runa'kuna*, *cakra'yug-*
 Le manger le w. une fois achevé, se lèvent les gens, au [maître] du
ta « *uspalay!* » *ni'spa'n'ku*, *cay'manta-taq* *phawa'n'ku* *unu-*
 champ « merci ! » eux en disant, et puis ils courent à un lieu
pata'ta *c'aki'y'ni'n'ku* *thasnu'ykuq.* *Walik'manta* *kuka'ta*
 d'eau, leur soif devant bien éteindre. Et de nouveau de la coca
hallpa'yku'spa-taq-mi *galla'ri'lla'n'ku-taq* *hasp'i'ya.* *Dusi-*
 eux ayant bien mâché, ils commencent seulement aussi à gratter. Depuis
manta-ga *mana-ña-n* *ninri'naku'y-pas* *aysa'naku'y-*
 midi, ne... plus ni le se tirer mutuellement l'oreille ni le se tirer
pas *kan-cu,* *pikcu akulli'lla'pi-ña-n* *buk*
 mutuellement il y a, dans le Mâcher la Boule de Coca seulement déjà une
sipas'ta *hap'i'rqu'n'ku* *iskay wayna'manta*, *hina'spa-taq-mi*
 jeune fille ils saisissent brusquement par deux garçons, et puis
wantur'ri'spa'n'ku *papa phina pata'man* *cuqar'pa-*
 eux en [la] balançant dans leurs bras, sur le tas de papas ils [la] jettent
ri'n'ku, *cay'manta* *kullunpa'yku'ku'spa* *urmayka'mu-*
 d'un grand geste, de là en dégringolant vers le bas pour qu'elle vienne
na'n'paq. *Kay'ta qhawa'ri'spa'n'ku-ga* *llapa runa-n* *asi'ku'y'ta*
 en bas en tombant. Ceci eux voyant, tous les gens à se rire
galla'ri'n'ku *ima* *mišk'i'ta-raq.* *Pikcu akulli'manta-*
 commencent combien doucement encore. Depuis le Mâcher la Boule de
ga *mala-kama-n* *hasp'i'n'ku* *hina'manta-taq* *sama'ri'pu'n'ku.*
 Coca jusqu'au Repos Final ils grattent et puis ils revont se reposer.
Kay *puklla'y'kuna-ga* *ruwa'ku'n* *allin* *wata* *ka'qti'n-mi;*
 Ces jeux se font une bonne année quand il y a;
pisi *wata'pi-ga* *pisi mikhu'y* *ka'qti'n-ga* *mana-n ima*
 dans une chiche année, peu de manger quand il y a, aucune espèce
puklla'y-pis *kan-cu,* *aswan-mi* *runa llaki'sqa* *hasp'i'n* *may-chika*
 de jeu il n'y a, plutôt les gens attristés grattent, quel-
kuti-ga *ñak'ay* *muhu* *cura'sqa'lla'ta.* *May-chika kuti-taq-mi*
 quefois à peine la semence placée seulement. Et parfois
cakra'kuna *qhipa'ka'pu'n* *mana* *hasp'i'sqa.*
 les champs re-restent non grattés.

6. *Wakin kuti-ga* *cakra'manta* *mala'spa-ga*
 D'autres fois au sortir du travail agricole en prenant le repos final,

<i>tawa-q'uya'n'ku-n</i>	<i>sipas'ta</i>	<i>khayna'ta :</i>	<i>huk</i>	<i>sipas-</i>	
ils [attachent à] quatre genêts	une jeune fille	comme ceci :	une	jeune	
<i>ta-n</i>	<i>hap'i'rqun'ku,</i>	<i>hina'spā-taq-mi</i>	<i>laqanpa'n'manta</i>	<i>kumpa-</i>	
filles ils saisissent brusquement,	et puis	par (= sur) son dos	en [la]		
<i>spa</i>	<i>maki-caki'n'ta</i>	<i>tawa q'uya'man</i>	<i>wata'n'ku,</i>	<i>ka'q'lla-taq</i>	
renversant les mains [et] les pieds	à quatre genêts	attachent,	de même		
<i>cukca'n'ta-pas</i>	<i>huk</i>	<i>q'uya'man</i>	<i>wata'lla'n'ku-taq.</i>		
sa chevelure aussi	à une autre	herbe	ils attachent seulement aussi.		
<i>Sinci</i>	<i>allin</i>	<i>wata pi-qa</i>	<i>papa phina</i>	<i>ima</i>	<i>sumaq'ta</i>
Dans une très	bonne	année,	le tas de papas,	combien	bellement
<i>saya'ri'qti'n-qa</i>	<i>hac'aquma'y'ta-n</i>	<i>ruwa'n'ku,</i>	<i>kay</i>	<i>hac'aquma'y-qa</i>	
quand s'élève,	le hac'aqumay	ils font,	ce	h.	
<i>tuta'ntin</i>	<i>papa cakra pata'pi</i>	<i>phina'kuna'q</i>	<i>qaylla'n'pi</i>	<i>tusu'y-</i>	
la nuit entière	sur le champ de papas,	des tas	en leur présence	danser	
<i>mi</i>	<i>taki'y-mi</i>	<i>sumaq</i>	<i>imilla mama</i>	<i>kusi'ci'y-mi.</i>	
est,	chanter est,	bellement	la « jeune fille mère »	réjouir est.	

TRADUCTION

1. Voici comment se fait dans mon pays l'arrachage des papas.

Il commence le jour de la Sainte Croix. Dès le matin, comme signal, une fumée monte du champ où tous ceux que concerne la *mink'a* se rassemblent. Le propriétaire distribue de la coca à tous ceux qui viennent. Au milieu du champ, on fait la cérémonie du *q'uymi* pour fumer rituellement le terrain et obtenir une abondante récolte. Quand ils ont fini de mâcher la coca, les gens se lèvent et se mettent au travail.

2. Jeunes gens et jeunes filles, les uns et les autres revêtus de vêtements neufs, sont comme des fleurs épanouies, surtout les filles. Ils se disposent sur un rang en travers des sillons, se réglant sur le chef (ou : entraîneur) qui, le premier, prend la place qu'il doit occuper.

Avant de commencer le travail régulier, c'est au milieu du champ qu'ils font un arrachage préliminaire. Ils recueillent sur une grande étoffe les papas arrachées dans le carré de sillons central : (pour cela), ils égalisent bien le sol, émiettant les mottes, et, à l'endroit ainsi dégagé, après avoir fait (comme il a été dit au § 1) la fumigation rituelle, ils jettent les papas sur l'étoffe avec des paroles de bon augure (s'adressant à la *papa*) : [Souffle, puis :] « Mère sauvage, jeune mère, laisse-toi arracher, que nous puissions charger les llamas par centaines ! » Puis ils continuent à jeter les papas sur l'étoffe en disant (en *aymara*) : « Cent ! cent » ! Quand le tas de papas est fait, ils

relèvent par-dessus le bord de l'étoffe et l'entourent d'une corde pour qu'elles ne dégringolent pas.

3. C'est alors que commence l'arrachage régulier. Les hommes se placent au bout de l'équipe, se réglant sur le chef, et les femmes les suivent. Mais souvent ils intercalent les femmes entre deux groupes d'hommes. Pendant qu'ils arrachent, les jeunes gens disent aux jeunes filles toutes sortes de plaisanteries pour les faire rire. Quand ils trouvent des papas gâtées, ils les lancent sur les jeunes filles qui les renvoient de la même manière, et le travail y gagne en ardeur.

4. Quand ils ont achevé de remonter un sillon (un carré de sillons ?), ils font le jeu qui consiste à se tirer réciproquement par les pieds, — surtout quand ils trouvent dans le sillon récolté par une jeune fille une papa négligée : la jeune fille se laisse tirer du haut au bas du terrain. Il y a aussi un autre jeu qui consiste à se tirer mutuellement l'oreille ; le garçon, en tirant l'oreille de la jeune fille, dit : « Cette oreille, pour tous les hommes, pour le vieux condor, pour le *gallinaço* [variété de vautour], pour le vieux renard, pour tous ! »

Les jeunes filles, elles, se mettent à deux ou trois pour tirer un garçon par les pieds, ou pour lui tirer l'oreille, comme ils leur ont fait.

Après que les jeunes gens ont mâché leur chique de coca, ils se remettent à arracher jusqu'à midi.

5. Pour midi, le *wathiya* a été préparé par des femmes diligentes. Quand il est à point, le propriétaire du champ appelle les travailleurs : « Dépêchez-vous donc de descendre ! Le *wathiya* refroidit ! » Aussitôt les travailleurs posent leurs instruments et, après avoir encore joué à se tirer par les pieds ou à se tirer l'oreille, se réunissent pour manger.

Le *wathiya*, quand il est tout à fait réussi, est aussi doré que l'oreille du renard. On le mange mélangé avec du fromage ou avec du *c'aqu*. Si le *wathiya* est insuffisamment cuit, les femmes qui l'ont préparé sont condamnées à être promenées sur un âne sans oreilles. Pendant qu'on mange le *wathiya*, dans une hilarité générale, il se dit mille plaisanteries, mille espiègleries.

Une fois le repas achevé, tout le monde se lève, remercie le propriétaire et court se désaltérer au ruisseau. Puis, après avoir mâché de la coca, ils recommencent à arracher. Passé midi, ils ne se tirent plus l'oreille ni ne se tirent par les pieds. Simplement, au repos de 3 h. 1/2, ils saisissent à deux ou trois une jeune fille et, prenant leur élan en la balançant, la jettent sur le tas de papas pour qu'elle dégringole en roulant jusqu'au bas. A ce spectacle, tout le monde rit aimablement. Puis le travail reprend, du repos de 3 h. 1/2 au repos final.

On ne joue ainsi que si l'année est bonne. Quand l'année est mauvaise

et qu'il y a peu à manger, l'arrachage se fait dans la tristesse : il arrive qu'on recueille à peine autant qu'on a semé. Il arrive même qu'on préfère abandonner les papas dans le champ, sans faire les frais de l'arrachage.

6. Parfois, à la fin du travail, ils attachent une jeune fille au sol de la manière suivante : ils saisissent une jeune fille, la renversent sur le dos et, à l'aide de quatre grandes herbes très fortes, ils lui fixent les quatre membres au sol. Avec une cinquième, ils l'attachent aussi par les cheveux.

Quand l'année est très bonne et que les tas de papas s'élèvent bien haut, ils font la cérémonie appelée *hac'aguma'y* : toute la nuit, en plein champ, devant les tas, ils dansent, chantent et « réjouissent la jeune mère » (c.-à-d. la papa).

COMMENTAIRE.

1. Sur la *mink'a*, v. ci-dessus, p. 67 (*mink'a'y* veut dire aussi « engager, convoquer » et même, aujourd'hui, « louer »). Sur le *q'uymi* et le *saima*, v. ci-dessus, p. 45.

2. Les sillons ou plutôt groupes de sillons sont tracés tantôt dans le sens de la pente, tantôt perpendiculairement, découpant le champ en petits compartiments carrés ou rectangulaires, dont chacun est une *melka*. On commence par une *melka* centrale. La fumigation de ce § 2 n'est autre, semble-t-il, que celle qui a été rapidement annoncée au § 1.

Les paroles citées contiennent beaucoup de mots aymaras : *apharuma* « non cultivé, nature », *imilla* « *sipas*, jeune fille », *pataka* « *pacak*, cent ».

Une charge de llama ne dépasse pas trente ou trente-cinq kilogs.

3. Les arracheurs et arracheuses se mettent en ligne, soit tous les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, soit avec les femmes intercalées entre deux groupes d'hommes.

En Ayacucho, selon le témoignage de Manuel E. Bustamante, *Apuntes...* (1943), le « mayordomo » (ou « caporal », ou « capitán ») de l'exploitation se met à l'extrémité droite de la ligne, le *qullana* (v. ci-dessus, p. 72) à la gauche, et tous deux, suant, soufflant, entraînent les autres.

Cf. le dessin de F. Guaman Poma, *op. cit.* (ci-dessus, p. 68), p. 1147.

Le verbe *wanlla'y* ne s'emploie que dans ce jeu : « lancer sur quelqu'un les papas trop grandes (*wanlla*) ou abîmées par la pluie » (le jeu s'appelle *wanlla'nakuy*); on les jette en général dans le dos, sans violence. M. E. Bustamante, *loc. cit.*, dit que, en Ayacucho, les grandes papas (« *huanlla* ») « passent discrètement au pouvoir des jeunes ramasseuses, qui les gardent avec une estime marquée, comme si c'étaient des poupées ».

4. « Quand le sillon est monté » : pour les sillons qui sont dans le sens

de la pente; on commence l'arrachage par le bas et l'on remonte « *chacra arriba* » (*cakra wicay'ta*, contraire de *cakra uray'ta* « *chacra abajo* »).

Sur le jeu *aysa'naku'y* « se tirer mutuellement », cf. ci-dessus, p. 73. Pour le jeu *ninri'naku'y* « se tirer mutuellement l'oreille », je n'ai pas rencontré d'indication parallèle; Al. me dit que les garçons sont ici discrets et délicats (« *más es caricia que tirar* »), mais que les filles tirent l'oreille des garçons avec quelque brutalité.

M. E. Bustamante, *loc. cit.*, place également ici le rite de l'« *aisa* » : « il consiste à tirer par les pieds quelqu'un d'assis, en sorte qu'il fasse sur le dos un parcours plus ou moins long. »

Sur les pauses de la journée de travail, v. le texte précédent et, ci-dessus, p. 23.

5. Le *wathiya* est un plat de papas cuites sur le terrain même dans un four improvisé. Dans une longue note de son livre *Del ayllu al cooperativismo socialista* (Lima, 1936), pp. 91-92, Hildebrando Castro Pozo a relevé, d'après le vieux dictionnaire de Holguin, tout le vocabulaire de la culture de la papa, avec un commentaire. Sous le mot *huatiya* « papas asadas en rescoldo », il y a une bonne description du four (*huatiyana*) : c'est un trou creusé dans le sol, profond d'environ un mètre et d'un diamètre de 20 à 40 centimètres. Au fond, on allume un feu de bois, ou plutôt (le bois étant très rare dans la puna) de paille ou de « *bosta* » (fiente séchée au soleil). Quand le four est bien chauffé, sur les restes de la combustion, on jette les papas, on ferme la fosse avec des pierres ou des herbes vertes soutenues par des morceaux de bois, et l'on couvre le tout de terre, en ayant soin de ne pas faire tomber au fond les herbes ni les pierres. Le point délicat est de n'ouvrir le four ni trop tôt ni trop tard : il y faut de l'expérience. Le verbe est *watiya'y* « cuire ainsi les papas » ; *watiya'pu'y* signifie « remettre à cuire ainsi au four ce qui en a été retiré prématurément », les papas encore crues (*khalimu*, ou *cawa*, ou *hanku*). Le *wathiya* est préparé par des femmes expertes, spécialement désignées, pendant que les autres arrachent.

Al. me dit que, pour manger le *wathiya*, les travailleurs s'asseyent sur le sol en deux rangs parallèles (hommes et femmes mêlés), se faisant face. Entre les deux rangs, on dispose de longues étoffes sur lesquelles on jette (*hic'a'y*) les papas retirées de terre. Chacun se sert et prend plus que sa part, pour emporter aux siens le reste (*alsa*, esp. « alzar »). D'ailleurs, en consommant le *wathiya*, chacun souffle sur la papa qu'il tient dans sa main, « afin que l'odeur aille vers les personnes absentes ».

La papa n'est pas matière à offrande à la Terre Mère ni aux *awki* : ils n'agrèent que les boissons alcoolisées, la coca, le sang. Mais le texte montre qu'on s'adresse à la papa elle-même comme à une personne.

Waja'y est une prononciation locale (avec une jota forte, aymara) de *waqya* « appeler ».

Le *c'aqu* est de la craie grise délayée dans de l'eau salée : assaisonnement apprécié des Indiens.

Sur *uspalay* « merci », v. ci-dessus, p. 58; *hallpa'y* est un synonyme exact de *akulli'y* « mâcher la coca ».

6. Dans cette scène où la jeune fille est fixée au sol par des herbes (*q'uya*, grandes herbes ou joncs ou genêts très durs), membres étendus et écartés, comme crucifiée, il serait audacieux de chercher un simulacre de sacrifice humain offert à la Terre Mère : pas une goutte de sang n'est versée. Il s'agit plutôt, comme J. M. Arguedas l'a noté d'après les usagers eux-mêmes (v. ci-dessus, p. 68) pour le rite voisin de l'*aysa'nakuy*, de communiquer à la terre les puissances de la fécondité virgine.

Miguel Angel Delgado Vivanco, *Escarbe de papas en la region andina de Puno* (dans *El aillu*, 1, Cuzco, 1945, p. 17; donnée recueillie en 1935), décrit ainsi un rite voisin, pratiqué dans l'altiplaine de Puno (où l'arrachage des papas commence en mai et dure de quinze à trente jours) :

« Pour commencer l'arrachage des papas, on choisit la plus jolie d'entre les Indiennes de la communauté. On l'emmène au champ en la couvrant de paroles galantes et malicieuses. Là, on la prend par les mains, on la renverse et on la traîne sur le premier sillon; la chola, en tombant, fait mine de résister et regarde le soleil pour que le père de Manco Capac (*sic!*) bénisse et multiplie la récolte. Si, après cette cérémonie quelque peu sensuelle, le premier sillon donne des papas en abondance, on se met à arracher dans tout le champ. Dans le cas contraire, on saisit un Indien, on l'attache et on le traîne, lui aussi, sur un deuxième sillon. Après quoi, quelle que soit l'abondance rencontrée dans cette autre épreuve, on commence le travail. »

Je n'ai pas de donnée plus précise sur le rite final du *hac'aquma'y*.

V. La naissance.

1. *Warmi qispiy*. Salut (= Délivrance) de la femme.

<i>May-paca-cu's</i>	<i>warmi</i>	<i>wiksa'yuy</i>	<i>cay-qa</i>	<i>kura'q</i>	
Quand	une femme	[est] ayant-ventre	alors	les aînées	
<i>mama'kuna-n</i>	<i>yuyay'ca'n</i>	<i>sipas warmi'ta-qa</i>	<i>allin</i>	<i>qispi'ku'na'n-</i>	
dames	conseillent	la jeune femme,	bien	pour son devant	
<i>paq.</i>	<i>Ni'n'ku-n :</i>	« <i>Ama-n</i>	<i>tiya'n'ki-cu</i>	<i>sinci'ta</i>	<i>mana</i>
se sauver.	Elles disent :	« Ne	sois pas assise	trop,	[si]non
<i>cay'paca-qa</i>	<i>l'añu-sinqa-n</i>	<i>wawa'yki</i>	<i>lluqsi'n'qa »</i>	<i>ni'spa.</i>	
alors	[avec] nez aplati	ton enfant	sortira »	disant.	

<i>Cay·manta-taq-mi</i>	<i>ni·n·ku :</i>	« Uja <i>mici·q</i>		<i>warmi·kuna</i>	
Ensuite	elles disent :	« Les paissant les brebis		femmes	
<i>usqhay·lla·ta-qa</i>		<i>unqu·ku·n·ku »</i>		<i>ni·spa.</i>	
vite (= facilement)		se font malades (= accouchent) »		disant.	
<i>Mana waca·ku·y ati·q</i>	<i>warmi·ta-qa</i>	<i>maki·n·manta·n</i>	<i>cukca·n°</i>		
La ne pouvant accoucher	femme	par son bras,	par sa		
<i>manta·wan</i>	<i>wasi kumbriru·man</i>	<i>warku·n·ku.</i>	<i>Wakin</i>		
chevelure ensemble	à la poutre faîtière de la maison	ils suspendent.	D'autres		
<i>kuti-qa</i>	<i>qhari·n</i>	<i>muqu·n·wan</i>	<i>wiksa·n·ta</i>	<i>p'uqa·n</i>	<i>hina·spa·n</i>
fois	l'homme	avec son genou	son ventre	presse,	alors
<i>gispi·ci·n</i>		<i>usqhay·paq.</i>			
il la sauve (= fait accoucher)		pour (que ce soit) vite (= facile).			
<i>Wakin</i>	<i>kuti-qa</i>	<i>iskay kinsa wawa waca·ku·q</i>	<i>warmi·qa</i>	<i>puri·-</i>	
D'autres	fois,	qui a enfanté deux trois enfants	une femme,	dans	
<i>sqa·n·pi·pis</i>	<i>unqu·ku·lla·n·mi;</i>	<i>cay·paq·mi</i>	<i>apa·ku·n</i>		
son marchant même	accouche seulement;	pour cela	elle emporte sur elle		
<i>huk</i>	<i>gispi·ca·ta</i>	<i>mana cay·qa</i>	<i>qhisqa rumi·ca·ta-pas</i>		
un	petit (morceau de) verre,	ou	une petite pierre de quartz aussi		
<i>phartikila·n·pi.</i>	<i>Unqu·q warmi·qa</i>	<i>sapa·n·pi</i>	<i>riku·ku·spa·qa</i>		
dans sa poche.	L'accouchant femme	dans son seul	en se voyant,		
<i>pay</i>	<i>kiki·n·mi</i>	<i>wawa·q</i>	<i>pupu·n·ta-pis</i>	<i>kucu·n</i>	<i>gispi·wan-</i>
elle	même	de l'enfant	son nombril même	coupe	et avec le
<i>pas</i>	<i>qhisqa·wan-pas</i>	<i>pay kiki·n·taq·mi</i>	<i>mardi·ta-pas</i>	<i>q'aytu·</i>	
verre	et avec le quartz	et elle même	la matrice aussi	avec un	
<i>ca·wan</i>	<i>mama·riru·n·man</i>	<i>wata·ku·n·</i>	<i>ni·spa·qa</i>	<i>kiki·lla·n·</i>	
petit fil (de laine)	au gros orteil	elle attache,	ensuite	de lui-même	
<i>manta·n</i>	<i>pari·qa</i>	<i>lluqsi·n.</i>			
seulement	le placenta	sort.			

2. *Wawa uliyu. Onction de l'enfant.*

<i>Wawa·q</i>	<i>suti hap'i·na·n·paq·qa</i>	<i>huk</i>	<i>parinu·ta·n</i>	<i>maška·</i>
De l'enfant	pour son nom devant être pris	un	parrain il y a	devant cher-
<i>na</i>	<i>hina-taq·mi</i>	<i>wawa·ta</i>	<i>q'ipi·na</i>	<i>llaq-</i>
cher,	et puis il y a	l'enfant	devant (porter) chargé (sur le dos)	au
<i>ta·man</i>	<i>siñor kura·q</i>	<i>uliyu·na·n·paq.</i>	<i>Wawa uliyu·pi·qa</i>	
pueblo,	de M. le Curé	pour son devant oindre.	Dans l'onction de l'enfant	

kampana-n ripika'n, ima kusi'ta-raq, hina'manta-taq-m̃
 la cloche sonne, combien joyeusement encore, et ensuite
 parinu-qa papa'n siñor kura'man' diricus'ni'n'ta sakristan'man-pas
 le parrain paye à M. le Curé ses droits, au sacristain aussi ;
 kampaniru'man-pas.
 au sonneur aussi.

May-paca-cu's wawa suti'ta hap'i'n cay-qa marq'a-ta-
 Quand l'enfant le nom prend alors le père-de-bras
 ta-qa cura'n-mi ima p'aca'ca'ta-pas sawna'n'paq-taq
 (= parrain) place quelque petit vêtement pour son oreiller aussi ;
 asukar'ta-pas t'anta'ta-pas ima-n ati'sqa'n'ta-pas. Wawa'q
 du sucre aussi, du pain aussi, ce qu' il peut aussi. De l'enfant
 tayla-mama'n-qa parabin'ta-n qu'yku'n parinu'man hina-taq-mi
 les père [et] mère le compliment donnent au parrain, et puis
 ni'naku'n'ku tukuy ima'pi yanapa'na-
 ils se disent réciproquement (= se promettent) en toute chose pour eux
 ku'na'n'ku-paq. Kumpari'ntin buca tari'q-
 devant s'aider réciproquement. Des compères ensemble faute (= injure) ren-
 qa sinci qhawa'sqa-n runa'pi-qa. Kumpari'ntin
 contrant très regardés(=critiqués) sont dans les gens. Des compères ensemble
 buca tari'q'ta-qa ni'n'ku-n : « Usuksi'lla-
 injure quand ils rencontrent ils(= on) disent : « Avec des étincelles de braise
 wan t'aka'naku'sa'n'ku » ni'spa.
 seulement ils sont en train de s'asperger réciproquement disant.

3. Cukca rutukuy. Couper la chevelure.

Cukca rutu'ku'y-qa khayna-n llaqta'y'pi
 Le couper la chevelure tel est dans mon pays.
 May-paca-cu's irqi'ca huk iskay kinsa wata'yuq-ña cay-qa
 Quand un bébé[est] un deux[ou]trois ans ayant déjà, alors
 cukca'ca'n batun wiña'sqa-ña-n t'iskiy-t'iski'ca qitiy-
 sa petite chevelure grande poussée déjà est, tout emmêl-otée, tout em-
 qiti'ca, hina-taq-mi tayta-mama-qa cukca rutu'ku'y-paq
 brousaill-otée, ensuite ses père [et] mère pour couper la chevelure
 huk p'uncay'ta cura'ku'n. Ka'q'ni'yuq
 un jour posent pour soi. Des ayant de l'existant (= riches)

<i>runa·kuna·ta-n</i>	<i>mink'a·ku'n</i>	<i>waja·ku'n</i>	<i>hina-taq-mi</i>		
hommes	ils invitent pour soi,	appellent pour soi,	ensuite		
<i>ima</i>	<i>sumaq</i>	<i>mirinda·kuna·ta</i>	<i>haywa'n</i>	<i>aqha·tā</i>	<i>tragir-</i>
de combien	beaux	mets	[leur] offrent,	chicha	[et] eau-de-
<i>ta</i>	<i>ukya·ci·n</i>	<i>Cay·manta-taq-mi</i>	<i>unanca·n</i>	<i>cukca-parinu·ta</i>	
vie	[leur] font boire.	Et ensuite	ils désignent	un parrain de cheveu	
<i>khayna·ta</i>	<i>ni·spa :</i>	« <i>Tayta·y</i>	<i>urpi·y</i>	<i>sunqu·y</i>	<i>ka·y</i>
comme ceci	disant :	« Monsieur,	ma colombe,	mon cœur,	ce
<i>paquca·ca·ta</i>	<i>lasu·yka·pu·wa·y »</i>	<i>ni·spa.</i>	<i>Parinu·qa</i>		
petit alpaca	attache-le-moi bien »	disant.	[Quand] le parrain [est]		
<i>maca·ri·sqa·ña-taq</i>	<i>cay·qa</i>	<i>tijiras·ta-n</i>	<i>hapi·n</i>	<i>sinta-watu·yug·ta,</i>	
enivré déjà aussi	alors	les ciseaux	il prend	ayant nœud de ruban,	
<i>hina.spa-taq-mi</i>	<i>kucu·qa-n</i>	<i>irqi·q</i>	<i>cukca·n·ta</i>	<i>huk</i>	<i>waka·wan,</i>
et puis	il coupe	du bébé	sa chevelure	avec une	vache,
<i>allin</i>	<i>kaq.ni.yug</i>	<i>ka·spa·qa,</i>	<i>may·chika</i>	<i>kuti·qa</i>	<i>huk</i>
bien	riche	en étant (= s'il est),	souvent		avec un
<i>istansia·wan-pas,</i>	<i>mana cay·qa</i>	<i>huk</i>	<i>llama·wan-pas,</i>	<i>huk</i>	
domaine aussi,	ou	avec un	llama aussi,	avec un	
<i>uja·wan-pas</i>	<i>u</i>	<i>ima·n</i>	<i>ati.sqa·lla·n·wan-pas.</i>	<i>Pay·pa</i>	<i>qhipa-</i>
mouton aussi	ou	avec ce qu'	il peut seulement aussi.	De cela	à son
<i>n·ta·qa</i>	<i>kantu-run-a-n</i>	<i>cukca·n·ta</i>	<i>irqi·q·ta</i>		
après	les gens [en commençant par un] bout	sa chevelure,	[celle] du bébé,		
<i>rutu·yku'n</i>	<i>ima·n</i>	<i>ati·sqa·lla·wan-pas.</i>	<i>Hina·n</i>		
coupent gentiment	avec ce qu'	ils peuvent seulement aussi.	Ainsi		
<i>huñu·ku'n</i>	<i>wawa·paq·qa</i>	<i>uywa</i>	<i>hall·p'a</i>	<i>qulqi·pi·wan,</i>	
se réunit	pour l'enfant	du bétail,	de la terre	avec de l'argent,	
<i>paqa·ri·n</i>	<i>huk</i>	<i>p'uncay</i>	<i>runa</i>	<i>ka·spa</i>	<i>uqari·kapu·na·n·paq.</i>
à venir	un	jour	homme	ayant été	pour son devant [les] enlever,
<i>Cukca rutu·y pata·man·qa</i>	<i>batun</i>	<i>maca·y·mi</i>			
Sur (= après) le couper la chevelure	grand	s'enivrer il y a			
<i>tayta-mama·paq</i>	<i>parinu·kuna·paq·pas.</i>				
pour les père [et] mère,	pour les parrains aussi.				

TRADUCTION

1. *La délivrance de la femme.* — Quand une femme est enceinte, les femmes âgées donnent des conseils à leur cadette pour qu'elle accouche

sans dommage : « Ne reste pas trop assise, ou ton enfant naîtra avec le nez aplati ! » ou encore : « Les femmes qui vont dans les pâturages garder les moutons se délivrent facilement. »

Quand la femme a de la peine à accoucher, on la suspend par les bras ou par les cheveux à la poutre faîtière de la maison. Ou encore l'homme lui presse le ventre avec son genou pour faciliter la délivrance.

Inversement, il arrive qu'une femme qui a déjà eu deux ou trois enfants accouche pendant un trajet. Aussi emporte-t-elle dans sa poche un petit morceau de verre ou fragment de quartz. Quand elle se trouve accoucher seule, elle coupe elle-même le cordon avec cet instrument. Elle-même aussi, s'attachant la matrice au gros orteil avec un fil de laine, elle fait sortir le placenta (*sic*).

2. *La dénomination de l'enfant.* — Pour donner un nom à l'enfant, il faut chercher un parrain, charger l'enfant (sur le dos de la mère) jusqu'au pueblo où il sera baptisé par M. le Curé. Pendant le baptême, la cloche sonne joyeusement. C'est le parrain qui paye les honoraires de M. le Curé, ainsi que du sacristain et du sonneur.

Quand l'enfant reçoit son nom, le parrain offre, (comme cadeau de baptême, ou comme on dit,) « pour son oreiller », un petit vêtement, avec du sucre, du pain, et ce qu'il peut donner. Les parents font compliment au parrain et ils se promettent tous une aide mutuelle. Quand deux compères sont ensuite en querelle, l'opinion publique les critique fort. On dit alors : « Ils s'aspergent d'éclats de braise. »

3. *La première coupe de cheveux.* — Voici ce qu'on fait dans mon pays pour la première coupe des cheveux de l'enfant.

Quand l'enfant a deux ou trois ans et que ses cheveux, déjà longs, sont tout emmêlés et embrousaillés, ses parents fixent un jour pour les lui faire couper. Ils invitent chez eux des hommes riches, leur servent de bons plats, leur font boire de la chicha et de l'eau-de-vie. Puis ils désignent un « parrain de cheveux » en lui disant : « Monsieur, ma colombe, mon cœur, prends-moi donc au lasso ce petit alpaca ! »

Le parain, déjà ivre, prend les ciseaux garnis d'un nœud de rubans et coupe les cheveux du bébé en annonçant qu'il lui fait cadeau d'une vache ou, s'il est très riche, d'un domaine, ou simplement d'un llama ou d'un mouton, ou de ce qu'il peut donner. Après lui, à tour de rôle, les assistants coupent aussi dans les cheveux du bébé, en lui faisant don de ce qu'ils peuvent. De cette manière se constitue pour l'enfant un capital de bétail, de terres, d'argent, dont il prendra possession plus tard, quand il sera devenu un homme.

La cérémonie de la coupe des cheveux est suivie d'une grande beuverie pour les parents et pour les parrains.

COMMENTAIRE.

1. La facilité de l'accouchement des Indiennes — fût-ce en voyage, sur le bord de la route — a frappé de tout temps les observateurs.

On entend parfois, dans les mots espagnols empruntés, *ph*, comme adaptation de *f* et même de *v* initiaux : ici *phartikila* (« faltriquera, poche »), *phutu* (« fruto, fruit »), *Phu(r)tunatu* (« Fortunato », n. pr.), *phisti* (« vestir »). — Le mot *qhiswa* pour « doigt » (*rawk'ana*) n'est plus guère usité (il ne désigne couramment qu'un instrument agricole, une pioche au manche recourbé); l'esp. *dedo* le remplace, diversement déformé (de *didu* à *riru*). — *Mardi* est l'esp. « madre », matrice.

Le placenta (*paris*; en pur *qhiswa*, *uthapi*) doit être brûlé, me dit Al., sans quoi la mère risque de tomber malade.

2. Ce texte est chargé de mots espagnols immédiatement identifiables. Pour « parrain, padrino », on entend *padrinu*, *parrinu*, ici *parinu*; pour « compère, compadre », *kumpadri*, ici *kumpari*.

Sur l'extrême importance — vitale même, souvent, au temps du servage colonial — du parrainage, qui était et reste la meilleure protection de l'Indien lorsque le parrain est bien choisi, et généralement sur les coutumes, rites et obligations réciproques du parrainage (filieux et parrains; compères), v. M. E. Bustamante, *Apuntes...* (1943), pp. 102, 110 et suiv.

Sawna'n'paq « pour son coussin » : traduction de l'esp. « para la almohada ». Le « parabien » se donne naturellement avec un grand « abrazo ».

3. On voit que les Indiens — comme les métis des villes, et même les blancs — multiplient les parrains en toute occasion (cf. les deux textes suivants).

La curieuse expression *cukca'n'ta irqi'q'ta* (au lieu de *irqi'q cukca'n'ta* « de l'enfant son-cheveu » -*ta* de l'accusatif) rappellera aux linguistes un usage (double désinence) des formes anciennes du géorgien et de l'arménien, p. ex.; Al., qui d'ailleurs ne l'emploie presque jamais, m'affirme que cette tournure est très correcte.

V. — Le mariage.

1. <i>Langi llaqta runa'kuna'q</i>	<i>kasara'ku'y'ni'n-qa</i>	<i>khayna-n :</i>
Des gens du pueblo de Langui	leur se marier	tel est :

<i>Wayna</i>	<i>sipas-mi</i>	<i>riqsi'naku'n</i>	<i>uja</i>
Le jeune homme	[et] la jeune fille	se connaissent réciproquement	dans le

mici'y pi, *cakra pata'pi* *u-taq* *puklla'y pi-pis.*
 paître brebis, sur le terrain de travail agricole ou dans le Carnaval aussi.

2. *Wayna'q* *tayta-mama'n-qa* *kay'ta* *yaca'spa-qa* *tapu'n-mi*
 Du jeune homme ses pères [et] mère ceci ayant su, interrogent

curi'n'ta *ciqa'paq-cu's* *muna'n* *cay* *sipas'ta;*
 leur fils est-ce que par hasard pour vrai il aime cette jeune-fille-là;

ciqa'paq *ni'qti'n-taq-mi* *warmi-qhari* *rima'naku'n'ku*
 pour vrai quand il dit aussi la femme [et] l'homme se parlent réciproquement,

sipas'pa *tayta-mama'n'wan* *caski'ci'ku'n'a'n-*
 de la jeune fille avec (= par) ses père [et] mère pour leur se devant faire

ku'paq. *Hina-n* *khipu'ca'ta* *apa'yku'n-ku* *warmi-wawa'yuy'kuna-*
 recevoir. Ainsi un petit paquet ils apportent aux ayant l'enfant-

man-qa. *Si-cu's* *caski'n* *c'ulla* *kuti'lla'pi*
 femme. Si par hasard ils reçoivent, en une seule fois seulement,

cay-qa *wayna'ta-n* *muna'n'ku* *qatay'ni'n'ku'paq.* *Si-*
 alors [c'est que] le jeune homme ils veulent pour leur gendre. Si par

cu's *mana* *tukuy* *sunqu-cu* *caski'n* *cay-qa* *watik'manta-n*
 hasard non [de] tout cœur ils reçoivent, alors de nouveau

apa'yku'lla'n'ku-taq *khipu'ca'ta.* *Kay*
 ils apportent aimablement [seulement encore] un petit paquet. En cette

kuti'pi'pis *mana-puni-raq* *tukuy* *sunqu-cu* *caski'n'ku*
 fois aussi [si] pas du tout encore [de] tout cœur ils reçoivent,

cay-qa *kinsa-kama-n* *apa'yku'n'ku* *khipu'ca'ta.*
 alors jusqu'à trois [fois] ils apportent aimablement un petit paquet.

Kay *kinsa* *kuti'pi* *warmi-wawa'yuy* *iya* *ni'n*
 En cette trois[ième] fois[si] [les] ayant l'enfant-femme « oui » disent

cay-qa *wawa'n'ku* *kasara'ci'na'n'ku'paq-mi* *rima'naku-*
 alors leurs enfants pour leur devant se faire marier ils se parlent récipro-

n'ku.
 quement.

3. *Tayta-mama* *wayna'q-pas* *sipas'pa-pas* *khipu'ca-*
 Les pères [et] mères et du jeune homme et de la jeune fille sont en train

naku'sa'n'ku *kama-qa* *ña-n* *kuška-ña* *tiya-*
 de s'offrir de petits paquets pendant que, déjà conjointement déjà ont

n'ku *muna'naku'q* *wawa'kuna-qa.*
 vécu les s'aimant réciproquement enfants.

Kasara·ku·y·paq·qa	<i>huk</i>	<i>p'uncay·ta-n</i>	<i>cura·n'ku,</i>	ara-parinu-
Pour le se marier	un	jour	ils posent,	un parrain
<i>aa-n</i>	<i>batun</i>	<i>parinu·ta-n</i>	<i>canin·ca·n'ku</i>	<i>hina·spa-taq-mi</i>
d'arras (?), un grand	parrain	ils désignent		et puis
<i>tukuy ima·ta·wan-pas</i>	<i>rima·yku·ku·n'ku,</i>	<i>suma·q·ta</i>	<i>wawa·n'ku·q</i>	
tout avec aussi	se disent aimablement,	bellement	de leurs enfants	
<i>kasara·n·paq.</i>	<i>Canin·ca·sqa</i>	<i>p'uncay</i>	<i>caya·mu·qti·n·qa</i>	<i>llaq·ta-</i>
pour leur mariage.	Le fixé	jour	quand est venu arrivant,	au
<i>ta-n</i>	<i>uray·ku·n'ku</i>	<i>kasara·ku·qkuna·wan</i>	<i>kuška</i>	<i>tayta-</i>
pueblo ils descendent	avec les se mariant	ensemble, les	pères [et]	
<i>mama</i>	<i>munaq·wayllu·q·kuna</i>	<i>parinu·kuna·ta</i>	<i>suma·q·ta</i>	
mères (sujet)	les amis (compl.) [et]	les parrains	bellement	
<i>pusa·ri·spa.</i>	<i>Tayta</i>	<i>kura·qa</i>	<i>ña-n</i>	<i>ñawpa·q·manta</i>
en conduisant.	M.	le Curé	déjà a été	d'avance
<i>ña,</i>	<i>ni·spa·qa</i>	<i>cay</i>	<i>p'uncay·qa</i>	<i>yuya·ri·ci-</i>
averti) déjà,	alors	ce	jour-là	devant être fait souvenir
<i>na·lla·ña-n.</i>		<i>Kampana</i>	<i>ripika·qti·n·mi</i>	<i>nubi·kuna·qa</i>
seulement désormais il est.	La cloche	quand sonne,	les fiancés	
<i>ingliša·ta·qa</i>	<i>ri·n,</i>	<i>suma·q</i>	<i>p'aca·rq·sqa.</i>	Ara parinu·n
à l'église	vont,	bellement	vêtus.	Le parrain d'arras
<i>ñawpa·q·ta</i>	<i>pusa·ri·n</i>	<i>maki·n·pi</i>	<i>carula·pata·pi</i>	arras <i>qulqi·ta</i>
en premier	conduit,	dans sa main	sur un plateau	l'argent des arras
<i>apa·spa.</i>	<i>Inglīša punku·man</i>	<i>caya·qti·n'ku·qa</i>	<i>tayta</i>	<i>kura·n</i>
en portant.	A la porte de l'église	quand ils sont arrivés,	M.	le Curé
<i>lluqsi·mu·n</i>	<i>hinq·spa-taq-mi</i>	<i>kasara·ci·n.</i>		
vient en sortant	et puis	[les] marie.		
4. <i>Kasara·ku·y</i>	<i>tukuy·ta-taq-mi</i>	<i>misa·ta</i>	<i>uya·ri·n'ku</i>	<i>cay·pata-</i>
Le se marier	une fois achevé aussi	la messe	ils entendent,	ensuite
<i>man·ña-n</i>	<i>wasi·n'ku·ta</i>	<i>ri·pu·n'ku,</i>	<i>qurpa·ca·ku·sqa·n'ku</i>	<i>wasi·ta,</i>
déjà	à leurs maisons	ils re-vont,	où ils se sont logés	à la maison,
<i>hina·pata·man-taq</i>	<i>ima·lla·ta-pis</i>	<i>mikhu·yku·spa</i>	<i>ukya·yku-</i>	
et ensuite	toutes sortes de bonnes choses	ayant mangées	ayant	
<i>spa</i>	<i>bata·ri·pu·n'ku</i>	<i>istansia wasi·n'ku·man.</i>	<i>Cawpi</i>	<i>ñan·man-mi</i>
bues	ils se lèvent pour aller	à leur maison de domaine.	A mi chemin	
<i>tari·pa·mu·n'ku</i>	<i>mallki apajata</i>	<i>apa·mu·q·kuna.</i>	<i>Mallki·qa</i>	
viennent à leur rencontre	l'arbre-cadeau	ceux qui apportent.	L'arbre	

ima sumaq t'iqrqu'sqa-n *kastilla cuku'kuna'wan,*
 combien bellement orné est avec des coiffures [de laine] de Castille,
kay-chika-n karay k'aspi'pi. Mallki apa'mu'q wayna-qa
 sur le grand comme ça énorme bâton. Le apportant l'arbre jeune homme
allin'ni'n'manta aklla'sqa-n, rakhuy-rakhu q'aray-
 à cause de son bien (= ses qualités) choisi est : gros-gros pelé-
q'ara puka pallay puncu'wan, sintura t'iqrqu'sqa, pusaq
 pelé avec un poncho rouge à dessins, la ceinture serrée, dans ses huit
riru'n'pi surtiya'wan lluc'u'yku'sqa yuraq pañuylu'wan
 doigts avec des bagues enfoncé, avec un blanc mouchoir
kunka'n wata'rqu'sqa, franja montera qhaqa'ri'sqa.
 son cou attaché, le chapeau à franges (un peu) relevé (sur le front).
Lluq'i-paña'man phawa'ri'spa-taq mallki'ta ima'yma-
 Et à gauche [et] à droite en courant, l'arbre de toutes sortes de
na sumaq'ta tusu'ci'n, sunqu kawsa'ri'y'ta-raq
 manières bellement il fait danser, de manière à ressusciter le cœur encore,
pinkuyllu tuka'q'kuna'q taki'q sipas'kuna'q ñawpa'qi-
 des jouant du pinkuyllu [et] des chantant jeunes filles en leur
n'pi.
 devant.

Qhaswa'q'kuna-qa khayna'ta-n taki'y'ta qalla'ri'n :
 Les [filles] chantant en chœur comme ceci à chanter commencent :

Urpica'ta-n pusa'sa'n'i
 Une petite colombe je suis en train de conduire

makar-sinta watu'yuq'ta,
 un ruban [couleur de] nacre (?) ayant [en guise de] lien,

urpica'ta-n pusa'sa'n'i
 une petite colombe je suis en train de conduire

sagun sinta watu'yuq'ta.
 un ruban [couleur de]-? ayant [en guise de] lien.

Medina'q ususi'n kusa'ca,
 De [la famille des] Medina sa fille [est] joli-ette,

Cawis'pa ususi'n kusa'ca
 de [la famille des] Chávez sa fille [est] joli-ette,

mayqin ka'q'ca-taq kusa'ca ?
 laquelle étant (+ dimin.) aussi [est la plus] joli-ette ?

cawpi *kaq'ca-cu* *kusa'ca ?*
 La au milieu étant (+ dimin.) est-ce que [est la plus] joli-ette ?

canaku *kaq'ca-cu* *kusa'ca ?*
 La extrême étant (+ dimin.) est-ce que [est la plus] joli-ette ?

U-taq :
 Ou encore :

Kulli sara'ca'y
 Mon petit maïs rouge,
wayra sara'ca'y
 mon petit « maïs de vent » (légèrement rouge),
pasa'q'masi'ca'y
 ma petite compagne de passer [la vie],
yanqa'lla'n'manta
 d'en vain seulement
qasi'lla'n'manta
 par illusion seulement
tumpa'q'masi'ca'y !
 ma petite compagne d'être calomniée !

5. *Kaykuna-ta* *ima-yma'na'kuna'ta-wan-pas* *ima* *suma'q'ta*
 Ces choses-ci avec toutes sortes de choses en outre combien bellement
c'ayña hina *taki-yku'spa-n* *pusa'ri'n'ku* *kasara'ku'q'ku-*
 comme chardonnerets en chantant gentiment ils conduisent les se ma-
na'ta *wasi'n'ku-kama.*
 riant jusqu'à leur maison.

Kay *wasi'pi-qa* *suya'n-mi* *pay'kuna'paq* *huk* *waylla'manta*
 Dans cette maison attend pour eux une de waylla
ruwa'sqa *suma'q* *wasi'ca,* *cay-mi* *waylla-wasi* *ni'sqa*
 faite belle maisonnette, celle-là est « maison de waylla » dite
suti-yuq. *Kay* *waylla-wasi-qa* *huk* *pirqa'man* *q'imi'sqa-n*
 ayant nom. Cette maison de waylla à un mur est encastree,
kišwar k'aspi'kuna-wan *ruwa'sqa* *q'umir* *waylla ichu-wan*
 avec des bâtons de peuplier faite, avec de la verte herbe-waylla
wasi'ca'sqa. *Waylla-wasi ukhu'pi-n* *tiya'ri'ci'n'ku* *kasara'ku'q'kuna'ta-qa*
 couverte. Dans la maison de waylla ils font asseoir les se mariant,
hina'spa-taq-mi *kantu'manta* *parabin'ta* *qu'yku-*
 et puis en partant d'un bout (= en file) compliment ils donnent

n'ku *iskay·ni·n'ku·man,* *tukuy ima* *sumaq* *simi·kuna·ta*
gentiment à eux deux, toutes belles paroles

uya·ri·yka·ci·spa·n'ku. *Qhašwa·q·kuna·qa* *kunan·qa*
eux faisant entendre gentiment. Les [femmes] chantant en chœur maintenant

khayna·ta·n *taki·n :*
comme ceci chantent :

Kay·mi *kay·mi* *wasi·ca·yki*
Celle-ci est celle-ci est ta maisonnette,

niña·ca·y señora,
madame ma petite enfant,

kay·pi·n *kay·pi·n* *tiya·pu·n'ki*
ici ici tu vivras

q'uñiy *q'uñiy* *qisa·ku·spa.*
chaud chaud en faisant ton nid.

Kay·hina·ta *taki·spa·n'ku* *ċisi·ya·ci·n'ku,* *tuta*
De telles choses eux chantant ils [les] font passer la journée, et la nuit

caya·mu·qti·n-taq·mi *huk* *wasi·pi* *puñu·ci·n'ku* *parinu·kuna*
quand vient arrivant, dans une autre maison [les] font dormir les parrains,

tawa *bila·ta* *hap'i·ci·spa* *kay·hina·ta* *anya·spa :* « *Wawa·*
quatre bougies [les] faisant tenir, comme ceci [les] admonestant : « Mes

y·kuna, *kasadu bira* *kawsa·y·qa* *batun* *yaca·y·paq·mi,* *tukuy*
enfants, vie conjugale le vivre pour grand savoir est, pour tout

yuya·y·paq·mi· *Qhari·n* *ka·na·n* *warmi·q* *llanibu·ku·*
penser est. L'homme devant être est, de la femme où elle s'ombra-

na·n *sawsi mallki ;* *warmi·taq·mi* *ka·na·n* *llanp'u·sunku*
gera l'arbre saule ; et la femme devant être est [de] cœur doux,

tukuy ima *qhari·q* *kama·ci·n* *bunt'a·q,* *wawa·n·kuna·q* *ċaki·*
tout de l'homme son ordre remplissant, de ses enfants où ils

pa·yku·na·n *pukyu.* *Tukuy ima* *warmi·qhari·q* *huca tari·y·*
se désaltéreront la source. Tout de femme [et] mari leur rencontrer

ni·n·qa *wasi·pirqa·n'ku* *ukhu·pi·n* *cinka·na·n* *mana*
faute à l'intérieur de leurs murs de maison devant se perdre est, de

pi·q·pas *uya·ri·sq'a·n.* »
personne son entendu. »

Kay *simi·kuna·ta* *aswan* *sumaq* *simi·kuna·ta wan* *anya·yku·*
Ces paroles-ci avec de plus belles paroles [les] ayant admo-

<i>-spa-n</i>	<i>puñu'ya-ci'n'ku</i>	<i>parinu'kuna-qa</i>	<i>aijadu'n-</i>			
mestés gentiment	font gentiment	dormir les parrains (sujet)	leurs filleuls			
<i>Ku'ta,</i>	<i>llabi'wan</i>	<i>punku'ta</i>	<i>wisq'a'spa-taq-mi.</i>	<i>Llabi'ta</i>	<i>apa'n</i>	
(compl.),	avec la clef	la porte	en fermant aussi.	La clef	emporte	
<i>batun</i>	<i>parinu</i>	<i>qhipa'ntin</i>	<i>paqar'man</i>	<i>pay-kiki'n</i>	<i>kica'ri'na'n'paq.</i>	
le grand	parrain,	au suivant	matin	lui-même	pour son devant ouvrir.	
6.	<i>Qhipa'ntin</i>	<i>p'uncay-qa</i>	<i>surtija c'uti'y-mi.</i>	<i>Hayk'an</i>	<i>muna-</i>	
	Le suivant	jour	le ôter les anneaux est.	Tous	les	
<i>-q-wallu-q-mi</i>	<i>huñu'yku'kun</i>	<i>hina'spa-taq-mi</i>	<i>watik'manta</i>			
amis	s'assemblent gentiment	et puis	de nouveau			
<i>waylla-wasi'pi</i>	<i>tiya'ri'n'ku</i>	<i>nubiu'kuna'ta.</i>				
dans la maison de waylla	font asseoir (= installent)	les nouveaux mariés.				
<i>Qhari-pis</i>	<i>warmi-pis</i>	<i>kasara'sqa'n'ku</i>	<i>surtija-yuq-</i>			
Et l'homme	et la femme,	(avec lequel ils ont) été mariés	ayant l'anneau			
<i>kama-n</i>	<i>ka'n'ku,</i>	<i>arras carula-n</i>	<i>misa-pata'pi</i>	<i>cura'ku'n</i>	<i>ara parinu-</i>	
tous deux	sont,	le plateau des arras	sur la table	se pose	et le parrain	
<i>taq-mi</i>	<i>tukuy</i>	<i>runa'ta</i>	<i>khayna'ta</i>	<i>ni'n :</i>	<i>« Hayk'an muna-q-waylluq</i>	
d'arras	à tous	les gens	comme ceci	dit :	« Tous les amis,	
<i>yanapa'yku'suncis</i>	<i>kasara'ku'q'kuna'ta</i>	<i>miyu-buk-ral'wan,</i>	<i>ima'n</i>			
aidons gentiment	les se mariant	avec un demi [ou] un réal,	avec ce que			
<i>ati'sqa'ncis'wan-pas</i>	<i>kay</i>	<i>surtija c'uti'y p'uncay'ni'n'ku'pi. »</i>	<i>Kay'ta</i>			
nous pouvons	en ce	leur jour d'ôter les anneaux. »	Et ceci			
<i>xima'rq'u'spa-taq-mi</i>	<i>pay</i>	<i>galla'ri'n</i>	<i>surtija c'uti'y'ta</i>	<i>llasaq</i>		
ayant dit vivement	lui	commence	à ôter les anneaux	avec un abondant		
<i>qulqi'wan.</i>	<i>Pay'pa</i>	<i>qhipa'n'ta-qa</i>	<i>batun</i>	<i>parinu-n</i>	<i>hayku'n</i>	<i>c'uti'q</i>
argent.	De lui	à son après	le grand	parrain	entre	devant ôter,
<i>may-chika kuti-qa</i>	<i>ara parinu'ta</i>	<i>llalli'spa</i>	<i>qulqi cura'y'ni-</i>			
souvent	le parrain d'arras (compl.)	en surpassant	dans son poser			
<i>n'pi;</i>	<i>hina'man-taq-mi</i>	<i>tayta-mama</i>	<i>llipi</i>	<i>yawar'masi</i>	<i>ayllu-</i>	
argent;	et puis	les père [et] mère,	tous	les con-sanguins	pa-	
<i>kuna,</i>	<i>hina-pata'man-taq</i>	<i>llapa</i>	<i>muna-q-waylluq.</i>	<i>Sapanka</i>	<i>surtija c'uti-</i>	
rents,	et puis	tous	les amis.	A chacun	ôtant les	
<i>-q-man-mi</i>	<i>ara parinu-qa</i>	<i>sumaq</i>	<i>sunqu'ta</i>	<i>haywa'n</i>	<i>tragu kupa-</i>	
anneaux	le parrain d'arras	son beau	cœur	offre	dans un verre d'eau-	
<i>pi</i>	<i>mana-cay-qa</i>	<i>aqha'lla'pi-pis.</i>	<i>Surtija c'uti'y</i>			
de-vie	ou	dans de la chicha seulement même.	Le ôter les anneaux			

tuku'y-ta-qa *qulqi-n* *ajusta'ku'n* *hina'spa-taq-mi* *ara parinu-qa*
une fois fini, l'argent se compte et puis le parrain d'arras

warmi'man *intriga'n* *waqayca'na'n-paq* *yapa-yapa*
à la femme [le] remet pour son devant [le] garder beaucoup beaucoup

anya'paya'spa : « *Kay qulqi-qa* *wasi simintu-paq-*
l'admonestant itérativement : « Cet argent-ci pour les fondations de la

mi *mana-n* *t'anta'yki-paq-cu* *mišk'i'yki-paq-cu* » *ni'spa.*
maison est, pas n'est pour ton pain, pour tes douceurs » disant.

Ka-q-taq *qhari'ta-pis* *ni'n :* « *Mana-n kay qulqi-qa wayra'man*
De même à l'homme aussi il dit : « Pas n'est cet argent-ci au vent

qara'rqu'na'yki-paq-cu » *ni'spa.*
pour ton devant [le] donner à dévorer » disant.

Wakin muna'q-kuna-qa *uywa'wan-pis* *c'uti'n-mi* *surtija'ta.*
D'autres amis avec un animal aussi ôtent les anneaux,

Kay uywa'kuna'manta-taq-mi *lista* *ruwa'ku'n* *qhipa p'uncay-*
Au sujet de ces animaux aussi un inventaire se fait, aux suivants

kuna'man *caski'kapu'na'n'ku-paq.*
jours pour eux devant être reçus.

7. *Surtija c'uti'y qhipa'ta-qa* *parabin'ta-n* *qu'yku'naku-*
Après le ôter les anneaux, le compliment ils se donnent gentiment réci-

n'ku *tukuy ima ruwa'sqa-pas* *alli'lla-n* *ka'na'n-paq.*
proquement tout ce qu'ils font bien seulement pour son devant être.

Mallki'ta-pas *ka'q lla-taq-mi* *ima-yma'na'wan* *hunt'a'sqa'ta*
L'arbre aussi, de même avec toutes sortes de choses rempli

p'aca-rqa'ci'spa *nubiu'kuna'q* *qaylla'n'man* *apa'mu'n'ku,* *hina-*
l'ayant revêtu, des nouveaux mariés à leur présence ils apportent, et

spa-taq-mi *mallki apajata* *apa'mu'q-qa* *paribin'ta* *qu'yku'n*
puis, l'arbre cadeau l'apportant le compliment donne gentiment

kasara'ku'q-kuna'man *hina'spa-taq-mi* *khayna'ta ni'n :* « *Kay'lla'ta-*
aux se mariant et puis comme ceci dit : « Ceci seulement

pis *caski'yku'wa'y'cis* *urpi'y'kuna,* *sunqu'y'kuna* » *ni'spa.*
même recevez de moi mes colombes, mes cœurs » disant.

Hina-pata'man-taq-mi *mallki'ta* *tukuy* *yuya'y'lla'wan* *kumpa'n'ku*
Et puis l'arbre avec tout penser seulement ils renversent

apajata'kuna *hurqu'na-paq.* *Mallki'manta-n* *p'itiqua'n'ku* *manka'ta*
les cadeaux pour le devant retirer. De l'arbre ils arrachent la marmite,

wislla'ta *p'uku'ta* *jaru'kuna'ta'wan-pas.* *Kay'ta-taq-mi* *caski'n'ku*
la louche, [les] assiette[s] avec les pots aussi. Ceci aussi reçoivent

nubiu.kuna *q'ipiña'ta* *tarwa* *c'ullpa'n'manta*
les nouveaux mariés, une étoffe pour porter par les quatre pointes

hap'i'yku'spa. *Hina-pata'man-qa* *paška'n'ku-n* *kastilla cuku-*
ayant saisi. Et puis ils détachent les coiffures [de laine]

kuna'ta *sapanka'manta* *waqayca'sqa'n* *hurqu'na'n'ku'paq.*
de Castille, de chacune son gardé (= contenu) pour leur devant retirer.

Ña *q'ala'ta-ña* *paška-spa-taq-mi* *parabin'ta* *qu n'ku*
Et déjà tout déjà ayant détaché, le compliment ils donnent

apajata apa'mu'q'man. *Kay ayni'ta-qa* *kuti'ci'na'n'ku-n* *caski'q'kuna*
à l'apportant le cadeau. Cet ayni devant rendre sont les recevant

buk *qhipa* *p'uncay'man* *ka'q'lla'ta-taq.*
à un autre (d')après jour de la même manière.

Kasara'ku'y'pi-qa *tukuy ima ruwa'y'pi* *hina-n* *q'uym*
Dans le se marier, dans tout faire (= acte) comme, est le q'uymi

cura'na-puni *p'aca-mama'man* *awki'kuna'man*
devant être posé absolument à la Terre Mère, aux Seigneurs (les monts),

tukuy ima-yma'na *ruwa'sqa-pas* *alli'lla'n* *ka'na'n'paq.*
tout quoi que ce soit fait bien seulement pour son devant être.

Mana *paca-mama'q* *lišinša'manta-qa* *mana-n ima-pis* *ruwa'y*
Non de la Terre Mère par la permission, aucun faire

ati'kun-cu.

ne se peut.

9. *Kasara'ku'y'pi-qa* *batun* *kusi'ku'y-mi* *lliur'paq-pas.* *Tukuy-mi*
Dans le se marier un grand se réjouir est pour tous aussi. Tous

taki'n *tusun* *irqi-pis* *warma-pas* *macu-pis* *paya-pas,* *layasi-*
chantent dansent, et enfants et jeunes, et vieux et vieilles et les

kuna-taq-mi *khayna'ta* *taki'paya'naku'n'ku :*
co-beaux-parents comme ceci se chantent itérativement réciproquement :

Warmi wawa'yuy-mi *ni'n :*
La [belle-mère] ayant l'enfant-femme dit :

Pi'paq-raq-mi *uywa'sqa'n'i,*
[Sans savoir] pour qui encore, je [l']avais élevée,

tayta'lla'y *layasi,*
mon petit monsieur co-beau-père,

puka'y puka'y uya'ntin'ta,
avec son rouge-rouge visage,

mama'lla'y layasi.
ma petite dame co-belle-mère.

Qan-câ gustu-pis ka'ku'n'ki
Toi, il se peut, satisfaite même tu es pour toi,

uspha pica'q'ta tari'spa;
une [femme] pour nettoyer la cendre : ayant rencontré ;

Ñuqa-qa mana-n gustu-cu
mais moi pas ne suis satisfaite,

ñuqa-qa mana-n sami-cu.
mais moi pas ne suis heureuse.

Qhari wawa'yuq-taq-mi kuti'ci'n :
Et la [belle-mère] ayant l'enfant-homme répond :

Kunan-qa gustu-yâ tiya'y,
Maintenant satisfaite donc vis,

sawsi mallki'ta tari'spa ;
l'arbre saule ayant rencontré ;

Kunan-qa gustu-yâ tiya'y,
maintenant satisfaite donc vis,

cakra cuki'q'ta tari'spa.
un [homme] pour creuser avec le tirapié le champ ayant rencontré.

Qan-câ gustu-pis ka'ku'n'ki
Toi, il se peut, satisfaite même tu es pour toi,

c'uñu-laki'ta tari'spa ;
le dépôt de c'uñu ayant rencontré ;

Ñuqa-qa mana-n gustu-cu
mais moi pas ne suis satisfaite,

i'iski p'ašña'ta tari'spa.
une dépeignée fille ayant rencontré.

Hina-n tuku'n kasara'ku'y-qa cay'ta-taq-mi ni'n'ku :
Ainsi finit le se marier et cela ils disent :

« *Kinsa p'uncay qunpi-cusi*
« Trois jours belles étoffes,

wata'n wata'n q'unca misi ! »
son année [et] son année chat de foyer ! »

ni'spa warmi'q ñaka'ri-na'n'ta rikhu'spa'n'ku.
disant, de la femme son devant être martyrisée eux voyant.

TRADUCTION

1. Voici comment se marient les gens du pueblo de Languì.

Les occasions de faire connaissance, pour le jeune homme et la jeune fille, sont la garde des troupeaux, les travaux agricoles, le Carnaval.

2. Quand les parents du jeune homme se sont aperçus de ses sentiments, ils lui demandent si son attachement est sérieux. S'il répond affirmativement ses parents s'abouchent avec les parents de la jeune fille pour faire agréer la demande. Pour cela, ils leur apportent un petit présent (de coca, de chicha, d'eau-de-vie). Si les parents de la jeune fille l'acceptent dès la première fois, c'est qu'ils veulent bien du garçon pour gendre. S'ils se montrent réticents et n'acceptent pas le présent, on leur fait une seconde visite avec un second présent. S'ils sont toujours réticents et n'acceptent pas, on fait une troisième démarche. A cette troisième fois, s'ils acceptent, tous ensemble arrangent le mariage de leurs enfants.

3. Pendant ces négociations, les deux amoureux vivent déjà ensemble. Puis les parents fixent un jour pour le mariage, désignent deux parrains, le « parrain d'arras » et le « grand parrain », et conviennent de toute chose pour marier convenablement leurs enfants. Quand arrive le jour fixé, un cortège accompagne les nouveaux mariés au pueblo, conduit par les parents, les amis, les parrains. M. le Curé étant prévenu d'avance, il n'y a, ce jour-là, qu'à lui rappeler la cérémonie. Au son des cloches, les fiancés, bien vêtus, entrent à l'église. Le cortège est conduit par le parrain d'arras, qui porte dans la main l'argent des arras. Sur le seuil de l'église, M. le Curé les accueille, puis procède au mariage religieux.

4. Après le mariage, l'assistance entend la messe, puis chacun rentre dans la maison (d'amis) où il est logé. Après un bon repas bien arrosé, ils se hâtent d'aller tous à une maison des champs (d'une des deux familles). A mi-chemin, viennent à leur rencontre les porteurs d'arbres-cadeaux. L'arbre est richement garni. C'est un très long bâton sur lequel sont accrochés des bonnets de laine. Le jeune homme qui porte l'arbre est choisi pour ses qualités physiques : bien fait, élégant, il porte un poncho rouge orné de dessins, une ceinture serrée ; à tous ses doigts, sauf aux pouces, il a des bagues ; un foulard blanc entoure son cou et il est coiffé d'un large chapeau à franges, un peu relevé par devant. Il court de droite et de gauche, faisant danser l'arbre de milles jolies manières fort plaisantes, en avant des joueurs de pinkuyllu et de jeunes filles qui chantent. Celles-ci chantent par exemple :

J'amène une petite colombe
tenue (en laisse) par un ruban (couleur) de nacre (?)
j'amène une petite colombe
tenue par un ruban (couleur) de...(?)

La fille des Medina est jolie,
jolie la fille des Chavez...
Quelle est la plus jolie ?
Celle du milieu est-elle la plus jolie,
ou plus jolie celle du bout ?

ou encore :

Mon petit maïs rouge, mon petit maïs rosé,
petite compagne de ma vie,
ce n'est que sans raison,
ce n'est que par erreur
qu'on a jase sur nous, ma petite !

5. Elles chantent cela et bien d'autres choses, gazouillant comme des chardonnerets, et accompagnent les nouveaux mariés jusqu'à la maison.

Là se trouve préparée une jolie hutte d'herbe *waylla*, qu'on appelle la « maison de *waylla* » ; elle est faite de branches de peuplier, amarrée à un mur, et couverte de grande herbe *waylla*, verte. Ils y font asseoir les nouveaux mariés et tout le monde défile devant eux, leur donnant force compliments. Le chœur des chanteuses chante :

Voici ta maisonnette,
ma petite dame,
ici, ici tu vivras
bien au chaud dans ton nid.

On occupe ainsi leur journée. Quand la nuit tombe, on les conduit dans une autre pièce pour qu'ils y dorment. Les parrains leur donnent quatre bougies à tenir et les sermonnent en ces termes : « Mes enfants, la vie conjugale réclame beaucoup de sagesse et d'attention. Il faut que l'homme soit le saule qui couvrira la femme de son ombre. Il faut que la femme exécute avec douceur tout ce que lui commande son mari, qu'elle soit la source où se désaltéreront ses enfants. Toute faute d'un époux envers l'autre doit rester cachée entre les murs de la maison, sans que personne en entende parler. »

Après ces conseils et d'autres, mieux dits, les parrains enferment à clef leurs filleuls. Le grand parrain emporte la clef avec lui, pour revenir ouvrir lui-même le lendemain matin.

6. Le lendemain, c'est le rite d'« ôter les anneaux ». Tous les amis s'assemblent, installent de nouveau les jeunes mariés dans la « maison de *waylla* ». Ceux-ci ont tous deux au doigt l'anneau de leur mariage. Le plateau des *arras* est posé sur la table et le parrain d'*arras* dit à l'assistance : « Mes amis, aidons tous ce jeune couple en lui donnant un réal, un demi-réal, ce que nous pouvons, dans la cérémonie de ce jour. » Sur ces paroles, il ôte lui-même les anneaux en donnant beaucoup d'argent. Après lui se

présente le grand parrain, qui souvent le surpasse en générosité. Puis viennent les parents, puis tous les amis. A tous ceux qui ôtent les anneaux, en signe d'affection, le parrain d'*arras* offre un verre d'eau-de-vie, ou simplement de la chicha. A la fin de la cérémonie, on compte l'argent, que le parrain d'*arras* remet à la femme pour qu'elle le garde, lui donnant de solennels avertissements : « Cet argent doit servir aux fondations de votre maison, et non à t'acheter du pain, des gourmandises. » De même, au mari, il dit : « Cet argent, il ne faut pas le donner à manger au vent. » Certains, en ôtant les anneaux, annoncent le don d'un animal. On tient aussi un inventaire de ces dons, qui sont livrés les jours suivants.

7. Après la cérémonie d'« ôter les anneaux », ils échangent des compliments et des vœux. C'est alors seulement qu'on apporte devant les mariés l'arbre, qui a été garni de toutes sortes de choses. Le porteur complimente le jeune couple et dit : « Recevez de moi ce simple présent, mes colombes, mes cœurs. » On fait tomber l'arbre avec beaucoup de précautions pour en retirer les cadeaux : on en extrait une marmite, une louche, des assiettes, des pots. Tout cela aussi, les mariés le reçoivent dans une étoffe carrée qu'ils tiennent par les quatre pointes. Enfin on détache les bonnets de l'arbre pour en retirer ce qu'ils contiennent. Quand tout est recueilli, les mariés donnent le compliment au porteur. Ceux qui ont reçu un tel *ayni* devront le rendre, tout semblable, dans une circonstance analogue.

Le mariage, comme toute action, est nécessairement précédé du rite du *q'uymi*, offert à la Terre Mère et aux Seigneurs Monts, pour que l'entreprise tourne bien. Rien ne peut se faire sans la permission de la Terre Mère.

8. Pendant le mariage, tout le monde est dans la joie : enfants, jeunes gens, vieux et vieilles chantent et dansent. Les beaux-parents s'adressent des couplets de ce genre :

La mère de la jeune femme dit :

Ah, si j'avais su pour qui je l'élevais,
monsieur mon petit compère,
avec son beau visage coloré,
madame ma petite commère !

Toi du moins, tu peux être satisfaite,
ayant trouvé qui balaiera ta cendre.
Mais moi, je ne suis pas satisfaite,
non, je ne suis pas heureuse.

La mère du jeune homme répond :

Vis donc satisfaite, à présent,
ayant trouvé le saule qui te soutiendra.

Vis donc satisfaite, à présent,
ayant trouvé qui piochera ton champ.

Toi du moins, tu peux être satisfaite,
ayant trouvé [un gendre qui vaut] une provision de *c'uñu* (papas
[gelées]).

Mais moi, je ne suis pas satisfaite,
n'ayant trouvé qu'une échevelée.

Ainsi s'achève le mariage. Les gens disent :

« Trois jours de belles étoffes,
et, pour la vie, — chat du foyer ! »

signifiant par là le triste destin de la femme.

COMMENTAIRE.

Sur le mariage, v. Gabriel Cosío, *Las formas matrimoniales*, Cuzco, 1935-1. Le pâturage, le champ de papas, les fêtes carnavalesques sont en effet, nous l'avons vu, les circonstances ordinaires où garçons et filles s'apprécient et s'attachent. En certains lieux, au début du Carnaval, une occasion particulière leur est aménagée. Máximo Ortiz Guerra (17 ans, Cuzco) me dit que, dans plusieurs bourgs et villages du voisinage (Pisac, Calca, San Salvador...), le dimanche de Quinquagésime, les jeunes gens passent dans toutes les maisons prendre les filles non mariées, sans leur faire nulle violence (dances, rondes de 3 heures après-midi à 9 heures du soir) et les ramènent chez elles. Puis, la nuit suivante, avant l'aube, garçons et filles montent sur les hauteurs pour cueillir ensemble des fleurs de *panti* : c'est le *panti palla-ku-y*. Máximo m'affirme aussi que l'idylle est parfaitement correcte ; les filles chantent, quelque peu hypocritement :

Yanqa mama-y kaca'wa-rqa'n'ki,
yanqa tata-y kaca'wa-rqa'n'ki,
panti panti t'ika palla'ku-na-y'paq,
yanqa qhari tupa'ku-na-y'paq !
yanqa p'aqla qara'wan tupa'ku-na-y'paq !

En vain, ma mère, tu m'avais envoyée,
en vain, mon père, tu m'avais envoyée,
pour que je cueille des fleurs de *panti*, —
en vain, pour que je rencontre un mari,
en vain, pour que je me rencontre avec un élégant [m. à m. « beau
[lisse] »]

(Ce « *yanqa*, en vain » est généralement démenti par l'événement : après le Carnaval, les demandes en mariage tombent dru dans le pueblo.)

2. Al. me dit que, dans ces démarches et négociations, les deux futures belles-mères jouent le rôle principal.

Pour le département d'Ayacucho, *Apuntes...*, pp. 95-106 (1943) donne un admirable exposé de tous les « moments » du mariage et de la « psychologie fonctionnelle » des principaux acteurs. Notamment pp. 97-100, v. la description minutieuse du « *yaycupacu(y)* », de la demande en mariage, assez proche de celle qui est ici notée. Tout y est comédie traditionnelle : arrivée de nuit, impromptue et pourtant attendue, des parents du jeune homme dans la famille de la jeune fille; réception, dialogue où il n'est pas question de l'objet de la visite, mais où tout le monde se comprend; feinte surprise des parents de la jeune fille devant la demande, faite en clair une fois que les demandeurs sont sûrs d'être agréés. On notera surtout la valeur contraignante du cadeau (le *kipu'ca*, « atadito », diminutif du fameux mot *kipu* « nœud, quipu ») accepté : si les parents de la jeune fille ont reçu et bu l'eau-de-vie qu'on leur a apportée, ils *doivent* donner la fille; s'ils ne le font pas, ils ont à rendre l'eau-de-vie, « cosa ridicula, vergonzosa, nada aceptable por la decencia ». Si ensuite le mariage n'a pas lieu, fût-ce pour une raison de force majeure, les parents de la jeune fille sont contraints, au besoin par les autorités locales, à rembourser les frais de la demande, c.-à-d. le cadeau qu'ils ont accepté et les dépenses annexes.

De très vivantes descriptions, analogues, des « approches du mariage » (notamment de la visite de demande), et généralement de tous les usages, se rencontrent dans les dossiers de l'*AFL*. Je signale particulièrement aux chercheurs, pour le département du Cuzco, *AFL*, 46/65, 11-12 (R. E. de Vivanco, preceptora d'école à Puica, prov. d'Acomayo, 1947 : « *Huarmi munacuy*, petición de matrimonio »); 47/53, 57-58 (G. Farfan de Rodríguez, directrice d'école à Lamay, prov. de Calca, 1947 : « *Sirvinakuy* »); surtout 46/64, 78-83 (Carlos Rimac, Indien de 38 ans, marié, de Compone, prov. d'Anta, 1946 : « Costumbres relacionadas con la pretensa; petición de la mano de la novia; concubinato y matrimonio del indio; lo que se llama *munanacuy*, *traguchicuy*, *servinacuy* y *casaracuy*. »)

3. L'expression *kipu'ca'nakuy* « s'offrir mutuellement des présents », est traditionnelle, bien que seuls les parents du garçon apportent un *kipu'ca* (cf. un emploi analogue de *'naku'*, ci-dessus, p. 63).

Les deux « novios » vivent plus ou moins longtemps ensemble avant le mariage, pour réunir l'argent nécessaire aux frais de la fête, dit Bustamante; sûrement aussi pour « s'essayer », puisque parfois les choses se rompent, sans qu'il y ait déshonneur pour la jeune fille. Ce temps d'essai s'appelle *sirvinakuy* « se servir mutuellement ».

Sur les « padrinos de matrimonio », choisis, comme celui du baptême,

pour leur fortune ou leur influence (généralement des métis, du moins le *hatun padrino*), v. Bustamante, *op. cit.*, p. 102. Bien qu'Al. prononce régulièrement *arras*, mais *ara pa(d)rinu*, je pense qu'il ne faut pas traduire « parrain d'autel », mais « parrain des *arras* » (les *a.* étant quelques pièces de monnaie que le fiancé donne à la fiancée).

La cérémonie catholique est bien distincte du rituel indien : Al. la mentionne d'un mot.

4. Le *mallki*, à la différence de celui des semailles (ci-dessus, p. 68) est, sinon un arbre véritable, du moins « un palo grande como un mástil », fort lourd, que le porteur, penché en arrière, tient à deux bras, l'appuyant à la base sur son bas-ventre (symbolisme phallique ??). Il y a parfois trois ou quatre porteurs de *mallki*, suivant les *ayni* qui restent dus aux familles qui marient leurs enfants (cf. ci-dessous, § 7, et ci-dessus, pp. 28, 63, 67). En général le porteur est un jeune homme célibataire, qui couvre à lui seul les frais de garniture du *mallki*. Les nouveaux mariés, s'ils sont pauvres, économiseront dès le lendemain du mariage pour avoir de quoi lui rendre l'*ayni* le jour, peut-être tout proche, où il se mariera lui-même. Il y a un groupe de musiciens et de chanteuses avec chaque *mallki*, mais seuls les porteurs dansent.

Par les couplets cités dans le texte, les chanteuses expriment les pensées supposées du « novio ». Dans d'autres couplets, elles s'adressent à lui au nom de la « novia ». Par exemple :

Sigarru'ta pita'y
ama q'uñi'ci'spa,
yana'yki'ta pnsa'y
ama waqa'ci'spa.

Aspire la cigarette
sans la faire fumer,
emmène ta compagne
sans la faire pleurer.

muna'ku'sqa'y urpi'y'pa-qa
cukca'ca'n-pis yupa'sqa'ca-n,
kiru'ca'n-pis yupa'sqa'ca-n,
cay'lla-ña-taq, cay'lla-ña-taq!

De ma colombe aimée
même ses petits cheveux sont comptés,
même ses petites dents sont comptées,
attention, attention !

Dans toute la cérémonie — la grande fête de la vie de la femme — toutes les admonestations s'adressent à l'homme (sauf les quelques mots que dit le parrain à la femme, sur ses devoirs, aux §§ 5 et 6).

6. Il s'agit d'une dotation collective, en argent, en bétail et en biens

meubles, à laquelle participe tout le pueblo, à charge de revanche, pour les bénéficiaires, à l'occasion du premier mariage qui aura lieu dans chaque famille donatrice. C'est donc un *ayni* typique (v. ci-dessus, p. 67) qui fait partie du statut de l'*ayllu* : v. Hild. Castro Pozo, *Nuestra Comunidad indígena*, Lima, 1924, pp. 127 et suiv.; et *Del ayllu al cooperativismo socialista*, Lima, 1936, p. 273.

Le *surtija c'uti'y* (ou *c'utki'y*) se fait, pour chaque donateur, deux fois, d'abord avec l'anneau de la mariée, puis avec celui du marié. Il ôte l'anneau au-dessus du plateau où il dépose (ou annonce) en même temps son offrande, comme si c'était l'anneau ôté qui la laissait tomber, qui la produisait, puis il repasse l'anneau au doigt. Le maximum de générosité usuel est 20 soles (en 1952, un dollar USA vaut un peu plus de 15 soles).

Dans les admonestations adressées à la femme, on notera que le pain est considéré comme un luxe (cf. ci-dessus, p. 58); *misk'i* (*misk'i*) « doux, douceur » a pris le sens de « golosina, gourmandise ».

7. Les objets suspendus à l'arbre, on le voit, complètent la dotation du jeune ménage : après l'argent pour les fondations de la maison, après le bétail, voici la batterie de cuisine. Pour l'*ayni* spécial du *mallki*, v. ci-dessus, § 4 (et commentaire).

Sur le *q'uymi*, v. ci-dessus, pp. 45.

8. Nouvel exemple de joutes en vers (cf. ci-dessus, p. 60-61) : chacune des deux belles-mères affecte de déprécier qui son gendre, qui sa bru. Parfois ce ne sont pas les belles-mères elles-mêmes qui échangent de tels couplets, mais d'autres femmes du pueblo qui les « représentent », avec gesticulation comique : les belles-mères se contentent de rire, avec l'assistance.

Les deux beaux-pères échangent d'autres couplets, pleins de sous-entendus sur leurs petites frasques passées et à venir. Par exemple :

Layasi k'antasi
waqra qiru·pi
tuma.q-masi !

Co-beau-père, compère (m. à m. « pareja »),
dans le vase de corne
compagnon de boire !

Layasi k'antasi,
macu suqta-wasi,
gan·lla·wan-puni-n
astá la snpay-wasi !

Co-beau-père, compère,
vieux à six maisons (= ménages),
avec toi seulement toujours ;
jusqu'à la maison du diable (= enfer) !

Bustamante, *op. cit.*, pp. 105-106, décrit le rite (*apa·ci·ku·y* « faire apporter

en son nom ») où les filleuls de mariage font apporter à leurs parrains, de la cuisine, des poules ou cochons d'Inde farcis, et où les deux individus qui les apportent « satirisent » ou même insultent les destinataires, lesquels ripostent, pour la grande joie du public.

Le proverbe final correspond à la dure réalité.

Qunpi-cusi : Lira, *kkonpi* « tejido fino y bordado »; *chussi* « tejido basto con friso, tejido doble y frisado ». A Langui, Al. traduit les deux mots réunis par « frazadas de muchos colores »; ils désignent aussi les tapis.

VII. La construction du toit.

1. <i>Llanthuykuq'ni'ncis</i>	<i>tapa-qisa'ta-qa</i>	<i>kkayna'ta-n</i>	<i>ruwa'yku</i>
Nous ombrageant	le nid	comme ceci est	notre faire

Langi-Layo llaqta'pi-qa.
dans le pays de Langui-Layo.

<i>Huk</i>	<i>ciqas'ta</i>	<i>may'pi-pas</i>	<i>aklla'ri'spa-n</i>	<i>simintu'ta</i>
Un	lieu	quelque part	ayant choisi, il y a	les fondations
<i>kica'na,</i>	<i>simintu</i>	<i>kica'na'paq-taq-mi</i>	<i>kinsa</i>	<i>k'intu-</i>
devant ouvrir,	et les fondations	pour devant ouvrir il y a	trois	feuilles
<i>ta</i>	<i>cura'na</i>	<i>santa-tira'man.</i>	<i>Simintu'paq-qa</i>	
[de coca]	devant placer	pour la Sainte Terre.	Pour les fondations,	
<i>hasp'i'na-n</i>	<i>panpa'ta</i>	<i>huk miya'bara ukhu'ta</i>	<i>hina'man-taq-mi</i>	
devant gratter il y a	le sol	dans une demie vara	et puis il y a	
<i>cura'na</i>	<i>rumi'ta</i>	<i>huni'a'na'n-kama</i>	<i>allin</i>	<i>kabi'ci-</i>
devant placer	une pierre,	jusqu'à son devant remplir	bien	faite tenir
<i>sqa'ta</i>	<i>hall'p'a'wan</i>	<i>unu'wan</i>	<i>hic'a'spa,</i>	<i>pata'man-taq</i>
dedans,	avec de la terre	avec de l'eau	en jetant,	et au-dessus
<i>wan</i>	<i>lluta'spa.</i>	<i>Hina-pata'man-qa</i>	<i>adubi'ta-n</i>	<i>ruwa'na,</i>
boue	en collant.	Ensuite	la brique crue il y a	devant faire,
<i>ni'spa-qa</i>	<i>adubi</i>	<i>c'ati'na'n-kama-qa</i>	<i>tiya'yku'n-mi</i>	
puis	la brique crue	jusqu'à son devant sécher,	s'asseient vers le bas	
<i>simintu</i>	<i>allin'ta-n</i>	<i>masisa'yku'n.</i>		
les fondations,	bien	se solidifient.		

<i>May-chika kuti-qa</i>	<i>q'uymi-n</i>	<i>cura'ku'n</i>	<i>wasi simintu'q</i>	<i>allin</i>
Souvent	le q'uymi	se pose,	des fondations de la maison	bien
<i>takya'na'n-paq,</i>	<i>huk</i>	<i>allin</i>	<i>paqu'q</i>	<i>tukuy-ima</i>
pour leur devant être stable,	d'un	bon	sorcier	toutes sortes de choses

mikhu'sqa-kuna *santa tira-man* *apu-kuna-man* *haywa-ri-na-n-paq.*
mangées à la Sainte Terre, aux Seigneurs pour son devoir offrir.

2. *May-paca-cu's* *adubi* *caki'n cay-qa* *pirqa-n*
Quand la brique crue est sèche, alors le mur (= la maçonnerie)

ruwa'ku'n *asta* *mujiniti* *tuku'ku-y-kama.* *Hina-spa-taq-mi*
se fait jusqu'à les mojinetes s'achever. Et puis

k'aspi-ta-n *cura'ku-na* *listu-ta*
la poutre (= la charpente) il y a devant mettre prête (= en place),

cay-manta-taq *ichu-ta.* *May-paca-cu's* *tukuy* *ima-pas*
et ensuite la paille. Quand tout quoi que ce soit

huni'a-sqa *wasi'ca-y-paq* *cay-qa* *huk* *p'uncay-mi* *cura'ku'n*
[est] rempli pour couvrir la maison, alors un jour se pose

wasi'ca-na-paq. *Ña'n* *tukuy* *muna-q-wayllu-q* *aijado-kuna*
pour devant couvrir la maison. Déjà tous les amis [et] filleuls

yaca-n-ña, *hina-qa* *tukuy-mi* *wasi'ca-ku-y p'uncay* *huñu-yku-ku-*
savent déjà, ainsi tous le jour de couvrir la maison s'assemblent

n'ku *yanapa-ku-q.* *Mastru-kuna-n* *unanca-ku'n* *yaca-q-ni-n-manta*
aimablement devant aider. Les spécialistes se désignent d'après leur sachant

hina.
(comme).

Hina-taq-mi *wakin* *paradiru-ta* *t'iqi'n-ku,* *wakin-taq* *raqay-pata-*
Ensuite les uns les paraderos attachent et d'autres à sur la car-
man llusqi'n-ku *paradiru-q* *saya-na-n-paq* *tuqu-q.*
casse montent, des paraderos pour leur devant être fixés devant trouser.

Hina-spa-qa *paradiru* *saya'n,* *kumbrira* *wata-ku'n,* *kustanira-*
Ensuite les paraderos se fixent, la cumbrera s'attache les costa-

kuna wata-ku'n, *caqla-taq* *cura-ku'n.*
neras s'attachent, et le bâton mince se place.

May-paca-cu's *huni'a-sqa-ña* *k'aspi* *cura-ku'n*
Quand remplie déjà la poutre (= charpente) s'est placée

cay-paca-qa *waylla ichu-n* *mujiniti-kuna-man* *cura-ku'n* *ima-yma-na*
alors la paille-herbe aux mojinetes se place, combien combien

suma-q *p'ajj* *ni-sqa.* *Hina-pata-man-qa* *wasi'ca-q* *mastru-kuna*
belle [et] « chic » dite. Ensuite les couvrant spécialistes,

urilla ichu-ta-n *maña-ka-mu'n* *paca.* *Ichu haywa-*
la paille de bord demandent pour soi immédiatement. Devant présenter la

q-qa allin d'iti wayna-kuna-n cura-ku'n, cawca-maki mana
 paille de bien agiles jeunes gens se placent, de main légère, en ne
sama-yku-spa ichu haywa-na-n-ku-paq. Hina-n ni-spa-qa
 se reposant pas la paille pour eux devant présenter. Ainsi ensuite
wasi ichu-wan qata-ku'n q'iswa-wan sira-ku'n
 la maison avec de la paille se couvre, avec de la corde de paille se coud,
suma-q diricu k'aspi-ca-wan waqta-yku-sqa kalamina wasi
 bien droit avec de petits bâtons collée vers le bas, comme une maison
hina p'ajj ni-sqa ka-na-n-paq.
 de calamine « chic » dite pour son devant être.

Wasi-ca-ku-y-pi-qa t'aqa t'aqa-n canin-ca-sqa-kama llan-
 Dans le couvrir la maison par équipes sont désignés complètement les
k'a q runa-kuna : wakin-mi ichu suka-q wakin-taq
 travaillant gens : les uns la paille faisant en petits tas et d'autres
sikni-q wakin-taq mastu-kuna-man ichu haywa-q sirbisiu.
 l'émiettant et d'autres aux spécialistes la paille présentant serveurs.
Warmi-kuna-qa wak t'aqa-pi tiya-spa-n q'iswa-ta
 Les femmes en une autre équipe en étant assises la corde
ruwa.n-ku.
 font.

3. *Wasi-ca y tuku-ku-qtin-qa lomo-ta-n sira-*
 Le couvrir la maison quand se finit, la partie la plus haute ils
n-ku, hina-taq-mi aijado ikhu-ri-mu'n kurus-ta suma-q
 cousent, ensuite un filleul vient apparaître une croix bien
phisti-sqa-ta parinu-paq apa-mu-spa-n. Kurus-qa sinta-kuna-wan
 vêtue pour le parrain en apportant. La croix avec des rubans
maytu-sqa-n, huk maki-n-pi-n apa-mu'n tragu butilla-ta,
 enveloppée est, dans un sien bras elle apporte une bouteille d'eau-de-vie,
huk maki-n-pi-taq kuka khipu-ca-ta, hina-taq-mi lluksi-n
 et dans l'autre sien bras un petit paquet de coca, ensuite il monte
wasi-pata-man musika tuka-y pi.
 à sur la maison dans le jouer musique.

Wasi-ca-ku-y tuku-y-ta-qa punku-n kica-ri-ku'n ichu-wan
 Le couvrir la maison une fois fini, la porte s'ouvre, avec de la paille
wisq'a-sqa ka-sqa-n-manta, hina-taq-mi kay-paq-pas parinu
 fermée de son ayant été, ensuite pour cela aussi un parrain

unanca'ku'n, *kay* *parinu-qa* *punku'ta-qa* *kica'n* *muna'sqa'n*
se désigne, ce parrain la porte ouvre, avec son voulu

apajata'wan-mi.
cadeau.

4. *May-chika kuti-qa* *wasi'ca'ku'y'pi-qa* *cukcunpilla'y-mi* *ruwa-*
Quelquefois dans le couvrir la maison le danser c. se

ku'n *khayna'ta :* *ichu'wan-mi* *p'aca'ku'n'ku* *iskay kinsa*
fait comme ceci : avec de la paille se vêtent deux [ou] trois

runa *ichu'manta-taq-mi* *kaballu'ta* *t'iqi'n'ku*, *hina-n* *ima-yma'na*
hommes et de paille des chevaux ils tapissent, ainsi de toutes

rik'a'q *puklla'y'ta* *qalla'ri n'ku*, *misti'kuna'ta*
sortes à jouer ils commencent, les blancs (= les conquistadores)

yaca'paya'spa'n'ku, *wakin kuti-qa* *Qhajamarka'manta-n* *caya'mu-*
eux en imitant, certaines fois de Cajamarca ils viennent

n'ku *papel'ta* *apa'mu'spa* *hina-taq-mi* *phawa'yka'ca'n'ku*
arrivant, un papier en apportant, puis ils cour-aillent,

ima-yma'na'ta *asi'ci'na'n'ku'paq* *kusi'ci'na'n'ku'paq* *rima'spa*.
toutes sortes de choses eux pour faire rire eux pour faire s'amuser en disant.

Huk ka'q *cukcunpilla'kuna-qa* *taki'n'ku-n* *khayna'ta :*
Les autres [participants] du c. chantent comme ceci :

Altu's *picipicipici*
En haut, paraît-il, (exclam. de joie),

abaju's *picipicipici*
en bas, paraît-il,

ayllu'masi'lla'y *watu'yku'ku'wa'y*
mon cher compagnon d'ayllu, informe-toi de moi [pour m'aider],

ayllu'masi'lla'y *tapu'ri'ku'wa'y*.
mon cher compagnon d'ayllu, demande à mon sujet.

Purun panpa'pi-n
Dans la plaine déserte

qisa'ca'ku'n'i,
je me suis fait mon nid,

purun panpa'pi-n
dans la plaine déserte,

tapa'ca'ku'n'i.
je me suis fait mon nid (synonyme aymara).

Ni-spa-qa wasi-ca-kü-y-qa hatun q'uturri-kü-y-mi llipi runa-q
 Ensuite le couvrir la maison un grand s'amuser est, de tous les gens
kusi-ri-ku-na-n-paq.
 pour leur se réjouir.

TRADUCTION

1. Le nid qui nous abrite, voici comment nous le faisons dans le pays de Langui-Layo.

Après avoir choisi quelque part un emplacement, il faut poser la fondation. Et pour cela, il faut d'abord offrir à la Sainte Terre trois feuilles de coca, puis creuser dans le sol un trou d'une demi-*vara* de profondeur et y placer une pierre qui le remplit exactement, tenue par de la terre qu'on jette dessus avec de l'eau, et collée par-dessus avec de la boue. Ensuite il faut fabriquer les briques crues (*adobes*) et, pendant que celles-ci sèchent, la fondation aussi s'affermir, se solidifie.

Souvent on offre le *q'uymi* pour assurer la stabilité de la fondation et pour qu'un habile sorcier y offre à la Sainte Terre et aux Seigneurs Monts toutes sortes d'aliments.

2. Quand les briques crues sont sèches, on bâtit la maçonnerie jusques et y compris les *mojinetes* (frontons des petits côtés). Restent à mettre en place la charpente du toit, puis la paille. Quand tous les matériaux sont réunis, on fixe un jour pour la couverture. Comme ils sont prévenus d'avance, tous les amis et filleuls des constructeurs s'assemblent au jour dit pour les aider. On désigne les couvreurs d'après leur savoir.

Alors les uns préparent les *paraderos* (« bois d'arrêt », arquebusiers avec échantignolle) tandis que d'autres, grimpés sur le haut de la maçonnerie, creusent des trous pour fixer les *paraderos*. Puis on fixe les *paraderos*, on attache la *cumbrera* (poutre faîtière), on attache les *costaneras* (pannes), sur lesquelles on place en travers les lattes de bois mince.

Quand la charpente est toute montée, on met la paille en place. D'abord de la grande paille (pendante) dite *waylla ichu* sur les *mojinetes*, bien arrangée, « chic ». Aussitôt après les couvreurs demandent de la « paille de bord » (pour les deux faces inclinées). Des jeunes gens agiles sont chargés de présenter la paille, ce qu'ils font rapidement, sans se reposer. Ainsi la maison se couvre de paille, cousue elle-même avec des cordes de paille et fixée par de petites baguettes bien droites pour qu'elle soit « chic ».

Pendant le travail de la couverture, les hommes sont toujours groupés en équipes : les uns divisent la paille en petits paquets que d'autres démêlent et que d'autres encore tendent aux couvreurs. Formant équipe elles aussi, les femmes font les cordes.

3. A la fin du travail, on coud la paille du sommet. Alors apparaît un filleul (du constructeur), apportant à son parrain une croix joliment vêtue, c.-à-d. enveloppée de rubans, tendant d'un bras une bouteille d'eau-de-vie, de l'autre un petit paquet de coca. Il monte sur le toit, au son de la musique. Une fois finie la couverture, on ouvre la porte, qu'on avait maintenue fermée avec de la paille. Pour cela, un parrain est désigné : c'est lui qui ouvre la porte, en faisant le cadeau qu'il veut.

4. Souvent, au cours de la fête de la couverture, on fait, comme suit, la danse *cukcunpilla*. Deux ou trois hommes se revêtent de paille et se font aussi des chevaux de paille. Puis le jeu commence. Ils évoquent les conquistadores et parfois miment l'arrivée d'un courrier de Cajamarca, courant dans tous les sens, disant mille drôleries pour amuser et faire rire l'assistance. Pendant ce temps les autres participants du *cukcunpilla* chantent :

En haut (cri de joie),
 en bas (cri de joie),
 mes frères d'ayllu, demandez (ce que je fais et venez m'aider),
 mes frères d'ayllu, informez-vous (et venez m'aider).
 Dans la plaine déserte
 je me suis fait mon nid (mot qhišwa),
 dans la plaine déserte
 je me suis fait mon nid (mot aymara).

Ainsi la couverture de la maison est pour tous l'occasion d'amusement et de réjouissances.

COMMENTAIRE.

1. Dans les communautés indigènes de Langui comme dans beaucoup d'autres, la couverture, sinon la construction de la maison d'« adobes » des nouveaux mariés (mais d'eux seuls) est œuvre d'*ayni* (Hild. Castro Pozo, *Al. cc.*, ci-dessus, p. 101). L'argent du « cimienta », remis lors du mariage (v. texte précédent, § 6) est un petit fond qui a pu suffire à acquérir les matériaux et à préparer la fête.

Tapa est le synonyme aymara du qhišwa *qisa* « nid ». La *bara* (*vara*) est une vieille mesure de longueur espagnole qui valait 3 pieds. *Kabi'ci'y* vient de l'esp. « caber ». Pour le *q'uymi*, etc.; v. ci-dessus, p. 45 ; les mets offerts à la Terre sont du maïs, de la coca, de l'*untu* (« unto, sebo », graisse animale).

2. Le vocabulaire de la charpente (le mot *k'asp'i* « palo », est aussi employé pour « viga » et pour « armazón de palos ») est pour une bonne part espagnol ; la technique et le vocabulaire indigènes n'apparaissent qu'avec la paille.

Les *mastru* ou *marsu* (esp. « maestro ») sont, sinon des spécialistes, du moins des garçons connus pour leur habileté à couvrir. — *P'ajj* est une expression de Canas signifiant « comme il faut, bien, chic ».

3. La croix du toit offre à ses deux « bras » les signes de la prospérité et surtout les moyens de la joie : eau-de-vie et coca. Par ce symbolisme, elle se conforme à l'image des statues et croix des cérémonies catholiques. Par exemple, au Cuzco, dans sa procession, la statue de N.-D. de la Merci — maréchale de l'armée — porte d'une main une épée, de l'autre une balance (signifiant qu'elle n'autorise que les guerres justes).

Sur l'utilité et la multiplication des parrains, v. ci-dessus, p. 87.

4. D'après la description d'Al., la danse dite *cukcunpilla* (m. à m. « seulement dans son tremblement » ?) n'a rien de commun avec la danse dite *cukcu* (proprement « fièvre intermittente, malaria »; d'où « una danza que recuerda e imita a los terciamientos » [Lira]).

L'allusion faite aux conquistadores et au guet-apens de Cajamarca (après l'exécution d'Atahualpa, des *caski* ou courriers indigènes avaient répandu la nouvelle dans tout l'empire avec leur rapidité habituelle, arrêtant le flux de l'or destiné à la rançon; mais les Indiens, aujourd'hui, ne savent plus cela que par les Blancs!) rend suspecte l'origine purement indienne de la danse.

VIII. La mort.

1. <i>Runa-n</i>	<i>wañu·na·n·paq·qa</i>	<i>su'i·lla·ta·n</i>	<i>willa·ku·n·ku</i>
Un homme	pour son devant mourir	clairement	annoncent
<i>taparaku-pas</i>	<i>c'usiq-pas</i>	<i>huku-pas</i>	<i>añas-pas.</i>
et le papillon taparaku	et la chouette	et le hibou	et le zorrino.
<i>Taparaku-qa</i>	<i>su'i·lla·ta·n</i>	<i>wañu·q·pa</i>	<i>wasi·n·man</i>
Le taparaku	clairement	de celui qui va mourir	à sa maison
<i>caya·spa</i>	<i>pirqa·kuna·pi</i>	<i>laq'a·ku·n</i>	<i>ima millay yana</i>
en arrivant	sur les murs	se met sur le dos,	avec ses combien horribles noires
<i>rapra·ntin.</i>			
ailes.			
<i>C'usiq-qa</i>	<i>pi-pis</i>	<i>wañu·na·n·paq·qa</i>	<i>wasi-pata·n·ta·n</i>
La chouette	quelqu'un	pour son devant mourir	par-dessus la maison
<i>phala·n</i>	« <i>c'iq·c'iq</i> »	<i>ni·spa.</i>	
vole à ras	(onomatopée)	disant.	
<i>Huku-qa</i>	<i>ka·q·lla·ta·taq·mi</i>	<i>wañu·q·pa</i>	<i>wasi·n·pata·pi</i>
Le hibou	de même	de celui qui va mourir	sur sa maison

tiya'yku'spa *waqa'paya'n* *khayna'ta* : « *hukuy kurkurkur...* »
 descendant s'asseoir pleure sans cesse comme ceci : (onomatopée)

ni'spa.
 disant.

Añas·pas *ka·q'lla'ta-taq-mi* *wañu'q·pa* *wasi'n·pa*
 Et le zorrino de même de celui qui va mourir de sa maison
qhipa'n·kuna'ta *t'uqu'rqa'ri'n* *muyw'ri-q-ta* *u'taq* *wañu'na n*
 à ses arrières fait brutalement des trous en tournant ou près de son
qaylla'ta *q'apa'yku'n* *asna'y·ni'n·wan* *wasi pi tiya'q*
 devant mourir exhale avec sa puanteur aux dans la maison se tenant
runa·kuna'ta. *Ciqa·paq-puni-taq-mi* *kinsa* *tawa* *p'uncay·ni'n·man-qa*
 gens. Et pour vrai absolument à ses trois quatre jours,
u mana-cay-qa *pusaq* *p'uncay·ni'n·man-pas* *runa* *wañu'n.*
 ou si-non à ses huit jours aussi l'homme meurt.

2. *May·paca-cu's* *wañu'q* *ka'n* *huk* *wasi'pi* *cay-qa* *aya*
 Quand un mort il y a dans une maison, alors le cadavre
ciri'ya'rqu'qti'n *hina-n* *quñi* *unurwan* *baña'rqu'n·ku,*
 quand est refroidi, ainsi avec de la chaude eau ils [le] baignent,
hina'spa-taq *tuldira·pi* *p'istu'rqu'n·ku* *wakca*
 et puis dans une grande étoffe de laine [l']enveloppent un vêtement-
p'aca abito *sira'na'n·ku-kama.* *Huk* *tuta* *intiru-n* *bela.*
 habit de pauvre jusqu'à leur devant coudre. Une nuit entière ils
n·ku *resa'spa'n·ku* *waqa'spa'n·ku* *phisqa'spa'n·ku,* *wañu'q·pa*
 veillent, eux en priant, eux en pleurant, eux en jouant au phisqa, du mort
tukuy ima-yma'na *allin* *ka'sqa'n·ta* *yuya'ri'spa'n·ku.*
 tout quoi que ce soit bien son ayant été eux en remémorant.

3. *Qhipa·ntin p'uncay·ña'n-qa* *alista·ku'n·ku-n* *intiru·paq,*
 Le suivant jour déjà ils se préparent pour l'enterrement,
muna·q-wayllu·q-mi *huñu'yka'ka·mu'n* *aijado·kuna-taq* *ñawpa·q·ta.*
 les amis viennent s'assembler et les filleuls en premier.
Aya·man-qa *cura'n·ku'n* *wakca p'aca'n·ta,* *cay·manta-taq-mi*
 Au cadavre ils mettent son vêtement de pauvre, et puis
kallapu'ta *t'iqi'n·ku* *k'aspi·manta,* *cay·pi* *wantu'na'n·ku-*
 une civière ils emboîtent avec des bâtons, dans celle-là pour eux [le] devant
paq. *Qhari aya-qa* *usqha'y·lla'ta-n* *lluqsi'n*
 porter. Un cadavre d'homme vite (= facilement) seulement sort

wasi'manta, *warmi-n* *ica-qa* *kapas-la* *sasa'ca'ku'n-*
de la maison, une femme au contraire extrêmement se fait difficile.

Aya-la *huqa'ri'spa'n'ku-qa* *iskay'ta-n* *muyurqa'ci'n'ku* *wasi-*
Le cadavre eux ayant levé deux [fois] ils [le] font tourner dans la

patiyu'pi, *hina'spa+taq-mi* *phawa'y'lla* *pasa'ci'n'ku*
cour de la maison, et puis en courant ils le font passer,

p'anpa'na ciqaq-kama *May-paca-cu's* *caya'ci-*
jusqu'à l'endroit [où il est] devant [être] enterré. Quand ils [l'] ont

n'ku *p'anpa'na ciqaq'man* *cay-qa* *cura'rpa'ri-*
fait arriver à l'endroit [où il est] devant [être] enterré, alors ils posent d'un

n'ku-n *aya-ta* *sipultura* *t'uqu'sqa* *ka'na'n-kama*.
coup le cadavre, la sépulture creusée jusqu'à son devant être.

Sipultura'ta-qa *sumaq'ta-n* *sayma'yku'n'ku* *insinsu'wan*,
La sépulture bellement ils fumigent soigneusement avec de l'encens,

hina'spa-taq-mi *iskay kinsa'ta* *risa'yku'spa* *rispunsu'yku-*
et puis deux [ou] trois [fois] ayant bien prié, ayant bien fait les

spa *cura'yka'pu'n'ku* *aya'ta-qa* *sinci khuya'y waqa'y ukhu'pi-*
répons ils re-déposent le cadavre dans un fort s'attrister, pleurer.

May-chika kuti-n *wañu'q'pa* *wawa'n'kuna-qa* *viura'n-pis*
Quelquefois du mort ses enfants et sa veuve

p'anpa'ci'ku'y'ta *muna'n* *wañu'q'wan* *kuška* *Muna'q-wayllu'q-qa*
se faire enterrer veulent avec le mort conjointement. Les amis.

qieu'naku'n-mi *hallpa'ta* *hac'i'yku'na'n'paq* *Hina'ta-taq-mi*
rivalisent la terre pour leur devant jeter avec soin. Et puis

lampa'wan *hallpa'ta* *qaci'yku'spa* *sumaq'ta* *p'anpa'yka'pu'*
avec une bêche la terre en poussant avec soin bellement ils enterrent avec

n'ku *wiñay'paq* *cinka'q* *runa'ta*.
soin pour toujours le ayant disparu homme.

P'anpa'y *tuku'y'ta-qa* *llapa* *runa-n* *maqci'ra'ku'n* *maki'n'ta*
Le enterrer une fois fini tous les gens se lavent les mains

unu'wan *sipultura'n pata'pi* *hina qhipa'n'ta-taq-mi* *karu'man*
avec de l'eau sur sa sépulture, ensuite vers loin

anchu'ri'spa *kharmu'ta* *raki'ra'n* *alma'yuyq-*
s'étant déplacés, des provisions distribue le ayant l'âme. (= le plus proche

qa, *cay'manta-taq* *aysa'ri'n* *tragu'ta* *kuka'ta* *sigarru'ta*
parent), et ensuite il fait passer eau-de-vie; coca; cigarettes.

llapa kumpaña'yku'q'kuna'man *sumaq* *simi'pi* *rima'paya'yku-*
à tous les accompagnants aimablement en belle parole parlant itérative-
spa *khayna'ta :* « *Urp'i'lla'y* *sunqu'lla'y* *qan-taq-cá*
ment comme ceci : « Ma petite colombe, mon petit cœur, toi donc,
ka'sa'waq *kay* *yana* *llaki'y'pi* *muy'u'yku-*
tu pourrais être en train d'être, dans cette noire mienne peine celui qui
q'ni'y. » *Hina'manta-qa* *ri'pu'n'ku-n* *wasita*
tourne gentiment pour moi. » Ensuite ils s'en re-vont à la maison
hina'spa-taq-mi *waqa'ra'spa* *ima hayk'a* *llaki'n'ku'ta-pas*
et puis en pleurant, de leur combien grande tristesse aussi
rima'ri'spa *puñu'pu'n'ku.*
en parlant, ils vont dormir.

4. *Pusaq* *p'uncay* *ukhu'manta-qa* *alma'q* *ñawi t'uja'y'ni'n-ta-n*
Huit jours au sortir de dedans, de l'âme son éclater les yeux
ruwa'n'ku. *Cuta'raya'sqa-n* *panpa'pi-n* *yana* *wayta'ta*
ils font. Etendues largement sur le sol de noires fleurs champêtres
mast'a'n'ku *tawa* *bela'ta* *cura'n'ku,* *hina'spa-taq-mi* *risa'ci-*
ils étalent, quatre bougies ils posent, et puis ils font
n'ku *risa'ci'q* *kama'ci'sqa'n'pi.* *Cura'n'ku-n*
prier, d'un homme qui [sait] faire prier dans son commandé. Ils placent
mast'a'sqa'n'ku *pata'pi-qa* *wañu'q'pa* *tukuy* *gustu'n'kuna'ta.*
où ils ont éteint sur l'endroit, du mort tous ses goûts.
Caymanta-qa *iskay* *runtu'ta-n* *c'aqi'n'ku* *pirqa'man*
Ensuite deux œufs ils lapident au mur,
ñawi t'uja'y'ni'n-ta *yuya'ri'na'paq.*
son éclater les yeux pour devant rappeler.

Wañu'q'ta-qa *yuya'ri'n'ku-n* *sapa* *santus'pi* *risa'ci'spa,*
Le mort ils remémorent en chaque Toussaint en faisant prier,
u *mana-cay-qa* *ima p'uncay-pis* *misa'ci'spa* *asta kinsa*
ou si-non quelque jour en faisant dire une messe jusqu'à sa
wata'n-kama, *kinsa* *wata'n* *hunt'a'ku'qti'n-taq-mi*
trois[ième] année, sa trois[ième] année quand elle est remplie aussi
tusu'spa *kaca'rpa'ri'pu'n'ku.*
en dansant ils congédient complètement [l'âme].

5. *Allin runa'manta-qa* *wañu'qti'n-qa* *ni'n'ku'n :* « *Qasi-*
Au sujet d'un bon homme quand il est mort ils disent : « Tranquille

lla-n *puñu'n* *p'anpa'sqa'pi* » *ni'spa.* *Mana allin'manta-*
 seulement il dort dans l'enterré » disant. Et au sujet d'un non bon
taq-mi *ica-qa* *ima-yma'na'la* *rima'n'ku :* *hina-n*
 [homme] au contraire toutes sortes de choses ils parlent : ainsi
ni'n'ku *mana* *bawtisa'sqa* *wawa-qa* *tuinti'man-mi*
 ils disent, le non baptisé enfant en revenant (« duende »)
tuku'n *ni'spa,* *iskay kinsa warmi'wan* *tiya'q-pas*
 se transforme en disant, le avec deux [ou] trois femmes vivant aussi
llama'man-si *tuku'n,* *hina'spa-s* *qinqi'n* *kawsa'q*
 en llama dit-on se transforme, ensuite dit-on mange les vivants
runa'kuna'ta *tukuy ñan'man tari'pa'spa.* *Kay llama'kuna-qa* *huk*
 hommes, à tout chemin rencontrant. Ces llamas comme
hina *waq'a* *llama'kuna-s* *mana-s* *wakin mici'na* *llama-*
 autres, fous llamas sont dit-on, non dit-on les autres à paître lla-
kuna hina-cu.
 mas comme.

Wakin kuti-qa *ni'n'ku-n* *mana* *allin* *runa* *wañu'qti'n-qa*
 D'autres fois ils disent, un non bon homme quand il est mort,

Awsangati'ta-s *ri'n* *alma'n'ku* *kundena'ku'spa* *tuta p'uncay*
 à l'Ausangati, dit-on, va leur âme, en étant damnée, nuit [et] jour

rit'i *tanqa'q,* *u* *mana-cay-qa* *Aquya* *urqu'ta-pas*
 de la neige poussant ou si-non à la montagne Aqoya aussi,

ima *batun* *saya'q* *urqu'ta-pas* *buca'n'ku*
 à quelque haute se dressant montagne aussi, leur faute

panpa'ca'ku'na'n'paq : *aqu'ta* *palla'spa* *saya'q* *qbata'ta*
 pour leur devant aplanir : du sable en recueillant, à une se dressant pente

wica'spa *k'awci'n'man* *wica'na'n'ku-kama.*
 en montant à son sommet jusqu'à leur devant monter.

Wakin willa'ku'q-qa *ni'n'ku-n,* *otra wira'pi-qa* *uywa'ku'sqa-*
 Certains racontants disent, dans l'Autre Vie le que nous avons

ncis *alqu'ca-s* *q'ipi'wa'ncis* *batun* *mayu'kuna'ta*
 élevé petit chien, dit-on, nous charge (sur son dos,) les grands fleuves

mana *cinpa'yta* *ati'qti'ncis,* *cay-si* *mana* *alqu-*
 non traverser quand nous pouvons, [pour] cela, dit-on, n'est pas le

ta-qa *ciqni'ku'na-cu,* *aswan-si* *ima tullu'lla'ta-pas* *wiscu-*
 chien devant haïr, plu[tôt], dit-on, n'importe quel os devant [lui]

ri'na *wañu'y paca'pi* *yanapa'wa'ncis'paq.*
 jeter, au temps de mourir pour son devant nous aider.

TRADUCTION.

1. Des présages certains de mort sont donnés par le papillon *taparaku*, par la chouette, par le hibou, par le zorrino :

Le *taparaku*, venant ostensiblement à la maison où il y aura un mort, se pose sur un mur et, renversé sur le dos, étale ses vilaines ailes noires. La chouette passe en vol rasant sur la maison en poussant son cri « *c'iq c'iq...* ». Le hibou se pose sur la maison en criant « *hukuy kurkurkur...* ». Enfin le zorrino creuse en cercle des trous derrière la maison ou bien, quand une mort est proche, envoie sa mauvaise odeur sur les habitants de la maison. Immanquablement, après trois, quatre, au plus tard huit jours, l'homme meurt.

2. Quand quelqu'un vient de mourir dans une maison, dès que le cadavre est refroidi, on le lave à l'eau chaude et on l'enveloppe dans une grande étoffe de laine, en attendant que « son vêtement de pauvre » soit cousu. On le veille une nuit entière, priant, pleurant, faisant le jeu de *phisqa* et rappelant toutes les qualités du mort.

3. Le lendemain on se prépare pour l'enterrement. Les amis et d'abord les filleuls du mort, s'assemblent. Ils passent au cadavre le « vêtement de pauvre » et fabriquent une civière de bois pour le porter. Le cadavre d'un homme sort sans peine de sa maison, tandis que celui d'une femme fait beaucoup de difficultés. Après avoir soulevé la litière, ils la portent deux fois autour de la cour, puis, à vive allure, vont à l'endroit de l'inhumation. Arrivés en ce lieu, ils déposent le corps jusqu'à ce que la tombe soit creusée. Ils fumigent bien la tombe avec de l'encens, puis, après avoir fait deux ou trois prières avec les répons, ils y placent le cadavre, pleurant et se désolant. Souvent les enfants et la veuve demandent qu'on les enterre avec le mort [et l'on doit les écarter]. Les amis rivalisent [de dévouement] en jetant de la terre sur la tombe, puis ils égalisent en poussant la terre avec une bêche et enterrent ainsi convenablement le disparu.

Après l'enterrement, ils se lavent tous les mains sur le tombeau puis, un peu à l'écart, le plus proche parent du mort distribue des provisions qu'il a apportées et fait circuler parmi tous ceux qui sont venus eau-de-vie, coca, cigarettes, les remerciant en phrases aimables : « Ma petite colombe, mon petit cœur, je crois vraiment que toi, tu participes à ma grande peine. » Puis ils rentrent à la maison et, tout en larmes, disant leur profonde douleur, vont dormir.

4. Au bout de huit jours, a lieu la cérémonie appelée « l'éclatement des yeux ». Ils font un tapis bien étalé de fleurs champêtres, posent quatre bougies et prient, sous la direction d'un dévot connu. Sur la jonchée de fleurs,

ils placent toutes les choses (= mets) qu'aimait le mort. Puis ils lancent deux œufs contre le mur, pour figurer « l'éclatement des yeux ».

On fait mémoire du mort avec des prières à chaque Toussaint, ou en faisant dire des messes n'importe quel jour, pendant trois ans. Quand la troisième année est révolue, on donne à l'âme son congé en dansant.

5. Quand le mort était un homme de bien, on dit : « C'est en paix, rien qu'en paix qu'il dort dans sa tombe. » Quand c'était un méchant, on dit toutes sortes de choses : par exemple qu'un enfant mort sans baptême se transforme en revenant ; que ceux qui ont vécu avec plusieurs femmes se changent en llamas qui, paraît-il, surgissent sur les chemins devant les vivants et les dévorent (ces llamas sont spéciaux, enragés, paraît-il ; ils ne sont pas comme les llamas des troupeaux).

On dit aussi, des morts qui ont été de mauvais hommes, que leur âme, damnée, va au mont Ausangati où elle doit pousser [indéfiniment, vers le haut,] de la neige ; ou encore au mont Aqoya ou à quelque autre montagne escarpée où, ramassant du sable, ils doivent le porter jusqu'au sommet sur la pente abrupte.

On dit encore que, dans l'autre vie, les chiens que nous avons bien traités nous prennent sur leur dos quand nous ne pouvons traverser les grands fleuves [de l'au-delà]. C'est pourquoi, paraît-il, il ne faut pas être méchant avec les chiens, mais au contraire leur jeter jusqu'aux plus petit os : ainsi, à notre mort, ils nous aideront.

COMMENTAIRE.

Sur le rituel funéraire, cf. Manuel E. Bustamante, *Apuntes...* (Ayacucho, 1943), pp. 116-120, de nombreux documents de l'AFL dont les principaux sont indiqués ci-dessous, et les faits de folklore cités dans le chap. XVII (Le culte des morts et des ancêtres) de Rafaël Karsten, *La civilisation de l'empire-Inca* (trad. franç., Paris, 1952).

1. *huku* est synonyme de *tuku* « hibou ».

2. Pendant l'agonie, dit Bustamante, p. 118, tous les amis du mourant viennent le visiter, et même son ennemi, qui lui dit : « Pauvre homme, tu t'en vas sans t'être réconcilié avec moi, je te pardonne ! » Si l'agonie se prolonge, l'ennemi s'installe dans la maison et embrasse le mourant en signe de pardon ; on croit en effet que c'est de n'avoir pas été pardonné de ses ennemis qu'il souffre, ou de ne pas leur avoir pardonné : *ñacarichcansiya mana* *enemi goncuna mascaycuptin*, *perdonaycuptin*.

Sur le jeu *phisqa* (proprement « cinq ») ou « *saray-saraycha* » (de *sara* « mais »), v. Bustamante, *l.c.*, et divers documents de AFL 47/51, pour le département d'Ayacucho. Pour la province d'Anta, département du Cuzco,

v. plusieurs bonnes descriptions dans *AFL* 46/64 (1947-48), pp. 28-30 (Paula Ccollatupa, 58 ans, de Anta), 110-111 (Asencio Huallpa, 40 ans, de Haparquilla), 113 (de Conchacalla). Voici la description de Paula Ccollatupa :

« Quand le glas annonce la mort, s'il s'agit d'un parent ou d'un ami, les Indiens, apportant l'*aini* (v. ci-dessus, pp. 28, 63, 67, 100), quittent leurs occupations pour se rendre à la maison mortuaire. L'*aini* consiste en eau-de-vie, coca, chicha, qui sont remises aux proches du mort, à charge de réciprocité dans une occasion semblable. Peu de personnes font la veillée.

« Dans la maison mortuaire, les visiteurs éclatent en gémissements désespérés, faisant l'éloge du défunt, rappelant les bienfaits qu'il a prodigués, et récitent un Pater Noster (*Yayaico*) et un Ave Maria (*Muchaicuscaiqui Maria*). Puis laissant le mort sous la lumière lugubre de quatre petites bougies, tout le monde se transporte dans une autre pièce où commence le *piscascca*.

« Divisés en équipes de douze personnes, hommes et femmes se rangent face à face des deux côtés de la pièce ¹. Un homme est chargé de remettre [aux joueurs de] chaque équipe la pierre appelée *Pisca Rumi*, qui a la forme d'une pyramide rectangulaire tronquée et dont les faces portent respectivement 1, 2, 3, 4, 5 et 10 trous, le 1 ou « as » se trouvant sur la base inférieure, appelée *chunca* ².

« Les femmes commencent. La pierre qui pèse de 5 à 7 livres, est remise successivement à chacune d'elles qui, après être allée demander la permission à chacun des assistants, retourne à sa place et lance la pierre au centre de la pièce. Le nombre de trous qui se trouve sur la face supérieure est noté par un assistant qui joue le rôle de greffier et qui, pour tenir le compte, fait un petit tas de grains de maïs rouge en nombre égal à celui qu'a indiqué la pierre. Toutes les femmes [de l'équipe] font à tour de rôle la même opération, en sorte que le greffier a devant lui douze petits tas de grains. C'est alors le tour de l'équipe symétrique de douze hommes. Les choses vont de même, le greffier tenant le compte avec des grains de maïs jaune. Ainsi se termine la première partie de vingt-quatre joueurs. Le greffier compte les grains de chaque équipe : l'équipe perdante doit donner à l'autre autant de grains qu'elle en a en moins ³. On mélange les grains de maïs des deux couleurs, opération appelée *mesascca* ou *mesa sara* ⁴. L'équipe gagnante im-

1. D'après la suite, il semble qu'il faille comprendre que femmes et hommes se séparent et que, de part et d'autre, se forme (seulement ?) une équipe de douze joueurs et joueuses.

2. Il doit y avoir une erreur, à moins que « *chunca* » ne soit ici par antiphrase : ce mot, en effet, signifie « dix » (mais désigne aussi, généralement, les jeux de hasard).

3. Le texte n'en dit pas plus. Les gagnants gardent-ils cette amende de grains (qui ne saurait aller loin !) pour leur usage personnel ?

4. Cf. *Diccion.* de J. Lira, s. v. *missa* : « Juego de apuesta consistente en presentar a una persona la mazorca del maíz de una sola color, en el que existen granos de diferente clase o color, y al que sin fijarse recibe se le cobra una multa a voluntad del que logra hacerlo. » Il s'agit ici d'autre chose.

pose à l'autre de réciter un *Yayaicu* et un *Muchaicuscaiqui Maria*, et c'est la perdante qui commence la partie suivante.

« La partie se répète douze fois. Après quoi sont nommés un « roi » et une « reine », — généralement ceux qui, trois fois de suite, ont tiré le « chunca ». Parmi les hommes, on nomme aussi une « mule » et son « chalán » : la mule doit être d'abord rétive, mais le chalán la dompte, monte sur son dos, se fait renverser, etc. Puis, quand elle est domptée, la reine monte sur elle à son tour pour faire le tour de la pièce, et ensuite invite le roi à danser une « cjashua ».

« Tous ces jeux sont des rites, qui s'accomplissent dans un grand tumulte, animés par les liqueurs apportées en *aini* ou offerts par la famille. »

Voici ce que A. Huallpa dit du « *pfiscanchasca* » :

Quand quelqu'un meurt, tous les cholos et cholas célibataires ont l'obligation de venir le veiller. A partir d'une heure du matin, ils font le *pfiscanchasca*. C'est une pierre carrée avec des trous : l'as s'appelle *sapacha*, le 5 *pfiscacha*, le 8 *puse* [= *pusaq*], le 10 *chunca*. Cette pierre passe de main en main parmi les veilleurs, qui sont assis. Chacun à tour de rôle la jette à terre, où quelqu'un la ramasse et, à l'aide de grains de maïs, prend note du chiffre sorti. A la fin, on réunit ces grains, dont on dit qu'ils sont *l'argent du défunt*.

« Puis un homme qu'on appelle *cacha* porte au « sous-préfet » — désigné d'avance — un papier lui demandant de nommer un « roi » et une « reine ». Quand cela est fait, on désigne un « guardia » qui conduit toute l'assistance devant le « roi » et la « reine ». On commence alors à danser, le « roi » d'abord avec la « reine », puis avec toutes les filles qui sont là. Le « guardia » reste devant la porte « para que nadie se mueva ».

Il y a beaucoup de variantes locales. Parlant d'un jeu de dés analogue dans la région d'Ayacucho, R. Karsten, *op. cit.*, p. 551, écrit : « Le joueur est supposé, en jetant le dé, aider l'âme à atteindre le ciel. » Le même auteur parle aussi d'un jeu appelé non pas « *pichca* » (cinq), mais « *tahua* » (quatre). A Langui, me dit Al., le 5 est le coup le meilleur, d'où le nom du jeu. Suivant Al., ce jeu n'est qu'une distraction, sans valeur mystique (sans doute a-t-il perdu une telle valeur dans la province de Canas).

P. Ccollatupa et A. Huallpa notent chacun plusieurs chants de « *despedida* » du mort.

3. Pour le transfert du mort, cf. une superstition du département d'Ayacucho (AFL 46/60, 67, de Z. O. de Sumari, directrice de l'école de Manchiri, prov. Victor Fajardo; 1947) : « Quand quelqu'un meurt, homme ou femme, on emporte son cadavre au cimetière dans un poncho, chargé sur les épaules ; il y aura ainsi moins de morts dans le village que si on l'emmenait dans un cercueil sur une civière de bois. »

Le mot *qhišwa* (Langui) pour « sepultura » est *aya-pukru*.

4. Je n'ai pas rencontré, dans l'*AFL* notamment, d'autre mention du *ñawi t'ujay* (prononciation canénienne de *t'uqya'y* « éclater » ; avec une *j* très forte, aymara). Le rite représente et favorise, me dit Al., « l'éclatement des yeux » dans la tombe, condition nécessaire, apparemment, pour que le mort se détache complètement de notre monde.

Le *risaciq* (esp. « rezar »), appelé aussi *mastru*, *marsu* (esp. « maestro », spécialiste) est un dévot qui sait et récite bien les prières catholiques.

Cette fête du 8^e jour semble correspondre à la fête du 5^e jour (où sont aussi servis les mets et boissons préférés du mort) signalée pour Ayacucho par Bustamante, p. 119. En 1640, dans son *Tratado de los Evangelios*, F. Francisco Davila, le grand « extirpateur de l'idolâtrie » en Huarochiri, fait dire aux Indiens, p. 311 : « Les anciens disaient que, à sa mort, l'homme reste pour cinq jours dans la maison où il est mort (*machuycuna huañuptinri mayccampas pichca ppunchaumi huañusccan huaçipi ccaynacc, ñirccancu*) ; c'est pourquoi, pendant les nuits ils chauffent du maïs et de la coca pour qu'il les mange et ils font encore d'autres choses (*chayraycum chiçincuna çaraccta cocatapas rupachipocc, miccunampacc, huc ymacunactapas rurancutacc*). »

Dans *AFL* 47/53, 58 (1947), Maria Rozas Arango, maîtresse auxiliaire au Cuzco, décrit, pour les pueblos de Coya et Lamay (prov. de Calca, dép. du Cuzco), une coutume que lui a rapportée un homme de 60 ans et dont je n'ai pas rencontré d'autre mention :

« *El Tullo Entierro* » (*tullu* « os ») : « Un Indien riche assemble tous ses amis pour qu'ils l'accompagnent au cimetière, déterrer un de ses ancêtres. Les ossements sont posés sur un plateau orné de fleurs et transportés à l'église avec cortège et musique. Là se célèbre une messe à laquelle assistent tous les invités, présidés par l'invitant. Après la cérémonie, les ossements sont transportés avec la même pompe à la maison de l'Indien, ornée de ponchos de laine multicolores tout neufs. Au centre de la pièce où aura lieu le festin, se trouve une table sur laquelle on met le plateau contenant les ossements. Alors commence la grande fête, qui dure deux jours. Cette coutume connue sous le nom de *Tullo Entierro* (« enterrement des ossements ») est célébrée « para adquirir gerarquía y posesión sobre sus compañeros aún cuando sea de poca edad el que haya hecho el *t. e.* ; en las ceremonias posteriores el indio ocupa sitio de preferencia por que el *t. e.* le ha dado prestigio y categoría ». Je verse ce document au dossier des « rites de prestige » (potlatch, etc.)

6. Parmi les incarnations animales des âmes des ci-devant pécheurs, une des plus répandues est celle des « concubines de prêtres », qui deviennent des mules, parfois fort dangereuses à rencontrer. Efrain Morote Best a bien étudié cette croyance (d'origine espagnole) dans la *Revista Universitaria*, n° 102, Cuzco, 1952 : *La mula, un personaje fabuloso del Perú*.

Quant aux âmes porteuses de neige ou de sable ici mentionnées sur les pentes abruptes de l'Ausangati ou d'autres montagnes, cf. mon étude *Le crime de Sisyphe*, dans *Travaux du premier Congrès International de Folklore de Paris, 1937* (Publ. du Musée des Arts et Traditions Populaires, 1938), pp. 156-162. Mais Al. me dit que ce châtement n'est pas en rapport avec un type particulier de péché (notamment pas avec le bavardage, la médiosance, la querelle, etc., comme pour beaucoup de Sisyphe européens).

LA LANGUE MAŠUBI,

PAR PAUL RIVET.

Les Mašubi vivent à l'est du Guaporé, sur le cours moyen ou supérieur du río Mequens, dans la Cordillère des Paressis. Le seul vocabulaire que l'on possède sur leur langue, et que je publie aujourd'hui, a été recueilli par le colonel P. H. Fawcett et m'a été communiqué par mon regretté ami Erland Nordenskiöld. D'après une note transmise par celui-ci, les Mašubi sont au nombre de 6.000 au moins et vivent en dehors de toute influence européenne.

Le vocabulaire du colonel Fawcett ne contient qu'une centaine de mots. Il est évident qu'on ne peut en tirer aucune indication d'ordre grammatical.

Je n'ai pu noter que la fréquence d'un préfixe *ši-*, *či-*. En voici des exemples :

bouche,	<i>ši-šambi-kokne,</i>
bras,	<i>či-niká,</i>
cheveu,	<i>ši-kaši,</i>
cuiller,	<i>ši-miriko,</i>
femme,	<i>či-ninika,</i>
fil,	<i>či-kombre,</i>
gorge,	<i>ši-pukome,</i>
langue,	<i>ši-ndukutora,</i>
lèvre,	<i>či-káli,</i>
main,	<i>či-nikaimũ,</i>
oreille,	<i>či-nipuré,</i>
ornements d'oreilles,	<i>či-nipurí,</i>
tête,	<i>či-mé.</i>

Il s'agit, selon toute vraisemblance, d'un préfixe possessif, dont nos documents ne nous permettent pas de préciser la signification exacte. Notons cependant que, dans les langues čibča, avec lesquelles, ainsi que nous allons le voir, le Mašubi présente des ressemblances lexicales, un préfixe semblable marque le possessif de la première personne :

Čibča : *tse-*,
Bribri : *dʒiã-*, *dʒõ-*,
Čiripó : *dʒiã-*, *dʒis-*,

Kakebar et Viseyta : *sa-*, *se-*,

Murire, Muoi, Sabanero : *ča-*,

Andakí : *fi-*, et sans doute : *si-*, *sin-*, *ša-*, *san-*,

Kofán : *tʃ-*, *s-*, *ʒ-*, *tʃe-*, *ʒe-*, *se-*, *ʃe-*, *te-*, *ti-*, *t-*, *tʃo-*, *su-*, *so-*, *θo-*, *tu-*, *to-*.

Les comparaisons lexicales avec les différentes langues sud-américaines ont été infructueuses, sauf en ce qui concerne les langues de la famille čibča. Depuis longtemps, je soupçonne une infiltration de ces langues dans les régions orientales, centrales et méridionales de l'Amérique du Sud. Les Kunaguasáya (9), les Betoï (1), les Tunebo (5), les Andakí (6), les Kofán (8), les Čolón-Xibito (7), nettement apparentés au grand groupe colombien, sont la preuve de la pénétration d'éléments čibča à l'est des Andes et dans les hauts bassins de l'Orénoque et de l'Amazonie. Dans le Murato-Kandoši-Ćirino du Morona, du Pastaza et du Chinchipe, et dans le Nambikwara du haut Juruena, du haut Roosevelt et du haut Guaporé, cette influence est nettement perceptible. L'accord entre la linguistique et l'archéologie est à signaler une fois de plus. E. Nordenskiöld a depuis longtemps exhumé en Basse-Bolivie des poteries apparentées avec les céramiques centro-américaines (3), et récemment, H. et P. Reichlen ont trouvé dans la région de Cajamarca des poteries, qui rappellent étonnamment des poteries colombiennes (4).

Les faits que je crois devoir signaler à propos des Mašubi s'encadrent donc dans un ensemble de concordances ou de parentés qui ne peuvent être niées.

BIBLIOGRAPHIE.

1. BEUCHAT (Henri) et RIVET (Paul). *La famille Betoya ou Tucano*. Mémoires de la Société de linguistique de Paris. Paris, t. XVII, 1911-1912, p. 117-136, 163-190.
2. LÉVI-STRAUSS (Claude). *Sur certaines similarités structurales des langues chibcha et nambikwara*. Actes du XXVIII^e Congrès international des Américanistes, Paris, 1947. Paris, 1948, p. 185-192.
3. NORDENSKIÖLD (Erland). *Urnengräber und Mounds im bolivianischen Flachlande*. Baessler-Archiv. Leipzig (Teubner), t. III, livraison 5, 1913, p. 205-256.
4. REICHLEN (Henry et Paule). *Recherches archéologiques dans les Andes de Cajamarca*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouv. série, t. XXXVIII, 1949, p. 137-174.
5. RIVET (Paul). *La langue tunebo*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouv. série, t. XVI, 1924, p. 19-92.
6. RIVET (Paul). *La langue andakí*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouv. série, t. XVI, 1924, p. 99-110.
7. RIVET (Paul). *Les langues de l'ancien diocèse de Trujillo*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouv. série, t. XXXVIII, 1949, p. 1-51.
8. RIVET (Paul). *Affinités du Kofán*. Anthropos. Posieux (Fribourg), t. XLVII, 1952, p. 203-234.
9. RIVET (Paul) et ARMELLADA (Cesáreo de). *Les Indiens Motilones*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouv. série, t. XXXIX, 1949, p. 1-51.

VOCABULAIRE MAŠUBI.

abeille, *mipi*,
 apporter, *taivé*,
 arachide, *kumbri*,
 mange des arachides! *kumbri-ko*,
 arc, *nini*,
 autre, *nõ*,
 avoir :
 il n'y a pas, *mai-ši*,
 banane, *erawače*,
 beaucoup, *'iã*,
 añi,
 bienvenu, *priña*,
 bol, *premé*,
 bouche, *ši-šambi-kokne* [cf. nez].
 bracelets de caoutchouc de poignet
 et de jarret, *kapa*,
 bras, *či-niká*,
 caoutchouc, *poriki*,
 cendres, *ukoni* [cf. sel],
 cérémonie mortuaire, *tapi*,
 champ cultivé, *čiči*,
 chaud, *aikū*,
 chemin, *vihī*, *čivi*,
 cheveu, *ši-kaši*,
 chicha, *averú*,
 chien, *kura*,
 collier, *mabí*,
 cuiller, *ši-miriko*,
 dent, *mai-šambi-biši* [cf. bouche].
Dioscorea, *čorimū*,
 eau, *iū*,
 échange, *taivé*,
 épouse, *pakuhé*,
 estomac, *keprika*,
 étoile, *vira vira*,
 être :
 il est, *ši*,
 femme, *či-ninika*,
 feu, *pikū*,

feuille, *karambari* [cf. livre],
 fille (opposée à fils), *praya*,
 fils, *či-kombre*,
 flèche, *mū*,
 flûte, *erikóča*,
 fumer, *pitawá*,
 gorge, *ši-pukome*,
 grain de collier, *komba*,
 hache, *kurawá*,
 hamac, *tū*,
 hameçon, *atiã*,
 jaguar, *miopé*,
 jambe, *mipé*,
 langue, *sindukutora*,
 lèvre, *či-káti*,
 livre, *karambari* [cf. feuille],
 lourd, *karikóma*,
 lune, *pákari kapu* [cf. Vénus],
 main, *či-nika-imū*,
 maïs, *iti*,
 kokoví,
 maison, *erikoná*,
 manger, *iko*,
 mangé, *yako*,
 manger de la nourriture, *čibikoko*,
 mange des arachides! *kumbri-ko*,
 manioc, *moré*,
 marmite, *čimbibi*,
 mauvais, *mai*,
 menachi (?), *sakaši*,
 mordre, *čikóko*,
 mouches, *huainoho*,
 moustique (*Simulium pertinax*),
 porunka,
 nez, *nini-kokne* [cf. bouche],
 nom, *abikoka*,
 non, *mai*,
 œil, *akarí*,
 œuf, *paragua*,

oiseaux :

dindon, *arü*,
 perdrix, *muñe*,
 perroquet, *pirü*,
 poule, *paüna*,
 oreille, *či-nipuré*,
 ornement d'oreilles, *či-nipurí*,
 oui, *üh üh*,
 porc, *enatón*,
 promenade (walk), *riučá*,
 sabre d'abatis de chonta, *ipá*,
 salutation (formule de), *tabó* ¹,
 sel, *ukoni* [cf. cendres],
 sepi (?), *kiki*,
 singe siffleur, *mirü*,

soleil, *táxó*,
 sommeil, *tiriwa*,
 sututu (?), *či-kambü*,
menga,
 tabac, *pahí*,
 tapir, *čimoré*,
 tête, *či-mé*,
 thé (probablement une décoction
 d'herbe), *motón*,
 tique, *čičika*,
 tour (turn), *takü*,
 tube à priser, *masi*,
 tué, *aripamü*,
 Vénus (planète), *pakari newtn* [cf.
 lune].

VOCABULAIRE MAŠUBI-ČIBČA ².avoir, *mai-ši*, il n'y a pas, *ši*, il est.*étso* (T₁-T₂-T₇), *etso* (T₂), *itso* (T₆).beaucoup, *'tā*.*ača*, beaucoup, très (P₁).bouche, *ši-šambi-kokne*, bouche; *nini-kokne*, nez.

kibiika (M₁), *kaka* (K₁), *kaká*, *kake*, dent, *káhkka*, *kaká*, bouche (A₂), *kaká*,
i-kakí (A₃), *kaga* (D₂), *kagué* (D₁), *káhkka* (A₃), *kóhká*, *kaká*, bouche, *kóhká*,
 dent (A₁), *ká:kva*, *köökud* (G₇), *ni-kaga*, *ni-kiaga* (B₃), *ni-gka* (B₂),

1. Employé, semble-t-il, dans le sens de « ami ».

2. Les abréviations employées sont les suivantes :

Gu = Guatuso.	K ₁ = Kuna.	P ₂ = Panikita.
T ₁ = Bribrí.	K ₂ = Tule ou San Blas.	C ₁ = Totoro.
T ₂ = Kabekar-Estrella.	D ₁ = Čumulu.	C ₂ = Kokonuko.
T ₃ = Tiribí.	D ₂ = Gualaka.	C ₃ = Guambiano (Mogesh).
T ₄ = Brunka.	D ₃ = Čangina.	C ₄ = Guanako.
T ₅ = Terraba.	A ₁ = Guamaka.	B ₁ = Kwaiker.
T ₆ = Čiripó.	A ₂ = Bintukua.	B ₂ = Kayápa.
T ₇ = Tukkurrike.	A ₃ = Köggaba.	B ₃ = Colorado.
T ₈ = Viseyta.	A ₄ = Atankes.	N = Nutabé.
G ₁ = Murire.	A ₅ = Rama.	Do = Dobokúbi-Kunagua- sáya.
G ₂ = Muoi.	M ₁ = Muyska.	Ch = Čolón-Xibito.
G ₃ = Sabanero.	M ₂ = Betoí.	Ko = Kofán.
G ₄ = Move-Valiente.	M ₃ = Tunebo.	Y = Yamesí.
G ₅ = Norteño.	M ₄ = Andakí.	Ka = Katio ancien.
G ₆ = Penonomeño.	M ₅ = Duit.	
G ₇ = Čimila.	P ₁ = Páez.	

káku, lèvres (T₇), *kákia*, *kakwa-ka* (K₂), *kuk-vo*, lèvres (T₁), *se-guku*, lèvres (T₈), *kòhka*, dent, *kokhá-ba* (A₄), *i-kòn*, *i-kòn*, ouverture, *ma-kòki-kal*, *mà-kugi-kal* (Gu), *kuaga-ma* (G₂), *kók-wu* (T₂), *kog-wó*, lèvres, *kog-vo*, dents (T₅), *ro-xoki* (M₂), *kaxka*, *kaxika-rá*, bouche, *kak-untára*, lèvre inférieure, *kuka-kigksiriga*, *káku-ma*, lèvre, *kaxka-nará*, moustache (M₃), *koki*, *kúki-č* (Kandoši), *si-koga*, dent (M₄).

cendres, *ukoni*.

oká, *oka*, *okoa*, *goka*, feu (M₃), *oka*, four (Do), *yukó*, feu (T₂), *yúk*, *iyúk*, feu (T₅), *gok-séiñ*, feu (A₃), *úke*, allumer (Ko), *iká*, j'allume (T₁), *ukče*, *učy*, feu (Ch), *akónna*, pierre du foyer (A₁), *akoz* (P₁).

cérémonie mortuaire, *tapi*.

tabú, cimetière (T₆), *tabu*, *apó*, cimetière (T₂), *tabá*, cimetière (T₂), *tébi batre*, cimetière (G₂), *thobó metakónte*, cimetière (G₄), *ápó*, *ápó*, *apóh*, cimetière (T₁), *öpúh*, cimetière (T₇).

champ cultivé, *čiči*.

čia, jardin (M₃), *ča*, culture (C₃).

chemin, *čivi*.

dži, *di*, *ži* (P₁), *nen tžit* (T₄), *xi* (G₄), *hí* (G₇).

cheveu, *ši-kaši*.

kas, laine, *č-kas*, *di-kas*, cheveu, *iš-kats*, poil (P₁), *konš-ko* (T₁).

chicha, *averú*.

bro (T₂), *bro-díčka* (T₂).

chien, *kura*.

kura, jaguar (G₆), *kord-torón*, jaguar (G₄), *kuré-čatáre*, jaguar (G₂), *očečid-gala*, jaguar rouge (D₂), *kela*, chat sauvage, *gela*, tigrillo, *kelá*, cheval, *keldá*, *kela*, *hud-kéla*, *hua-kela*, *gua-geldá*, jaguar (B₃), *kela*, jaguar (B₂), *gil'a* (B₁), *kiyya*, guará (*Canis jubatus*) (K), *gwera* (C₁-C₃), *huera*, *wera* (C₃), *kón:ne*, *koonné*, jaguar (G₇), *kla*, vache, bétail (P₁).

dindon, *arü*.

urú, dinde (G₄), *erru* (G₆), *úla* (D₁-D₂), *úurü*, dinde (Gu), *ulú*, *ātú*, *ötú*, *Cathartes foetens* (T₁), *ölö*, *örö*, *Cathartes foetens* (T₆), *uruh*, *oróh*, *Cathartes foetens* (T₂), *oróh*, *Cathartes foetens* (T₆-T₇), *elē*, dinde (B₃), *ele*, dinde (B₂), *il'i*, oiseau (C₁-C₃), *trin-klon*, dinde (D₃).

eau, *iü*.

iü, *ió* (P₁), *io-hua* (P₂), *ño* (G₄-G₅-G₆), *ñoi* (G₃), *niü*, pluie (G₁), *niua*, lagune (A₃), *yüia*, lagune (A₂).

feu, *pikü*.

ip, *ipi* (P₁), *ipü*, *ifi* (P₂), *ippin*, *ipt* (C₃), *ipé*, soleil (K₁), *bibi*, chaleur (A₂), *xifi* (M₄).

feuille, *kara-mbari*.

kára:-kánta, feuille, *kat*, arbre (G₇), *kár-ka*, écorce d'arbre, *kar-kaua*, buis-

son (K₂), *kora*, *kôra*, *kôôra*, arbre (T₁), *kar*, arbre (T₁-T₂-T₆-T₇-T₈), *kor*, arbre (T₃-T₆), *kraŋ*, *krang*, arbre (T₄), *kar-goa*, *gara-goa*, bois, *kar-kuá*, *kar-ena*, *kur-uba*, arbre, *kuru-texa*, bâton, *karo-suye*, racine (M₃), *kät*, *kääť*, arbre (A₅), *kállí*, arbre (A₃), *kam-bo*, plante (P₁), *on-gal*, forêt (C₁), *kal-θo*, tronc (D₃), *kalá-ka* (D₁-D₂), *kõnn*, bois à brûler (A₁), *kand*, branche (G₁), *kan-dt*, herbe, *kan-čed*, forêt, *kuni-čig-t*, feuille (C₃), *kana*, arbre (K₁), *kann*, arbre (A₁), *káne*, bois (A₄), *kann*, *kā*, arbre (A₂), *sakani-fi*, bois (M₄), *kêne*, tige, *kanua*, grande branche (M₁), *kiné*, *kiene-gwu*, *kini-ko*, *kini-tzĩtzi*, *kini(n)-xe*, bois, *kini-xi*, *kini-xi*, *kibinin-gki*, *kini-sĩ*, *kinihi*, arbre, *kine-hega*, feu (Ko).

gorge, *ši-puko-me*.

puèkè, cœur (M₁), *bugú*, cœur (D₁-D₂), *sse-pako*, poumon (Ko), *puxá*, ventre (B₁), *puengko*, âme (B₂), *buči-ra*, tripes, *buče-rá*, *púči-ra*, ventre (M₃), *buiči-ko*, vessie (D₂), *potú*, ombilic (D₁-D₂), *paθé*, ventre, *pweytsi*, intestin (C₃).

grain de collier, *komba*.

kombi, grelot (P₁).

hamac, *tũ*.

atú, *atún*, lit (P₁), *batun*, lit (P₂), *tontó*, lit (B₂).

lèvre, *či-kati*.

hua-kač, bouche (P₂), *iuā-kats*, *ua-káls*, bouche, *kati*, peau, *yugue-kati*, lèvre, bouche (P₁), *kaču*, œil (B₁), *kaxu-ra*, face (B₂), *kása*, *i-kasa*, *ba-kasa*, bouche, *dii-kač*, bouche de fleuve, *ači-kač*, bouche de l'estomac, *i-ka^atsá*, cou (T₄), *kašu-bili*, trou (A₁), *kada*, bouche (G₅), *kaθú*, museau, *kadú*, bouche (G₄), *kuadé*, bouche (G₁), *koada*, bouche (G₆), *kača-ra*, *kaša-ra*, menton, *káča-ra*, mâchoire (M₃), *káču-va*, menton, *a-kádžũä*, mâchoire, *kása*, bouche (T₁), *káčua*, menton (T₂), *kači-čt*, menton (T₆), *kaču*, bouche, *én-kuču*, porte (Do), *kudá* (G₄-G₅-G₆).

lune, *pákari kapu*.

kúúbe, *kube*, *xoóbe*, *kuébe*, *khowe*, *kouel*, soleil; *khiwě*, *kuse-kuube*, *kuubbui*, lune; *fue-kuví*, mois (= une lune) (Ko), *kúmba*, *kumba*, *komba*, étoile (B₁), *kagüi*, astre (M₁), *kokguo*, étoile, *kwok-kóguě-deh*, pléiades (T₅), *kongwú*, étoile, *kangvu*, soleil (T₂), *hāgue-da*, étoile (P₂), *kāngvũh*, soleil (T₆-T₇), *kāũě*, soleil (T₆), *kāgui*, *kógui*, année (A₂), *kāgue*, année (A₃), *kōgui*, année, *kokō-búnyo*, soleil (A₄), *kōgui*, année (A₁), *kaki*, soleil (M₄), *kak*, soleil (T₄).

maïs, *koko-vi*.

xokua (Do), *aahkuá* (G₇), *agua*, grain de maïs (M₁), *xoki* (P₂), *koki*, grain, *kokavi*, *kukχ*, maïs (P₁), *yoki-t* (C₃), *küik*, cacao (A₅), *ko*, cacao (T₅), *ku*, cacao (G₁-G₃), *koá*, cacao (G₂), *kua*, cacao (G₅), *kuó*, cacao (G₄), *koo*, cacao (G₆), *kan kúku*, *Cajanus indicus* (A₂-A₄), *kukúa*, fruit (M₃), *kāχu*,

cacao (Gu), *kokī-óčú*, *Herrania* sp., *koki-očo*, cacao sylvestre (Ko), *íkũö*, *íkũö*, grain de maïs (T₁), *íkũě*, grain de maïs (T₆).

maison, *erikondá*.

ūrūk, couvercle, *ȳurūk*, sommet du toit (A₅), *urrága* (A₁), *uráka* (A₂-A₄).

manger, *iko*, *ya-ko*, *-ko*, manger, *či-kóko*, mordre.

kó, manger, *koa*, nourriture, *ko-ko*, mange, mange! (Do), *kó-ndro*, *la-ko-negro*, *axat-ko-negro*, manger (M₃), *džě-ká-grí*, *džě-kú* (T₂), *íkũók*, mordre, *ĩ-kũ-tú*, *džě-kú*, manger (T₁), *kú-ne*, *ku-nne* (K₁), *ku-éte* (G₄), *ku-tái* (D₁-D₂), *ko-ya*, nourriture (P₁), *agóu*, avaler (A₂), *gán* (A₁), *íkũ-sí*, *íkũ-sí* (A₅), *kóko*, avaler (G₇).

manioc, *iti*, maïs.

sóh (T₇), *sko*, *šku* (T₂), *škóh* (T₆), *íča* (M₃), *šu-gé*, plante analogue au manioc (P₁), *tu*, igname (A₁-D₁-D₂-D₃), *ču-gu*, igname (G₂), *túe*, igname (Gu), *an-ču-kuča*, racine (A₄), *tsǒ* (Ch).

marmite, *čimbibi*.

krung-sibi (T₆).

non, *mai*.

me, *met* (P₁), *méi*, *mée*, *me*, *měi* (Ko), *-méh*, *-meng* (P₂), *met* (C₃), *mǎ*, *mǎ* (A₅), *ma* (Ch).

œil, *akari*.

oguá (G₄), *okua* (G₅-G₆), *oguo*, *ko* (G₆), *okó* (D₁), *ukú* (D₃), *uaákua* (G₇), *uáka*, joue (A₃), *aka*, joue (M₁).

oui, *ũh*.

xuu (Do), *hũũ* (T₂).

perroquet, *pirũ*.

pěli, *pĩli*, toucan (Gu), *pilis*, toucan (A₅), *pé:re* (G₇).

sabre d'abatis, *ipá*.

abay, couteau (M₃).

soleil, *táxó*.

itaki, *taki* (P₁), *tǒǒxi* (Gu).

tapir, *či-moré*.

moló (G₄-G₅-G₆), *munúh*, ours, *méléh*, *Cælogenys paca* (B₃), *moli* (K₁).

tique, *čičika*.

šiike, puce (T₄), *čikun*, chique (B₁), *s'ki*, puce (T₆), *seki-kuáni*, chique (G₁), *čigika*, chique (G₂), *skui-bá*, chique (G₃), *šigār*, chique (A₅), *kǎ-šigá-kio*, coloradilla, *kǎ-šiiχǎn* (Gu).

CONTRIBUTION A LA LANGUE MUČIK.

PAR KONRAD HUBER.

Pendant un séjour au Pérou de 1943 à 1947, j'ai eu l'idée d'appliquer aux langues indigènes de la *costa* les méthodes d'enquête de géographie linguistique que j'avais apprises auprès de mon maître, le professeur Jakob Jud. Vu que les dialectes français d'aujourd'hui contiennent encore des centaines de mots préromans, conservés pendant presque 2.000 ans de domination latine, il était plus que probable que les dialectes espagnols des indigènes de la *costa* péruvienne devaient contenir de nombreux vocables appartenant à la langue mučik. C'est à cet effet que je me rendis pendant l'été de 1946 à Chiclayo pendant mes vacances pour y pratiquer des sondages. J'avais préparé un petit questionnaire pour l'agriculture, la pêche, la faune et la flore, les secteurs du vocabulaire où, selon mes expériences dans les Alpes, le lexique archaïque s'est le mieux conservé. Cette petite enquête a été menée à Ferreñafe, Mórrope, Lambayeque et Eten. Le résultat correspondit à mes prévisions. En plus, j'eus la bonne fortune de trouver un petit vocabulaire manuscrit dont je fis une copie. A la suite de ma nomination à Zurich, je quittai le Pérou en mai 1947 sans avoir pu réaliser l'exploration systématique de toutes les paroisses où, d'après le licenciado Carrera, le Mučik était en usage. Je suis convaincu qu'elle permettrait de tripler le nombre des mots mučik actuellement connus.

Si incomplète que soit ma récolte, je crois cependant utile de la publier pour mettre à la disposition des chercheurs des documents qu'ils pourront utiliser.

Il va de soi que seul un examen approfondi pourra discerner les éléments kičua de ceux qui ressortissent au fonds mučik. Pour plus de sûreté, j'ai inclus tous les mots qui 1° n'appartiennent pas à l'espagnol ; 2° ne figurent pas dans mes fichiers pour les autres parties du Pérou.

La transcription est celle de l'*Atlas linguistique* de Jud et JABERT.

Abrév. : v. vieilli, n. nouveau, id. identique à :

Fe : Ferreñafe ; VE : Villa Eten ; Mp : Mórrope ; L : Lambayeque

A. — Vocabulaire personnel.

<i>aléyôke</i>	espèce de poisson. Fe
<i>aylia</i>	danse populaire. Fe (kičua ?)
<i>bičáyo</i>	arbre ; ses feuilles sont employées en médecine contre la peste bubonique. L.
<i>káča</i>	calebasse plate, servant d'assiette (v). L
<i>kalkál</i>	esp. de filet de pêcheur. VE
<i>kaŋklŋ</i>	esp. de canard sauvage. L
<i>kaskáfe</i>	esp. de poisson. Fe, L
<i>káyte</i>	trépied qui porte les bobines pour tisser. VE
<i>káyto v.</i>	filet de pêche en forme de gros sac. VE
<i>kéye v.</i>	puisoir (pour la forme, v. <i>cikulo</i>). L
<i>kíde</i> (Mp <i>kído</i>)	pièce de bois poli en forme de lame de couteau qui sert à resserrer les fils de la trame dans le métier portatif. L, VE
<i>kirána</i>	chacun des trois faisceaux d'ajoncs dont se compose le caractère <i>caballito de totora</i> . VE
<i>kéyk,</i>	chacune des deux verges de bambou qui servent de verges d'encroix dans le métier portatif. L
<i>kúko</i>	calebasse pour y mettre les fuseaux. VE
<i>kuŋkúno</i>	arbre dont les feuilles sont employées en médecine comme caustique. L
<i>kuñána, -ánka</i>	odeur nauséabonde de la chicha en décomposition (A prob. un second sens scatologique). L
<i>čápe</i>	cuve pour la <i>chicha</i> filtrée. Mp, Fe
<i>čárpe</i>	— VE
<i>čawána</i>	bêche pour nettoyer les canaux d'irrigation. Fe, L
<i>čéko</i>	grande calebasse pour la lessive. L
<i>čiladā</i>	oiseau qui construit son nid de boue. L
<i>čilálo</i>	oiseau. L
<i>čiláo</i>	arbre. L
<i>čilipe</i>	(on le disait des petits qui se nettoyaient le derrière en le traînant sur l'herbe). VE
<i>čirôke</i>	1. vache tachetée de rouge et de blanc. L (à Fe : <i>sirôke</i>)
	2. oiseau. Mp, VE. Fe, L
<i>čokôke</i>	esp. de poisson. L

<i>čokūla</i>	puisoir, grosse cuiller pour puiser la <i>chicha</i> bouillante. Mp (à L : <i>čikūla</i>).
<i>čope</i>	arbre.
<i>čūfla</i>	enveloppes des grains de maïs après la première ébullition de la <i>chicha</i> . L, VE, Mp, Fe
<i>čūna</i>	petites calebasses qui tiennent à flot le filet de pêche. VE
<i>čmūko</i>	bande du métier portatif que la tisserande se passe autour des reins. En penchant le corps en arrière, elle peut ainsi tendre les fils de la chaîne. VE.
<i>fáyke</i>	arbre, esp. d' <i>algarrobo</i> . Fe, L
<i>gwáko</i>	esp. de colombe. Fe
<i>gwayáncé</i>	philtre aphrodisiaque. L
<i>gwēle</i> (v)	petite calebasse ronde.
<i>léfe</i>	(<i>pato</i>) esp. de canard sauvage. Fe, L
<i>līfe</i>	esp. de poisson. Fe, L
<i>mīša</i>	herbe aux propriétés narcotiques employée par le <i>curandero</i> , breuvage médicinal. L, Mp
<i>múde</i>	arbre. L
<i>mūlo</i>	gros récipient pour la <i>chicha</i> . L, Mp, VE, Fe
<i>nōka</i>	bassin pour la fermentation du maïs de <i>chicha</i> Mp, VE (<i>nōke</i>)
<i>nōke</i>	pilon pour écraser le raisin dans la cuve. L
<i>ñōko</i>	petit trou dans la terre, au jeu des billes. L [existe aussi à Lima]
<i>nūne</i>	certaine pierre grise qui se trouve au bord de la mer. VE
<i>ñūto</i>	résidu d'enveloppe de maïs qui surnage lorsqu'on filtre la <i>chicha</i> la deuxième fois. L, VE, Mp, Fe
<i>paypay</i>	arbre. L
<i>pēte</i>	oiseau (<i>Sturnus militaris</i>). L
<i>pirūro</i>	fuseau pour filer. VE (<i>kičua</i>)
<i>plāñčī</i>	oiseau. L
<i>pokóča</i>	esp. de poisson. L
<i>pongoñōlo</i>	— VE
<i>potaléra</i>	pierre attachée à une corde qui sert d'ancre (déjà mentionnée par Pedro Pizarro dans sa chronique sous le nom de <i>potala</i>).
<i>reñreñ</i>	œsophage. Fe
<i>simōra</i>	breuvage préparé par le <i>curandero</i> . L
<i>sūko</i>	esp. de poisson. VE
<i>sūčē</i>	brisants des vagues sur la côte. VE

<i>tingulo</i> (n)	petite calebasse ronde. L
<i>tongo</i>	emballage usuel du sucre brut : deux gros disques de <i>chancaca</i> liés ensemble avec des brins de jonc (<i>totorá</i>). L
<i>túrra, túrre máco</i>	herbe médicinale. L
<i>úfla</i>	herbe médicinale, surtout contre les vers. L
<i>úño</i>	navette pour introduire la trame entre les fils de la chaîne. L, VE
<i>wako</i> (tisa de...)	espèce de craie dont on se sert pour assouplir le fil de coton en filant. L
<i>wangánu</i>	chacun des ligaments qui serrent les faisceaux de juncs dont se compose le typique <i>caballito de totora</i> . VE
<i>war^aw^adu</i>	esp. de vautour à la tête et aux ailes blanches. Fe (à L : <i>g^warag^wdu</i>)
<i>wataráko</i>	esp. de canard sauvage. L
<i>xuxúna</i>	nappe de toile fine. L
<i>yónke</i>	eau-de-vie. L
<i>yúnsa</i>	danse populaire (connue dans la Sierra centrale sous le nom de <i>cortamonte</i>) : les jours de Carnaval, on dresse un arbre, orné de rubans. Les couples dansent autour et, à chaque interruption de la musique, un des danseurs s'avance à tour de rôle, pour donner à l'arbre un vigoureux coup de <i>machete</i> . Le couple qui réussit à abattre la <i>yúnsa</i> devient roi de la fête et doit fournir l'arbre pour le carnaval suivant. L (à Fe : <i>xúnsa</i>)

B. — Vocabulaire manuscrit appartenant à Rafael QUESQUÉN de Eten.

Note : Je reproduis le vocabulaire tel que je l'ai copié. R. QUESQUÉN me dit que ce sont tous des mots et des expressions qu'il avait entendus des vieux du pays. La transcription est celle de l'orthographe espagnole.

<i>mesjepeque</i>	implorar a Dios.
<i>peinas unan sequemoi</i>	buenos días, señor.
<i>peinas nerrem sequemoi</i>	buenas tardes, señor.
<i>acam mo rometec</i>	ve a ese loco.
<i>acam mo ñetesapec</i>	ve a ese mentiroso.
<i>manan tut coh</i>	toma tu chicha (bière de maïs).
<i>jiaiy</i>	dinero.
<i>mecherque</i>	mujer.

<i>nan</i>	marido.
<i>ñoven</i>	joven.
<i>quishnique</i>	viejo.
<i>opene</i>	camote (batate).
<i>gedēñet</i>	excremento.
<i>chumay</i>	borracho.
<i>useníc</i>	chacra (ferme, terre cultivée).
<i>facch</i>	seña.
<i>fanun</i>	perro.
<i>mish</i>	gato.
<i>giac</i>	pescado.
<i>her</i>	yuca.
<i>ĩiam</i>	sol.
<i>neis</i>	noche.
<i>fac</i>	toro.
<i>cónsihe</i>	carne.
<i>got</i>	ojo.
<i>joc</i>	pié.
<i>jacse</i>	cabeza.
<i>metse</i>	mano.
<i>Chejemer</i>	Trujillo.
<i>Chijaipe</i>	Chiclayo.
<i>Ñancaipe</i>	Lambayeque.
<i>Siurrepe</i>	Monsefú.
<i>Recpaneque</i>	Reque.
<i>Etín</i>	Eten.
<i>giad</i>	dormir.
<i>nocrrel</i>	dos reales.
<i>pacrrel</i>	cuatro reales.
<i>chumai anchi mo</i>	borracho está éste.
<i>peinan mo ñetesap</i>	bien mentiroso es ése.
<i>acan mo mish</i>	ve a ese gato.
<i>manan tut llemec</i>	come un poco de espesado.
<i>emes uman, emes umanche?</i>	como has amanecido?
<i>peinas nerrem</i>	buenas tardes.
<i>emes nerrem</i>	buenas tardes.
<i>ñespe toc</i>	fea cara.
<i>acam mo ñess</i>	ve esa criatura.
<i>iches tem?</i>	que es lo que quieres?
<i>chuchepe fone</i>	nariz ñata.

manes postap

eches suy

jay

jujuna

jarme zape

cháne

shaipi

chay huac

midan cap

appesén

roj pepot

shé metéque

jarnanloc

zapete

nepete

zupete

chupetes

zarcillas

sec secfane

ich teme ?

tero

guisin

amoche giad

tabestucuchi

taschep tumanacupu

fellum

felan tut

huy !

frese

ja

mis anchi mo

rometec anchi mo

costape

totecape

metautate tu caten

ayenanuyi

jiamud

huy

chichuy

seco (on entend par *seco* un mets régional à base de poisson sec).

me he servido.

toma otro.

mantel.

mentiroso.

frío.

pendejos (poils du pubis).

grillo.

caranganoso (plein de poux).

pescuezo.

trasero desnudo.

atado.

cállate la boca !

uno.

dos.

tres.

aretes (boucles d'oreille).

sortija (espagnol).

embarazada y colérica.

quién es ése ?

cuchara.

quieres ?

vamos a dormir.

toma tu chicha.

dirán que estamos borrachos.

pato.

toma asiento !

oye !

pié.

agua.

ese es ladrón.

este está loco.

seco.

copa volteada.

préstame tu culo !

bien gracias.

peludo en la nariz.

se cae.

mojado.

<i>fenequit</i>	niño último (peut-être de l'espa- gnol finiquito).
<i>bechagur</i>	envidiose
<i>hich</i>	qué tienes ?
<i>teb</i>	el pájaro (pénis).
<i>catenic</i>	el coño (vulve).
<i>chiyipe</i>	rascarse el ojete (anus) en el suelo.
<i>jedeñet</i>	excremento de pavo.
<i>cunti</i>	serrano (indio de la Sierra).
<i>chafca</i>	negro (nègre).
<i>amoch fenun</i>	vamos a comer.
<i>amoch miquer</i>	vamos pronto.
<i>ñañe</i>	gallina.
<i>fellu</i>	pato.
<i>fappi</i>	barbon (homme barbu ?)
<i>vellus</i>	poto (calebasse) (sign. aussi der- rière).
<i>mellus</i>	huevos (œufs, p. e. testicules ?)
<i>cojpan</i>	pantalón.
<i>mob</i>	cachema (prob. « cachama » esp. de poisson).
<i>usap</i>	aji (hep-aji).
<i>up</i>	sal.
<i>cucho rometec</i>	muchacho loco.
<i>cúchis</i>	chicha.
<i>jax pulem</i>	palangana (cuvette, lavoir).
<i>cosstap tote capt</i>	toma pote boca abajo (il boit du ? à plat ventre).
<i>chichay</i>	calor.
<i>ñesbo</i>	licor.
<i>achichone</i>	cosa agradable.
<i>pelam chemoy</i>	siéntese Ud.
<i>uf</i>	fuego.
<i>metan cuchis</i>	mi chicha.
<i>zapete</i>	uno (lame du métier à tisser por- tatif).
<i>onoc rrel</i>	un real.
<i>catenic</i>	utero.
<i>jacrrrel</i>	8 reales.
<i>socrrrel</i>	3 reales.

fiernen ayad

teb

facpe pot

ajpe pot

ajpe fone

jactes polenec

acan mo pot

rometec fanum

ajpe sap

hijo del diablo.

miembro viril.

trasero negro.

trasero grande.

nariz grande

trasero roto

ve ese trasero

loco como el perro

boca grande

CROYANCES ET PRATIQUES MAGIQUES DANS LA VALLÉE DE MARBIAL, HAÏTI,

PAR ALFRED MÉTRAUX.

INTRODUCTION

Les documents réunis dans cette monographie ont été recueillis au cours d'une enquête ethnographique qui fut conduite par l'auteur de ces lignes dans la vallée de Marbial en Haïti, de 1948 à 1950. Nos recherches répondaient à un but pratique ; elles devaient constituer l'étape initiale d'un projet d'éducation de base que l'U. N. E. S. C. O. s'apprêtait à lancer sur la demande du Gouvernement haïtien. Ces études n'auraient, cependant, jamais pu être entreprises sans l'appui généreux de la Wenner-Gren Foundation de New York à qui nous tenons à exprimer notre plus vive gratitude. Nous avons été assistés par un groupe de jeunes intellectuels haïtiens qui étaient venus à Marbial pour se familiariser avec les techniques d'enquête sur le terrain. Parmi nos collaborateurs, dont les notes ont été utilisées dans ce travail, nous mentionnerons tout spécialement M. Lamartinière Honorat et M^{lle} Jeanne G. Sylvain. Nous avons également fait usage de renseignements fournis par M. Roger Mortel et M. Rémy Bastien.

La région sur laquelle notre enquête a porté est située au confluent de la Gosseline et de la rivière Fonds Melon, non loin du centre paroissial de Marbial, à une quinzaine de kilomètres environ de la ville de Jacmel. C'est une zone montagneuse coupée de vallées profondes dans lesquelles coulent des torrents et des rivières qui descendent du massif de la Selle. Ces vallées, jadis fertiles, sont aujourd'hui en pleine décadence économique. Leur sol est rongé par l'érosion. La couche arable délavée par les pluies s'appauvrit chaque année dans des proportions de plus en plus catastrophiques. Cette disparition de l'humus est la conséquence du déboisement qui ne fait que s'accroître. Celui-ci, à son tour, est un résultat de l'accroissement rapide de la population rurale. En 1950, la vallée comptait environ 30.000 habitants, soit près de 200 personnes au kilomètre carré. Dans de telles conditions, les paysans sont réduits à un état précaire qui, à l'époque de notre séjour, était une véritable misère, deux années de sécheresse ayant épuisé leurs ressources et créé une situation véritablement dramatique. Le lecteur trouvera dans une étude publiée par l'U. N. E. S. C. O., sous le titre *L'Homme et la terre dans la vallée de Marbial*

(Haïti)¹, une description détaillée du dur labeur que les paysans de Marbial doivent fournir pour se maintenir en vie.

On ne trouve presque plus, comme par le passé, de grandes familles réunissant autour de la case d'un riche paysan celles de ses enfants et de ses petits-enfants. Cet ensemble de cases s'appelait « la cour » (*laku*), terme qui s'applique aussi à l'unité sociale dont il était l'expression concrète. Aujourd'hui le mot ne désigne plus que l'habitation familiale et ses dépendances. Le chef de famille n'était pas toujours un patriarce, mais parfois une femme énergique qui avait su maintenir une autorité morale et matérielle sur ses fils et leur descendance.

Ce type de groupement tend à disparaître. Les attaches familiales se sont relâchées à la suite du morcellement des terres et sous l'effet de la fragilité des liens matrimoniaux. Les funérailles sont les seules occasions où l'ancienne famille étendue se réunit au complet pour participer à la veillée et discuter de la succession.

Comme autrefois, le « plaçage » (union non sanctionnée par la loi) est plus fréquent que le mariage chrétien, et la polygamie, encore répandue, est pratiquée surtout par les paysans riches. Mais les hommes comme les femmes contractent communément plusieurs « mariages » successifs, et les petites familles d'aujourd'hui peuvent comprendre des enfants issus de différentes unions. Certaines familles se composent uniquement d'une femme et des enfants qu'elle a eus d'un ou de plusieurs « maris ». Aucun caractère infamant ne s'attache aux naissances illégitimes, et tous les enfants sont les bienvenus.

La population de Marbial est catholique, à l'exception de 3,311 paysans qui appartiennent à l'Église baptiste. La paroisse de Marbial comprend six sections et déborde sur la commune de Port-au-Prince. Les registres paroissiaux indiquent 600 à 700 baptêmes par an, une soixantaine de mariages et 125 enterrements environ. En dehors du centre paroissial, le curé dispose de 7 chapelles et de 48 stations confiées à des laïques qui font également fonction d'instituteurs.

La minorité baptiste compense son infériorité numérique par son zèle religieux et son esprit de corps. Elle est répartie en « boucans », qui font pendant aux stations catholiques et qui sont placés sous la surveillance d'un directeur qui veille aussi à enseigner la lecture et l'écriture aux enfants et aux adultes.

Il y a dix ans encore, la majorité des paysans de Marbial pratiquaient le vodou. On entend par ce terme un ensemble de croyances et de rites d'origine africaine qui, étroitement mêlés à des pratiques catholiques, constituent la religion de la plus grande partie de la paysannerie et du prolétariat urbain de la République d'Haïti. Cette religion apporte à ses adeptes le confort spirituel dont ils ont besoin : elle les protège contre les atteintes du sort et les machinations des sorciers et des mauvais esprits. Elle leur fournit

1. MÉTRAUX, Alfred. *L'homme et la terre dans la Vallée de Marbial (Haïti)*, « Documents spéciaux d'éducation », n° 10. U. N. E. S. C. O., Paris, 1950, 143 p.

en outre la plupart des récréations esthétiques qui rompent la grisaille de leur existence.

Les Noirs importés en Haïti aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles venaient en majorité de la Côte des Esclaves — Togo, Dahomey et Nigeria. Quelle que fût leur tribu ou leur langue, les indigènes de ces régions avaient suffisamment de points communs dans leurs croyances ou leurs pratiques religieuses pour qu'il leur fût relativement aisé de combiner en une structure cohérente les différents cultes qu'ils s'efforçaient de conserver. En Haïti, c'est autour de la religion dahoméenne que se fit cette cristallisation des croyances et des rites empruntés à divers systèmes magico-religieux qui différaient dans le détail, mais se ressemblaient par leur fond commun. Plus tard, le syncrétisme religieux, déjà si prononcé en Afrique, devait faciliter l'absorption d'autres éléments : tout d'abord les divinités et les rites congolais, et ensuite les croyances et les pratiques catholiques qui se faisaient de plus en plus nombreuses à mesure que les esclaves se familiarisaient avec la religion de leurs maîtres.

L'existence du vodou en Haïti nous est signalée dès la fin du ^{xviii}^e siècle. Ce serait même au cours d'une cérémonie vodou au Bois Caïman qu'aurait été décidée la révolte qui, après dix ans de guerre, allait aboutir au massacre des colons français et à l'indépendance de la première république noire du monde.

L'Église catholique elle-même est prête à reconnaître le fait que les paysans haïtiens sont encore semi-païens, mais ceci dit, il importe de ne pas oublier que les sectateurs du vodou ne se considèrent pas moins comme d'excellents catholiques et qu'ils ne voient aucune contradiction entre leur fidélité aux divinités africaines et la pratique la plus stricte du catholicisme. La messe, les processions, les « services » dans les sanctuaires vodou, les sacrifices d'animaux, les danses sacrées, se situent sur le même plan et ne s'excluent pas.

Faute de place, nous avons dû limiter cette étude de la vie religieuse dans la vallée de Marbial aux croyances et aux pratiques magiques¹. Le culte des dieux africains, *lwa* ou « mystères », fera l'objet d'une monographie séparée, qui sera publiée ailleurs.

Dans notre texte, il est souvent fait allusion à la « Renonce ». Par ce mot, emprunté au vocabulaire créole, nous désignons la campagne dirigée contre le vodou en 1941-1942 par le clergé catholique avec l'appui de l'État. L'Église s'était flattée d'exterminer une fois pour toutes le vodou en détruisant les sanctuaires des dieux africains, en brûlant, dans de véritables autodafés, les objets sacrés et en exigeant, par la menace, des sectateurs du vodou un serment dit des « rejetés », par lequel ils « renonçaient » au culte des *lwa* et aux pratiques superstitieuses. Surpris par la soudaineté et la violence de cette attaque, les vodouisants se soumièrent en apparence et évêques et curés eurent, pendant quelques mois, l'illusion que la manière rude se justifiait par

1. Nous avons omis dans cet article les pratiques magiques de la médecine populaire qui ont déjà fait l'objet de notre part d'une étude spéciale, voir A. MÉTRAUX, *Médecine et vodou en Haïti*. Acta Tropica, vol. 10, n° 1, Bâle, 1953, p. 28-68.

ses résultats. Ils durent bientôt déchanter. L'opposition montante des masses fut rapidement sentie par le Gouvernement, qui se désolidarisa de cette campagne. Sous la présidence d'Estimé Dumarsais, le vodou fut à nouveau toléré. Marbial est l'une des rares régions d'Haïti où la campagne antisuperstitieuse ait réussi à extirper le vodou, en surface du moins. L'Église, bien qu'elle ait essayé d'accoler l'étiquette de « païens » aux protestants, a trouvé dans leur intolérance fanatique une aide précieuse dans son combat contre le culte vodou. Les baptistes vouent aux manifestations du vodou, même les plus innocentes, une haine qui a un caractère presque obsessionnel. Nous étions donc fort mal placés pour entreprendre une étude du vodou tel qu'il est pratiqué dans les campagnes haïtiennes. Cependant si les cultes païens n'étaient plus guère célébrés, leur souvenir était trop récent pour qu'il ne fût possible de recueillir sur eux de copieux renseignements. D'autre part, les croyances n'avaient pas changé au point de modifier la mentalité des paysans. Ceux-ci ont beau aller à la messe, ne plus faire de sacrifices païens, les dieux africains existent toujours dans leur esprit. En outre, il était extrêmement intéressant d'étudier le vodou alors qu'il était persécuté et ses sectateurs obligés de se cacher. Nous avons pu ainsi mieux comprendre les forces vives du paganisme rural, définir ses zones de résistance et ses points faibles. Nous avons cherché à introduire dans la présentation des croyances et des pratiques magico-religieuses de nombreuses anecdotes qui en illustrent la portée dans la vie quotidienne.

Comme la magie ne peut être comprise que dans ses rapports avec la religion, une brève esquisse des croyances fondamentales et de l'organisation du culte vodou doit de toute nécessité figurer dans cette introduction.

Le vodou est un système religieux qui règle les rapports entre les *lwa* et les humains. Les *lwa* ou « mystères » sont des divinités africaines auxquelles sont venues s'ajouter d'autres divinités de création plus récente. Il y a un nombre considérable de *lwa* et ce nombre ne fait que croître. Un paysan de Marbial nous a donné des *lwa* l'excellente définition que voici : « Les *lwa* sont des esprits, des sortes de vents. Ce sont des anges rebelles dont les connaissances dépassent les nôtres. Ils sont pareils à un homme qui, après avoir reçu une bonne éducation à la ville et appris un métier, se révolterait contre son père. Le fils ingrat, même s'il est chassé de la maison paternelle, n'en continue pas moins à savoir beaucoup de choses. C'est précisément ce qui est arrivé aux *lwa*, ils ont reçu la science des anges et se sont révoltés. Ils descendent sur une personne pour la posséder, tout comme le Saint-Esprit qui se pose sur le curé lorsqu'il chante la messe. »

Les *lwa* se manifestent surtout par des possessions ; ils chassent le « gros bon ange »¹ pour prendre sa place et c'est le brusque départ de cette âme qui cause les tressaillements et les soubresauts qui caractérisent les débuts de la transe. Le possédé devient alors non seulement le réceptacle du dieu, mais son

1. Chaque individu possède deux âmes. Un « gros » et un « petit bon ange ».

instrument. C'est la personnalité du dieu et non plus la sienne propre qui s'exprime dans son comportement et dans ses actes. Ses jeux de physionomie, ses gestes, et jusqu'au ton de sa voix reflètent le caractère et le tempérament de la divinité qui est « descendue » sur lui. Le possédé est appelé le cheval (*chual*) du *lwa*; en fait, le rapport entre le dieu et lui est bien le même qu'entre un cavalier et sa monture.

Les dieux et les esprits du vodou sont des êtres jaloux, susceptibles et exigeants. Chaque famille a ses *lwa*, qui protègent ses membres de génération en génération, mais ceux-ci, en échange, doivent s'acquitter de leurs devoirs entre eux. Les *lwa* réclament des sacrifices propitiatoires (*mâjé-lwa* : manger des *lwa*), à intervalles plus ou moins réguliers. Ceux qui négligent les *lwa* s'attirent des « châtimements » qui prennent la forme de maladies ou d'accidents. Il faut alors les apaiser, sinon leur colère ne fera que croître et ils finiront par tuer leurs serviteurs infidèles.

Les sanctuaires, ou *humfò*, dans lesquels les *lwa* sont vénérés, sont des édifices modestes, dont la disposition et l'architecture sont les mêmes que celles des habitations ordinaires, mais qui en diffèrent par la présence d'une sorte de galerie couverte ou de hall dans lequel ont lieu les cérémonies du culte et les danses rituelles. A l'intérieur du sanctuaire, dans le *badji* ou *sobadji*, on trouve des plates-formes en pisé (*pé*), qui sont les autels sur lesquels sont déposés les objets sacrés : pots, plats consacrés aux Jumeaux sacrés (*plat-marasa*), pierres polies, hochets, cruches, etc. Des chromolithographies représentant des saints catholiques assimilés aux dieux vodou sont accrochées aux murs autour des autels.

Le culte des *lwa* est aux mains de prêtres (houngan) et de prêtresses (mambo) ¹, qui sont assistés par des *hûnsi* (serviteurs ou servantes du dieu). Ces derniers se recrutent parmi les hommes et les femmes qui ont été initiés par le maître du *humfò* et qui sont tenus de participer aux cérémonies et aux danses célébrées en l'honneur des dieux du sanctuaire. Les houngans et les mambos dignes de ce nom se refusent à pratiquer la magie et à utiliser les *lwa* « achetés », c'est-à-dire des mauvais esprits que les sorciers se procurent par un marché criminel. Il faut donc distinguer le houngan du *bòkò* (sorcier), bien que les ennemis du vodou se plaisent à introduire une confusion entre les deux.

Nous avons respecté l'anonymat de nos informateurs et des personnes dont ils nous ont parlé. Les noms dont nous les avons affublés sont bien ceux de personnes de la vallée, mais légèrement déformés et attribués à d'autres individus. Nous espérons avoir ainsi dépisté la curiosité indiscreète de ceux qui chercheraient à les identifier.

Le système de transcription employé pour le créole est fondé sur celui recommandé par M. Laubach et qui, avec quelques modifications, est

1. Houngan et mambo sont deux noms employés si couramment dans les ouvrages consacrés à Haïti que nous avons conservé, dans ce texte, leur forme francisée.

presque parfaitement phonémique. La nasalisation est indiquée par un accent circonflexe. Les voyelles *è* et *ò* sont ouvertes, le *u* correspond au *ou* français.

LA CONCEPTION ANIMISTE DE LA NATURE

La découverte de croyances animistes fortement accusées chez les paysans de Marbial, par ailleurs si détachés de leur passé africain, n'a pas été une des moindres surprises de notre enquête. Les recoupements auxquels nous nous sommes livré ne laissent cependant aucun doute sur leur existence en tant que système d'interprétation des phénomènes naturels.

Comme un très grand nombre de pratiques magiques ne s'expliquent qu'à la lumière de cet animisme, il nous a paru nécessaire d'en donner un aperçu en utilisant les interprétations des phénomènes naturels que plusieurs informateurs nous ont fournies spontanément, pour nous faire comprendre certaines coutumes et superstitions campagnardes.

Les paysans qui n'affectent pas d'être des « gens éclairés » s'accordent à dire que toute chose dans la nature possède une « âme » (*nâm*). Le soleil, la lune, la terre, la pluie, les sources, les plantes sont tous pourvus d'une âme ou d'un esprit. Une de nos informatrices établissait une différence entre un « esprit » et une *nâm*. Tout ce qui dans la nature avait une vertu bienfaisante, telles par exemple les plantes alimentaires ou médicinales, possédait un « esprit », alors que les végétaux qui n'étaient d'aucune utilité n'avaient qu'une simple *nâm*. Elle s'expliquait les effets alternativement bons ou mauvais de la chaleur solaire par la présence simultanée dans cet astre d'un « esprit » et d'une *mové nâm*. Le premier nous éclaire et fait pousser les plantes, alors que la seconde brûle la végétation, nous accable de ses rayons et donne la fièvre. Quant à la lune, qui est essentiellement bienfaisante, l'esprit qui est en elle règle les saisons, influe sur la menstruation et exerce une action fécondante.

L'âme de la terre. — A côté de la « grande âme de la terre » (*gâ nâm tè*), chaque champ, chaque lopin de terre est animé par un esprit qui, agissant sur les plantes, en assure la fertilité. Cette âme de la terre n'est pas immatérielle, car le cultivateur qui, en plein midi, travaille dans son champ peut sentir sa présence comme une brise qui caresse son visage ou voir son ombre se profiler derrière lui. Il a alors le sentiment qu'un être invisible se tient à ses côtés.

L'âme du jardin protège et enrichit celui qui lui fait chaque année, en décembre, des offrandes de nourriture. Le « manger de l'âme », qui a lieu la nuit en plein air, comporte de la chair de bœuf, de chèvre, de porc et de poulet, que l'on cuit dans une marmite neuve et dans laquelle on ajoute de l'acassan ¹,

1. Acassan, mets d'origine dahoméenne, qui jouit d'une grande faveur en Haïti. C'est de l'amidon et de la fine farine de maïs que l'on vend sous forme d'une pâte épaisse mais qui est ensuite dilué dans de l'eau ou du lait.

du pain et des « vivres »¹. Le propriétaire, qui est en même temps l'officiant, présente la marmite aux quatre points cardinaux et la dépose au fond d'un trou creusé au milieu du lopin. Les personnes présentes se précipitent pour le combler, poussant du pied la terre qui en a été extraite, opération qui s'accompagne de chants de « combite ». On enterre ensuite sept piécettes de 10 centimes. Après la cérémonie, tout le monde se retire en hâte, sans regarder derrière soi, pour ne pas troubler l'esprit du jardin venu manger les offrandes qui lui ont été apportées.

Un de nos informateurs nous a assuré qu'avant la « Renonce », lui et sa femme faisaient chaque premier janvier des offrandes à l'âme de la terre. Ils plaçaient une calebasse contenant différents aliments — acassan, biscuits, etc. — et un gobelet plein de café ou de rhum, sur un *vèvè* (dessin symbolique) tracé avec de la cendre. Toute la famille s'agenouillait autour de son chef et récitait avec lui deux *Pater* et deux *Ave*, puis tous faisaient le tour de la maison. L'officiant jetait à la volée des aliments contenus dans une grande calebasse. Les enfants pouvaient en goûter à condition de ne pas oublier la divinité².

L'offrande à l'esprit du jardin peut consister simplement en grains semés au vent ou enfouis de préférence un vendredi. Si l'esprit accepte le don qui lui est fait, non seulement il augmentera le rendement du champ sur lequel il veille, mais il ne se laissera pas enlever par ceux qui cherchent à se saisir de lui pour l'attacher à leur propre jardin. En effet, il existe toute une magie qui permet aux envieux et aux gens malhonnêtes de s'emparer de l'âme du jardin, soit pour se l'approprier, soit simplement pour ruiner un rival trop prospère. Toute magie a naturellement sa contre-partie. On peut se prémunir contre ces vols en ayant soin, après les semailles, de laisser aux quatre coins du champ des poquets vides et ouverts. L'âme que l'on cherche à emporter peut alors dire à ses séducteurs : « Comment pourrais-je vous suivre, vous le voyez bien, les semailles ne sont pas terminées, les poquets sont encore ouverts. » On recommande aussi d'enterrer à chaque coin du champ un petit poisson. Si les voleurs font miroiter à l'âme du terrain la perspective d'un bon repas, elle pourra répondre : « J'ai déjà mangé, mon père est venu. »

Le stratagème dont les paysans usent est du même type que celui auquel on a recours pour empêcher que l'âme d'un mort ne soit ravie par un sorcier. On lui donne également des tâches qui doivent la distraire pendant que le *bòkò* déploie ses arts magiques pour la capturer (voir p. 154).

Les champs sont parfois placés sous la protection de croix, élevées aux points cardinaux, et au pied desquelles on enfouit des bouteilles contenant des graines

1. On appelle « vivres » en Haïti, les tubercules et les bananes bouillies qui forment le fond de l'alimentation.

2. Selon un autre informateur, au cours de la cérémonie pour l'âme de la terre, on lui offrirait du sang, des patates, du riz et du pain qui sont jetés dans une fosse creusée au milieu du champ. Ces rites propitiatoires devaient être accomplis chaque année sous peine de « châtiments » impitoyables.

de maïs et de millet. Les crânes de bœuf et les mâchoires d'âne (*kipòko*) que l'on trouve si fréquemment à l'orée des champs jouent le rôle d'épouvantails magiques. On dit, lorsque les fourmis ravagent impunément un champ, que l'âme en est partie. Il faut alors se hâter de faire venir un houngan pour qu'il la rappelle ou pour qu'il y attache un autre esprit, sans quoi le sol ne retrouvera jamais sa fertilité.

L'âme de la pluie. — L'âme de la pluie fortifie l'âme de la terre qui, à son tour, agit sur celle des plantes. Il existe des magiciens qui réussissent, grâce à leur art, à se rendre maîtres de la pluie et en disposent à leur gré, généralement au profit du plus offrant. Nous avons connu un de ces « maîtres de la pluie », Examan, sur le compte duquel nous avons recueilli bon nombre d'informations, rassemblées dans un chapitre à part (p. 188).

L'âme de la lune. — L'âme de la lune fait sentir son influence sur les récoltes, sur les femmes et sur le temps. Les récoltes qui ont été semées au moment de la pleine lune risquent d'être mangées par l'âme de la lune. Par contre, lorsqu'on choisit, pour semer, le troisième jour avant ou le neuvième jour après la pleine lune, « époque à laquelle la lune dort », on peut compter sur une belle moisson. Ces dates sont également propices à la conception des enfants et des animaux, qui se distinguent alors par leur vigueur et leur belle apparence.

L'âme du tonnerre. — Le bruit du tonnerre est produit par les âmes des méchants qui, enchaînés par Dieu, cherchent à se libérer. Celles qui parviennent à se dégager de leurs liens traversent le ciel comme une traînée lumineuse (éclairs) et tombent sur la terre sous forme de pierres polies. Ces « pierres de tonnerre » sont en réalité des haches indiennes que les noirs trouvent dans leurs champs surtout après un orage, lorsque les pluies ont délavé le sol. Ces pièces archéologiques symbolisent diverses divinités du vodou et sont précieusement gardées dans les sanctuaires, où elles baignent dans l'huile. Les houngans et les mambos en font le plus grand cas et s'en servent soit pour la divination, soit pour le traitement des malades.

Les Pléiades. — La constellation des Pléiades ou la Poussinière exercerait une influence néfaste sur les humains et il est dangereux, surtout pour les enfants, de la regarder trop longuement. Cette constellation est particulièrement nocive après la mi-juin.

Vénus. — Au témoignage de quelques informateurs, il serait possible de faire descendre certaines étoiles, en particulier Vénus, pour leur demander des faveurs, telles que la fertilité pour le bétail ou les champs. Il faut, pour attirer l'étoile, une assiette blanche avec un œuf et des bougies, ainsi que du tissu blanc, rouge et noir. Ces objets sont déposés sur une nappe étendue par terre. L'officiant se signe et pointe trois fois son doigt vers l'étoile. L'astre se mani-

feste dans l'assiette et on le reconnaît à un chiffre lumineux. C'est un 3 qui se transforme en 7 s'il accorde la requête qui lui est faite. Cette cérémonie doit être faite de préférence un lundi, un mercredi ou un vendredi.

Vénus apparaît parfois aussi sous la forme d'une femme qui peut vous accorder bonne chance en amour. Sa façon d'acquiescer aux demandes qui lui sont adressées est de jeter la tête en arrière. Il est des gens qui brûlent pour elle un cierge à l'église.

Une étoile qui se lève vers minuit — sans doute Vénus — appelée pour cela « étoile minuit », « nourrit » les ignames, c'est-à-dire qu'elle les fait grossir. Elle est également propice aux giraumons, aux calebassiers, aux cocotiers et à beaucoup d'autres arbres.

Les Comètes. — Les comètes passent pour favoriser le développement des fœtus, aussi bien ceux des êtres humains que ceux des animaux.

L'âme de l'arc-en-ciel. — A Marbial, on m'a assuré qu'il existait deux arcs-en-ciel, l'un mâle, l'autre femelle. Le premier se dissimule d'ordinaire derrière les nuages pour surveiller sa femme et on n'en voit qu'une extrémité.

L'arc-en-ciel est un être doué de vie qui, affligé d'une soif insatiable, boit l'eau de la pluie et celle des sources, notamment celles des rivières qui prennent leur naissance dans le massif de la Selle. Il plonge ses extrémités dans le sol et absorbe le liquide à longs traits. Il lui arrive parfois d'oublier près d'une source l'un de ses bonnets multicolores. Ceux-ci sont des talismans précieux qui assurent la fortune à ceux qui les trouvent, à condition qu'ils parviennent à dépister l'arc-en-ciel en brouillant soigneusement leurs traces.

L'âme des rivières et des points d'eau. — Les lagunes, les sources et les cours d'eau ont, eux aussi, une âme, qui parfois peut prendre l'apparence d'un poisson ou d'une anguille. Ces génies des eaux n'aiment guère ceux qui leur manquent de respect en tenant dans leur voisinage des propos orduriers. Ils marquent leur courroux par des éboulements ou en envoyant des maladies à ceux qui se sont rendus coupables d'une telle insulte. Toute rivière de quelque importance a une « maîtresse » (*mètès dlo*).

Ces divinités aquatiques aiment à s'asseoir sur une roche au bord de l'eau pour peigner leur longue chevelure. C'est une bonne fortune que de les rencontrer, comme le prouve l'aventure de Surin Tanis, paysan de Marbial. Se promenant le long de la Gosseline, il aperçut une « maîtresse de l'eau ». Celle-ci, entendant du bruit, plongea en toute hâte, oubliant sur un rocher le peigne en or avec lequel elle étirait ses belles boucles. Surin s'en empara et rentra chez lui, heureux de cette aubaine. Cette même nuit, la maîtresse de l'eau lui apparut en songe. Elle lui tendit un paquet avec ses mots : « Regarde ce que je t'ai apporté ; rends-moi ce que tu as trouvé. » Tanis, en se réveillant, découvrit près de son lit un paquet plein d'argent, mais le peigne avait disparu. Il n'eut pas à le regretter, car le don de la naïade fut le commencement de sa fortune.

L'âme des montagnes. — L'âme des montagnes est moqueuse, c'est pourquoi elle s'amuse à répéter ce que l'on dit à haute voix.

L'âme des plantes. — Il n'est animal ou plante qui n'ait une « âme ». Celles des grands arbres mapous (*Ceiba pentandra* L.), sucrons (*Inga vera* Willd.), bois d'orme (*Guazuma ulmifolia* Lam.) errent la nuit sur les routes. Par leur aspect monstrueux, elles terrorisent les voyageurs. L'âme du bambou ne se manifeste que le 25 décembre de chaque année, date à laquelle elle revêt la forme d'une belle femme. Au cours de la nuit du 18 février et de celle du 19 décembre, les âmes de certaines plantes malfaisantes se réunissent, dit-on, au pied d'un grand mapou, pour y tenir une sorte de sabbat au cours duquel elles discutent des crimes qu'elles se proposent de commettre. Les mapous, ou fromagers d'Haïti, sont des arbres sacrés par excellence. Ils reçoivent des offrandes et on brûle des cierges à leur pied. On raconte volontiers qu'ils se déplacent pour se rendre visite mutuellement et que le grand mapou Dérandis, à Marbial, s'est transporté jusqu'à Léogane pour s'entretenir avec un congénère aussi haut que lui.

Avant d'abattre un arbre, qui veut s'éviter des désagréments doit avertir l'âme en donnant quelques coups sur le tronc avec le revers de sa hache. Par surcroît de précaution, il récitera une prière et invoquera le Saint-Esprit.

Les effets bienfaisants de la nourriture sur l'organisme sont dus à la présence d'âmes dans les plantes et les animaux. Une de nos informatrices, bien que protestante, nous expliqua que les enfants grandissent parce qu'ils absorbent les « esprits » contenus dans les aliments. Ce ne sont pas les plantes médicinales elles-mêmes qui, par leurs vertus chimiques guérissent les malades, mais les esprits qui les habitent. Au moment de les cueillir, on répète leur nom trois fois et on leur dit sur un ton impérieux : « Je vous prends pour que vous guérissiez un Tel. Allez le guérir tout de suite puisque je vous paie. » On dépose alors une pièce de cinq centimes auprès de la plante.

On peut aussi leur donner, en guise de salaire, un caillou ou une graine, mais les plantes ne sont dupes que lorsqu'elles sont engourdies par le sommeil. C'est d'ailleurs quand elles dorment qu'il convient de les cueillir. Le *dòktè-fèy* (docteur-feuille, guérisseur) s'approche tout doucement de la plante dont il a besoin, pour ne pas effaroucher l'esprit qui est en elle, et, en l'arrachant, murmure : « Lève-toi, lève-toi, va guérir un malade. Je sais que tu dors, mais j'ai besoin de toi. » Il doit ensuite s'éloigner sans regarder derrière lui.

Lorsqu'une plante meurt, son âme la quitte pour former une plante nouvelle. C'est ainsi qu'après chaque récolte les âmes des végétaux attendent la saison suivante pour aller animer d'autres fruits ou d'autres légumes.

L'âme de la vermine. — Il est dans les animaux nuisibles, tels que rats, guêpes, punaises et chenilles, une âme mauvaise, qu'ils doivent à Satan, qui les a créés dans un moment de dépit, pour faire pièce à Dieu.

L'âme des jours et des mois. — Le caractère faste et néfaste des jours et des

mois nous a été expliqué comme étant la manifestation d'une âme, bonne ou mauvaise, inhérente à toute division du temps. Il existerait même une différence de sexe entre les âmes associées aux jours, celles des jours fastes (lundi, mardi, jeudi) étant féminines, celles des jours néfastes (mercredi, vendredi, samedi), masculines. Le dimanche, consacré au repos, serait le seul jour « sans âme ».

Le vendredi est le pire des jours néfastes. C'est celui que choisissent les sorciers pour leurs machinations et les diables et mauvais esprits pour leurs sabbats.

Durant les jours néfastes, on s'abstient de commencer une opération agricole, de couper du bois, de ramasser des œufs, de croiser des animaux, ou de sortir à la nuit tombée. Les enfants qui naissent un jour néfaste développent facilement de mauvais penchants qui pourront faire d'eux des sorciers.

Janvier, mars, mai, juillet, août et octobre possèdent une « bonne âme », ce qui n'est pas le cas des autres mois. Décembre passe pour très dangereux parce que la *mové nâm* qui lui est associée a le pouvoir d'affaiblir la vertu des amulettes. Beaucoup de sorciers attendent cette époque de l'année pour se livrer à leurs maléfices, sachant que ceux-ci seront d'autant plus efficaces qu'ils rencontreront moins de résistance. Décembre est considéré pour cette raison comme le mois où se produisent le plus grand nombre de décès dus à des causes magiques.

Les années bissextiles sont dites « années filles » et passent pour être plus vieuses.

La croyance aux influences des signes du zodiaque est, sans doute, à l'origine des propriétés que les paysans attribuent aux différents mois de l'année. Février, par exemple, mois que les sorciers préfèrent pour prendre un « point chaud », c'est-à-dire pour acquérir un pouvoir magique, confère à ceux qui y sont nés des dispositions pour la magie. Avril est le mois des gourmands et des voleurs. Les avars naissent en juin, « un mois qui lésine sur la pluie ».

L'âme de la nuit. — La nuit aussi a une « âme mauvaise », complice des sorciers et des loups-garous. Les dangers qui menacent ceux qui s'arrêtent à un carrefour sont également le fait des « mauvaises âmes » (*nâm kaŋu*) qui résident à ces endroits. Certains houngans s'adressent aux âmes des carrefours pour soigner des maladies graves d'origine magique.

CROYANCES ET PRATIQUES MAGIQUES

Les défenseurs du vodou font généralement observer que les abus ou les crimes qui lui sont imputés ne concernent que la magie avec son côté sombre, envers de presque toutes les religions. Ils insistent, non sans raison, sur le fait que les sectateurs du vodou sont les premiers à condamner la sorcellerie et qu'ils en ont une horreur plus profonde que ses détracteurs. La magie blanche

et la magie noire, qui ont proliféré en marge du vodou, ont une existence beaucoup plus tenace que le culte public des *lwa* et même ceux qui ont « renoncé » au vodou continuent à craindre les *wâga* (sortilèges) ou à en faire, le cas échéant.

Les paysans attribuent volontiers les malheurs qui les frappent, eux ou leurs voisins, à des actes de sorcellerie. Leurs soupçons prennent la forme de racontars ou d'anecdotes qu'ils se transmettent au hasard des rencontres sur les sentiers ou dans la « salle » de leur case en buvant du café.

En outre, la jalousie consciente ou inconsciente qu'ils éprouvent pour ceux qui sont plus fortunés qu'eux, et un certain pessimisme, né d'une longue accoutumance à la misère, les disposent à voir dans la prospérité d'autrui la manifestation d'un pouvoir surnaturel. Aux yeux de beaucoup de paysans, richesse et sorcellerie sont presque synonymes. La fortune ou simplement un succès momentané ne sauraient être la récompense du travail, de la persévérance ou de la chance, mais le fruit criminel de tractations coupables avec des forces malfaisantes.

Le pouvoir, qui permet à un individu de s'enrichir sans effort ou d'assouvir ses rancunes, s'appelle un *pwé cho* (point chaud). Le mot *pwé* a dans le langage magico-religieux la signification de force, d'effluve, de pouvoir surnaturel. On dit d'un sacrifice qu'il a été fait « sur le *pwé* de tel ou tel *lwa* », c'est-à-dire pour obtenir une faveur de cette divinité. C'est l'épithète *cho* accolé au mot *pwé* qui indique qu'il s'agit d'un pouvoir maléfique. En magie, le mot *pwé* en est venu à signifier aussi « esprit auxiliaire » et « talisman ». On se procure un *pwé cho* chez les houngans qui « travaillent des deux mains » ou « de la main gauche » et possèdent des « *lwa* achetés », en d'autres termes, chez des sorciers auxquels on donne aussi les noms de *bòkò* ou *machinatè*. Un de nos informateurs nous a fait un récit extrêmement vivant de la façon dont on acquiert un *pwé cho*. Nous le reproduirons sans rien y changer.

« De même qu'il y a ici-bas des paysans respectables, qui ont du bien et une maison, et d'autre part des vagabonds sans foi ni loi, prêts à tous les crimes, le monde surnaturel comporte de bons *lwa* qui ont un sens moral et ne cèdent pas aux machinations des sorciers, et de mauvais *lwa*, affamés et errants qui n'hésitent pas à se mettre au service de prêtres peu scrupuleux.

« Ces *lwa* vagabonds peuvent se « saisir » d'une personne et lui infliger une maladie aussi sérieuse que celles provoquées par les « morts » que les sorciers « envoient » sur leurs victimes. L'expulsion d'un de ces mauvais esprits — ces satans — est une opération très difficile, qu'un houngan n'entreprend que pour des honoraires élevés, pour le moins 400 gourdes (80 dollars). La famille du patient doit en outre fournir un bœuf et diverses nourritures. Si le houngan est honnête, il fait rôtir la viande de bœuf et la met, ainsi que les autres offrandes, dans un sac qu'il demande à un ami ou à un assistant d'aller jeter à la mer. Par contre, s'il s'agit d'un houngan malhonnête, il cherchera à garder le mauvais esprit qu'il enfermera dans un arbre ou un rocher autour duquel il plantera trois barres de fer et trois piquets qui doivent « borner » son prisonnier et l'empêcher de s'enfuir. Pour que l'esprit soit informé de sa condition, le houngan lui dit : « C'est moi qui suis ton maître, tu dois faire ma volonté. »

« Le paysan qui désire prendre un *pwé cho* se rend chez le *bòkò* muni d'une chandelle et d'une bouteille de clairin¹. Arrivé chez le sorcier, il commence par lui demander d'allumer une chandelle à son intention — ce rite lui coûte 5 gourdes. Le sorcier examine la flamme pendant quelques minutes, puis, se tournant vers son client, lui dit : « Vous êtes venu à cause de quelqu'un qui vous veut du mal. » Le visiteur reconnaît que tel est bien l'objet de sa visite et prie le *bòkò* de l'aider. Celui-ci promet alors d'envoyer un « diable » sur la personne qui lui sera désignée, mais réclame 500 gourdes d'honoraires, un bœuf et une longue liste d'aliments. Le sorcier et son client prennent rendez-vous, et lorsque ce dernier revient avec ce qui lui a été demandé, le *bòkò* le conduit vers l'endroit où le « diable » est enchaîné. « Honneur », dit le sorcier, « respect », répond le « diable » qui permet à son maître d'entrer dans sa cage. « Mon cher, lui dit le *bòkò*, je viens te trouver au sujet d'une personne qui a besoin de toi. Voici de l'argent, voici un bœuf et voici des plats de nourriture. » Quelques mois plus tard, l'individu que l'on voulait faire disparaître, tombe malade et meurt.

« Si on souhaite acquérir un *pwé* pour réussir dans une entreprise et s'enrichir rapidement, on consulte le *bòkò* de la même façon, mais celui-ci procède différemment. Il ordonne à son client de revenir avec les articles suivants : 2 bougies, 2 chandelles, 2 bidons de clairin, 1 bidon de vin, 1 litre d'huile de ricin, de l'huile d'olive, du sirop, du *sépida* (sorte d'encens), de l'encens, du soufre, de la poudre, 3 clous dorés, du papier d'argent, de la cassave, du pain, des bonbons, un morceau d'igname, « un ménage de poules » (coq et poule), une main de bananes Vincent, une livre de farine de maïs et de farine de blé.

« Ces produits servent à la préparation de divers plats que l'on place dans un petit cercueil avec le coq vivant. Le houngan accompagne son client dans la maison de ce dernier et l'aide à creuser une fosse pour y enfouir le cercueil. Il prononce la prière suivante : « Terre Sainte, roi de la Terre, reçois ce « manger » avec tous ces médicaments. Cet homme est pauvre, puisse-t-il d'ici un an monter à cheval et compter son argent comme un gros nègre... »

« Un an plus tard, tout se passe comme le houngan l'avait prédit. Son client fait de la « voltige » à cheval et a de quoi remettre 1.000 gourdes à son bienfaiteur. Devenu riche, il parle volontiers de Dieu qu'il remercie pour ses bienfaits, mais, bien souvent, il oublie le *pwé* et ne lui donne rien. Deux années passent, il ne fait pas la moindre offrande au *pwé*, puis quatre, six, même huit ans, il ne donne toujours rien. Alors le mauvais esprit (le *pwé*) « casse le cou » à l'un de ses enfants. L'enterrement oblige le père à faire de gros frais. Deux années s'écoulent à nouveau et un autre enfant meurt. Parfois le mauvais esprit se contente de rendre un enfant fou, ou épileptique (mal caduc), parfois aussi, il le pousse au crime. Le chef de section l'arrête, et le père doit payer une forte somme pour le faire sortir de prison.

« Le père voyant son dernier enfant malade ou en prison se rend chez le *bòkò* et lui demande : « Qu'ai-je fait pour mériter un tel châtiment ? » Le *bòkò*

1. Rhum blanc bon marché.

exige de lui de fortes sommes pour apaiser le *pwé*. Finalement notre homme meurt et sa veuve doit épuiser ses dernières économies pour l'enterrement. Alors le mauvais esprit s'en prend à elle et elle ne tarde pas à mourir. Il n'y a plus d'héritier, et la terre passe à l'État. Le gouvernement la donne en fermage à un paysan qui vient s'y installer, mais au moment où il entre dans la maison il entend des pas dans le galetas. Il prend une chandelle pour explorer les lieux et ne voit rien. Il redescend, se met au lit, mais entend de nouveau des pas. Il n'en dort pas de toute la nuit, et le lendemain quitte cette demeure hantée. La propriété ne pourra plus être habitée que par un homme qui ira consulter un *bòkò* pour s'entendre avec le mauvais génie du lieu. »

Cette histoire imaginaire était destinée à nous donner sous une forme concrète, la substance des représentations associées au *pwé cho* et à son acquisition. Elle n'attire cependant pas notre attention sur une des conditions essentielles du marché qui est conclu avec un mauvais esprit. Qui veut obtenir un pouvoir maléfique doit donner en échange la vie d'un être humain, de préférence celle d'un membre de la famille : père, mère, épouse ou enfant, ou celle d'un habitant de la même région. Dans certains cas, l'esprit se contente de la moitié de la vie de son protégé. A vrai dire, l'acheteur d'un *pwé cho* ne se rend pas toujours compte de ce que le sorcier exige de lui, car ce dernier se garde bien de spécifier à son client la nature exacte du marché qu'il lui propose. Pour mieux le tromper, il emploie souvent un langage cryptique dans lequel « coq et poule » signifient : père et mère, « une paire de poulets » : deux enfants, et « une bouteille pleine d'eau » : une femme enceinte. Quiconque se laisse prendre au piège et consent, par exemple, à fournir les poulets qui lui sont réclamés, condamne involontairement ses enfants à mort. L'ambitieux qui sollicite un *pwé cho* doit donc savoir qu'il traite avec des individus sans scrupules dont il ne saurait trop se méfier. C'est à lui de découvrir parmi les recommandations qui lui sont faites celles qui, sous une apparence anodine, dissimulent des embûches. La vie d'êtres qui lui sont chers dépendra de sa sagacité.

L'acquisition d'une « chance » comporte d'autres risques. Une fois que l'on a pactisé avec les mauvais esprits, ils ne vous lâchent plus et vous poussent à commettre des actes de plus en plus répréhensibles. Le possesseur d'un *pwé cho*, qui, à l'origine, n'était qu'un homme cupide et jaloux, s'habitue au mal, y prend un goût pervers et finit par adhérer à une « société » de *zòbòp* ou de loups-garous. Il participe à leurs randonnées criminelles et hante la nuit les routes et les sentiers de la campagne pour attaquer les voyageurs solitaires.

Les « engagements » avec les mauvais esprits et les crimes qui en résultent constituent un des thèmes favoris des anecdotes malveillantes qui circulent au sujet des « gros Nègres » dont la richesse est jalousée par les pauvres. Les échantillons qui en seront donnés plus bas ont le double mérite de nous renseigner sur les croyances des Marbialais et de nous révéler l'animosité que certains d'entre eux dissimulent sous des apparences de déférence et de bonhomie. Le fait de passer pour sorcier n'entraîne pas nécessairement l'ostracisme, au contraire même, car qui serait assez fou pour s'attirer par une attitude

hostile le ressentiment d'un homme unissant le pouvoir magique à la richesse ? Même dans le cas de Timogène que nous nous proposons de raconter, il ne semble pas que ses « crimes » aient diminué la considération dont il était entouré. Ainsi que beaucoup de paysans aisés, ce personnage, qui jouissait d'une certaine fortune, avait un jeune garçon à son service. Celui-ci ayant disparu de façon mystérieuse, ses parents après de longues recherches trouvèrent son corps affreusement mutilé. Leurs soupçons se portèrent sur Timogène qu'ils dénoncèrent comme sorcier. Il fut arrêté par la police rurale et conduit à la prison de Jacmel mais fut relâché, faute de preuves. Quelques années plus tard, un autre de ses domestiques aurait eu le même sort. Arrêté pour la seconde fois, Timogène réussit à convaincre la police de son innocence, mais il ne put tromper Dieu. Celui-ci, pour le punir de donner des gens en sacrifice (*bay mun*) à un mauvais esprit, fit périr dix-huit des vingt enfants qu'il avait eus de ses nombreuses concubines.

Un de nos voisins, nommé D., paysan riche et avare, était accusé d'avoir pris un *pwé cho* et de *bay mun* — d'immoler des êtres humains à l'esprit mal-faisant avec lequel il avait partie liée. On disait qu'il faisait monter les ouvriers agricoles sur les arbres pour en cueillir les fruits et que, par des moyens magiques, il provoquait leur chute pour les tuer. Une de ses employées à qui il avait donné l'ordre de grimper sur un arbre s'y trouva face à face avec une femme inconnue, de grande taille. Elle raconta la chose à D. qui se moqua d'elle. Le lendemain, jour de paie, D., au lieu d'argent, lui offrit la tête, les pattes et les entrailles d'un cabri qu'il venait d'abattre. La femme eut l'imprudence de les accepter et de les manger. Elle mourut trois jours après d'un accès de fièvre.

Lors de notre séjour à Marbial, un pauvre hère, nommé Jovalis, se cassa le cou en tombant du sommet d'un manguier sur lequel il avait grimpé pour en secouer les fruits. Ce travail lui aurait été commandé par le houngan G. qui lui aurait promis la moitié des mangues pour sa peine. L'accident ne parut naturel ni à la famille du mort, ni aux habitants de la région. Les racontars allaient bon train et tout le monde s'accordait à accuser G. d'avoir « donné » Jovalis, en d'autres termes, de l'avoir sacrifié au mauvais *lwa* qu'il servait et auquel il devait ses succès. On disait aussi que le meurtre était la conséquence d'une indiscretion de Jovalis. Ce dernier aurait assisté par hasard au sacrifice d'un porc que le houngan offrait à son esprit familial et qu'il enterrait tout entier sans en prélever sa part. Jovalis n'aurait pas su tenir sa langue et cette imprudence lui aurait coûté la vie. Enfin, selon une troisième version, Jovalis aurait été tué par un cousin qui se serait entendu avec le houngan G. pour le faire tomber du manguier. Les paysans fondaient leurs soupçons sur une circonstance qui leur paraissait pour le moins étrange : la branche sur laquelle Jovalis se tenait ne se serait pas cassée ; une personne aurait même entendu la femme du houngan dire à son mari : « Pourquoi le fais-tu grimper à un arbre sur lequel personne ne monte jamais ? » Le meurtrier se serait d'ailleurs trahi en contribuant aux frais d'enterrement du mort.

La fille aînée de Jovalis, après les « dernières prières », désireuse de connaître

la vérité, se rendit à Port-au-Prince pour y consulter un houngan. Celui-ci lui assura que son père avait été « donné ». La famille, cependant, ne fit rien pour se venger, car le meurtrier était un « homme de tonnerre », c'est-à-dire trop puissant pour qu'on s'en prenne à lui.

Nous nous rendîmes chez le houngan G. pour avoir sa version de l'affaire. Celui-ci ne manifesta aucune émotion lorsque nous mîmes la conversation sur ce sujet, soit qu'il ignorât les médisances qui couraient sur son compte, soit qu'il n'en eût cure. Il nous dit que l'individu qui s'était tué en tombant de son manguier lui était tout à fait inconnu. Celui-ci lui avait demandé la permission de cueillir quelques mangues et il la lui avait accordée. Le houngan regrettait cependant le dollar qu'il avait dû dépenser pour donner à manger et à boire aux parents du mort lorsqu'ils étaient venus chercher le cadavre.

L'histoire de Vertis n'est qu'une simple variante des anecdotes que nous venons de rapporter. Ce paysan cossu vendait chaque année entre 3.000 et 4.000 livres de café. Bien qu'il fût protestant, ses voisins ne l'en accusaient pas moins de devoir sa fortune à un *pwé* qu'il aurait pris chez un sorcier de la région. La source de sa « chance » était une caisse contenant du savon et une marmite en fer qu'il avait enterrées au pied d'un palmiste. On prétendait même qu'un chef de section l'avait surpris, lui et sa famille, en train d'accomplir une cérémonie magique si coupable qu'il n'aurait pas hésité à acheter, pour une très forte somme, le silence du représentant de l'autorité.

Au moment de sa mort Vertis aurait confessé ses accointances avec les mauvais esprits, et avoué qu'il avait été aidé dans ses entreprises par *Mâbégé*, un *lwa* de la classe des *Péto*, qu'il avait « acheté » chez un sorcier. C'est à lui qu'il devait les belles récoltes qui lui avaient permis d'arrondir son bien. Le *lwa* poussait la complaisance jusqu'à aller dérober les fleurs de caféiers dans tout le voisinage pour en faire bénéficier les plantations de son protégé.

Quelques personnes croyaient même avoir constaté que, parmi les nombreux journaliers que Vertis embauchait chaque année pour la cueillette du café, il y en avait toujours qui mouraient...

Il y avait à Marbial deux paysans fort pauvres qui s'aidaient mutuellement. Un jour, l'un d'eux dit à son ami : « Mon cher, je suis las. Je travaille comme une bête et cela ne me rapporte rien. Il faut que ma vie change. — Que voulez-vous faire, lui répondit son associé, ne voyez-vous pas que nous sommes condamnés à ce sort ? — Je ne sais ce que je ferai, répliqua l'autre, mais je sais que ce sera ma dernière année de misère. » En effet, trois mois plus tard, il était l'heureux propriétaire de trois carreaux de terre couverts d'une belle bananeraie. Son ami en fut surpris, et ses soupçons ne firent que s'accroître lorsqu'il vit son associé acheter un camion, et encore deux carreaux de terre. Quand il mourut, quelques années plus tard, on finit par apprendre les moyens qu'il avait employés pour faire fortune en si peu d'années. Il avait pris un « engagement » de six ans avec le « diable » de Trou-forban. A l'échéance de la dette, il dut payer de sa vie.

Amantus était un valétudinaire qui, entre autres maux, souffrait de rhuma-

tisme articulaire. Il considérait son état comme un « châtiment » surnaturel, auquel il avait essayé de se dérober en se convertissant au protestantisme. On disait cependant dans la région qu'il avait mérité son sort et qu'il s'était attiré lui-même tous ses malheurs pour avoir voulu faire fortune par des moyens illicites. Ambitieux et impatient de sortir de la médiocrité, Amantus s'était mis entre les mains d'un *machinatè*. Celui-ci s'était pris d'affection pour ce « vaillant garçon » qui ne craignait ni les *zòbòp* ni les revenants, mais, s'il lui communiquait une partie de ses connaissances, il se gardait bien, par contre, de lui révéler le *pwé* qui était à l'origine de son pouvoir et de ses richesses. Amantus ne négligea rien pour obtenir une confiance de son maître, mais celui-ci ne dévoila pas son secret. L'apprenti-sorcier se mit alors à l'épier jour et nuit et finit par découvrir que le pouvoir du houngan consistait en la possession d'une pierre qu'il tenait soigneusement cachée. Amantus profita de ce qu'il était un jour seul dans la case pour la voler. La nuit qui suivit son vol, il vit en songe un énorme chien à tête humaine qui lui dit : « C'est toi maintenant qui es mon maître, tes affaires iront pour le mieux, car tu es en règle avec moi. » Son ancien maître, le houngan, ne tarda pas à perdre tous ses biens dans un procès ruineux ; par contre, Amantus s'enrichit si rapidement qu'il devint un des notables de la région. Un jour, alors qu'il se promenait seul dans une bananeraie, il entendit une voix qui disait : « C'est le moment de me régler. » Amantus ne fit pas cas de l'avertissement mystérieux qui lui était donné. Il contracta une maladie si grave qu'une grande partie de sa fortune passa à payer les médecins et les pharmaciens. Lorsqu'il crut, après sa guérison, pouvoir rétablir sa situation, une épizootie détruisit tout son bétail. Accablé de dettes, il dut vendre ses jardins et finit par tomber dans une misère complète. Sa pierre n'était plus un talisman, mais l'instrument de sa perte. Il la jeta dans une rivière et se fit protestant.

La pierre magique était liée à un esprit qui avait puni Amantus pour n'avoir pas tenu ses engagements envers lui. Il est en effet dangereux de voler un talisman lorsqu'on ne connaît pas les conditions du contrat souscrit par le propriétaire légitime. Témoin l'aventure arrivée à un paysan qui avait dérobé une pierre contenant le *Iwa* Ogu-jé-ruj, connu pour sa malfaisance. Le dieu lui infligea une maladie dont il serait mort si, sur le conseil du houngan qu'il avait consulté, il ne s'était empressé de retourner la pierre à son propriétaire.

L'histoire suivante nous a été contée par un catholique fervent. « Un paysan dont les affaires allaient mal s'en fut trouver un *bòkò* qui lui promit de l'aider s'il lui remettait un hareng salé. Notre homme fit ce qu'on lui demandait. Un jour après, le houngan lui rendit le hareng en l'avertissant de le garder précieusement. Il lui prédit, en outre, qu'il trouverait un jour dans son champ un objet extraordinaire.

« Le paysan, revenu chez lui, cacha le hareng sous son lit. Le lendemain, à sa grande surprise, il se réveilla au milieu des bois. Il fut effrayé de cette aventure, mais n'osa pas en parler au curé. Deux jours plus tard, le même phénomène se produisit. De plus en plus terrifié, il décida qu'il n'irait plus consulter le

houngan, mais il n'eut pas la force de caractère de se défaire de son hareng magique. D'ailleurs, tout lui réussissait. Toutefois, il conservait un reste d'inquiétude qui devint si aiguë qu'il se fit protestant pour se protéger contre les forces occultes qu'il avait conjurées, mais sans pour cela avouer ses visites au houngan, ni renoncer au hareng qu'il gardait chez lui. Un matin, travaillant dans son jardin, il trouva une pierre de plusieurs couleurs. Il se souvint alors de la prédiction du houngan, ramassa la pierre et s'en fut demander conseil à un de ses amis protestants. Celui-ci lui dit qu'il s'agissait, sans aucun doute, d'une pierre d'Ogou et lui conseilla de la cacher chez lui, car elle ne pouvait que lui porter chance. Ayant accepté la protection d'Ogou, le propriétaire de la pierre se sentit obligé de lui faire un sacrifice et des offrandes. Il resta protestant tout en servant Ogou et d'autres *lwa* en cachette. Au moment de la « Renonce » il assistait aux sermons et en sortait inquiet et troublé ; malheureusement sa qualité de protestant l'empêchait d'aller s'ouvrir au curé. Une nuit qu'il était seul sur une route dans la campagne déserte, il vit surgir devant lui un soldat à cheval qu'il salua à deux reprises sans en obtenir de réponse. Comme il s'apprêtait à l'interpeller une troisième fois, il aperçut à ses côtés un homme vêtu d'une vareuse de paysan et qui portait une gibecière en bandoulière. L'inconnu lui dit : « Vous n'avez rien affaire avec l'homme qui est devant vous, c'est moi votre compagnon. » Il se réveilla en criant à haute voix : « Saint Michel, sauvez-moi ! » Ce cri lui donna la clé du songe : le cavalier était saint Michel, l'homme en blouse, le démon. Ainsi, assuré de la protection divine, il n'hésita plus à rompre avec le vodou, et par la même occasion, avec le protestantisme. Ce jour-là, il alla trouver le curé et abjura ses erreurs. Sa femme, qui était protestante, résista pendant un mois et finit, elle aussi, par rentrer dans le sein de l'Église. Le nouveau converti fit preuve de tant de zèle qu'il est, à l'heure actuelle, directeur d'une station catholique. »

Un ménage de Cap Rouge avait perdu successivement six enfants en bas âge. Le chiffre parut anormal, bien que la mortalité infantile soit fort élevée dans la région. Le père alla consulter un houngan à Léogane qui, après avoir interrogé les *lwa*, lui révéla que ses enfants avaient été « mangés » (c'est-à-dire tués) par *Mâbégé*, esprit qui vivait dans une grotte voisine de sa propriété. Il ajouta qu'il était non seulement indispensable, mais urgent de l'apaiser par un « service ». Notre homme fit donc une cérémonie pour *Mâbégé*. Après s'être conciliés l'esprit par ces rites propitiatoires, toujours sur les indications du houngan, les membres de la famille creusèrent le sol au pied d'un des poteaux de leur case. Ils trouvèrent à une certaine profondeur une marmite en fer contenant des clous dorés, des fourchettes croisées et des fioles. Ils se hâtèrent de jeter tous ces objets à la mer. Cette découverte confirma tous les soupçons du ménage : le meurtrier invisible ne pouvait être qu'une *matlòt* (concubine) du mari qui, dépitée du mariage de celui-ci, avait enterré ces charmes et ceux-ci produisaient leur effet néfaste par l'intermédiaire de *Mâbégé*.

LES ZOMBIS.

La croyance aux zombis est aussi générale à Marbial que dans le reste d'Haïti où elle n'est pas restreinte aux couches populaires, car elle se retrouve parmi les membres de l'Élite. Rappelons que le terme « zombi » ne désigne pas uniquement une personne qu'un sorcier a privée de son âme et réduite en esclavage, mais qu'il s'applique aussi aux âmes qu'un sorcier a séquestrées, soit pour les transformer en esprits auxiliaires, soit pour les vendre à ceux qui ont besoin d'un protecteur surnaturel.

Les zombis proprement dits sont des individus qui ont été victimes d'un maléfice, mais dont la mort, après une maladie plus ou moins longue, n'est qu'apparente. Ils sont dans l'état d'une personne à qui on aurait fait « respirer de l'éther ». Sitôt après l'enterrement, le sorcier qui a administré le poison va les déterrer et les rappelle à la vie, mais ce n'est qu'une résurrection partielle. Ils sont plongés dans un état d'hébétude profonde et incapables de toute volonté. Leur maître les enferme dans une chambre de son *humfò* où ils passent la journée sans rien dire et sans bouger. On les nourrit comme s'ils étaient en vie, mais on se garde de leur donner du sel : il leur suffirait d'en goûter un grain pour devenir conscients de leur état et se révolter contre leur tyran. On reconnaît les zombis à leur stupidité et à l'intonation nasale de leur voix. La nuit, le houngan les fait travailler sur ses champs à coups de fouet. Il les envoie aussi dérober les récoltes de ses voisins. Certains zombis (*zòbi grèn*) auraient été dressés à voler les fleurs de caféier pour les greffer sur les arbres de leur maître.

Un de nos informateurs prétendait avoir vu, de ses propres yeux, des zombis chez un houngan de la région. Il n'avait pu distinguer leurs traits, car ils se tenaient la tête entre les mains, véritables images de la fatigue et du chagrin : le houngan ne cessait de les houspiller et de les cingler de son fouet.

Le récit suivant nous a été fait par le sacristain de l'église de Marbial : Dans la région, une jeune fille, fiancée à un jeune homme qu'elle aimait, était aussi courtisée par un houngan. Dépité par son indifférence, un jour qu'il l'avait rencontrée au marché, ce houngan lui dit : « Si vous ne voulez pas de moi, votre fiancé ne vous reverra jamais. » La jeune fille ne fit pas attention à cette menace, mais se la rappela seulement quelques jours plus tard, lorsqu'elle se sentit soudain très malade. On eut beau la mener d'urgence à l'hôpital, elle mourut à peine arrivée. Le cadavre fut transporté à Marbial chez sa mère, mais on découvrit alors que le cercueil, préparé à son intention, était trop court. On fut obligé de plier son cou pour la faire rentrer. Se rendant à la veillée, un visiteur lui brûla un pied en laissant tomber sa cigarette.

Deux ou trois mois plus tard, le bruit se répandit dans la vallée que l'on avait vu la jeune fille chez le houngan, mais personne ne donna crédit à ces rumeurs. Au moment de la campagne des « rejetés », le houngan, pris de peur, se confessa et remit la jeune fille en liberté. Elle revint chez elle, mais depuis lors

elle tient la tête inclinée, et sur son pied, on aperçoit distinctement la trace de la brûlure faite par la cigarette.

On raconte aussi qu'un certain Dorssène avait transformé sa belle-mère et son propre frère en zombis ; il les tenait cachés dans une cabane construite sur l'une de ses terres. Une de ses filles, qui ne connaissait pas sa grand-mère, s'occupait d'eux. La femme de Dorssène ne se doutait de rien. Un jour, étant allée chercher sa fille, elle entra dans la maison des zombis et vit sa propre mère assise sur un fauteuil, la tête basse. Elle s'évanouit de frayeur et dut être ramenée chez elle. Le jour même, elle quittait son mari pour ne plus le revoir. Quelques personnes du voisinage, ayant appris la présence des zombis, leur firent passer du sel en cachette. Les zombis en mangèrent, reprirent un semblant de vie et se révoltèrent. Ils commencèrent par brûler la maison, puis le café qu'ils avaient eux-mêmes accumulé en le volant chez d'autres propriétaires.

Il est dangereux de vouloir chercher noise à un zombi, comme le prouve la fin tragique d'un paysan appelé Liston. Ce dernier, ayant appris qu'un zombi travaillait la nuit sur le champ d'un houngan de la région, se fit fort, auprès de ses amis, de braver le zombi. Il se munit d'un bâton en bois de médicinier et se rendit avec ses camarades à l'endroit indiqué. Il appela le zombi par son nom et, quand celui-ci fut près de lui, il lui donna un coup de bâton. Le zombi fit entendre un cri de douleur, mais comme il ne réagissait pas autrement, l'homme lui porta un second coup. Cette fois, le zombi se jeta sur son agresseur, le terrassa et se mit à le frapper à tour de bras. Ses compagnons, épouvantés par la violence du zombi, s'enfuirent. Liston, le corps meurtri et à moitié mort de peur, se traîna chez lui. Il rendit l'âme trois jours plus tard.

L'état de zombi, aussi cruel que l'esclavage contre lequel les noirs d'Haïti se sont révoltés, est un sort que la famille du défunt cherche à lui éviter par tous les moyens.

La hâte avec laquelle on fait venir le laveur de cadavre, sitôt après le décès, et le silence qu'on observe avant qu'il ne se soit mis à la tâche, sont fonction de la crainte qu'inspirent les sorciers qui sont à l'affût de l'âme du défunt. Lorsque la famille a de bonnes raisons de croire que le décès n'est qu'apparent ou qu'il est dû à un « poison », elle demande au « baigneur » d'« arrêter » magiquement l'âme en péril. Celui-ci a le choix entre plusieurs techniques. A Marbial certains laveurs de cadavre déposent un fer chaud sur le nombril du mort ou lui lient les mains et les chevilles. D'autres attachent un fil, auquel ils ont fait sept nœuds à intervalles réguliers, de la porte de la maison mortuaire à une des poutres. Ainsi, le sorcier qui cherchera à dérober l'âme ne pourra y parvenir, celle-ci étant retenue à la case par un lien magique. Le fil (*arèstasyô*) est déposé sur la tombe avec des fleurs, le jour où on y dresse une croix. Il y aurait cependant, nous a-t-on dit, des « baigneurs » peu scrupuleux qui se feraient les complices des sorciers et qui leur vendraient l'âme du mort après l'avoir mise en bouteille.

D'autres mesures destinées également à contrecarrer les desseins criminels

des sorciers sont prises au moment de l'enterrement. Le procédé le plus simple consiste à éparpiller sur la tombe des grains de sésame que le mort s'emploiera à compter, ou bien à mettre auprès de lui dans le cercueil des ficelles dont il dénouera les nœuds, ou encore du fil qu'il cherchera vainement à introduire dans une aiguille sans chas. Ces activités, auxquelles il se livrera de façon presque compulsive, le distrairont pendant sa première nuit sous terre, qui est la seule pendant laquelle le sorcier peut s'emparer de l'âme et lui rendre un semblant de vie. Dans d'autres cas, on se contente de coudre la bouche du cadavre pour qu'il ne puisse répondre à l'appel de son nom lorsque le sorcier fera ses incantations pour capturer l'âme.

Quelques paysans ne reculent pas devant des actes qui paraîtraient sacrilèges, si une pieuse intention ne les excusait. C'est ainsi que l'on perce le cœur du mort avec un couteau, ou qu'on lui envoie une balle dans la tête pour l'achever au cas où le décès ne serait qu'apparent. Parfois aussi, on soudoie le fossoyeur qui, avant de recouvrir le cercueil, décapite le cadavre ou lui brise les membres.

Les âmes-zombis sont conservées dans des bouteilles que le houngan vend à qui en paye le prix. Il peut aussi les mettre à la disposition d'un client sans pour cela les lui céder. Un Marbialais, que sa femme avait abandonné pour aller vivre à Port-au-Prince, s'adressa à un hougan pour la faire revenir. Celui-ci envoya à l'épouse infidèle deux zombis qui lui apparurent en songe sous la figure d'un jeune homme et d'une jeune fille. Ils lui dirent : « St. U. nous a envoyés vous chercher. » Ils s'emparèrent d'elle et, la firent marcher entre eux sur la route de Léogane. Arrivée à Bizoton, la femme refusa de les suivre. C'est à ce moment-là qu'elle se réveilla. Les deux zombis revinrent à la charge, ayant pris cette fois-ci une autre apparence. Ils voulurent l'entraîner, mais la femme résistait. Finalement, un des zombis dit : « Donnez-nous un seau. » La femme, après avoir refusé, finit par céder. Les zombis retournèrent à Marbial avec le seau et dirent à leur maître : « Vous nous avez envoyés contre un « mystère » plus fort que nous. Malgré nos efforts, la femme s'est refusée à venir. En témoignage de la vérité de nos paroles, voici le seau dont elle se sert pour préparer de l'acassan. Nous le lui avons emprunté. » L'objet, que les zombis avaient emprunté en songe, ne fut jamais retrouvé.

*
* *

LES EXPÉDITIONS.

Les âmes-zombis, que l'on appelle généralement « morts », sont surtout employées dans les « expéditions », opérations qui consistent à les lancer (*vòyé mò su moun*) tels des chiens de chasse, sur une personne dont on veut causer la mort par une maladie cruelle. En raison même de son nom, saint Expédit joue un rôle important dans ces « envois de morts ».

Le traitement pour débarrasser une personne des morts qui se sont emparés

d'elle, est difficile et coûteux. Nous nous en sommes occupé dans une autre publication à laquelle nous renvoyons le lecteur¹. Un procédé plus facile, mais rarement efficace, consiste à faire bouillir dans une marmite trois patates, trois bananes et une galette de cassave. Ces produits, ainsi que du hareng, du biscuit et une bouteille de clairin, sont déposés dans un cimetière auprès de deux bougies, une noire et une blanche. On prononce alors une « oraison » appropriée, qui doit forcer le « mort » à lâcher prise.

La fille d'un de nos amis, un certain Florilon, souffrait d'une grave maladie et son père l'attribuait à des « morts » que son frère aurait « envoyés » sur l'enfant afin de se venger de la mort de son propre fils dont il accusait Florilon.

Florilon eut recours à des guérisseurs et à des médecins qui ne purent rien pour l'enfant. Il décida, bien à contre-cœur — car il était catholique — d'aller consulter un houngan. Celui-ci diagnostiqua le mal dont personne n'avait pu découvrir l'origine, prescrivit des ablutions (*bě*) avec des infusions d'herbes, et donna au père de la malade un *arètma*, c'est-à-dire un talisman, pour arrêter les « morts » : C'était une bouteille contenant des herbes magiques qu'il devait enterrer à proximité de la maison. Il prescrivit en outre à la fillette le port d'une chemisette *pamâ* (à parements) faite de bandes de plusieurs couleurs sur lesquelles on avait tracé des croix à l'indigo. L'enfant guérit, mais Florilon voua une haine implacable à son frère qui l'avait forcé à faire de grosses dépenses et à s'endetter chez le houngan. A l'époque où nous fîmes sa connaissance, il n'avait pas encore fini de payer les honoraires du houngan et craignait, en tardant trop, que son créancier ne déchaîne contre sa fille les « morts » qu'il avait réussi à arrêter.

Il est un autre moyen de lancer un mort contre une personne à qui l'on veut du mal. Au moment du décès, on peut enfoncer deux clous dans une travée de la maison du défunt et ainsi empêcher son âme d'en sortir. L'âme se met alors à persécuter ses proches et à leur rendre l'existence impossible. Atanaïze, qui avait été victime de ce charme, fit arracher les clous, mais l'un d'eux tomba à terre et disparut à tout jamais. Un houngan lui conseilla de se procurer de l'« eau répugnance », du *kâpé lwé* (« se tenir à distance »), du *lésé mato* (laissez-moi donc), de l'ail et de l'eau de mer, mais aucune de ces substances, qui passent pour apotropaiques, n'eut de résultat. Elle alla donc de *humfò* en *humfò* essayant de nouveaux remèdes qui lui coûtaient fort cher. Elle prit même des bains avec de l'eau de forge², qui est difficile à obtenir, et acheta des écailles de tortue et des coquillages. Elle avait beau offrir des « services » coûteux, rien n'y faisait, l'âme de son mari la poursuivait. Rentrée chez elle, elle fit coller des affiches interdisant au revenant l'accès de la maison et cloua portes et fenêtres de sa case, se barricadant comme pour un siège, mais le mort renversait tous les obstacles et ne faisait pas même cas d'une croix qui lui barrait la route. Atanaïze finit par nous demander une prière en espagnol qu'elle

1. *Médecine et vodou en Haïti*. Acta Tropica, vol. 10, n° 1, 1953, p. 50-54.

2. Eau dans laquelle les forgerons trempent le fer rougi à blanc.

cousit dans son oreiller et qui eut, nous dit-elle, le plus heureux effet pendant quelques jours.

Le bétail, lui non plus, n'est pas à l'abri des « expéditions ». Par jalousie ou par vengeance, des paysans font entrer un esprit malfaisant dans le corps d'une vache, ou d'un cochon, qui paraît alors saisi de folie. Comme un animal possédé risque de devenir dangereux, son maître, ne pouvant plus le vendre, est obligé de l'abattre.

A Marbial, comme dans le reste d'Haïti, la magie noire ne se réduit pas à des « expéditions ». L'envoûtement classique par le moyen de poupées ou d'appartenances y est certainement pratiqué, mais sur ce sujet nos informateurs restèrent muets. Par contre, ils nous expliquèrent que le suicide est toujours le résultat de rites magiques et jamais un acte librement commis. Des sorciers, pour écarter tout soupçon, provoquent chez une personne un état d'aliénation mentale qui la conduit à s'ôter la vie. Pour parvenir à cette fin, ils n'ont pas recours à des zombis mais à des charmes, en particulier à des neuves récitées à midi et le soir devant une « lampe éternelle ». Il ne peut s'agir de prières ordinaires, mais d'une sorte de messe noire sur laquelle aucun autre détail n'a pu être obtenu.

Les esprits protecteurs d'une personne peuvent se laisser corrompre par un houngan et agir contre les intérêts de celui ou de celle dont ils ont la garde. Prudencine, une femme de la région de Marbial, fut, à ce qu'on nous a dit, victime de cette forme de sortilège. Elle avait quitté le domicile conjugal et refusait d'y revenir, malgré les exhortations de son mari ; celui-ci, sur le conseil d'un houngan, fit un service pour le *lwa* de sa femme auquel il demanda de la ramener chez lui. La nuit suivante, Prudencine entendit une voix qui disait : « Il y a deux routes que tu peux prendre, laquelle choisis-tu ? » Sans hésiter, et comme mue par une force supérieure, elle répondit : la route de Léogane. Elle était arrivée à Carrefour avant même de s'être rendu compte qu'elle était partie. Elle ne tarda pas à rencontrer une petite femme, large d'épaules et la taille arrondie. Bien qu'elle fût sûre de ne pas la connaître, la femme l'interpella par son nom et lui dit : « Je suis venue à votre rencontre. » C'était son « mystère » qui la conduisit chez son mari. Prudencine passa près d'un cimetière où elle vit des hommes au travail. Le *lwa* l'obligea à partager avec eux des provisions qu'elle avait emportées sans s'en apercevoir. Son mari lui fit bon accueil et dit : « Comment aurais-je pu vivre sans la femme qui m'a donné huit enfants, alors que je suis malade ? » Le *lwa* prit congé d'elle sur ces mots : « C'est ici où tu vivras, et c'est ici où tu mourras. » Plus tard, Prudencine envoya à son tour son « mystère » pour chercher le fils de son mari qui était malade à Port-au-Prince et qui, brouillé avec son père, refusait de revenir.

Le *lwa* « servi » par une personne peut également devenir l'instrument de sa vengeance. Ainsi, la maison de Mina ayant été mise au pillage, celle-ci ne dit rien mais récita le charme suivant : « Il y a plusieurs jours dans la semaine. La nuit est un jugement, midi est un jugement, à six, sept, huit, neuf heures, à midi juste, un jour nous verrons tout cela réglé, passez, je passerai, écoutez

Délina (*lwa* protecteur de Mina), veillez Délina, Délina, o. » Trois mois plus tard, une nièce de Mina, M^{me} Jupiter, fut frappée d'épilepsie. C'était elle la voleuse. On alla chercher Mina et on lui promit une truie pleine si elle consentait à soigner la malade, mais elle s'y refusa sous prétexte qu'il était trop tard. Sept jours plus tard, la jeune femme mourut « mangée » par le *lwa* de Mina.

*
* *

POISONS MAGIQUES ET OBJETS ENSORCELÉS.

Dans aucun domaine à Marbial l'héritage africain ne se manifeste avec plus de force que dans la croyance aux poisons magiques qui opèrent mystérieusement, mais de façon inexorable. Ce sont tout d'abord les « poudres » (*pud*) dont il suffit de répandre une petite quantité sur la tête d'une personne pour qu'elle meure, mais le plus souvent les « poisons » sont des substances ou des forces qui agissent par l'intermédiaire d'animaux, d'aliments, d'objets soumis au préalable à certains contacts ou à certaines manipulations magiques. Un être, ou un objet, qui par suite de ces pratiques occultes a acquis des propriétés nocives est dit *râjé* (« arrangé ») ou *môté* (« monté »).

Quels sont les charmes, les incantations et les substances qui confèrent à un objet sa force maléfique ? Seuls les sorciers pourraient nous le dire, mais, sur ce point, ils gardent le secret le plus absolu. Quelle idée se fait-on de la nature du poison qui agit sur la victime d'un sortilège ? On en est réduit aux conjectures. Parfois, il peut s'agir simplement d'un zombi qui a été enfermé dans le fruit, l'instrument ou l'animal choisi comme véhicule du maléfice. Certains poisons se transforment dans le corps en bestioles qui le rongent. Le guérisseur, pour traiter le malade, doit alors les extraire une à une. Cette croyance est intéressante car elle correspond à l'une des plus vieilles théories médicales de l'humanité, qui voit dans les maladies le résultat de l'intrusion d'un corps étranger dans l'organisme. Cette conception est néanmoins peu répandue en Haïti, et son rôle dans la médecine populaire n'est pas important.

Les sorciers se servent parfois de poulets *drògé* (drogués) pour infecter leur victime. C'est pourquoi il est recommandé de ne jamais manger une volaille inconnue qui apparaîtrait inopinément et se mêlerait aux poules de la basse-cour. La prudence exige que l'on décapite l'oiseau étranger et que l'on dépose sa carcasse à un carrefour dans l'espoir que quelque passant la ramassera et contractera le mal dont elle est chargée.

Il est plus difficile d'éviter le poison contenu dans des fruits *râjé*. Il arrive que l'on meure pour avoir mangé une banane ou une mangue *râjé*, même lorsqu'elle ne vous était pas destinée.

Personne ne meurt des suites d'un coup de bâton, à moins qu'il ne soit *râjé*. C'est ce qui arriva à une protestante de la région : une voisine, avec laquelle elle s'était prise de querelle, la frappa à la tête avec un gourdin *râjé*. La meurtrière se dénonça elle-même comme sorcière quand elle devint folle et se mit à manger ses propres excréments et le crêpi des huttes.

Un de nos voisins, aux funérailles duquel nous eûmes l'occasion d'assister, était mort, selon la rumeur publique, de la piqûre d'une épine *râjé*. Dans sa famille, on considérait pour le moins singulier qu'une simple épine ait pu causer une infection mortelle. On en rendait responsable un ennemi secret du défunt, dont personne, cependant, ne prononça le nom. Par contre, on accusa le défunt d'avoir causé sa propre mort en offensant les *lwa* qui, pour le punir, se seraient abstenus de lui signaler le danger lorsqu'il s'approchait de l'épine magique. Cette version de l'accident fut confirmée par le *lwa* Zaka lui-même, qui s'incarna dans un fidèle et par sa bouche annonça que les *lwa* avaient abandonné leur serviteur et l'avaient, en quelque sorte, livré aux embûches d'un sorcier.

On peut se servir d'objets *môté* pour punir les voleurs. Un paysan appelé Norvin avait pris un coq à son beau-fils et lorsque celui-ci vint le réclamer, il fut éconduit. Quelques jours plus tard, Norvin, qui avait reçu quatre giraumons d'un paysan, s'aperçut qu'il n'y en avait plus que trois. Il tomba gravement malade et mourut. Le narrateur ajouta : « Son âme avait été prise dans le giraumon *môté*. Ici, on sait régler leur compte aux voleurs. C'est pour un coq que Norvin a perdu la vie... »

Parmi les objets *râjé*, il faut placer en tout premier chef l'argent. Les pièces de monnaie, ou les billets, peuvent être *drôgé* et, à la suite de ce traitement, acquièrent non seulement la propriété fort avantageuse de retourner automatiquement à l'acheteur qui les avait donnés en paiement, mais aussi celle d'entraîner avec eux tout l'avoir que le vendeur avait en caisse. On doit se méfier en particulier des billets de deux dollars que l'on voit rarement et qui, à cause de leur rareté, suscitent des soupçons. Pour nous convaincre de la réalité de ces escroqueries magiques, on nous signala le cas d'un commerçant qui avait vendu pour 250 gourdes de maïs à un paysan de Boucan Diane qui le paya comptant. Le soir, lorsqu'il voulut mettre son argent dans sa mallette, il s'aperçut que celui-ci s'était transformé en un paquet de lianes... Ces voleurs magiques sont appelés *rausa*, et leur pouvoir, *pwê rausa*, en souvenir des Haoussa, cette tribu de commerçants de l'Afrique occidentale. Il existe des antidotes contre les drogues des *rausa*. Certains houngans peuvent immuniser la bourse du vendeur contre les entreprises des *rausa* en la mettant en contact avec des substances magiques. De même, certains marchands demandent aux houngans d'attacher un *pwê* à leur bourse pour y attirer l'argent et forcer les clients à leur payer le prix fort.

L'importance donnée aux objets *râjé* a quelque peu relégué dans l'ombre les rites plus simples de la magie sympathique que l'on peut accomplir sans l'aide d'un houngan. Ils n'ont cependant pas entièrement disparu, et une enquête approfondie en révéla un plus grand nombre que ceux que nous avons consignés. Un jaloux peut détruire la récolte de son voisin en semant dans le champ de celui-ci des grains de maïs grillés. Si dans un champ destiné à recevoir des ignames ou des patates, on enterre un chiffon imbibé de sang menstruel, tous les tubercules pourriront. Il suffit de marcher autour d'un champ de riz avec une pipe allumée pour que la récolte soit détruite par les parasites.

*
* *

LE MAUVAIS ŒIL.

Le *maldyòk*¹ ou « mauvais œil » est un mal redouté des mères. Il est causé par l'envie consciente ou inconsciente d'une personne qui admire un enfant. Si elle le trouve beau, intéressant, elle sera portée à éprouver un sentiment de jalousie et il suffira qu'elle avale sa salive pour que l'enfant se mette à pleurer sans arrêt et à dépérir. La mère ou le père peuvent aussi « dyoker » leur propre enfant s'ils lui témoignent une affection exagérée et l'admirent de façon excessive. Il est recommandé pour éviter de faire du tort à un enfant, de cracher lorsqu'on fait son éloge, surtout si on le voit pour la première fois. On prévient aussi le *maldyòk* en frappant du bois.

Le *maldyòk* est qualifié de *dyòk laku* s'il a été provoqué par un membre de la famille ou de la maisonnée. On le reconnaît au goût salé que laisse sur la langue le front de l'enfant si on le lèche. S'il s'agit d'un *dyòk-laku* on verse de l'eau dans un bassin et tous ceux qui habitent l'endroit ont soin, au moment de leur toilette matinale, d'y ajouter l'eau avec laquelle ils se sont rincé la bouche. C'est ce liquide qui servira au bain de l'enfant. La personne qui s'occupe du traitement ne doit parler à qui que ce soit. Elle prépare aussi une infusion composée de feuilles de manioc et de haricots rouges, sept feuilles de verveine, deux feuilles de médicinier auxquelles on ajoute sept feuilles de piment. Il faut encore sept grains de sel et un bout de bougie qui restera allumée pendant les préparatifs.

S'il ne s'agit pas d'un *dyòk-laku*, mais que le mal est le fait d'un étranger, la guérisseuse appelée par la famille crache dans le bain l'eau avec laquelle elle s'est lavé la bouche. Elle y mêle de l'urine et y place sept feuilles de piment écrasées. Puis elle prend l'enfant qu'elle soutient au-dessus du bain et le déshabille, déchirant sa robe tandis qu'une autre personne y met le feu avec une allumette. La robe s'enflamme et tombe dans le bain, la fumée qui s'en échappe enveloppe le corps de l'enfant. La femme broie dans sa bouche sept grains de sel qu'elle crache dans les yeux du bébé tout en le regardant fixement. Après que la robe a été réduite en cendres, le bébé est mis dans le bain, et on récite les oraisons « Altavigo, Altagracia, Santo Dosu marasa », qui sont les seules paroles devant être prononcées pendant toute la durée de l'opération. A la sortie du bain, l'enfant est habillé de neuf et on l'emporte soigneusement emmitoufflé.

Selon un autre informateur, l'enfant *dyòké* doit être lavé avec une décoction de trente-sept feuilles différentes, sept vendredis consécutifs. L'eau qui a servi à son bain est déposée à un carrefour, et l'enfant est obligé de porter, jusqu'à complète usure, une chemisette faite de sept pièces de tissus de couleurs différentes.

1. Mot sans doute emprunté à l'espagnol, « mal de ojo ».

Le *mal'dyòk* peut être aussi transféré à un coq que l'on passe, un vendredi soir, sous les bras, entre les cuisses ou sous la plante des pieds de l'enfant. Le coq est abandonné à un carrefour pour qu'il transmette la maladie à la première personne qui le touchera.

LES « CHANCES ».

Le mot « chance » qui revient souvent dans les conversations est plein de connotations magiques. Ce n'est pas un destin particulier, mais une qualité innée, presque une substance, qui est attachée à certaines personnes. « Ceux qui ont de la chance peuvent faire de l'argent même avec de la paille sèche. Il ne leur manque jamais rien. » « La chance c'est le bonheur », est un dicton paysan.

Entre les individus qui ont la « chance » et ceux qui sont poursuivis par une « déveine » tenace, il y a des personnes qui ont la « chance lourde », c'est-à-dire qui réussissent plus lentement que les premiers, mais mieux que les seconds.

La « chance » peut s'acheter et les *bòkò* en font marché. Elle se confond alors avec le *pwê cho*.

Ce qu'on appelle « chance garçon » et « chance fille » se rapporte aussi à une qualité inhérente à toute personne, mais qui ne se manifeste négativement que lorsqu'elle est mise en opposition avec son contraire. En fait, cette notion n'est importante que pour les transactions commerciales. Une marchande ne fera une bonne journée que si elle commence sa vente avec une cliente de même chance qu'elle. C'est pourquoi une marchande s'enquerra toujours de la chance d'une personne inconnue si celle-ci est sa première cliente de la journée. Si la vendeuse a, par exemple, une « chance fille » et que l'acheteuse appartient à la catégorie « garçon », elle refusera de lui vendre quoi que ce soit, même si elle y perd. Par contre, elle peut offrir sa marchandise au rabais à la première cliente qui se présente le matin si celle-ci possède la même chance qu'elle. Une femme peut également demander à une personne de même chance, et qui lui paraît favorisée par le sort, de toucher sa marchandise au début de la matinée. Elle sera ainsi sûre de faire de bonnes affaires.

On appartient à la catégorie « garçon » ou « fille », indépendamment de son propre sexe, selon que l'on est suivi par un frère ou une sœur, mais certaines personnes, au contraire, se fondent sur le sexe de l'ainé immédiat pour décider de la nature de leur chance. Le cadet de la famille établit sa chance sur le sexe des chevreaux ou même des poussins issus de bêtes qu'il possède en propre. Parfois la chance est indiquée par le sexe du premier enfant dont on est parain ou marraine. Un couple s'attribue volontiers la chance de son premier enfant, mais quand une femme avec « chance garçon » donne jour à une fille, on décide que c'est la chance du père qui a prédominé. Les critères pour fixer la « chance » sont donc incertains et divers, et parfois dans le cas d'un enfant, le doute subsiste jusqu'au moment où une série d'événements permet de trancher le problème. Ainsi un jeune homme, que nous avons connu, nous a dit

que sa « chance » était « fille » parce qu'il avait été suivi par une sœur, mais des doutes s'élevèrent dans la famille lorsque la fillette mourut et que le puîné se trouva être un garçon. Ensuite le même jeune homme devint le parrain d'un garçon, ce qui semblait révéler une « chance garçon ». Malgré ces hésitations, il a fini par être convaincu qu'il appartenait à la classe des « chances filles ».

Une commerçante peut découvrir le sexe de sa chance si elle constate qu'elle fait une bonne vente chaque fois qu'une personne déterminée vient acheter chez elle. C'est donc signe que les chances des deux personnes sont identiques. De même le bon accord qui règne entre deux individus est quelquefois dû au fait qu'ils ont la même chance.

La « chance fille » est associée au côté gauche du corps et la « chance garçon » au côté droit. Si le pied droit vous démange c'est signe qu'un homme s'approche de votre maison. Si on doit régler une affaire avec une femme et qu'en cours de route on butte du pied droit (« chance garçon ») contre une pierre ou une souche, le mieux est de rentrer chez soi, car le présage est funeste.

MAGIE D'AMOUR.

Les recettes pour susciter l'amour d'un homme ou d'une femme sont très nombreuses. On attribue une efficacité particulière aux *pud châm* (poudres charmes) dont certains houngans ont le secret. Il suffit qu'une femme touche cette poudre de son pied pour qu'elle devienne follement éprise de celui qui l'a répandue, et la vertu de cette drogue est telle que le galant peut pénétrer dans la maison de la femme et la posséder en présence de sa famille sans que personne ne s'en doute.

On peut changer en passion l'indifférence d'une femme, ou même son aversion, au moyen d'une poudre magique dont le principal ingrédient est la carcasse d'un colibri séché au soleil et pilé dans un mortier. On y ajoute un peu de parfum et quelques gouttes d'un produit pharmaceutique appelé *fo-u-vlè* (« il faut vouloir »). La difficulté est de répandre cette poudre sur l'être aimé. On peut la souffler dans le creux de la main lorsqu'on passe près de lui sans qu'il vous voie le faire. Une méthode plus discrète consiste à la répandre sur un mouchoir que l'on agite nonchalamment en sa présence. On peut aussi mêler la poudre au tabac d'une cigarette dont on s'arrangera à souffler la fumée contre le visage de la femme convoitée, quitte à s'excuser de cette maladresse. Cette poudre aurait aussi l'effet de vous concilier les parents d'une jeune fille qu'on désire épouser.

Pour vaincre la résistance d'une jeune fille que l'on courtise, on recommande de chercher un vendredi, et pas un autre jour, une sensitive dont le nom créole *rôt* signifie honte. On l'interpelle en ces termes : « *Rôt, rô, rô*. Je viens te chercher pour... (nom de la jeune fille). Fais qu'elle ait honte des mauvaises réponses qu'elle me fait, puisse-t-elle accepter tout ce que je lui dirai et puisse-t-elle m'aimer à en mourir ! » On cueille sept feuilles en répétant pour chacune d'elles sept fois le nom de la jeune fille.

Après avoir mis les feuilles dans sa poche, on « paie » la plante avec un caillou ou quelques sous de cuivre. On part à la recherche de la jeune fille à qui il faut parler le jour même.

On peut aussi cueillir trois feuilles de l'arbre nommé *twa padl* (« trois paroles »). Si on s'approche de la jeune fille avec ces feuilles en poche, il suffira de trois mots pour la rendre amoureuse de vous.

Lorsqu'un homme veut profiter de la faiblesse passagère d'une femme, il lui faut prendre un pilon de mortier et le laisser tomber en prononçant le nom de la femme qu'il convoite. Il doit ensuite renverser le mortier bouche en bas et attacher le pilon contre lui. La femme sera prise de torpeur et ne résistera pas à ses avances.

Une femme peut se concilier un homme en achetant un mouchoir auquel elle demande de rendre un tel « fou d'amour ». Elle humecte le mouchoir avec le liquide appelé *fo-u-vlé* et elle répétera trois fois : « *Fo-u-vlé*, je t'ai acheté pour un tel. » Elle enverra le mouchoir à l'homme qu'elle aime après avoir eu soin de l'embrasser et de répéter trois fois son nom.

On obtient le même résultat en enterrant un œuf devant la porte de l'homme aimé, puis on le retire pour le cuire et on le lui donne à manger. Le sang menstruel mêlé à quelque douceur est une recette que l'on dit fort efficace. Quelques jeunes filles font un nœud avec du fil en répétant trois fois le nom de l'être aimé. Elles tracent ensuite son nom sur un pain qu'elles enterrent à un endroit où il passe fréquemment.

Pour que l'homme qu'elles aiment rêve d'elles, les jeunes filles vont cueillir deux feuilles de *twa padl* auxquelles elles adressent la prière suivante : « Au nom Saint trois paroles je vous arrache sur le nom de... Je vais les mettre sous son oreiller pour qu'il me voie en songe. » On attache les deux feuilles en croix et on les met sous l'oreiller après avoir parlé à l'oreiller comme si c'était une personne vivante. On répète sept fois le nom de l'homme et on ajoute : « Le premier sommeil sera pour toi, le deuxième pour moi. »

La femme qui souhaite dominer son mari achète du lard qu'elle piétine en disant à haute voix le nom de son époux et en répétant : « Je te mets sous mon pied. » Elle utilise ce lard pour faire frire des œufs qu'elle donne à manger à son mari. Celui-ci perd alors son autorité et devient le serviteur de sa femme.

Une femme jalouse cherchera à avoir des rapports avec son mari un lundi ou un vendredi et essuiera son pénis avec un linge qu'elle mettra sous une jarre en disant : « Je refroidis tes reins. » L'homme n'éprouvera plus de désirs pour sa rivale.

*
* *

MAGIE DES COMBATS DE COQS.

Les paysans de Marbial sont passionnés des combats de coqs. C'est un signe de succès et de saine virilité que de posséder un coq que l'on amène le dimanche à la *gagè* (arène) pour l'opposer à d'autres champions. Ceux qui

n'ont pas les moyens de dresser un coq de combat se contentent de parier, et les enjeux, qui sont de grosses sommes pour les paysans, ajoutent à la passion avec laquelle ils s'adonnent à ce divertissement.

Cette passion se reflète dans le nombre de pratiques magiques auxquelles les joueurs ont recours pour assurer la victoire de leur coq. Ils cherchent à les rendre agressifs en leur frottant le bec, les ailes et les pattes avec une poudre faite de racines de bananiers grillées et de feuilles d'ignames de la variété dite *sigin*.

On prône aussi les propriétés de l'écorce *watapana* que l'on prélève sur l'arbre à l'aube, le visage tourné vers l'est. On frappe l'arbre du pied trois fois et on récite trois fois également la formule suivante : « Au nom de Saint Bois, je viens te prendre pour que tu ne te battes pas avec mon coq. Je te prends au soleil levant pour que mon coq puisse courir encore au soleil couchant. » On fait à l'arbre une offrande de dix centimes et on sèche l'écorce avant de la réduire en poudre.

Le plus sûr moyen de gagner est encore de faire *drògé* son coq par un houngan. Certains *bòkò* possèdent des secrets qui rendent un coq invincible. Un *kariadò* (éleveur de coqs) nous parla avec enthousiasme du traitement qu'un houngan célèbre fit subir à son coq. Ayant remarqué que le coq qu'il avait acheté était peu combatif, il le porta chez un houngan pour le faire *drògé*. Il dut verser tout d'abord la somme de 17 gourdes 17 centimes et fournir les éléments d'un « service » pendant lequel, à sa grande horreur, le houngan sacrifia le coq qu'il lui avait confié, et, sans s'occuper des protestations du *kariadò*, découpa l'oiseau en morceaux et enterra sa tête, son cou et ses cuisses dans différents coins de la cour. Alors il invita le *kariadò* à manger la carcasse, et comme celui-ci paraissait atterré, le houngan le rassura par ces mots : « Compère, n'ayez pas peur. Lorsque vous rentrerez chez vous, vous y trouverez votre coq. Acceptez sept paris, mais faites attention, n'écrasez pas les os de votre coq avec vos dents. » A la fin du repas, le houngan recueillit tous les os du coq et les mit dans un mouchoir qu'il alla déposer sur un *gòvi* (cruche) en prononçant des charmes. Il donna ensuite les os au *kariadò* qui rentra chez lui fort inquiet.

Quelles ne furent pas sa surprise et sa joie de retrouver vivant et plus alerte que jamais le coq dont il venait de faire son déjeuner ! Il gagna ses sept paris, mais le soir même son coq disparut pour toujours.

Beaucoup de coqs achetés à grands frais sont facilement battus parce que l'adversaire a réussi à les *dèsôné*, c'est-à-dire à leur retirer leur *bò nâj* (« bon ange », autrement dit : âme). C'est pourquoi les propriétaires demandent à un houngan de célébrer une cérémonie sur leurs coqs afin de leur cheviller l'âme au corps. Le prêtre hache menu du hareng et du biscuit qu'il place dans une calebasse tout en prononçant le nom « vaillant » du coq. Il présente le récipient aux quatre points cardinaux puis le passe par trois fois en croix sur la bête en répétant : « *Adakadabra*, repose toutes tes iniquités. Amen. » Le coq sera invincible.

D'autres traitements n'ont pas, dans l'esprit des paysans, un caractère

magique, mais sont des précautions dictées par la sagesse. Ainsi, on recommande d'enduire le coq avec de la graisse de *malfini*, oiseau de proie. L'adversaire, sentant l'odeur de ce fléau des basses-cours, perd courage et s'enfuit. Les coups de bec d'un coq lavé avec une eau dans laquelle on a mis des aiguilles de pin à macérer, provoquent des brûlures intolérables chez son rival. Pour prévenir cette éventualité, on frotte les coqs avec la sève gluante d'une liane appelée *éséyé m'kasé* (essayez, je me casse). Les coups de bec que recevra l'oiseau pendant la bataille glisseront sur ses plumes sans lui faire de mal.

LA DIVINATION

I. — PROCÉDÉS DIVINATOIRES.

Houngan et *bòkò* sont constamment consultés par les paysans qui souhaitent connaître l'issue d'une entreprise, la cause d'une maladie ou retrouver un objet perdu ou volé. La cartomancie est la méthode de divination la plus commune. A l'exception du sens néfaste attribué au trèfle, nous n'avons pu obtenir de détails sur la symbolique des figures, des nombres et des couleurs du jeu de cartes.

Parmi les autres méthodes qui nous ont été signalées se trouve la divination par les clés qui consiste à faire tourner deux clés pendant aux extrémités d'une corde et dont le choc est interprété comme une réponse aux questions posées. Les houngans attachent également une signification aux mouvements d'une cuiller posée sur la pointe d'une petite tige de fer.

La seule méthode de divination qui puisse être considérée comme purement d'origine africaine est celle que l'on pratique au moyen de coquillages. Cette opération requiert une certaine mise en scène : on apporte un van dans lequel on a placé un collier et une pierre magique, on allume des bougies, et les coquillages sont aspergés de rhum. Le houngan les secoue dans le creux de sa main et les jette dans le van. Il les examine longuement, puis annonce, par exemple : « Quelqu'un est malade chez vous... C'est un garçon... Il a de la fièvre... C'est un *lwa* qui a envoyé cette maladie... C'est un *lwa pétro*... Il faut promettre de lui offrir un sacrifice... » Puis il termine en disant : « Venez dans trois jours. » Le père du malade arrange avec le *bòkò* les détails de la fête que le *lwa* exige pour épargner l'enfant.

* *

2. — RÊVES PRÉMONITOIRES.

Tout le monde ne jouit pas de la faculté de faire des rêves prémonitoires. Il en est qui ont la « tête claire » et sont réellement avertis de leur destin, et d'autres à qui il arrive exactement le contraire de ce qu'ils ont rêvé. Très souvent, on interprète mal des rêves qui n'en étaient pas moins prophétiques.

L'oncle de l'un de nos informateurs avait reçu la visite d'un ami qui lui dit : « Mets de l'ordre dans tes affaires. Je viens de rêver que tu allais mourir dans trois jours. » Troublé, il raconta la chose au directeur de la Station catholique, qui lui dit de ne pas s'inquiéter et que rien ne lui arriverait. Il en fut effectivement ainsi, mais, trois mois plus tard, il mourut subitement tandis qu'il bêchait son champ.

Les individus qui ont la faculté de se souvenir de leurs songes et de les interpréter, s'appellent « songeurs » (*sòjè*). Si on tient à oublier ses rêves, il suffit de dormir une main sous la tête.

On peut détourner les malheurs annoncés par un mauvais rêve en allant les conter à un arbre auprès duquel on doit déposer une piécette d'argent. Si celle-ci est acceptée, l'arbre sèche et meurt.

A en croire certains informateurs, les rêves ne concerneraient pas la personne qui les fait, mais ses parents ou ses amis. Cette opinion, bien qu'elle soit confirmée par quelques anecdotes, est contredite par d'autres témoignages tout aussi nombreux.

La mort d'un individu, ou celle d'un de ses parents, lui est annoncée en rêve par les thèmes suivants : perte d'une dent, objet égaré, arbre abattu, une chaise (à cause des chaises d'église), visite du chef de section, chute de cheval, réunion où l'on danse, accès de rire, cueillette du café ou du maïs, feu dans un jardin. Des détails apportent parfois des précisions supplémentaires. Par exemple, si la dent appartient à la mâchoire supérieure, le mort sera un homme, si elle est de la mâchoire inférieure, une femme ; les molaires désignent le père, la mère, ou bien les grands-parents ; les petites dents, les enfants. Si personne ne touche à la dent tombée, la maladie sera grave, mais pas nécessairement mortelle.

Si, en songe, vous tombez à l'eau, ou si vous traversez une rivière à gué, il y aura un malade dans votre famille. Sa mort sera probable si, au cours du même rêve, vous avez disparu dans la rivière sans que personne ne soit venu à votre secours. Le linge ou le chapeau que le courant emporte a la même signification. Toute crue est un présage de maladie grave ou de mort pour une personne qui vous touche de très près. Quiconque rêve qu'il entre dans une maison et n'en peut sortir fera bien de mettre ses affaires en ordre, car il lui reste peu de temps à vivre.

Certains de ces symboles ont une valeur universelle, telles par exemple la perte d'une dent, d'autres par contre ne s'expliquent que dans le cadre culturel d'Haïti. On ne saurait s'étonner que « danse et rire » soient associés à l'idée de mort si on se souvient que les veillées funéraires sont des événements traditionnellement joyeux à l'occasion desquels on rit et on danse. Un de nos informateurs protestants nous raconta que le jour de ses noces, il avait rêvé qu'il dansait avec sa jeune femme. Celle-ci fut troublée par ce présage et elle mourut six mois plus tard.

Les individus sur lesquels les *bòkò* « envoient » un mort pour les tuer, en sont parfois avertis par des rêves dans lesquels ils ont des relations incestueuses avec

leur sœur, reçoivent un baiser de leur mère, croient être poursuivis par un chat, ou marchent dans un sentier que leur barre une couleuvre. Les pintades ou les œufs symbolisent des maléfices. A ce propos, la mort du sacristain de Marbial nous a été donnée en exemple de ce qui peut se produire lorsqu'on ne prête pas attention au contenu d'un rêve. La femme du sacristain avait rêvé qu'un homme frappait son mari avec un œuf. Elle n'attribua pas d'importance à son rêve et n'en parla à personne. Son mari allait chaque matin prendre pour son petit déjeuner des œufs dans le nid d'une poule qui était bonne pondeuse. En cassant ses œufs il s'aperçut que l'un d'eux contenait deux jaunes. Il s'en étonna, mais le mangea quand même. Quelques heures plus tard, il fut pris de violentes douleurs d'estomac et mourut peu après à l'hôpital, malgré les soins qui lui furent prodigués. Sa femme, rendue soupçonneuse par les circonstances de ce décès, alla consulter un houngan pour en avoir le cœur net. Celui-ci lui demanda si elle n'avait pas vu un œuf en songe peu de jours auparavant. La femme se souvint alors de son rêve. Le houngan la renvoya en lui disant : « Madame, vous êtes venue trop tard, votre mari a été tué par un homme qui convoitait sa place et qui va l'obtenir. C'est lui qui a glissé dans le nid un œuf râjé avec deux jaunes. Votre mari a eu l'imprudence de le manger et il en est mort. »

* * *

Voici encore quelques symboles importants de cette clé des songes populaire :

Argent. — Le sang, les excréments, les poissons, les pigeons, les couleuvres représentent l'argent ; les mangues, les avocats, les grains de millet, de café, ou de maïs, et les poux, symbolisent les pièces d'argent.

Fertilité. — Les vaches annoncent une saison prospère ; les ananas et les ânes évoquent des images de bonnes récoltes et les fourmis, de mauvaises. Les crapauds, les lézards (*anòli*) et les cancrelats (*ravèt*) représentent les récoltes de maïs ; les animaux aquatiques et les lézards sont aussi des symboles de grossesse. Si l'on voit un poisson remonter une rivière l'enfant sera un garçon. S'il la descend, une fille. Les crabes sont un symbole masculin, les anguilles et les crevettes des symboles féminins.

Présages. — Les parieurs aux combats de coqs considèrent comme un excellent présage le fait de ramasser en songe des mangues ou des avocats ; de même le sang — qui n'a pas ici de caractère dramatique — apporte la nouvelle d'une réussite. Les rêves de voyage sont heureux, mais il est mauvais de monter dans un autobus ou de danser nu en public. Les chiens qui vous mordent en rêve vous font savoir que quelqu'un vous calomnie ou courtise votre femme. Les chevaux, les taureaux, les poules sont des bêtes de mauvais augure ; les ignames et les patates suggèrent la malchance. Quand on rêve que l'on arrache des patates, il faut s'attendre à la mort d'un ami. Les rêves d'incendie sont toujours des présages de malheur.

Dieux. — Les dieux se manifestent sous forme d'animaux ou d'objets : une

couleuvre endormie est Dâ-bala, une couleuvre Madeleine, Ogu, un bateau, Agwé, etc.

Messages surnaturels. — Certains thèmes de rêve sont interprétés comme des messages d'êtres surnaturels. La visite d'un huissier, des bananes mûres, du maïs, signifient que les morts réclament des prières et des cierges. Si on rêve de sel, c'est signe que les dieux sont mécontents et exigent un sacrifice et des offrandes. Une grosse pierre signifie qu'un *lwa* vous aime et veut que vous preniez soin de lui.

*
* *

Nous donnerons maintenant, sous une forme abrégée, quelques rêves qui étaient considérés, par ceux qui les avaient faits, comme des avertissements ou des communications surnaturels.

1) Un homme voit en songe une femme habillée en rouge qui lui dit : « Ré-signe-toi, mon cher, de temps à autre je te donnerai un peu d'argent. » Le lendemain, à son réveil, il s'aperçoit qu'on lui a volé deux poules. Il comprend alors qu'un *lwa* est venu l'avertir de ne pas s'affliger et que sa perte sera compensée par des gains futurs.

2) M^{me} Ba. se voit en rêve sur la route de Dufort où elle se rend en pèlerinage, mais, alors qu'elle se croit près d'arriver, elle entre dans la ville de Léogane qu'elle reconnaît avec surprise. « Quelle malchance, se dit-elle, me voici seulement à Léogane ! » Tout à coup, elle se trouve près d'une rivière qui coule à côté de l'église de Léogane. Elle s'apprête à la traverser à gué, mais un homme lui dit : « Madame, où allez-vous, ne savez-vous pas que la rivière gonflée est en train de descendre ? » Elle répond : « Je suis déjà dedans, je ne puis revenir sur mes pas. » Là-dessus, les eaux montent rapidement et M^{me} Ba. est sur le point d'être emportée. Elle s'épouvante et appelle au secours. Une femme, très grande et très belle, sort de l'église et vient la prendre par la main. Elle est sauvée et se réveille.

Voici l'interprétation qu'elle donne à ce rêve : un ennemi secret a vendu son âme à Baron Samedi, mais Maîtresse Ezili l'a sauvée.

3) Une femme rêve que trois personnes, deux noires et une blanche, lui rendent visite. Elles demandent du café, mais la femme leur dit qu'elle n'en a pas. L'un des visiteurs allume, près d'un arbre, une chandelle qui dégage une fumée opaque et qui suit la femme partout. A son réveil, elle a de la fièvre. Elle ne doute pas que les visiteurs aient été des zombis.

4) Florilon se voit sous une tonnelle en train de rire et de danser. Sur ce, un garde champêtre survient et l'arrête en disant : « Aujourd'hui je te ferai danser sur la tête et sur la pointe de tes orteils. » Une femme vêtue de rouge intervient et l'arrache au garde champêtre en lui soufflant à l'oreille : « Ce qu'ils veulent voir, ils ne le verront pas, va chez le hougan B. » Florilon se réveille en sursaut et constate que sa fille a une forte fièvre. Se souvenant du songe, il court sans tarder chez le hougan B. qui lui avait été désigné, et, grâce au traitement que ce dernier lui prescrit, il réussit à la sauver. Comme il l'apprit alors, son propre frère avait « envoyé » sur elle un mort.

5) Mérisssier, très malade, était à l'article de la mort, lorsqu'il eut un songe qui changea le cours de sa vie. Il vit son propre cadavre et un homme qui s'en approchait muni d'une corde en pite et d'une liane *lâgichat* (*Eupatorium odoratum* L.). Un autre homme menait en laisse un individu ligoté comme un voleur. Ces deux personnages allaient faire subir le même sort à Mérisssier, lorsque l'un d'eux fit remarquer qu'ils étaient encore loin du but de leur voyage et qu'il valait mieux le ligoter plus loin. Ils partirent donc, emmenant son âme. Ils arrivèrent dans un grand parc, et l'un des ravisseurs dit à l'autre : « Il est temps de l'attacher. » Au même moment, Mérisssier vit un éclair dans le ciel qui descendit et passa un cordon autour de sa taille. Il fut soulevé dans les airs et délivré. Il se réveilla dans sa case, entouré de gens qui priaient.

Dans une autre version du même songe, c'est une femme qui vient le libérer en passant un cordon autour de sa taille.

6) Un paysan, qui souffrait de la fièvre, eut un rêve dans lequel il assistait à son propre enterrement. Le lendemain, il congédia le guérisseur qui le soignait, et alla consulter un houngan qui lui prescrivit de se laver avec une eau lustrale nauséabonde. Ce remède se révéla plus fort que le maléfice, et le malade se rétablit.

7) M^{me} Mélanise nous confia qu'elle avait été grosse pendant trois ans à la suite de « pertitions » (métrorragies) et de douleurs rénales. Les guérisseurs étaient incapables de la soulager. Son mari l'emmena chez un houngan de la Gosseline. Celui-ci lui demanda si elle n'avait pas vu en rêve une femme qui lui faisait un pied de nez. Elle se souvint d'un rêve qu'elle avait oublié. Le houngan lui apprit que cette femme, qui lui était apparue en songe, était une concubine de son mari ayant fait de nombreux charmes contre elle pour empêcher la naissance de l'enfant dont elle était enceinte.

8) Une femme rêve qu'elle conduit un âne lourdement chargé. Elle voit une femme s'approcher d'elle qui lui dit : « Vous allez voir comme je vous ferai perdre le chargement de votre bête. » Elle essaye de s'éloigner et tire tant qu'elle peut sur le licou de l'âne, mais l'inconnue donne un coup à l'animal qui rue et fait tomber les paniers qu'il portait. Peu de temps après, la dormeuse, qui était enceinte depuis « 4 ans 4 mois », fit une fausse couche. Son mari, persuadé que cet accident, tout comme le rêve, était l'œuvre du « diable » se consacra à Sainte Philomène et renonça au vodou.

9) Le rêve suivant a été fait peu avant le déclenchement de la campagne contre le vodou. Notre informateur assiste à un orage effroyable. Le tonnerre gronde, des éclairs zèbrent le ciel et le vent souffle avec un bruit terrible. Les rivières sont en crue et emportent des hommes et des femmes que d'autres essaient en vain de sauver. On entend une voix qui semble sortir du ciel : « Aujourd'hui, tout le monde va passer par là... »

Quelques jours plus tard, des prêtres escortés par la police prêchent contre le vodou et font des visites domiciliaires pour détruire tous les objets du culte. A la vue de ces violences, des paysans disent : « C'est l'inondation qui passe... » Notre homme comprend alors le sens de son rêve. L'orage annonçait la persécution dont les paysans allaient être victimes.

10) M^{me} B. prétendait être informée en songe de la fin prochaine des présidents d'Haïti. Quelques jours avant la mort du président Tancredi Auguste, elle vit en rêve le Dr X. qui lui enjoignait d'aller soigner le chef de l'État. Il lui dit qu'elle trouverait dans le palais un pot sur une étagère, celui-ci devait contenir une chaîne, mais que si elle ne l'y trouvait pas, c'est que rien ne pourrait sauver le Président. Elle alla donc voir le Président, le trouva couché dans son lit à la suite d'une morsure que lui avait infligée un chat enragé. Il la chargea de ses compliments pour M. X. Elle découvrit le pot qui était vide. Le Président mourut quelques jours plus tard. Le chat enragé avait été envoyé par une puissance surnaturelle pour venger la mort du président Lecomte dont Tancredi Auguste, disait-elle, aurait été responsable. Elle avait également été avertie de l'assassinat du président Lecomte huit jours avant qu'il ne se produisît.

C'est à ce don de seconde vue que M^{me} B. devait une certaine notoriété, et on la consultait sur les résultats d'une élection comme sur les chances d'un candidat. Petit à petit, elle s'était livrée à certaines pratiques que l'on peut qualifier de magiques. Elle allumait une lampe éternelle¹, ou faisait une neuvaine, afin d'obtenir la chute d'un président ou la victoire d'un sénateur. C'était même un métier fructueux qu'elle dut interrompre par suite de l'activité politique de son mari qui ne coïncidait pas toujours avec les vœux de ses clients à elle.

La neuvaine consistait en prières qu'elle prononçait trois fois par jour. Elle invoquait le Père Éternel, la Vierge Alta Gracia et Saint Jipit (Jupiter). C'est en rêve qu'elle apprit que Saint Jipit s'occupait tout particulièrement d'affaires politiques. Elle vit un chien attaché près de sa maison. Un esprit lui apparut qui lui dit que c'était Jupiter et qu'elle pouvait compter sur son aide pour les affaires d'élection et de nomination. Il existe aussi un Saint Politique, et une Sainte Rinne qui se tient aux carrefours et que l'on invoque dans le même but.

3. — LES ORDALIES.

Une paysanne accusée publiquement de quelque méfait, pour témoigner de son innocence, lèvera le bras et dira : « Je n'ai pas fait cela, si je mens, que je passe par le courant (*pasé nâ kourâ*)... » Ce qu'on désigne par le mot « courant » est une ordalie du type africain, bien que le procédé en soit moderne. Beaucoup de paysans sont, en effet, convaincus qu'il existe au quartier général de la police un fil électrique qui permet de démasquer les criminels, et en particulier les loups-garous et les sorciers. Celui qui est innocent peut le saisir par

1. L'huile de la lampe éternelle est composée d'huiles d'olive et de ricin dans lesquelles on a mis des feuilles *rôt* (sensitives) et de la verveine.

Son père lui avait révélé en songe une « prière universelle » tirée du livre appelé « Ange conducteur ». Cette prière devait être adressée aux Morts si l'on courait un danger du fait des hasards de la vie politique.

trois fois sans en éprouver de désagrément, tandis que le coupable, surtout s'il est un loup-garou, ressentira une telle secousse qu'il fera un tour complet sur lui-même et que des flammes sortiront de son corps. Cette croyance repose sur des rumeurs qui ont pour origine certains moyens employés jadis par la police pour arracher des aveux aux prisonniers.

Bien que cette ordalie du courant électrique soit pure fantaisie, on m'assura qu'une femme de Marbial avait réussi à se laver de l'accusation d'avoir tué son mari en exigeant d'être soumise à l'épreuve du courant. Deux fils lui auraient été introduits dans les oreilles et elle serait restée impassible, malgré les fortes décharges électriques qui traversaient son corps.

Dans la vie quotidienne on emploie l'ordalie de la plante *balè*¹ surtout lorsqu'il s'agit d'enfants. Si l'ordalie électrique est un mythe, il n'en est pas de même de celle du *balè* dont nous fûmes témoin. Un vol ayant été commis au poste Pierre-Louis, les soupçons se portèrent sur un groupe d'enfants qui naturellement nièrent toute responsabilité. Une femme, qui avait la réputation d'être un peu sorcière, se fit apporter des touffes de *balè*. Elles les saupoudra d'un peu de cendre et, après avoir marmonné quelques formules magiques, aspergea les tiges avec l'eau dont elle avait rempli sa bouche. Elle ordonna alors aux enfants de se mettre sur un rang, puis, se plaçant derrière eux, une gerbe de *balè* dans chaque main, elle les tourna par trois fois devant la face de chaque enfant pour les passer ensuite le long de son front et de son cou. L'opération fut répétée trois fois pour chaque suspect. Finalement les touffes de *balè* s'entrelacèrent à la manière d'un garrot autour du cou d'un malheureux orphelin qui avait déjà été désigné par les personnes présentes comme le voleur probable. Épouvanté par ce « miracle », le garçonnet se débattit, sans admettre toutefois sa culpabilité. En fait, le voleur était quelqu'un d'autre qui avoua plus tard. Les tiges et les feuilles de *balè* présentent en effet la curieuse particularité de s'entremêler de telle façon qu'il est impossible de les dégager. Il suffit donc à la personne chargée de l'épreuve de rapprocher les deux tiges pour qu'elles se serrent autour de la gorge de celui qui est présumé coupable. Il arrive souvent qu'à la simple vue des *balè* le coupable confesse sa faute plutôt que d'exposer son cou à être pris dans un étau. Le rôle que joue le *balè* dans les ordalies fait qu'on lui attribue des propriétés magiques en matière judiciaire. Ceux qui ont un procès vont à la recherche d'une touffe de *balè* et lui adressent la prière suivante : « *Balè, balè*, je suis venu devant toi parce que j'ai un procès. Je suis venu te chercher pour te mener au tribunal afin que mon adversaire ne sache que dire et pour que mes paroles aient du poids. » Là-dessus, ils lient la plante en répétant sept fois le nom de l'adversaire, font une libation de clairin, ou une offrande d'argent et s'éloignent en disant : « *Balè, balè*, je reviens, si je gagne, je te délivrerai. »

*
* *

1. La flore haïtienne comporte toute une série d'espèces qui portent le nom de *balè* (balai), à savoir : *Parthenium hysterophorus* L., *Scoparia dulcis* L., *Corchorus siliquosus* L., *Schaefferia ephedroides* Urb., *Capparis ferruginea* L.

SORCIERS ET MAUVAIS ESPRITS

I. — LES *zòbòp*.

Les ténèbres inspirent à la plupart des paysans des craintes très vives. Ils ne s'aventurent la nuit hors de chez eux que s'ils ne peuvent faire autrement et en prenant diverses précautions. Les montagnards qui, au moment de la récolte, portent leur café en ville voyagent de préférence après le coucher du soleil pour éviter la chaleur du jour, mais ils marchent en groupes et chantent à tue-tête pour se donner du cœur. Ce dont ils ont peur, c'est moins de rencontrer des fantômes ou des mauvais esprits que de tomber inopinément sur une bande de criminels d'un genre particulier qu'on appelle à Marbial *zòbòp*, mais que l'on connaît aussi dans le reste d'Haïti sous les noms de *bizâgo*, de *galipôt*, de « cochon sans poils », ou simplement de « sans poils », de *vlâbédég*, de *bòsu*, de *makâda* ou *makâdal* et enfin de « voltigeurs ».

Les *zòbòp* sont des individus qui, pour s'enrichir rapidement et sans effort, ont pris un *pwé cho* chez quelque sorcier et qui, à la suite de leur commerce avec les mauvais esprits, ont fini par perdre tout scrupule et s'adonner au mal par simple plaisir. Ces malfaiteurs forment des sociétés secrètes qui, la nuit, hantent les routes et les sentiers de la campagne pour assaillir les voyageurs solitaires et les « manger » au sens figuré et aussi parfois au sens propre.

Entre autres méfaits les paysans accusent les *zòbòp* de changer leurs victimes en bêtes de boucherie, car c'est une croyance très répandue en Haïti que parmi les animaux dirigés sur les abattoirs, il y en a un certain nombre qui sont en réalité des êtres humains métamorphosés. Ces histoires d'enchantement plaisent tout particulièrement à l'imagination populaire. Que de fois n'avons-nous pas entendu parler de bœufs ayant une dent en or ou de vaches portant un fœtus humain ! Les personnes transformées en bêtes se reconnaissent à la douceur et à la tristesse de leur regard. On se répétait, il y a quelques années, l'anecdote du bœuf qui, au moment d'être abattu, s'est agenouillé devant le boucher et a tourné vers lui des yeux suppliants. On dit que la chair humaine, même après ces métamorphoses, demeure toujours reconnaissable : elle serait légèrement écumeuse et tremblerait au bout de la fourchette. Beaucoup de gens, même en ville, ajoutent foi à ces fables et assurent que les piqures des vétérinaires n'ont d'autre but que de démasquer les fraudes des sorciers. Les bouchers ne se laissent pas tromper et avertissent famille et amis lorsqu'un animal leur paraît suspect.

Un propriétaire de Morne Rouge, homme éclairé et bon catholique, s'est porté garant de l'authenticité des faits que voici :

Un marchand de Marbial élevait sur sa ferme un splendide cochon qu'un de ses amis souhaitait acheter. Le propriétaire de l'animal ne consentait pas à le vendre, mais, las des importunités de son ami, lui conseilla de se rendre vers minuit dans l'enclos où le cochon était enfermé et de répéter trois fois : *Sô grô*,

grô, cochon », puis : « Chrétien, *grô*, *grô*. » L'homme suivit ce conseil et eut la surprise de voir le cochon se dresser sur ses pattes de derrière et se transformer en un gros mulâtre. Le visiteur s'empessa de réciter la formule à l'envers et l'homme reprit sa forme animale. Après cette expérience, il ne parla plus d'acquérir le cochon.

Si nos informateurs s'accordent à attribuer aux *zòbòp* une apparence terrifiante, ils sont loin de s'en faire tous la même représentation. On les imagine volontiers sous une apparence hideuse — tête allongée, traits durs et repous-sants — et on les accuse de changer de taille pour ajouter encore à la crainte qu'ils inspirent. Ils seraient vêtus de blanc et porteraient sur la tête des couronnes de cierges allumés. Le plus souvent, cependant, ils ne diffèrent pas du commun des mortels. Il leur arrive de se déguiser en marchands pour offrir aux voyageurs de la volaille ou des marchandises, mais malheur à qui se laisse tenter ! Parfois aussi, pour attirer les passants et s'en saisir, les *zòbòp* affectent la gaieté et le comportement d'une bande de joyeux drilles revenant d'une fête foraine. S'ils connaissent le nom de l'homme qu'ils guettent, ils crient : « Vive compère un Tel ! » La personne interpellée, croyant avoir affaire à des amis, se dirige vers eux et s'aperçoit trop tard de son erreur.

Les *zòbòp* se réunissent parfois pour danser au son d'un tambourin magique, dont le bruit s'entend à des distances prodigieuses, mais ne frappe pas les oreilles de ceux qui se dirigent vers eux sans se douter du danger.

Étant donné leur nombre, il est facile à ces malfaiteurs de s'emparer des passants solitaires. Ils usent, pour les capturer, de lassos que l'on dit tressés avec des entrailles humaines desséchées. Leurs prisonniers sont mangés dans d'affreux festins ou sacrifiés aux mauvais esprits envers lesquels les *zòbòp* ont contracté des obligations. D'autres sont privés de leur âme et transformés en zombis ou bien encore ce sont les âmes elles-mêmes qui sont réduites en esclavage et contraintes de travailler pour leur maître. Semblables en cela à la plupart des criminels, les *zòbòp* aiment à faire des recrues. Si leur captif leur paraît susceptible d'être embauché dans leur groupe, ils lui donnent le choix entre une mort horrible ou l'adhésion à leur confrérie. Cependant, même en ce cas, il font preuve de duplicité car, au lieu d'expliquer clairement leur proposition à leur victime, ils lui demandent simplement : « *Sòti* ou *râtrè* ? » (Voulez-vous sortir ou rentrer ?). Si on répond *sòti*, c'est la mort, si par contre on dit *râtré*, on est lié à jamais à eux. On doit boire alors une boisson mystérieuse qui scelle le pacte. Ce liquide ne serait autre que du sang humain.

Les liens de sang ou d'amitié ne perdent pas leurs droits, même en si triste compagnie. Si un *zòbòp* s'aperçoit que ses camarades se sont emparés d'un parent ou d'un ami, il lui suffit de dire « non » pour que celui-ci soit immédiatement libéré.

Il existe des « oraisons » (prières ou formules magico-religieuses) qui sont des charmes très efficaces permettant de se prémunir contre leurs embûches et qui donnent par surcroît, à ceux qui les récitent le pouvoir d'« arrêter » ces monstres et même de les mater. On peut également se protéger contre eux en portant certaines *gad* (amulettes) préparées par des hounsans.

Les fidèles du vodou qui ont satisfait à toutes leurs obligations envers les esprits trouvent en ceux-ci des défenseurs si, par malchance, ils tombent entre les mains des *zòbòp*. Le *lwa* invoqué par son serviteur en détresse le possédera au moment critique et le protégera, car les *zòbòp* sont impuissants contre les esprits. Quant aux protestants, ils ont recours aux versets de la Bible, qui, récités à l'instant du danger, ont la même vertu que les « oraisons ».

On conseille aussi aux personnes qui rencontrent des *zòbòp* ou des revenants de se dépouiller de leurs vêtements et de les mettre à l'envers, puis ensuite de se frotter le visage, les bras et les jambes avec de l'urine.

Les *zòbòp* qui ont été « arrêtés » par un charme ou par un *lwa* protecteur cherchent à se concilier leur victime. Ils lui remettent une traite signée qui lui permettra de recevoir de l'argent s'il se présente à la confrérie au lieu et à la date indiqués.

Nous avons recueilli au cours de notre séjour en Haïti d'innombrables récits au sujet de *zòbòp*, récits qui nous ont été faits par les héros même de ces aventures. Comme ces anecdotes, transcrites fidèlement, nous font pénétrer dans l'univers surnaturel dans lequel presque tous les paysans sont plongés, nous en donnerons quelques spécimens à titre documentaire.

Une jeune fille de bonne famille, catholique et d'esprit fort éveillé, se rendait de Fonds Melon à Jacmel en compagnie de deux amies protestantes. Arrivées toutes trois près de Nâ-kas, elles entendirent des coups de sifflet mêlés aux appels sourds des lambis (conques), des cris, des jurons, des ordres donnés d'une voix brève et rauque. Prises de panique, les jeunes filles allèrent se réfugier dans une bananeraie voisine, où se trouvait une petite hutte. Elles virent une tête passer par la porte entr'ouverte et entendirent une voix qui disait : « Ceux que vous prendrez, prenez-les vivants. » Elles assistèrent alors au plus étrange des défilés. Des hommes de taille gigantesque, vêtus de blanc et coiffés de bougies allumées s'avançaient en faisant craquer leurs os. Ils étaient suivis par d'énormes ânes, puis par des personnages minuscules qui portaient une sorte de table couverte de chandelles. A ce spectacle les deux protestantes se mirent à réciter tous les passages bibliques qu'elles avaient en tête, alors que notre informatrice se déshabillait en toute hâte pour mettre ses vêtements à l'envers, tout en répétant sans arrêt : « Mon Dieu, je suis entre vos mains. » Les *zòbòp* passèrent près d'elles sans leur faire de mal.

Les *zòbòp*, tout comme les habitants de Marbial, se modernisent. Aujourd'hui ils opèrent en automobile et l'auto-*zòbòp* est devenue le sujet de terreurs nouvelles. Cette croyance à des sorciers motorisés est devenue générale en Haïti. On raconte à Port-au-Prince des histoires terrifiantes au sujet d'une auto-tigre qui enlève les gens la nuit pour les « manger ». Il ne s'agit pas de simples récits folkloriques, mais de craintes réelles. L'aventure survenue à M. B., un de nos amis, en témoigne assez. Un enfant ayant disparu, les habitants du quartier accusèrent M. B. d'être le chauffeur de l'auto-fantôme et il s'en fallut de peu qu'il ne fût lynché par la foule ameutée autour de sa voiture. L'auto-*zòbòp* qui circulait dans la vallée de Marbial se reconnaissait à la lumière bleue

projetée par ses phares. Les crimes commis par ses occupants auraient même inquiété le chef de section, qui, à la suite de la découverte de vêtements abandonnés au bord de la route, aurait conseillé à ses administrés de ne pas sortir la nuit.

Nos amis ne tarissaient pas sur le cas d'un certain Divoine Joseph qui avait eu récemment affaire avec les occupants de l'auto-*zòbòp*. Après avoir recueilli plusieurs versions de cette rencontre, nous demandâmes au héros de cette aventure de nous en faire le récit. Divoine avait déjà eu maille à partir avec des êtres surnaturels, des *mèt-kafu* (maîtres du carrefour) qui l'avaient attaqué un soir alors qu'il se rendait chez l'une de ses trois « placées ». Il avait même perdu une partie de ses dents dans la bagarre.

Voici ce qu'il nous raconta au sujet de son enlèvement : « Je suis un homme qui n'a pas peur la nuit parce que je possède des « mystères » (*lwa*, esprits) avec lesquels je ne suis jamais en reste. Ils me protègent et m'accompagnent partout où je vais. Je suis aussi *doktè-fey* et je sais par expérience qu'un remède ne peut vraiment être efficace que s'il est pris la nuit. Le jour où je fus enlevé était un dimanche. J'avais assisté ce jour-là aux combats de coqs mais une malchance exceptionnelle m'avait poursuivi. J'avais perdu tous mes paris, ce qui m'arrive rarement. Je devais aller à Nâ-Mâgo soigner une malade qui était la proie d'une « mauvaise âme ». Ma « placée » voulait m'empêcher de sortir, mais je lui dis : « M'as-tu vu avoir peur la nuit ? » Au moment de quitter la cour mon « mauvais pied » (pied gauche) butta contre une pierre, mais je n'y fis aucune attention. Je n'étais pas loin de la maison de ma malade quand j'éprouvai soudain un sentiment d'intense frayeur. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête mais, n'ayant rien vu d'étrange ni d'anormal, je continuai ma route et fis ma visite comme si de rien n'était. Mon traitement fini, je devais aux environs de minuit, me rendre à un carrefour pour y jeter la *mové nâm* que j'avais extraite du corps de ma cliente. J'étais arrivé à peu de distance de la Gosseline lorsque je fus aveuglé par une lumière bleue. La peur me fit perdre connaissance. Quand je revins à moi j'étais dans une auto, entouré d'individus masqués et hideux. Dans mon excitation je criai : « Tonnerre crasé ». Mes gardiens me demandèrent de me taire et m'offrirent de l'argent si je promettais de ne jamais raconter ce qui m'était arrivé. L'auto s'arrêta et l'on me fit descendre. Je me réveillai dans mon lit. Je demandait à ma « placée » si elle avait trouvé de l'argent sur moi. Elle me dit : « Tu t'es comporté en fou furieux, tu as menacé tout le monde avec un dragon de banane, mais tu n'avais pas un sou sur toi. » Le soir, j'eus des hallucinations terribles et je divaguai. Dans mon délire je disais sans cesse : « Ils m'ont pris. » Je fus guéri par un houngan qu'on avait fait venir. »

Les amis de Divoine assurent cependant que depuis lors il n'a plus toute sa raison. Il manifeste, en effet, tous les signes d'une extrême nervosité. Il ne tient jamais en place, ne cesse de gesticuler, se frappe la poitrine, éclate de rire, fronce les sourcils pour des riens et parle sans arrêt. On explique la clémence des *zòbòp* envers Divoine par sa qualité de *kázo*, c'est-à-dire d'initié au

vodou. Ceux-ci avaient bien eu l'intention de le tuer mais ils renoncèrent à leur dessein quand ils s'aperçurent qu'ils avaient affaire à un homme protégé par les *lwa*. Un houngan, Rameau Pavillon, qui avait lui aussi été forcé de monter dans une auto conduite par des *zòbòp* dut également son salut à l'intervention d'un de ses protecteurs surnaturels. Les *zòbòp* l'avaient déjà mis dans un cercueil quand le dieu Brizé le « monta » pour empêcher les malfaiteurs de le tuer. Constatant leur impuissance, ils rebroussèrent chemin et le déposèrent près d'un cimetière.

A Marbial, on appelle « malins esprits » (*malêtespri* ou *malê espri*) des individus qui, tout comme les *zòbòp*, ont pris un *pwé cho* chez le houngan, mais qui n'appartiennent pas forcément à une confrérie de sorciers. Ils opèrent isolément et pour leur propre compte. Ils ont la faculté de se métamorphoser en bête et ils en usent pour rôder la nuit et pour effrayer les passants dans le seul but de leur jouer une farce cruelle, ou de causer leur mort en provoquant chez eux des « saisissements ». Presque tous nos informateurs et amis avaient à un moment ou l'autre de leur vie rencontré un chien, un âne, une vache ou un cochon dont le comportement singulier indiquait qu'il s'agissait d'un « homme déguisé ». Nous donnerons à titre d'exemple quelques anecdotes qui nous ont été racontées par des gens sérieux dont la bonne foi ne saurait être mise en doute.

Un de nos informateurs, Omane Dagrín, jeune homme fort intelligent et peu superstitieux nous apprit qu'un soir, revenant avec quelques amis d'une veillée, il vit un âne à l'endroit où il avait l'habitude de faire brouter sa vache. Comme il exprimait sa contrariété à haute voix, l'âne se changea sous ses yeux en vache. Surpris, il s'en approcha pour se trouver cette fois-ci face à face avec un homme vêtu de blanc, qu'il crut reconnaître. Il ne lui adressa pas la parole et rejoignit ses amis en toute hâte. Lorsqu'il passa avec ses compagnons devant la maison de l'individu qui lui était apparu de façon si insolite, un gros cochon fit mine de leur barrer la route. Le lendemain, ce même personnage vint trouver le père de notre informateur et lui dit sur un ton de reproche : « Frère Omane est trop jeune pour courir comme cela la nuit. Ce genre d'imprudence risque de lui coûter cher. »

Un certain Nérístal qui rentrait tard le soir chez lui fut arrêté par un cheval sellé et bridé qui obstruait le passage. Il lui jeta une pierre pour le chasser, mais celle-ci rebondit et, comme lancée par une main invisible, vint le frapper en pleine poitrine, lui brisant deux côtes. Malgré tous les soins qu'il reçut, Nérístal ne vécut que trois semaines. Quelques années plus tard, un voisin que personne ne soupçonnait, s'accusa, avant de mourir, d'avoir, entre autres méfaits, pris la forme d'un cheval pour tuer Nérístal.

Un habitant de Marbial qui avait rendu visite à l'une de ses « placées » remarqua une vache qui, comme dans les cas précédents, occupait toute la largeur de la route. Il eut le sentiment que cette rencontre était anormale et qu'il y avait chez l'animal quelque chose de mystérieux. Se rappelant que le fouet qu'il portait avec lui était un objet « monté », c'est-à-dire doué de vertus

magiques, il fit pleuvoir sur le dos de la bête une grêle de coups jusqu'au moment où il découvrit qu'il était en train de frapper son propre chef de section. Celui-ci, tout penaud, le supplia de ne pas parler de l'incident, l'assurant qu'il avait voulu seulement s'amuser à ses dépens. Le lendemain on apprit que le chef de section était gravement malade. A ce qu'on disait, il avait le corps couvert d'ecchymoses et ne pouvait bouger. Il mourut huit mois après sans avoir pu quitter son lit.

Tout comme les loups-garous, les « malins esprits » mangent les enfants. On nous a cité le cas d'un homme qui avait remarqué un chien inconnu rôdant chaque soir autour de la hutte où il vivait avec sa femme et son bébé. Il fit feu sur l'animal qui disparut. Le lendemain il apprit qu'un voisin avait une blessure au pied. Il lui rendit visite et lui fit entendre au cours de la conversation qu'il était bien décidé à tirer sur tout animal suspect. C'est ainsi qu'il évita à son bébé le sort d'autres enfants de la région qui, peu de temps auparavant, étaient morts de façon mystérieuse.

Le terme de « malin esprit » s'applique aussi aux fantômes. Ce sont des formes blanches qui surgissent la nuit devant vous et qui peuvent vous faire du mal si vous cédez à la peur. Si vous vous avancez crânement en les menaçant d'un couteau ou d'un gourdin, elles s'évanouissent. Des paysans nous parlèrent de leur rencontre avec un fantôme tout blanc et de forme humaine qui, les voyant décidés à se défendre, disparut dans la rivière.

2. — LES LOUPS-GAROUS.

Plus que les *zòbòp*, les paysans de Marbial craignent les loups-garous, qu'ils appellent aussi *mové-zè*, *susèt* (suceuses). Ces vampires, qui volent la nuit pour se repaître du sang des enfants en bas âge, sont toujours du sexe féminin : il n'y a pas d'exemple, à Marbial du moins, d'homme appartenant à cette catégorie d'êtres malfaisants.

La peur qu'inspirent les loups-garous n'est pas moins vive chez les catholiques ou les protestants que chez les sectateurs du vodou. Plusieurs femmes nous ont été signalées comme des loups-garous redoutables et leurs prétendus forfaits nous ont été racontés en détail. Bien qu'on les dénonce parfois aux gardes champêtres et aux chefs de section, et qu'un père ou une mère, au paroxysme de l'émotion, puisse les insulter à l'occasion, elles ne sont pas autrement inquiétées et gardent des rapports plus ou moins normaux avec les gens de leur voisinage.

Il est tout à fait exceptionnel qu'une femme devienne loup-garou de son propre choix. Presque toujours elle obéit à une fatalité dont, au début, elle n'est pas consciente. Le pouvoir occulte qui lui permet de voler et de se livrer, en toute impunité, au cannibalisme, est souvent l'effet d'une tare héréditaire qui se transmet de mère en fille, ou une sorte de maladie contagieuse qui se communique à la personne qui, sans le savoir, porte un vêtement ou un bijou

ayant appartenu à une parente loup-garou. Certains *lwa*, Ogu-jé-ruj en particulier, peuvent, en guise de châtiment, infliger ce don fatal aux femmes qui négligent les sacrifices qui leur sont dus.

On peut éviter ce malheur par des offrandes et en dressant une croix de fer devant la case où l'on vit.

La condition de loup-garou est souvent, comme celle de *zòbòp*, la rançon d'un « engagement ». En d'autres termes, elle peut constituer l'envers des avantages que confère l'acquisition d'un *pwé*. Le *bòkò* qui « engage » une femme avec les mauvais esprits, lui remet une bague ou tout autre objet qui aura préalablement été *môté* ou *drògé* (drogué). Ce talisman est un gage de chance et peut donc faire de celle qui s'en sert un loup-garou.

Tout au début de leur carrière, les loups-garous commettent leurs forfaits sans le savoir. Randonnées nocturnes, repas cannibales ne sont pour les novices que des cauchemars qui hantent leur sommeil. Puis, petit à petit, l'atroce vérité se fait jour dans leur esprit, mais il est alors trop tard pour s'arrêter : le goût que ces malheureuses ont pris pour la chair humaine est devenu une passion incontrôlable.

Les loups-garous, eux aussi, cherchent à recruter de nouveaux membres pour leur confrérie. Ils tendent des embuscades aux femmes qui marchent seules la nuit et les entraînent, par la force ou par la ruse, à leurs sabbats. Quelques loups-garous novices s'associent à des femmes plus âgées pour bénéficier de leur expérience.

La femme loup-garou qui s'apprête à commettre quelque méfait, commence par lever autant de doigts qu'elle compte rester d'heures loin du logis. Elle allume ensuite une bougie, marquée de trois encoches ; il lui faut être de retour avant que la flamme n'atteigne la dernière encoche, sinon il lui arrivera un accident. Ces précautions prises, elle se dépouille de sa peau en se frictionnant le cou, les poignets et les chevilles avec une infusion d'herbes magiques. Elle dissimule sa peau dans une jarre, ou quelque autre endroit secret, afin qu'elle ne soit pas découverte par une personne malveillante qui pourrait la brûler, ou pire encore, l'enduire de piment. Le folklore local contient plus d'une histoire de loup-garou à qui telle mésaventure est survenue et qui est mort dans d'atroces souffrances.

La chair à vif, la femme loup-garou exécute avec les bras et les jambes des mouvements qui la préparent au vol qu'elle va entreprendre. Des flammes lui sortent des aisselles et de l'aîne, et des ailes de dindon lui poussent sur le dos. Elle s'élève brusquement dans les airs à travers le chaume de sa case. Les plaques de tôle, par contre, sont pour elle un obstacle infranchissable, non à cause de leur résistance, mais parce qu'elles sont fixées à la charpente par des clous qui ont la vertu magique d'« arrêter » sorciers et sorcières.

Des traînées lumineuses — que beaucoup de paysans nous ont affirmé avoir vues la nuit — signalent le passage des loups-garous dans le ciel. Les queues des comètes ayant quelque analogie avec ces lueurs, on en est venu à considérer ces astres comme des « nids de loups-garous ». Les jours que les loups-

garous préfèrent pour leurs randonnées nocturnes sont les 7, 13 et 17 de chaque mois.

Le mari d'une voisine qui était « fort en Guinée » — qui pratiquait la magie — prétendait avoir vu un loup-garou au moment où il s'envolait du haut d'un gros mapou. Il s'était tourné d'abord, disait-il, vers les quatre points cardinaux et avait crié : « *Pati, fi, yalé pami mové liân* » (Partir, filles, allons parmi les mauvaises lianes). Il fit un charme pour tuer ce loup-garou et observa qu'une femme qu'il connaissait bien tomba malade. Il alla couper le grand mapou avec des amis. Comme ils hésitaient à donner les premiers coups de hache, l'arbre s'écroula de lui-même. On entendit un grand cri : la femme soupçonnée venait de mourir...

Les loups-garous en chair et en os sont moins redoutables que les *mové-zè* (appelés aussi *mové-nâm*), âmes des loups-garous morts, qui continuent à errer la nuit, parfois sous forme de lucioles, pour assouvir leur soif de sang. Afin qu'un loup-garou ne devienne pas un revenant, après sa mort il faut lui retirer son *pwé cho* au moyen d'un rite d'arrêt (*arèt-mâ*) ; avec une formule d'aversion, le laveur de cadavre introduit dans sa bouche du verre noir pilé mêlé à du crottin d'âne noir, des grains de sésame ou des crevettes. Après l'enterrement, il enfonce dix clous dans la tombe, rite qu'il accompagne des mêmes formules magiques.

Les loups-garous évitent de faire du mal aux enfants de leur propre famille, mais s'ils ne trouvent pas d'autre proie, aucun scrupule ne les retient, surtout s'ils nourrissent quelque grief contre l'un des parents. Une loi du monde surnaturel veut qu'un loup-garou ne puisse « manger » un bébé que si celui-ci lui a été livré par sa propre mère. Voici comment ces monstres procèdent pour perpétrer leur forfait avec le consentement de celle-ci.

Ils descendent à proximité de la case où dort leur future victime et commencent par battre des feuilles de trèfle dont ils se servent en guise de cartes à jouer, afin de connaître l'issue de leur entreprise. Le succès est certain si toutes les feuilles sont tombées sur leur face luisante, mais si trois seulement sont dans la position requise, ils prévoient un échec et renoncent à la partie. Si, par contre, les signes sont favorables, le loup-garou pénètre d'abord dans la cuisine qui, à la campagne, est un petit abri situé à peu de distance de la case principale. De là, il appelle la mère de l'enfant. Celle-ci, à moitié réveillée, en entendant son nom répondra : « Oui. » Le loup-garou demandera alors : « Me donnez-vous votre enfant ? » Si, dans la torpeur du demi-sommeil, la femme répond encore : « Oui », c'en est fait, l'enfant est perdu. La mère est donc bien celle qui « ouvre le passage au loup-garou ».

Le loup-garou peut aussi apparaître en songe à la mère de l'enfant et lui offrir un cadeau en prononçant le nom de l'enfant. Par le simple fait d'accepter, la mère livre son enfant.

L'âme qui veille sur la dormeuse — le « petit bon ange » selon les uns, les « gros bon ange » selon les autres — devrait normalement flairer le danger et empêcher le « oui » fatal d'être prononcé, mais sa vigilance peut être en défaut

si la femme qu'elle protège a négligé de « donner à manger à sa tête »¹.

Les loups-garous cherchent à sucer le sang des enfants. Pour cela ils s'introduisent dans la case sous forme de cancrelats ou d'autres insectes, ou ils glissent par une fente du clayonnage un chalumeau qu'ils appliquent contre la joue de leur petite victime. Cependant les avis diffèrent sur la manière dont ils procèdent pour la tuer. Selon les uns, ils la « sèchent » en revenant chaque soir boire son sang ; selon d'autres, ils se contentent de trois gouttes de sang qui leur sont nécessaires pour lui transmettre, par voie magique, une maladie mortelle. Les loups-garous ne seraient donc pas des vampires au sens propre du mot, mais des sorcières qui auraient besoin d'« appartenances » pour leurs rites d'envoûtement.

Cette dernière interprétation est confirmée par les témoignages de ceux qui accusent les loups-garous d'ensorceler les enfants au moyen d'un tison qu'ils se sont fait apporter pour allumer leur pipe ou par quelque friandise qu'ils leur donnent afin de créer entre eux et leurs victimes un lien magique. C'est pourquoi les parents ne cessent de mettre leurs enfants en garde contre toute personne inconnue qui leur demanderait du feu ou leur offrirait de la nourriture. On conseille aussi aux parents de veiller à ce qu'aucune femme soupçonnée d'être un loup-garou ne touche leur enfant. Car, même si elle ne faisait que passer sa main dans les cheveux du petit, il serait frappé de paralysie ou pris de convulsions. Les maladies que contractent les enfants parce qu'ils ont mangé de la nourriture offerte par un loup-garou ou ont été touchés par une de ces sorcières, appartiennent à la catégorie des affections surnaturelles qui relèvent de la compétence des hougans et non des médecins diplômés. Quelques personnes, tout en croyant à l'existence et aux maléfices des loups-garous, expliquent ces cas comme de véritables empoisonnements provoqués par des substances toxiques, notamment l'eau avec laquelle on fait la toilette d'un mort. Certains laveurs de cadavres en feraient commerce. Une très petite dose de ce liquide suffit, croit-on, pour causer une inflammation intestinale ou une prolifération de vers susceptible d'entraîner la mort.

Les paysans ne se sentent pas entièrement désarmés en face des dangers que les loups-garous font courir à leur progéniture. Comme les *gad* (amulettes) ne sont pas toujours efficaces, on préfère protéger les enfants contre les vampires en rendant leur sang si amer qu'aucun d'eux après en avoir goûté ne sera tenté de recommencer. On fait donc boire à la mère durant sa grossesse du café amer coupé de clairin et additionné de trois gouttes d'essence. On la baigne à deux reprises dans une infusion préparée avec de l'ail, des sives, du thym, de la muscade, des feuilles de bois-caca (*Capparis cynophallophora* L.),

1. Lorsqu'une personne est la proie de maladies et se sent faible, c'est souvent parce que son âme (le « petit bon ange » ou le « gros bon ange ») réclame des offrandes de nourriture. On lui sert un repas et la personne malade porte sur sa tête des aliments divers enveloppés dans une serviette. Voyez à ce sujet : A. MÉTRAUX, *The Concept of Soul in Haitian Vodou*. Southwestern Journal of Anthropology, vol. 2, n° 1, Spring 1946. University of New Mexico Press, Albuquerque, New Mexico.

du manioc pilé, du café et du clairin. Peu après sa naissance, c'est au tour de l'enfant d'être plongé dans le même bain et de boire une tisane aromatisée avec diverses herbes. Par surcroît de précautions, on passe son corps dans du clairin enflammé, et la femme qui le tient demande trois fois : « Qui veut ce petit ? » La mère répond : « C'est moi. » Elle défie ainsi le loup-garou de le lui réclamer. Elle habille ensuite le bébé et lui donne le sein. On creuse un trou et on y enterre, bouche contre terre, la calebasse qui a servi au bain. Si un loup-garou venait demander l'enfant, c'est la calebasse qui répondrait et non la mère.

Le loup-garou qui a absorbé un peu de sang « gâté » est pris de nausées et laisse souvent derrière lui des traces qui permettent de suivre sa piste et de le démasquer. Certains parents « gâtent » le sang de leurs enfants en leur donnant à manger des cancrelats auxquels ils ont arraché pattes et ailes, et qu'ils ont fait frire dans de l'huile de ricin et du sirop avec de la muscade et de l'ail ¹.

Il y a des enfants dont le sang est naturellement « salé » ou amer et qui, pour cette raison, n'ont pas à craindre les loups-garous.

Les paysans, interrogés sur les motifs qui poussent les loups-garous à faire mourir les enfants, disent qu'ils agissent ainsi par gourmandise. Sitôt après les funérailles de leur victime, ils se donneraient rendez-vous au cimetière pour déterrer le cadavre et le dévorer dans d'horribles festins, après l'avoir transformé en « morue, hareng, chair de cabri ou chair de porc ». Il y aurait, cependant, d'autres mobiles à leurs meurtres. Souvent, ils chercheraient à se venger sur un enfant de quelque affront que ses parents leur auraient infligé, ou bien le feraient mourir, pour assouvir leur jalousie.

La crainte des loups-garous, bien qu'elle soit encore vive parmi les habitants de la vallée de Marbial, aurait fortement diminué au cours de ces dernières années. Un protestant attribuait leur déclin à l'influence de l'Évangile qui, non seulement les mettait en fuite, mais brisait le pouvoir de ceux qui restaient dans la région. Les listes de loups-garous que m'ont fournies divers informateurs concordaient entièrement, ce qui indique bien que les soupçons étaient partagés par l'ensemble de la population.

Nous avons beaucoup fréquenté une femme qui passait pour être le loup-garou le plus acharné de la région. La mort de plusieurs enfants avait été mise à son compte, et lors des funérailles les mères l'avaient ouvertement dénoncée. Sous les menaces, elle avait même accepté de participer aux frais d'enterrement d'une de ses prétendues victimes. Nous considérons donc utile de grouper dans

1. Quand un enfant qui n'a pas été *drôgé* devient la proie d'un loup-garou, on peut l'arracher à la mort en le soumettant au traitement suivant : on prépare un bain avec de l'eau de rivière dans laquelle toutes les femmes de la maisonnée se sont lavées. On y ajoute du suc de manioc, des feuilles d'*avé* (*Petivera alliacea* L.) et de la terre prélevée sous un mortier. On lave l'enfant avec cette eau, soit dans la case, soit à un carrefour. Dans ce dernier cas, l'enfant est laissé seul pendant quelques instants.

un chapitre spécial les racontars recueillis au sujet de cette femme que, pour respecter l'anonymat, nous appellerons Calina.

3. — CALINA, LA FEMME LOUP-GAROU.

En fait, Calina était une pauvre vieille bossue qui vivait fort pauvrement et qui se distinguait par sa piété. Elle était un membre actif de la petite communauté baptiste, et chaque dimanche, nous la voyions descendre, munie de sa chaise, pour assister au prêche. Malgré sa pauvreté, elle était toujours vêtue avec un certain soin.

La familiarité de nos rapports avec les gens de Marbial nous a permis de recueillir sur Calina toutes sortes de racontars que nous citerons ici, avant de les confronter avec les déclarations que la « femme loup-garou » nous fit sur son propre compte et celui de ses détracteurs.

L'ennemi le plus acharné de Calina dans la région était sa propre demi-sœur, la « mambo » Saintamize. Les terres de Saintamize et de Calina étaient attenantes, et, à une haine ancienne, s'ajoutaient toutes les rancunes de mauvais voisinage. Voici en quels termes Saintamize nous parla de sa sœur :

« La bossue est un loup-garou bien connu, qui a été prise sur le fait plusieurs fois. Peu avant que ne mourût l'enfant de Lorius, on l'a vue ramasser un tison de l'âtre et elle l'aurait emporté chez elle si on ne l'avait forcée à le remettre dans le feu. De même, on l'a surprise alors qu'elle cherchait à déposer trois fruits de quenepier sous une chaise dans la maison de Saint-Ilma. Elle a dû les ramasser et les emporter. Dans une autre maison, elle a placé un pamplemousse sous sa chaise, bien que ce fût la saison de ce fruit et que tout le monde en eût à revendre. Le maître de maison lui fit observer qu'elle oubliait quelque chose, elle répondit qu'elle n'en avait pas besoin. Or, s'il en était ainsi, pourquoi ne pas jeter le fruit dehors ? »

« Je l'ai vue donner un morceau d'arbre à pain à un enfant qui venait de perdre sa petite sœur. Plusieurs femmes qui étaient là lui ont crié de ne pas le faire, mais elle ne les a pas écoutées. On est allé avertir la grand-mère, qui est accourue et a arraché des mains de l'enfant le fruit qu'il était en train de manger. Lorsque le père revint du cimetière où il avait creusé la tombe de sa fille, on lui raconta ce qui venait de se passer. Il courut derrière Calina, qui montait chez elle, et lui dit : « Calina, j'ai déjà perdu six enfants. J'en ai encore deux. S'il leur arrive quelque chose, vous serez responsable. » Il est allé ensuite trouver le garde champêtre, pour se plaindre d'elle. Le garde champêtre envoya son adjoint pour la sommer de comparaître devant lui. Le lendemain, Calina se présentait chez le garde, qui menaça de la mener en ville pour y être jugée et punie comme loup-garou. Calina, effrayée, offrit de se racheter pour quatre gourdes. Le père de l'enfant les refusa et avertit solennellement Calina que pendant cinq ans, elle répondrait de la vie de ses enfants. Mais cette femme est patiente. Si elle se sent surveillée, elle attendra plus de cinq ans pour sucer le sang d'un enfant.

« Calina faillit « manger » sa propre nièce, ma fille, Ti-Sò. Elle s'était disputée avec mon mari au sujet d'une vache qui broutait à la lisière de sa terre. Il la traita de loup-garou et elle répondit qu'il se repentirait de s'être servi de ce mot. Quelques jours plus tard, Ti-Sò tombait malade. Un houngan, après avoir déclaré qu'il s'agissait d'un châtement envoyé par les Saints, les morts et les Jumeaux, etc., finit par avouer son impuissance. Il voulut partir mais, rappelé par moi, il revint avec une branche de médicinier qu'il déposa près de l'enfant pour prendre sa mesure. Nous étions plusieurs à la soigner, Calina était venue et feignait de s'occuper de sa nièce. Elle nous disait : « On prétend que je suis loup-garou, mais vous voyez bien que ce sont d'autres loups-garous qui ont sucé votre fille. » Chacun s'employait à l'apaiser pour obtenir d'elle, à force de caresses, qu'elle voulût bien prescrire un remède contre ses propres maléfices. Elle se laissa fléchir, conseilla certaines feuilles. Ti-Sò se rétablit très rapidement.

« Calina est une « mauvaise âme » (*mové nám*). Cela tient sans doute à l'éducation qu'elle a reçue. Sa mère est morte lorsqu'elle était tout enfant. Elle a eu une vie instable et malheureuse, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, et finalement elle est allée à Jacmel, d'où elle n'est revenue que majeure. C'est là qu'elle a appris son vilain métier.

« Elle n'a pas d'enfant et je sais qu'elle en cherche un pour lui transmettre sa science. Elle m'a même proposé de préparer un « bain » pour mes petits-enfants pour rendre leur sang amer et les empêcher d'être sucés par les loups-garous, mais je me méfie. Elle a sans doute l'intention de rendre un des enfants loup-garou au moyen d'un bain de sa façon. Si elle ne parvient pas à communiquer son art à un enfant de sa famille, elle fera du garçon qu'elle a adopté et qu'elle aime, un sorcier. Lorsqu'elle l'a pris chez elle, il était maladif et maigre. Aujourd'hui, il est fort, mais un autre enfant dans le voisinage est en train de dépérir...

« Quand elle mourra, il faudra l'« arrêter », pour qu'elle ne devienne pas un *mové-zè*. Pour cela, il faudra lui briser les doigts et les orteils et remplir sa bouche de sable. Aussi longtemps qu'elle sera occupée à en compter les grains, elle ne songera pas à « manger » les enfants. Il faut empêcher les *mové-zè* de voler. Ils restent alors sur terre et, parfois, la nuit, lorsqu'on passe près d'une rivière ou d'une mare, on entend des bruits de plongeon. Ce sont les âmes des loups-garous qui, incapables de prendre leur vol, se jettent à l'eau.

« C'est de la faute de Calina si elle est bossue. Étant enceinte d'un homme qu'elle ne voulait pas épouser, elle alla s'asseoir au milieu de la rivière, où elle prit un abortif. Elle « jeta » l'enfant dans la rivière. Rentrée chez elle, elle s'assit par terre. C'est ainsi qu'elle a attrapé une « frédité » qui l'a rendue bossue.

« Je me suis fâchée avec elle depuis qu'elle m'a conseillé de ne pas rendre visite aux familles qui ont perdu un enfant.

« Il est faux que Calina n'ait pas été démasquée comme loup-garou pendant la « renonce ». Le Père B. s'était rendu chez elle, suivi d'une foule d'environ soixante personnes. Beaucoup de gens étaient venus avec leur chaise, dans

l'espoir d'assister à une scène intéressante. Tout le voisinage était là, car on était sûr que le curé trouverait moyen de la faire voler au vu de tous. Le Père B. lui demanda si elle voulait « renoncer ». Calina répondit que cela avait déjà été fait puisqu'elle était protestante. Le curé rétorqua que de nombreux protestants continuaient à servir les *lwa* et qu'il y en avait même qui étaient loups-garous. Il lui fit voir un sac contenant une oreille humaine trouvée chez un protestant.

« A la même époque il y avait eu un grand scandale dans la région. Un protestant respecté, qui avait coutume de prêcher à la chapelle de Cap-Rouge, avait été dénoncé et amené à Jacmel pour y être jugé parce qu'on avait trouvé chez lui la tête et les bras d'un homme. D'ailleurs presque tous les protestants sont des adeptes du vodou.

« Pressée par le curé, Calina devenait de plus en plus pâle. Elle allait peut-être se mettre à voler quand, s'apercevant que la foule manifestait de plus en plus et proférait des menaces, le curé fit appel au calme et partit. »

Comme nous manifestations à notre laveuse nos doutes au sujet des crimes de la bossue loup-garou, elle s'écria :

« Elle a déjà mangé trois enfants. Sa bosse est pleine des enfants qu'elle dévore. Beaucoup de gens l'ont vue sortir par le toit de sa maison. Le fait qu'elle est protestante ne l'empêche pas d'être un vampire. En outre, c'est une commerçante et une usurière, qui prête à cinquante pour cent. Si elle donne une gourde, elle demande 1,50 en retour. Ce qui est pire, elle n'a pas d'enfant à elle. Donc, elle n'est pas pauvre et c'est pour cela qu'elle est loup-garou. »

Voici le témoignage d'un voisin : « Les femmes dont les affaires vont bien et qui s'enrichissent sont presque toujours des loups-garous. Voyez la bossue Calina ! Malgré ses apparences de grande pauvreté, c'est une femme riche. Tout lui réussit. Les malheurs qui frappent ses voisins l'épargnent. Sa chance seule suffirait pour la dénoncer, mais plusieurs personnes l'ont vue s'envoler de sa maison. »

Selon un protestant, Calina s'était associée avec deux autres femmes plus âgées qu'elle pour aller sucer le sang des enfants de la région. Son propre fils en aurait été victime. Voyant que l'enfant dépérissait, il alla consulter un parent, qui lui donna un « piège à loup-garou », en d'autres termes, une recette pour rendre amer le sang de son fils. Quand les trois loups-garous vinrent, la nuit, elles se mirent à le sucer, mais furent obligées de vomir le sang qu'elles avaient absorbé. Ce que voyant, Calina s'abstint de toucher à l'enfant. Le lendemain, la mère aurait trouvé une calebasse pleine de sang. Comme nous nous étonnions de ce qu'il pût avancer de façon si précise des faits qu'il n'avait pas vus, il s'empessa d'ajouter que la bossue s'était dénoncée elle-même en venant lui dire le lendemain : « Ce n'est pas moi qui ai touché à votre enfant. Ce sont des personnes que je fréquente qui l'ont fait et qui ont été prises au piège. En ce qui me concerne, je suis innocente. » Les deux autres sorcières avaient envoyé Calina auprès de notre informateur pour lui demander pardon et le supplier de ne pas les dénoncer. Elles lui baisèrent la paume et le dos de la main et s'humilièrent tant qu'elles purent devant lui.

Il semble bien que ce soit la prospérité passée de Calina et les jalousies qu'elle provoquait qui aient contribué à sa réputation de loup-garou. On nous raconta que lorsqu'elle vivait en ville, où elle était « placée », il lui arrivait de revenir chez ses parents avec des provisions qui devaient lui avoir coûté près de 40 gourdes. Les voisins, qui s'expliquaient mal la façon dont elle avait acquis tout cet argent, se mirent à dire qu'elle avait dû prendre un *pwé cho* et qu'elle était un loup-garou. Ses propres sœurs se firent l'écho de ce bruit et ajoutèrent que si elle ne voulait pas servir les *lwa* c'est qu'elle s'était consacrée à un démon. Après sa conversion, elle aurait été abandonnée par son « mari » et serait revenue s'établir dans la vallée.

La scène suivante nous a été racontée par un informateur qui assurait en avoir été le témoin. « Deux ecclésiastiques, qui parcouraient la région pour dépister les vodouisants et détruire leurs objets sacrés, se rendirent, accompagnés d'une foule nombreuse, chez Calina. Un des curés lui dit : « Calina, je suis venu pour vous faire renoncer au vodou. » Calina, interloquée, s'écria : « Mon Père, mais je suis protestante, comment puis-je renoncer ? » — « Il faut que vous fassiez un serment, lui dit le curé, parce qu'on raconte que vous êtes un loup-garou. » Calina baissa la tête et murmura à voix basse : « Père, je ne suis pas un loup-garou. » « On va voir », dit le curé. Sur ce, il entonna une prière, puis aspergeant Calina d'eau bénite, il lui ordonna de prêter serment. Calina, de plus en plus gênée, obéit, mais, aussitôt après, tomba par terre, évanouie. Le curé l'aspergea encore une fois d'eau bénite et, brusquement, Calina, se relevant, fit un bond en arrière. Elle haletait, elle avait les yeux injectés de sang qui lui sortaient de la tête. On se précipita sur elle pour la maîtriser. Le curé écarta les individus trop zélés et, après avoir récité une prière, lui imposa les mains. Petit à petit, Calina se détendit et devint tout à fait calme. Les deux ecclésiastiques s'éloignèrent avec la foule et on entendit alors l'un d'eux dire très haut : « Je vous avais bien averti que cette femme-là était un loup-garou. »

En regard de ces accusations et de ces anecdotes, nous donnerons la version de Calina elle-même. Nous sommes souvent allés lui parler dans la hutte délabrée qu'elle occupe au sommet d'un « morne ». Elle nous accueillait avec la cordialité et la gentillesse de toutes les paysannes, et lorsqu'après avoir gagné sa confiance nous lui avons posé des questions concernant les médisances dont elle était l'objet, elle nous répondit avec tristesse, mais sans réticence.

Elle savait fort bien qu'elle avait dans le pays la réputation d'être un loup-garou. Elle attribuait l'origine des bruits fâcheux qui couraient sur son compte à l'aisance bien relative qu'elle avait acquise à force de travail et en sa qualité de protestante. Le fait qu'elle refusait tout commerce avec les *lwa* avait aussi été interprété comme la preuve de relations diaboliques. En effet, les loup-garous et les *mové mun* (méchantes gens) ne servent pas les bons esprits et, superficiellement, un protestant et un sorcier peuvent afficher le même dédain pour les *lwa*.

Calina connaissait les sentiments de sa demi-sœur, Saintamize, envers elle. Elle faisait remonter leur brouille à l'époque où elle avait refusé de participer

à la cérémonie (*wètè mò ná dlo*) destinée à retirer l'âme de son père de la rivière où elle faisait pénitence. Depuis lors, chaque fois que quelqu'un allait se faire tirer les cartes chez Saintamize ou lui acheter de la « chance », celle-ci insinuait que Calina était une « mangeuse d'enfants ». Elle ne se contentait pas de la calomnier, et d'indisposer les voisins contre elle, elle lui envoyait aussi des maléfices. Après avoir essayé de tuer son âne en enfouissant un charme au pied du tamarin auquel il était attaché, elle était devenue plus agressive encore et profitait de toutes les absences de Calina pour semer des charmes autour de sa maison. Lorsque celle-ci revenait chez elle, elle trouvait des clous dans les arbres, des croix tracées à l'indigo sur les murs, ainsi que d'autres objets suspects. A ces manifestations de haine, Calina répondait par la douceur et la résignation. « Le Seigneur n'ordonnait-il pas de tendre la joue gauche à son ennemi ? » Cependant elle prenait des précautions contre les poisons. Elle ne mangeait rien dont l'origine ne lui fût connue. Quand elle allait voir sa sœur, elle refusait le café ou les fruits qui lui étaient offerts.

Elle espérait que sa bonté confondrait ses détracteurs. Elle s'efforçait de faire le bien et de payer les frais des funérailles des pauvres. Elle prit même à sa charge un orphelin, en partie par pitié, et en partie pour démentir sa réputation de loup-garou. Le père le lui avait confié avec ces mots : « Commère Lina, je vous remets mon enfant. On dit que vous êtes un loup-garou. Je ne sais pas si c'est vrai, mais si vous volez comme un loup-garou, volez avec lui. Faites ce que vous voulez avec lui, et je saurai qu'il est bien, même lorsque les mauvaises langues diront que vous êtes une sorcière. Je sais que vous êtes bonne et je n'ai pas oublié ce que vous avez fait. » Elle avait appris à cet enfant à ne jamais rien accepter de qui que ce fût. Elle craignait qu'on ne cherchât à le faire mourir pour pouvoir l'accuser ensuite.

Peu de temps avant notre entrevue, un malheur était arrivé à Calina. Elle était entrée dans la maison d'une famille dont l'enfant était malade. Comme elle avait un morceau de pain à la main, elle le lui donna, sans penser à mal, et sans se rendre compte de son imprudence. Quelques jours plus tard, l'enfant mourut. Tout le quartier la tint pour responsable de ce décès. Le père de l'enfant mort vint la trouver, la menace à la bouche, et l'accusa publiquement d'avoir « mangé » son enfant et d'être un loup-garou. Il voulait à toute force-la traîner en ville pour la faire comparaître devant un juge. Tout d'abord, Calina releva le défi et exigea que l'affaire passât en justice, puis elle se ravisa, songeant à la honte de faire le long chemin pour la ville sous la conduite de gardes champêtres et sous les yeux narquois des passants. La perspective de cette épreuve lui fut si pénible qu'elle finit par consentir à payer les planches du cercueil de l'enfant. Pour que son geste ne fût pas interprété comme un aveu, elle en appela à Dieu, « suprême justicier » et « maître des quatre vérités », afin qu'il fût témoin qu'elle n'agissait ainsi que par esprit de charité et non par crainte. Néanmoins, sa générosité fut une grave imprudence. Tout le monde dans la vallée en parla comme d'une preuve de sa culpabilité.

Sa sœur, la mambo Saintamize, profita de son embarras pour redoubler ses

calomnies. Calina alla la voir et lui dit : « Commère Saintamize, tu es ma sœur et, au lieu de me défendre lorsqu'on m'accuse d'être un loup-garou, tu applaudis aux propos des autres. Cependant c'est toi qui sers les esprits. Or, ne sont-ils pas des diables ? Même si j'étais loup-garou tu ne vaudrais pas mieux que moi, cependant je ne cherche pas à ruiner ta réputation. »

Les habitants de Marbial firent si bien que ces histoires vinrent aux oreilles du curé. Au grand étonnement de Calina, elle reçut un matin la visite du sacristain, flanqué de deux autres individus. Il lui demanda : « Sœur Calina, avez-vous renoncé ? » — Oui, on ne se convertit pas deux fois, tu sais que j'appartiens à l'Évangile. — C'est juste, dit le sacristain, mais on raconte que vous êtes un loup-garou et que vous cachez ici de mauvaises choses. Est-ce vrai ? — Mon cher, répondit-elle, je n'ai rien et je ne sers pas les *lwa*. — Le jurez-vous ? » Il lui présenta alors une Bible et elle fit le serment qu'elle ne dissimulait aucun maléfice et qu'elle n'était pas un loup-garou. Le curé se déclara satisfait et lui conseilla de ne pas se soucier des calomnies. Néanmoins, il était évident que les gens craignaient Calina et évitaient sa compagnie. Elle se plaignait amèrement que lorsqu'elle était malade, elle n'avait pas de visiteurs.

4. — LES BAKA.

Le plus singulier des êtres surnaturels dont nous ayons entendu parler est le *baka*. C'est un animal de forme étrange, à tête de chat ou de singe, au corps démesurément long et aux pattes courtes qui ressemblent à des mains. Il se déplace très vite, bien qu'il ne se serve que d'une jambe comme on peut s'en convaincre par sa trace. Le plus souvent il s'accroche aux arbres qu'il secoue avec vigueur, ou bien enroule sa queue autour du tronc. Certains *baka* portent une chaîne brisée autour des reins.

Ce sont des êtres qui doivent leur existence à l'art et à la puissance des magiciens. Ils ne seraient autres que des pieux en bois-pagnol (*guama*) (*Comacladia domingensis* Jac.) métamorphosés en bêtes par un houngan. Les formules et les procédés susceptibles de donner vie à une pièce de bois sont naturellement un mystère pour les profanes. On sait cependant que le houngan après avoir appointi un piquet en bois-pagnol le fiche en terre dans son jardin et qu'il doit patienter un an avant que la transformation ne s'effectue.

Le *baka* est destiné à devenir un esprit servant qui s'occupe des jardins de son maître et qui veille sur ses récoltes. Parfois il monte la garde auprès d'un trésor caché. Il peut également être dressé à voler l'âme des plantes qui poussent dans le champ d'un voisin. On a donc avantage à se procurer un *pwé baka* — en d'autres termes de demander à un houngan d'attacher un de ces animaux à sa terre. Les rites observés en ce cas sont secrets, mais personne n'ignore que le talisman qui lie le *baka* à un champ est une bouteille contenant différents ingrédients, que le houngan enfouit au milieu du jardin.

La possession d'un *baka* ne va pas sans dangers. Tout d'abord cet esprit ne fait prospérer les récoltes qu'à condition d'être nourri. Chaque année on

doit lui servir un grand repas composé d'aliments boucanés. Celui qui néglige ces offrandes ou l'offense de toute autre façon, provoquera la vengeance du *baka* qui détruira son bétail au moyen du pouvoir qu'il possède de faire « sécher » (dépérir) tout ce à quoi il touche. La vache, le chien ou tout autre animal qu'il frôle de sa patte ne tardera pas à mourir d'inanition. Il profite aussi de la peur qu'il inspire pour forcer les vaches à tourner en rond autour du piquet auquel elles sont attachées jusqu'à ce qu'elles s'étranglent avec leur corde.

Un *baka* rebelle peut également s'attaquer à son maître comme cela est arrivé à une personne de notre connaissance qui, ayant acheté sans le savoir une terre surveillée par un *baka*, aurait perdu un œil à la suite de ses démêlés avec cet animal. C'est généralement après une période de deux ou trois ans que le *baka*, attaché à un jardin, commence à donner libre cours à ses mauvais instincts.

Il est plus facile d'acquérir un *baka* que de s'en débarrasser. Pour y parvenir on sacrifie un cochon dont on jette trois pattes dans un trou avec trois épis de maïs et sept mains de bananes coupées menu, de la semoule de maïs, de la farine et du rhum. On invite le *baka* à goûter à ces aliments et lorsqu'il s'est repu on lui signifie son congé. Le *baka* consent alors à partir dans les bois où il devient un mauvais esprit.

Ces *baka* marrons sont parfois redoutables surtout pour ceux qui se laissent intimider par eux. A l'approche d'une personne ils font du bruit ou s'enflent au point de devenir aussi « gros qu'un cheval ». Ils cherchent ainsi à faire tomber de frayeur ceux qu'ils rencontrent et ils en profitent pour les « sécher » en les frôlant de leur patte. On recommande aux voyageurs de surmonter leur peur et de regarder le *baka* droit dans ses yeux ronds. Il prendra la fuite sur le champ. Il faut alors faire mine de le poursuivre pour l'empêcher de revenir à la charge. Cependant les paysans redoutent les *baka* surtout pour le mal qu'ils font aux animaux domestiques et aux plantes qui s'étiolent s'ils les touchent.

On parle également à Marbial d'un être fantastique dont la tête énorme, surmontée de cornes tordues et d'oreilles de lapin, reposerait sur un corps minuscule. Cette « tête sans corps » serait plus terrifiante que vraiment dangereuse. Bien qu'elle n'apparaisse que rarement on la craint et on s'en protège par des prières ou par le secours d'un *lwa*.

Les gens de Fonds Melon parlent d'une énorme calebasse contenant une « âme maléfique » (*rulé kalbas*) qui, par les nuits noires, roule le long des pentes en faisant un bruit infernal. Ceux qui l'ont vue en sont morts ou en ont éprouvé une frayeur telle qu'ils n'osent en parler.

5. — LES FAISEURS DE PLUIE.

A l'époque à laquelle nous commençâmes notre enquête, les habitants de Marbial subissaient les conséquences d'une sécheresse prolongée qui les avait réduits à la misère. Au cours de nos discussions sur les causes de ce désastre, plusieurs de nos informateurs firent allusion à un certain Examan, qui était

capable de *maré* — c'est-à-dire, de « lier » — la pluie et qui pouvait bien, de ce fait, être responsable de la perte des récoltes. L'inquiétude générale qui se manifestait dans le pays au sujet du retard des averses printanières créait une atmosphère propice à des recherches sur la puissance attribuée aux faiseurs de pluie, parmi lesquels Examan était le plus réputé. Avant de nous rendre chez lui pour l'interroger, il nous parut utile de recueillir le plus d'informations possible sur sa personnalité et sur le pouvoir qu'on lui prêtait. C'était pour nous une occasion unique de confronter la réalité d'un personnage vivant avec le folklore qui l'auréolait.

Catholiques, protestants et vodouisants étaient unanimes : Examan pouvait à son gré arrêter ou envoyer la pluie. On lui accordait par surcroît autorité sur les vents. Quelques personnes cependant faisaient remarquer que le véritable maître de la pluie était Dieu et qu'Examan et ses collègues dépendaient de sa volonté. D'autres laissaient entendre que ceux qui « contrariaient les œuvres de Dieu finissaient mal dans la vie ». Beaucoup de personnes pieuses, tout en affirmant qu'Examan disposait à son gré de la pluie et du vent, se refusaient à aller chez lui afin de ne pas déplaire au Bon Dieu. Nous verrons plus loin l'attitude hésitante et ambivalente du chef de section, le commandant Aubin.

Rien ne prédestinait Examan à devenir le plus célèbre faiseur de pluie dans la région du Mont de la Selle. Son pouvoir n'avait aucun caractère héréditaire, puisque son propre père était obligé, disait-on, de lui acheter la pluie. Inquiet des agissements de son fils, qu'il soupçonnait d'accointances avec les mauvais esprits, il finit par quitter la maison qu'il partageait avec lui. Examan en prit possession et la transforma en « magasin de pluie ».

Les explications les plus diverses avaient cours sur l'origine de son pouvoir et sur les procédés dont il usait pour contrôler le temps. Les uns disaient qu'il avait reçu une formule secrète d'un capitaine de bateau qu'il aurait rencontré pendant ses voyages. D'autres attribuaient ses succès à un talisman — une pierre blanche, qui lui aurait été remise pour prix de ses services. Pour arrêter la pluie et faire luire le soleil, il n'avait qu'à la jeter dans un brasier. Tant qu'elle restait chaude, il faisait un temps radieux. Il y en avait qui doutaient de l'existence de cette « pierre-soleil », mais qui affirmaient que, pour qu'une « combite » ne fût pas interrompue par la pluie, Examan se contentait de placer auprès d'un bûcher un pilon de mortier soigneusement enveloppé d'une liane appelée « langue de chat » (*lâgichat*).

Cependant, tous croyaient savoir qu'Examan possédait trois bouteilles, qui contenaient respectivement la pluie, le soleil et le vent. Elles lui auraient été données par un Blanc mystérieux, qui vivait à Las Cahobas, en récompense de sa fidélité.

Quelques informateurs établissaient un rapport entre la facilité avec laquelle Examan suait, et la pluie qu'il faisait tomber. Le coton qu'il avait dans les oreilles frappait l'attention de certaines personnes. Enfin, on l'aurait vu « signaler » (présenter) une bouteille de clairin au Mont de la Selle, en verser une liba-

tion, et faire de même avec un autre récipient. Pour terminer — et sur ce point les témoignages concordaient — on avait remarqué qu'il fumait sa pipe le fourneau tourné vers le bas.

Les procédés magiques d'Examan étaient expliqués de façons très diverses, mais il est certain que ce fut lors de son retour dans la vallée, après une longue absence, qu'il manifesta ses dons surnaturels. A cette époque, il ne songeait pas encore à les monnayer. Il se contentait de les utiliser pour assurer le beau temps à une équipe de travailleurs dont il faisait lui-même partie.

La chose s'ébruita. Ses voisins, lorsqu'ils avaient perdu un membre de leur famille, venaient souvent solliciter son intervention pour avoir le beau temps pendant la veillée funèbre. Au début, Examan acceptait de « défendre » leur veillée, à titre amical, mais les cadeaux qu'il recevait en témoignage de gratitude le mirent en appétit et il finit par exiger une rétribution. Tout d'abord, elle fut en nature, puis en espèces. Aujourd'hui, Examan passe pour un véritable « commerçant de la pluie », qui se fait payer selon un barème, et qui demande, à défaut d'argent, une partie de la récolte. Il est des paysans qui, dans leur désespoir, sont allés jusqu'à lui promettre la moitié du produit de leur terre.

Les mauvaises langues prétendent même qu'il se rend au marché de Marbial et qu'il y arrête les gens pour leur offrir de la pluie. Il leur annonce une sécheresse terrible et, quand il croit les avoir suffisamment effrayés, il sort de sa poche une bouteille et dit, avec un clignement d'œil : « Avec ceci, je puis tout arranger. » A ceux qui refusent parce qu'ils sont pauvres, il consent un crédit. Examan a beau jeu de se montrer patient puisque, pour forcer un débiteur récalcitrant, il lui suffirait de le priver de pluie.

Un grand nombre de paysans nous avouèrent avoir été chez Examan acheter de la pluie. Le prix d'une bonne ondée sur un champ ensemencé est d'environ 5 gourdes, auxquelles on doit ajouter quelques « marmites » de haricots ou de maïs. Bien que de nombreux paysans assurent qu'Examan tient toujours parole, les plaintes que nous avons entendues contredisent cette profession de foi. Ainsi, un certain Batil, qui avait payé comptant la pluie dont il avait besoin, attendit six jours en vain. Il alla se plaindre à Examan, qui lui dit de patienter. La pluie tomba vingt-deux jours plus tard, aussi notre paysan n'en attribuait-il pas le mérite à Examan, mais au Bon Dieu. Un autre informateur, plus prudent, ne versa qu'une gourde. Déçu dans son attente, il refusa de payer le reste.

Par contre, une femme qui, en 1947, avait promis la moitié de sa récolte à Examan négligea de tenir parole, malgré la pluie qu'il lui avait envoyée. Examan lui fit dire : « L'année prochaine, je vous arrangerai. » Ce n'était pas une vaine menace et la débitrice fut durement éprouvée par la sécheresse. Elle alla porter plainte au chef de section. Celui-ci fit arrêter Examan, auquel il infligea la torture du *sep* (de l'espagnol *cepo*, carcan) qui consista à serrer les pieds du prisonnier entre deux branches d'arbre. Il espérait l'obliger à confesser qu'il n'avait aucun pouvoir sur la pluie : Examan, malgré la douleur, per-

sista à affirmer que c'était lui qui « marrait » la pluie et qui l'empêchait de tomber sur les champs de son accusatrice. Il s'offrit à la « délier » le jour même si on cessait de le tourmenter. Le chef de section le fit détacher et lui donna l'ordre de faire tomber la pluie en un quart d'heure. Examam lui conseilla d'enlever la vaisselle des étagères. Lorsque ce fut fait, la terre trembla, des nuages noirs accoururent de toutes parts et une pluie torrentielle s'abattit sur la région, transformant les ravines en torrents mugissants.

Il existe une autre version de l'arrestation d'Examam. Le chef de section, homme d'une certaine éducation, n'était pas entièrement convaincu de son pouvoir. Il considérait le phénomène de la pluie comme un « mystère » qui échappait à la compétence des hommes. Les paysans venaient souvent lui dénoncer Examam qui les faisait souffrir de la sécheresse en s'opposant à la venue de la pluie. Las de toutes ces plaintes, le commandant Aubin fit chercher Examam et lui dit : « Mon cher, il paraît que vous vendez la pluie au mètre carré. Je ne suis pas acheteur pour mon compte, mais j'ai besoin de pluie pour les autres. » Examam commença par nier qu'il eût aucun contrôle sur la pluie, mais, devant la menace d'aller en prison, il accusa un autre paysan d'être le responsable de la sécheresse. On alla chercher ce dernier qui, mis en présence d'Examam, se déclara innocent et dénonça son rival. Le commandant remit aux deux accusés des baguettes de tamarin et leur ordonna de régler leur différend à coups de bâton. Les deux « faiseurs de pluie » se battirent jusqu'au sang « tels deux coqs de combat ». Le commandant mit fin au duel et leur dit : « Maintenant je vous tiens. Je puis vous faire emprisonner pour voies de faits réciproques dans la maison du chef de section. Faites tomber la pluie. » Examam fondit en larmes et le supplia de ne pas lui infliger un déshonneur qui rejaillirait sur ses enfants. Le chef de section, pour toute réponse, lui donna un délai de quatre heures « pour faire son devoir » et « démarrer » la pluie. Examam demanda un peu de clairin dont il fit une libation. Il s'assit par terre, les jambes allongées et fuma sa pipe, dont il tenait le fourneau tourné vers le bas.

Quelques instants plus tard on vit apparaître sur le Mont de la Selle un immense arc-en-ciel, signe de pluie, car « il boit de l'eau ». Examam dit alors : « Commandant, la pluie marche dans ma manche, mais elle n'est pas encore dans ma main. Elle n'est pas près de tomber. » Il demanda qu'on lui permît de solliciter l'aide de son collègue. Bien que le commandant soupçonnât les deux compères de tricher, il fut troublé lorsqu'il constata que des nuages de pluie couraient à l'horizon. Dans un dernier sursaut de scepticisme, il fit observer à Examam que, si la pluie tombait au loin, elle n'avait pas encore atteint le lieu où ils se trouvaient. Examam se contenta de répondre : « Ne voyez-vous pas que j'attire la pluie en tirant sur ma pipe. C'est chargé, je chargerai. » Il s'enquit de l'emplacement exact des champs du commandant, pour y envoyer la pluie, mais celui-ci refusa de le lui indiquer, disant que la pluie devait tomber pour tout le monde. Il ajouta : « J'ai fait mon métier, vous faites le vôtre. A l'avenir, si on vous paie, vous pouvez faire tomber la pluie, mais pas pour plus de trois jours, sans quoi c'est la prison. » Ils n'avaient

pas fini de parler qu'ils entendirent de grosses gouttes de pluie s'écraser sur le sol. Le commandant fut tellement surpris et charmé par cette manifestation de la puissance d'Examan « qu'il se coucha sur le ventre pour rire à son aise ».

Depuis lors, le chef de section a toute confiance dans le pouvoir d'Examan. Si la sécheresse menace, il le somme de venir le trouver. Ces réquisitions ne sont pas du goût du faiseur de pluie. La dernière fois que les gardes champêtres vinrent le prendre pour le mener chez leur supérieur, Examan, qui marchait avec peine, essaya de se blesser pour faire croire qu'on avait usé de violence envers lui et pour avoir ainsi un motif de se plaindre aux autorités. Les policiers, qui étaient des paysans de l'endroit et craignaient la sécheresse, voyaient avec inquiétude les disputes d'Examan et de leur chef. Pour ne pas envenimer les rapports déjà tendus entre les deux, ils décidèrent de cacher la tentative de chantage d'Examan. Celui-ci, cette fois encore, promit d'envoyer la pluie, mais demanda au chef de section de ne plus le faire chercher par la police. « Écrivez-moi une lettre et je vous enverrai la pluie sitôt que je verrai votre signature. » Depuis lors chaque fois que le chef de section lui demanda de la pluie, Examan obtempéra à son désir. Mais des paysans hostiles au chef de section se mirent à parler derrière son dos et à se plaindre de la pression qu'il exerçait sur Examan. Craignant une accusation de magie, le commandant décida que la pluie était l'affaire du Bon Dieu et qu'il n'interviendrait plus auprès d'Examan. Le résultat de sa prudence fut une année de sécheresse qui causa une misère générale. En mai, le pluie ne tombait plus que sporadiquement, sans doute sur les jardins de ceux qui l'avaient achetée à Examan.

Un paysan du nom d'Octène rencontra Examan au marché et lui dit : « Mon cher, nous mourrons tous. Il n'y a pas de pluie du tout ». Examan répondit : « C'est comme ça, c'est comme ça ! » Octène le supplia de faire une petite « manœuvre » pour lui et lui donna une gourde, avec la promesse de lui en donner une autre après avoir reçu la pluie. Examan lui annonça la pluie pour le jeudi suivant, mais l'averse qui tomba ce jour-là fut si faible qu'Octène se sentit à juste titre volé. Il prit son bâton et alla se plaindre à Examan. Celui-ci lui déclara qu'il ne pouvait faire tomber la pluie pour une gourde et qu'il lui en fallait au moins dix. Il ajouta que, si le solliciteur n'avait pas cette somme, il pouvait fort bien se cotiser avec des amis pour la lui remettre.

Octène porta plainte au chef de section, qui refusa de l'enregistrer sous prétexte que personne, hormis Dieu, n'est maître de l'eau du ciel. Mais après cette scène destinée à la galerie, le commandant le prit à part et lui promit d'écrire à Examan pour qu'il lui envoie une petite ondée. Celui-ci fit la sourde oreille.

Pour la seconde fois Octène alla trouver Examan. Comme celui-ci refusait de le voir, il fit une scène terrible, menaçant de tout détruire avec son gourdin. M^{me} Examan, terrifiée, prit une poule et la lui offrit en dédommagement. A son retour, lorsqu'il apprit ce qui était arrivé, Examan ne se fâcha pas. Il dit seulement : « Octène devra vivre sur sa poule le reste de l'année, car ni lui ni ses voisins n'auront de pluie. »

Ce propos fut rapporté à Octène qui alla une seconde fois déposer une plainte contre le « faiseur de pluie ». Le commandant lui tint alors le discours suivant : « Je suis plutôt tenté de vous condamner que d'agir contre Examan. Le nègre aime la louange. C'est vous tous qui donnez à cet homme de l'autorité en lui demandant de la pluie. Est-ce qu'il vient vous trouver pour vous en offrir ? Pour moi, plutôt que de solliciter une « branche de pluie », j'aimerais mieux périr, et je n'irai pas chez Examan pour toi. Quand vous aviez deux gourdes pourquoi ne pas me les avoir rapportées. J'aurais fait chercher Examan et avec l'argent j'aurais donné à boire à mes gardes champêtres. » Mais Octène, terrifié à l'idée d'être définitivement privé de pluie, suppliait le chef de section : « Je vous en prie, papa, cherchez cet homme. Je vous en serai toujours reconnaissant. »

Le commandant, cédant à ces importunités, fit arrêter Examan pour deux délits : l'un, fictif, qu'il lui cachait, et l'autre, pour être l'auteur de la sécheresse. Profitant de son inquiétude, il lui promit de fermer les yeux sur le premier chef d'accusation, à condition qu'il « déliât » la pluie. « Vous dites que vous faites tomber la pluie, mais que c'est votre rival Ti-Noay qui la retient. C'est pourquoi j'ai fait emmener Ti-Noay à la police en ville. Maintenant qu'il ne peut faire monter la pluie quand vous voulez la faire descendre, rien ne vous empêche de la faire tomber. Je vais aller à Jacmel et à mon retour nous reparlerons de cette affaire. » Le jour suivant la pluie tombait en trombes. Le chef de section alla en ville, mais à sa surprise et à son grand mécontentement, il s'aperçut que Ti-Noay avait été libéré. Pis encore, le sergent se moqua de lui et le lieutenant de police lui demanda des explications sur cette arrestation illégale. Les averses succédaient aux averses mais cette évidence du pouvoir d'Examan ne put convaincre les autorités, bien qu'un des lieutenants leur conseillât de ne pas se montrer trop affirmatifs. Il leur rappela que bien des choses étranges se passaient dans les mornes et qu'il ne fallait pas sous-estimer les connaissances des paysans. Quand le commandement Aubin retourna chez lui, il rencontra des amis qui lui dirent avoir vu Examan au bord d'une rivière en train de se livrer à des pratiques bizarres avec une bouteille et des feuilles.

Voilà donc où en étaient les difficultés d'Examan avec le chef de section et bon nombre de ses concitoyens. Ayant terminé notre enquête, il était temps de consulter le principal intéressé.

Ceux qui nous avaient parlé de la laideur d'Examan n'avaient pas menti : il est petit, trapu et presque contrefait : ses épaules sont voûtées et il marche en s'appuyant sur un bâton à cause d'un « crabe » rebelle à la plante du pied. Il répondit, avec des réticences manifestes, à nos questions sur l'étendue de ses connaissances. Il admit cependant sans difficulté qu'il était guérisseur, qu'il savait remettre un os en place, soigner un *vât môtô* (tranchées intestinales), pratiquer un accouchement, et qu'il connaissait les remèdes contre le pian, le crabe et la fièvre. Lorsqu'il se sentit plus en confiance, il reconnut avoir le pouvoir d'arrêter la pluie. Il tenait cette science des gens de l'île de la Gonave, qui sont tous un peu marins puisqu'il leur faut constamment naviguer sur des

voiliers, mais, avec l'âge, il s'était un peu rouillé et le métier de faiseur de pluie lui rapportait surtout des désagréments, car les gens de la région s'étaient mis en tête qu'il était également responsable de la sécheresse qui détruisait leurs récoltes. « Or, s'écria-t-il, que m'importe qu'il pleuve ou que le soleil brûle tout dans la vallée où vivent des gens que je ne connais pas ! J'ai assez à faire en m'occupant de mes propres jardins et de mes voisins. »

Le commandant Aubin, qui nous avait accompagné, intervint pour le calmer et lui rappela qu'il nous avait amené chez lui parce qu'il était un homme réputé pour son savoir et qu'il ne devait pas le dissimuler par méfiance.

Examan accueillit ces louanges avec un large sourire et laissa entendre qu'il pouvait « pousser », « amarrer » et appeler la pluie. Il nous expliqua que « la pluie a une âme peu différente de la nôtre et à qui l'on peut parler ». Donc, lorsqu'il voulait agir sur la pluie, Examan s'adressait d'abord à Dieu et lui demandait la permission de réclamer le concours de la pluie, car « Dieu est le maître de toutes choses », et par conséquent, le chef souverain de la pluie. Pour appeler la pluie, il se servait d'une formule spéciale en anglais, que lui avait apprise un certain M. Langendock, contremaître d'une usine où il travaillait comme mécanicien. Pour éloigner la pluie (la pousser), il lui parlait et les nuages amoncelés se dirigeaient là où il leur ordonnait d'aller. L'art de contrôler la pluie était des plus nécessaires pour les employés de l'usine qui devaient faire sécher le café. Quant au vent, il est si intimement associé à la pluie qu'il était naturel qu'il pût aussi le diriger à son gré.

Examan mit quelque ardeur à réfuter les assertions de ceux qui prétendaient qu'il se livrait à des cérémonies. Il ne possédait aucune des bouteilles pour le vent et pour la pluie, et il ne fumait que pour son plaisir. Ses enfants, qui passaient pour avoir les mêmes connaissances, ignoraient son secret. Même en l'épiant, il n'était pas possible de le découvrir, car il ne faisait aucun geste et priait intérieurement. Ceux qui l'observaient remarquaient seulement qu'il restait immobile et silencieux. Il ne prétendait d'ailleurs en aucune façon réussir à chaque fois, puisqu'il n'était pas seul à connaître cet art et que les autres faiseurs de pluie pouvaient fort bien avoir déjà « parlé » à la pluie. Celle-ci ne revient pas sur les engagements pris, à moins que le second faiseur de pluie ne soit particulièrement fort.

Examan déclina également toute responsabilité pour les inondations qui avaient fait tant de mal dans la vallée. « L'inondation, dit-il, est le signe de la colère de Dieu, que les paysans invoquent sans raison sérieuse et très souvent à contretemps. Au cours de la sécheresse, les paysans l'ont ennuyé. Tout d'abord, il ne les a pas écoutés et, en fin de compte, il leur a envoyé avec excès ce qu'ils lui demandaient. »

Les soupçons et l'hostilité dont Examan était l'objet l'avaient assombri au point de nous confier qu'il n'avait pas l'intention de transmettre sa science à ses enfants, pour leur éviter les inimitiés dont il avait eu à pâtir.

A la fin de notre entretien, comme nous lui demandions de nous vendre de la pluie, il hésita tout d'abord et après avoir, par politesse, offert de la four-

nir gratuitement, consentit à nous l'envoyer moyennant 5 gourdes payables après la chute de pluie.

6. — AUTOBIOGRAPHIE D'UNE FEMME VICTIME DE SORTILÈGES.

Pour illustrer l'influence que les croyances magiques peuvent avoir sur la vie de certains paysans de la vallée de Marbial, nous donnerons, sous forme abrégée, l'autobiographie de M^{me} Saintamize qui passe pour être un peu mambo. Comme on le verra, elle attribue tous les malheurs de son existence à la magie, aux esprits et au mauvais vouloir des Jumeaux (*marasa*).

M^{me} Saintamize, dont nous allons raconter la vie, est une grande femme noire à l'aspect très digne, mais qui se laisse fréquemment emporter par des accès émotifs passant ainsi de la douceur et du ton confidentiel à des éclats dramatiques. Elle a environ quarante-cinq ans et serait encore agréable à regarder si sa bouche, comme celle de tant de paysannes, n'était édentée et si elle avait les moyens de se vêtir convenablement. A l'époque où nous l'avons connue elle était « placée » avec un houngan de la région de Jacmel, Létroit, homme d'âge mûr qui venait la voir de temps à autre. Il avait proposé à Saintamize de l'installer chez lui, mais elle avait refusé de se séparer de ses enfants. Le fait que Létroit avait déjà une douzaine de femmes n'était pas sans avoir pesé sur sa décision. Avant de devenir la concubine de Létroit, Saintamize avait été la « placée » d'un certain Omélon dont il sera beaucoup question dans ce récit. Elle en a eu deux jumeaux, Nerilia et Nerilis. Deux autres enfants, Fanorine et Mombien, sont nés de son union avec Joël. Elle a recueilli en plus deux jeunes cousins Sadrac et Viton.

Sa maison, située sur les hauteurs à flanc de coteau au milieu de terrains érodés, se compose de deux corps de bâtiments dont l'un serait un sanctuaire vodou inachevé. Fanorine, la *dòsu*¹ de la famille, aurait reçu avis de son *lwa*, maître tête, que cet édifice devait être construit par un certain Mars. Celui-ci donc fut appelé pour exécuter ce travail, mais n'ayant pas été payé, il ne le termina pas. Le sanctuaire, faute d'autel (*pé*), n'a jamais pu être consacré. Une chambre de l'autre corps de bâtiment est utilisée comme temple où Ogu et les autres *lwa* de la famille sont invoqués. A l'entrée de la « cour » se dresse une croix noire élevée en l'honneur de Baron Samedi, une autre croix, plus haut, symbolise Guédé Brave. Dans une ravine creusée par l'eau des pluies poussent quelques arbres qui sont les « reposoirs » des *lwa* familiaux. Une femme de la région m'a raconté qu'elle et son mari ont été les parrains de celui consacré à Legba Atibon au cours de la cérémonie durant laquelle il avait été planté et baptisé. Dans le trou creusé pour recevoir le jeune plant on avait fait des libations de sirop et jeté du maïs, des cacahouettes, du pain et de la cassave. On avait entonné le chant suivant à la gloire de Legba Atibon :

1. Enfant né après les Jumeaux ou *marasa* et qui participe de leur pouvoir surnaturel.

Atibô, pò diab, n' sé maléré
Mwé di : Atibô pò diab,
Nu sé û maléré » (bis)
Tu sa ki pa bô,
Sé pu Atibô

Atibon, pauvre diable, vous êtes misérable.
Je dis : « Atibon, pauvre diable,
Vous êtes un pauvre. » (bis)
Tout ce qui n'est pas bon,
C'est pour Atibon.

Alors que Létroit gagnait sa vie comme houngan, Saintamize ne faisait de services que pour sa famille. Lorsqu'elle décidait d'offrir un « manger » aux esprits ancestraux elle convoquait tous ses parents, proches et lointains, qui accouraient à la date indiquée. Ceux qui avaient une faveur à demander aux esprits, par exemple, la guérison d'un enfant malade, apportaient des contributions en nourriture. Pendant la cérémonie, Saintamize invoquait successivement les « *lwa* de race » et chacun pouvait leur poser des questions et résoudre des problèmes.

Saintamize a eu une vie malheureuse. Elle s'entendait mal avec son premier « mari » qui usa de magie pour la frapper dans ses propres enfants. C'est lui qui infligea au garçon l'ulcère qui l'a rendu infirme. Une succession de fausses couches et des douleurs diverses l'avaient convaincue qu'elle était elle-même victime de maléfices. Elle décida de retourner chez son père malgré l'insistance d'Omélon qui, pour la garder, lui offrit de l'épouser. Voyant qu'il ne parvenait pas à la convaincre, il rendit sa fille Nerilia malade dans l'espoir que la mère s'adresserait à lui pour la soigner. « Mais je n'en fis rien, nous expliqua-t-elle, et réussis par mes propres moyens à guérir ma fille. Cependant je ne pus rien pour mon garçon. Vous connaissez la puissance surnaturelle des Jumeaux (*marasa*). Les miens se sont vengés et à leur tour ils ont envoyé sur leur père une grave maladie. Celui-ci n'ignorait pas d'où lui venait le mal. Il voulut apaiser les Jumeaux en leur offrant un « manger *marasa* ». Je m'y opposai et de mon côté j'ai fait des « mangers *marasa* » et des « mangers-les-anges » pour les défendre contre la magie de leur père. Devant ma maison, j'ai planté une bouteille le goulot en bas pour arrêter les mauvais esprits que leur père ne cesse d'expédier contre eux. Bien que malade, Omélon vit encore, mais j'aimerais mieux aller mendier sur les routes que de rien recevoir de lui et quant à ses enfants, il les reconnaîtra peut-être lorsqu'il se présentera devant Dieu.

« J'ai eu également beaucoup de malheurs avec mon second « mari », Joël. Quand je devins sa « placée », il était encore marié après avoir vécu avec quatre femmes. Il perdit subitement la vue et après avoir été hospitalisé à Port-au-Prince, il fut renvoyé dans les montagnes. Le docteur lui aurait laissé entendre qu'étant donnée l'origine magique de son mal, il ne pouvait rien pour lui. Il revint donc à Marbial et vécut à mes crochets.

« Voilà que l'enfant que j'ai eu de lui est tombé malade lui aussi. Il souffre du même mal que son frère. J'ai d'abord essayé des piqûres, puis ensuite des feuilles, mais comme aucun remède n'a réussi, je commence à croire que lui aussi a été pris par un *lwa*. C'est sans doute un esprit qui châtie toute la famille Joël, car l'oncle de mon garçon était également rongé par un ulcère et son fils

qui a hérité de ses terres est infirme. Il faudrait accomplir une cérémonie pour apaiser l'esprit et se réconcilier avec lui, mais comment ? Je n'en ai pas les moyens et d'ailleurs les membres de ma famille ne peuvent se mettre d'accord, il y en a qui sont catholiques, d'autres protestants, et qui ne veulent pas servir les *lwa*. J'ai refusé de renoncer aux *lwa* bien que Père Lavalasse soit venu chez moi pour brûler les images. Lorsqu'on a voulu me convaincre de céder aux prêtres, j'ai répondu que je n'étais pas une « femme à deux langues » et que je n'aimais pas tromper. J'ai réussi à sauver mes tambours, mais il leur manque la peau. Mes fils savent en jouer. Ne pouvant marcher, ils s'amusaient à s'exercer en tambourinant sur des Calebasses.

« J'aime les cérémonies vodou et les réunions au cours desquelles les esprits se manifestent librement. Ainsi j'oublie tous mes ennuis. Parfois le soir, je bats des mains et je chante pour faire danser les petits enfants. Je regrette de ne plus pouvoir faire battre le tambour par crainte du curé qui me ferait arrêter par la police rurale. C'est un *lwa pétro* qui « danse dans ma tête », mais il aime le rhum et il m'en faut pour l'appeler.

« Certains *lwa* viennent de famille et il faut leur faire des sacrifices afin de ne pas encourir leur colère. Je ne pourrai jamais abandonner le vodou avant d'avoir rendu mes devoirs à ma mère. Celle-ci avait demandé à être enterrée auprès de la mère de son mari pour être sûre qu'ainsi elle reposerait auprès de lui. On se conforma à sa volonté. Mon père ne fut toutefois pas enterré près d'elle, mais sur sa propriété. Je lui ai fait élever une tombe en maçonnerie, mais je n'ai pu réunir son corps à celui de ma mère. Le maître du cimetière s'oppose à ce transfert sans doute parce qu'il veut que je le paye. Tôt ou tard, je dois m'acquitter de ce devoir car une femme mariée ne peut être séparée de son époux. Quand j'aurai construit la tombe de ma mère à côté de celle de mon père, je n'aurai plus d'obligations et pourrai librement choisir ma religion.

« Je suis fort ennuyée de ce que mes petits-enfants ne soient pas encore baptisés et qu'ils continuent à porter leurs noms-jouets. Pour l'aîné on avait demandé à sa grand-mère paternelle d'être sa marraine. Celle-ci avait accepté et était allée voir M^{me} X., la directrice de la station catholique qui a refusé de l'aider parce que leur mère n'avait pas « rejeté ». Nous avons trop tardé. Nous aurions pu aussi aller chez le curé de la paroisse de Léogane qui n'a pas tant d'exigences. L'âme d'un enfant qui meurt sans baptême erre sur la terre et se transforme en Guédé.

« Les âmes des jumeaux sont encore plus terribles et si de leur vivant on ne s'est pas procuré de plats marassa, il ne faut pas tarder à le faire, sinon ils vous rendent malade ou tuent un membre de votre famille.

« Les *dòsu* sont encore plus forts que les *marasa*. J'ai failli mourir pour avoir contrarié ma fille Fanorine, née après mes jumeaux. Je l'avais punie pour une légère faute, mais je vis bien qu'elle était fâchée et pleine de rancune. Quelques jours plus tard, j'étais au plus mal et mon « mari » me demanda si je pensais que c'était une maladie surnaturelle. La nuit je rêvai que quelqu'un était venu me dire : « Vous êtes malade parce que la *dòsu* vous tient. Demain

matin demandez-lui de vous préparer une infusion et promettez-lui une belle robe et un gâteau. Vous guérirez tout de suite. » Je racontai mon rêve à Joël qui appela ma fille et lui demanda : « Est-ce bien toi qui tiens ta mère ? » Je lui dis : « Je t'en prie, Ti-so, va et prépare-moi une infusion. Lâche-moi. J'irai à Léogane et te rapporterai une robe. » Mon mari se mit à pleurer et dit : « Ti-so, tu ne peux pas « tenir » ta mère. Pense à tout ce qu'elle a fait pour toi. Lâche-la pour moi, je t'en prie, Ti-so. » Ti-so sourit et déclara : « Je m'en vais préparer un thé. Si *kòmè* (commère) Yiyid ne se lève pas après l'avoir bu, rien ne pourra la faire lever. » Elle alla ramasser des feuilles et en fit une infusion qu'elle me donna à boire. Dans l'après-midi je pouvais manger un peu, mais je n'étais pas encore rétablie. Ma fille dit à haute voix : « Qu'est-ce que c'est que cela ? Il est temps que *kòmè* Yiyid puisse aller faire à manger pour nous. » Le jour suivant j'étais rétablie. »

ARCHÉOLOGIE DU SUD-OUEST COLOMBIEN

PAR HENRI LEHMANN.

(*Planches I à X.*)

Notre séjour en Colombie, de fin 1941 à mars 1945, avait pour but l'étude de l'ethnographie de la région de Popayán. Presque aussitôt il s'avéra nécessaire d'en élargir le cadre et de comparer les données actuelles avec le passé du pays. Une occasion de mener cette comparaison nous fut fournie par l'Université du Cauca, celle-ci nous ayant chargé de la fondation d'un musée archéologique pour le compte duquel nous devions faire des fouilles. Les objets recueillis au cours de ces travaux, forment la base de ce musée ¹.

La présente étude a pour but de donner un aperçu de ces travaux. Il y est fait de nombreuses allusions à ce qui avait déjà été réalisé par d'autres chercheurs. Mais on verra que certaines régions étaient encore complètement inconnues archéologiquement. Bien que nos fouilles n'aient pas été menées sur une grande échelle, les crédits mis à notre disposition étant très minimes, nous avons essayé d'en tirer certaines conclusions. L'avenir seul dira si elles sont exactes ou non.

Les fouilles ont été effectuées dans quatre régions distinctes. Un des principaux objectifs était de délimiter la zone de Popayán, dont la population autochtone a disparu en grande partie. Mais certaines tribus, vivant dans des réserves ou « resguardos » des terres froides de la Cordillère Centrale, ont conservé la langue de Popayán et aussi une partie de ses coutumes. Il s'agissait par conséquent de comparer la région de Popayán aux régions limitrophes, celles où la langue est encore parlée et celles où elle le fut autrefois, et ensuite d'étudier l'archéologie des régions voisines.

Les fouilles que nous appelons « de Popayán », ont eu lieu aux environs de la ville même, dans la région d'El Tambo, sur le territoire occupé par les anciens

1. Une deuxième collection, faite au fur et à mesure que les fouilles avançaient, se composait d'objets des mêmes régions, mais la plupart du temps achetés à des *guaqueros*. Cette collection, destinée au Musée de l'Homme à Paris, resta pendant plusieurs années en Colombie. Les événements politiques ne furent pas étrangers à ce retard. Ce n'est qu'en 1951, au retour d'un nouveau voyage que j'ai pu rapporter au Musée de l'Homme tout au moins une partie de cette collection.

Chisquío, et dans la Cordillère Centrale aux environs de Kokonuko et de Guambia (Silvia). Nous inclurons également dans cette zone les statues en pierre, dont la plupart proviennent des environs du rio Cauca¹ et que nous désignerons sous l'appellation « sculptures de la Cordillère Occidentale ».



CARTE n° 1. — La Colombie.

En grisé, la région explorée. (Voir p. 270, la carte détaillée de cette région).

Les travaux réalisés à Moscopán ont été traités dans une étude à part². Cette région située à l'est de Popayán, sur le versant oriental de la Cordillère Centrale, est intermédiaire entre San Agustín et Tierradentro et sert par conséquent de trait d'union entre ces deux centres.

Nos fouilles de Corinto peuvent être considérées comme un complément de celles de Ford qui avait travaillé à Quebrada Seca en 1941³. Cette zone de la Cordillère Centrale est située sensiblement plus au Nord que celle de Popayán.

1. LEHMAN (Henri). *Notas arqueológicas sobre el Cauca*. Revista de la Universidad del Cauca, n° 1, Popayán, 1943, p. 196-201.

2. LEHMANN (Henri). *Arqueología de Moscopán*. Revista del Instituto Etnológico Nacional, t. I, entr. 2, Bogotá, 1944, p. 657-670.

3. FORD (James A.). *Excavations in the vicinity of Cali, Colombia*. Yale University Publications in Anthropology, n° 31, New Haven, 1944.

Finalement nous avons fait quelques travaux dans les vallées du Patía et du Guachicono. Cette région, lieu de passage presque obligatoire pour tous ceux qui transitaient entre l'Équateur et la Colombie, était pour ainsi dire inconnue du point de vue archéologique. L'absence de toute investigation s'explique peut-être par le climat malsain qui régna pendant longtemps dans la vallée.

ARCHÉOLOGIE DE LA RÉGION DE POPAYAN

Une description de l'archéologie de la région de Popayán se heurte à plusieurs difficultés. D'une part les anciens chroniqueurs qui ont visité cette région, avant tout Cieza de Leon et Pascal de Andagoya, nous ont laissé un rapport assez sommaire du pays, rapport qui ne permet guère de reconstituer d'une manière satisfaisante la vie des anciens habitants ; ils mentionnent certains faits caractéristiques, mais en passent sous silence d'autres non moins importants. D'autre part, de nombreuses fouilles, plutôt accidentelles et dépourvues d'intérêt scientifique, ont contribué à détruire les quelques restes du passé qui s'étaient conservés jusqu'à nos jours. Les chercheurs d'or, par crainte d'être devancés par d'autres fouilleurs, dissimulent les endroits de leurs découvertes et cachent souvent le nom de la localité qui leur semble propice aux investigations.

Citons d'abord brièvement les faits rapportés par les chroniqueurs. A l'exception des seuls Kokonuko, toutes les tribus pratiquaient l'anthropophagie. Les Indiens, très nombreux au moment de la conquête, étaient plutôt naïfs. Pour combattre les envahisseurs espagnols qui mangeaient leur maïs, ils crurent qu'il suffirait de ne pas cultiver la terre. Ils ne réalisèrent pas que les conquérants n'auraient qu'à monter dans les Cordillères pour saisir les quelques réserves que les habitants y avaient accumulées. Une grande disette s'ensuivit et l'arme qu'ils avaient forgée pour combattre les Espagnols, se retourna contre eux. Des milliers de gens moururent de faim, d'autres s'entre-dévorerent. Les chiffres de population rapportés par Andagoya sont éloquentes, même s'ils sont un peu surévalués. Là où existaient 100.000 maisons sur une distance de 150 km. (30 leguas), il restait à peine 10.000 personnes vingt ans plus tard. On peut compter en moyenne cinq habitants par maison. D'après le compte de Andagoya, il aurait donc existé 500.000 personnes, sur lesquelles 490.000 auraient péri dans les vingt années qui ont suivi la conquête.

Ce qui frappa le plus les conquérants, ce furent les très nombreux objets d'or que les Indiens portaient sur eux jusque dans la tombe ; *de baja ley de ocho quilates o mas*, comme écrit un des chroniqueurs, mais tout de même en or suffisamment riche pour éveiller l'avidité des chercheurs. On commença donc assez tôt à faire des fouilles, et la plupart des collines qui se trouvent dans les environs immédiats de la ville furent ouvertes plus ou moins systématiquement.

Malheureusement la plupart des objets provenant de ces fouilles ont été sacrifiés, car que pouvait signifier un pot en terre cuite pour quelqu'un qui espérait trouver un trésor.

Selon la légende, la ville actuelle de Popayán se trouve à l'emplacement du campement occupé jadis par le cacique Payan. On croit que ce campement se trouvait exactement sur la petite plate-forme où on a construit, à une époque récente, le Molino de Moscopán, le moulin le plus important de la ville, vers l'Est, en bordure de l'agglomération adossée aux contreforts de la Cordillère Centrale.

La colline sur laquelle s'élève aujourd'hui le monument moderne de Belalcázar, fondateur de la ville, serait artificielle selon certaines personnes. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle a été utilisée par les anciens ; on y trouve, disséminés à la surface, des vestiges de construction et d'aménagement, mais aucune fouille systématique n'y a été faite jusqu'à présent. En aplanissant le sommet qui sert de base au monument, on aurait rencontré le puits d'une tombe. D'après quelques témoignages, une fouille aurait été commencée mais abandonnée à 25 mètres de profondeur ¹. Il est souhaitable qu'une exploration reprenne méthodiquement dans cette colline.

Le seul matériel disponible pour une description de la région archéologique consiste en quelques objets de surface, c'est-à-dire des objets trouvés çà et là chez les particuliers, provenant, pour la plupart, des fouilles des chercheurs d'or, et le résultat de mes propres fouilles.

I. — LA STATUAIRE.

Nous désirons décrire d'abord un certain nombre de statues en pierre appartenant toutes, sans aucun doute, à un même style et trouvées uniquement par des amateurs et des chercheurs d'or professionnels ². Ensuite nous décrivons les objets en or et en céramique qui ont été mis au jour à l'hacienda de la Marquesa près de Timbío. Nous tâcherons d'en dégager les grandes lignes stylistiques et ethnographiques, en les comparant aux statues en pierre. Enfin nous décrirons nos propres fouilles et proposerons une interprétation d'ensemble.

Deux des statues en pierre ont été trouvées, paraît-il, dans la ville même. Il n'en subsiste que des fragments ; l'une n'a pas de tête (pl. I, 6) ; de l'autre, au contraire, on n'a conservé que la tête (fig. 1). La première est connue depuis fort longtemps ; elle fut placée pendant des années à un carrefour de la ville avant d'être transportée dans un des patios de l'Hôtel Europa. Quant à la tête, assez fruste, elle aurait été découverte dans les fondations de la maison

1. Renseignement personnel obtenu de M. José Maria Arroyo de Popayán.

2. LEHMANN (Henri). *Notas arqueológicas sobre el Cauca*. Revista de la Universidad del Cauca, n° 1, p. 196-201, Popayán, 1943.

du Dr Castellanos. C'est un bloc presque rectangulaire, légèrement arrondi dans le haut. Les yeux, en relief, sont à peu près quadrangulaires, tandis que le nez, très allongé, se rapproche plutôt du rectangle. Les angles des sourcils sont assez marqués. Les oreilles, proportionnellement très petites, empruntent la forme d'un croissant. La bouche consiste en une simple incision très légèrement incurvée. La statue dont la tête manque est allongée. Elle ressemble à une colonne sur laquelle sont sculptés les bras en relief. Les mains, ramenées sur le ventre, forment un angle droit avec l'avant-bras. Quatre incisions marquent les doigts. Les destructions au bas-ventre sont telles qu'il est difficile de juger si le sexe était indiqué ou non. On ne voit pas trace de jambes, il se peut qu'elles aient été travaillées d'une manière analogue aux bras. La partie basse de la statue servait de socle ; elle était enfoncée, comme aujourd'hui, dans la terre. La statue avait une forme très élancée et l'on imagine assez bien sa tête relativement petite par rapport au corps.



FIG. 1.
Tête sculptée en pierre.

Examinons maintenant des statues du même type que les précédentes, provenant toutes des contreforts de la Cordillère Occidentale ou du voisinage du Río Cauca. Les points extrêmes entre lesquels elles ont été rencontrées sont Pandiguando au Sud et Suarez au Nord. Aucune statue de ce type n'a été trouvée sur le versant ouest de la Cordillère Occidentale. Nous connaissons l'endroit exact où l'une d'elles a été découverte. Il s'agit de la statue que possède M. Manuel María Buenaventura à Cali (pl. I, 4, 5). Elle a été déterrée en 1941 dans le site appelé la Laguna, près du village d'El Tambo, au point le plus élevé de la propriété de M. Manuel Vidal. Des personnes ayant participé à la fouille avec le propriétaire m'ont conduit à cet endroit, encore parsemé d'une grande quantité de pierres non travaillées. D'après leur récit, ces pierres recouvraient la statue qui était enterrée à une profondeur de 10 m. environ. Aucun vase, aucun ossement, aucun objet d'or n'accompagnaient la statue. Parmi les pierres, il y en avait de très lourdes, qui n'avaient pu être montées là qu'à grand-peine. Beaucoup d'entre elles sont roulées et proviennent nécessairement d'un cours d'eau. Il faut donc supposer qu'elles ont été extraites du lit du Río Cauca, qui, bien qu'à une certaine distance, est le fleuve le plus proche.

Le fait que ces pierres se trouvent en quantité autour de la statue, qui elle-même était placée au point le plus élevé du terrain, laisse supposer que l'endroit avait une importance particulière pour les indigènes. L'explication la plus vraisemblable est qu'il s'agit d'un sanctuaire et que les pierres servaient d'offrandes. Le transport de ces pierres, des berges du Río Cauca au site indiqué, constituait en lui-même un exploit non négligeable.

Antonio de la Calancha, dans sa *Coronica Moralizada del Orden de San Agustin en el Peru* écrite en 1638¹, rapporte que les Indiens de Pacasmayo et les Yunca appelaient encore *Alec pong* (dieu dans la pierre) certaines pierres qui avaient été autrefois l'objet d'une vénération spéciale : il était interdit de les toucher avec les pieds, on leur offrait d'autres pierres et des bâtons qui, à l'époque de La Calancha, se trouvaient en grand nombre autour d'elles. Cette vénération s'explique par le fait que les Indiens voyaient dans ces pierres leurs ancêtres métamorphosés par le Soleil ; celui-ci ayant perdu sa femme après la naissance d'un fils, l'avait ainsi vengée ; mais, sa colère apaisée, il voulut que chaque famille adorât sa pierre ancestrale.

La statue de la Laguna est un des exemples les plus typiques du style de son groupe. Comme celle que nous avons déjà décrite (pl. I, 6), elle ressemble à une colonne sur laquelle sont sculptés en relief les bras et les jambes. Les mains sont ramenées sur le ventre à angle droit, les pieds suivent au bas de la colonne une ligne analogue. De simples incisions marquent les doigts des mains et des pieds. Le sexe est marqué assez sommairement. Quant à la tête, aussi large que les épaules, elle est caractérisée par son aspect anguleux. Les yeux et la bouche, obtenus par de simples incisions, contrastent étrangement avec le nez en relief. La ligne de la bouche surtout ne manque ni de vigueur ni d'élégance. Les oreilles relativement petites ont la forme d'un croissant. Le menton, large et presque horizontal, donne au personnage une expression de force.

Une autre statue qui se trouve à Cali chez M. Alberto Alban Llevano provient de la région d'Inguito, commune de Morales (pl. I, 3). Elle représente un personnage debout, presque semblable au précédent. Le geste des mains posées sur le ventre est le même ; on distingue son sexe. Les jambes et les pieds, sculptés dans le bloc, sont vus de face ; ils se distinguent par là de la statue de la Laguna, où ils sont vus de côté. La bouche consiste en une simple incision, les yeux forment un carré, ils ressemblent à ceux de la tête de Popayán. Comme presque toutes les statues, celle-ci est prolongée vers le bas pour être enfoncée dans le sol.

La statue n° 2 de la planche I appartient à M. Pedro Martinez à Popayán ; elle a été trouvée par un guaquero à Chapa, à quelques kilomètres de Chisquio. De forme très allongée, elle ressemble beaucoup à celle de M. Manuel María Buenaventura. Les mains et les pieds, en relief, sont ramenés sur le bloc à angle droit. Les jambes sont plus courtes que les bras dans la proportion de 1 à 2 ; pour la statue de la Laguna, elle est environ de 1 à 1,2. Le sexe apparaît entre les genoux. Les détails de la tête ont un caractère un peu plus réaliste, notamment le nez avec ses narines incurvées, les yeux appliqués en relief en forme de cercle avec une incision médiane et le menton arrondi. La bouche est un rectangle en relief avec incision horizontale.

Une autre statue du même type, mais moins bien conservée, se trouve main-

1. Publiée par Kutscher (Gerdt). *Chimu*. Eine altindianische Hochkultur.

tenant dans les collections du Museo Arqueológico de Popayán sous le n° 43.5.1 (Pl. I, 1). Elle a été trouvée sur les berges du Río Cauca, entre Sertuchi et Dinde. D'après quelques témoins, elle faisait face à une statue de femme dont on nous a parlé, mais que nous n'avons pu retrouver, malgré toutes les recherches entreprises sur place. Telle qu'elle est, notre statue représente un personnage masculin debout, les mains ramenées sur le ventre. Sa surface est rongée par les intempéries, elle est longtemps restée en plein air, servant de marche, face à l'église du village d'El Rosario, d'où elle a été transportée à Popayán.

Il faut mentionner encore le torse d'une statue d'homme et un fragment de statue sans tête qui se trouvaient sur la place de Las Botas, le premier derrière l'église, le second à l'intérieur de la maison de l'inspecteur de police. Selon le témoignage d'une vieille femme habitant l'endroit, ces statues ont été trouvées par Timoteo Montenegro, il y a une cinquantaine d'années, dans l'Alto de Fray Jeronimo à proximité de l'endroit appelé Los Anayes, et transportées ensuite sur la place de Las Botas. Plus tard, elles ont été mutilées par des gens qui croyaient trouver des richesses à l'intérieur. Le torse, enregistré sous le n° 43.10.6, fait partie maintenant des collections du Museo Arqueológico de Popayán. Il est travaillé avec beaucoup de vigueur et malgré les destructions intentionnelles, la qualité supérieure de cette pièce est évidente.

Des environs de Las Botas provient aussi une petite statuette qui se trouve actuellement en possession de M. Kjell van Sneidern. Il s'agit sans doute de la partie supérieure d'une statue sciée en deux. La partie inférieure manque. Elle a dû être exposée aux intempéries pendant assez longtemps, car la surface de la tête est complètement rongée. Les mains reposent sur le ventre de part et d'autre d'une protubérance verticale. Il semble que la coupure ait été faite à hauteur du sexe, encore que celui-ci soit difficilement reconnaissable.

Il ne nous reste à mentionner que deux autres fragments : l'un représente la moitié d'une tête provenant d'une maison des environs du Río Seguegue ; on y distingue bien l'oreille en croissant. L'autre, utilisé comme base de pilier dans une maison de Pandiguando, représente un torse. Comme dans toutes les statues de la série, les mains sont ramenées sur le ventre.

En résumé, il semble bien que le personnage représenté dans ce type de statue soit toujours le même : personnage masculin, sans vêtement, au sexe visible. Les différences ne portent que sur des détails. Par exemple, tantôt l'œil est indiqué par une simple incision, tantôt il semble appliqué en relief, de forme quadrangulaire ou discoïde, avec une incision médiane. Les mains sont toujours ramenées sur le ventre à angle droit ; les jambes suivent souvent le même mouvement, et sont par conséquent vues de profil. Mais parfois on les voit de face et alors le mouvement est opposé à celui des bras. Le personnage n'est accompagné d'aucun attribut qui permette de l'identifier, comme par exemple dans la plupart des statues de San Agustín. C'est donc le seul geste un peu stéréotypé des mains pliées à angle droit qui le détermine. Bien qu'on ne trouve jamais cet aspect d'être mythique (mi-animal, mi-humain) qui fait penser à des divinités dans la statuaire de San Agustín, il nous semble

que le geste si fréquemment répété peut être ici aussi celui d'une divinité.

Les proportions entre la tête et le corps sont plus près de la réalité qu'à San Agustín où la tête est excessivement grande par rapport au corps. Mais dans le détail, les artistes des statues de la Cordillère Occidentale sont plus sommaires ; ils poussent les stylisations plus loin que les Agustiniens dont la gamme d'expression semble beaucoup plus riche et plus nuancée.

Malheureusement il n'est pas encore possible d'associer, avec certitude, une industrie de céramique à cet atelier de sculpteurs sur pierre. Il se peut pourtant que la petite tête un peu grossièrement travaillée trouvée dans la région de la Tetilla, petite cordillère isolée de la vallée de Popayán, se rattache à ce style.

2. — LES OBJETS DE LA MARQUESA.

Nous en venons maintenant à la découverte assez sensationnelle du guaquero Leonardo Ramirez, il y a plusieurs années, dans l'Hacienda de la Marquesa, située à quelque 30 kilomètres au Sud de Popayán, à proximité du village de Timbío. Le terrain de la fouille se trouve adossé vers le Sud à une petite cordillère transversale qui malgré son peu d'élévation — 50 m. à peine — a une grande importance géographique. Elle commande le système hydrographique de tout le Sud de la Colombie qu'elle divise ainsi en deux moitiés. Toutes les eaux en provenance du Sud de cette cordillère s'écoulent vers le Pacifique en empruntant le cours du Río Patia, celles qui naissent dans le versant septentrional rejoignent le Cauca et par conséquent l'Atlantique. Les objets provenant de cette fouille ont été publiés une première fois par le poète colombien Guillermo Valencia en 1929 et 1930 ¹, plus tard par Pérez de Barradas en 1943 ² et Wendell Bennett en 1944 ³. J'ai essayé, au cours d'une visite, de localiser d'autres vestiges archéologiques, mais mes recherches sont restées vaines. Je n'ai trouvé que deux puits terminés en pointe à plus de 3 m. de profondeur. C'est probablement l'endroit d'où les Indiens extrayaient la terre glaise utilisée pour la fabrication de leur poterie. Le terrain a été visité avec acharnement après la découverte de Leonardo Ramirez par une quantité de gens et surtout par les ingénieurs alors occupés au tracé du chemin de fer Popayán-Pasto. Aucun renseignement, aucun objet provenant de ces fouilles ne nous étant parvenu, celles-ci n'ont servi qu'à détruire en totalité ou partiellement ce site archéologique de la plus grande importance.

1. VALENCIA (Guillermo). *Del Pasado. Estudio arqueológico de los objetos encontrados por el Señor Ramirez al vaciar una sepultura indígena situada a dos leguas y media en dirección sur de la ciudad de Popayán*. Boletín de Estudios Históricos, vol. 2, p. 257-271, Pasto, 1929.

— *Arqueología americana en Popayán*. Boletín de Historia y Antigüedades, vol. 18, p. 458-474. Bogotá, 1930.

2. PEREZ DE BARRADAS (José). *Colombia de Norte a Sur*, vol. 1 et 2. Madrid, 1943.

3. BENNETT (Wendell). *Archeological regions of Colombia : A ceramic survey*. Yale University Publications in Anthropology n° 30. New Haven, 1944, p. 55-58.

Les objets trouvés par Ramirez proviennent, selon les renseignements fournis par lui, de deux tombes qui se trouvaient l'une à côté de l'autre et dont j'ai pu voir les vestiges sur place, ce qui contredit la description de Valencia, celui-ci ne mentionnant qu'une seule « guaca » pour la totalité des objets. Malheureusement il n'existe aucun compte rendu détaillé de la fouille ; nous devons nous contenter de la description des objets eux-mêmes. D'après les écrits de Valencia et de Pérez de Barradas et d'après quelques photographies à notre disposition, voici la liste des objets contenus dans ces tombes :

En or :

Un pendentif, haut de 28,7 cm., appartenant maintenant au British Museum de Londres (pl. II).

De nombreuses petites grenouilles ayant fait partie d'un ou de plusieurs colliers.

Un petit oiseau sur un objet de forme cylindrique.

Un objet allongé, peut-être un bâton en bois recouvert d'une feuille d'or.

Une nariguera de type *caracol*.

Une nariguera de type spiralé.

En céramique :

Trois personnages avec bouclier, assis sur un banc. Deux d'entre eux se trouvent au Musée de l'Homme (pl. III, 1 à 4)¹, le troisième, à l'American Museum of Natural History de New York.

Un personnage debout sur un siège (fig. 2).

Deux personnages debout et adossés à un siège (fig. 3, a, b).

Deux vases anthropomorphes (voir l'un d'eux, fig. 4).

Un vase ovoïde à pied avec un personnage accroché, sans tête (fig. 5).

Neuf fusaïoles gravées.

Le pectoral, reproduit sur la pl. II, est sans contredit la pièce la plus impor-

1. L'un d'eux, n° 47.31.1 a fait l'objet d'un examen technologique par M^{lle} Balfet du Département de Technologie au Musée de l'Homme. En voici les résultats :

Pâte : Éléments : argile modérément ferrugineuse. Nombreux grains cristallins transparents blancs et noirs, émoussés, de 0,05 à 0,2 mm. Grains cristallins transparents blancs, de forme arrondie et à angles émoussés, de 0,4-0,5 mm., quelques-uns jusqu'à 1 mm. (quelques grains entre 0,2 et 0,4 mais rares).

Aspect physique : pâte maigre, de structure feuilletée assez lâche. Cassure pourtant peu friable : c'est la plus dure des pièces examinées (l'abondance d'éléments siliceux joue certainement un rôle important).

Cuisson : oxydation incomplète (zone grise sur 2 cm. d'épaisseur à la base du couvercle). Les parties bien oxydées ont une teinte entre 134 et 203 du code Séguy.

Surface : Décor : lignes tracées dans l'argile molle, et peinture noire (manganèse).

Une couche fine, légèrement plus claire que l'argile sous-jacente pourrait faire penser à un engobe. Mais il faudrait supposer son application avant le tracé du décor. D'autre part, l'aspect des parties érodées (hérissées de grains de dégraissant) et le fait que cette couche soit surtout nette dans les parties où le travail de modelage a été le plus actif font conclure qu'il s'agit plutôt d'une concentration naturelle d'éléments fins vers la surface sous l'action du modelage.

tante ¹. Il se compose d'un personnage placé comme un manche au-dessus d'une large plaque pleine en forme de hache-*tumi* décoratif et surmonté d'une coiffure en panache. La coiffure repose sur un ornement en forme de croissant. Le tranchant, en arc de cercle, du *tumi* est tourné vers le bas. Avec ses deux branches l'instrument rappelle tout à fait les haches d'origine équatorienne et péruvienne. La coiffure se compose de deux grandes mèches symétriques partant diagonalement de l'ornement en croissant pour retomber verticalement des deux côtés et se terminer en pointé. Des stries suivant le mouvement général des mèches représentent les cheveux. L'ornement en croissant est placé sur le front du personnage ; ses pointes rejoignent le cou. Il est décoré d'éléments géométriques ajourés avec une croix au milieu, des lignes brisées, des gouttes renversées, etc...

Contrairement aux grandes surfaces pleines de la hache et de la coiffure, le personnage est très ajouré. Son corps, mince, forme la ligne médiane du pectoral. La partie la plus large est le front sur lequel repose l'ornement en croissant. Cette ligne du front est la base d'un triangle représentant la tête et dont la pointe en bas forme le cou. Le tronc, en prolongement du cou, n'est pas plus large que lui, sauf un léger gonflement sous les aisselles. Il est à peine plus long que la tête. Les jambes courtes, aux mollets démesurément gonflés, n'ont que le quart de la hauteur totale du personnage. De chaque côté du torse, l'épaule, le bras et l'avant-bras forment avec celui-ci un grand rectangle ajouré.

Le triangle de la face est presque entièrement occupé par une large nariguera discoïde suspendue à une petite tige représentant le nez qui se détache verticalement à angle droit de la ligne du front. Entre cette ligne et la nariguera, de chaque côté du nez, se voient un petit œil en forme de tête d'épingle avec incision médiane et, sous la nariguera, une bouche identique aux yeux, mais creuse. Le cou est orné de trois rangées de perles qui décorent également le torse sur les deux bords et au milieu. Sous les genoux on remarque une ligature enroulée six fois autour de la jambe et qui explique la déformation du mollet. Les doigts des pieds sont indiqués et on en compte treize à un pied et quatorze à l'autre. L'épaule, excessivement développée, se détache du corps et remonte en pointe. Le bras est très long, l'avant-bras porte un bracelet à sept tours. Les mains avec quinze doigts chacune se rejoignent sur le ventre.

A chaque bras est accroché un petit animal à bec et crête d'oiseau et queue de mammifère. Nous aurons l'occasion de reparler par la suite de cette représentation caractéristique. Enfin quatre petits personnages encadrent le sujet central : deux de part et d'autre du croissant et deux à la hauteur des pieds. Ils ont les mollets gonflés comme le personnage central, ils sont pourvus de sept orteils par pied et de larges oreilles en spirales.

Si nous étudions maintenant les personnages qui, dans la céramique, portent un bouclier (pl. III), nous trouvons qu'ils ont un certain nombre de ressem-

1. Elle a fait l'objet d'une description de M. H. J. Brauholtz au B. M. Q., XII, 16, Londres, 1938.

blances avec le personnage du pectoral, dont les plus importantes sont les jambes déformées au moyen de ligatures au-dessous des genoux et l'animal accroché au dos. Ce dernier, qui semble être un singe, a quatre pattes et une longue queue enroulée. L'artiste du pectoral, éprouvant trop de difficulté à enrouler plusieurs fois le métal sur lui-même, a dû se contenter d'une simple volute. La tête d'oiseau relativement petite avec le bec et la grande crête ornée de lignes incisées et peintes est presque identique dans les deux cas. Il ne semble guère douteux que cet animal est le même dans le pectoral et dans les personnages à bouclier.

Chacun des personnages est assis sur un petit siège dont les quatre pieds sont reliés deux à deux par une barre transversale au niveau du sol. Cette barre fait défaut dans l'un d'eux. Chaque siège a un petit rebord en relief sur deux côtés.

Les personnages sont complètement dépourvus de vêtement et ont un sexe très visiblement indiqué. Ils portent un collier à pendentifs rectangulaires représentant sans doute des ornements d'or. Une nariguera en arc de cercle va du nez à la lèvre supérieure. Deux des personnages portent des boucles d'oreilles du type *caracol* (en forme de clou tordu), ornement qu'on considère généralement comme une nariguera. Le fait que ce type ait été utilisé également comme boucles d'oreilles, permet de croire à un changement de mode au cours des temps.

Le bouclier est tenu, soit de la main gauche, soit de la main droite. Un casque mobile couvre la tête ; il s'agit probablement du couvercle de la pièce principale qui est creuse, et, tout au moins symboliquement, prend la forme d'un vase. Ce couvercle, dont deux sur trois se sont conservés, représente une tête de félin à grande crinière semi-circulaire en relief. Deux petites anses se trouvent à proximité du bord inférieur.

Les mains, cachées par le bouclier, ou posées sur la poitrine, ont les cinq doigts très écartés. Leurs ongles, ainsi que ceux des pieds, ont des formes réalistes ; tous les détails sont minutieusement indiqués. Les mains et surtout les pieds ont des dimensions démesurées par rapport au corps.

Les yeux sont en léger relief avec incision horizontale. La bouche, à moitié ouverte, découvre deux rangées de dents. La face porte des tatouages différents, les uns seulement peints, les autres gravés et peints.

Une deuxième catégorie d'objets en céramique comprend trois personnages debout. L'un d'eux se trouve sur un siège (fig. 2). Il pose les mains sur son



FIG. 2. — Céramique.
Personnage monté sur un siège.

ventre ; les doigts écartés ont des ongles bien faits. Quoiqu'il soit nu, on ne trouve aucune indication de sexe. Les mollets sont déformés, le nez, la nariguera et la bouche avec ses rangées de dents correspondent à ceux des personnages à boucliers. Ce qui les en distingue et les caractérise, c'est l'œil en forme de disque et les mains qui portent chacune quatre doigts. Le siège est semblable à celui des trois personnages à bouclier.

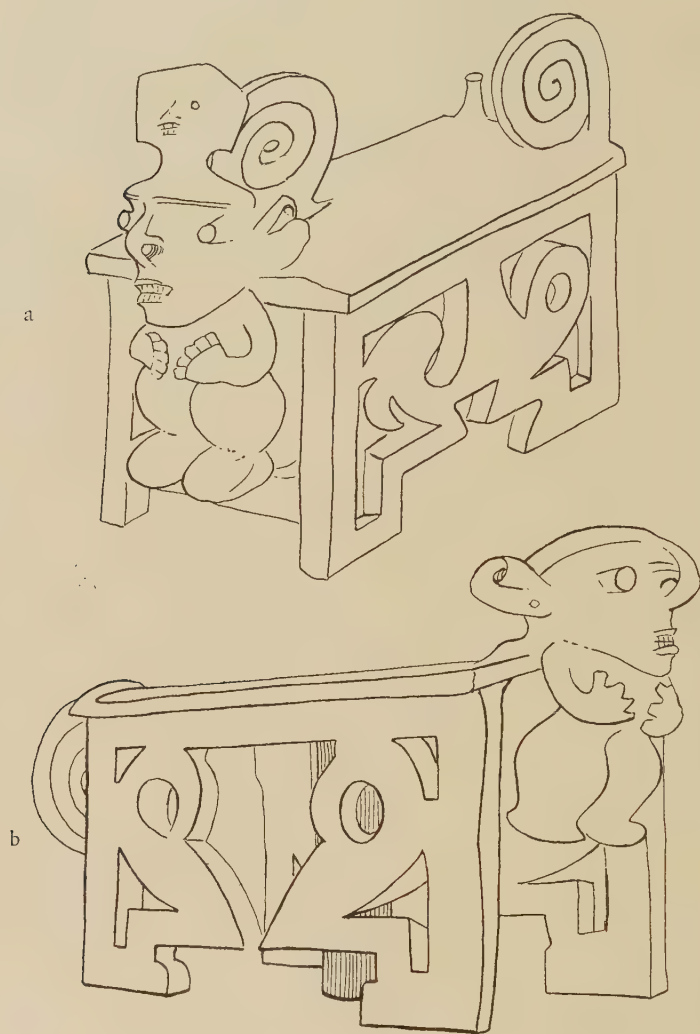


FIG. 3. — Céramiques. Personnages debout, adossés à un siège.

Les deux autres statuettes représentent des sièges rectangulaires aux parois ajourées (fig. 3, a et b). Un personnage est adossé à l'un des petits côtés ; dans

une des statuettes il se tient debout sur une barre transversale qui relie deux pieds du siège ; cette barre fait défaut dans l'autre où le personnage apparaît comme suspendu en l'air. Ces deux personnages, sensiblement plus petits que ceux qui sont assis, ont des caractéristiques communes avec les personnages debout sur un siège. L'un d'eux a un casque orné d'une tête de félin en relief. Ce casque, qui sert de couvercle, a dû exister également pour l'autre. A l'extrémité de chaque siège se trouvent une ou deux queues enroulées, semblables à celle de l'animal qui s'accroche au dos des personnages assis. Les motifs ajourés du siège appartenant au personnage « en l'air » peuvent suggérer une explication de cette représentation un peu étrange. Les deux cercles qui apparaissent sur le côté le plus long semblent être des articulations de pattes qui apparaissent en dessous des cercles, dans les bandes brisées à angle aigu et droit. Il s'agirait donc de la combinaison d'un siège et d'un animal derrière un personnage, sans doute une représentation très semblable à celle du personnage assis qui porte un bouclier et a un animal sur le dos. Cela expliquerait aussi la queue de l'animal placée à l'extrémité et au-dessous du siège.

Le personnage debout sur une barre transversale paraît être une autre conception du même sujet. Les différents motifs apparaissent également dans les ornements ajourés du siège, mais en combinaisons beaucoup plus compliquées et moins faciles à déchiffrer. Deux queues enroulées se trouvent sur le siège à l'extrémité opposée au personnage debout.

Les deux vases anthropomorphes ne diffèrent que très peu l'un de l'autre (fig. 4). Le corps du personnage est formé par la panse du vase, sur laquelle est appliquée la face en relief. La bouche entr'ouverte laisse voir deux rangées de quatorze dents chacune. Le nez a une forme triangulaire avec indication du septum ; le personnage ne portait apparemment pas de nariguera. Les yeux sont des disques comme ceux des personnages debout avec siège. Les bras, détachés de la panse, peuvent être assimilés à des anses de vases. Les mains sont ramenées sur le ventre ; chacune n'a que quatre doigts. Les deux pieds du sujet servent aussi de supports sur lesquels repose la panse du vase.

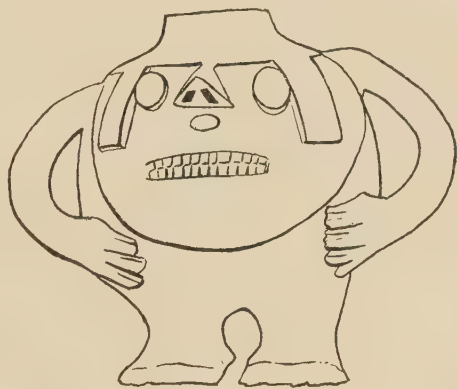


FIG. 4.
Vase anthropomorphe en céramique.

Le dernier objet est un vase ovoïde à pied évasé (fig. 5). Un personnage se cramponne à la panse, les bras et les jambes sont en relief, les mains posées sur la panse. La tête fait défaut.

En résumé, il semble que les trois personnages assis avec bouclier et celui qui apparaît sur le pendentif représentent un seul et même sujet. Les personnages debout, avec siège et ceux qui constituent les vases anthropomorphes, ne se



FIG. 5. — Vase avec personnage (sans tête) accroché à la panse.

distinguent des autres que par le nombre de leurs doigts (quatre au lieu de cinq). L'animal placé derrière les sujets adossés à un siège ne semble pas avoir eu une tête d'oiseau comme celui des personnages à bouclier. Il s'agit peut-être d'une simple stylisation sans autre signification.

En comparant les objets de la Marquesa aux statues de la Cordillère Occidentale, nous trouvons évidemment beaucoup de différences stylistiques ; les statues en pierre, notamment, sont plus anguleuses et moins détaillées. Toutefois le geste un peu stéréotypé des mains ramenées sur le ventre se retrouve dans la plupart des sujets de la Marquesa. On peut noter également que dans les deux régions, les personnages ne portent aucun vêtement et ont toujours leur sexe bien visible. Autre concordance dans le traitement de l'œil : nous avons vu que les

artistes de la Cordillère Occidentale sculptaient les yeux de leurs personnages soit en simple incision, soit en relief de forme circulaire ou carrée. L'œil incisé horizontalement se retrouve dans les personnages à bouclier, l'œil discoïde en relief, dans les personnages debout.

3. — NOS FOUILLES PERSONNELLES ¹.

Nous avons dit, au début de cette étude, que la population indienne dans la région de Popayán avait été très dense. Cieza de Leon a donné des différents peuples, une liste que nous avons reproduite dans le *Handbook of South American Indians* ². Ces peuples appartiennent tous au groupe linguistique Guambiano-Kokonuko. Il faut y ajouter les Indiens de Paniquita et de Novirao

1. Les numéros d'enregistrement des pièces qui seront donnés ci-après correspondent, sauf indication contraire, à ceux du Museo arqueológico de l'Université de Popayán.

2. LEHMANN (Henri). *The archeology of the Popayan region, Colombia*. Handbook of South American Indians, vol. 2, p. 861-864. Bulletin 143 du Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, 1946.

Voir aussi : LEHMANN (Henri). *Los Indios de la región de Popayán. Grupo Guambiano-Kokonuko*. Acta Venezolana, t. II, p. 129-140, Caracas, 1946-1947.

appartenant au groupe linguistique Paez. Les fouilles que nous avons entreprises ont eu lieu dans le territoire des anciens Kokonuko, Pubenes et Chisquio. Nous les avons faites pour vérifier les données linguistiques.

Dans l'hacienda de Chiliglo, terrain habité par les Kokonuko, les fouilles se sont limitées à deux tombes. Leur construction très sommaire consistait en des sortes de fosses de moins de 2 m. de profondeur, au fond desquelles se trouvaient le mort avec quelques poteries. Dans une de ces tombes le mort était accompagné d'un vase à pied orné d'un petit animal en relief (pl. IV, 17), et d'un bol ouvert qui portait encore des traces de fumée et qui avait probablement servi à cuire des aliments. L'autre mort n'était accompagné que d'un vase à pied dont le type a été trouvé plus tard au Chirimoyo et à Chisquio.

Des fouilles plus importantes, pratiquées dans le territoire des anciens Pubenés, ont eu lieu en deux endroits différents, la première dans la colline El Chirimoyo, la deuxième dans une colline appartenant à la fabrique de liqueurs. Ces deux collines sont situées dans les contreforts de la Cordillère Centrale, à proximité de la ville même. La colline d'El Chirimoyo se trouve dans la finca de La María, juste au-dessus du terrain communal appelé El Ejido ¹. Comme dans la plupart des collines des environs, on y avait déjà précédemment fait quelques fouilles, mais relativement peu nombreuses.

D'après des renseignements recueillis auprès des voisins, il semble qu'une statue en terre cuite ait été trouvée en cet endroit. Malheureusement il nous a été impossible de vérifier le fait.

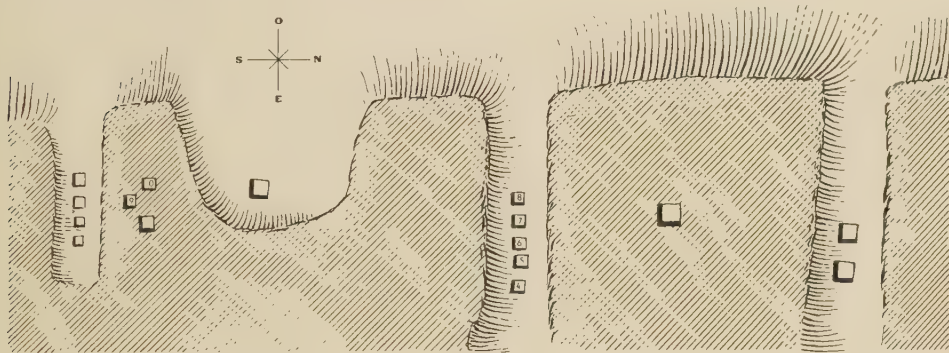


FIG. 6. — Plan de la colline El Chirimoyo. Cimetière indigène.

Nous avons commencé notre fouille au centre de la colline, à l'endroit le plus élevé (fig. 6). La tombe qui y fut localisée, se trouvait à une profondeur de 7 m. 70 ; au fond du puits avait été creusée une chambre latérale du même

1. Le terrain d'El Chirimoyo appartenait précédemment à feu Higinio Valencia dont le frère Abram était vivant, en 1943, au moment de la fouille. Le fils de Higinio, José Maria Valencia, était cette même année directeur de l'aqueduc de Popayán.

type que celles que nous avons vues ensuite et que nous décrirons plus loin, mais elle était vide. Auparavant, à 6 m. 15 de profondeur, dans les terres de remblai du puits, nous avons trouvé un anneau en métal, d'époque relativement moderne. Il se peut donc que cette tombe ait été fouillée précédemment. Ainsi que toutes les autres, on l'avait creusée dans une terre argileuse complètement dépourvue de pierres, mais elle s'en différenciait en ce qu'elle était isolée.

En effet la disposition de la plupart des tombes suit une règle générale. On observe souvent, dans la région de Popayán, des collines au sommet desquelles se trouvent une ou plusieurs dépressions transversales qui ressemblent à des sillons plus ou moins continus. Ces sillons proviennent d'un affaissement du terrain à l'endroit où fut creusée une rangée de tombes. Nous avons remarqué trois sillons sur la colline d'El Chirimoyo ; voici la description des tombes que nous avons pu y localiser et fouiller.

Le premier sillon avait fait l'objet de précédentes recherches de la part du guaquero qui travaillait avec nous. Il avait ouvert deux tombes que nous désignons, bien que perdues pour notre étude, sous les nos 1 et 2. C'est à partir de la tombe n° 3 que nous pouvons donner une description exacte.

Tombe n° 3.

Profondeur du puits, 8 m. 10 ; coupe rectangulaire. Au fond du puits se détache perpendiculairement un boyau long de 2 m. 20 formant chambre latérale, où reposait le défunt. Il s'étend du Nord au Sud. La hauteur de la porte d'entrée est de 110 cm., sa largeur de 49 cm. La chambre à l'intérieur s'élargit un peu (60 à 70 cm.). Sa hauteur ne dépasse pas celle de la porte. Quatre pierres groupées par paire se trouvaient au centre de la chambre. On y avait placé le cadavre, la tête près de la porte, les pieds à l'intérieur. Les pierres du côté tête se trouvaient à 16 cm. l'une de l'autre, celles du côté jambes à 19 cm. Les deux paires de pierres étaient situées à 87 cm. l'une de l'autre.

L'humidité avait complètement détruit les ossements. Il ne restait même pas une dent intacte. Une matière végétale noire était concentrée à côté de la tête. Une petite écuelle en céramique (pl. IV, 14) se trouvait à côté de la pierre de tête à l'Ouest. Deux fusaïoles cassées (43.2.10 et 11) au milieu du corps et une petite nariguera en spirale (43.2.12) à côté du crâne complétaient le matériel funéraire.

Cette tombe n° 3 se trouve sur le même alignement que les deux tombes nos 1 et 2 fouillées précédemment et qui, selon les renseignements fournis par notre guaquero, contenaient également quelques fusaïoles.

Le deuxième alignement de tombes se trouve au Sud d'une grande dépression de terrain qui ne semble pas naturelle ; elle serait plutôt la conséquence d'excavations antérieures.

De l'Est à l'Ouest, nous avons fouillé cinq tombes numérotées 4 à 8.

Tombe n° 4 :

Profondeur du puits : 8 m. 17. La coupe en est quadrangulaire.

Largeur du côté Sud 70 cm.
 — Ovest .. 49 cm.
 — Nord ... 63 cm.
 — Est 55 cm. Mesures prises au fond du puits.

L'entrée de la chambre mortuaire se trouve sur le côté le plus large du puits, donc au Sud. La porte d'entrée mesure 120 cm. de haut. La chambre s'abaisse légèrement vers le Sud. Le plafond descend parallèlement au sol jusqu'à la moitié de la chambre, puis la hauteur diminue à mesure qu'on avance. La longueur totale est de 2 m. 03, la largeur maxima de 86 cm.

Au milieu se trouvaient deux paires de pierres sur lesquelles on avait, ici aussi, étendu le cadavre ; les deux pierres les plus rapprochées de la porte d'entrée (à 55 cm.) avaient reçu la tête. Entre elles il y avait un espace de 17 cm. Distance entre la première et la deuxième paire de pierres : 70 cm. Écartement des pierres de la deuxième paire : 22 cm.

Aucun vestige d'ossement n'a été trouvé à l'intérieur ; une petite hache de pierre était placée contre le mur Ouest, à 115 cm. de la porte d'entrée.

Tombe n° 5 (fig. 7).

Le puits se trouve à 1 m. 50 de celui de la tombe n° 4 en direction Ouest. Profondeur du puits : 8 m. 52. Coupe quadrangulaire, mais de forme irrégulière. Des fragments de poterie et deux pierres allongées, non travaillées, étaient mélangés à la terre de remblai.

La chambre mortuaire était située sur le côté Nord. La porte d'entrée a une

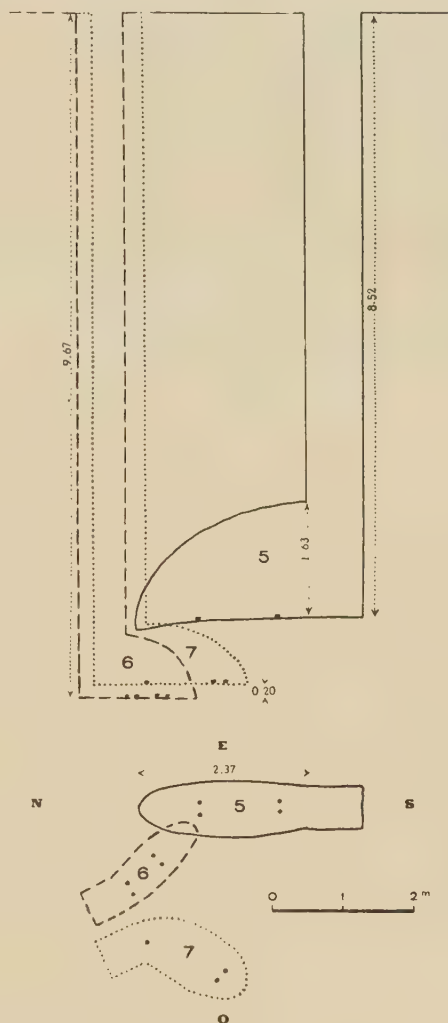


FIG. 7. — Élévation et plan des tombes nos 5, 6, 7. El Chirimoyo.

hauteur de 163 cm. C'est à partir de l'entrée que le plafond du boyau s'abaisse. Cette inclinaison, plus forte que celle du sol, s'accroît au fond de la chambre, où l'on trouve de la terre glaise rouge en quantité importante. La longueur de cette chambre est de 2 m. 37, sa largeur maxima de 74 cm.



Fig. 8. — Hache et herminette en pierre (43. 2. 16 et 17).

Deux paires de pierres se trouvaient au milieu de la chambre pour recevoir le cadavre ; les deux pierres les plus près de la porte et qui supportaient la tête se trouvaient à 40 cm. de l'entrée, tandis que les deuxièmes étaient situées à 106 cm. plus loin vers l'intérieur. Le cadavre allongé avait la tête au Sud et les pieds au Nord. Il subsistait quelques ossements désagrégés et quelques dents. Une nariguera en or a été trouvée à quelques centimètres des deux pierres de tête au milieu des ossements. Une petite hache et une petite herminette en pierre (fig. 8) étaient placées à proximité de la paroi Est, à 35 cm. de la pierre de la jambe droite. Toujours du côté Est, mais tout près de

la pierre de la tête à droite, se trouvait une écuelle remplie de quatre petits objets gris en forme de saucissons de quelques centimètres de long et qui portent des incisions longitudinales (fig. 9, b). Au moment où la tombe fut ouverte, ils étaient malléables, mais ils ont durci presque instantanément au contact de l'air. D'après une analyse faite par le Dr Barbosa de l'Université du Cauca, ils sont composés de terre glaise et de carbonate de chaux. On ignore leur signification, les tombes de la région de Popayán sont les seuls endroits où l'on en ait signalé jusqu'à présent. Il s'agit peut être d'imitations d'aliments qu'on fabriquait avec de la terre glaise, remplaçant la matière comestible périssable. Ils ressemblent un peu aux boudins qui se font avec du maïs. Les impressions de la surface rappellent les empreintes des feuilles dont on enveloppe, par exemple, une *arepa*.

Au-dessous du fond du puits se trouvait une chambre appartenant à une tombe voisine qui avait son puits d'accès particulier.

Tombe n° 6 :

Pendant les travaux de fouille de la tombe n° 5, le sol du puits s'est effondré révélant la présence d'une autre tombe plus profonde. Parvenant ainsi par accident à l'intérieur de cette tombe, nous avons pu nous dispenser d'en excaver le puits qui se trouve à côté de celui de la tombe n° 5. Le sol de la chambre de la nouvelle tombe se trouve 115 cm. plus bas que le fond du puits de la tombe n° 5. Étant donné que celui-ci a 8 m. 52 de profondeur, la tombe n° 6 se trouve à 9 m. 67 de la surface du sol. Tandis que la tombe n° 5 est dirigée

du Sud au Nord, la tombe n° 6 va du Nord-Ouest au Sud-Est. L'entrée accidentelle se trouve sur la paroi Nord-Est, à 1 m. 37 du fond de la chambre.

Par suite des effondrements, il n'a pas été possible de mesurer exactement la longueur de la chambre qui a d'ailleurs la même disposition que celles déjà examinées. Deux paires de pierres indiquent l'emplacement du mort. La distance entre les deux paires est de 55 cm., celle entre les deux pierres des jambes et le bout de la chambre, de 70 cm.; la distance de l'entrée aux premières pierres de tête reste indéterminée. Il semble toutefois que cette chambre était plus réduite que les autres. Elle était aussi moins haute (89 cm.) et moins large (60 cm.). La distance entre les deux pierres de tête était de 16 cm., celle entre les deux pierres de jambe, de 17 cm. 5.

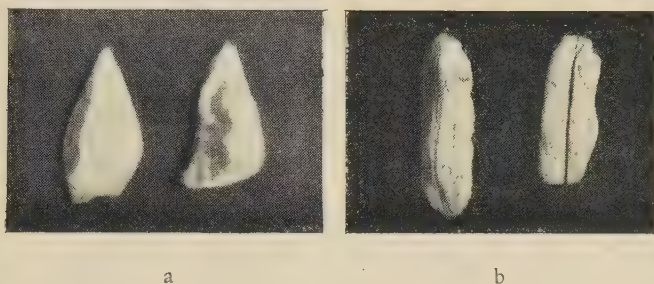


FIG. 9. — a. Pointes en pierre (43. 2. 31 et 38);
b. Petits boudins d'argile (43. 2. 15).

La paroi Sud-Ouest s'était effondrée dans sa partie Ouest, ce qui a encore donné lieu à la découverte d'une autre tombe, dont nous parlerons plus loin.

Le mobilier funéraire de la chambre n° 6 était le suivant : deux vases l'un à côté de l'autre trouvés presque en face de l'entrée accidentelle, à proximité de la paroi Nord-Est et à une dizaine de centimètres plus haut que la tête du défunt. Celui-ci étant couché sur le dos, les vases se trouvaient à sa gauche. Le vase du Nord-Ouest est un vase globulaire à pied (pl. IV, 15) sous lequel étaient placées deux fusaïoles (pl. IV, 1) ; à l'intérieur du vase se trouvaient quatre objets allongés en terre glaise mélangée à du carbonate de chaux, comme dans la tombe n° 5. L'autre vase, au Sud-Est du premier, est globulaire (pl. IV, 16), mais sans pied. On l'avait placé l'ouverture en bas. Enfin, il faut mentionner une nariguera (43.2.23) qui se trouvait entre les deux pierres de tête, au milieu des débris méconnaissables du crâne.

Tombe n° 7 :

Au cours de la description précédente, nous avons dit qu'une des parois de la tombe n° 6 s'était effondrée, ce qui avait permis d'en explorer une autre. La paroi, entre les deux tombes, très mince avait cédé sous la pression des terres amassées en grande quantité devant l'entrée. Une des pierres de fond

n'était plus *in situ*, bien qu'elle n'ait pas été atteinte par l'effondrement. Toutefois rien n'indiquait que la tombe eût été violée ; le changement de place de cette pierre reste inexpliqué.

Le sol de la chambre était plus élevé que celui de la tombe n° 6 de quelque 20 cm. ; la tombe se trouvait ainsi à 9 m. 47 de la surface. La chambre s'étendait du Nord-Est au Sud-Ouest ; elle avait une hauteur de 84 cm. et une largeur de 94 cm.

Le travail de la fouille a dû s'effectuer à l'inverse du sens habituel, parce que l'entrée était complètement obstruée par les terres. Après l'exploration du fond de la chambre on a avancé vers l'entrée. La deuxième des pierres de jambe était en place. Les deux pierres de tête se trouvaient à une distance de 110 cm. des pierres de jambe.

Les restes du mort reposaient comme d'habitude sur les pierres. Entre les deux, mais plus près de la première paire de pierres, se trouvait une nariguera (43.2.26) en spirale en trois morceaux, et à la main gauche du mort, une hache (43.2.24) et une herminette (43.2.25) en pierre.

Tombe n° 8 :

Elle se trouvait à côté de la tombe n° 7. C'était la plus profonde de toutes ; le puits d'accès avait une profondeur de 11 m. 08 de la surface.

Largeur du côté Sud 80 cm.

— Ouest . . . 56 cm.

— Nord . . . 65 cm.

— Est 62 cm. Mesures prises au-dessus de la porte d'entrée.

La chambre mortuaire partait de la paroi Sud en direction méridionale. La porte d'entrée avait une hauteur de 130 cm., la chambre, une longueur de 2 m. 18 et une largeur de 90 cm.

Il y avait entre la porte et la première paire de pierres une distance de 22 cm. ; entre les pierres de tête et les pierres de jambe, 85 cm. L'écartement des pierres de tête mesurait 11, 5 cm. et celui des pierres de jambe, 5 cm.

La tête du mort se trouvait sur les pierres de tête ; elle est tombée en poussière au premier contact avec l'air. Une nariguera (43.2.32) provient du même emplacement. A l'endroit du corps la terre était noire, sans doute par suite d'un dépôt d'origine végétale.

A la droite du corps et à une distance de 42 cm. des pierres de tête, se trouvait un vase (pl. IV, 19) à décoration gravée entouré de trois fusaïoles (43.2.28 à 30), à l'intérieur du vase une pointe de pierre (fig. 9, a, à gauche). Cette pointe a pu servir pour graver les dessins du vase.

Tombe n° 9 :

Cette tombe se trouvait au Sud de la grande dépression en dehors des sillons. Le puits avait une profondeur de 5 m. 60. Sa coupe était quadrangulaire.

Largeur du côté Sud-Ouest	47 cm.
— Nord-Ouest ...	80 cm.
— Nord-Est	58 cm.
— Sud-Est	61 cm. Mesures prises au fond du puits.

La chambre mortuaire se trouvait sur le côté Sud-Ouest ; la porte d'entrée avait une hauteur de 124 cm. A 46 cm. de l'entrée, le plafond n'avait plus qu'une hauteur de 104 cm. La largeur de la chambre était de 88 cm.

Comme dans les autres tombes, deux paires de pierres se trouvaient dans l'axe médian de la chambre ; les premières pierres se trouvaient à 46 cm. de l'entrée, les deuxième, à 90 cm. des premières. A part quelques dents, il ne restait plus rien des ossements. Une nariguera se trouvait à la place du nez. Aucune céramique n'accompagnait le mort.

Il existait un trou de 26 cm. de diamètre à la droite du mort, au bas de la paroi. Par ce trou la tombe communiquait avec une autre tombe située en dessous.

Tombe n° 10 :

Comme nous venons de l'expliquer, cette tombe communiquait avec la tombe n° 9 par une perforation de 26 cm. de diamètre, située dans le plafond de la chambre mortuaire. Le sol était à 80 cm. plus bas que celui de la tombe n° 9. Compte tenu de la profondeur du puits de la tombe n° 9, la tombe n° 10 se trouvait à 6 m. 40 de la surface du sol. La chambre s'étendait du Nord-Ouest au Sud-Est. Bien entendu, elle avait son accès principal par un puits dont l'entrée se trouvait à côté du puits de la tombe n° 9.

La disposition intérieure de cette tombe se distinguait légèrement des autres. Entre les paires de pierres de tête et de jambes se trouvait une pierre centrale, plus grande que les autres, aplatie sur sa face postérieure et ayant une vingtaine de centimètres de diamètre. Elle était à 37 cm. 5 des pierres de tête et à 49 cm. des pierres de jambes. La distance entre les pierres de tête et les pierres de jambe était donc de 107 cm. Entre les pierres de tête, éloignées l'une de l'autre de 7 cm., on a trouvé une petite nariguera en or (43.2.39). Sous la pierre de tête, à la droite du corps, on a exhumé deux vases (pl. IV, 11 et 18), ainsi que deux fusaïoles (pl. VI, 6 et 7) et un petit instrument en pierre (fig. 9, a, à droite) ayant peut-être servi à décorer les vases. Enfin, on pouvait distinguer une matière végétale noire, et tout près d'elle, une couche de terre calcaire.

A côté de la tombe n° 10 nous avons fouillé, deux ans plus tard, une autre tombe que nous désignons sous le n° 11. Elle était du même type que les précédentes : puits avec, au fond, une chambre latérale dans laquelle se trouvait étendu le mort. La profondeur du puits était de 9 m. Le mort était également placé sur deux paires de pierres. La nariguera, trouvée à l'emplacement de la tête, possédait une forme remarquable : deux disques latéraux réunis par un fil d'or en forme d'S. Un des disques était plus grand que l'autre. L'objet pesait 4 gr. 7. A côté du mort était placé un plat renversé en céramique, sous lequel se trouvaient deux objets en forme de saucisson. Comme ceux que nous

avons déjà mentionnés, ils se composaient de terre glaise et de carbonate de chaux.

Les fouilles dans la colline appartenant à la fabrique départementale de spiritueux ont été pratiquées entre le 28 juin et le 10 juillet 1943. Cette colline fait partie d'un groupe de trois qu'on désigne généralement par le terme de « la Loma de la Eme » parce que leur disposition rappelle celle des branches de la lettre M. Notre colline est la première des trois élévations et se trouve à la sortie de la ville, dans le prolongement de la *calle* 3. D'innombrables trous indiquent que la colline contenait des tombes dont beaucoup avaient été ouvertes. Néanmoins un assez grand nombre d'entre elles restait encore intact et permettait de nouvelles fouilles.

Description des tombes :

La première tombe avait un puits de 7 m. 28 de profondeur dont les quatre côtés avaient une largeur variant entre 50 et 58 cm. chacun. Au fond du puits se détachait un boyau formant chambre mortuaire. Sa longueur était de 2 m. 05, sa largeur, de 95 cm. et sa hauteur, de 79 cm.

Cinq pierres se trouvaient à l'intérieur sur le sol, l'une au fond, à face supérieure plane, les autres groupées par deux. La distance entre les bords extérieurs des pierres extrêmes était de 1 m. 51. Le défunt avait ses pieds bloqués contre la dernière pierre. Les deux pierres du centre, distantes l'une de l'autre d'une vingtaine de centimètres et placées parallèlement dans le sens de la longueur, encastraient les jambes de l'individu. Les deux pierres qui se trouvaient plus près de l'entrée, étaient relativement grandes et se touchaient. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, c'était le dos et non la tête de l'individu qui y avait été placé. La tête, presque dans l'entrée, n'était pas dans l'axe du corps qui mesurait 1 m. 45 ; il n'était accompagné d'aucun objet.

Du même puits, mais à 4 m. 50 de la surface, se détachait une deuxième chambre mortuaire en direction de l'Ouest, longue de 2 m. 05 et large de 54 cm. A l'intérieur se trouvaient trois pierres, l'une indiquant l'emplacement des pieds, les deux autres celui de la tête. Les ossements avaient presque complètement disparu, sauf deux dents trouvées entre les deux pierres de la tête. Là encore, aucun objet.

Une deuxième fouille eut lieu à quelques mètres de la première. Le puits descendait jusqu'à une profondeur de 6 m. 04. Trois chambres mortuaires s'en détachaient à 3 m. 70, 4 m. 50 et 6 m. 04 respectivement. Au milieu de la chambre supérieure, sur le côté gauche, s'ouvrait une quatrième chambre, perpendiculaire à la première.

La chambre trouvée au fond du puits allait du Sud au Nord. Elle avait une longueur de 2 m. 45 et une largeur maxima de 1 m. 37. L'entrée avait une hauteur de 110 cm. et une largeur de 56 cm. A l'intérieur se trouvaient cinq pierres, une au fond, deux au centre et deux à 58 cm. de l'entrée. Les ossements étaient amoncelés à droite de la deuxième paire de pierres. Sans aucun doute la tombe avait été violée et les os déplacés. Par ailleurs il subsistait des traces d'une couche gris verdâtre dans l'axe central de la chambre, couche qui com-

mençait à la première paire de pierres et s'étendait jusqu'au-dessus de la deuxième. Des restes de cordelettes mélangés à la terre ont été rencontrés entre les pierres du centre et du fond. Il semble que le mort ait été enveloppé d'étoffes ficelées à l'aide de cordelettes. La tombe aurait donc été ouverte quelques années après l'inhumation.

La chambre qui se trouve un peu plus haut, à 4 m. 50 de la surface du sol, avait une longueur de 1 m. 72. Elle était orientée en direction Est. Deux paires de pierres, distantes l'une de l'autre de 80 cm., se trouvaient à l'intérieur. Les ossements étaient complètement décomposés, mais il ne semble pas qu'ils aient été changés de place depuis l'inhumation du cadavre.

La chambre supérieure, à 3 m. 70 de la surface, s'étendait en direction Sud-Est. Les ossements étaient décomposés comme ceux de la précédente tombe. Au milieu de la chambre, s'en détachait une autre en direction Nord-Est. Elle était un peu plus profonde que la précédente. Elle semble avoir été construite postérieurement. Sa longueur était de 2 m. 05, sa largeur de 118 cm. et sa hauteur de 93 cm. Quatre pierres se trouvaient à l'intérieur ; le défunt avait été placé entre ces pierres et au-dessus d'elles. Aucun objet n'accompagnait le mort.

A une distance de 16 cm. seulement d'un des côtés de ce puits, nous avons découvert, à une profondeur de 2 m. 22, une petite chambre reliée à l'extérieur par un puits de 52 cm. de diamètre. La chambre construite en direction Nord de son puits contenait une urne funéraire (pl. IV, 10), à l'intérieur de laquelle se trouvaient les ossements d'un enfant. Étant donnée l'exiguïté de la chambre (longueur 68 cm., hauteur 82 cm. et largeur 32 cm.) on peut supposer qu'elle fut construite exprès pour recevoir cette urne.

A quelques mètres de cet endroit, nous avons fouillé une tombe dont le puits descendait à une profondeur de 5 m. 28. L'entrée de la chambre se trouvait 41 cm. plus haut que le fond du puits. Il se peut que la construction d'une autre chambre à un niveau inférieur ait été prévue et qu'on ait abandonné ce projet pour une raison quelconque. La chambre qui s'étendait en direction Ouest-Nord-Ouest, avait une longueur de 2 m. 10. Sa plus grande largeur au centre était de 86 cm. 7. L'entrée avait une hauteur de 98 cm. et une largeur de 49 cm. A l'intérieur se trouvaient trois pierres ; deux pour les jambes et une pour la tête ; celle-ci couvrait partiellement le crâne, il se peut qu'elle ait été déplacée après l'inhumation. Les deux pierres de jambes étaient parallèles, mais décalées ; elles formaient une sorte de caisson où les jambes avaient été placées. Aucun objet n'a été trouvé avec le défunt.

Nous avons encore fouillé deux autres tombes dont la construction ne se distinguait guère de celle des précédentes. Toutefois nous avons trouvé dans l'une, à l'emplacement de la tête, six perles en pierre ayant fait partie d'un collier et dans l'autre, une petite nariguera en cuivre.

Si nous voulons résumer ce que nos fouilles nous ont révélé dans « El Chirimoyo » et dans la « Loma de la Eme », nous pouvons dire sans hésitation que

le nombre de tombes est infiniment plus élevé dans le second site que dans le premier. A la Loma de la Eme, il n'y a littéralement pas une parcelle de terrain, si réduite soit-elle, qui n'ait été utilisée pour enterrer des morts. Cela explique peut-être pourquoi les Indiens ont si souvent fait aboutir plusieurs chambres funéraires à un même puits. D'autre part, il n'a pas été possible de découvrir une ordonnance dans la construction des tombes.

Le cimetière d'El Chirimoyo semble avoir été aménagé avec plus de soin. Le fait que plusieurs chambres se trouvaient l'une au-dessus de l'autre (nous avons compté une fois trois étages superposés) et que chacune d'elles possédait son puits d'entrée particulier laisse supposer que le constructeur avait suivi un plan déterminé et que les tombes étaient préparées d'avance, tout au moins en ce qui concerne les groupes disposés en alignement. Dans ces alignements, au nombre de quatre, le méridional était plus fourni que le septentrional, ce qui permet de penser que le cimetière avait été commencé par le Sud.

La forme des tombes était partout identique : un puits relativement étroit servait d'accès. Sa profondeur variait entre 5 m. 60 et 11 m. 08 pour le Chirimoyo ; il était sensiblement moins profond dans la Loma de la Eme. La chambre mortuaire se détachait au fond du puits, souvent en légère pente. Sa longueur variait entre 210 et 230 cm., sa hauteur à l'entrée, entre 120 et 130 cm. ; celle-ci diminuait au fur et à mesure qu'on avançait à l'intérieur, jusqu'à la réunion du sol et du plafond. Le plus souvent les parois portent les traces de la hache de pierre, avec laquelle elles avaient été taillées. Les chambres empruntent les directions les plus diverses ; le choix dépend essentiellement des exigences de la construction.

Les morts avaient tous été étendus sur le dos, la tête près de l'entrée, les pieds à l'intérieur, quelques-uns enveloppés dans des étoffes d'origine végétale. Cela confirme certaines chroniques d'après lesquelles les Indiens portaient des vêtements de coton. Au Chirimoyo on posait le défunt sur quatre pierres ; à la Loma de la Eme le nombre des pierres variait entre trois et cinq. Généralement on groupait ces pierres par deux. Aucun squelette n'a été trouvé intact et il a été impossible de faire une étude anthropologique.

Au Chirimoyo, le mobilier funéraire très simple consistait en quelques petits vases et quelques fusaïoles ou haches de pierre. Ces objets étaient toujours placés à la droite du mort. Fusaïoles et haches n'ont jamais été trouvées ensemble dans la même tombe, ce qui permet de distinguer les tombes d'hommes des tombes de femme. Chaque individu portait une nariguera en or ou en tumbaga.

Les objets faisaient défaut dans les tombes de la Loma de la Eme, où ont été trouvés, en tout et pour tout, une nariguera en cuivre, un collier de perles de pierre et une urne funéraire d'enfant perforée dans le fond, sans doute pour l'écoulement des infiltrations d'eau. Les ossements, en grande partie conservés, indiquaient que l'enfant était âgé de trois ou quatre ans au moment de sa mort. C'est jusqu'à présent la seule urne qui ait été trouvée dans la région de Popayán, mais c'est aussi la seule tombe d'enfant. Il est donc possible que ce mode d'inhumation ait été employé pour les enfants de la région.

Quant aux objets trouvés dans les tombes du Chirimoyo, en voici la liste :

11 vases en céramique de types différents (pl. IV, 9, 11 à 14, 16 à 19).

14 fusaïoles en céramique (pl. IV, 1 à 8).

3 haches de pierre.

2 herminettes de pierre (fig. 8).

2 pointes de pierre (fig. 9 a).

7 narigueras d'or ou de tumbaga.

1 nariguera de cuivre.

1 morceau de matière colorante rouge.

Parmi les vases, cinq ont une panse globulaire à fond bombé. Trois d'entre eux ont deux petites anses symétriques, l'un n'a qu'une anse, le cinquième aucune. Tous sont relativement petits. Deux vases possèdent un pied, l'un a la forme d'une coupe, l'autre, le plus grand de tous, possède une panse globulaire pourvue de deux petits reliefs zoomorphes symétriquement placés. Ajoutons enfin quatre coupes à fond bombé.

La décoration, à l'exception du relief déjà mentionné, est peinte ou gravée, mais plutôt rare. Deux vases globulaires et une fusaïole portent un décor gravé. Le vase aux deux reliefs est entouré d'une ligne gravée qui divise la panse en deux parties. On relève une décoration peinte sur trois coupes et trois fusaïoles.

Un certain nombre de céramiques avaient été recouvertes d'un engobe rouge qui a disparu partiellement. La décoration, peinte ou gravée, est géométrique, les lignes horizontales et les diagonales prévalent. La peinture est généralement rouge ; une seule coupe a deux couleurs, rouge et noir. Une autre a un engobe rouge à l'extérieur et de la couleur noire à l'intérieur. La décoration peinte se trouve plutôt à l'intérieur des coupes.

Parmi les objets en pierre, les haches et les herminettes sont relativement petites. Elles ont la forme habituelle, avec biseau sur un côté. Elles avaient sans doute été utilisées par le défunt de son vivant. Les deux pointes de pierre, trouvées à l'intérieur de vases, avaient probablement servi à exécuter leur décoration.

Les objets en métal étaient sans exception des narigueras. Il y en avait en or, en tumbaga et en cuivre. La rareté de l'or pur confirme les déclarations des premiers chroniqueurs qui disent des Indiens de la région de Popayán, ainsi que nous l'avons déjà cité plus haut : *tienen mucho oro de baja ley de ocho quilates o mas*. Cinq narigueras étaient en spirale ; deux avaient une seule spire, une deux, une cinq et une seize spires. Deux narigueras avaient la forme d'un S, avec un disque à chaque extrémité. C'est l'extrémité ornée du plus petit disque qu'on enfilait dans le cartilage du nez. Les sept narigueras en or et en tumbaga avaient un poids total de 23 grammes. La nariguera en cuivre avait la même forme que les autres en spirale.

A la liste des objets funéraires trouvés au cours de nos fouilles, on doit ajouter quelques autres pièces susceptibles d'enrichir le tableau que nous nous faisons de la civilisation de la région de Popayán.

Au Nord de la ville, à quelques kilomètres de distance, dans un endroit appelé Las Guacas, ont été trouvés deux sièges en bois, seuls exemplaires de sièges découverts jusqu'à présent dans une tombe (fig. 10). L'un d'eux est orné



FIG. 10. — Sièges en bois (matériel funéraire).

de deux petites têtes humaines en relief, une sur chaque côté. Ces sièges, fait caractéristique, sont taillés dans un seul bloc. Leur type se voit aujourd'hui encore dans presque toutes les maisons indiennes de la Cordillère Centrale, parmi les Guambiano, les Totoro, les Polindara et les Paez, pour ne citer que les groupes les plus importants. C'est là une preuve de la survivance de certains éléments culturels. Selon le propriétaire du terrain dans lequel a eu lieu la fouille, on aurait rencontré dans la même tombe deux petits arcs et plusieurs flèches en bois. Malheureusement ce matériel n'a pu être retrouvé malgré toutes nos démarches. Nous rapportons ces informations sous toute réserve, car elles sont en contradiction avec le récit de la plupart des chroniqueurs qui mentionnent généralement l'usage du propulseur, notamment chez les Indiens Paez. L'existence de l'arc dans la région de Popayán serait donc un fait nouveau de la plus grande importance.

Revenons maintenant à nos fouilles de la région d'El Tambo et aux statues trouvées, pour la plupart, dans la Cordillère Occidentale. Le guaquero Leonardo

Ramirez, qui a découvert la statue appartenant à M. Pedro Martinez (pl. I, 2), prétendait en avoir laissé une autre enterrée après l'avoir mise au jour dans la colline adossée à la place de Las Botas. Ramirez m'avait promis son concours pour la retrouver. Le but était de chercher en même temps de la céramique qui permît de déterminer la civilisation contemporaine des statues. Malheureusement ce projet a échoué, les sondages faits à l'endroit indiqué n'ayant donné aucun résultat.

Néanmoins nous avons procédé à quelques fouilles, qui peuvent être rapprochées de celles exécutées dans la région de Popayán. Bien qu'ils y fussent plutôt rares, les objets que nous avons trouvés, ainsi que ceux qui nous ont été rapportés par des chercheurs d'or, nous ont persuadés que cette région était identique à celle de Popayán, du point de vue archéologique.

La première fouille a eu lieu dans la région de Guazabara, dans la propriété appelée Manga Nueva, à l'Est de Chisquio. De ce point, l'œil enveloppe à l'Est la Cordillère Centrale entre Sotara et Quilichao et au Nord-Ouest la Cordillère Occidentale entre le Munchique et Suarez. La Cuchilla del Tambo, cordillère transversale qui sépare les eaux de l'Atlantique de celles du Pacifique, obstrue la vue vers le Sud.

Trois tombes ont été ouvertes. Le premier puits se trouvait à côté d'une tombe récemment fouillée. A une profondeur de 4 m. 77, il se produisit un éboulement de terre qui nous a menés dans une chambre mortuaire, de toute évidence indépendante de notre puits. Il est très possible que les Indiens aient abandonné celui-ci en s'apercevant de l'accident.

A côté, il y avait une autre tombe, à laquelle nous avons accédé par le fond de la première. Elle se trouvait à 3 m. 50 de la surface. Une chambre mortuaire se détachait en direction Sud. Le mort était couché sur le dos, la tête près de l'entrée. Le crâne et quelques ossements subsistaient, mais aucun objet n'entourait le corps.

Une autre fouille eut lieu le lendemain sur le même terrain, car nous avions localisé une nouvelle tombe. Le puits avait une profondeur d'environ 4 m. Sa forme était quadrangulaire : côté Sud-Sud-Est. 75 cm.
 — Est-Nord-Est. 61 cm.
 — Nord-Nord-Ouest 84 cm.
 — Ouest-Sud-Ouest. 63 cm.

Les murs Est-Nord-Est et Ouest-Sud-Ouest s'élargissaient dans les angles qu'ils formaient avec le mur Nord-Nord-Ouest, où se trouvait aussi l'entrée. Elle n'avait qu'une largeur de 60 cm. Le reste du mur servait d'encadrement à la porte placée un peu en retrait et dont la hauteur était de 140 cm.

La chambre avait une longueur de 270 cm. et une largeur maxima de 91 cm. Le défunt était couché sur le dos, sa tête reposant près de la porte. Sa taille atteignait 1 m. 60. Sur le mur Est-Nord-Est et à 80 cm. de l'entrée, il y avait une niche de 20 cm. de profondeur aménagée sans doute pour recevoir quelque objet, mais elle se trouvait vide.

A l'emplacement de la tête nous découvrîmes une nariguera du type *caracol*

en tumbaga. A côté du mort, à sa droite, se trouvaient quatre petits saucissons d'argile, semblables à ceux dont nous avons déjà parlé à l'occasion de nos fouilles du Chirimoyo. Aucune poterie n'accompagnait le mort.

Sur le chemin qui mène du Tambo à Gwasawarita, nous avons localisé une tombe dont le puits était particulièrement large. Il ne descendait qu'à une profondeur de 2 m. 25 ; sa coupe était rectangulaire, les côtés Est et Ouest plus larges que les côtés Nord et Sud. La chambre mortuaire se trouvait dans la paroi Sud. Les trois autres parois étaient terminées par une marche, celle du Nord plus haute que les autres. De même que le puits, la chambre mortuaire était très large. Une fusaïole avait été abandonnée dans un coin. Aucun reste d'ossement. L'hypothèse d'une tombe déjà fouillée ne peut être écartée.

Indépendamment de nos fouilles, plusieurs objets trouvés accidentellement peuvent être comparés à ceux de Popayán. Une hache et une herminette de petit format ont été rencontrées dans une tombe avec un crâne d'homme dans la région d'El Tambo. Le même type d'objet a été mentionné dans les fouilles d'El Chirimoyo. Plusieurs vases nous ont été donnés par Enrique Garcera, chercheur d'or, qui les avait extraits d'une tombe à Chisquio. Il s'agit de vases globulaires à pied tronconique, quelques-uns avec un relief sur la panse. Ils appartiennent au type mis au jour au Chirimoyo et à l'hacienda de Chiliglo. D'autres vases ont été trouvés à Río Hondo, à mi-chemin entre Popayán et El Tambo.

Il résulte de toutes ces trouvailles qu'une même civilisation a existé, à une époque déterminée, dans les environs de Popayán sur le territoire habité par les Pubenes, du côté de El Tambo sur le territoire des anciens Chisquio, et à

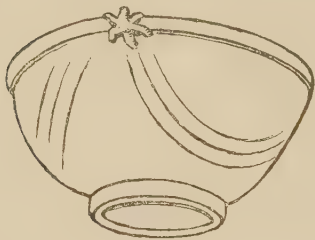


FIG. 11.
Coupe en argile. Guambia.

l'hacienda Chiliglo habitée par les Kokonuko. Aux objets mentionnés, ajoutons une coupe sur le bord de laquelle se trouve un petit animal en relief (fig. 11) du même type que celui des vases d'El Chirimoyo et de Chiliglo. Cette coupe provient de Guambia ; elle a été conservée pendant de nombreuses années dans une maison d'Indiens Guambiano. Tous les peuples que nous venons d'énumérer appartiennent, archéologiquement, au même ensemble. Ce fait est d'autant plus remarquable que les habitants

actuels appartiennent au même groupe linguistique. Leur langue, connue sous le nom de Guambiano-Kokonuko, est encore parlée par les Guambiano. Les derniers Kokonuko qui s'en servaient, vivaient il y a une centaine d'années. Elle s'est perdue chez les Chisquio et les Pubenes depuis deux ou trois cents ans. Elle continue à être parlée parmi les Ambalo, les Totoro et quelques rares Polindara. L'archéologie de ces dernières régions est presque inconnue.

Étant donné que les résultats archéologiques correspondent à peu près aux

frontières linguistiques actuelles, nous pouvons conclure que les Indiens qui vivent maintenant dans ces territoires sont les descendants directs de ceux qui construisirent les tombes. La langue des Guambiano fut certainement parlée dans ces mêmes régions pendant plusieurs siècles avant la conquête.

4. — ESSAI DE CLASSIFICATION DE LA STATUAIRE.

Pour les statues en pierre, nous sommes beaucoup moins sûrs de leur origine. On peut en dire autant des objets de la Marquesa.

Ces pièces émanent-elles de la civilisation qui a creusé les tombes de Chirimoyo, mais à une époque différente ? Ou bien faut-il voir en elles l'œuvre d'autres peuples ? Il est difficile de le dire avec certitude. En tout cas il nous semble que l'explication de Pérez de Barradas, selon laquelle il s'agit d'un prolongement de la civilisation agustinienne, n'est pas confirmée par les faits.

L'art de San Agustín a été défini par cet auteur¹ comme un art imaginatif ou idéoplastique. Ainsi qu'il le dit lui-même, cette définition lui a été inspirée par les fréquentes combinaisons de formes humaines et de formes animales réalisées par les artistes agustiniens. Nombreux sont en effet les personnages auxquels de grands crocs de félin sortant de la bouche donnent une allure « sur-humaine ». Depuis fort longtemps ce phénomène retient l'attention des archéologues et leur fait supposer qu'il s'agit de représentations de divinités.

Après avoir formulé sa définition, Pérez de Barradas écrit, quelques lignes plus loin, que cette civilisation se prolonge jusque dans la région de Morales. Il fait certainement allusion ici aux statues de la Cordillère Occidentale. Mais il ne mentionne que trois ou quatre pièces. Après examen approfondi de toutes celles qui ont été signalées jusqu'à présent, il ne nous semble cependant pas qu'elles répondent à la définition de l'art agustinien telle que l'a formulé Pérez de Barradas. Les statues de la Cordillère Occidentale appartiennent toutes au même type et représentent probablement le même personnage. On n'y trouve aucun attribut particulier, et la différenciation dans le détail n'est que secondaire. Souvent elles sont grossièrement travaillées, les traits à peine ébauchés.

Au contraire, un des traits caractéristiques de la sculpture agustinienne est la grande variété des styles qui vont du plus réaliste au plus abstrait, avec, entre ces deux extrêmes, toute la gamme des styles intermédiaires. On a déjà tenté d'en déduire une chronologie, sans aboutir jusqu'ici à un résultat satisfaisant ; mais une analyse plus poussée des styles pourra sans doute donner la clef de l'énigme.

Un autre trait caractéristique de la sculpture agustinienne est la tête relativement grande par rapport au corps. Cette disproportion se retrouve même dans les sculptures les plus abstraites de Quebradillas et d'Uyumbé (fig. 12 a). A l'occasion de la découverte d'une statue très réaliste (fig. 12 b) nous avons

1. PÉREZ DE BARRADAS (José). *Arqueología Agustiniiana*. Bogotá, 1943, p. 137-138.

proposé l'explication suivante : centre de la pensée, la tête humaine méritait peut-être, de l'avis des artistes agustiniens, des dimensions particulières¹. Les représentations d'animaux, où les proportions réelles sont généralement observées, confirmeraient cette explication.



FIG. 12. — Statues agustiniennes en pierre.

Dans la Cordillère Occidentale, les statues, qui sont toutes des représentations de personnages, n'ont pas une tête de proportions démesurées.

Il n'en reste pas moins que la zone de sculptures agustiniennes n'est séparée de celle de la Cordillère Occidentale que par la Cordillère Centrale, et que les Indiens de l'époque précolombienne traversaient certainement la Cordillère Centrale comme ils le font aujourd'hui. Il est donc inévitable que les deux zones aient subi des influences réciproques. D'ailleurs, nulle part en Colombie on ne trouve de sculptures en pierre en aussi grand nombre que dans toute cette région. On nous a encore signalé un sarcophage en pierre dans le voisinage de Corinto ; nous n'avons pu le voir nous-mêmes, mais d'après ce qu'on nous en a dit, il serait semblable à ceux trouvés au Alto de los Idolos et que Preuss a publiés.

1. LEHMANN (Henri). *Art occidental et art primitif*. Revue de l'I. F. A. L., Mexico, 1946, p. 20 à 28.

En résumé, il existe certainement une parenté entre les deux civilisations de San Agustín et de la Cordillère Occidentale, étant entendu que nous groupons dans cette dernière toutes les statues trouvées entre Pandiguando et Suarez ; mais les différences stylistiques que nous avons soulignées font supposer qu'elles ne datent pas de la même époque. Pour le moment, il serait difficile de dire laquelle de ces deux civilisations a précédé l'autre ; pour résoudre ce délicat problème, de nouvelles fouilles méthodiques seraient nécessaires.

Par ailleurs, il n'est pas inutile de rechercher s'il n'existe pas en Amérique d'autres civilisations que celle de San Agustín qui présentent une parenté avec celle de la Cordillère Occidentale. Pour tenter de répondre à cette question, on doit remettre en question les différentes hypothèses qui ont été émises au sujet des ramifications de San Agustín. Ce lieu occupe une position très particulière, en quelque sorte isolée. La zone de sculptures s'y concentre aux sources du Magdalena et du Cauca. Elle est entourée de vastes étendues où la sculpture est limitée à des objets de céramique. Mais à la suite des dernières investigations, on a tendance à voir des prolongements de la sculpture sur pierre au Sud en Équateur jusqu'à la région de Guayaquil, au Nord jusqu'au département de Tolima, et peut-être même plus au Nord.

Preuss fut le premier ethnologue à penser que des rapports ont pu exister entre San Agustín et d'autres civilisations. Il a comparé certains détails des statues à celles de Tiahuanaco, et des côtes Nord et Sud du Pérou. *L'Alter Ego*, représentation de deux personnages superposés dont il mentionne plusieurs exemples, lui rappelle certaines sculptures du Mexique et du Nicaragua. Cette dernière comparaison est très convaincante ; les autres le sont moins ; elles ne se fondent le plus souvent que sur des données très générales.

De son côté, Pérez de Barradas se demande si les Agustiniens ne furent pas les ancêtres des Quillacingas, car on a trouvé un certain nombre de statues en pierre, plus primitives d'ailleurs que celles de San Agustín, dans un territoire habité plus tard par les Quillacingas. Toujours, selon Pérez de Barradas, les statues de Nariña (il s'agit sans doute de celles qui furent trouvées chez les Quillacingas) ont des rapports avec le style de la Cordillère Occidentale, de même que les statues de Tierradentro. En fait, Pérez de Barradas, tout en apportant une quantité de nouveaux détails dus en grande partie à ses fouilles (dont la plus importante est sans aucun doute celle de la piscine de la rivière Lavapatas) ne contribue guère à clarifier nos connaissances générales sur San Agustín.

Étant admis que les statues de San Agustín et celles de la Cordillère Occidentale représentent deux styles différents, il est possible de rattacher chacun d'eux à d'autres civilisations.

Plusieurs des statues de la Cordillère Occidentale que nous avons décrites ressemblent à des colonnes sur lesquelles sont sculptés en relief des détails tels que bras et jambes. Une technique analogue a été employée dans une série de statues provenant de différents endroits de la province de Chontales (Nicaragua). Elles ont été découvertes par M. et M^{lle} Sequira, mais leur rapport, bien que terminé depuis 1938, n'a malheureusement pas encore été publié, et nous

ne disposons que de quelques dessins publiés par Richardson¹. Les trois statues dont il est question, provenant de Copelito et La Libertad, représentent des personnages humains taillés en relief sur des blocs qui ont la forme de colonnes. Tous les détails en léger relief paraissent appliqués sur le bloc qui, lui-même, n'est pas sculpté. Les avant-bras sont placés sur le torse, comme dans les statues de la Cordillère Occidentale, mais dans ces dernières les mains se rejoignent, tandis qu'à Chontales les mains se trouvent l'une au-dessus de l'autre. Le mouvement des jambes, parfois parallèle à celui des bras, parfois indépendant, rappelle également celui des statues de la Cordillère Occidentale. Dans le traitement des yeux, quadrangulaires ou en forme de disque, on trouve aussi des analogies.

Il y a donc une parenté nette dans la disposition générale et dans certains détails des deux catégories de statues ; mais leur ornementation diffère, les statues de Chontales possédant beaucoup plus de détails que celles de la Cordillère Occidentale.

Richardson, recherchant dans son étude les rapports qui pourraient exister entre les statues de Chontales et d'autres sculptures d'Amérique Centrale, conclut qu'elles sont différentes de tout ce qui se trouve au Nord du Nicaragua, et ne présentent quelque parenté qu'avec des sculptures du Costa Rica, du Centre de Panama (río Cano, Coclé) où Verril² a trouvé des sculptures en forme de colonnes et peut-être même du Callejon de Huaylas au Pérou.

Nous avons tenté de prouver qu'en Colombie les sculptures de San Agustín et celles de la Cordillère Occidentale n'appartiennent pas à un même style.

Il semble que nous ayons retrouvé le style de la Cordillère Occidentale en Amérique Centrale avec les statues de Chontales, et on sait que parallèlement une parenté avec San Agustín a été remarquée dans le Département d'Esmeraldas et au Guatemala. Tous ces rapprochements sont essentiellement stylistiques. Des fouilles dans les endroits cités de l'Amérique Centrale seraient nécessaires pour déterminer les relations exactes entre ces différentes civilisations. Ajoutons simplement que plusieurs groupes indigènes d'Amérique Centrale parlent encore une langue appartenant à la famille linguistique Chibcha, la plus importante autrefois en Colombie. La langue de Popayán, qui survit dans le Guambiano et le Totoro, fait partie également de cette famille. Il existe donc linguistiquement une relation entre la Colombie et certaines parties de l'Amérique Centrale.

1. RICHARDSON (Francis B.). *Non-Maya monumental sculpture of central America*, in « The Maya and their neighbors », New York, 1940, p. 395-416.

2. VERRIL (A. H.). *Excavation in Coclé province, Panama*, in « Indian Notes », vol. 4, n° 1. American Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York, 1927, p. 47-61.

II

ARCHÉOLOGIE DE CORINTO

La Vallée de Popayán est limitée au Nord par la Vallée du Cauca. Les tribus qui parlaient la langue de Popayán s'étendaient peut-être jusqu'à la région de Quilichao et à une cordillère transversale nommée La Teta ¹. Plus au Nord nous trouvons les tribus de la Vallée du Cauca.

Dans la Vallée de Popayán nous avons cru pouvoir prouver qu'on trouve encore des descendants des peuples qui habitaient cette région avant la conquête. Pour les peuples et civilisations situés plus au Nord, nous ne pouvons pas en dire autant. Mais le but de cette étude étant de caractériser les civilisations des alentours de Popayán, nous nous contenterons de parler d'une seule civilisation qui fait suite au Nord à celle de Popayán et qui peut être localisée aux environs du village de Corinto. Ce municipe, situé exactement à l'Est de Cali, se trouve sur les flancs de la Vallée ; les terrains archéologiques montent presque jusqu'aux cîmes de la Cordillère.

L'Américain James Ford y a fait des fouilles en 1941 et 1942. Ses travaux ont été publiés en 1944. Archéologiquement, il y distingue trois régions ; l'une près du río Pichindé, à l'Ouest de Cali ; une deuxième autour du río Bolo, à proximité de la ville de Pradera ; enfin, celle située entre le río Paila et le río Palo. Les trouvailles faites dans cette dernière région ont été groupées sous le nom de « Quebrada Seca Complex », du nom de l'hacienda d'où elles proviennent. Quand nous avons visité Corinto deux ans après Ford, nous nous sommes limités à faire quelques sondages et fouilles dans cette dernière région, mais à des endroits différents.

La céramique du río Pichindé est bien différente de celle des deux autres régions. Elle paraît d'ailleurs assez rustique et peu abondante. Les fusaïoles sont du même type que celles de Popayán et du Patía ; les écuelles ressemblent à celles du Patía.

Dans ce qu'il appelle le « Río Bolo Complex », Ford signale des plates-formes pour la construction des maisons, généralement aux sommets des collines et souvent alignées les unes à côté des autres. Des tombes ont été localisées, soit à l'intérieur de ces plates-formes, soit à proximité. Leur profondeur varie entre 2 et 7 mètres.

Dans le « Quebrada Seca Complex », Ford a rencontré également des plates-formes. Il a localisé un cimetière, mais généralement, il a trouvé les tombes dans les parties hautes des plates-formes. Les tombes sont de deux types : le premier formé par un puits de 2 m. de profondeur, au fond duquel se trouve latéralement une chambre mortuaire séparée du puits par une pierre plate

1. FORD (James A.). *Excavations in the vicinity of Cali, Colombia*. Yale University Publications in Anthropology, n° 31, New Haven, 1944.

qui ferme l'entrée. Le second type est une sorte de fosse d'une profondeur presque identique ; elle s'élargit légèrement vers le bas sans toutefois former une chambre particulière comme dans le premier type. Une pierre plate se trouve à proximité de l'entrée. Les tombes du « Quebrada Seca Complex » renfermaient des vases et des fusaïoles.

Pendant ses fouilles près du río Palo, Ford trouva des tombes appartenant soit au « Río Bolo Complex », soit au « Quebrada Seca Complex ». Au río Bolo, par contre, il ne trouva des tombes que du type auquel il donna précisément le nom de « río Bolo Complex ».

Quant à l'âge du « Quebrada Seca Complex », Ford le suppose assez récent : selon lui, ce complex appartiendrait à une époque qui aurait précédé de peu la conquête. Les tombes de ce type contenaient de l'or ; nous savons par ailleurs que Belalcazar a trouvé de l'or entre les mains des indigènes, quand il fonda Cali au début du xvi^e siècle. Le « Río Bolo Complex » ne serait pas beaucoup plus ancien, bien que la forme des tombes ainsi que celle des céramiques soient plus simples.

Nos propres fouilles ont eu lieu en quatre endroits différents. Nous avons travaillé notamment au Salado, à l'hacienda de Las Guacas, dans un terrain près de la naissance de la rivière de Las Guanas et à la Capilla de Río Negro.

De toutes ces régions celle du Salado fut sans aucun doute la plus riche et probablement le centre de cette civilisation. Il ne faut pas s'en étonner, les Indiens ayant cherché de préférence des sources salées pour s'y établir. Il est naturel que les chercheurs d'or — une fois les premiers objets découverts — se soient acharnés à fouiller toutes les collines des environs, et il est difficile de trouver des tombes qui aient échappé à leur attention. Presque tous les objets d'or d'importance de la région de Corinto proviennent du Salado, notamment les lézards qui se trouvent maintenant dans les collections de la Banque de la République à Bogotá. Dans une des collines, nous avons compté non moins de 400 tombes qui avaient été ouvertes par les guaqueros. Elles se trouvaient sans exception dans une pente assez raide. Toute la céramique que nous avons vue dans cette région (nous avons pu en acheter une grande quantité pour le Museo Arqueológico de l'Université de Popayán) appartient au « Quebrada Seca Complex ». Nos propres fouilles se sont limitées à une seule tombe qui était malheureusement dépourvue d'objets. Mais elle était intéressante quant à sa construction et assez représentative de la région. Du fond du puits on accède à la chambre mortuaire par une petite ouverture qui se trouve du côté du flanc de la colline et qui était précédée d'une sorte de palier. On pénètre dans la chambre par le haut, près du plafond ; du seuil au sol, il y a une dénivellation de presque 1 mètre. Contrairement aux tombes du Chirimoyo (Popayán), où la chambre est un couloir qui se détache du puits, celle du Salado est disposée en largeur : la paroi du fond est parallèle à la paroi d'entrée. Le fond du puits avait été séparé de la chambre par des branchages aujourd'hui transformés en terre végétale et qui avaient empêché des éboulements à l'intérieur.

Le défunt était placé sur un dallage de trois pierres planes, ajustées les unes aux autres. Elles avaient une longueur totale de 172 cm. et une largeur de 37 cm. 5, ce qui peut donner une indication sur la taille maxima de l'individu. Sa tête se trouvait à droite de l'entrée.

Après cette prospection rapide, nous avons abandonné le Salado pour nous rendre à l'hacienda de Las Guacas. Nous espérions trouver un terrain moins travaillé par les chercheurs d'or. Le nom d'« Hacienda de Las Guacas » laissait prévoir un grand nombre de tombes, *guaca* (ou *huaca*) étant le terme employé en Colombie et dans les Andes pour désigner une tombe. Malheureusement la plupart de celles-ci avaient déjà été ouvertes ; on les reconnaissait à un léger affaissement du terrain. Nous en avons cependant ouvert trois, espérant que les Espagnols qui les avaient fouillées avaient pris, selon leur habitude, les objets d'or et abandonné les céramiques. Nous ne nous étions pas trompés. Le puits, de forme rectangulaire, avait une profondeur de 220 cm. ; la chambre mortuaire, qui vers Est-Sud-Est descendait brusquement, était remplie de terre. En la déblayant nous avons rencontré à mi-chemin des dents de cheval, ce qui indique clairement que la tombe avait été ouverte précédemment et qu'on y avait enterré un cheval en la refermant. La violation de la tombe s'est confirmée plus tard, quand nous arrivâmes au sol où les couches de terre noire, indiquant l'emplacement d'un ou de plusieurs morts, étaient discontinues. Toutefois l'étendue de ces terres nous a fait supposer que les cadavres étaient en assez bon état quand les tombes ont été ouvertes. Il se peut donc qu'elles appartiennent à une époque relativement récente : xvi^e ou xvii^e siècle. Les poteries étaient restées, mais déplacées par ceux qui avaient ouvert la tombe. Il y en avait douze, plusieurs écuelles, des vases à goulot, un gobelet et un sifflet, tous du type « Quebrada Seca Complex ». La plupart des vases se trouvaient du côté gauche de l'entrée ; les premiers fouilleurs avaient dû commencer leur prospection à gauche en déplaçant tous les vases vers la droite pour terminer du côté droit après avoir poussé les vases vers la gauche. Un certain nombre de pierres arrondies et non travaillées étaient distribuées sans ordre apparent à l'intérieur.

La deuxième tombe avait un aspect très semblable. Sa profondeur était presque identique (222 cm.) ; la chambre, également remplie de terre, était plus courte et plus large, mais plus basse que celle de la première. Elle était située sur la paroi Est du puits. A quelque 50 centimètres de l'entrée se trouvaient des dents et des ossements de quatre chevaux, indication très nette qu'elle avait été fouillée précédemment. Arrivés au sol de la chambre qui se trouve à 120 cm. de profondeur à partir du seuil, nous constatons que tous les objets étaient groupés sur le côté droit. Une couche de 120 cm. de terre noirâtre et d'humus indiquait l'emplacement d'un cadavre ; en d'autres endroits cette terre était mélangée à de la glaise. La violation dut se faire peu de temps après l'enterrement, sinon on n'aurait pas trouvé des couches continues de terre noire et de glaise. Les objets de cette tombe étaient avant tout de petite taille : de nombreuses fusaïoles, des écuelles et trois petites flûtes en forme d'escargot ;

en outre, un petit mortier en pierre. Les couches différentes indiquaient qu'il devait y avoir été pratiqué plusieurs enterrements ; vu le grand nombre de fusaïoles et de petites écuelles, la tombe avait peut-être été réservée aux femmes et aux enfants.

Bien que le résultat de ces deux fouilles ait été plutôt décevant, nous avons pu constater que la disposition générale des deux tombes était identique à celle du Salado. Les céramiques appartenaient toutes au « Quebrada Seca Complex ». Du fait qu'elles ne se trouvaient plus *in situ* et qu'elles n'étaient peut-être plus au complet, nous devons nous limiter à cette constatation très générale.

Une autre fouille, effectuée non loin des terrains de Las Guacas, ne donna



FIG. 13. — Plan de la tombe n° 4.
Quebrada de Las Guacas, Corinto.

guère de meilleurs résultats. La tombe avait apparemment été abandonnée sans être utilisée. Sa construction très différente consistait en une espèce de fosse servant de puits d'entrée. A 97 cm. de la surface du sol se trouvait une sorte de palier relativement étroit, d'où partait en direction Sud-Est un plan incliné de 21 cm. de long. Une marche de 42 cm. aboutissait au sol de la chambre qui s'étendait du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est. La première partie de cette chambre se trouvait donc à ciel ouvert. La hauteur entre le sol de la chambre et la surface était de 156 cm. Comme dans les autres tombes, la chambre était disposée en largeur et non en profondeur. Ses dimensions maximales étaient 135 × 83 cm.

Notre troisième fouille eut lieu à proximité de la source de la Quebrada de Las Guacas, juste au-dessus de l'hacienda. Il faut escalader une montagne assez raide avant d'arriver à un terrain, relativement plat, qui servait sans doute de cimetière. Plusieurs tombes

avaient été ouvertes auparavant ; à en croire le propriétaire du terrain, on n'y avait jamais trouvé d'objets en or.

Nous ouvrimus deux tombes. Le sort nous fut plus favorable ; elles n'avaient pas été touchées par des chercheurs d'or. Leur forme était bien différente de

celle des tombes précédemment ouvertes. La chambre mortuaire se détachait du fond du puits comme un boyau ; elle était relativement plus longue et moins haute qu'à l'hacienda de Las Guacas.

La chambre de la première tombe, appelée n° 4 (fig. 13), avait une longueur de 318 cm. et une largeur de 207 cm. Au centre, il y avait trois pierres placées dans le sens de la largeur, deux en couple dans la partie Sud, la troisième dans la partie Nord, à 165 cm. des premières. Le défunt avait été placé entre ces pierres, ce qui indique sa taille maximum. Les ossements s'étaient complètement décomposés, une couche de terre noirâtre indiquait l'emplacement.

Le mobilier funéraire ne commençait qu'à 90 cm. de l'entrée de la chambre. Il se composait de 11 poteries entières, de quelques fragments, d'une petite hache et d'une pointe en pierre. Les poteries étaient de petites dimensions, mais épaisses et bien faites. En les comparant à celles trouvées par Ford au cours de ses fouilles, on voit qu'elles appartiennent au type du Río Bolo.

Dans la tombe n° 5 (fig. 14), à proximité de la précédente, l'accès à la chambre

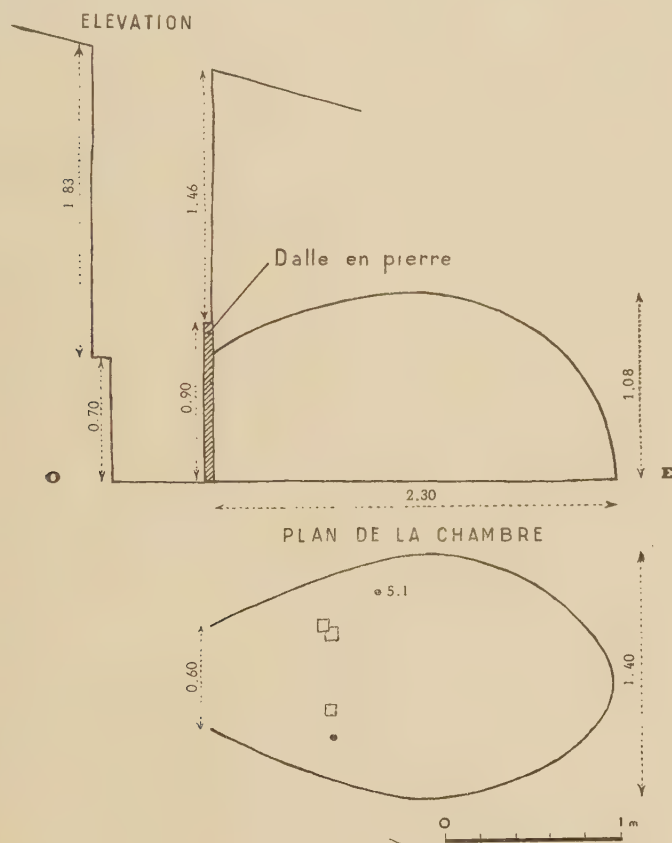


FIG. 14. — Plan et élévation de la tombe n° 5. Quebrada de Las Guacas, Corinto.

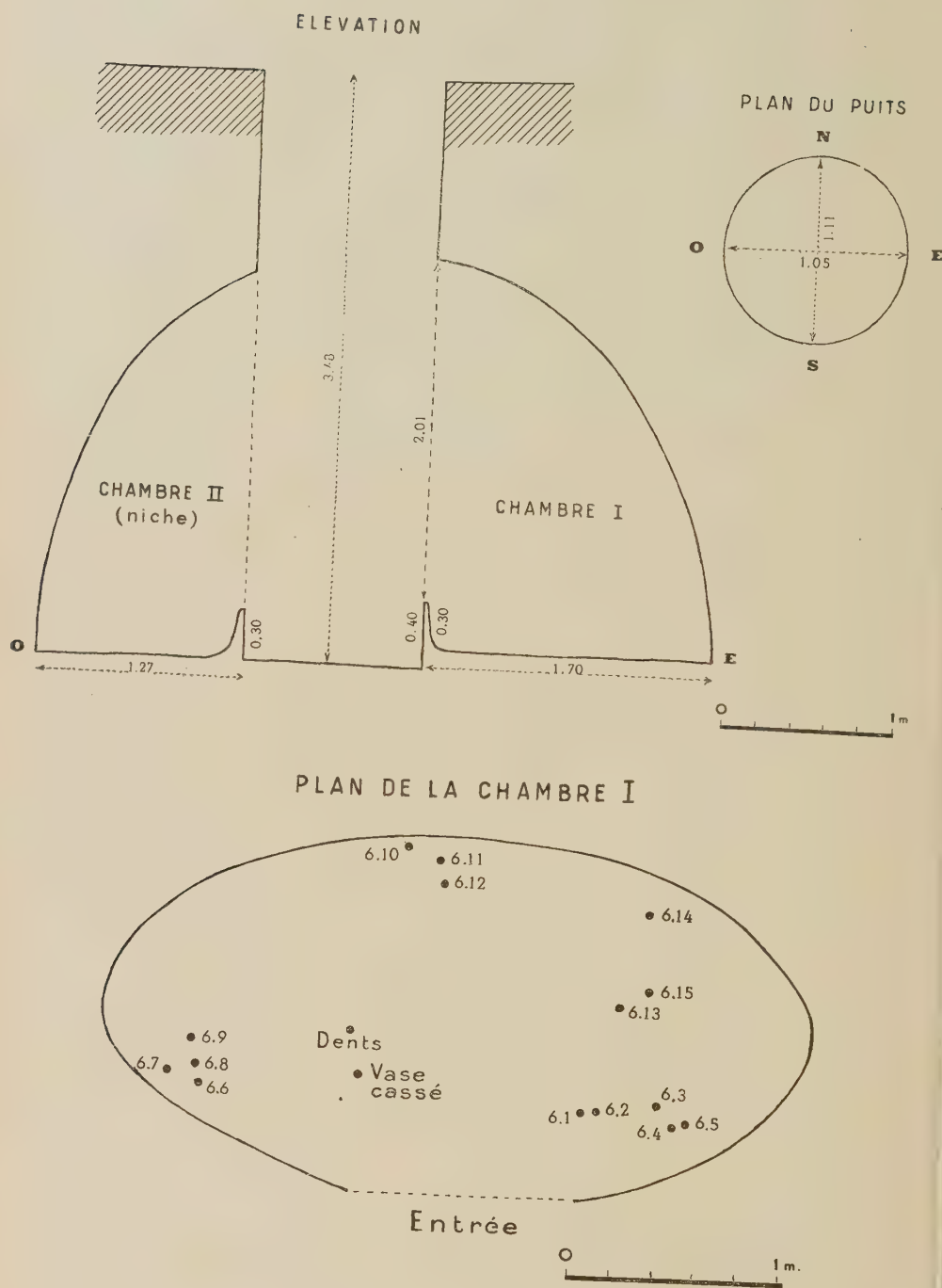


FIG. 15. — Élévation et plan de la tombe n° 6. La Capilla du Río Negro, Corinto.

mortuaire se trouvait au fond du puits, en direction Est. Une grande pierre plate en fermait l'entrée. Sur le côté opposé du puits il y avait une petite marche.

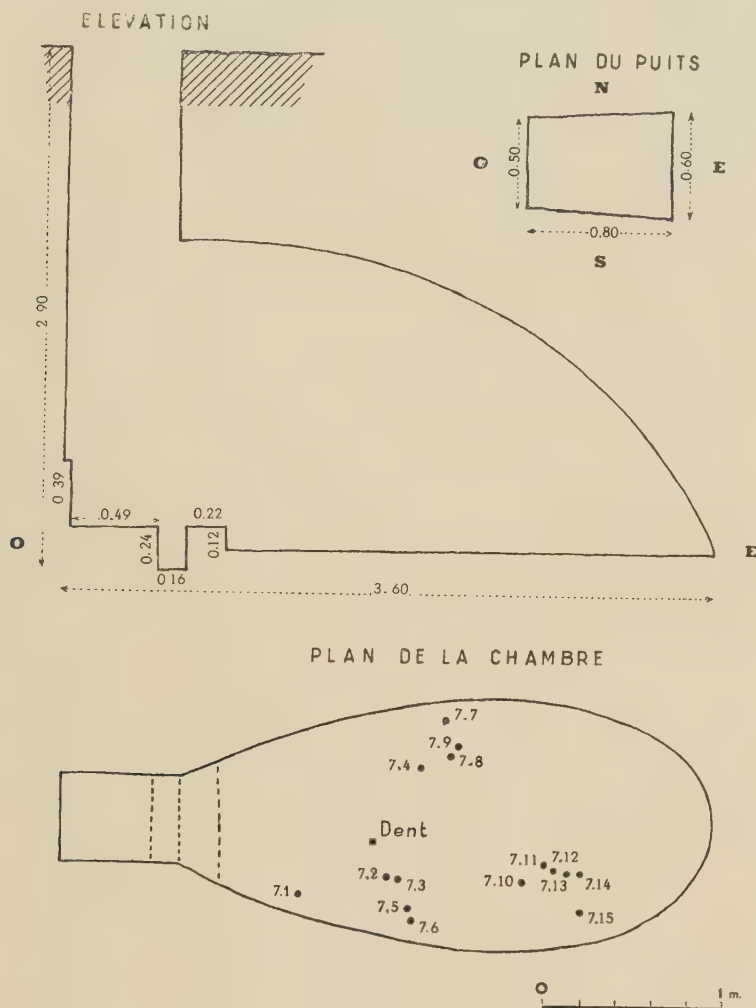


FIG. 16. — Élévation et plan de la tombe n° 7. La Capilla du Río Negro, Corinto.

La chambre elle-même avait une longueur de 230 cm. et une largeur maxima de 140 cm. Sa hauteur au centre atteignait 108 cm. Trois corps y avaient été placés, quelques ossements subsistaient, mais en très mauvais état. Deux *ollas* accompagnaient les morts, dont l'une avait été cassée par des éboulements.

Une quatrième fouille eut lieu enfin à La Capilla du Río Negro, située plus haut que la source de la Quebrada de Las Guacas dans la Cordillère, exactement

au Sud du Salado. La Capilla du Río Negro est séparée du Salado par le Río Paila. Nous ouvrimus trois tombes, et dans chacune des trois, plusieurs individus avaient été enterrés. On accédait à toutes ces tombes par un puits dont la profondeur varie entre 290 et 441 cm. Une niche se trouvait au fond du puits de la tombe n° 6 (fig. 15), face à l'entrée de la chambre mortuaire, sans qu'on puisse dire à quoi elle était destinée. Treize céramiques et deux haches de pierre furent découvertes à l'intérieur de la chambre (pl. V, 3, 9, 13, 14 et VI, 4, 15). Deux vases contenaient un liquide. L'analyse en fut faite dans un laboratoire de Cali, il s'agissait d'eau pure. Un autre vase avait la forme d'une calebasse.

La tombe n° 7 (fig. 16) avait une chambre funéraire dirigée d'Ouest en Est. Elle avait été isolée du puits par des branches fixées dans les angles avec des pierres. La chambre avait la même profondeur que le puits. Son entrée était marquée par une petite marche en terre. Elle avait une longueur de 3 m. Sur la gauche on découvrit deux couches de terre noire, superposées, sans doute les restes de deux cadavres superposés. Quinze vases de petit format constituaient le mobilier de cette tombe (pl. V, 7, 8, 10 et VI, 2, 9 à 13, 17, 23).

La tombe n° 8 (fig. 17) était plus profonde que les deux autres. Son puits descendait à une profondeur de 441 cm. La chambre, à laquelle on accédait par un plan incliné de 52 cm. de longueur, s'étendait perpendiculairement à l'entrée. Elle contenait seize céramiques, dont quelques-unes plus grandes que celles mentionnées plus haut. Cependant nous ne croyons pas qu'elles appartiennent à un autre style. Un des vases contenait des fragments d'ossements humains. La chambre mortuaire était moins large que les autres ; longueur 248 cm., largeur 120 cm. de l'entrée jusqu'au mur opposé (pl. IV, 11 et VI, 1, 3, 5 à 8, 14, 16, 20, 21).

La céramique de ces trois tombes dont le style ne se distingue guère de celle des tombes 4 et 5, est, par contre, assez différente de celle du Salado. Elle appartient, sans aucun doute, au même type que celle du « Río Bolo Complex ».

Voici le détail du matériel funéraire trouvé dans les tombes 6, 7 et 8 et dont la place, avec les numéros, figure sur les plans de ces tombes (fig. 15, 16 et 17) :

Tombe 6 : 1 = 43.3.180. Vase à pied trouvé en position renversée (Pl. 15). — 2 = 43.3.181. Vase cassé par un éboulement (Pl. V, 13). — 3 = 43.3.182. Petit vase. (P. V, 13). — 4 = 43.3.183. Vase à pied. — 5 = 43.3.184. Hache en pierre. — 6 = 43.3.185. Vase. — 7 = 43.3.186. Vase en forme de calebasse (Pl. V, 9). — 8 = 43.3.187. Vase rempli d'eau (Pl. V, 3). — 9 = 43.3.188. Grand vase trouvé l'embouchure en bas (Pl. VI, 4). — 10 = 43.3.189. Vase. — 11 = 43.3.190. Grand vase trouvé l'embouchure tournée vers le mur du fond (Pl. V, 14). — 12 = 43.3.191. Vase rempli d'eau. — 13 = 43.3.192. Vase trouvé renversé. — 14 = 43.3.193. Hache en pierre. — 15 = 43.3.194. Vase trouvé l'embouchure en bas.

Tombe 7 : 1 = 43.3.195. Petit vase (Pl. V, 8). — 2 = 43.3.196. Coupe à pied (Pl. VI, 12) — 3 = 43.3.197. Coupe à pied trouvée collée contre la précédente (Pl. VI, 9) — 4 = 43.3.198. Vase trouvé l'embouchure en bas (Pl. V, 10) — 5 = 43.3.199. Coupe cassée. — 6 = 43.3.200. Petit vase (Pl. VI, 2). — 7 = 43.3.201.

Vase couché. — 8 = 43.3.202. Coupe. Contenait des fragments de petit vase (Pl. VI, 23). — 9 = 43.3.203. Coupe (Pl. V, 7). — 10 = 43.3.204. Petit vase. — 11 = 43.3.205. Coupe (Pl. VI, 17). — 12 = 43.3.206. Coupe. — 13 = 43.3.207. Petite coupe (Pl. VI, 13). — 14 = 43.3.208. Coupe (Pl. VI, 11). — 15 = 43.3.209. Vase (Pl. VI, 10). — 43.3.210. Fragments de petit vase trouvés dans le n° 8.

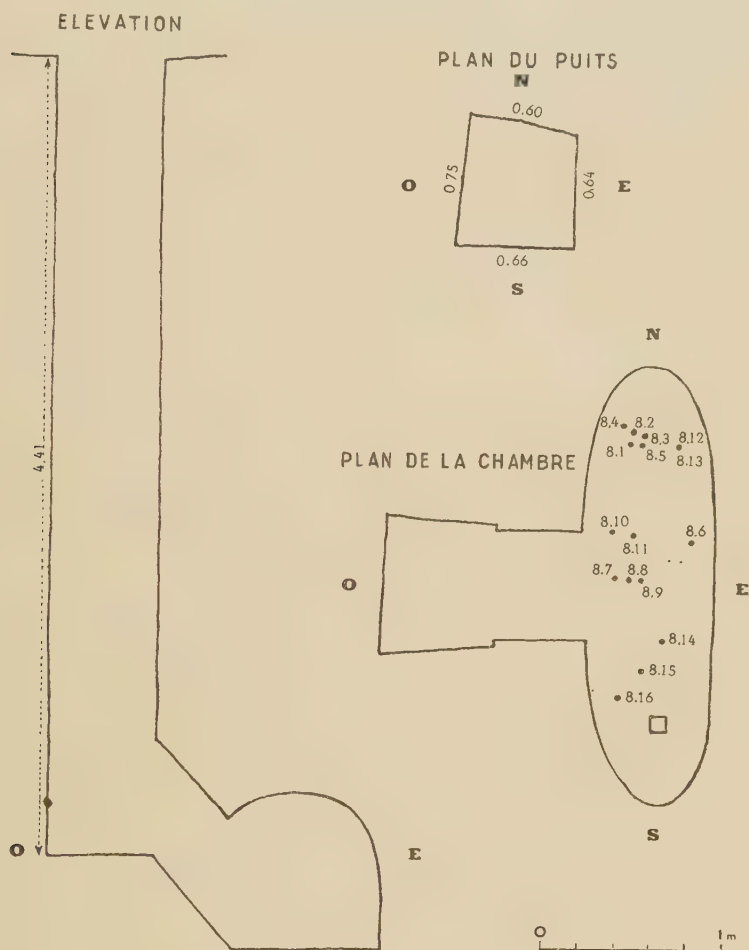


FIG. 17. — Élévation et plan de la tombe n° 8. La Capilla du Río Negro, Corinto.

Tombe 8 : 1 = 43.3.211. Vase (Pl. VI, 14). — 2 = 43.3.212. Vase (Pl. VI, 16). — 3 = 43.3.213. Vase (Pl. VI, 1). — 4 = 43.3.214. Vase (Pl. VI, 8). — 5 = 43.3.215. Vase à pied. — 6 = 43.3.216. Vase avec restes d'ossements (Pl. VI, 20). — 7 = 43.3.217. Vase (Pl. VI, 7). — 8 = 43.3.218. Vase. — 9 = 43.3.219. Vase (Pl. VI, 3). — 10 = 43.3.220. Petit vase (Pl. V, 11). — 11 = 43.3.221. Vase. — 12 = 43.3.222. Vase cassé contenant le n° 13. — 13 = 43.3.223. Vase trouvé à l'intérieur du

n° 12 (Pl. VI, 6). — 14 = 43.3.224. Vase (Pl. VI, 5). — 15 = 43.3.225. Grand vase à pied (Pl. VI, 21). — 16 = 43.3.226. Vase.

Si nous comparons les céramiques des trois tombes de la Capilla du Río Negro, nous distinguons, *grosso modo*, des vases à pied et des vases à fond bombé. Le tableau comparatif, tombe par tombe, se présente ainsi :

Tombe n° 6 :

Vases à pied : 4	
à deux anses perforées.....	3
sans anse	1
Vases à fond bombé : 8	
à deux anses perforées.....	6
à deux anses en saillie.....	1
à une anse (forme de calebasse).....	1

Tombe n° 7 :

Vases à pied : 10	
à deux anses perforées.....	5
à deux anses en saillie.....	2
à deux anses incisées dans le centre.....	1
à une anse perforée et une anse en saillie.....	1
sans anse	1
Vases à fond bombé : 4	
à deux anses perforées.....	3
sans anse	1

Tombe n° 8 :

Vases à pied : 8	
à deux anses perforées.....	1
à deux anses en saillie.....	5
sans anse	1
indéterminé.....	1
Vases à fond bombé : 8	
à deux anses perforées.....	4
à deux anses en saillie.....	3
à deux anses perforées et deux en saillie et incisées...	1

Les vases à pied et les vases à fond bombé apparaissent en nombre presque identique : 22 vases à pied et 20 à fond bombé.

Si nous faisons une classification des vases des trois tombes d'après leurs anses, le tableau se présente comme suit :

Vases :	Tombe 6	Tombe 7	Tombe 8
à anses perforées	9	8	5
à anses en saillie	1	2	8
sans anse	1	2	1
avec anse de forme spéciale (calebasse) ..	1	»	»
à anses en saillie avec incision	»	1	»
avec une anse perforée et une anse en saillie	»	1	»
à deux anses perforées et deux anses en saillie	»	»	1
indéterminé (seul le pied subsiste)	»	»	1

Comme on voit, les vases à anse l'emportent de beaucoup et peuvent être considérés comme typiques de cette civilisation. Selon le tableau ci-dessus, il y a 37 vases à anses et seulement 4 qui n'en ont pas ou dont la forme reste indéterminée. Ceux qui ont des anses en ont généralement deux, mais elles sont petites et plutôt décoratives qu'utilitaires. Dans vingt-deux cas, elles sont perforées ; dans onze, elles sont en saillie ; dans les quatre derniers cas, les anses ont des formes spéciales et non usuelles.

La décoration de ces vases est avant tout gravée ou pointillée.

De dimension généralement réduite, même les vases les plus importants restent petits ; les plus élancés n'atteignent pas la hauteur de la plupart des vases du « Quebrada Seca Complex ».

Ford souligne aussi les petites dimensions des vases qu'il a trouvés dans ses fouilles du río Bolo. Seul un petit nombre d'entre eux atteignait une taille plus considérable. Le tesson était assez fort, les bords avaient en général une épaisseur de 5 mm. A peu près la moitié de ces pièces avait reçu un engobe rouge. Leur décoration était plutôt rare, ce qui est en contradiction avec nos propres fouilles.

Pour les vases du « Quebrada Seca Complex », nous nous en tenons à la classification de Ford. Les vases trouvés dans les tombes de l'hacienda de Las Guacas n'étant plus dans leur position originale, il se peut que le contenu des tombes ait été incomplet. Nous nous abstenons donc d'une statistique qui serait contestable.

Mentionnons seulement quelques formes différentes de celles décrites par Ford, et que celui-ci n'a pas trouvées dans les tombes qu'il a fouillées. Il s'agit de vases provenant de tombes situées à El Salado que nous avons achetés sur le terrain à un guaquero de la région. La plus grande partie de cette collection se trouve maintenant au Museo Arqueológico de l'Université de Popayán.

Entre autres il y a deux types de vases doubles, différents de ceux des côtes du Pérou et de l'Équateur, où les deux panses juxtaposées sont réunies par une tubulure ; il s'agit plutôt d'un type qu'on pourrait nommer « l'un dans l'autre », c'est-à-dire que le vase du dessus paraît emboîté dans celui qui se trouve exactement en dessous. Bien entendu le vase supérieur n'a pas de fond.

Le vase d'en dessous porte une tête humaine comme décoration : un nez avec nariguera, des yeux en relief, un collier et des mains avec les extrémités gravées (pl. VI, 22).

Le deuxième type est représenté par une coupe à pied (pl. VI, 18) dans laquelle se trouve plongée une partie d'*olla*. Nous connaissons deux exemplaires de ce type.

Ford a déjà souligné la fréquence des vases qui portent une face humaine en relief à proximité de leur col. Mais il n'a pas mentionné certains vases anthropomorphes, de faibles dimensions, très stylisés, dans lesquels apparaît le même motif : de forme globulaire ils portent deux pieds humains ; le nez qui sert de petite anse, est placé au bord de l'ouverture. La pâte de ces vases paraît plus fine que celle des autres.

III

ARCHÉOLOGIE DU PATÍA-GUACHICONO

Parmi les fouilles que nous avons effectuées pour le compte du Museo Arqueológico de l'Université du Cauca à Popayán, celles de la région du río Patía, réalisées en 1944, méritent une mention spéciale.

Le río Patía est formé par la réunion des ríos Timbios et Quilcacé, qui prennent tous deux naissance au massif du Sotará dans la Cordillère Centrale et se dirigent parallèlement vers l'Ouest jusqu'à leur confluent au pied de la Cordillère Occidentale. Le fleuve, que l'on nomme Patía à partir de ce point, coule en direction du Sud et son lit s'abaisse très rapidement pour atteindre une altitude voisine de 500 m. au-dessus du niveau de la mer, parcourant une vallée qui porte son nom, le long des contreforts de la Cordillère Occidentale. Sur sa rive gauche, son principal tributaire est le río Guachicono, qui, lui aussi, prend sa source au massif du Sotará, mais sur le versant méridional, et s'engage, au sortir de la Cordillère Centrale, dans une vallée parallèle à celle du Patía et sensiblement au même niveau que lui. Au Nord, ces deux vallées sont séparées par un petit plateau qui se termine par un promontoire d'un millier de mètres d'altitude sur lequel se trouve le village El Bordo, chef-lieu de toute la région. Le río Guachicono reçoit le río San Jorge, qui prend sa source dans les montagnes près d'Almaguer. Le cours d'eau ainsi formé, qui porte alors le nom de Dos Ríos, se jette quelques kilomètres plus loin dans le río Patía, légèrement en amont du confluent du río Mamaconde. On peut considérer que la réunion du Dos Ríos avec le Patía marque la limite méridionale de la vallée de ce fleuve, dont la longueur approximative atteint 50 km. et la largeur 15 au maximum. Géologiquement, la vallée est considérée comme un ancien grand lac interandin qui aurait subsisté jusqu'à ce que les eaux aient trouvé un débouché vers la mer. Au delà, le Patía poursuit son cours vers le Sud, mais son lit est encaissé entre des montagnes plus ou moins élevées. Il reçoit encore les eaux du río Mayo qui vient de la Cordillère Orientale, puis, plus au Sud, celles

du río Guaitara qui, lui, coule du Sud au Nord, c'est-à-dire en direction opposée. Le double courant Nord-Sud et Sud-Nord précipite les eaux vers l'Ouest et, près de Chita, le Patía force enfin la Cordillère Occidentale pour aller se jeter dans le Pacifique.

La vallée du Patía constitue une voie de communication naturelle entre le Nord et le Sud. Actuellement quiconque se rend de Popayán à Pasto emprunte la route de la vallée de préférence aux sentiers de montagnes peu praticables. Il nous semblait raisonnable de supposer *a priori* que cet itinéraire avait été fréquenté dès les temps les plus reculés et que c'était avant la conquête la piste la plus importante et la plus directe entre le Pérou et le Panama ; en effet des vases de type péruvien ont été trouvés aussi bien dans la vallée du Cauca qu'à Tierradentro, pour ne citer que les régions les plus proches du Patía.

Les chemins qui menaient du Sud au Nord étaient sans doute multiples, mais le plus fréquenté passait vraisemblablement par la vallée.

Dans ce cas, la région devait présenter de l'intérêt pour les archéologues ; cependant personne encore ne l'avait explorée. A notre départ, nous ne disposions que de la description assez sommaire qu'en donne Cieza de Leon dans le chapitre XXXII de sa *Crónica del Perú* ; le passage auquel nous faisons allusion est le suivant : *Hacia el oriente está la provincia de Guachicone, muy poblada; más adelante hay muchos pueblos y provincias; por estotra parte al sur está el pueblo de Cochesquio y la lagunilla y el pueblo que llaman de las Barrancas, donde está un pequeño río que tiene este nombre; más adelante está otro pueblo de indios y un río que se dice las Juntas, y adelante está otro que llaman de los Capitanes, y la gran provincia de los Masteles, y la poblacion de Patia, que se extiende por un hermoso valle, donde pasa un río que se hace de los arroyos y rios que nascen en los más destos pueblos, el cual lleva su corriente a la mar del Sur. Todas sus vegas y campañas fueron primero muy pobladas; hanse retirado los naturales que han quedado de las guerras a las sierras y altos de arriba. Hacia el poniente está la provincia de Bamba y otros poblados, los cuales contratan unos con otros; y sin estos, hay otros pueblos poblados de muchos indios, donde se ha fundado una villa, y llaman a aquellas provincias de Chapancita. Todas estas naciones están pobladas en tierras fértiles y abundantes y poseen gran cantidad de oro bajo de poca ley, que a tenerla entera no les pesara a los vecinos de Popayán. En algunas partes se les han visto ídolos, aunque templo ni casa de adoración no sabemos que la tengan; hablan con el demonio, y por su consejo hacen muchas cosas conforme al que se las manda; no tienen conocimiento de la inmortalidad del ánima enteramente; mas creen que sus mayores tornan a vivir, y algunos tienen (según a mí me informaron) que las ánimas de los que mueren entran en los cuerpos de los que nascen; a los difuntos les hacen grandes y hondas sepulturas, y entierran a los señores con algunas sus mujeres y hacienda, y con mucho mantenimiento y de su vino; en algunas partes los queman hasta los convertir en ceniza, y en otras no más de hasta quedar el cuerpo seco. En estas provincias hay de las mismas comidas y frutas que tienen los demás que quedan atrás, salvo que no hay de las palmas de los pixivaes; mas cogen gran cantidad de papas, que son como*

turmas de tierra; andan desnudos y descalzos, sin traer mas que algunas pequeñas mantas, y enjaezados con sus joyas de oro. Las mujeres andan cubiertas con otras pequeñas mantas de algodón, y traen sus cuellos collares de unas mexquitas de fino oro y de bajo, muy galanas y vistosas. En la orden que tienen en los casamientos no trato, porque es cosa niñería; y así otras cosas dejo de decir por ser de poca calidad; algunos son grandes agoreros y hechiceros. Asimismo sabemos que hay muchas hierbas provechosas y dañosas en aquellas partes; todos los más comían carne humana. Fué la provincia comarcana a esta ciudad la más poblada que hubo en la mayor parte del Perú, y si fuera señoreada y subyugada por los ingas, fuera la mejor y mas rica, a lo que todos creen. Il poursuit dans le chapitre XXXIII : Desde la ciudad de Popayán hasta la villa de Pasto hay cuarenta leguas de camino, y pueblos que tengo escrito. Salidos dellos, por el mismo camino de Pasto se allega a un pueblo que en los tiempos antiguos fue grande y muy poblado, y cuando los españoles lo descubrieron asimismo lo era, y agora en el tiempo presente todavía tiene muchos indios. El valle de Patia, por donde pasa el río que dije, se hace muy estrecho en este pueblo, y los indios toda su población la tienen de la banda del poniente en grandes y muy altas barrancas. Lllaman a este pueblo los españoles el pueblo de la sal. Son muy ricos, y han dado grandes tributos de fino oro a los señores que han tenido sobre ellos encomienda. En sus armas, traje y costumbres conforman con los de atrás, salvo que estos no comen carne humana como ellos y son de alguna más razón. Tienen muchas y muy olorosas piñas, y contratan con la provincia de Chapanchita y con otras a ella comarcanas. Más adelante de este pueblo está la provincia de los Masteles, que terná o tenía mas de cuatro mil indios de guerra.

Cette description de Cieza de Leon avait pour nous beaucoup d'importance, car nous avions décidé d'emprunter la même route que lui.

I. — PROSPECTION DANS LA CORDILLÈRE OCCIDENTALE.

De Popayán, nous nous rendîmes au Tambo, petit village situé au pied de la Cordillère Occidentale et où se tient actuellement un des marchés les plus importants de la région. De là, le chemin qui mène au Patía se dirige vers le Sud-Ouest ; il laisse à main droite la région nommée Chisquio, qui est probablement le « Cochesquio » de Cieza de Leon ; la lagune mentionnée par le chroniqueur pourrait être celle qui se trouve à quelque deux kilomètres d'El Tambo. Là a été trouvée la statue que nous avons décrite dans le chapitre sur l'archéologie de Popayán. Nous n'avons pu identifier ni le village ni le río de Las Barrancas ; ils ont dû changer de nom. A Pandiguando, on trouve une bifurcation : un chemin descend au río Timbio qu'il atteint peu avant le confluent de ce dernier avec le Quilcacé, tandis que l'autre chemin monte vers la Cordillère. Pandiguando peut être considérée comme la limite méridionale du territoire des Indiens Chisquio qui appartiennent au groupe des Indiens de Popayán.

Nous suivîmes le chemin de la Cordillère qui passe en un lieu dit Las Juntas où le río Jejenes, affluent du río Timbio, reçoit les eaux de la quebrada de

Las Juntas. C'est peut-être le lieu mentionné sous ce nom par Cieza, bien que la population actuelle ne se compose que de blancs et de métis. Plus au Sud, à une dizaine de kilomètres, se trouve le petit village de La Paloma qui est porté sur plusieurs cartes sous le nom de Rendon. Toute la région entre Pandiguando et La Paloma n'a que très peu de vestiges archéologiques ; c'est une sorte de « no man's land ».

De La Paloma, un chemin part directement vers le Sud, tandis qu'un autre monte vers la chaîne principale de la Cordillère, longe le bassin du río Guabas et débouche en un point nommé Chicado, déjà en terre froide. Nous avons rencontré là des vestiges archéologiques : quelques fragments de céramique polychrome peinte trouvés dans un dépotoir indigène qu'on m'avait indiqué et des restes de céramique en plusieurs autres endroits. Il y existe un unique cimetière indigène, d'ailleurs peu important, et qui avait déjà été fouillé par des chercheurs d'or. Les tombes en sont peu profondes. Nous en avons examiné quatre : deux comportaient, à peu de profondeur, une chambre latérale assez mal construite, à laquelle on accédait par un puits ; les deux autres étaient de simples fosses de forme rectangulaire ; dans une de ces fosses se trouvaient quelques vases dont la plupart étaient brisés, mais pas d'ossements. Malheureusement, presque tous les objets que j'ai recueillis à Chicado se sont trouvés perdus par suite de la négligence du maire du Patía à qui je les avais confiés.

Face à Chicado, de l'autre côté d'un affluent du río Guabas, se trouve un territoire qui a certainement été occupé lui aussi par des indigènes, puisqu'on y a trouvé bon nombre de poteries et de pierres à moudre, mais où aucune tombe n'a pu être localisée. Après avoir passé une semaine dans ces parages, nous nous sommes dirigés vers la vallée du Patía, en direction Sud-Est. Pendant une dizaine de kilomètres, le chemin suit la bordure méridionale du bassin du río Guabas, puis il oblique vers le Sud, monte en direction du Cerro Alonso, un des massifs les plus élevés de la région, et franchit un col, laissant un peu plus bas vers l'Est, la source de la quebrada Sindagua. Au point le plus élevé du chemin on découvre, pour la première fois, la vallée du Patía. A quatre km. de là se trouve le petit village de Donalonso, en terre tempérée.

Nous sommes restés plus d'une semaine dans les environs de ce village, à la recherche de vestiges archéologiques. A proximité de la source de la quebrada Sindagua, dans un endroit d'où la vue embrasse un panorama de près de 300 km. de la Tetilla de Popayán au Nord, jusqu'au volcan de Pasto au Sud, se trouve un cimetière indigène que nous avons fouillé pendant trois jours. Nous avons ouvert quatre tombes, malheureusement sans grand résultat. Devant l'ouverture d'une chambre latérale, se trouvaient les fragments d'un grand vase d'un type que nous avons retrouvé plus tard dans la vallée du Patía ; mais, exception faite de ces fragments, nous n'avons rien découvert qui fournisse quelque indication sur le mode de vie des Indiens de la région. Toutes les tombes avaient déjà été ouvertes ; quelques ossements — d'ailleurs en assez mauvais état — qui se trouvaient dans la chambre de l'une d'elles, m'en ont fourni la preuve irréfutable : les os longs étaient empilés en tas les

uns sur les autres, alors que le crâne se trouvait tout au fond de la chambre. Cependant, la terre au-dessus des tombes était si homogène, si bien tassée, qu'il faut admettre qu'elles ont été violées à une époque apparemment très reculée ; nous sommes amenés à supposer qu'elles l'ont été par les Indiens eux-mêmes.

Nous nous sommes ensuite rendus au Sud de Donalonso, au Pan de Azucar, mont ainsi nommé en raison de sa forme en pain de sucre. Tout près du sommet, nous avons trouvé un petit cimetière indigène ; les tombes y avaient également déjà été ouvertes, mais probablement par des chercheurs d'or : il n'en subsistait que les excavations.

Toute cette région est ravagée par les fourmis, contre lesquelles les habitants organisent périodiquement de véritables expéditions. Pendant notre séjour, ils procédèrent à la destruction d'une fourmilière ; à l'intérieur, ils trouvèrent un plat indigène ; ils me racontèrent aussi que quelques jours auparavant, au cours d'un travail analogue, ils avaient déjà trouvé de la poterie, qu'ils avaient malheureusement cassée. Le plat était sans aucun doute ancien ; nous le leur avons acheté. Après examen attentif des fourmilières où les objets avaient été découverts, rien ne nous permit de supposer qu'elles occupaient l'emplacement d'anciennes tombes. Comment alors expliquer la présence de céramique ancienne dans ces fourmilières ? Comme les fourmis infestaient certainement déjà ces parages à l'époque où les Indiens les habitaient, et qu'elles détruisaient certainement aussi leurs plantations, il est possible qu'elles aient été l'objet d'un culte spécial, qu'on leur ait apporté des offrandes sous forme d'aliments présentés dans des plats, ou même qu'on leur ait offert des céramiques. Le plat trouvé en notre présence ne révélait aucune trace d'usage. En tout cas, il semble que les Indiens ne luttèrent pas contre les fourmis de la même manière que les gens d'aujourd'hui. Cela peut avoir une grande importance pour l'étude de la religion.

On trouve très fréquemment de la céramique en surface dans cette région. Nous avons pu nous procurer un fragment de statuette humaine — une jambe avec son pied — il fut malheureusement égaré avec les objets déjà mentionnés provenant de Chicado. La jambe présentait le développement exagéré du mollet, déformation artificielle qui semble être une caractéristique des peuples Karib. Rivet l'a observée dans le Sud de la Colombie et sur quelques objets trouvés dans la région de Timbio.

Au pied du Pan de Azucar s'étendent de vastes plaines couvertes de prairies naturelles qui descendent jusqu'au Patía. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les Indiens n'ont pas occupé ces plaines, du moins rien ne l'indique ; par contre, en de très nombreux points de la montagne, la présence de l'homme est prouvée par des débris de céramique. Entre autres, on y trouve des fragments à décoration gravée comparable à celle que nous avons rencontrée plus tard dans la vallée du Patía. Malgré l'abondance des vestiges, il ne nous a pas été possible de découvrir un seul cimetière.

Continuant notre exploration, nous avons suivi le chemin vers le Sud. On

traverse d'abord la Quebrada Oscura, affluent du río Sajandi. On passe par La Mesa, centre récemment fondé pour les besoins des planteurs de café. Après avoir traversé la Quebrada Colorada, autre affluent du río Sajandi, le chemin remonte le cours de ce río jusqu'au passage de Puente Tierra, branche latérale de la chaîne principale de la Cordillère, laquelle se trouve à peu de distance. A Puente Tierra naissent deux des sources du Sajandi ; la troisième, la plus importante, prend naissance au Paramillo qui fait partie de la chaîne principale. A une centaine de mètres de distance des deux sources du Sajandi, sur le versant opposé de Puente Tierra, naît le río Capitanes que le chemin suit à une certaine distance à travers des terrains beaucoup plus cultivés que du côté du Sajandi. Les habitants de ces régions sont sans exception des colons installés là depuis une quinzaine d'années ; nul descendant des anciens habitants n'y vit. Se séparant définitivement du río Capitanes, le chemin remonte de nouveau en terres froides pour déboucher au village de San Alfonso, également de fondation récente.

Aucun vestige archéologique ne se trouve dans les environs immédiats. Il faut redescendre dans le bassin du Capitanes, en climat tempéré, pour trouver, à proximité du río, des terrains travaillés par les anciens. Cette région est sans aucun doute celle que Cieza de Leon mentionne dans la « Crónica del Perú ». On y trouve une grande quantité de terre-pleins évidemment préparés en vue de la construction de maisons. De nos jours, les habitants mettent souvent au jour accidentellement des pierres à moudre, des haches de pierre, des fusaïoles en terre cuite, des fragments de poterie et, de loin en loin, des céramiques intactes d'une argile grossière. Les fusaïoles sont généralement décorées de petits points en creux ; nous en avons trouvé de semblables, plus tard, dans la vallée du Patía. Quelques rares tombes isolées ont été repérées, presque toutes à la surface du sol, à un mètre et demi de profondeur au maximum, mais jusqu'à présent on n'a jamais découvert de cimetière entier.

De l'autre côté du río Capitanes, où se trouve le village du même nom, presque abandonné de nos jours, toute la région qui s'étend entre la rive nord de la rivière et le mont Caspicaracho présente à peu près le même aspect archéologique. Au début de la conquête, les Espagnols ont exploité les mines d'or du Caspicaracho ; on trouve également partout des terre-pleins indigènes, et les nombreux fragments d'objet en pierre et en céramique, les haches et pierres à moudre, prouvent que la population y était assez dense. Cependant sur cette rive comme sur l'autre, tout cimetière semble faire défaut. On n'y trouve que quelques tombes isolées contenant de la céramique d'ailleurs grossière : plats et vases de grand format.

Au lieu dit Las Palmas, à flanc de coteau, se trouvent des constructions sans doute indigènes qui semblent disposées parallèlement. S'agirait-il de cultures en terrasses ? La végétation était si épaisse à la saison où nous nous trouvions là qu'il m'a été impossible de faire une étude approfondie du terrain ; il serait nécessaire de l'examiner à la fin de l'été, à l'époque où les habitants brûlent la brousse.

Beaucoup d'Indiens vivaient aussi plus au Sud, jusque dans la région du village moderne de Balboa. Il y a quelques années, pendant les travaux de nivellement de la grande place du village, des vases de grand format d'une céramique assez grossière ont été trouvés, ainsi qu'une statue en céramique, mais le villageois qui l'avait découverte l'avait depuis égarée, et nous avons dû nous contenter d'une description approximative. Selon ses dires, c'était un personnage debout, au ventre proéminent et portant une nariguera en forme de demi-lune.

2. — FOUILLES DANS LA VALLÉE DU GUACHICONO.

A Balboa, nous avons abandonné la Cordillère Occidentale pour descendre au río Patía que nous avons passé à gué. A cet endroit, la vallée est relativement large : il y a une quinzaine de kilomètres du fleuve jusqu'à la route principale de Popayán à Pasto qui parcourt la vallée. Nous avons consacré la deuxième partie de notre exploration à l'étude des bassins du Guachicono et du Patía en prenant pour centre El Bordo, chef-lieu de la municipalité du Patía. Ainsi que nous l'avons dit précédemment, ce village est situé à quelque 1.000 m. d'altitude sur le rebord méridional d'un plateau qui, de Piedrasentada au Nord jusqu'à El Bordo au Sud, sépare les deux fleuves sur une longueur d'une trentaine de kilomètres. Ce plateau est très aride et peu cultivé, et il en était sans doute de même avant la conquête, car on n'y voit peu de traces d'occupation ancienne. Par contre, les versants et les vallées sont riches en vestiges archéologiques.

Nous avons commencé nos fouilles dans la vallée du Guachicono à un site appelé El Goayaval, à 3 km. au Sud-Est de El Bordo. De petites élévations de 10 à 20 m. bordent le fleuve ; chacune contient une grande quantité de tombes ; Sur une première élévation nous en avons localisé une trentaine dont vingt avaient été antérieurement ouvertes par le guaquero qui m'accompagnait, et sept nouvelles que nous avons fouillées nous-mêmes.

Dans les vallées du Guachicono et du Patía, la localisation des tombes ne s'effectue pas de la même manière que dans la montagne. L'instrument par excellence des chercheurs d'or est la *media caña*, avec laquelle ils ramènent à la surface des mottes de terre retirées du fond. Dans les vallées au terrain sablonneux, il faut la remplacer par une barre de fer pointue ; celle-ci pénètre facilement à travers la couche végétale et dans le sable si celui-ci a été retourné à une époque plus ou moins lointaine, tandis qu'un terrain vierge résiste. Cette seconde méthode est beaucoup plus rapide que la première : dix essais avec la barre de fer ne prennent pas plus de temps qu'un seul avec la *media caña*.

Les sept tombes que nous avons ouvertes dans la première colline avaient à peu près toutes la même forme : un puits avec chambre mortuaire latérale. Aucune de ces tombes n'avait plus de 3 m. de profondeur au fond du puits, mais une de celles que le guaquero ci-dessus mentionné avait ouvertes précédemment dans la même colline descendait jusqu'à 14 m. La chambre latérale est creusée à un niveau inférieur au fond du puits. Un grand vase, scellé à la

glaise contre la paroi, obturait la communication entre le puits et la chambre, le col à l'intérieur de la chambre, la panse dans le fond du puits, en position légèrement inclinée par suite de la dénivellation.

La vallée du Guachicono, et, d'une façon générale, la région du Patía, est la seule, à ma connaissance, où un vase ait bouché l'entrée de la chambre mortuaire. Le fait qu'une partie du vase se trouve à l'intérieur et l'autre dans le puits a certainement une signification, peut-être symbolique, un rapport entre la vie et l'au-delà. Si notre hypothèse se révélait exacte, le puits représenterait la vie terrestre ou l'antichambre par laquelle le défunt devait passer avant d'accéder à l'autre vie. Conception très analogue à celle de la civilisation grecque où le défunt devait traverser le Léthé avant d'être admis à l'Hadès, séjour des morts. La même idée s'exprime dans une fresque découverte il y a quelques années à Tepantitlan (Teotihuacan) : un défunt, qui vient d'arriver au fleuve Cignanuapian, chante en l'honneur de Tlaloc, dieu de la pluie ; quand il aura traversé le fleuve, il arrivera au Tlalocan, lieu réservé aux victimes de l'eau, de la foudre et de certaines maladies (vénéériennes en particulier).

Parmi les grands vases qui obstruaient l'entrée des chambres latérales (pl. VII) nous avons distingué trois types. Les uns, noircis par la fumée, semblent avoir eu une utilisation domestique avant d'être placés là. D'autres, à engobe rouge, ne paraissent pas avoir servi. Le troisième type est caractérisé par une décoration peinte sur une couche d'engobe rouge ; les vases de ce type ne portent aucune trace d'usage. Dans chaque puits ne se trouve généralement qu'un seul grand vase d'un de ces trois types. Cependant la tombe n° 7 (fig. 23) en possédait deux ; l'un, à décoration peinte, a été trouvé dans le remblai qui comblait le puits, à 1 m. 30 de profondeur ; son col était cassé ; l'autre fermait l'entrée de la chambre latérale et portait des traces de fumée. Or, alors que toutes les autres tombes étaient individuelles, cette tombe n° 7 contenait les restes de deux morts. Vraisemblablement, à chaque mort correspondait un grand vase.

Les chambres latérales ont pour la plupart 2 m. à 2 m. 20 de long sur 1 m. à 1 m. 20 de large. Elles n'ont pas d'orientation fixe, leur position dépend plutôt de la configuration et des possibilités du terrain. Le mort y est généralement étendu dans le sens de la longueur, contre la paroi du fond, la tête vers celle de gauche. Dans la tombe n° 7 — celle qui contenait deux morts — l'un était étendu au fond, le second plus près de l'entrée de la chambre. Auprès de ce dernier, à hauteur des hanches, se trouvaient deux fusaïoles ; on peut supposer que ces restes étaient ceux d'une femme : aux environs immédiats de Popayán, dans les tombes de Chirimoyo, on enterrait les femmes avec leurs fusaïoles. Les restes d'un tissu végétal se trouvaient sur la tête de ce cadavre féminin. Quant au second mort, il avait une petite nariguera à l'emplacement du nez. Il se peut que ce mort ait été de sexe masculin, mais les os qui auraient pu nous renseigner avec plus de certitude étaient malheureusement trop détériorés pour qu'aucune étude anthropologique fût possible.

Chaque mort de cette tombe n° 7 avait auprès de lui un petit récipient ; en

général, on trouve un ou deux de ces petits récipients dans chaque chambre latérale, mais pas davantage. La tombe n° 2 faisait seule exception ; elle contenait cinq petits vases de formes très diverses, la plupart à décoration peinte. Le mort de cette dernière tombe portait en outre une nariguera de tumbaga en forme de spirale, seul objet contenant de l'or que nous ayons trouvé dans les tombes du Goayaval, bien que la région du Patía soit généralement considérée comme très aurifère. Cette nariguera indique probablement que le défunt occupait un certain rang dans la société, ce qui expliquerait assez bien qu'il ait été enterré avec un nombre exceptionnel de petits vases.

Dans deux tombes, une petite écuelle était collée contre le grand vase d'entrée et la chambre latérale ne contenait pas de petit vase. Même absence à l'intérieur des chambres de plusieurs tombes plus petites que les autres et très peu profondes — d'ailleurs plus ou moins détruites ; elles avaient sans doute été construites pour des enfants.

Nous avons également ouvert quatre tombes dans une seconde colline du Goayaval. Elles avaient, elles aussi, un puits et une chambre latérale, mais celle-ci était moins large que dans la première colline ; au lieu de 1 m. à 1 m. 20, elles n'avaient que 60 à 95 cm. La longueur était sensiblement la même.

L'une de ces tombes, enregistrée sous le n° 10 (fig. 24), avait un puits particulièrement vaste mais irrégulier et d'une profondeur de 3 m. 65. La paroi méridionale du puits formait un renforcement dans lequel était pratiquée l'ouverture par où il communiquait avec la chambre latérale. Le mort de cette tombe était entièrement enveloppé d'un tissu végétal qui tomba en poussière au contact de l'air ; c'était sans doute un tissu confectionné avec des feuilles de bambou ou de l'iraca. Un seul petit vase se trouvait à l'intérieur de la chambre ; c'est une céramique très fine dont la panse est décorée dans la partie supérieure de motifs géométriques. Au fond se trouvait une matière qu'on n'a malheureusement pas pu analyser. S'agissait-il de dépôts de chicha de maïs ?

Il ne restait que très peu d'ossements dans cette tombe ; cependant, il a été possible d'établir la taille du défunt : il mesurait 1 m. 58. Un autre, celui de la tombe n° 9, semble avoir mesuré 1 m. 52. Il faut se garder de tirer des conclusions hâtives de ces deux exemples ; toutefois ces chiffres donnent une idée approximative de la stature des Indiens de cette région.

La tombe n° 11 (fig. 25) présentait la particularité de communiquer avec l'extérieur par trois puits : un puits ordinaire par lequel nous sommes descendus, qui avait une profondeur de 1 m. 90 et dont la communication avec la chambre latérale était obstruée, comme partout ailleurs, par un grand vase, et deux autres puits qui débouchaient dans la voûte supérieure de la chambre et n'étaient pas obstrués par de grands vases. On est porté à croire que ces deux derniers puits ont été creusés postérieurement à la construction de la tombe. C'est la seule tombe à entrées multiples que nous ayons trouvée dans la région du Guachicono.

Dans une troisième colline de la vallée du Guachicono, où des fouilles avaient déjà été faites précédemment, nous avons encore ouvert six tombes au lieu

dit Corinto, à quelque 2 ou 3 km. au Nord du Goayaval. Là aussi les chambres latérales étaient moins larges que dans la première colline, mais les tombes contenaient les mêmes éléments : grand vase d'entrée obturant l'accès de la chambre latérale, et vases de dimensions plus réduites, déposés à l'intérieur de la chambre, en nombre limité.

Le mort de la tombe n° 16 (fig. 26) — le seul de cette colline dont l'état de conservation des os permettait une mensuration — avait 1 m. 57. Il était couvert d'un tissu végétal comme celui de la tombe n° 10. On a trouvé en outre à côté de son bras droit un petit sifflet de céramique en forme de toupie, et un coquillage. Les sifflets de cette forme et les coquillages percés d'un trou de suspension sont fréquents chez plusieurs tribus d'Indiens. Des sifflets semblables ont été trouvés à différentes reprises aussi bien dans la vallée du Cauca que dans celle du Patía. On a également trouvé des coquillages dans des tombes de la région de Popayán.

Mentionnons que peu après notre départ, le guaquero qui nous avait accompagnés a fait encore quelques fouilles sur la rive gauche du río Guachicono. Nous ne savons malheureusement pas si les tombes y avaient la même forme que sur la rive droite, mais la céramique est du même type qu'à El Goayaval et Corinto. En outre, le guaquero y a trouvé quelques narigueras en or, les unes en forme de « caracoli », les autres en forme de spirale.

A quelques kilomètres au Sud du Goayaval, mais toujours dans le bassin du río Guachicono, se trouve un site appelé Bamba. Il se peut que ce nom soit une réminiscence de la province de Bamba dont parle Cieza de Leon dans sa description de la région : *hasta el poniente esta la provincia de Bamba*. Nous n'avons pas pu la visiter et nous ignorons si le style des tombes et des poteries y est le même qu'au Goayaval. S'il en était ainsi, on serait autorisé à dire qu'El Goayaval, où l'on construisait des tombes aux grands vases d'entrée à décoration peinte, faisait partie de la province de Bamba.

3. — FOUILLES DANS LA VALLÉE DU PATÍA.

Après nos fouilles dans la vallée du Guachicono, nous entreprîmes une étude de la vallée du Patía. La configuration du terrain y est à peu près identique : le fleuve est bordé sur ses deux rives par de petites élévations où se trouvent généralement les cimetières des populations anciennes. Nous avons fait différentes prospections ; les unes sur la rive occidentale légèrement au Nord de l'embouchure du río Capitanes, les autres sur la rive orientale, en face de l'embouchure du río Sajandi. Les tombes ne sont généralement pas très profondes, 1 ou 2 m. au plus. Les moins profondes n'ont pas de chambre latérale ; le cadavre y est simplement déposé au fond du puits. Un grand nombre de ces tombes ne contiennent pas de céramique. Au cours d'une de ces fouilles, à Yeguerizo, nous avons trouvé une fusaiïole décorée de petits points en creux identique à celles que nous avons rencontrées auparavant dans la montagne, à Capitanes et au Caspicaracho. Nous avons ouvert deux tombes à cet endroit. Elles n'avaient

pas de chambre latérale, mais un simple puits de quelque 2 mètres de profondeur, élargi au fond pour permettre d'y coucher un cadavre. Il ne s'y trouvait aucun objet. La fusaïole mentionnée ci-dessus a été trouvée dans le remblai sablonneux.

Tout près de Yeguerizo se trouve un cimetière indigène. Malheureusement, un Noir qui vit sur ces terrains nous a refusé l'autorisation d'y faire les fouilles que nous aurions souhaitées. Plusieurs tombes avaient été auparavant ouvertes à cet endroit, et, d'après ce qu'on m'en a dit, la céramique exhumée n'était pas décorée.

Pendant des travaux sur la rive occidentale du río Patía, au Nord de l'embouchure du río Capitanes, dans l'hacienda de Dos Montes, nous avons trouvé de la poterie avec décoration gravée (pl. IX, 1 et 5). De plus, une tombe contenait un fragment de grand vase du même type que les fragments rencontrés auparavant à proximité de la source de la quebrada Sindagua (pl. IX, 10). Une tombe voisine possédait deux puits ; celui par où nous sommes descendus avait 2 m. de profondeur ; large à fleur de terre, il se rétrécissait à mi-hauteur pour former une plate-forme ; il s'était effondré et le remblai avait rempli la chambre latérale. Une quantité de tessons, dont quelques-uns à décor gravé, se trouvaient placés contre la paroi par laquelle nous avions pénétré dans la chambre, entre autres un petit pot à col étroit (pl. IX, 3) et une écuelle entière (pl. IX, 2). Du même côté subsistaient quelques os longs, très détériorés, mais le crâne faisait défaut. Contre le mur du fond se trouvait une autre écuelle. La communication entre la chambre et l'autre puits, tout près de la chambre, était obturée par un grand vase, le col tourné vers le haut (pl. IX, 9). La chambre construite dans la roche avait été creusée plus profondément que le puits. L'existence d'une fausse entrée, la disposition des récipients à l'intérieur de la chambre et l'absence de crâne, prouvaient que cette tombe avait déjà été visitée.

La céramique du Patía est généralement plus lourde que celle du Guachicono. Elle est moins décorée : nous n'avons trouvé dans cette vallée aucune poterie polychrome peinte ; la décoration est généralement gravée et ressemble à celle qu'on trouve en surface dans la Cordillère Occidentale, au Sud-Ouest du Pan de Azucar.

La forme de la chambre latérale est plus sommaire et moins parfaite dans la vallée du Patía que dans celle du Guachicono ; pourtant, le sous-sol est le même dans les deux cas : une couche de terre végétale plus ou moins épaisse repose sur une couche de sable où sont creusées les chambres latérales. Dans quelques rares endroits seulement on rencontre une terre rouge et argileuse ; les tombes sont alors plus profondes et mieux construites ; mais nous n'avons vu qu'un seul cimetière de ce type au site dit Campo Alegro et il avait déjà été complètement fouillé par des chercheurs d'or.

Fait curieux, nous n'avons découvert aucun terre-plein dans les vallées, alors que nous en avons si fréquemment rencontré dans la Cordillère. Parmi le matériel de surface, si nous n'avons pas trouvé de haches de pierre, nous

avons par contre ramassé d'assez nombreux fragments de pierres à moudre. Les tombes abondent, nous supposons qu'il y en a encore des milliers non prospectées dans les nombreuses collines qui bordent les fleuves.

En comparant le matériel mis au jour d'une part dans les vallées et d'autre part dans la Cordillère Occidentale, on est amené à conclure que les éléments qui se trouvent dans les unes font défaut dans l'autre, et vice versa : beaucoup de tombes dans les vallées, presque pas de tombes dans la Cordillère ; de nombreux terre-pleins dans la Cordillère, pas de terre-pleins dans les vallées ; beaucoup de haches de pierre dans la Cordillère, pas de haches dans les vallées ; un grand nombre de tessons en surface dans la Cordillère, peu de tessons dans les vallées. Les pierres à moudre sont les seuls objets qu'on trouve aussi bien dans les vallées que dans la Cordillère.

Cette constatation nous incite à émettre l'hypothèse que les Indiens habitaient, dans la Cordillère, en climat tempéré, et ne descendaient dans les vallées torrides et plus ou moins malsaines que pour y enterrer leurs morts. Ainsi s'expliquerait l'absence, dans les vallées, d'outils de travail comme les haches de pierre. La présence de pierres à moudre ferait supposer que les Indiens y campaient un certain temps, s'abritant sans doute, puisque les terre-pleins font défaut, sous des huttes de branchages suffisantes dans ces vallées au climat chaud et relativement sec. Une fois le mort enterré, ils remontaient dans les régions plus fraîches, emportant avec eux les haches et autres outils dont ils s'étaient servis pour la construction des tombes, mais abandonnant sur place les pierres à moudre difficilement transportables.

Cette hypothèse nous semble confirmée par une comparaison entre la céramique des vallées et celle de la Cordillère. Le détail de la décoration est souvent le même dans les deux cas, tel le décor gravé sur les vases de l'hacienda de Dos Montes et sur les tessons trouvés en surface au Pan de Azucar. Quant aux vases si caractéristiques de grand format à panse globulaire, qui obstruent l'entrée des tombes dans les vallées, nous en avons également trouvé en montagne, près de la source de la rivière Sindagua, à Capitanes et à Balboa.

Toute cette région, montagne et vallées, aurait donc été habitée par un même peuple, qui devait être nombreux si l'on en juge par les multiples vestiges recueillis sur un territoire très étendu. L'acharnement avec lequel les Patía attaquaient les Espagnols quand ceux-ci passaient par la vallée trouve peut-être son explication dans leur volonté de ne pas laisser profaner la terre sacrée de leurs cimetières.

4. — FOUILLES AU CONFLUENT MAYO-PATÍA.

La population dont nous venons de parler ne vivait sans doute pas exclusivement aux environs des vallées du Patía et du Guachicono ; quelques vestiges prouvent qu'elle s'est étendue plus loin vers le Sud. A partir du confluent du Mamaconda, qui marque la limite méridionale de la vallée du Patía, le fleuve se fraie un chemin entre des montagnes plus ou moins élevées. Dans

cette partie de son cours, son principal tributaire oriental est le río Mayo. A la recherche de l'emplacement du Pueblo de la Sal, dont Cieza de Leon parle à plusieurs reprises et qui était encore en pleine activité au début de la conquête, nous nous installâmes pendant quelque temps à proximité de l'embouchure du río Mayo où se trouvent plusieurs sources salées, en partie exploitées, actuellement. Il y a là plusieurs plateaux dont l'altitude varie entre 40 et 50 m. au-dessus du niveau du Patía, et dont les trois principaux se trouvent : deux sur la rive orientale, le Villacrés au Nord et le Remolino au Sud, séparés l'un de l'autre par le río Mayo, et le troisième, le Cumbitara, sur la rive occidentale (pl. X, 1). Ce dernier présente un certain nombre de terrasses. Les vestiges archéologiques abondent dans les trois plateaux, pierres à moudre et tombes ; malheureusement les chercheurs d'or et les habitants des villages voisins en ont enlevé une grande partie, surtout à Cumbitara. Le climat est torride et sec et la terre aride. La végétation se résume à quelques cactées que la population locale appelle *tuna* et *cardo* — dont les fruits sont d'ailleurs délicieux, surtout ceux du *cardo*. Ces plateaux, presque complètement déserts, ne permettent qu'à quelques troupeaux de chèvres appartenant aux gens des environs d'y paître.

Nous avons ouvert quelques tombes à Remolino et à Cumbitara. Celles du Remolino sont construites dans le sable (pl. X, 3, 4). Elles comportent, comme dans la vallée du Guachicono, un puits communiquant avec une fosse où la dépouille du mort est déposée, mais cette fosse, creusée directement au-dessous du puits et non latéralement comme les chambres du Guachicono, est beaucoup moins large, dépassant à peine les dimensions du puits. Dans une de ces tombes, mais dans une seule, nous avons trouvé un grand vase d'entrée bouchant exactement l'ouverture ovoïde par laquelle la fosse communiquait avec le puits ; par sa forme globulaire, cette pièce rappelle beaucoup les vases d'entrée des tombes du Guachicono et du Patía. Dans la même tombe, un plat unique était déposé auprès du mort. Nous avons trouvé un second plat, à décoration peinte, dans une autre tombe qui n'avait pas de vase d'entrée. Dans de nombreuses tombes se trouvaient des pierres à moudre, entières ou en fragments.

Les tombes du Cumbitara avaient déjà pour la plupart été violées. Celles que nous avons ouvertes étaient de simples fosses. Nous n'y avons trouvé aucun objet de céramique entier, mais plusieurs fragments qui, de toute évidence, avaient été intentionnellement brisés par les Indiens eux-mêmes : entre autres une moitié de vase appliquée contre une pierre à moudre (pl. X, 2). Nous avons également trouvé un de ces récipients en pierre qu'on appelle généralement *churume* dans la région : c'est une pierre qui porte au centre une cavité creusée et qui ne pouvait évidemment pas servir à moudre.

A Cumbitara, on rencontre en surface beaucoup de fragments de céramique peinte. Le décor se compose de motifs de lignes parallèles, généralement rouges, mais quelquefois blanches sur fond jaunâtre.

Dans l'ensemble, cette exploration a été plutôt décevante, puisque nous

n'avons pas pu déterminer avec certitude l'emplacement qu'occupait Pueblo de la Sal. Peut-être se trouvait-il dans ces parages, bien que la pauvreté de la région et les vestiges trouvés ne concordent guère avec les descriptions.

Au cours du même voyage, nous avons visité aussi la région située entre Taminango et La Union (Nariño), qui fut probablement peuplée par les Quillacingas. Elle fait partie des ramifications occidentales de la Cordillère Orientale, au Sud du río Mayo. On avait déjà trouvé au site El Carmen des vestiges indigènes anciens. C'est ainsi que nous avons pu nous procurer deux vases de forme globulaire du même type que ceux de la vallée du Patía et du Guachicono. Ils sont décorés de peintures rouges (fig. 18). Leur parenté avec la céramique du Guachicono ne fait pas de doute. Ces vases sont actuellement au Museo Arqueológico de Popayán, ainsi qu'une pierre à moudre qui se distingue des autres par un animal sculpté en relief sur un des côtés ; il s'agit peut-être de la stylisation d'un tapir avec son museau en forme de trompe. A El Carmen on trouve aussi assez fréquemment des haches de pierre semblables à toutes celles de cette zone. Un vase globulaire de la région de La Union porte une face humaine en relief à la hauteur du col. Cette région réserve peut-être des surprises à ceux qui l'exploreront plus complètement.



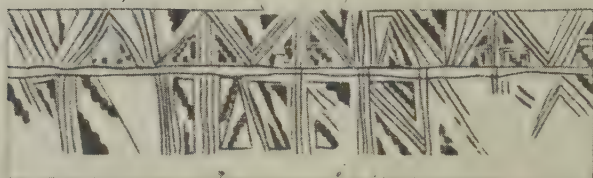
FIG. 18. — Vase en céramique avec décoration peinte.

Examinons finalement, d'après le matériel trouvé, les rapports qui ont pu exister entre la vallée du Patía et les régions avoisinantes du Nord et du Sud. La céramique du Patía se rapproche de celle de Popayán ou des Pubenes par la grossièreté des poteries, la forme conique ou tronconique de la fusaïole qui souvent porte des motifs gravés, et la forme en spirale ou en « caracoli » de la nariguera. La céramique fine du Guachicono, qui se trouve parfois côte à côte avec de la céramique grossière, est sans doute un apport du Sud ; la céramique des Indiens Pasto, qu'on trouve jusque dans la région du Carchi, est déjà beaucoup plus fine que celle de Popayán. Il n'est même pas exclu que l'influence de la céramique du Pérou, une des plus fines d'Amérique, se fasse sentir dans la céramique du Patía et même plus au Nord, dans celle de la vallée du Cauca et à Tierradentro. Cette influence ne s'est peut-être pas exercée directement, mais à travers des régions intermédiaires comme celles des Pastos. Par exemple, parmi les céramiques de la vallée du Patía qui auraient plutôt leur origine dans le Sud, citons la coupe à pied avec décoration intérieure peinte. Ce type de coupe, fréquent au Pérou, se retrouve dans la région de Pasto. Au Nord, au delà de la vallée du Patía, les coupes à pied n'ont plus de décoration peinte.

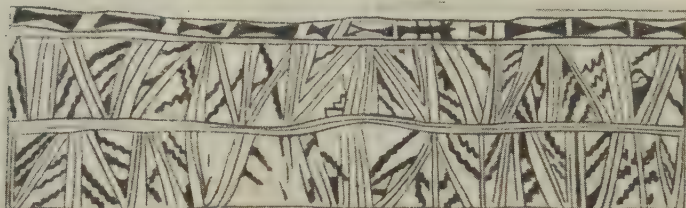
a



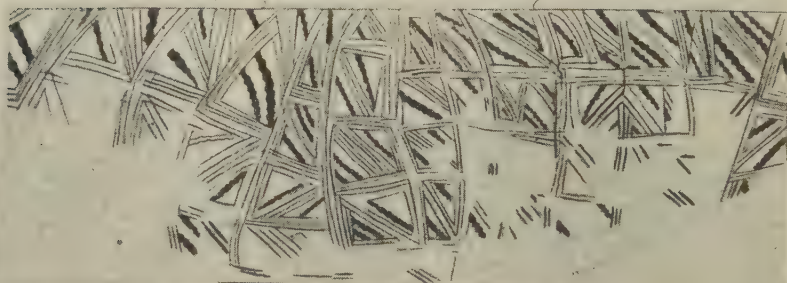
b



c



d



e



FIG. 19. — Décors déroulés, peints sur des vases en céramique de la vallée du Río Guachicono.

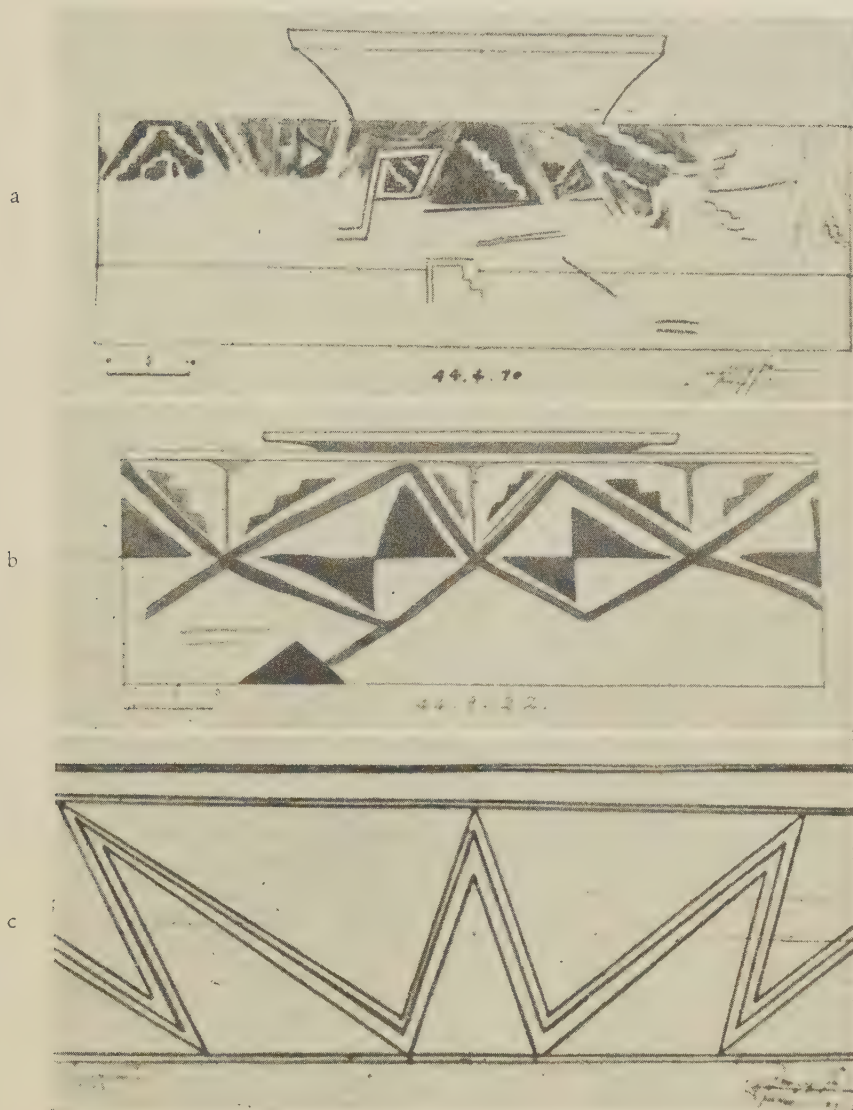


FIG. 20. — Décors déroulés, peints sur des vases en céramique de la vallée du Río Guachicono.

Enfin il semble que des points communs existent entre les fresques des constructions souterraines de Tierradentro et les motifs peints sur les céramiques du Guachicono. Dans les deux cas, il s'agit de motifs géométriques où le rouge domine. Mais notre attention a été retenue par une analogie plus curieuse. Dans les tombes de Tierradentro, le nombre de niches varie entre 3, 4 et 7.

Or, on trouve aussi généralement sur la céramique du río Guachicono 3, 4 ou 7 motifs peints. Il n'y a peut-être qu'une rencontre sans aucune signification particulière. Mais si nous retrouvions ces mêmes nombres dans d'autres cas, s'il apparaissait qu'ils faisaient l'objet d'une certaine préférence, alors nous serions en présence d'un très intéressant élément culturel commun aux deux régions.

La céramique du Patía représente, ceci nous paraît désormais certain, un trait d'union entre le Sud et le Nord dont elle a subi la double influence. Cette mise au point confirme notre hypothèse première selon laquelle le Patía aurait été un lieu de passage entre le Sud et le Nord, la route la plus fréquentée qu'auraient suivie les différentes migrations, parce que c'était la plus courte et la plus praticable.

Les explorations archéologiques dans le Patía ont à peine commencé. Les travaux futurs confirmeront ou infirmeront cette thèse que nos investigations ont jusqu'ici renforcée.

DESCRIPTION ET INVENTAIRE DES TOMBES FOUILLÉES DANS LA VALLÉE DU RÍO GUACHICONO

SITE : EL GOAYAVAL.

1^{re} Colline.

Tombe n° 1 (fig. 21) :

Hauteur du puits : 233 cm. Le puits est de coupe à peu près rectangulaire : 92×75 cm. La communication avec la chambre latérale se trouve au fond du puits, dans la paroi sud-est, mais surhaussée par une marche de 15 cm. L'ouverture a 50 cm. de large. Elle est bouchée par un grand vase ($1^1 = 44.4.1$) qui a été cassé par un éboulement. De la terre glaise noire, non cuite (mélange d'argile et de sable) fixe la panse du vase aux bords de l'ouverture. Le vase est en position légèrement inclinée, sa partie supérieure avec le col déborde à l'intérieur de la chambre latérale.

L'ouverture se trouve en haut de la chambre qui s'enfonce à une profondeur de 114 cm. sous le vase. La paroi opposée est en voûte. La chambre mesure 205 cm. de long sur 108 cm. de large. Le mort est étendu contre la paroi du fond, la tête à gauche, par rapport à l'entrée. Les traces des ossements — qui ne se sont pas conservés — couvrent une longueur de 130 cm. Presque au centre de la chambre, à 80 cm. de l'emplacement de la tête, se trouve un pot à panse globulaire ($2 = 44.4.2$) qui a la même forme que le vase d'entrée, mais de dimensions plus réduites.

Tombe n° 2 (fig. 21) :

Hauteur du puits : 288 cm. Le puits est de coupe irrégulière : côté nord : 65 cm.; côté ouest : 55 cm.; côté sud : 70 cm.; côté est : 45 cm. La communication avec la chambre latérale se trouve tout au fond du puits, dans la paroi nord. Elle mesure 49 cm. de haut sur 50 cm. de large. Elle est bouchée par un grand vase qui porte

1. Les chiffres 1, 2, 3... 31 correspondent aux chiffres entourés d'un cercle sur les plans et élévations des tombes, fig. 21 à 26.

des traces de fumée (3 = 44.4.3) et dont la panse occupe un peu plus que la largeur du puits. Ce vase est fixé contre la paroi d'entrée et le fond du puits avec de la terre glaise noire séchée. Le vase est en position légèrement inclinée, sa partie supérieure

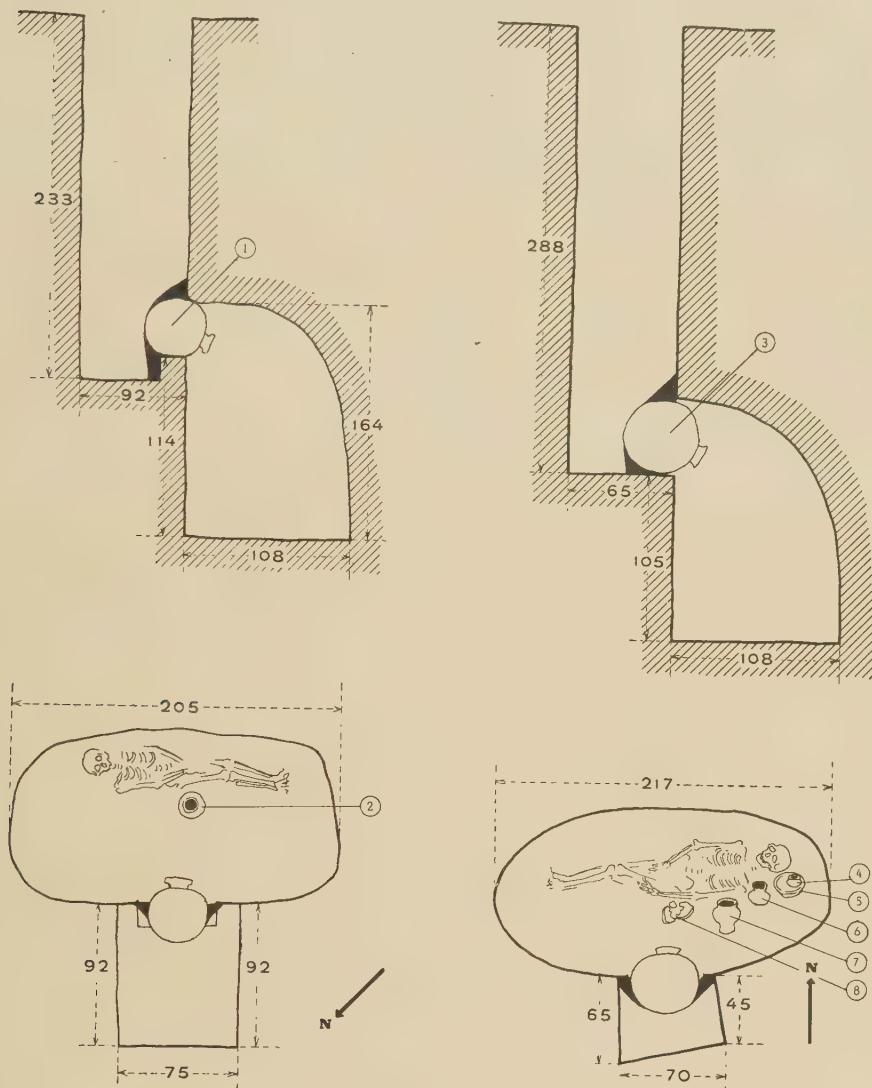


FIG. 21. — Élévation et plan des tombes nos 1 et 2.
El Goayaval, vallée du Río Guachicono.

avec le col déborde à l'intérieur de la chambre latérale. L'ouverture se trouve en haut de la chambre qui s'enfonce à une profondeur de 105 cm. sous le vase. La paroi opposée est en voûte. La chambre mesure 217 cm. de long sur 108 cm. de large.

Il y a eu très peu d'éboulement, la tombe est en bon état de conservation. Le mort est étendu, la tête à droite par rapport à l'entrée, c'est-à-dire à l'Est. Les traces d'ossements couvrent une longueur de 158 cm. Une petite nariguera de tumbaga (44.4.4) se trouve à l'emplacement du nez. Plusieurs poteries sont disposées le long du côté gauche du mort, de la tête à la hanche. A côté de la tête, une coupe à pied (5 = 44.4.8) (pl. VII, 8 et 12) dont l'intérieur est peint. Dans la coupe, une calotte (4 = 44.4.9) (pl. VIII, 3). A côté, à hauteur de l'épaule, un pot à panse globulaire à décor peint (6 = 44.4.7) (pl. VIII, 5 et fig. 20), auquel manque un fragment du col. Ensuite un vase à pied (7 = 44.4.6) (fig. 18) avec des dessins tout autour de la panse. Enfin, presque sous la porte d'entrée, des fragments d'une poterie (8 = 44.4.5) cassée par un éboulement.

Tombe n° 3 :

Cette tombe se trouve presque à fleur de terre. Du fait de sa faible profondeur, la chambre latérale a été totalement détruite. Bien moins grande que les précédentes, c'était sans doute une tombe d'enfant, encore qu'il ne s'y trouvât pas de restes de cadavre. Le vase d'entrée s'est conservé (44.4.10) (fig. 19, a). Il était placé dans la même position inclinée, mais il est plus petit que les précédents. On y relève quelques traces de peinture blanche.

Tombe n° 4 :

Hauteur du puits : 144 cm. Le puits est de coupe rectangulaire, mesurant 60 cm. sur les côtés sud-est et nord-ouest et 55 cm. sur les côtés sud-ouest et nord-est. Un vase se trouvait au fond du puits, dans la paroi sud-est, en position légèrement inclinée; il était cassé (44.4.11). Ce puits n'était pourvu d'aucune chambre. Apparemment la tombe avait été abandonnée avant achèvement. La présence du vase est difficilement explicable.

Tombe n° 5 (fig. 22) :

Cette tombe se trouve au centre de la colline.

Hauteur du puits : 212 cm. Le puits est cylindrique, seul exemple cylindrique trouvé dans la région et relativement large : diamètre : 102 cm. La communication avec la chambre latérale se trouve au fond du puits. L'ouverture a 45 cm. de haut et 40 cm. de large. Elle est bouchée par un grand vase (9 = 44.4.12) fixé au mur d'entrée et au fond du puits par de la terre glaise. Le vase est en position légèrement inclinée. Sous sa panse, dans le fond du puits, se trouve une écuelle retournée (10 = 44.4.13). Le puits débouche en haut de la chambre qui s'enfonce perpendiculairement à une profondeur de 127 cm. sous le vase. Du mur d'entrée à la paroi opposée, qui est la voûte, la chambre mesure 120 cm. de large et 220 cm. de long. Le cadavre est étendu dans le sens de la longueur, la tête à gauche par rapport à l'entrée. Il n'est accompagné d'aucun objet.

Tombe n° 6 (fig. 22) :

Cette tombe se trouve au centre de la colline, sur le flanc sud.

Le puits est de coupe carrée; il mesure 170 cm. de hauteur, 67 cm. de côté. La communication avec la chambre latérale est établie tout au fond du puits, dans la paroi sud. L'ouverture mesure 40 cm. de haut sur 46 cm. de large.

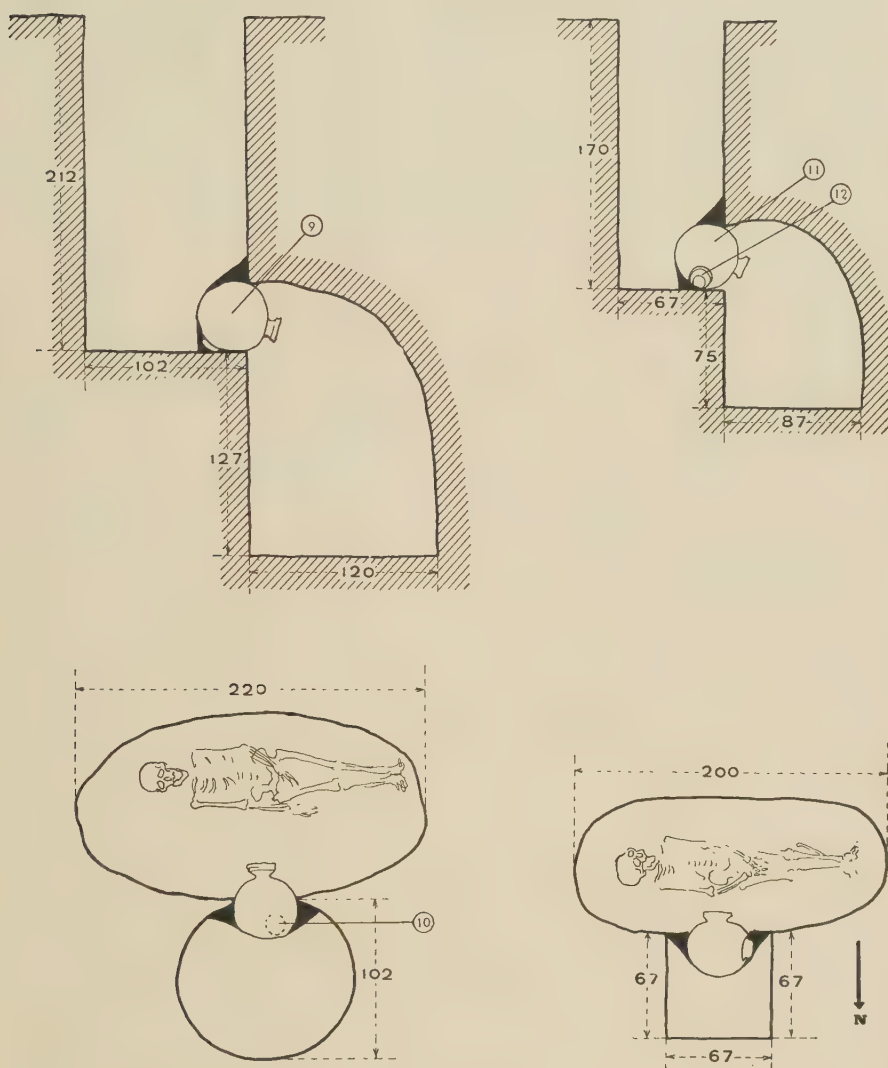


FIG. 22. — Élévation et plan des tombes nos 5 et 6.
El Goayaval, vallée du Río Guachicono.

Tombe n° 7 (fig. 23) :

Hauteur du puits : 275 cm. A mi-hauteur, à 129 cm. exactement de la surface, se trouve un grand vase d'entrée qui s'appuie à deux des parois du puits. Ce vase (I3 = 44.4.16) (pl. VII, 6), dont une partie du col manque et dont la panse est ornée de dessins, a sans doute été jeté dans le puits quand celui-ci a été comblé. La coupe du puits est un carré à peu près exact de 66 cm. de côté. La communication avec la chambre latérale se trouve tout au fond du puits dans la paroi sud-est.

L'ouverture mesure 41 cm. de haut sur 41 cm. de large. Elle est bouchée par un grand vase d'entrée (14 = 44.4.17) (pl. VII, 8) fixée au mur d'entrée par de la terre glaise.

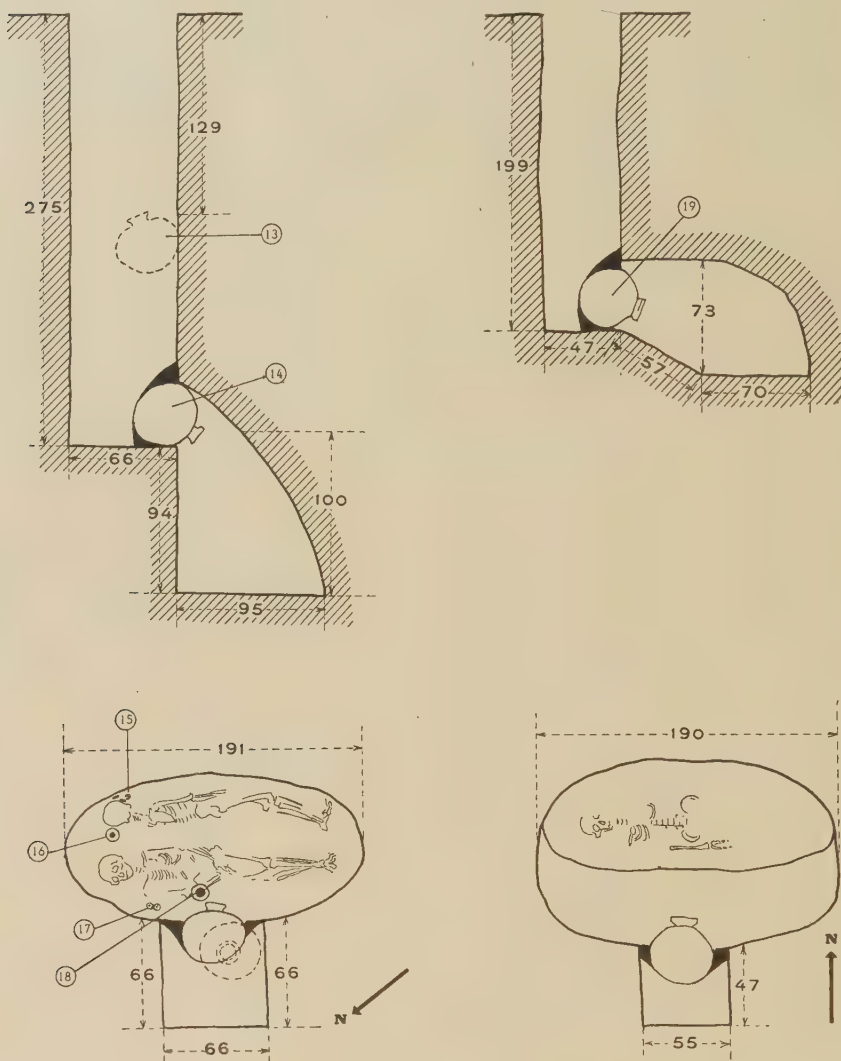


FIG. 23. — Élévation et plan des tombes nos 7 et 8.
El Goayaval, vallée du Río Guachicono.

Ce puits débouche en haut de la chambre qui s'enfonce perpendiculairement à une profondeur de 94 cm. sous le vase. Du mur d'entrée à la paroi du fond, la chambre a 95 cm. de large. Du Nord-Est au Sud-Ouest, elle a une longueur de

191 cm. Sa hauteur est de 100 cm. au centre. Cette tombe contient les restes de deux cadavres qui sont allongés l'un à côté de l'autre, la tête au Nord-Est. Le cadavre placé le plus près de l'entrée était couvert, à hauteur de la tête, d'un tissu végétal qui semble avoir été de la *caña brava*. Contre sa hanche droite, immédiatement sous l'entrée, se trouve un vase (18 = 44.4.18) (pl. VIII, 14) et à côté du bras droit, deux fusaïoles (17 = 44.4.19 et 20). Le second cadavre est étendu sur son côté gauche contre la paroi du fond. Près de la tête se trouvent deux morceaux de charbon et, à droite de la tête, un vase (16 = 44.4.21) plus petit que celui de l'autre cadavre. A l'emplacement du nez, une petite nariguera de cuivre (15 = 44.4.22).

2^e Colline.

La colline contenant les tombes suivantes est située à une centaine de mètres de la première.

Tombe n° 8 (fig. 23) :

Le puits est de coupe rectangulaire ; hauteur 199 cm., les côtés est et ouest ont 55 cm. ; les côtés sud et nord 47 cm. Il est donc très étroit. La communication avec la chambre latérale est établie tout au fond du puits, dans la paroi. Elle mesure 45 cm. de haut sur 41 de large. Elle est bouchée par un grand vase à dessins peints (19 = 44.4.23) (pl. VII, 2 et fig. 20, a) fixé contre la paroi, comme les précédents, avec de la terre glaise. La chambre ne s'enfonce pas perpendiculairement, mais par un plan incliné de 57 cm. de long. Du bas du plan incliné jusqu'à la voûte il y a 73 cm. de haut. Le mort était allongé dans le sens de la longueur, la tête penchée à droite. Un radius et quelques os de la colonne vertébrale étaient relativement en bon état. Aucun objet n'a été découvert à l'intérieur de la chambre.

Tombe n° 9 (fig. 24) :

L'orifice du puits se trouve à peine à 20 cm. de celui de la tombe n° 8. Le puits a une profondeur de 368 cm. Sa coupe est un quadrilatère irrégulier ; le côté sud-est a 63 cm. et le côté sud-ouest, 60 cm. La communication avec la chambre latérale est située au fond du puits ; l'ouverture mesure 45 cm. de haut sur 37 cm. de large. Elle est bouchée par un grand vase d'entrée (20 = 44.4.24) (pl. VII, 4) fixé avec la terre glaise contre la paroi nord-ouest.

Ce puits débouche en haut de la chambre qui s'enfonce perpendiculairement à 80 cm. de profondeur sous le vase. Du mur d'entrée à la paroi du fond, la chambre, assez étroite, n'a que 60 cm. de large. Dans le sens de la longueur, en direction Sud-Ouest-Nord-Est, elle mesure 160 cm. Sa hauteur maximum est de 110 cm. Le mort était étendu dans le sens de la longueur, la tête au Sud-Ouest. Les traces d'ossements couvraient 152 cm., ce qui indique à peu près la taille du défunt. Un vase (21 = 44.4.25) (pl. VIII, 13) était placé à droite de la tête.

Tombe n° 10 (fig. 24) :

Elle se trouve à 3 mètres de la tombe n° 8.

Le puits a une coupe irrégulière ; profondeur 365 cm ; au fond la paroi nord mesure 92 cm., la paroi est, 70 cm., la paroi ouest est divisée en deux parties concaves mesurant en tout 98 cm. Dans la paroi sud, la communication avec la chambre latérale est précédée d'une sorte de niche, d'une vingtaine de centimètres de pro-

fondeur. L'ouverture a 43 cm. en hauteur et en largeur. Elle est bouchée par un grand vase (22 = 44.4.26) (pl. VII, 3) en position légèrement inclinée, le col tourné vers l'intérieur de la chambre. Celle-ci, libre de tout éboulement, est creusée verti-

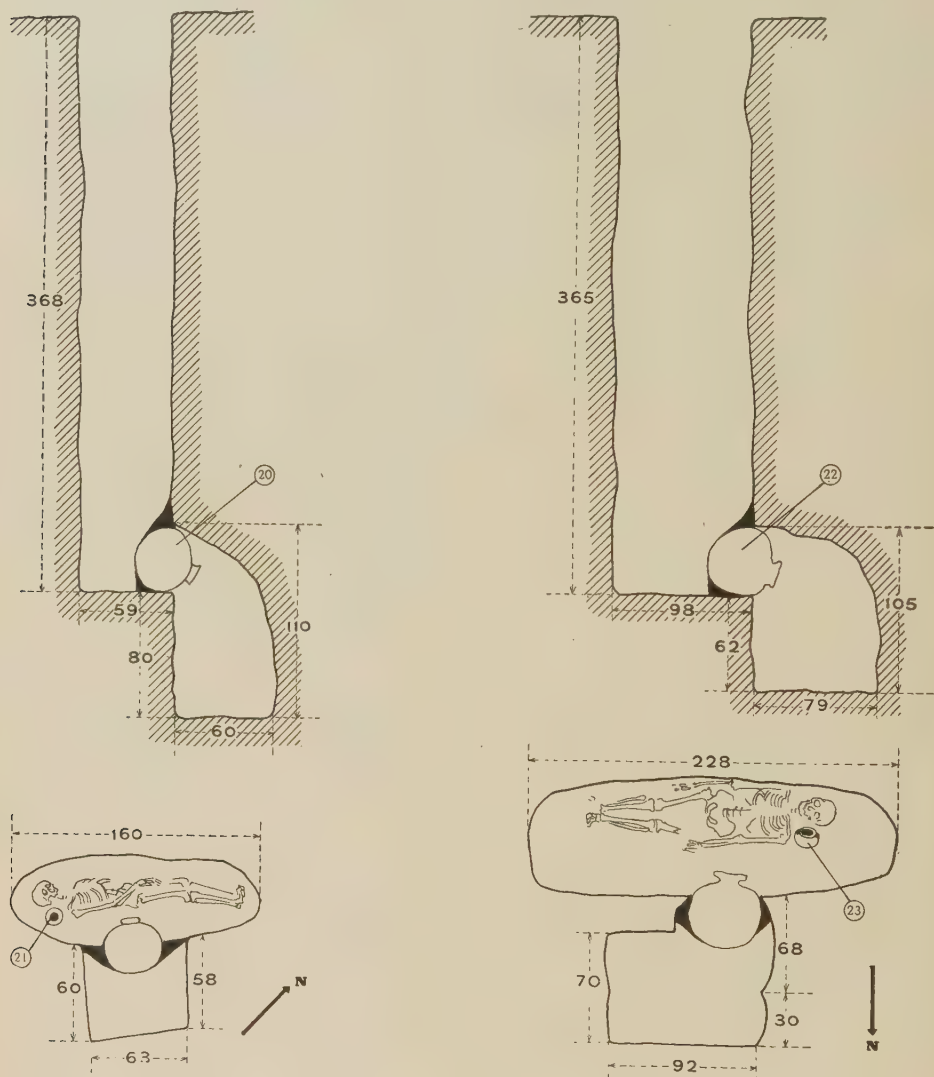


FIG. 24. — Élévation et plan des tombes nos 9 et 10.
El Goayaval, vallée du Río Guachicono.

calement à 62 cm. de profondeur sous le vase. Du mur d'entrée à la paroi du fond, la chambre mesure 79 cm. de large. Elle a 228 cm. de long en direction Est-Ouest, et 105 cm. de haut au point le plus élevé. Le cadavre est allongé contre le mur

du fond, la tête à l'Ouest. Il est entièrement couvert d'un tissu végétal qui semble être de la *caña brava* ou *iraca*. Les traces d'ossements couvrent une longueur de 158 cm. Le crâne est brisé. A gauche de la tête se trouve un vase (23 = 44.4.27) (pl. VIII, 1) muni de deux petites anses et décoré d'un motif géométrique peint. Ce vase est très léger ; à l'intérieur se trouvent des restes d'une matière indéterminée, peut-être un dépôt de chicha.

Tombe n° 11 (fig. 25) :

Cette tombe, située à 8 m. de la tombe n° 9, présente la particularité qu'on peut y accéder par trois puits. Premier puits : hauteur 190 cm. La communication avec la chambre latérale, au fond du puits, est bouchée par un grand vase (24 = 44.4.29). Le second puits débouche dans la chambre latérale en face du premier ; c'est par ce second puits que nous sommes descendus ; il n'était obstrué par aucun vase et il s'est éboulé à l'intérieur de la chambre. Le troisième puits, également sans vase, s'ouvre dans la paroi de la chambre située à gauche du puits avec un vase.

La chambre est creusée verticalement à 52 cm. de profondeur sous le vase. Du point où se trouve le vase jusqu'à la paroi d'en face, il y a une largeur de 95 cm. De la paroi où s'ouvre le troisième puits jusqu'à celle d'en face, il y a une longueur de 200 cm. La chambre a 110 cm. de haut. Le mort est étendu dans le sens de la longueur. Par suite de l'éboulement, les ossements sont brisés. Une écuelle (25 = 44.4.28) (pl. VIII, 9) placée à hauteur de l'épaule gauche du cadavre est pourtant restée intacte.

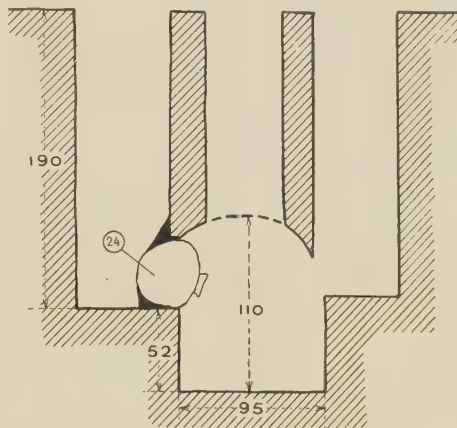


FIG. 25. — Élévation et plan de la tombe n° 11.
El Goayaval, vallée du Río Guachicono.

SITE : CORINTO.

Pendant les journées des 22 au 24 juin 1944, nous avons fouillé un troisième cimetière dans une colline située à proximité d'une petite rivière appelée Quebrada de Barbacoas, tributaire du río Guachicono non loin du chemin El Bordo-Pont de Guachicono-Bolivar, à environ 4 km. de El Bordo. Quelques-unes des tombes de ce cimetière avaient déjà été ouvertes.

Tombe n° 16 (fig. 26) :

Elle se trouve au sommet de la colline.

Hauteur du puits : 285 cm. C'est un puits assez étroit dont la coupe représente un trapèze de 41 cm. pour le côté nord, 47 pour le côté sud et 50 pour les deux côtés est et ouest. Dans le remblai qui comblait le puits se trouvaient des tessons

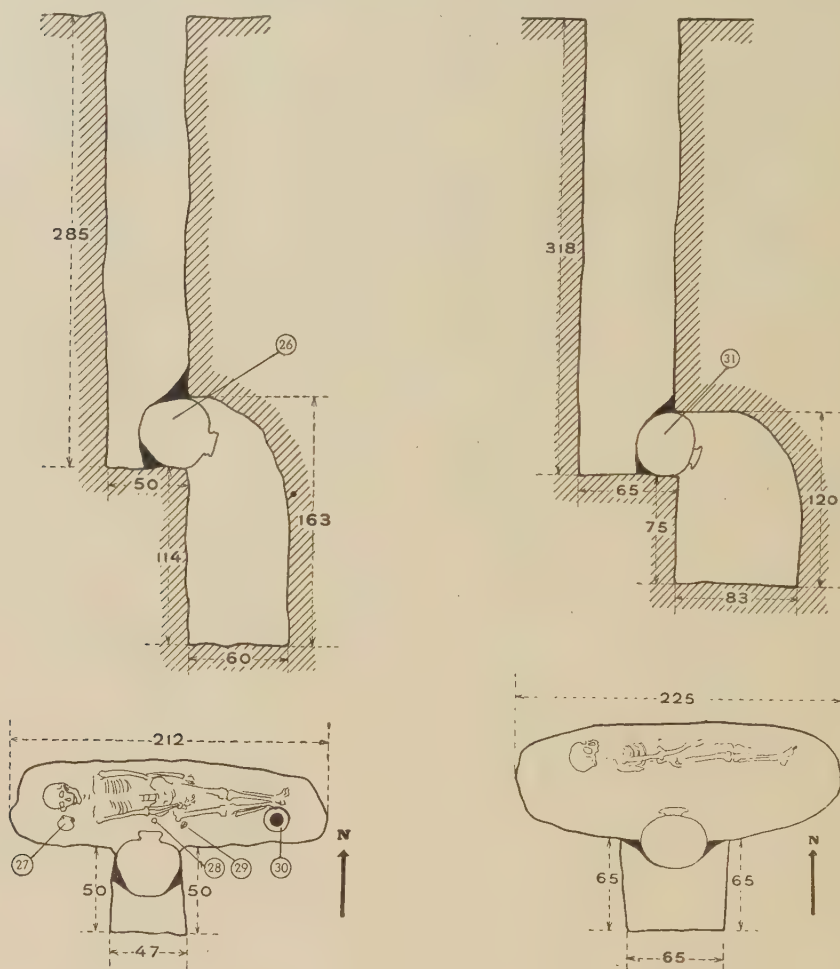


FIG. 26. — Élévation et plan des tombes n°s 16 et 19. Corinto, Quebrada de Barbacoas.

d'une grande poterie portant des traces de fumée. La communication avec la chambre latérale se trouve au fond du puits sur la paroi nord, qui, à cet endroit, mesure 4 cm. de plus, ce qui permet une ouverture de 45 cm. de large sur 49 cm. de haut. Cette ouverture était bouchée par un grand vase à dessins peints (26 = 44.4.30) (pl. VII, 7 et fig. 20, d) fixé aux parois par de la terre glaise.

La chambre latérale est creusée perpendiculairement sous le vase jusqu'à une profondeur de 120 (ou 114 ?) cm. Elle est relativement étroite : du mur d'entrée à la paroi d'en face, il n'y a que 60 cm. En longueur, c'est-à-dire de l'Est à l'Ouest, elle mesure 212 cm. Sa hauteur maximum, au-dessus du vase, est de 163 cm.

Les ossements étaient complètement réduits en poussière, mais les traces qu'ils avaient laissées sur le sol permettaient de conclure que le mort avait été étendu, la tête à l'Ouest, contre la paroi nord, qu'il était vêtu d'un tissu végétal et qu'il mesurait approximativement 157 cm. Entre les restes du mort et le mur d'entrée se trouvaient plusieurs poteries : à côté de la tête, un petit vase à deux anses à décor peint (27 = 44.4.32) (pl. VIII, 4), à côté des pieds un autre vase (30 = 44.4.31), le long du bras droit, un petit sifflet (28 = 44.4.33) (pl. VIII, 6) et plus bas, un caracol (29 = 44.4.34).

Tombe n° 17 :

Elle se trouve au centre de la colline.

Hauteur du puits : plus de 2 m. Au fond du puits, un crâne seul, en assez mauvais état. Pas de chambre latérale.

Tombe n° 18 :

Le puits par lequel nous avons pénétré dans cette tombe était informe ; la terre en avait été minée par plusieurs fourmilières. Il débouchait au fond de la chambre latérale, sans vase d'entrée. Le véritable puits peu profond débouchait en face, et il était fermé par un grand vase aujourd'hui cassé.

La chambre latérale est très petite ; elle est creusée en direction Sud-Ouest-Nord-Est. Aucune poterie ne s'y trouvait.

Au cours des travaux de dégagement, nous avons touché une autre tombe du côté nord-ouest (cf. tombe n° 21).

Tombe n° 19 (fig. 26) :

C'est celle qui est située le plus bas dans cette colline.

Hauteur du puits : 318 cm. Les parois sud, est et ouest mesurent toutes trois 65 cm. de large ; la paroi nord 75. L'ouverture par où le puits communique avec la chambre latérale se trouve au fond dans la paroi est ; elle mesure 45 cm. de haut sur 48 de large. Elle est bouchée par un grand vase à décor peint (31 = 44.4.35) (pl. VII, 5 et fig. 19, c) fixé aux bords avec de la terre glaise.

La chambre latérale est creusée perpendiculairement, sous le vase, à une profondeur de 75 cm. Elle a 83 cm. de large du mur d'entrée à la paroi d'en face et 225 cm. de long de l'Ouest à l'Est ; sa hauteur maximum à l'entrée est de 120 cm. Le mort était étendu contre le mur opposé à l'entrée, la tête à l'Ouest. Aucun objet n'a été trouvé dans la chambre qui était en partie comblée par des éboulements.

Tombe n° 20 :

Hauteur du puits : 297 cm. Les parois est et ouest du puits mesurent toutes deux 66 cm. de large ; la paroi nord, 73 cm. ; la paroi sud, 79 cm. Au fond du puits, contre la paroi est, un grand vase d'entrée, aujourd'hui brisé, était collé à la terre glaise ; pas de chambre latérale.

Tombe n° 21 :

Cette tombe touche à la tombe n° 18 dont elle n'est séparée que par une couche de terre glaise.

Puits de coupe carrée (65 cm. de côté). Profondeur 240 cm. La communication avec la chambre latérale était située dans la paroi sud du puits. Elle était bouchée par un grand vase (44.4.50) cassé dans sa partie inférieure.

La chambre latérale, comblée par de la terre éboulée, s'étend en direction Ouest-Est.

TYPOLOGIE DE LA CÉRAMIQUE DU GUACHICONO

Une étude générale de la céramique trouvée dans les tombes de la vallée du Guachicono, tant celle que nous avons recueillie nous-mêmes au cours de l'exploration relatée plus haut, que celle qui avait été précédemment mise au jour, permet de dresser le tableau suivant :

I. — VASES D'ENTRÉE DE GRAND FORMAT OBSTRUANT L'ENTRÉE DE LA CHAMBRE LATÉRALE.

Forme : 1) Panse globulaire, col étroit à la base, évasé à l'orifice, fond légèrement aplati de telle sorte que le vase tient debout.

2) Urne à panse cylindroïde, petit col évasé, très peu resserré à la base, fond légèrement aplati. Un seul exemplaire trouvé.

Matière : 1) Argile lourde et épaisse. Ce type est le plus fréquent.

2) Argile fine et légère. Plus rare.

Décoration : 1) Motifs peints sur la panse. Existe dans les deux matières.

2) Engobe rouge, pas de motifs peints. N'existent qu'en argile lourde.

3) Aucune décoration, mais traces de fumée. —

II. — VASES MOYENS OU PETITS TROUVÉS A L'INTÉRIEUR DES CHAMBRES LATÉRALES.

Forme : 1) Vases : a) Panse globulaire, col étroit qui s'évase, fond aplati. Très semblable au type I, 1), mais de dimensions plus réduites.

b) Panse lenticulaire, divisée à mi-hauteur par une arête, col évasé, fond légèrement aplati.

c) Panse tronconique.

2) Calottes (généralement de dimensions réduites) : a) Globulaires, largement ouvertes avec bord évasé ou droit.

b) Tronconiques, orifice large, bord évasé.

3) Plats : Forme générale d'une assiette creuse à bord droit ou évasé.

4) Vases à pied : a) Coupes sur pied plus ou moins cylindrique, évasé vers le bas.

b) Panse globulaire d'où se détache un col étroit qui s'évase vers le haut ; le pied a la même forme que le col mais tourné en sens inverse.

c) Calotte à bord évasé. Pied présentant la forme du petit siège qui fait partie d'une statuette trouvée dans une tombe des environs de Timbio et sur lequel un personnage est assis. Spécimen unique faisant partie d'une collection privée de Popayán.

Matière : 1) Argile lourde et épaisse. Ce type est le plus fréquent.

2) Argile fine et légère.

Décoration : 1) Motifs peints. Sur la panse dans les formes 1, a, 1, b, 4, b. A l'intérieur de la coupe dans les formes 3 et 4, a.

2) Engobe rouge.

NOMENCLATURE DES PIÈCES ET SUJETS REPRÉSENTÉS SUR LES PLANCHES I A X

Pl. I. — Statues en pierre de la région de Popayán : 1, Río Caúca, entre Sertuchi et Dinde. — 2, Chapa, près de Chisquio. — 3, Inguito, Morales. — 4, 5, La Laguna del Tambo. — 6, Popayán.

Pl. II. — Pectoral en or. Hacienda de la Marquesa, près de Timbío. Haut. 28,7 cm. (British Museum, Londres).

Pl. III. — Statuettes en céramique. Hacienda de la Marquesa, près de Timbío. 1, 2 (face et profil). Haut. 30 cm. — 3, 4 (profil et face). Haut. 34 cm. (Musée de l'Homme, n° 47.31, 1 et 2).

Pl. IV. — Région de Popayán.

Tous les objets à l'exception des n°s 10 et 16 proviennent du Chirimoyo.

Fusaïoles : 1 (43.2.22) Diam. 5 cm. 5. — 2 (43.2.2) Diam. 5 cm. 2. — 3 (43.2.1) Diam. 5 cm. 1. — 4 (43.2.7) Diam. 4 cm. 3. — 5 (43.2.28) Diam. 5 cm. 3. — 6 (43.2.37) Diam. 4 cm. 6. — 7 (43.2.6) Diam. 4 cm. 2. — 8 (43.2.30) Diam. 4 cm. 9.

Vases : 9 (43. 2.4) Haut. 8 cm. 1. Larg. 8 cm. 3. — 10 Urne. Loma de la Eme (43.7.1) Haut. 34 cm. — 11 (43.2.34) Haut. 8 cm. 4. — 12 (43.2.5) Haut. 5 cm 6. — 13 (43.2.19) Diam. 17 cm. 3. — 14 (43.2.9) Diam. 15 cm. — 16 (43.2.20) Haut. 7 cm. 5. — 15 Vase à pied. Hacienda de Chiliglo, Coconuco (Musée de l'Homme, n° 51.53.2) Haut. 20 cm. 5. — 17. (43.2.3) Haut. 16 cm. 5. — 18 (43.2.35) Haut. 7 cm. 8. — 19 (43. 2. 27) Haut. 7 cm.

Pl. V. — Région de Corinto.

Les objets n°s 3, 7, 8, 9, 10, 11, 13 et 14 proviennent de fouilles à la Capilla du Río Negro.

1 (43.3.239) Haut. 6 cm. Larg. 9 cm. 5. — 2 (43.3.228) Haut. 5 cm. 2. Larg. 10 cm. — 3 (43.3.187) Haut. 11 cm. 3. Larg. 16 cm. 5. — 4 (43.3.230) Haut. 4 cm. Larg. 6 cm. 5. — 5 (43.3.232) Haut. 6 cm. 5. Larg. 8 cm. 2. — 6 (43.3.235) Haut. 6 cm. 7. Larg. 12 cm. 5. — 7 (43.3.203) Haut. 6 cm. 8. Larg. 7 cm. 7. — 8 (43.3.195) Haut. 11 cm. Larg. 12 cm. 5. — 9 (43.3.186). Haut. 12 cm. — 10 (43.3.198) Haut. 11 cm. 5. Larg. 11 cm. 5. — 11 (43.3.220) Haut. 5 cm. 2. — 12 (43.3.167) Haut. 8 cm. Larg. 7 cm. — 13 (43.3.182) Haut. 5 cm. 2. Larg. 5 cm. — 14 (43.3.190) Haut. 21 cm. 4. Larg. 20 cm. — 15 (43.3.234) Haut. 8 cm. 4. Larg. 10 cm. 4. — 16 (43.3.241) Haut. 13 cm. 5. Larg. 16 cm.

Pl. VI. — Région de Corinto.

Les objets n°s 1 à 17, 19 à 21 et 23 proviennent de la Capilla du Río Negro ; les n°s 18 et 22 de El Salado.

1 (43.3.213) Haut. 10 cm. 2. Larg. 10 cm. 5. — 2 (43.3.200) Haut. 6 cm. 2. — 3 (43.3.219) Haut. 6 cm. — 4 (43.3.188) Haut. 17 cm. Larg. 18 cm. — 5 (43.3.224). Haut. 12 cm. Larg. 11 cm. 5. — 6 (43.3.229). Haut. 13 cm. Larg. 11 cm. 3. — 7 (43.3.217) Haut. 5 cm. 8. Larg. 7 cm. — 8 (43.3.214) Haut. 7 cm. 8. Diam. d'ouverture 7 cm. 3. — 9 (43.3.197) Haut. 7 cm. Larg. 5 cm. — 10 (43.3.209) Haut. 6 cm. Diam. 3 cm. 3. — 11 (43.3.208) Haut. 10 cm. Larg. 11 cm. 5. — 12 (43.3.196) Haut. 5 cm. 3. Diam. 5 cm. 5. — 13 (43.3.207) Haut. 5 cm. 3. Diam. 4 cm. 5. — 14 (43.3.211)

Haut. 9 cm. 8. Diam. ouv. 9 cm. 3. — 15 (43.3.180) Haut. 8 cm. Larg. 9 cm. 5. — 16 (43.3.212) Haut. 12 cm. Larg. 15 cm. — 17 (43.3.205) Haut. 7 cm. 2. Diam. 11 cm. — 18 (43.3.72) Haut. 13 cm. 5. Larg. 12 cm. — 19 (43.2.238) Haut. 7 cm. Diam. 7 cm. 5. — 20 (43.3.216) Haut. 18 cm. 5. Larg. 17 cm. — 21 (43.3.225) Haut. 19 cm. 2. Diam. 22 cm. 7. — 22 (43.3.165) Haut. 30 cm. Larg. 24 et 16 cm. Diam. ouv. 13 cm. 2. 23 (43.3.202) Haut. 8 cm. 5. Diam. 12 cm.

Pl. VII. — Vases d'entrée des tombes du río Guachicono.

1 (44.4.14) Haut. 37 cm. Larg. 32 cm. Diam. ouv. 18 cm. — 2 (44.4.23) Haut. 34 cm. 2. Larg. max. 51 cm. 1. Diam. ouv. 17 cm. 8. — 3 (44.4.26) Haut. 32 cm. Larg. 36 cm. Diam. ouv. 21 cm. — 4 (44.4.24) Haut. 37 cm. Larg. max. 32 cm. Diam. ouv. 16 cm. 5. — 5 (44.4.35) Haut. 38 cm. Larg. 40 cm. Diam. ouv. 19 cm. 7. — 6 (44.4.16) Haut. 35 cm. Larg. 39 cm. — 7 (44.4.30) Haut. 48 cm. Larg. 44 cm. Diam. ouv. 16 cm. 2. — 8 (44.4.17) Haut. 44 cm. Larg. 41 cm. Diam. ouv. 26 cm. 5.

Pl. VIII. — Matériel funéraire des tombes du río Guachicono (vases, fusaïole et sifflet).

1 (44.4.27) Haut. 18 cm. — 2 (44.4.60) Fusaïole Diam. 2 cm. 7. — 3 (44.4.9) Haut. 8 cm. 7. — 4 (44.4.32) Haut. 11 cm. — 5 (44.4.7) Haut. 20 cm. 3. — 6 (44.4.33) Sifflet en céramique Haut. 4 cm. 2. — 7 (44.4.37) Haut. 8 cm. — 8 et 12 (44.4.8) Coupe à pied vue d'en haut et de profil Haut. 14 cm. 2. Diam. 24 cm. 2. — 9 (44.4.28) Haut. 9 cm. 5. — 10 (44.4.57) Diam. 19 cm. 5. — 11 (44.4.15) Diam. 17 cm. 5. — 13 (44.4.25) Haut. 22 cm. 5. — 14 (44.4. 18) Haut. 22 cm. 5.

Pl. IX. — Région du Patía.

Les objets 1, 2, 3, 5, 9 et 10 proviennent d'une fouille à Dos Montes, près d'Olaya ; les nos 4, 7, 8 et 11, de Remolin (confluent Mayo-Patía) ; le n° 6, de la Loma de Quiteto (Cordillère Occidentale, près Capitanes).

1 (44.4.42) Haut. 21 cm. — 2 (44.4.38) Haut. 7 cm. 5. — 3 (44.4.36) Haut. 18 cm. 5. — 4 (44. 9. 5) Haut. 20 cm. — 5 (44.4.41) Haut. 14 cm. 8. — 6 (44.4.58) Haut. 12 cm. — 7 (44.9.4) Haut. 23 cm. — 8 (44.9.2). Diam. 8 cm. 3. — 9 (44.4.39) Haut. 26 cm. 5. — 10 (44.4.42) 26 × 48 cm. — 11 (44.9.3) Haut. 21 cm. 7.

Pl. X. — Mayo-Patía.

1 Une des plaines de Cumbitara (confluent Mayo-Patía). — 2 Cumbitara. Intérieur d'une tombe. — 3 et 4 Remolino. Entrée de deux tombes.



Statues en pierre de la région de Popayán.



Pectoral en or. Hacienda de la Marquesa, près de Timbío.
(British Museum, Londres).

1



2



3



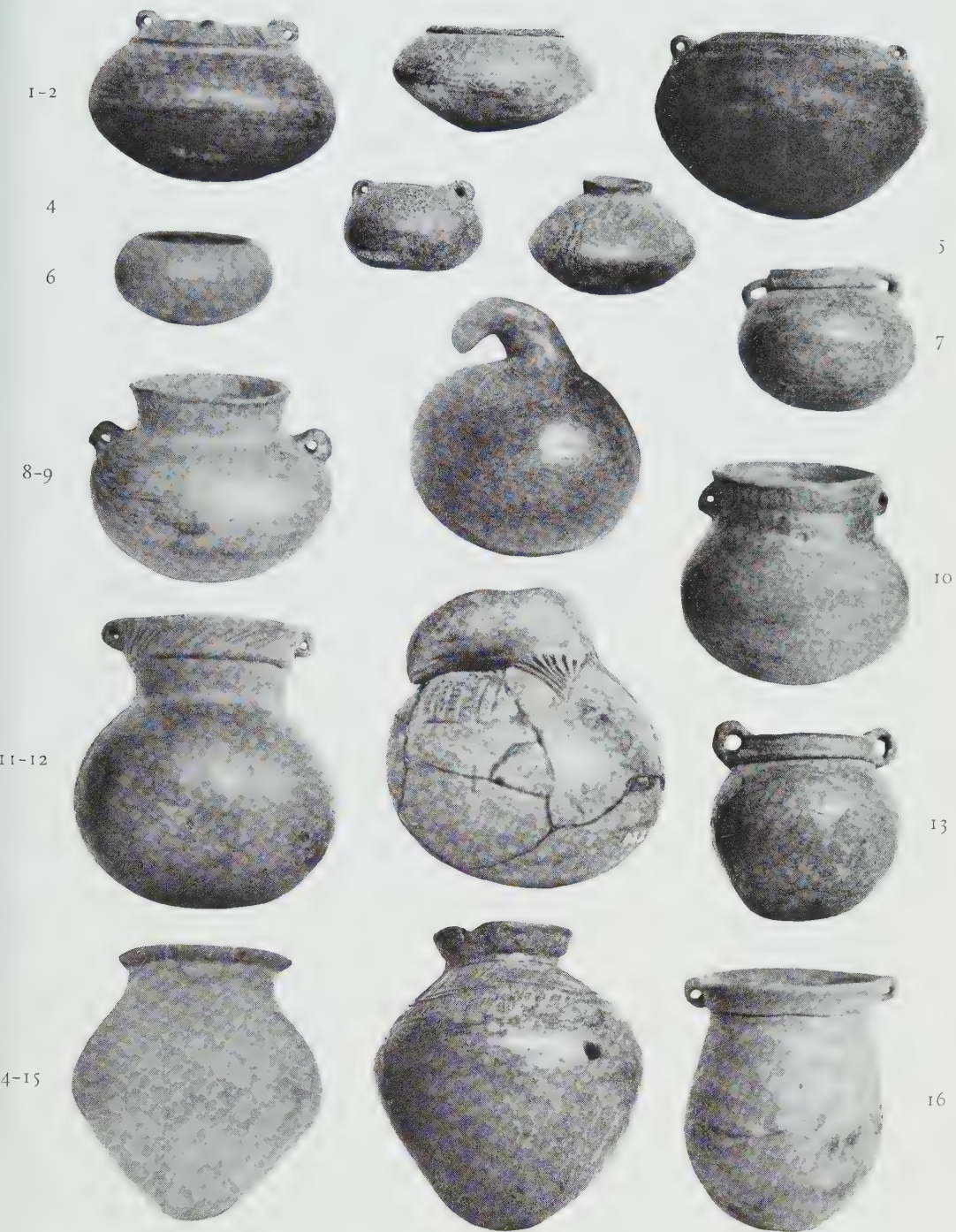
1



Deux statuettes en céramique (face et profil).
Hacienda de la Marquesa, près de Tímbo. (Musée de l'Homme, Paris).



Fusaïoles et vases en céramique. Chirimoyo (sauf les nos 10 et 16).



Vases en céramique. Capilla du Río Negro. Région de Corinto.



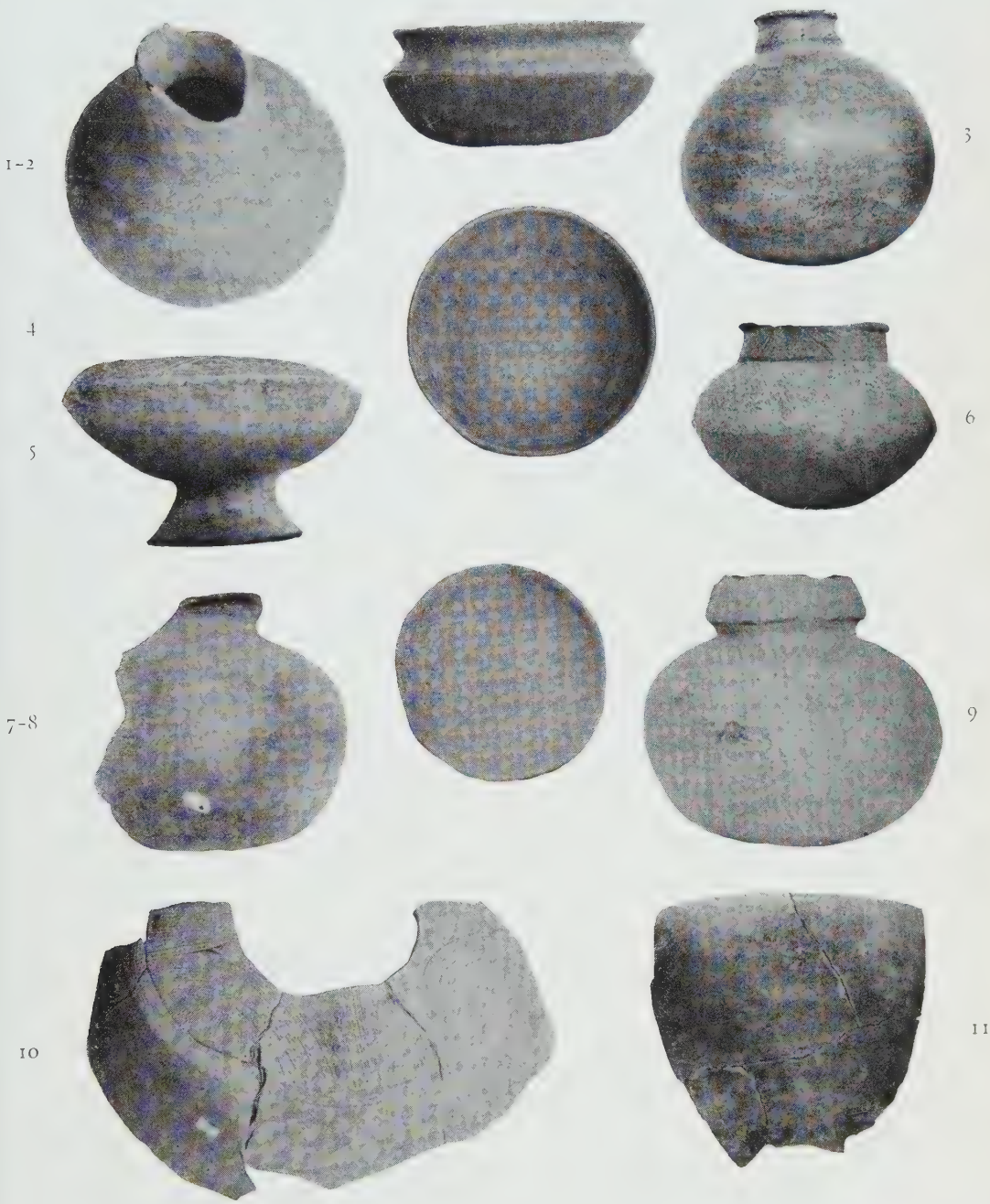
Vases en céramique. Capilla du Río Negro et El Salado. Région de Corinto.



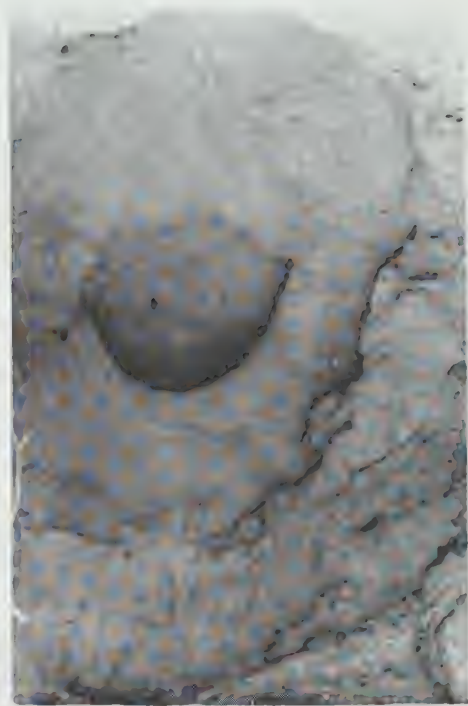
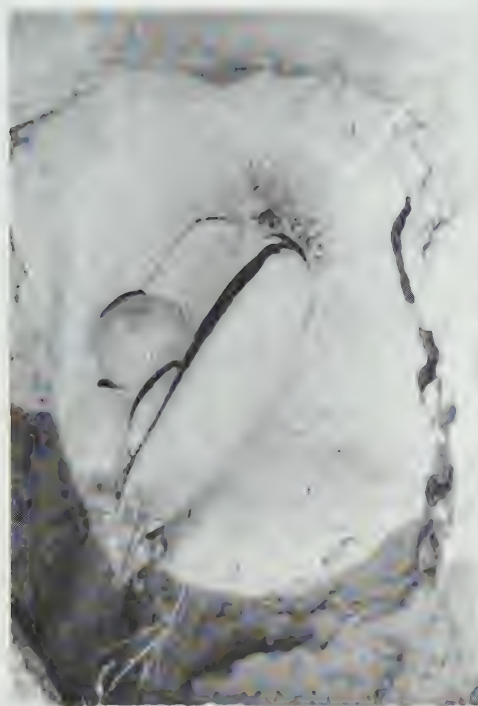
Vases d'entrée de tombe. Río Guachicono.



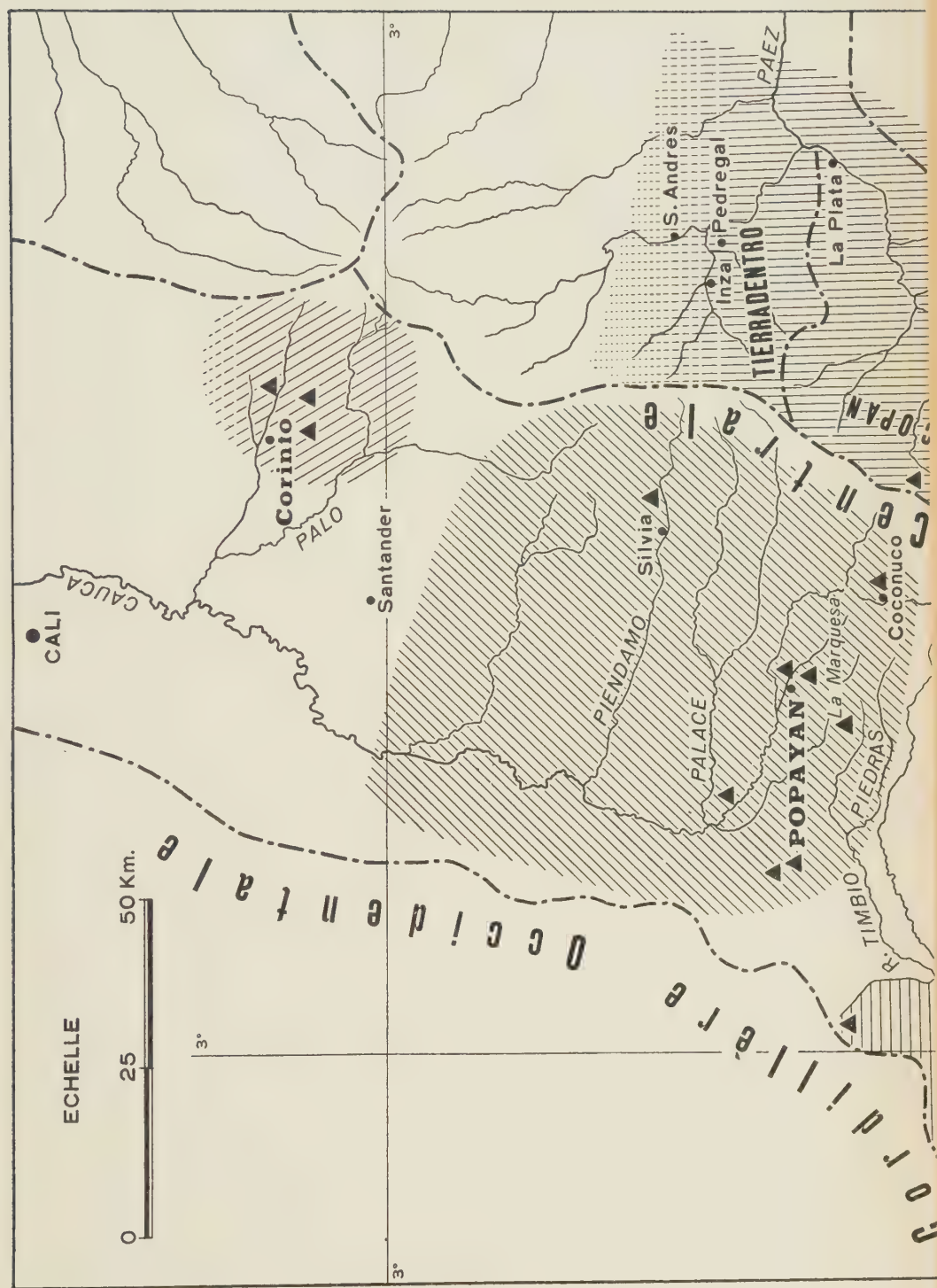
Céramique du Río Guachicono.



Céramique de la région du Pat a.



1. Une des plaques de *Camballara* (confluent Maya-Pase) — 2. Intérieur d'une plaque, *Camballara* — 3, 4. Échantillon de deux tombes, Bopédon.





CARTE n° 2. — Région sud-ouest de la Colombie.

DE QUELQUES LIENS ARCHÉOLOGIQUES INTERCONTINENTAUX EN AMÉRIQUE

PAR RAOUL D'HARCOURT.

Les traces que les relations entre les deux continents Nord et Sud ont pu laisser dans l'archéologie du Nouveau Monde ont été jusqu'ici insuffisamment recherchées. Ces relations, il est vrai, ne sont pas faciles à établir et beaucoup les nient. Il semble en outre que certains chercheurs, dans l'Amérique latine surtout, les écartent par un sentiment nationaliste, bien étrange en la matière ; ils refusent d'admettre que la civilisation de leurs ancêtres, la première, la plus ancienne à leurs yeux, ait pu recevoir et accepter une influence extérieure. Et pourtant que d'enseignements ne tirerait-on pas de ces rapports, qu'ils résultent d'invasions guerrières, de migrations ou de simples échanges commerciaux ! La chronologie des civilisations américaines qui, en dehors du Mexique, reste encore bien fragile, pourrait en être éclairée. Espérons que l'étude de la désintégration du carbone radioactif, du C^{14} , dans les matières organiques, viendra coordonner les recherches en plantant de sûrs jalons dans le passé. Mais ces résultats ne seront vraiment acquis qu'au moment où des séries concordantes dans les dates, pour une même couche archéologique, assureront l'exactitude des résultats.

Nous voudrions ici appeler l'attention des archéologues sur deux points qui nous paraissent impliquer des relations intercontinentales obligées entre les civilisations mexicaines ou méso-américaines et les civilisations andines, les mots étant pris dans une large acception. Il s'agit :

1^o de la grecque scalaire, sujet étudié par les uns avec une limitation qui lui fait perdre sa portée générale et par les autres avec une imagination par trop déréglée ;

2^o de la représentation d'un être, le plus souvent d'un animal, d'un félin — déifié ou non — muni d'un appendice nasal en forme de volute ou de disque.

I

Commençons par la grecque scalaire. Nous ne croyons pas qu'on ait tiré de sa grande diffusion les enseignements qu'elle contient.

Point n'est besoin d'être un spécialiste pour avoir été frappé de la place qu'occupe ce motif dans une grande partie de l'Amérique, en sculpture, modelage, mosaïque, peinture ou tissage. Éliminons tout de suite le sens que les peuples lui ont attribué et qui d'ailleurs a pu varier dans le temps et dans l'espace. Pour Posnanski, il s'agirait du signe « ciel et terre », simple vue de l'esprit que rien ne vient appuyer. Chez les Pueblos, le signe représenterait l'escarpement, la pente montagneuse et aussi l'éclair. Disons sagement, avec Beyer pour le Mexique, que nous n'en savons plus rien ; il n'est d'ailleurs pas certain que la grecque scalaire ait eu une signification précise en dehors de son sens ornemental.

Deux questions dominent notre sujet : trouve-t-on la grecque scalaire américaine dans l'art du vieux continent ? Ce motif a-t-il eu, en Amérique, un seul foyer ou plusieurs foyers indépendants de dissémination ?

Pour pouvoir répondre à ces questions et faire, à travers les civilisations des recherches utiles, il convient d'abord de bien définir le motif. La grecque scalaire, telle que nous l'entendons, se compose de deux éléments juxtaposés, bien distincts, tous deux stylisés, ainsi que Beyer l'a clairement démontré dans son excellente étude parue en 1924 sous le titre *El origen, desarroyo y significado de la greca escalonada*.

Le premier élément est la déformation angulaire de la volute, de la spirale, par les nécessités de la technique : la vannerie à larges brins plats, la mosaïque et le revêtement en pierres appareillées de petit calibre qui, surtout au Mexique, couvre et orne les façades de certains monuments. Nous éliminons volontairement le tissage qui, s'il exécute de préférence des motifs angulaires, peut reproduire une courbe avec une suffisante aisance ; on en a de multiples témoignages. La volute se montre fréquemment dans la nature : coquilles, vrilles d'attache des plantes grimpantes, etc... L'enfant à qui l'on confie un crayon ou un morceau de craie n'est pas long à tracer une spirale plus ou moins régulière. Il s'agit donc d'un motif décoratif simple, facile à exécuter et qu'on rencontre un peu partout. Nous ne croyons pas que la transformation de la courbe à l'origine, en lignes cassées à angle droit, sous les nécessités de la technique, puisse être discutée ; trop d'exemples sont là pour attester le passage de l'un à l'autre aspect. D'ailleurs le motif angulaire reprend sa forme courbe, lorsque l'artiste, avec son pinceau, est libre de la représenter à sa guise. Nous en donnerons de nombreux exemples. Cette constatation peut être faite en Amérique et ailleurs.

Le second élément constitutif de la grecque scalaire, et accolé au premier, consiste en une ligne brisée régulière en marches d'escalier qui souvent, dans le motif complet, forme l'hypoténuse d'un triangle rectangle dont l'un des côtés de l'angle droit s'appuie à l'élément grecque. Beyer y voit la déformation, toujours sous l'influence de la technique, d'une ligne oblique reliant les volutes entre elles de manière qu'elles forment une suite, un train ; il en a trouvé, en particulier à Mitla, un exemple excellent. Nous admettons cette explication, parce que nous l'avons nous-mêmes trouvée confirmée bien des fois en Amérique

du Sud. Voici une suite schématique de volutes se transformant en grecques scalaires et aboutissant au motif stylisé parfait, baptisé par les Mexicains d'un nom spécial, le *xicalcoluihqui*, et qui, lui-même, a servi ultérieurement de base à des modifications, coupures et regroupements de ses deux éléments :



FIG. 27.

Nous reposons la question, la grecque scalaire ainsi formée, avec ses deux éléments, qu'ils soient normalement accolés ou même dissociés, existe-t-elle dans l'Ancien Monde ? Nous l'avons recherchée dans les œuvres d'art, nous avons interrogé des spécialistes qualifiés. La réponse a été partout négative.

En Extrême-Orient, notamment sur la céramique et les bronzes chinois, la volute et la spirale jouent dans l'art décoratif, dès le *xiv^e* siècle avant J.-C., un rôle de premier plan. La spirale tout à fait régulière ne se montre que dans quelques sujets, elle prend vite l'aspect angulaire, mais en arrondissant cer-



FIG. 28. — Chine. Spirales et motifs dérivés.

tains de ses angles, en en rendant d'autres plus aigus, ce qui donne à ces représentations un style très particulier qui, tout en possédant un caractère précis et net, ne paraît jamais sec, car le côté géométrique du décor est toujours atténué. Il est des motifs formés de spirales angulaires qui ont un emploi si fréquent qu'ils portent des noms particuliers, par exemple le *yun wen*, fait d'un enroulement angulaire simple, placé à l'extrémité d'un bras de potence en gamma majuscule ; le *lei wen*, enroulement également angulaire, suspendu aux deux extrémités de la barre transversale d'un T. Ces motifs sont tracés verticalement ou inclinés comme peut l'être une écriture manuscrite. La spirale angulaire, souvent en relief, constitue un motif principal qui se détache d'un fond, lui-même formé de petites spirales juxtaposées. Le motif en dehors de la décoration pure dont nous donnons ici quelques dispositions typiques (fig. 28) entre dans la composition d'êtres imaginaires ou réels : queue et aile d'oiseau, corps de serpent, trompe d'éléphant, cornes de bélier, queue de dragon. Mais qu'il s'agisse de décoration pure ou de formes introduites dans la représentation d'un être, pas une fois la spirale angulaire n'apparaît flanquée de son appendice scalaire.

L'Égypte et l'Assyrie n'ont pas connu davantage la grecque scalaire. Quant à la Grèce, foyer par excellence des lignes brisées auxquelles son nom est attaché, c'est le pays où notre motif double aurait pu être inventé sous le stylet du potier ou le pinceau du décorateur ; or on trouve bien une évolution d'un train de volutes très voisine de celle que nous avons relevée dans le Nouveau Monde, en ce sens que les volutes, pour les mêmes raisons qu'en Amérique, sont devenues angulaires, mais resserrées, elles n'ont jamais donné naissance au second élément (ligne puis triangle scalaires). Voici le schéma de l'évolution de la volute en Grèce (fig. 29).

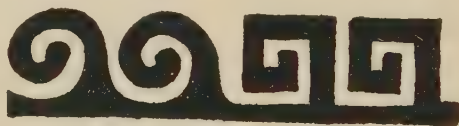


FIG. 29.

Les motifs ont d'abord été indépendants, simplement juxtaposés, puis ils se sont enchaînés et ont formé ce que l'on est convenu aujourd'hui, en décoration, d'appeler des « grecques », qui d'ailleurs, admettent des variantes multiples. Les éléments de grecques apparaissent déjà au IX^e siècle avant J.-C. et ne cesseront d'être utilisés pendant une très longue période, atteignant leur apogée aux V^e et IV^e siècles avant J.-C. Pas une fois, nous n'avons trouvé une grecque scalaire.

Et l'Islam ? Les déformations de certaines lettres coufiques, sous le ciseau du graveur, ont pris des aspects angulaires qui se rapprochent de la grecque simple. D'autre part, la technique courante des tapis d'Orient donne à l'hypo-

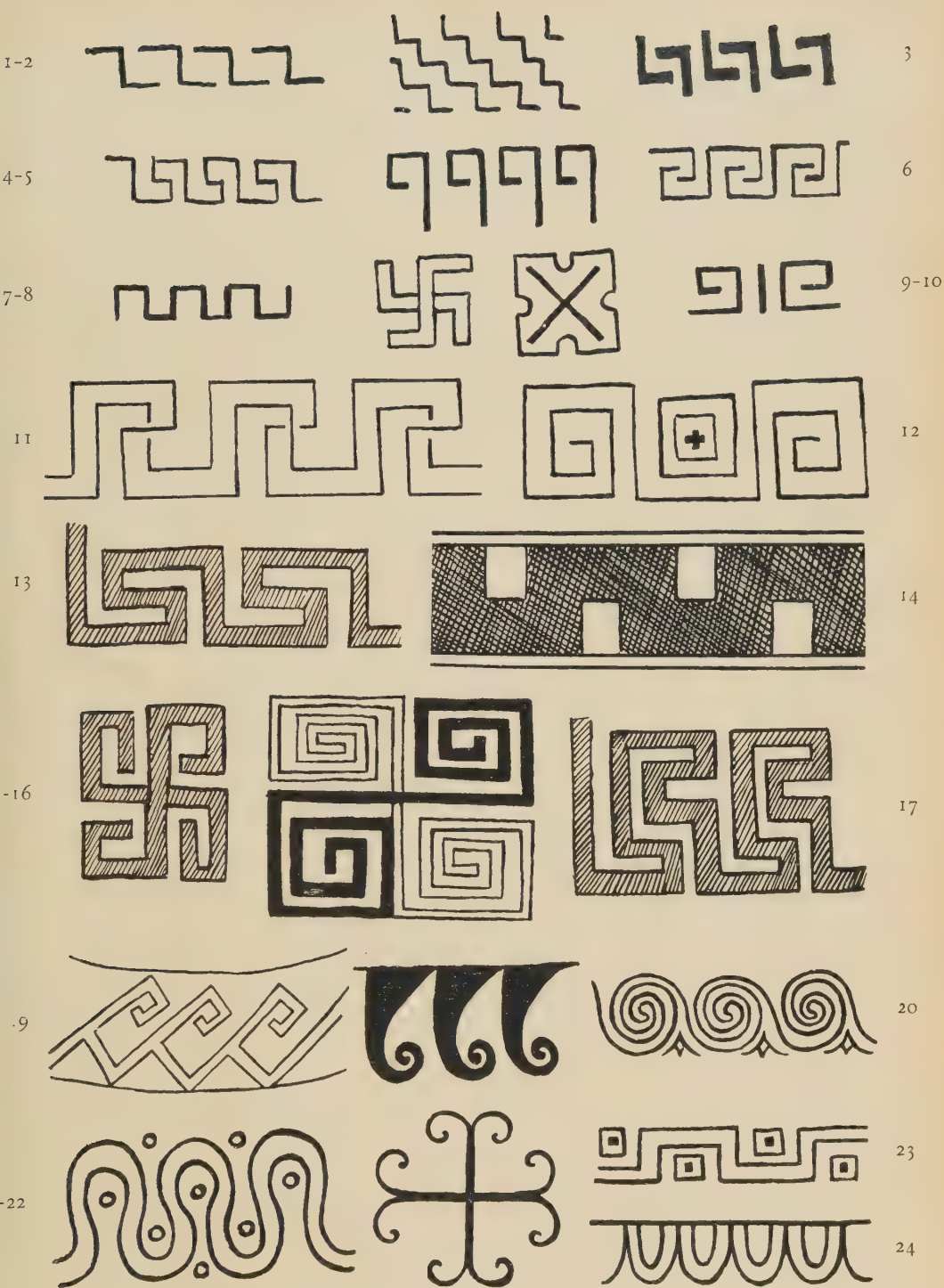


FIG. 30. — Grèce ancienne. Spirales, grecques et motifs dérivés. Musée du Louvre.

ténue du triangle rectangle une ligne oblique en marches d'escalier. Nous devrions ainsi être bien près de notre motif américain, mais sans prétendre que jamais les deux motifs n'aient voisiné, nulle part ils n'ont voulu faire l'objet d'une réunion systématique et jamais ils ne se sont succédé en frise régulière.

En résumé la carence de l'Ancien Monde nous paraît totale. Retournons en Amérique.

L'étude de Beyer n'a porté que sur le Mexique et l'Amérique Centrale. En des exemples extrêmement nombreux — plus de deux cent cinquante — tirés de pièces archéologiques, céramique, bijoux, codex et de monuments anciens décorés ¹, il montre d'abord la formation du motif issu d'une suite de volutes, puis le motif conventionnel parfait, enfin son évolution et ses dégradations au cours des siècles. Il mentionne, comme aire de diffusion, au Nord le territoire des Pueblos et donne, pour le Sud, quelques exemples tirés de la céramique du Nicaragua et du Costa Rica. Arrivé au Chiriqui, ne trouvant pas d'exemples probants, Beyer s'arrête, comme si le resserrement de l'isthme de Panama avait constitué un obstacle infranchissable au passage du motif. Il n'avait sans doute pas suffisamment songé que le cabotage, aussi bien du côté Atlantique que du côté Pacifique facilitait les échanges plus que les chemins terrestres. S'il avait connu les beaux ouvrages de Lothrop sur Coclé, sa décision de ne pas pousser plus loin ses investigations en eût été probablement renforcée. En effet, on ne trouve pas une seule grecque scalaire dans les nombreux objets publiés, mais seulement des volutes angulaires simples ou par deux enroulements opposés ². Qu'en pouvons-nous déduire ? Qu'à l'époque précolombienne très tardive où les habitants de Coclé confiaient à la terre les richesses qui en ont été exhumées, la grecque scalaire avait sans doute passé de mode et ne figurait plus guère parmi les motifs que les artisans se plaisaient alors à fixer. Nous trouverons un fait analogue chez les Incas dans les années qui ont précédé la conquête.

En ce qui concerne le Continent Nord, nous nous contenterons d'ajouter que la grecque scalaire se rencontre à Casas Grandes (Chihuahua) et par delà couvre tout le territoire des Pueblos, ainsi que le montrent les illustrations données dans les ouvrages de Holmes, de Fewkes et d'autres. Le motif complet y figure souvent, mais ses éléments s'y présentent dissociés encore plus fréquemment. A l'Est des Pueblos, le motif semble disparaître. Pour le Nicaragua et le Costa Rica, Lothrop apporte de très nombreux exemples de grecques scalaires complètes et incomplètes ³. Signalons enfin dans la Isla del Rey (baie de Panama) le pied d'une poterie orné d'une belle grecque simple ⁴.

Abordons le Continent Sud. Sur la côte Nord de l'Ecuador et sur la côte colombienne qui lui fait suite au Nord-Est, côte encore très peu explorée, la grecque scalaire reparait entière ou dissociée. On la trouve notamment dans la

1. Le lecteur que ce sujet intéresse aurait profit à lire l'étude de Beyer.

2. LOTHROP. *Coclé*, II, fig. 415, 420.

3. LOTHROP (S. K.). *Pottery of Costa Rica and Nicaragua*. Voir notamment I, pl. XXI, XXVI, LVII et suiv., LXI et suiv. LXXI, fig. 11, 73, 81, 139, pl. CXLII.

4. LINNÉ (S.). *Darien in the past*, fig. 25, B, p. 97.

province de Manabí, sur le bord des sièges en pierre décrits par Saville¹ et sur des statuettes d'Esmeraldas ; or, nous croyons avoir montré, avec des preuves multiples et évidentes, que la culture d'Esmeraldas relevait en grande partie de l'Amérique Centrale et du Mexique² et les pièces qui portent le motif qui nous intéresse appartiennent précisément aux civilisations méso-américaines (fig. 31 1, 2, 3). On peut donc dire, sans crainte d'erreur, que la liaison est établie entre les deux Continents. La cassure du Chiriqui n'est qu'apparente. Dans le reste de l'Ecuador la grecque scalaire se présente plutôt avec ses deux éléments séparés et regroupés d'une manière parfois très décorative ; elle arrive aussi à se simplifier au point de n'être plus que quelques barres parallèles et une sorte de croissant en guise de volute (fig. 31, 9).

En Colombie, les rares exemples que nous avons pu recueillir appartiennent à des céramiques trouvées non loin des frontières de l'Écuador, notamment sur un vase qui par sa forme se rapproche beaucoup du style d'Esmeraldas³ (fig. 31, 10). Sur quelques autres céramiques, les éléments de la grecque scalaire sont trop éloignés l'un de l'autre pour être retenus à titre d'exemples. Dans l'orfèvrerie, où la volute avec la technique du faux filigrane apparaît souvent, notre motif est absent. Il semble bien qu'en pénétrant plus avant en Colombie, la grecque scalaire se raréfie et se perd.

Les travaux récents d'H. Reichlen dans la région de Cajamarca nous donnent de beaux exemples de grecque scalaire classique ou évoluée. Cet archéologue donne à la période où ils apparaissent le nom de Cajamarca II et la place (approximativement) vers le VII^e siècle de notre ère (fig. 31, 11, 12, 14). Sans quitter les hautes vallées, allons plus au Sud ; à Chavín, les pièces trop rares de ce site ne nous ont rien appris, mais dans le callejón de Huaraz, à Recuay, la grecque scalaire fleurit, soit avec une influence du Tiahuanaco côtier, comme à Wilkawain⁴, soit sans cette influence (fig. 31, 13).

Dans toute la région côtière des Mochica, les exemples de grecque scalaire abondent ; signalons d'abord un cas intéressant dans le style Salinar (fig. 31, 16), mais rien à Cupisnique. Dans toute la belle période mochica et dans celle des Chimú qui lui fait suite, moins créatrice de formes décoratives nouvelles, le motif classique est tellement fréquent qu'on hésite à choisir des exemples ; mais chez les Mochica surtout, avec leurs grands artistes, la grecque scalaire subit des modifications élégantes où la courbe de la volute reparait parfois associée à la ligne en marches d'escalier du triangle (fig. 31, 17, 19).

En dépassant au Sud la région Chimú, nous parvenons à la côte centrale du Pérou, avec Pachacamac, Nievería, Ancon, Chancay et là, non seulement la grecque scalaire s'étale sur la céramique, mais elle abonde dans les tissus jusqu'à Paracas et Nazca inclus (en dehors des pièces influencées de Tiahuanaco).

1. SAVILLE (M. H.). *The antiquities of Manabi, Ecuador*.

2. HARCOURT (R. D'). *Archéologie d'Esmeraldas, Équateur*.

3. Voir aussi dans le présent tome, p. 256 et suiv., les fig. 19, e et 20, b de l'étude d'H. Lehmann consacrée à l'archéologie du sud-ouest colombien.

4. Handbook of South American Indians, vol. II, p. 131, fig. 156.

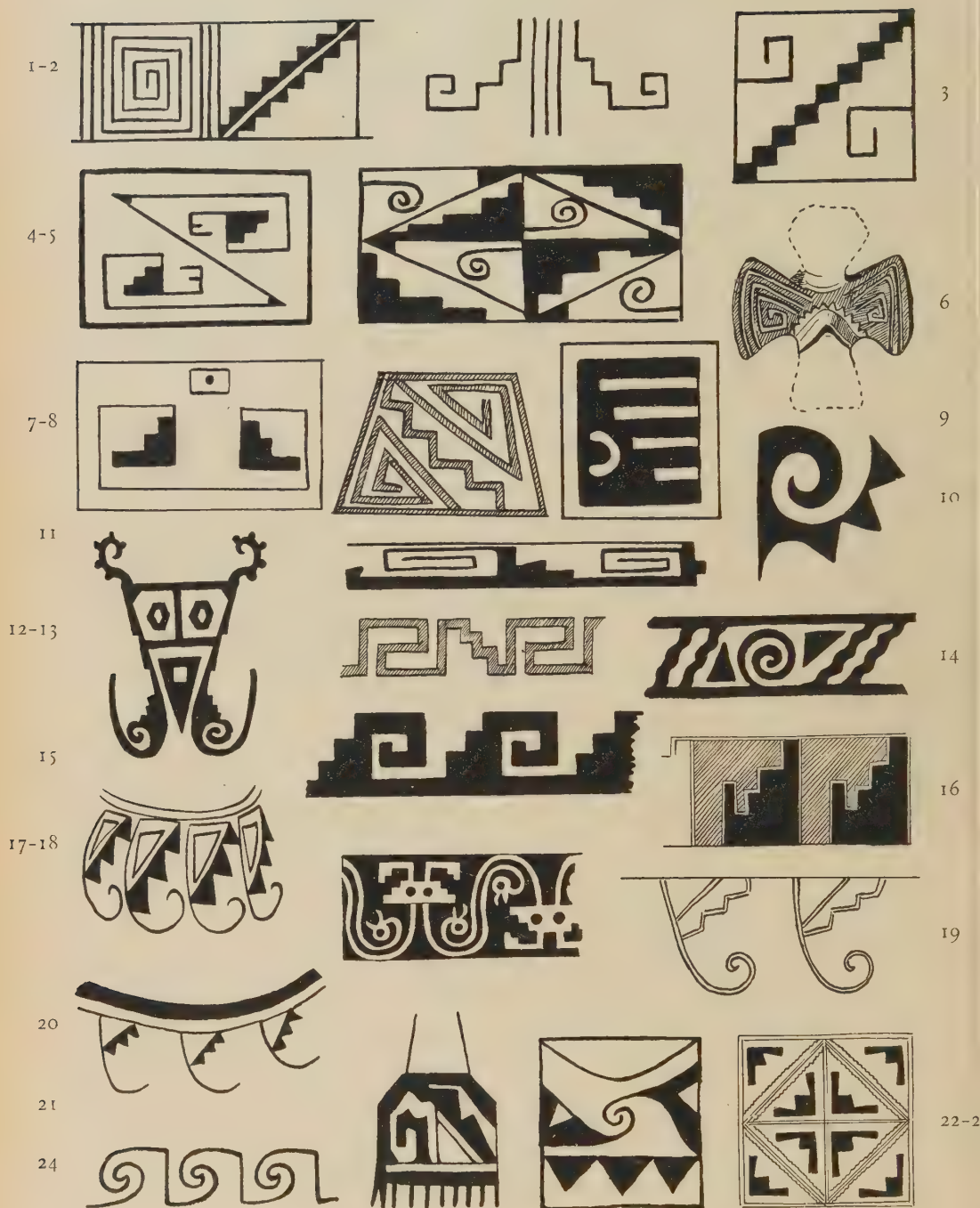


FIG. 31. — Spirales et grecques scalaires, motifs dérivés.

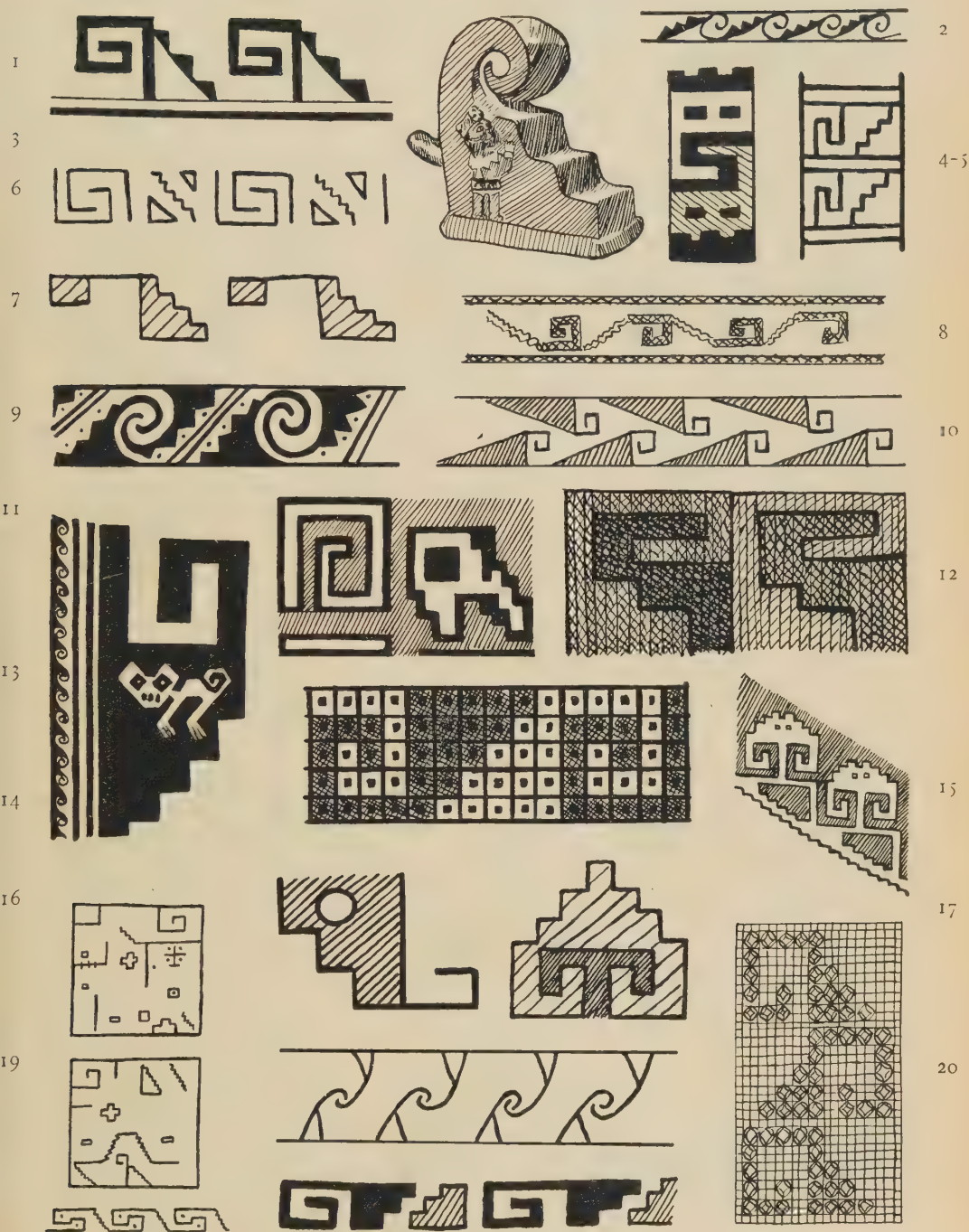


FIG. 32. — Spirales et grecques scalaires, motifs dérivés.



FIG. 33. — Spirales et grecques scalaires, motifs dérivés.

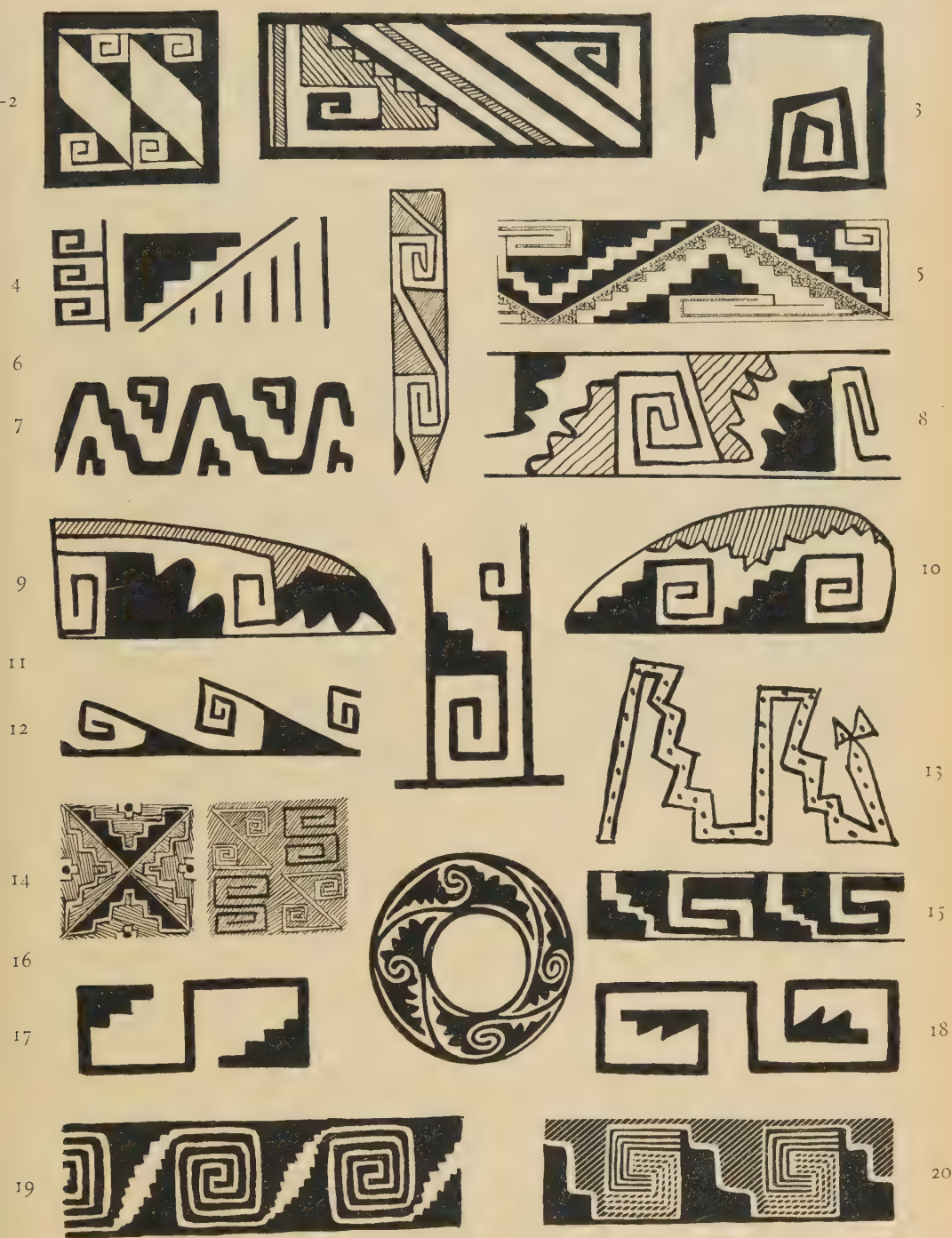


FIG. 34. — Spirales et grecques scalaires, motifs dérivés.



FIG. 35. — Spirales et grecques scalaires, motifs dérivés.

Nous avons réuni un certain nombre d'exemples appartenant aux techniques textiles les plus différentes : à la tapisserie naturellement, mais aussi au reps à deux nappes de chaîne apparentes et de couleurs différentes avec armure subordonnée au décor, aux tissus doubles, aux tissus ajourés, aux tissus à chaîne et trame supplémentaires décoratives, aux broderies, etc. (fig. 32, 8, 10, 11, 12; etc...).

La céramique de Nazca contient des suites de grecques scalaires classiques aux motifs semblables, mais de coloris différents se détachant sur un fond qui forme lui-même un motif complémentaire semblable. Tantôt notre motif s'allonge, tantôt il se ramasse, se contracte, mais le plus souvent ses éléments restent unis et ne se déforment pas comme ailleurs (fig. 32, 21; fig. 33, 5).

Puisque nous suivons présentement un ordre purement géographique, sans souci d'époque, remontons sur les hauts plateaux, nous ne nous attarderons pas au Cuzco, où le style incasique n'admet plus de notre grecque que des éléments

épars et bien déformés, qu'il s'agisse de la décoration de l'assiette avec pédoncule, de l'aryballe, des k'éro en bois, ou des tissus réels ou peints sur les tableaux à l'huile du XVII^e représentant des descendants de la famille de l'Inca. On sent que la vraie grecque scalaire est passée de mode ; ce sont plutôt des croix, des X, des svastikas issus de la grecque simple, voire quelques triangles isolés qui lui sont substitués. Mais si, poussant plus au Sud, nous gagnons Tiahuanaco, nous parvenons en un des points où notre motif a été le plus utilisé aussi bien à l'état pur que transformé. Posnanski en donne des exemples typiques que nous reprenons en partie, et nous en ajoutons d'autres (fig. 33, 1, 2, 3, etc.). Le motif existe déjà, bien formé, dans le « early Tiahuanaco », il abonde dans le Tiahuanaco classique où il voisine avec des motifs aux éléments dissociés ; enfin on trouve la volute elle-même peinte sur bien des pièces jusqu'à la période dite décadente qui contient aussi les éléments de notre motif. Partout où l'influence de Tiahuanaco s'est fait sentir dans la sierra, comme sur la côte, la grecque scalaire est associée au style décoratif spécial de ce lieu, qu'il s'agisse de Pucara, de Nazca ou de Pachacamac. Elle existe donc sur la côte avec ou sans l'influence de Tiahuanaco. Dans la collection des vases peints en brun noir sur fond clair de Yura (Bolivie), collection qui appartient au Musée de l'Homme, nous avons trouvé un exemple assez particulier de la dissociation des éléments de notre motif (fig. 33, 19).

Mais c'est en allant encore plus au Sud, en pays diaguite, soit chilien, soit argentin, que l'on voit la grecque scalaire constituer le principal élément de la décoration sur les urnes funéraires, sur les vases, même sur les bois sculptés (fig. 34, 6, 9, 10, 14). Le motif classique s'y montre assez rare ; on l'utilise plutôt à des fins réalistes ; de même que la volute se terminait en cou et tête d'oiseau chez les Mochica, ici le motif entier est utilisé en représentation du serpent avec une tête double, triangulaire relevant du style « draconiano » (fig. 34, 13) ; ailleurs les surfaces triangulaires perdent leur caractère géométrique rigide, les lignes s'arrondissent ; on sent une profonde assimilation sous le désir de continuer à reproduire le type. Tandis que dans les Barreales la grecque scalaire se raréfie (fig. 34, 7), elle reparait plus abondante que jamais à Santiago del Estero au point de constituer la seule décoration de beaucoup de vases, et même avec des aspects divers sur la même pièce ; ainsi l'une d'elles porte à des étages différents des suites de motifs « volute » et de motifs « grecque » avec une ligne oblique renflée au centre et à bords dentelés les réunissant, nouvelle preuve que le sens originaire de notre motif n'était pas perdu (fig. 34, 19 et fig. 35, 6). Cette place exceptionnellenent importante de notre motif provient sans doute d'une influence antérieure à la vague incasique dernière dont on suit d'ailleurs les effets chez les Diaguites dans la décoration de beaucoup de timbales, « genre k'éro ». Il faut logiquement admettre que le motif est parvenu dans la région de Santiago par des apports lointains de Tiahuanaco, il est y arrivé tout formé et même déformé.

La grecque scalaire a-t-elle pénétré en Amazonie ? Nous ne pouvons l'affirmer, nous contentant de donner un curieux motif décoratif, recueilli sur quelques

céramiques de Marajó, il se rapproche de notre motif, mais son origine de formation pourrait ne pas être la grecque scalaire (fig. 35, 10).

Nous voudrions appeler l'attention du lecteur sur le développement exceptionnel du sens décoratif chez l'Indien qui sait d'un motif faire jaillir des variations infinies ; il se montre supérieur sur ce point à bien d'autres peuples y compris les Grecs. Les exemples que nous avons choisis auraient pu être décuplés facilement ; ils seront cependant suffisants, croyons-nous, pour montrer tout le génie inventif de la race. Nous n'avons pris que les cas où les deux éléments originaux, réunis ou dissociés, apparaissaient clairement dans le même décor.

Ainsi depuis le territoire des Pueblos jusque dans la région septentrionale du Chili et de l'Argentine, la grecque scalaire sert de fond, pour ainsi dire, à la décoration indienne, *sans aucune solution de continuité*.

Peut-on logiquement concevoir qu'elle ait été inventée en plusieurs points de ce vaste territoire et que les irradiations de ces points se soient rejointes de telle sorte qu'elles aient formé, en apparence, une nappe continue ? Personnellement il nous paraît impossible de le croire. Surtout quand on sait que, dans le monde entier, seule l'Amérique a trouvé ce motif composite, double. Si le foyer de dispersion est unique, où donc s'est-il créé ? La réponse sera bien difficile à donner, car la trouvaille première est peut-être née sous les doigts d'un vannier aux œuvres détruites, et à une époque fort ancienne. Beyer cherchant ce foyer pour le Mexique, et suivant les principes, en ethnographie, de l'école historique, rejette, lui aussi, l'idée de foyers multiples ; il constate que si la grecque scalaire à l'époque de la conquête était répandue absolument partout, aussi bien dans les monuments que sur la céramique et dans les codices, elle n'avait pas toujours tenu cette place. Au Yucatán, dans le Vieil Empire, elle est très rare ; on peut cependant en signaler des exemples à Copan et à Uxmal. Nous ajouterons que Morley la montre dans la sculpture d'une sandale appartenant à cette époque, et dans celle d'une vannerie provenant de Yaxchilan¹. Au cours du Nouvel Empire, la grecque scalaire se multiplie, et elle abonde à Chichen Itza. Ce ne serait pas chez les Maya, d'après Beyer, qu'il faudrait chercher un foyer originaire. L'auteur ne le voit pas davantage chez les Zapotèques, les Tarasques, les Olmèques ou les Totonèques anciens. Il croit que le *xicalcoluihqui* est nahua, car il le trouve particulièrement abondant dans les pièces archéologiques appartenant à ce groupement. C'est possible, mais la preuve ne peut plus en être aujourd'hui administrée.

Il en sera malheureusement de même pour le Continent Sud. On voit tout de suite que l'Amérique Centrale et l'Écuador doivent être éliminés, parce que le motif y apparaît trop assimilé. Mêmes remarques pour les régions septentrionales du Chili et de l'Argentine où la fréquence de son emploi ne compense pas ses formes dissociées et regroupées arbitrairement. Restent trois autres foyers possibles : la côte nord du Pérou, Nazca et Tiahuanaco. Si la chronologie

1. MORLEY (S. G.). *The Ancient Maya*, fig. 8, p. 219 et fig. 45, p. 249.

du passé péruvien était plus avancée, et surtout plus sûre, on pourrait pousser beaucoup plus loin la discrimination de ces foyers. Dans l'état de nos connaissances, cela paraît imprudent. Ce n'est pas l'estimation, par la désintégration du C¹⁴, de l'âge présumé d'une unique momie provenant de Paracas, qui pourra être prise comme base certaine des calculs. Nous avons trouvé un vase de style Salinar qui porte nettement une décoration prouvant déjà l'assimilation de la grecque (fig. 31, 16) ; or ce style, d'après Rafael Larco Hoyle, appartiendrait à une époque intermédiaire entre la culture du Cupisnique et celle des Mochica, mais aucune stratigraphie précise ne vient confirmer ces estimations seulement probables, et l'on peut toujours craindre que certains groupements un peu retardataires et qui se trouvent créer une sorte de style particulier, ne soient pris pour des éléments d'une culture antérieure à celles qui l'environnent. Qui, par exemple, créa sur la côte Nord, l'anse en étrier, cette invention très particulière trouvée aussi parfaite chez les gens de Cupisnique que chez les Mochica, sur les pièces Chimu et sur celles appartenant au style de Chavín ?

Puisque nous persistons dans notre croyance en un foyer unique, quel est le courant qui transporta la grecque scalaire ? Est-ce celui qui laissa de fortes traces dans l'archéologie de Manabí et d'Esmeraldas au point d'avoir permis à des potiers locaux de copier des pièces originales sorties des mains de vieux artistes maya du Guatemala ¹ ? Est-ce le cabotage péruvien qui transmit ce motif au Mexique ? Nous ne pouvons que constater les faits, la grecque scalaire recouvre toute une partie des deux continents. De quel point a-t-elle essaimé ? On le saura peut-être plus tard, mais pas encore aujourd'hui.

II

La représentation particulière dont nous allons maintenant nous occuper nous permettra sans doute plus de précision quant à son lieu d'origine et sa sphère de diffusion.

De quoi s'agit-il ? De la forme tout à fait inattendue donnée à un appendice placé sur le nez ou museau d'un personnage et surtout d'un animal, à travers un territoire correspondant, en un peu moins étendu, à celui que nous avons délimité pour la grecque scalaire. On sait combien le petit motif décoratif en forme de point d'interrogation a été développé dans toutes les manifestations artistiques des civilisations mexicaines où ce signe trouve un emploi particulièrement important et fréquent dans la représentation du son : parole, chant, notes de flûte, etc..., les *codices* en sont remplis. Mais cette petite volute n'est pas utilisée à cette seule fin, elle entre dans de nombreux mouvements décoratifs peints ou sculptés. L'une des preuves de la filiation méso-américaine d'Esmeraldas en Ecuador repose, précisément, sur une utilisation exceptionnelle de cette volute dans la décoration des sceaux plats et cylindriques, des vases

1. Voir ci-après la note 2, p. 292.

et des statuettes. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur aux figures et aux planches de notre étude sur l'archéologie de cette région¹. Or, non contents d'introduire la volute dans des motifs de décoration pure, les artistes méso-américains l'ont utilisée dans des représentations d'êtres animés et notamment à l'extrémité du nez d'un dieu très stylisé, d'un personnage fantastique ou d'un animal : félin, crocodile, serpent, etc. Cette place tout à fait insolite ne correspond aucunement à la stylisation d'une forme donnée ou, tout au moins, esquissée par la nature. Elle est toute artificielle et appelle d'autant plus l'attention.

Si nous suivons, comme pour la grecque scalaire, un ordre géographique, Nord-Sud, nous voyons apparaître avec des dimensions énormes ce fameux nez chez les Maya, dans les représentations du dieu de la pluie Chak, notamment à Chichen Itza, Nouvel Empire (fig. 36, 1, 2). Dans les urnes anthropomorphes zapotèques, l'effigie fréquente du dieu de la pluie, qui n'est plus ici nommé Chak, mais Cocijo, porte au milieu du visage un masque couvrant surtout le nez et la bouche ; en dehors des volutes qui entourent la commissure des lèvres, le nez est souvent caché sous une masse dont la partie centrale se relève et s'incurve en crochet.

Passons au Guatemala ; Kidder nous montre le nez à volute à Kaminaljuyú (fig. 36, 3). Au Nicaragua et au Costa Rica, ce nez se rencontre sur des animaux, réels ou issus de l'imagination, formant le corps d'ocarinas ; on sait que l'instrument a atteint en ces pays ses formes musicales les plus parfaites. Nous en avons publié un assez grand nombre dans ce journal². On en trouvera ici quelques exemples (fig. 36, 4, 5, 6, 7, 11). Si, à Coclé, la grecque scalaire a disparu, par contre le nez à volute abonde. Nous puisons chez Lothrop deux ou trois cas typiques, mais ils auraient pu être multipliés (fig. 36, 8, 9, 10, 12). Le nez à volute se divise souvent en deux branches symétriques (côté droit et côté gauche de l'animal). On le voit sur des plaques d'or en repoussé, dans des objets sculptés, sur des céramiques. Le motif est entré tellement dans la décoration qu'on semble l'utiliser d'une manière obligée, quasi rituelle.

Nous nous devons de retrouver le nez à volute à Esmeraldas. En effet, il orne superbement sur le sceau cylindrique de la fig. 36, 17, un être étrange, vu de profil, pourvu d'une longue coiffure qui descend jusqu'à ses pieds et qui tient en main, la pointe en bas, une sorte de lance. Non moins extraordinaire nous apparaît la volute magnifiée au sommet, en haut panache recourbé, de l'animal ornant un autre sceau (fig. 36, 14). A Manabí, chez Saville, la volute, plus modeste, se contente d'enrouler le nez d'un petit quadrupède gravé sur quelques fusaïoles (fig. 36, 13).

Au Pérou, Henry Reichlen découvre la volute nasale sur la poterie décorée de ce qu'il appelle le Cajamarca II et IV. Nous reproduisons les exemples les plus probants qu'il nous a donnés. On voit la lèvre supérieure d'un animal se

1. HARCOURT (R. D'). *Archéologie d'Esmeraldas, Équateur*.

2. Voir notamment les tomes XXII, 1930, XXXIII, 1941, XL, 1951.

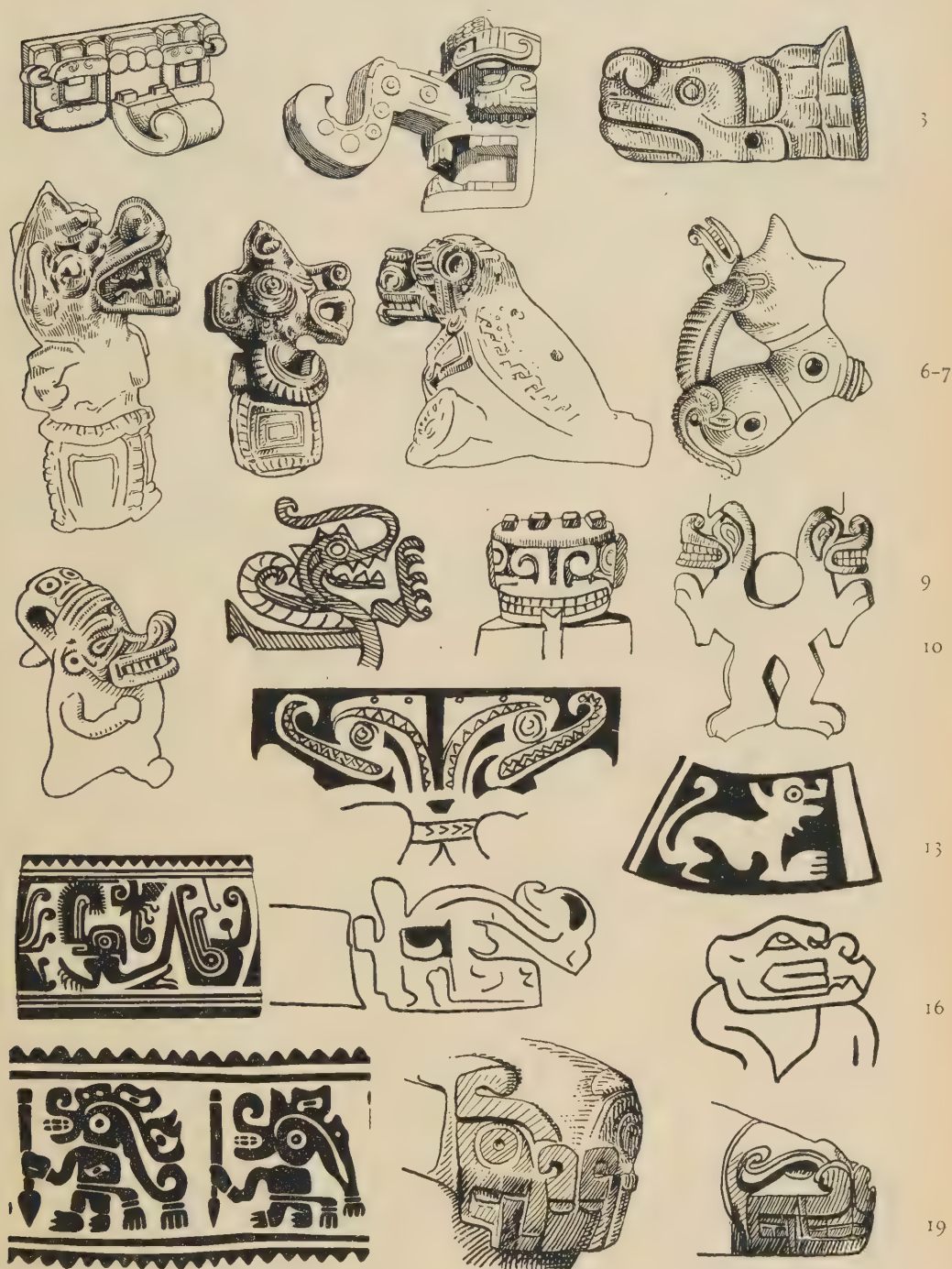


FIG. 36. — Sujets avec volute nasale.



FIG. 37. — Sujets avec volute nasale.



FIG. 38. — Sujets avec volute nasale.

Société des Américanistes, 1953.

relever en volute, ou bien c'est une ligne noire qui épouse la forme du crâne d'un animal à deux faces et se termine aux extrémités par un crochet caractéristique, correspondant au nez des deux côtés supposés de la tête (fig. 37, 18, 19, 20, 21). Et nous en arrivons au complexe Côte nord-Chavín-Recuay. De Chavín, nous l'avons déjà signalé à propos de la grecque scalaire, nous ne possédons guère de pièces, céramique ou autres, appartenant à des gisements locaux, mais seulement des pièces mochica imprégnées du style de Chavín. A Recuay le style des pièces locales est nettement différencié de celui des pièces mochica ou chimu, bien qu'ils fusionnent aussi en de nombreux cas ; c'est pourquoi nous avons parlé d'un complexe, surtout en considérant le point que nous étudions ici. On va nous comprendre par des exemples. Prenons d'abord Recuay. Le Musée de l'Homme possède un vase appartenant en propre au style du lieu (fig. 37, 16) qui porte le relief d'un animal pourvu d'un beau nez en volute ainsi que de cet appendice ornemental qui, partant du milieu de la tête, s'étend loin en arrière et qu'on trouve aussi parfois chez les Mochica (fig. 37, 15). Mais le plus souvent, à Recuay, le nez en volute s'est mué en une sorte de triangle dont nous donnons un aspect caractéristique pris dans l'étude de Tello¹ (fig. 38, 4) ; on y trouve aussi le long appendice signalé plus haut qui retombe en cascade dans le dos du sujet : ces exemples sont courants. La volute peut aussi prendre la forme de la grecque (fig. 38, 2), nouvelle preuve de sa mutation facile, signalée dans la première partie de cette étude.

A défaut de pièces pures de Chavín, voici deux vases qu'on pourrait appeler chavinoïdes, bien que la *Revista del Museo nacional* de Lima dans laquelle nous les puisons, les donne comme provenant du lieu même, ce qui nous paraît douteux. Pour nous, le complexe Mochica-Chavín-Recuay s'y montre d'une manière frappante. Le premier (fig. 38, 3) représente un félin humanisé porteur de sa volute caractéristique sur le nez. On lui voit même sur le côté de la tête une seconde volute parmi des motifs scalaires. La forme du vase, sa facture générale et son anse en étrier appartiennent au style mochica. Le second, très intéressant (fig. 38, 1), représente un monstre de style Chavín accroupi, au gros œil rond qui, sur une sorte de bec double, porte le nez en triangle ajouré de Recuay, surmonté de deux volutes parallèles, situées chacune au-dessus d'un des becs (en admettant que ce soient des becs). Ici aussi la facture du vase et son anse en étrier appartiennent aux Mochica. Nous retrouvons encore la synthèse des éléments Mochica-Recuay sur la fig. 37, 6, peinte sur un vase de la côte ; elle représente un petit carnassier portant à l'extrémité du nez le triangle de Recuay et juste à côté une volute importante ; de son crâne, s'échappe un long panache coudé, orné de volutes scalaires dégénérées. On voit combien le mélange des styles peut être intime entre Recuay et la côte.

Sur les pièces pures du littoral, que devient notre volute nasale ? Si Cupisnique est bien l'un des lieux premiers d'où la civilisation a rayonné sur la région, il faut reconnaître qu'il a déjà reçu l'empreinte du nez en volute. Nous

1. TELLO. *Wira-Kocha*, Inca, vol. I.

le trouvons plusieurs fois dans les reproductions des pièces que contient la brochure de Rafael Larco Hoyle ¹. On le voit sur un manche de couteau, une rondelle d'ornement d'oreille (fig. 36, 15, 16), sur des bagues et à Pacopampa (rattaché par l'auteur à Cupisnique pour son style) sur deux pièces sculptées en forme de félin (fig. 36, 18, 19) ; l'animal porte un nez en volute qui semble divisé en deux parties semblables sur la face droite et la face gauche de la tête, simple conséquence d'une taille insuffisamment profonde en une matière dure (à rapprocher de la pièce au nez divisé de Coclé (fig. 36, 9).

À l'époque mochica, très nombreuses sont les peintures qui, sur les lécythes, représentent un félin pourvu d'une fine volute sur le nez ; les artistes, s'enhardissant, en ont ajouté une autre à côté de la première, puis une autre encore et l'on arrive ainsi à en compter cinq juxtaposées (fig. 37, 1 à 8, 11, 17).

Lassés sans doute, de représenter le motif sous une même forme unique ou répétée, les décorateurs l'ont remplacé par une tige droite, toujours placée à l'extrémité du museau et surmonté par une petite boule ronde. Ils ont doublé et triplé ce nouvel ornement et n'ont pas hésité à le faire figurer également sur la petite tête qui termine la queue du félin (fig. 37, 14). Enfin la boule peut disparaître et il ne subsiste plus que deux ou trois tiges légèrement recourbées qui tiennent le milieu entre la tige rigide et la volute et ressemblent finalement à de gros poils de moustache (fig. 37, 10, 12, 13) ; ils en ont même dessiné sous le menton en guise de barbiche. Adoptant d'autre part les longs panaches décoratifs de Recuay, ils les ont transformés et déplacés jusque sur l'extrémité du museau de l'animal, en les agrémentant de triangles scalaires, sans oublier de les terminer par la petite volute primitivement fixée au nez (fig. 37, 1, 2, 3). Les variations que nous venons d'enregistrer sont bien conformes au génie inventif des décorateurs mochica.

Signalons encore une extension de notre motif à l'oiseau : parmi les reliefs moulés dans la glaise qui ornent certains vieux murs de Chanchan se voit, une suite d'oiseaux stylisés dont le bec relevé s'incurve en une volute caractéristique ².

Nous avons pensé pouvoir poursuivre notre route plus au Sud en suivant la côte, mais pour faire mieux comprendre ce qu'on y rencontre, nous croyons préférable de traverser d'un bond la Cordillère et de nous porter sur les rives du Titicaca, à Tiahuanaco ; aussi bien l'archéologie de cette région andine intermédiaire ne nous retiendra-t-elle pas, puisqu'elle est encore en grande partie *terra ignota*, les Péruviens ne semblant pas pressés de poursuivre des recherches du passé en ces régions, et pourtant que ne nous révéleraient-elles pas ! Les vestiges anciens de Huari près d'Ayacucho enferment peut-être la clef de bien des problèmes. À Tiahuanaco, notre volute nasale se meut en un petit cercle fermé, contenant ou non un second cercle concentrique, qui orne l'extrémité du nez des félins d'une manière très constante. On pourra nous

1. LARCO-HOYLE (R.), *Los Cupisniques*, Lima, 1941.

2. Voir la revue « Fanal », n° 34, p. 14, Lima, 1953.

objecter : cercle n'est pas volute. Nous verrons bientôt que l'un vaut l'autre et qu'il s'agit d'une interprétation différente d'un même motif et que les décorateurs anciens ne s'y sont pas trompés. Suivons les pérégrinations du style de Tiahuanaco : à Pucará, H. Reichlen nous a affirmé que le disque subsistait sur le nez des pumas ; nous n'avons pu nous en assurer nous-mêmes faute de documents suffisants, mais il était logique de le trouver. A Nazca, nous ne rencontrons la particularité du nez que dans la céramique influencée par Tiahuanaco ; auparavant elle ne devait pas exister. Il s'agit bien d'une importation, particulièrement visible dans les pièces provenant de Pacheco (fig. 38, 15, 16). Mais voici que sur les tissus, surtout les tapisseries où le style de Tiahuanaco est apparent, le nez reprend sa volute (fig. 38, 18). En remontant la côte jusqu'au point où nous l'avions quittée, nous allons voir dans les pièces tiahuanacoïdes, le nez pourvu indifféremment, soit d'une volute, soit d'un cercle. C'est pourquoi nous disions plus haut qu'il y a identité entre les deux représentations et qu'il s'agit d'une pure interprétation de décorateur. Si nous ouvrons le *Pachacamac* de Uhle, nous trouvons le nez à cercle relevé sur des têtes de félin ou de serpent (fig. 38, 12, 13, 14) appartenant à des pièces en céramique ou en or repoussé, tandis que la volute subsiste sur les tissus (fig. 38, 11).

A Nievería, dans la vallée de Rimac, nous avons donné dans un article ancien¹ des spécimens de nez à volute, nous les reproduisons ici ; l'influence de Tiahuanaco s'y fait sentir d'une manière certaine ; dans l'un des cas, la tête étant vue à l'envers, c'est le menton qui est orné de la volute (fig. 38, 5 à 8). Le Museo Nacional à Lima possède des tissus peints provenant de Huaura, région de Chancay, où le nez caractéristique est reproduit en des exemples répétés sur des têtes de monstre (fig. 38, 10).

Ainsi, ce fameux nez, issu à l'origine d'une fantaisie de décorateur, couvre le Pérou entier et nous le voyons finir ses pérégrinations par delà la Bolivie, dans les Barréales du Nord argentin, à la Aguada : Debenedetti reproduit, en effet, deux haches en cuivre en forme de tête d'animal pourvue l'une et l'autre d'un superbe nez à volute : ce sera notre dernier exemple (fig. 38, 21).

Peut-on concevoir que cette particularité nasale inconnue dans la nature ait eu plusieurs foyers indépendants de diffusion ? Plus encore que pour la grecque scalaire, nous répondons non, d'autant plus que l'arrivée en Amérique du Sud se manifeste par les pièces d'Esmeraldas de style et de facture méso-américaine². C'est pourquoi nous n'hésitons pas à croire à un courant Nord-Sud. Il faudrait à l'avenir séparer de moins en moins les études des deux continents et voir les répercussions qu'une invention en un point suscite ailleurs. Ainsi, on admet généralement maintenant que la métallurgie s'est répandue en Amérique Centrale et au Mexique par un courant Sud-Nord d'origine plus

1. Journal de la Société des Américanistes, tome XIV, 1922.

2. Rappelons à cette occasion le vase équatorien de style maya décrit par Uhle en 1933 et dont Kidder, bien des années plus tard, a trouvé à Kaminaljuyú, sinon l'original, du moins une pièce qui aurait pu servir de modèle, pl. 193, a-f (Voir J. S. A. t. XXXVIII, p. 183).

colombienne que péruvienne ; de même certaines formes de vase à deux tubulures pourraient bien avoir pénétré en Huasteca en provenance directe ou indirecte du Pérou.

Qu'on nous permette, en passant, de signaler deux petits faits curieux qui sembleraient encore résulter de rapports intercontinentaux : dans la céramique de Tiahuanaco, au flanc de vases en forme d'entonnoir bien caractéristique du lieu, nous avons relevé deux fois l'enroulement d'un crotale en demi-relief dont la tête, elle, en complet relief, se détache de la paroi non loin du bord supérieur ; l'animal est peint en teinte grise avec des taches en forme de losange (le fond de la céramique étant rouge), enfin sa queue caractéristique montre des écailles sonnantes, à peine stylisées (fig. 39). Cette représentation en pleine Cordillère, à près de 4.000 mètres d'altitude, a de quoi surprendre. Où les décorateurs ont-ils eu l'occasion de voir assez fréquemment cet ophidien pour en reproduire exactement les caractéristiques ? Certes le *crotalus terrificus terrificus* existe en Amérique du Sud, c'est même la seule variété qui y soit connue, mais il vit très loin de Tiahuanaco, et l'on ne voit pas bien qu'on ait réussi à y faire vivre quelques individus ; d'ailleurs, quel en aurait été le but ? N'y aurait-il pas eu plutôt un apport méso-américain d'une pièce dont le décor aurait été copié ? On sait combien souvent le crotale est peint, modelé ou sculpté dans l'art du Mexique et de l'Amérique Centrale. Le serpent tient encore une place importante dans l'archéologie d'Esmeraldas. Le crotale, à notre connaissance, n'est pas représenté au Pérou dans les civilisations côtières.

Le second fait consiste dans une représentation semblable et anormale des pieds humains à Paracas et à Tikal, au Yucatán. Dans le fameux tapis brodé que son propriétaire nous avait confié pour étude avant qu'il ne fût acquis par l'American Museum de New York et dont nous avons publié la description¹, les personnages de la frise qui l'entoure ont tantôt des pieds normaux, tantôt des pieds dont le gros orteil opposé aux autres doigts, est placé très en arrière près du talon.

Cette disposition tout à fait spéciale se retrouve identique dans les pieds d'un félin humanisé qui orne un vase maya très connu, provenant de Tikal et que Morley après Spinder a reproduit à la page 83 de sa *Civilización maya*

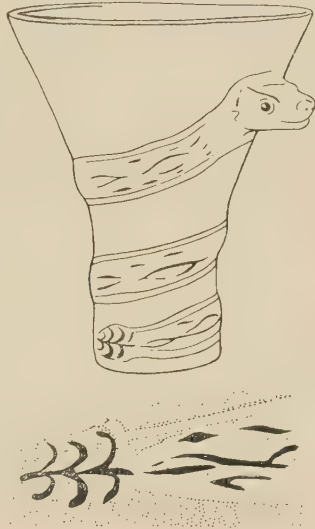


FIG. 39. — Vase de Tiahuanaco.
Musée de l'Homme n° D 46. 7. 68.

1. *Les textiles anciens du Pérou et leurs techniques*, p. 144-158.

(fig. 40). Ce sont de trop petits faits pour qu'on en tire des déductions immédiates, mais nous sommes persuadés que des rapprochements semblables à ceux que nous venons de tenter pourraient-être multipliés par des recherches

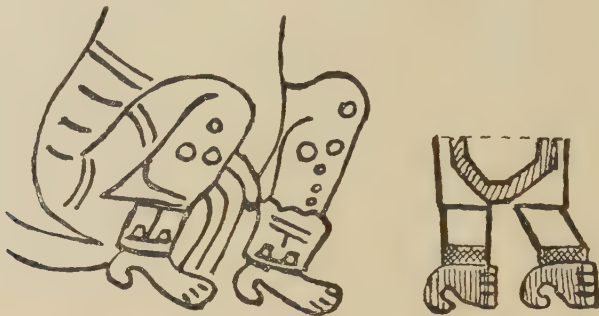


FIG. 40. — Représentation de pieds à Tikal, Mexique, et Paracas, Pérou.

comparatives minutieuses. Elles arriveraient à démontrer que les deux continents Nord et Sud n'ont pas vécu dans l'ignorance l'un de l'autre comme on le laisse trop souvent croire, mais qu'au contraire ils ont subi des influences réciproques ; ces faits contribueraient à établir une chronologie encore bien déficiente dans les grandes civilisations américaines.

PROVENANCE DES MOTIFS REPRODUITS SUR LES FIGURES N^{os} 31 A 38

I

SPIRALES, GRECQUES SCALAIRES ET MOTIFS DÉRIVÉS.

- FIG. 31. — 1. Siège en pierre de Manabi, Ecuador, Saville, t. II, pl. XXXIII, 4.
 2. Statuette en céramique, Esmeraldas, Ecuador. D'Harcourt (6), pl. XIX, 4.
 3. Siège en pierre de Manabi, Ecuador. Saville, t. II, pl. LVI, 1.
 4. Vase en céramique, Ecuador. Rivet, pl. XXX, 6.
 5. — — — — — pl. XLII, 12.
 6. Céramique de Manabi. Ecuador. Saville, t. I, pl. XLIX, 6.
 7. Vase en céramique, Ecuador. Rivet, pl. XXXI, 4.
 8. — — — Cañar, Ecuador. Rivet, pl. XLVIII, 1.
 9. Céramique, El Angel, Ecuador. Musée de l'Homme, n^o 08.22.75.
 10. Vase en céramique, Colombie. Musée de l'Homme, n^o 91.57.153.
 11. Fragment de céramique, Cajamarca II, Pérou. Reichlen, p. 159, fig. 6, L.
 12. — — — — — Reichlen, p. 159, fig. 6, H.
 13. Vase en céramique, Recuay. Musée de l'Homme, n^o 28.17.5.
 14. Fragment de céramique, Cajamarca IV, Musée de l'Homme, n^o 53.19.719.
 15. Vase mochica (relief), Muelle y Blas, pl. 62, b.
 16. Vase peint, style Salinar. Larco Hoyle (3), p. 12.
 17. Vase mochica. Muelle y Blas, pl. 16, a.
 18. Céramique mochica. Larco Hoyle (4), p. 28.

19. Vase de Chimbote, Wassermann-San Blas, p. 235, n° 414.
20. Vase mochica. Larco Hoyle (1), t. II, p. 82.
21. Vase zoomorphe mochica. Larco Hoyle (1), t. II, p. 10, fig. 172.
22. Vase chimu (motif peint sur un personnage). Wassermann-San Blas, p. 27, n° 48.
23. — — — — — p. 71, n° 225.
24. Vase de Chimbote représentant un personnage à tête d'animal. Musée de l'Homme n° 87.134.13.

FIG. 32. — 1. Vase de Chimbote (sans influence de Tiahuanaco). Wasserman-San Blas, p. 77, n° 129.

2. Vase de Moche. Kroeber (*Moche*), pl. 65, g.
3. Vase chimu. Posnanski, fig. 2.
4. Galon tissé, côte centrale. Musée de l'Homme, n° X.47.5.766.
5. Céramique, Ancon. Musée de l'Homme, n° 78.54.11.
6. Céramique de Moche. Kroeber (*Moche*), pl. 65, c.
7. Céramique (proto Lima). Kroeber (*Nieveria*), pl. 91, c.
8. Tissu, Ancon. Musée de l'Homme, n° 78.2.55.
9. Céramique, côte centrale. Muelle y Blas, pl. 35, a.
10. Tissu, côte centrale. Musée de l'Homme, n° X.47.5.394.
11. Tissu à chaîne et trame bouclées respectivement entre elles, Nazca. D'Harcourt (4), pl. III.
12. Broderie au point bouclé. D'Harcourt (4), pl. LXXXVIII, 3.
13. Tissu double, côte centrale. D'Harcourt (4), pl. XXVIII.
14. Galon à trames multiples. Musée de l'Homme, n° X. 33.271.11.
15. Tissu, Pachacamac. Uhle, pl. 6, fig. 8.
16. Tissu, côte centrale. Musée de l'Homme, n° X. 47.5.727.
17. Céramique, Tiahuanaco. Musée de l'Homme, n° D. 46.7.159.
18. Tissu double et brodé, Côte centrale. D'Harcourt (4), pl. XXIX, 2.
19. Vase de Chancay. Kroeber (*Chancay*), pl. 85, b.
20. Tissu à deux chaînes décoratives. Musée de l'Homme, n° X. 33.271.7.
21. Vase de Nazca. Wassermann-San Blas, p. 360, n° 595.

FIG. 33. — 1. Vase de Tiahuanaco. Musée de l'Homme, n° 31.15.46.

2. Vase de Tiahuanaco. Musée de l'Homme, n° D. 46.7.126.
3. — — — — — n° D. 46.7.111.
4. — — — — — Posnanski, fig. 4.
5. Vase de Nazca. Musée de l'Homme, n° 30.19.114.
6. Vase de Tiahuanaco. Musée de l'Homme, n° D. 46.7.110.
7. — — — — — Posnanski, fig. 7.
8. — — — — — fig. 3.
8. — — — — — Musée de l'Homme, n° D. 46.7.135.
9. — — — — — Musée de l'Homme, n° D. 46.7.135.
10. — — — — — Posnanski, fig. 8.
11. — — — — — Musée de l'Homme, n° D. 46.7.126.
12. Vase de Nazca. Musée de l'Homme, n° 30.19.6.
13. Vase de Tiahuanaco. Musée de l'Homme, n° 28.17.6.
14. — — — — — Posnanski, fig. 5.
15. Tissu à chaîne et trame bouclées respectivement entre elles. Nazca. D'Harcourt (4), pl. IV (Coll. Hardt, Berlin).

16. Vase de Nazca. Wassermann-San Blas, p. 333, n° 559.
17. — Muelle y Blas, pl. 3, a.
18. Vase de Tiahuanaco. Musée de l'Homme, n° 08.23.415.
19. Vase de Yura, Bolivie. Musée de l'Homme, n° 46.7.157.
20. Tapisserie, côte sud, style de Tiahuanaco. D'Harcourt (col. person.).
21. Vase de Calama, Chili. Musée de l'Homme, n° 41.11.31.
22. Vase de la région du Cuzco. Wassermann-San Blas, p. 73, n° 122.
23. Vase de la vallée du Limari, Chili. Oyarzun y Latcham, pl. III.
24. Vase de La Serena, Chili. Oyarzun y Latcham, pl. IV.
25. Vase d'Ovalle, Chili. Oyarzun y Latcham, pl. VI.

FIG. 34. — 1. Vase de Calama, Chili. Musée de l'Homme, n° 41.11.36.

2. Vase de Santiago, Chili. Oyarzun y Latcham, pl. X.
3. Vase de La Ciénega, Argentine. Debenedetti, pl. XVI.
4. Vase d'Atacama, Chili. Oyarzun y Latcham, pl. XVI.
5. Vase d'Ovalle, Chili. Oyarzun y Latcham, pl. IV.
6. Urne diaguite, Argentine. Boman, t. I, pl. V, b.
7. Céramique, La Aguada, Argentine. Debenedetti, pl. XLI, a.
8. Vase de Tastil, Argentine. Boman, t. I, fig. 83.
9. Urne diaguite, Argentine. Boman, t. I, pl. IV, d.
10. Urne diaguite, Argentine. Boman, t. I, pl. IV c.
11. Vase de Santiago del Estero, Argentine. Wagner, p. 274, fig. 469.
12. Vase de La Ciénega, Barreales, Argentine. Debenedetti, pl. XVI.
13. Urne diaguite, Argentine. Boman, t. I, pl. IV, a.
14. K'ero, Lapaya, Argentine. Boman, t. I, pl. IX.
15. Vase de Santiago del Estero. Wagner, p. 53, fig. 49.
16. — — — p. 53, fig. 51.
17. — — — pl. LXXXIX, 8.
18. — — — pl. LXXXIX, 2.
19. — — — p. 53, fig. 50.
20. — — — pl. XII, 12.

FIG. 35. — 1. Vase de Santiago del Estero. Wagner, pl. XIV.

2. Vase de Santiago del Estero. Wagner, pl. XII, 7.
3. — — — pl. XII, 7.
4. — — — pl. XIV, 13.
5. — — — pl. XLIII, 3.
6. — — — p. 53, fig. 50.
7. — — — p. 53, fig. 49.
8. — — — pl. LX, 3.
9. — — — pl. XXVI, 4.
10. Vase de Marajó, Brésil. Nordenskiöld, pl. XII, b.

II

SUJETS AVEC VOLUTE NASALE.

- FIG. 36. — 1. Masque du dieu Chak, Chichen Itza, Mexique. Photo H. Lehmann.
 2. Masque du dieu Chak, Chichen Itza, Mexique. Photo H. Lehmann.

3. Pierre gravée (tête de serpent), Kaminaljuyú, Guatemala. Kidder, fig. 149, f.
4. Ocarina en céramique, Nicaragua. D'Harcourt (5), pl. V, 4.
5. — — — — — (7), pl. V, 2.
6. — — — — — (3), pl. XL, 10.
7. — — — — — (7), pl. V, 4.
8. Relief en or repoussé, Coclé, Panama. Lothrop, I, fig. 11, a.
9. Pièce en os, Coclé, Panama. Lothrop, I, fig. 162, a, p. 175.
10. Pièce en os, Coclé, Panama. Lothrop, I, fig. 66, p. 100.
11. Ocarina en céramique, Nicaragua. D'Harcourt (3), pl. XL, 9.
12. Pièce en or (détail), Coclé, Panama. Lothrop, I, fig. 108, p. 136.
13. Fusaïole, Manabí, Ecuador. Saville, t. I, pl. XLVIII, 4.
14. Sceau en céramique, Esmeraldas, Ecuador. D'Harcourt (6), fig. 11.
15. Manche de couteau en os, Cupisnique, Pérou. Larco Hoyle (5), p. 17.
16. Rondelle d'oreille, Cupisnique, Pérou. Larco Hoyle (2), p. 108, fig. 169.
17. Sceau en céramique, Esmeraldas, Ecuador. D'Harcourt (6), fig. 11.
18. Pierre sculptée, Pacopampa, Pérou. Larco Hoyle (5), p. 6.
19. — — — — — (5), p. 6.

FIG. 37. — 1. Vase de Chimbote, Pérou (félin dans un croissant de lune). Kutscher, fig. 53.

2. Lécythe de Trujillo. Relevé de von den Steinen.
3. — — — — —
4. Vase mochica, Pérou. Tello, p. 248.
5. Vase de Pachacamac. Leicht, p. 209.
6. Céramique de Recuay. Wassermann-San Blas, fig. 64.
7. Vase mochica. Tello, p. 247.
8. Vase mochica (peinture d'une *maccana*). D'Harcourt (2), p. 545.
9. Vase de Chimbote (tête de félin). Kutscher, fig. 32.
10. Vase mochica (pêcheur dans une *balsa*). Kutscher, fig. 17.
11. Vase de Trujillo (lézard). Kutscher, fig. 5.
12. Vase mochica (félin). Kutscher, fig. 11.
13. Vase de Chimbote (jaguar combattant un guerrier). Kutscher, fig. 30.
14. Vase de Chimbote (animal humanisé). Baessler, p. 22.
15. Vase mochica. H. D. Disselhoff, p. 55.
16. Vase de Recuay (relief de félin). Musée de l'Homme, n° 87.134.22.
17. Vase de Chimbote (poisson pêché). Kutscher, fig. 60.
18. Fragment de céramique peinte, Cajamarca IV. Reichlen, fig. 11, D.
19. — — — — — Musée de l'Homme, n° 53.19.677
20. — — — — — Reichlen, fig. 10, b.
21. — — — — — fig. 11, c.

FIG. 38. — 1. Vase en céramique, Chavín, Pérou, Muelle y Blas, pl. 65, b.

2. Vase de Copa, Carhuaz (partie d'un motif peint). Tello, fig. 26, p. 222.
3. Vase en céramique, Chavín. Muelle y Blas, pl. 65, a.
4. Vase de Recuay (motif peint). Tello, fig. 11, p. 213.
5. Vase en céramique, Nievería. D'Harcourt (1), fig. 3, A.
6. — — — — — (1), fig. 1, C.
7. — — — — — (1), fig. 4, A.
8. — — — — — (1), fig. 3, B.

9. Céramique de style andin, côte sud. Muelle y Blas, pl. 30, a.
10. Tissu peint de Huaura, Pérou. Museo nacional. Lima.
11. Tissu (motifs de serpent entourant un personnage), Pachacamac. Uhle, pl. 4, 1.
12. Tête de félin, Pachacamac. Uhle, p. 33, fig. 35.
13. — — — p. 33, fig. 36.
14. Condor à tête de félin (plaque en or), Pachacamac. Baessler.
15. Céramique, Nazca (style tiahuanacoïde). Muelle y Blas, pl. 31.
16. — — — pl. 31.
17. Vase de Tiahuanaco (tête de félin). Musée de l'Homme, n° D. 46.7.110.
18. Tapisserie (félin ailé). Nazca. D'Harcourt (4), pl. VII
19. Tissu (tête de félin), époque épigonale, Pachacamac. Uhle, fig. 33, p. 32.
20. Vase de Tiahuanaco (tête de félin). Musée de l'Homme, n° 08.23.451.
21. Haches en cuivre avec tête de félin. La Aguada, Argentine. Debenedetti, pl. LXVII.

BIBLIOGRAPHIE

- BAESSLER (Arthur). — *Ancient peruvian art. Contributions to the archaeology of the Incas*. Berlin et New York, 1902-1903.
- BEYER (Hermann). — *El origen, desarrollo y significado de la greca escalonada*. El Mexico antiguo, t. II, n°s 3-4, Mexico, 1924.
- BOMAN (Erik). — *Antiquités de la région andine de la République Argentine et du désert d'Atacama*, t. I et II, Paris, 1908.
- DEBENEDETTI (Salvador). — *L'ancienne civilisation des Barréales du Nord-Ouest argentin*. Ars americana, II, Paris, 1931.
- DISSELHOFF (H. D.). — *Ueber die Bedeutung der anthropomorphen Grob-Keramik der Mochica*. Ethnos, Stockholm, 51, 1-2, 1951.
- DOERING (H.). — *Ceramic comparisons of two North Peruvian Valleys*. Actes du XXIX^e Congrès international des Américanistes, New York, 1951.
- FEWKES (Jesse Walter). — *Two summers work in Pueblo ruins*. Twenty second annual report of the Bureau of American Ethnology, Washington, 1904.
- HARCOURT (Raoul d'). — (1) *La céramique de Cajamarquilla-Niveria*. Journal de la Société des Américanistes, t. XIV, 1922.
- (2) *Les vêtements et les armes d'un guerrier yunka, d'après le décor d'un lécythe de la région de Trujillo*. Actes du XXII^e Congrès international des Américanistes, Rome, 1926, p. 545-548.
- (3) *L'ocarina à cinq sons dans l'Amérique préhispanique*. J. S. A., t. XXII, 1930.
- (4) *Les textiles anciens du Pérou et leurs techniques*. Paris, 1934.
- (5) *Sifflets et ocarinas du Nicaragua et du Mexique*. J. S. A., t. XXXIII, 1941.
- (6) *Archéologie d'Esmeraldas, Équateur*. J. S. A., t. XXXIV, 1942.
- (7) *Ocarinas du Nicaragua*. J. S. A., t. XL, 1951.
- HOLMS (William H.). — *Pottery of the ancient Pueblos*. Fourth annual report of the Bureau of American Ethnology, Washington, 1886.
- JIJON Y CAAMAÑO (J.). — *Una gran marea cultural en el N. O. de Sud América*. J. S. A., t. XXII, 1930.
- KIDDER (Alfred V.). — *Excavations at Kaminaljuyu, Guatemala*. Carnegie Institution of Washington, Publications 561, 1946.
- KROEBER (A. L.), STRONG (W. D.), GAYTON (A. H.). — *The Uhle collections from*

- Chincha, Ica, Ancon, Moche, Supe, Chancay, Niveria*. American Archaeology and Ethnography, University of California, Berkeley, vol. 21, 1924-27.
- KUTSCHER (Gerdt). — *Chimu*, eine altindianische Hochkultur. Berlin, 1950.
- LARCO-HOYLE (Rafael). — (1) *Los Mochicas*, II, Lima, 1939.
- (2) *Los Cupisniques*. Lima, 1941.
- (3) *Cultura Salinar*. Trujillo, 1944.
- (4) *Los Mochicas*, Trujillo, 1945.
- (5) *Los Cupisniques*, Trujillo, 1945.
- LEICHT (Hermann). — *Indianische Kunst und Kultur. Ein Jahrtausend im Reiche del Chimu*. Zurich, 1944.
- LINNÉ (S.). — *Darien in the past*. Göteborg, 1929.
- LOTHROP (Samuel Kirkland). — (1) *Pottery of Costa Rica and Nicaragua*. Museum of the American Indian, Heye Foundation, 2 vol. New York, 1926.
- (2) *Coclé, an archaeological study of Central Panama*. Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, vol. VII et VIII, Cambridge, 1937, 1942.
- (3) *Archaeology of Southern Veraguas, Panama*. Memoirs of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, vol. IX, n° 3, Cambridge, 1950.
- MORLEY (Sylvanus G.). — *The Ancient Maya*. Stanford University Press of California, 1946.
- MUELLE (Jorge C) y BLAS (Camilo). — *Muestrario de arte peruano precolombino*. Revista del Museo nacional, t. VII, 2, Lima, 1938.
- NORDENSKIÖLD (Erland). — *Archéologie du Bassin de l'Amazone*. Ars Americana, I, Paris, 1930.
- OYARZUN (A.) y LATCHAM. — *Album de tejidos y alfarería araucana*. Santiago de Chile, 1929.
- POSNANSKY (Arthur). — *Es o no oriundo el hombre americano en América ?* XXVIIe Congrès international des Américanistes, México, t. I, p. 99-118, 1939.
- REICHLÉN (Henry et Paule). — *Recherches archéologiques dans les Andes de Cajamarca*. J. S. A., t. XXXVIII, 1949.
- RIVET (Paul). — *Ethnographie ancienne de l'Équateur*, 2^e fasc., Paris, 1922.
- SAVILLE (Marshall H.). — *The Antiquities of Manabi, Ecuador*. Contributions to South American Archaeology, New York, 1910.
- SPINDEN (Herbert J.). — *A study of Maya Art*. Memoirs of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University, vol. VI, Cambridge, 1913.
- SZWEDZICKI (C.). — *Pueblo Indian Pottery*, vol. I, Nice, 1933.
- TELLO (Julio). — *Wira-Kocha*. Inca, vol. I, p. 93-320, Lima, 1923.
- UHLE (Max). — (1) *Pachacamac*. University of Pennsylvania, Philadelphia, 1903.
- (2) *Estudio sobre las civilizaciones del Carchi e Imbabura*. Quito, 1933.
- WAGNER (E. y D.). — *La civilización Chaco-Santiagoña*. Buenos Aires, 1934.
- WASSERMANN-SAN BLAS. — *Cerámicas del antiguo Perú*. Buenos Aires, 1938.

LA TACHE PIGMENTAIRE CONGÉNITALE CHEZ LES ESKIMO D'ANGMASSALIK

PAR ROBERT GESSAIN.

De 1934 à 1936, hivernant dans la tribu eskimo d'Angmassalik (côte Est du Groenland), j'ai récolté un grand nombre d'observations anthropologiques¹ et, parmi celles-ci, des données concernant la Tache Pigmentaire Congénitale ou T. P. C.

A propos d'observations faites au Mexique chez les Indiens Tepehua en 1937-1938, j'ai déjà résumé en 1947 (9) l'essentiel des connaissances classiques sur la localisation, la forme, la couleur, l'histologie, la chimie, la transmission héréditaire et la répartition raciale de la Tache Pigmentaire Congénitale. A ma connaissance, il ne semble pas que depuis cette date quelque chose d'important ait été publié dans ce domaine. J'avais insisté particulièrement sur l'âge d'effacement de la tache et la nécessité de ne publier que des observations comportant l'âge du sujet : ne pas tenir compte de cette notion limite fortement l'intérêt des observations, « tout pourcentage global est forcément entaché d'erreur, puisqu'il groupe des individus de classes d'âge différentes et que l'âge est la principale variable de la fréquence du phénomène pour un groupe donné » (9, p. 147). J'ai proposé de considérer l'âge d'effacement de la T. P. C., dans une population donnée, comme un élément caractéristique de cette population, enfin j'ai souligné la bilatéralité topographique des taches, leur caractère métamérique indiscutable² et j'ai aussi mis en évidence que cette répartition correspondait à la topographie d'innervation radiculaire par l'intermédiaire probable de l'influence métabolique du système sympathique.

1. La première expédition, envoyée par le Musée de l'Homme, hiverna de 1934 à 1935 ; elle était composée de Paul-Émile Victor, Michel Pérez, Fred Matter et moi-même. La deuxième, après une traversée du Groenland, séjourna quelques mois à Angmassalik pour compléter les observations faites durant l'hivernage ; elle comprenait P.-E. Victor, M. Pérez, Eigil Knut et l'auteur de cet article, médecin et anthropologue de ces deux expéditions.

2. SUK (22) l'avait déjà remarqué en 1927, mais je ne l'ai pas cité n'ayant pas lu son travail, lorsque j'ai publié le mien en 1947 (9).

MÉTHODES

Pour récolter le matériel tant au Groenland qu'au Mexique, j'ai utilisé une même méthode comportant des fiches : méthode et fiches ont été décrites dans l'article déjà cité (9). Ces fiches à repères anatomiques permettent la notation rapide et précise de la forme des taches ; l'intensité de la couleur est indiquée au moment de l'observation par un chiffre de 1 à 5 (cf. plus loin, p. 316) ; les renseignements concernant le sujet et son appartenance ethnique sont également notés. Cette fiche a été établie dans un but de standardisation des observations ; elle permet la notation précise des caractéristiques nécessaires à toute étude rigoureuse et comparative de la T. P. C. : topographie et intensité de la tache, âge, sexe et généalogie du sujet.

HISTORIQUE DE LA T. P. C. CHEZ LES ESKIMO

C'est chez les Eskimo que la T. P. C. a été observée pour la première fois, il y a cent quatre vingt-sept ans. Il nous a paru intéressant de publier ici, traduits en français, les textes désormais classiques — mais souvent peu accessibles au lecteur français — qui se rapportent à ces premières observations de T. P. C. Ce sont ceux de Saabye et Eschricht.

HANS EGEDE SAABYE, missionnaire danois, petit-fils de l'apôtre du Groenland Hans Egede, observa ce caractère sur la côte ouest du Groenland pendant le séjour qu'il fit en ce pays de 1770 à 1778 et publia un ouvrage en danois en 1816 (19). En 1818 (20), il en parut une traduction anglaise d'où je traduis à mon tour ¹ le passage suivant (p. 282) : « A la naissance, les enfants groenlandais sont aussi blancs que les nôtres, mais ils ont sur la peau, au niveau ou au-dessus des reins, une tache bleue ayant $\frac{3}{4}$ de pouce de diamètre ². Quand ils grandissent, cette tache s'étend graduellement sur tout le corps, c'est peut-être la cause de la coloration plutôt foncée de celui-ci. J'ai eu l'occasion de voir ces taches à mon arrivée dans le pays, lorsque les femmes groenlandaises apportaient, selon la coutume, leurs nouveau-nés nus pour être baptisés. »

D. F. ESCHRICHT écrit en 1849 (6) : « Chez les baleines et chez les animaux en général, les cellules de la couche interne de l'épiderme, ou, si l'on veut, de la couche pigmentaire, assez tôt dans la vie fœtale, s'emplissent de matière colorée, tandis qu'au contraire chez les hommes, comme on le sait, la coloration de la peau chez les nègres et les mulâtres s'établit seulement quelques jours après la naissance et à la vérité à partir des régions génitales. Cependant chez les Eskimo, cette coloration à la naissance n'apparaît que comme une grosse

1. Ce texte et les suivants sont traduits par l'auteur de cet article.

2. Il est dit dans l'édition allemande : « à peu près de la grosseur d'une de nos pièces de 10 schillings ».

tache sombre dans la région des reins. J'ai eu deux fois l'occasion, dans la policlinique d'accouchement de Copenhague, d'observer des enfants métis nés de mères blanches. L'observation faite pour la première fois par Saabye sur des enfants eskimo m'a été absolument confirmée par le capitaine Holböll. Sur un fœtus eskimo presque à terme, qui m'avait été envoyé dans de l'alcool, la peau est uniformément jaune brunâtre, les cheveux noir foncé. »

En 1883 (3), la tache est mentionnée pour la première fois dans la littérature anthropologique. E. BAELZ, anthropologue allemand travaillant à cette date à Tokio, décrit une tache bleu foncé que les enfants japonais présentent en venant au monde sur la région fessière. En 1901, au Congrès de la Société Anthropologique de Berlin, il fait un exposé sur cette tache pigmentaire considérée par lui comme un signe racial d'ascendance mongolique et présente une aquarelle d'une tache pigmentaire fessière chez un enfant japonais.

Le nom de Baelz est d'ailleurs resté attaché aux cellules dites de Baelz, cellules étoilées, emplies de pigment mélanique, distribuées dans les couches profondes de la peau, rares dans les couches superficielles, dont la condensation constitue la tache mongolique. Des recherches systématiques ont montré que chez des individus non porteurs de taches il existe cependant quelques cellules de Baelz.

Le capitaine GUSTAV HOLM, danois qui découvrit en 1884 la tribu d'Angmassalik, observe pour la première fois la T. P. C. chez ces Eskimo et écrit en 1887 (13) : « Selon les dires de Hanserak ¹, les enfants nouveau-nés ont une tache bleue sur les reins. Elle s'étend graduellement sur tout le tronc quand ils grandissent. »

SÖREN HANSEN, anthropologue danois, dans la première étude anthropologique des Eskimo d'Angmassalik, écrit en 1888 (10) : « Je dois aussi mentionner qu'on peut observer chez les nouveau-nés une tache bien distincte, bleu sombre, qui s'efface dans le cours des premières années de la vie. Déjà Saabye a parlé de cette particularité à propos des Groenlandais de la Côte Ouest et Eschricht a eu l'occasion de la mentionner dans son traité sur les baleines ; mais, pour le reste, cette observation semble avoir été oubliée et n'a en tout cas laissé aucune trace dans la récente littérature anthropologique. Ce fait a cependant gagné un renouveau d'intérêt lorsque le Dr E. Baelz à Tokio décrivit une tache tout à fait semblable, de même localisation, chez les enfants japonais... On ne peut guère considérer cela comme une rencontre de hasard, et ce n'est pas la première fois que l'on remarque une ressemblance entre les Eskimo et les Japonais. »

F. NANSEN (15) note vers cette date que la présence de T. P. C. est générale chez les métis Eskimo-Danois de la Côte Ouest du Groenland.

S. HANSEN, en 1893, dans une publication sur l'anthropologie des Groenlan-

1. Hansen Hanserak, instituteur et catéchiste groenlandais de la Côte Ouest, accompagna Holm dans son voyage à la découverte des habitants de la Côte Est, hiverna avec lui à Angmassalik en 1884 et écrivit un journal.

dais de la Côte Ouest (11), s'exprime ainsi dans le chapitre relatif à la couleur de la peau (p. 237) : « Cette couleur bleue qui est à peu près semblable à celle des contusions... se retrouve sur la tache bleue dont on a beaucoup parlé, qui s'observe dans la région sacrée du nouveau-né. Cette particularité, qui semble être constante chez les Japonais et qui se trouve aussi sans doute dans les autres populations asiatiques d'Extrême-Orient, est considérée par les Groenlandais occidentaux comme un signe certain d'origine eskimo pure, et il semble, dans la mesure de nos connaissances, qu'on puisse également l'observer chez les enfants d'origine fortement métissée. La forme et la taille de la tache sont en outre très variables, souvent elle est double mais ses limites sont en général fortement estompées, et sa couleur est souvent si faible qu'elle est alors à peine visible. »

S. Hansen a observé trois cas de T. P. C. sur la Côte Ouest du Groenland et rapporté un quatrième cas, observé par Ryder. Il les publie avec quatre schémas. S. Hansen considère que la T. P. C. mérite une étude plus approfondie et il semble rendre responsable de sa présence au Groenland comme au Japon un élément racial noir. Il écrit en effet dans le même ouvrage (11) : « La signification de cette particularité est obscure ; je veux toutefois faire remarquer qu'il est possible de la considérer comme un rudiment atavique¹, résurgence d'un passé lointain, un signe d'une descendance directe d'un élément racial noir : un tel élément racial ne se trouve pas très éloigné, car on l'a mis en évidence dans le Sud du Japon². Ceci n'est encore qu'une hypothèse, mais en tout cas il n'y a aucune raison, actuellement, de se reposer sur l'idée qu'il ne s'agit là que d'une simple curiosité ; d'ailleurs on trouve ça et là dans le Groenland occidental — ainsi par exemple à l'île Ubekjendte dans le fjord d'Umanak — différents individus dont la pigmentation est fortement foncée, ce qui nous incline à penser dans la même direction. Cette question ne pourra être résolue que par des recherches suffisantes au Japon et dans l'Asie Orientale du Sud, mais elle n'avait pas encore été exposée. »

OKA (16), auteur japonais, a fait un travail sur la T. P. C. des Eskimo dès 1894. Cette référence m'a été communiquée par P. Champion, sous-directeur du Musée de l'Homme qui a lui-même publié des travaux sur la répartition mondiale de la T. P. C. Je n'ai pu me procurer cet article ni dans les bibliothèques parisiennes, ni à la bibliothèque du Royal Anthropological Institute de Londres ; à Paris comme à Londres, la collection du *Journal of the Anthropological Society of Tokio* ne commence qu'en 1897. D'ailleurs ce journal à cette date est entièrement rédigé en japonais, sans résumé dans une langue européenne.

MAX BARTELS fit une enquête sur la T. P. C. auprès de personnes ayant vécu

1. Certains auteurs ont voulu voir dans la T. P. C., en sa localisation sacrée, une marque vestigiale en rapport avec un appendice caudal ancestral.

2. Cette idée sera reprise en 1905 par ASHMEAD (2) qui considère la T. P. C. chez les Japonais comme la preuve d'une ascendance noire, provenant des Eta, négritoïdes du Japon.

longtemps en contact avec des Groenlandais et rapporta en 1903 (4) la réponse de la missionnaire Zucher (Lichtenfels, Groenland de l'Ouest) : « J'ai personnellement observé que notre enfant eskimo pur sang, que nous avons fait venir chez nous au septième mois de sa vie comme enfant adoptif, avait plusieurs taches bleues sur la moitié inférieure de l'épine dorsale s'étendant jusqu'aux omoplates, tout à fait comme s'il portait des marques de coup. » Max Bartels ajoute ceci : « Cette remarque est très intéressante ; car dans la session de janvier 1901 de la Société Anthropologique de Berlin, Baelz a dit : « L'apparence (de cette tache) est comme si l'enfant portait la marque d'un coup ou d'une chute. » Il dit encore que les Eskimo s'imaginent que lorsqu'un enfant vient au monde avec des taches bleues lombaires, cela signifie qu'il y en a un autre dans l'utérus de la mère qui a refoulé violemment le premier qui porte ainsi les marques des coups. Cette croyance est à rapprocher de celle des Japonais pour lesquels les taches bleues seraient les traces de pincements opérés par le dieu des accouchements.

Max Bartels a aussi obtenu la réponse suivante de F. Stecker, missionnaire à Bethel, Kuskokwim River (Alaska) : « J'ai interrogé les gens (au sujet de la tache bleue) et ils dirent tous oui, les enfants ont une telle tache et, à la vérité, tous. J'ai vu un petit enfant...il a deux taches : une, peu sombre, tout à fait à la base du dos et une plus nettement visible sur le côté, à peu près à trois pouces de la ligne médiane ; la tache du milieu étant à peine aussi grosse qu'une pièce d'un pfenning, celle du côté seulement comme un gros pois. Les taches étaient bleu gris »...

RUDOLF TREBITSCH, durant un séjour du 11 juin au 18 août 1906 sur la Côte ouest du Groenland, a observé les cas suivants, qu'il a publiés en 1907 (23) :

1. — Fille de 12 jours, métis.
2. — Garçon de 7 mois, métis.
3. — Fille de 10 mois, métis.
4. — Fille de 10 mois, père eskimo, mère métis
5. — Garçon de 1 an 1/2, métis.
6. — Fille de 1 an, métis.
7. — Garçon de quelques mois, eskimo.
8. — Homme de 30 ans, eskimo, pas vu directement : cas rapporté par le Dr Vestergaard.
9. — Garçon de 6 mois, eskimo.
10. — Fille de 1 an 1/2, eskimo.
11. — Homme de 46 ans, eskimo (une tache nettement visible de la taille de la paume de la main dans la région sacrée).
12. — Garçon de 12 ans, métis.
13. — Fille de 5 ans, eskimo.
14. — Garçon de 4 ans, eskimo.

Ce matériel récolté par Trebitsch — où le terme métis désigne un croisement dano-eskimo — est inutilisable du point de vue statistique puisque l'auteur ne donne pas le nombre total d'enfants vus. Il publie sept bons schémas. Les

deux cas (nos 8 et 11) de persistance d'une T. P. C. chez des adultes de 30 et 46 ans posent un problème : on peut peut-être se demander, étant donnée la rareté de telles observations, s'il s'agit ici réellement de T. P. C.

H. HOESSLY (12), membre de l'Expédition suisse au Groenland de 1912-1913, a publié (1925) des remarques sur la peau des indigènes d'Angmassalik, mais il ne dit rien de la T. P. C.

V. SUK (22), en publiant, en 1927, l'ensemble des enfants examinés par lui et non pas seulement ceux porteurs de taches, permet d'établir la première statistique concernant la répartition selon l'âge de la T. P. C. dans un groupe eskimo.

En 1926, sur la côte nord du Labrador (à Hebron, Okkak, Nain et Hopedale), cet auteur a examiné, du point de vue santé, cinquante-quatre enfants eskimo-purs de la naissance à 14 ans. Il a trouvé quinze porteurs de taches sur cinquante-quatre enfants dont il donne l'âge, ce qui m'a permis d'établir les pourcentages suivants :

Age	Nombre de cas	Nombre d'enfants tachés	%
0-1 an	1	1	100
1-2	3	3	100
2-3	7	4	57.1
3-4	6	4	66.6
4-5	5	1	20
5-6	3	0	0
6-7	3	0	0
7-8	4	0	0
8-9	2	0	0
9-10	4	0	0
10-11	4	0	0
11-12	4	2	50
12-13	5	0	0
13-14	2	0	0
14-15	1	0	0

13/22, ou 63 % des enfants de moins de 5 ans étaient donc porteurs de taches.

Suk a noté l'effacement progressif de la tache et publie huit schémas de dos d'enfants eskimo avec T. P. C. en deux teintes correspondant au bleu foncé et au bleu clair ; il insiste sur le flou des contours, spécialement de la teinte la plus claire.

Il rapproche la topographie des T. P. C. de la disposition du pigment chorial chez quatre singes d'espèces différentes dont il publie les schémas (un mandrille, un thériopithèque, un macaque et un cebus). Il en tire la conclusion suivante : « La comparaison de ces planches (enfants eskimo et singes) est sans doute intéressante, car elle indique que la disposition des taches chez les enfants eskimo — et aussi, autant que nous le sachions d'après les schémas des autres auteurs, pour les autres races — est généralement semblable à celle

de la pigmentation choriale chez les singes. Ainsi peut-on conclure que les caractéristiques de la distribution du pigment chorial dans les deux groupes comparés ici sont d'une origine très lointaine. Car une telle symétrie bilatérale est l'un des plus anciens caractères de l'organisation des animaux supérieurs, beaucoup plus anciens naturellement que la division entre races, et, comme on la rencontre dans le monde entier, c'est indubitablement un signe de l'origine monophylétique de l'homme. »

Sans suivre Suk dans ses dernières conclusions, il faut lui reconnaître le mérite d'avoir appelé l'attention sur les analogies de ces taches avec les dispositions pigmentaires des animaux supérieurs et sur le fait que « la disposition de ce pigment chorial présente, dans de nombreux cas, une symétrie bilatérale et même une métamérie ».

HERMANN B. PETERS, anthropologue de l'expédition Alfred Wegener au Groenland (1929, 1930-1931) au chapitre V de sa publication de 1934 (18, p. 40), dit à propos des observations faites au Scoresby Sund (nord de la Côte Est du Groenland) : « En ce qui concerne l'observation de pigment chorial, une recherche systématique n'était pas possible ici. Je n'ai pu moi-même relever l'existence de taches que chez un enfant d'un an chez lequel il y avait une tache mongolique de la dimension approximative d'une pièce de 5 marks, dans la région du coccyx et s'étendant sur les deux fesses. Ce même enfant présentait également sur le coude du bras gauche une région pigmentée en bleu ; la tache partait de la face dorsale et s'étendait de part et d'autre jusqu'au milieu de l'articulation. D'après les renseignements fournis par les mères, la tache mongolique n'est pas fréquente. Comme il n'était pas possible de procéder à une vérification, cette opinion ne pouvait être évidemment d'un grand poids ; quoique l'on puisse affirmer avec certitude, d'après notre matériel, que ce caractère ne se présente pas chez les Eskimo dans une proportion de 100 % comme on l'a soutenu. »

L'assertion de H. B. Peters est en contradiction avec les résultats de Suk et les miens propres, qui montrent que les enfants eskimo dans les deux premières années de la vie ont une fréquence de T. P. C. de 100 %. Notons que les sujets eskimo de Scoresby Sund observés par Peters étaient dans une large proportion originaires d'Angmassalik d'où ils émigrèrent en 1927. L'erreur de H. B. Peters est sans doute d'avoir accordé un trop grand crédit au dire des mères eskimo. Or celles-ci peuvent avoir tendance à dissimuler les taches de leurs enfants, comme me l'écrit le Dr Sylv. M. Saxtorph (21), conseiller médical de l'administration du Groenland à Copenhague : « It is a curious fact that the Greenlanders themselves do not like to see the spot on their children, they frequently try to hide it if anybody seems to be interested in observing it, they doubtless feel it as a reminiscence of the time when they lived on a low cultural level and they are just as anxious that this spot (which often remains for a number of years) shall attract attention as they are in cases hearing someone hinting that there are Greenlanders which have a distinct likeness to the negroïd types. »

A. BERTELSEN, en 1940 (5, ch. III, p. 174), ne fait que reprendre les faits

rapportés par différents auteurs sans y ajouter de contribution personnelle.

R. R. GATES, en 1946 (8) a noté la présence d'une T. P. C. chez deux enfants eskimo de moins d'un an à Aklavik (Mackenzie River).

OBSERVATIONS PERSONNELLES

Les observations publiées ici ont été faites en 1934-35 et 1936 à Angmassalik¹ : elles concernent la population de race eskimo de cette tribu et un petit nombre de métis dano-eskimo.

I. — ESKIMO

A. — ÉTUDE QUANTITATIVE : NOMBRE DE PORTEURS DE TACHES.

299 enfants de race eskimo ont été examinés. Globalement, les résultats de notre enquête sont les suivants : sur ces 299 enfants, 124 étaient porteurs de T. P. C. et 175 n'avaient pas de tache, ce qui fait un pourcentage de 41,4. Mais ce pourcentage n'a pas d'intérêt pour les comparaisons raciales, puisqu'il ne tient pas compte de l'âge.

Contrairement à l'opinion classique, et en accord avec ce que nous avons vu chez les Tepehua du Mexique (9), nous avons trouvé chez les Eskimo une différence sexuelle dans la répartition de la T. P. C., plus fréquente chez les filles ainsi que le montre le tableau ci-après :

Sexe	Nombre d'enfants examinés	avec taches	sans taches	% d'enfants tachés
—	—	—	—	—
Filles	136	63	73	46.3
Garçons	163	61	102	37.4

Mais le petit nombre d'enfants tachés de plus de 7 ans faussant les pourcentages, il nous a paru préférable d'établir un second tableau où ne figurent que les enfants de moins de 7 ans :

Sexe	Nombre d'enfants de moins de 7 ans examinés	avec taches	sans taches	% d'enfants tachés
—	—	—	—	—
Filles	80	61	19	76.2
Garçons	90	58	32	64.4

1. Aux sujets d'Angmassalik s'ajoutent quelques indigènes du Scoresby Sund (Cap Hope, Cap Tobin), examinés en juillet 1934, au cours d'une escale que fit le *Pourquoi Pas ?* du commandant Charcot qui menait les quatre membres de notre expédition à Angmassalik.

Il se peut que cette différence entre les sexes soit due à l'étroitesse du nombre des cas observés, comme nous l'avions pensé pour les Tepehua du Mexique ; une étude génétique et généalogique approfondie pourrait seule dire s'il n'y a pas là quelque chose de significatif.

En répartissant les sujets examinés par classes d'âge, on obtient les résultats rassemblés ci-dessous :

Age	nombre d'enfants examinés	avec taches	sans taches	% d'enfants tachés
0-1 an	32	32	0	100
1-2	21	21	0	100
2-3	23	19	4	82.6
3-4	27	20	7	74
4-5	23	16	7	69.5
5-6	21	9	12	42.8
6-7	23	2	21	8.6
7-8	23	0	23	0
8-9	18	1	17	5.5
9-10	21	2	19	9.5
10-11	30	1	29	3.3
11-12	17	0	17	0
12-13	20	1	19	5
Total	299	124	175	41.4

Ce tableau peut être représenté graphiquement en portant sur deux coordonnées le pourcentage d'enfants porteurs et non porteurs de taches, par classes d'âge. Les deux courbes ainsi obtenues se coupent en un certain point : il nous a semblé commode (9) de tenir compte de ce point critique de renversement du rapport des individus tachés et non tachés pour en faire une caractéristique du mode d'effacement de la T. P. C. dans un groupe donné. Ce point correspond à l'âge auquel 50 % des enfants sont porteurs de taches et 50 % ne le sont plus ; il est situé entre 5 et 6 ans, dans la première moitié de l'année pour les Eskimo d'Angmassalik étudiés ici (fig. 41, a), en un point très proche de celui de ces Eskimo pour les Japonais de Kato (point b de la même figure) et entre 4 et 5 ans pour les Tepehua (point c) ; cela rapproche une fois de plus les Eskimo des Japonais.

B. — ÉTUDE QUALITATIVE : FORME ET COLORATION DES TACHES.

Les 119 cas que j'ai pu dessiner sur fiches sont reproduits aux figures 42 à 55. De l'observation de leur topographie et de l'intensité de leur coloration, on peut tirer un certain nombre d'observations :

- 1° Sur 119 cas, 9 n'ont pas de taches de localisation sacrée, soit 7,5 %.
- 2° L'étendue et la coloration des taches chez un même sujet évoluent :



FIG. 41. — Fréquence de la T. P. C. chez les enfants eskimo d'Angmassalik selon l'âge.

Légende : trait plein : fréquence des enfants porteurs de taches.

trait discontinu ; fréquence des enfants non porteurs de taches.

a) à la naissance, tous les enfants porteurs de T. P. C. ont une zone pigmentée sacrée ; dans la majorité des cas, cette localisation primaire est seulement sacrée et sa coloration souvent peu visible ;

b) les deux enfants que nous avons vus à la naissance et de nouveau quelques semaines après (cf. 87-87 bis et 116-116 bis) montrent tous les deux une intensification de coloration de la tache en même temps qu'une fragmentation en plusieurs petites taches avec persistance de la localisation sacrée.

3° J'ai tenté d'établir une corrélation entre les caractères de la T. P. C. et

l'âge de son porteur. En considérant les taches extrêmes par leur grandeur, les petites et les grandes, on s'aperçoit :

a) que les taches les plus grandes sont surtout fréquentes entre quelques semaines et 1 an et entre 2 et 4 ans ;

b) sur six cas observés à la naissance, quatre ont de petites taches, un a une tache moyenne et un a une grande tache ;

c) les taches les plus petites sont surtout fréquentes entre 4 et 5 ans.

D'après l'ensemble de mon matériel, ce n'est pas à la naissance que les zones pigmentées ont le plus d'étendue et d'intensité : ces caractères s'affirment chez les enfants plus âgés.

Mon matériel ne permet pas d'interpréter ces faits. Il serait intéressant de suivre chez des enfants porteurs de T. P. C. l'évolution des formes et des colorations des zones pigmentées.

4° Les analogies entre frères et sœurs m'ont paru assez frappantes pour m'inciter à publier ces relations de parenté, p. 316. L'étude héréditaire de la T. P. C. montrera sans doute que des facteurs génétiques sont responsables non seulement de la présence ou de l'absence des taches, mais aussi de leur topographie et de l'intensité de leur coloration.

Nous n'avons pas noté sur nos fiches une particularité qui nous a paru constante : les petits garçons eskimo ont le scrotum fortement pigmenté, de brun à bleuâtre, l'intensité de cette coloration variant avec les sujets.

2. — MÉTIS

Le métissage à Angmassalik était, au moment de mon séjour, un phénomène d'une extrême rareté ; je n'ai connu que deux cas de femmes originaires d'Angmassalik et y résidant ayant eu un enfant d'un Européen.

D'autre part la famille du pasteur résidant à Angmassalik était originaire de la Côte Ouest où depuis près de deux siècles des métissages ont lieu entre Danois et Eskimo.

Une des femmes eskimo d'Angmassalik avait ramené, de la Côte Ouest où elle avait été faire un stage de sage-femme, une fille métisse de père danois. Cette fillette âgée en 1934 de 12 ans, blonde, de complexion claire, ne présentait pas de tache.

L'autre enfant métis était né de père danois et mort à 2 mois en 1934, un mois et demi avant notre arrivée : ce garçon aux cheveux noirs avait, m'a rapporté sa mère, une tache de localisation sacrée, bleuâtre, de dimension moyenne avec quatre petites zones plus foncées.

Le pasteur et sa femme présentaient à des degrés divers des signes de métissage dano-eskimo. Ils avaient six enfants : quatre filles âgées de 1, 4, 7 et 11 ans et deux garçons de 5 et 9 ans. Tous étaient bruns et avaient des taches, sauf le garçon de 5 ans, blond aux yeux bleus et à la peau très claire, qui n'avait pas de tache. Le frère du pasteur, lui aussi métis de la Côte Ouest, avait en 1934 quatre filles de 10, 11, 13 et 15 ans ; elles avaient toutes des T. P. C., au dire

de leur père ; toutes étaient brunes, l'aînée à l'âge de 13 ans avait encore une large tache sacrée d'une vingtaine de centimètres de diamètre, de faible coloration : elle avait les cheveux très noirs et raides.

Je crois pouvoir avancer que, chez les métis, la T. P. C. est généralement plus visible que dans les races colorées et que son âge d'effacement est plus tardif, du fait que ces métis sont généralement plus clairs : leur pigment épidermique moins dense constitue un écran plus transparent.

Sur les douze cas de métis dano-eskimo que j'ai rapportés, dix présentaient donc des taches sacrées : ces dix enfants étaient de complexion brune. Deux n'en présentaient pas : ils étaient tous les deux blonds à yeux clairs. Il me semble qu'on peut admettre que la T. P. C. apparaît d'autant plus fréquemment chez les métis que le parent européen appartient à une race européenne plus brune. Lorsque l'un des parents est blond, ceux des enfants qui ont cette même complexion blonde ne sont jamais porteurs de taches. Ceci doit être rapproché des observations d'auteurs tels qu'Ashmead (2) qui, dès 1905, a remarqué que dans les croisements euro-japonais la T. P. C. apparaît généralement, mais qu'elle manque lorsque le père a des cheveux blonds ou roux. Par ailleurs K. Fujisawa (7), à la même date, sur cinquante enfants allemands à Munich n'en trouva qu'un porteur de taches qui, comme ses parents, avait des cheveux foncés et des yeux bruns, et H. Perrier (17), en 1926, écrivait n'avoir rencontré en Suisse en cinquante ans de pratique médicale pédiatrique qu'une seule T.P.C. chez une petite fille brune comme ses parents.

Il semble donc bien que la T. P. C. n'apparaisse jamais chez les Européens blonds. Son existence chez les races européennes brunes peut s'expliquer par métissage, mais on ne doit pas exclure l'hypothèse de mutations récentes.

Du point de vue génétique, des inconnues demeurent. Comme l'écrit R. R. Gates (8) en 1946 : « Large scale observations in many races and crosses are required before the genetics of the sacral spot can be fully understood... The evidence indicates a two-factor basis for its inheritance (hypothèse de Larsen et Godfrey, 14). It appears to be dominant in some racial crosses and recessive in others. » Seules en effet des études généalogiques étendues et précises pourraient apporter plus de lumière dans la connaissance génétique de la T. P. C. Il paraît important de noter que, de ce point de vue particulier de la pigmentation, il faut établir une distinction radicale parmi les races dites européennes. Les races blondes, en effet, ont vis-à-vis de la T. P. C. une position unique : elles seules n'ont jamais de T. P. C. Dans les mélanges entre colorés et blonds, on n'observe pas de T. P. C. chez les individus de complexion blonde. Aussi, en ce qui concerne la T. P. C. rien ne peut être valable dans l'étude des croisements raciaux si l'on emploie le terme global et flou d'Européen ; il faut spécifier le type de complexion des géniteurs-bruns ou blonds.

Peut-être des études ainsi conduites permettraient-elles d'apporter quelques précisions à ces faits complexes de mélanges entre races colorées et races dites européennes où l'on observe, selon Gates, tantôt une dominance de la T. P. C., tantôt une récessivité. Le Groenland occidental me semble être un terrain

d'élection pour une telle étude, les croisements s'y faisant généralement entre Eskimo et Danois blonds, groupes fort différents du point de vue de la complexion.

CONCLUSIONS

Dans toutes les races, tous les enfants ont des cellules pigmentaires dermiques dites de Baelz dans la région sacrée, comme l'a montré B. Adachi (1), dès 1903, par des recherches histologiques sur des enfants blancs et de couleur.

Dans certains cas, existe un amas de cellules pigmentaires dermiques dont la densité est assez forte pour être vu sous l'écran de pigment épidermique : c'est la T. P. C.

L'apparition ou non de T. P. C. dépend de facteurs génétiques.

La T. P. C. n'apparaît jamais chez les Européens blonds, elle apparaît plus ou moins fréquemment dans tous les autres groupes humains, rarement chez les Européens bruns, extrêmement souvent chez les Jaunes.

En ce qui concerne les Eskimo, on peut de notre étude tirer les conclusions suivantes :

— les enfants eskimo présentent *dans les deux premières années de la vie* 100 % de T. P. C. ;

— chez les Eskimo comme ailleurs, les T. P. C. ont une *topographie métamérique en rapport avec la topographie de l'innervation radiculaire* ;

— 50 % des enfants eskimo sont encore porteurs de taches entre 5 et 6 ans ;

— 7,5 % des porteurs de T. P. C. n'ont pas de tache de localisation sacrée ;

— chez un sujet porteur de tache, on observe une *évolution de la forme et de la coloration de la tache* : ce n'est pas à la naissance que la tache est le plus visible, mais dans les semaines qui suivent. A la naissance, les enfants tachés, quelles que soient la forme et la couleur de leur T. P. C. ont une tache de localisation sacrée. Il y a du point de vue de la T. P. C. une zone sacrée privilégiée.

Chez les métis, notre matériel :

— confirme la *fréquence de la tache* chez les métis dano-eskimo ;

— montre une *ségrégation* dans les métissages d'Eskimo et d'Européens blonds, la T. P. C. n'apparaissant jamais chez les *descendants de complexion blonde* ;

— souligne enfin le fait que la tache est *visible plus longtemps* chez ces métis que chez les Eskimo.

Ce n'est que par une sériation par âges de taches bien dessinées (topographie et coloration) et par l'observation de mêmes sujets à des âges différents, qu'on pourra arriver à une meilleure connaissance des facteurs évolutifs de la forme et de la couleur de la T. P. C.

LA T. P. C. CHEZ LES ENFANTS ESKIMO D'ANGMASSALIK
DE MOINS DE 13 ANS, SELON LE SEXE

Age	Nombre des enfants avec taches :		Nombre des enfants sans taches :	
	garçons	filles	garçons	filles
0-1 an	20	12	0	0
1-2	10	11	0	0
2-3	7	12	3	1
3-4	8	12	4	3
4-5	8	8	6	1
5-6	5	4	6	6
6-7	0	2	13	8
7-8	0	0	17	6
8-9	0	1	9	8
9-10	1	1	7	12
10-11	1	0	13	16
11-12	0	0	11	6
12-13	1	0	13	6
Total	61	63	102	73

SEXE ET AGE DES ENFANTS ESKIMO D'ANGMASSALIK
DE MOINS DE 13 ANS, PORTEURS D'UNE T. P. C.

N ^o	Sexe	Age	N ^o	Sexe	Age
1	féminin	2 ans 7 mois	43	f.	9 a. 3 m.
2	f.	4 a. 6 m.	44	m.	1 a. 3 m.
3	masculin	4 a. 3 m.	45	f.	8 a. 3 m.
4	f.	5 a. 1 m.	46	f.	2 a. 5 m.
5	m.	3 a. 10 m.	47	m.	1 m.
6	f.	1 a.	48	f.	1 a. 6 m.
7	f.	3 a. 1 m.	49	m.	4 m.
8	m.	4 a. 11 m.	50	m.	1 m.
9	f.	2 a. 8 m.	51	f.	1 m.
10	m.	4 a.	52	m.	4 a. 5 m.
11	f.	1 m.	53	f.	5 a. 4 m.
12	m.	2 a.	54	m.	2 a.
13	f.	3 a. 2 m.	55	m.	4 a. 10 m.
14	f.	5 a. 6 m.	56	f.	3 a. 10 m.
15	m.	6 m.	57	f.	1 a. 6 m.
16	f.	4 a. 10 m.	58	m.	1 m.
17	f.	3 a. 3 m.	59	f.	2 a.
18	m.	5 m.	60	f.	5 a. 3 m.
19	m.	5 a. 2 m.	61	f.	3 a. 3 m.
20	f.	2 a. 10 m.	62	m.	1 a. 2 m.
21	f.	6 a. 2 m.	63	m.	4 a. 3 m.
22	f.	1 a. 5 m.	64	f.	4 a. 7 m.

N ^o	Sexe	Age	N ^o	Sexe	Age
23	m.	2 a. 11 m.	65	f.	2 a. 2 m.
24	m.	5 a. 11 m.	66	m.	5 m.
25	f.	2 a.	67	f.	4 a. 8 m.
26	m.	4 a. 8 m.	68	f.	2 a. 10 m.
27	m.	1 a. 11 m.	69	f.	5 m.
28	f.	11 m.	70	f.	3 a. 4 m.
29	f.	2 a. 11 m.	71	m.	1 a. 4 m.
30	f.	6 a. 5 m.	72	m.	5 m.
31	f.	4 a. 2 m.	73	m.	1 a. 7 m.
32	f.	1 a.	74	m.	9 a. 3 m.
33	m.	4 m.	75	m.	5 a. 6 m.
34	f.	3 a. 3 m.	76	m.	4 a. 2 m.
35	f.	4 a. 7 m.	77	m.	2 a. 5 m.
36	f.	1 a. 9 m.	78	f.	1 m.
37	m.	2 a. 10 m.	79	f.	1 m.
38	m.	5 m.	80	m.	5 a. 8 m.
39	f.	2 a. 4 m.	81	m.	1 a. 7 m.
40	f.	3 a. 1 m.	82	f.	3 a. 4 m.
41	m.	5 a. 3 m.	83	m.	naissance ¹
42	m.	3 a. 6 m.	84	f.	3 a.
85	f.	4 a. 4 m.	105	m.	naissance
86	f.	2 a. 11 m.	106	m.	1 m.
87	f.	1 a. 4 m.	107	m.	2 m.
87 bis	f.	naissance	108	m.	3 a.
88	m.	2 a. 3 m.	109	m.	3 m.
89	m.	12 a. 4 m.	110	f.	2 m.
90	m.	10 a. 3 m.	111	m.	1 a.
91	m.	3 a. 6 m.	112	m.	2 a.
92	m.	3 a. 8 m.	113	f.	3 a.
93	m.	1 a. 10 m.	114	f.	2 a. 3 m.
94	m.	3 a. 8 m.	115	f.	4 a. 6 m.
95	m.	1 a. 6 m.	116	f.	naissance
96	f.	5 m.	116 bis	f.	1 m.
97	m.	3 a. 4 m.	117	m.	naissance
98	f.	1 a. 7 m.	118	m.	3 a.
99	f.	1 a. 6 m.	119	m.	naissance
100	f.	1 a. 7 m.	120 ²	f.	1 a. 5 m.
101	m.	1 a. 6 m.	121	f.	3 a. 5 m.
102	m.	2 m.	122	f.	naissance
103	m.	3 m.	123	f.	naissance
104	m.	9 m.	124	f.	naissance

1. Les sujets n'ayant pas plus d'une semaine ont été notés : naissance.

2. Les numéros 120 à 124 portaient des taches qui n'ont pas été dessinées.

TOPOGRAPHIE ET COLORATION DE LA T. P. C
CHEZ LES ENFANTS ESKIMO D'ANGMASSALIK
(FIG. 42 à 55.)

La coloration des taches est ainsi indiquée :

- | | |
|---------------------------|--------------------------|
| 1. Hachures verticales, | coloration très faible, |
| 2. Hachures horizontales, | coloration moins faible, |
| 3. Quadrillage clair, | coloration assez foncée, |
| 4. Quadrillage foncé, | coloration foncée, |
| 5. Surface noire, | coloration très foncée. |

Ces schémas concernent 119 enfants. Cinq autres sujets (cf. p. 315) portaient une tache qui n'a pas été dessinée : ils figurent cependant dans nos calculs.

Certaines confusions sont possibles dans la lecture de ces schémas :

- le schéma de bras entre les sujets nos 14 et 15 appartient au n° 14,
- la tache latérale du n° 25 est reproduite sur le schéma 25 a représentant la cuisse droite, vue de profil,
- le schéma de main entre les sujets nos 49 et 50 appartient au n° 50,
- le schéma de bras entre les sujets nos 56 et 57 appartient au n° 57,
- les nos 87 et 87 *bis* se rapportent au même individu, vu à 1 mois (87 *bis*) et à 1 an 4 mois (87),
- les nos 116 et 116 *bis* se rapportent au même individu, vu à la naissance (116) et à 16 jours (116 *bis*).

Liens de parenté. — Les individus suivants sont frères et sœurs : 2-103, 5-6-105, 8-9, 11-122, 14-15, 16-17, 18-19-20, 21-121 (ces deux derniers groupes sont cousins germains), 23-24, 26-27 (ces deux derniers groupes et 25 sont cousins germains), 35-36, 37-38, 40-96, 41-42-104, 45-46-47, 48-49, 50-52, 53-54, 56-57, 60-61-62, 64-65-66, 67-68-69 (ces deux derniers groupes sont cousins germains), 70-71, 74-97, 81-82, 84-99, 85-86-87, 100-106, 111-118.

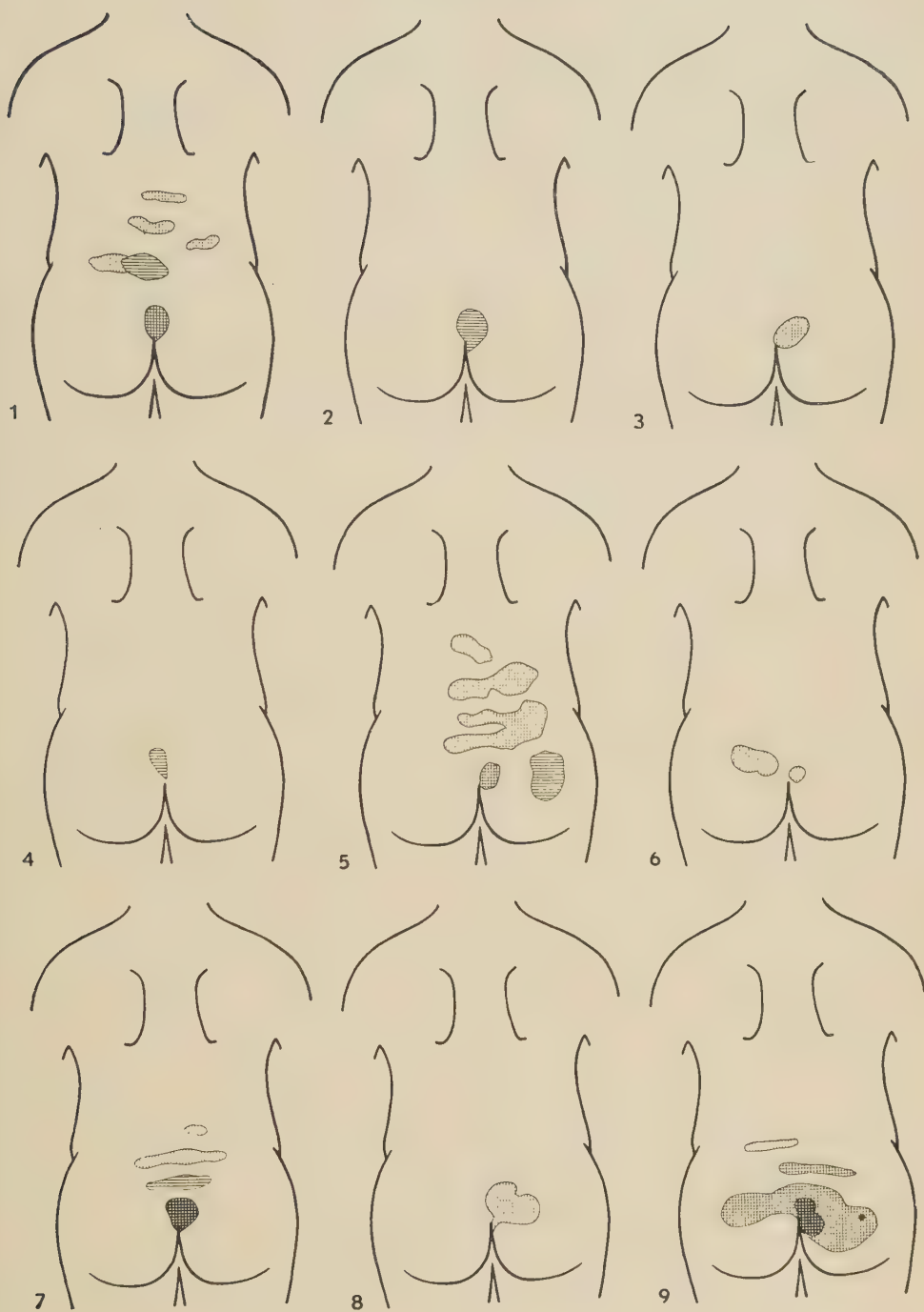


FIG. 42.

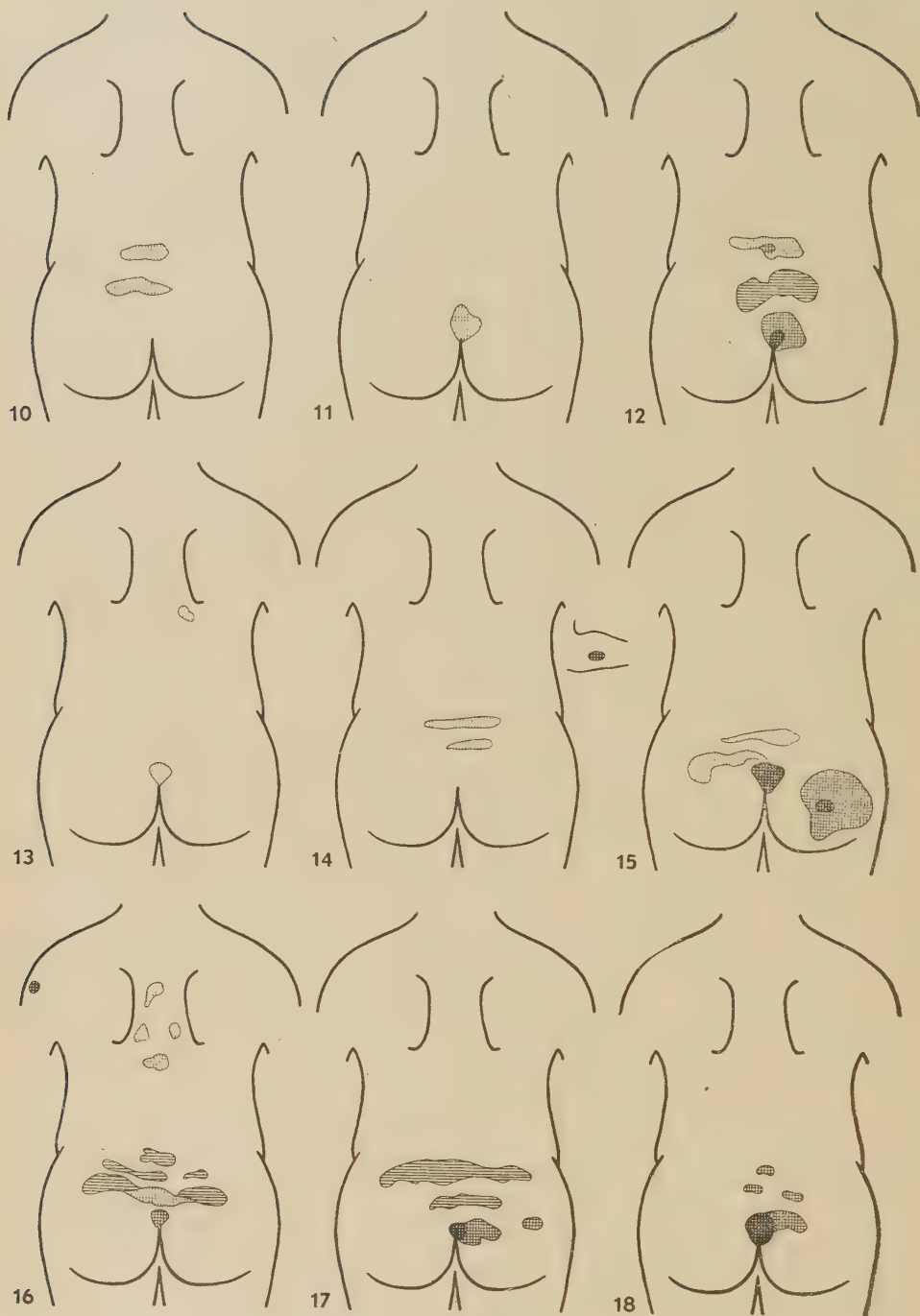


FIG. 43.

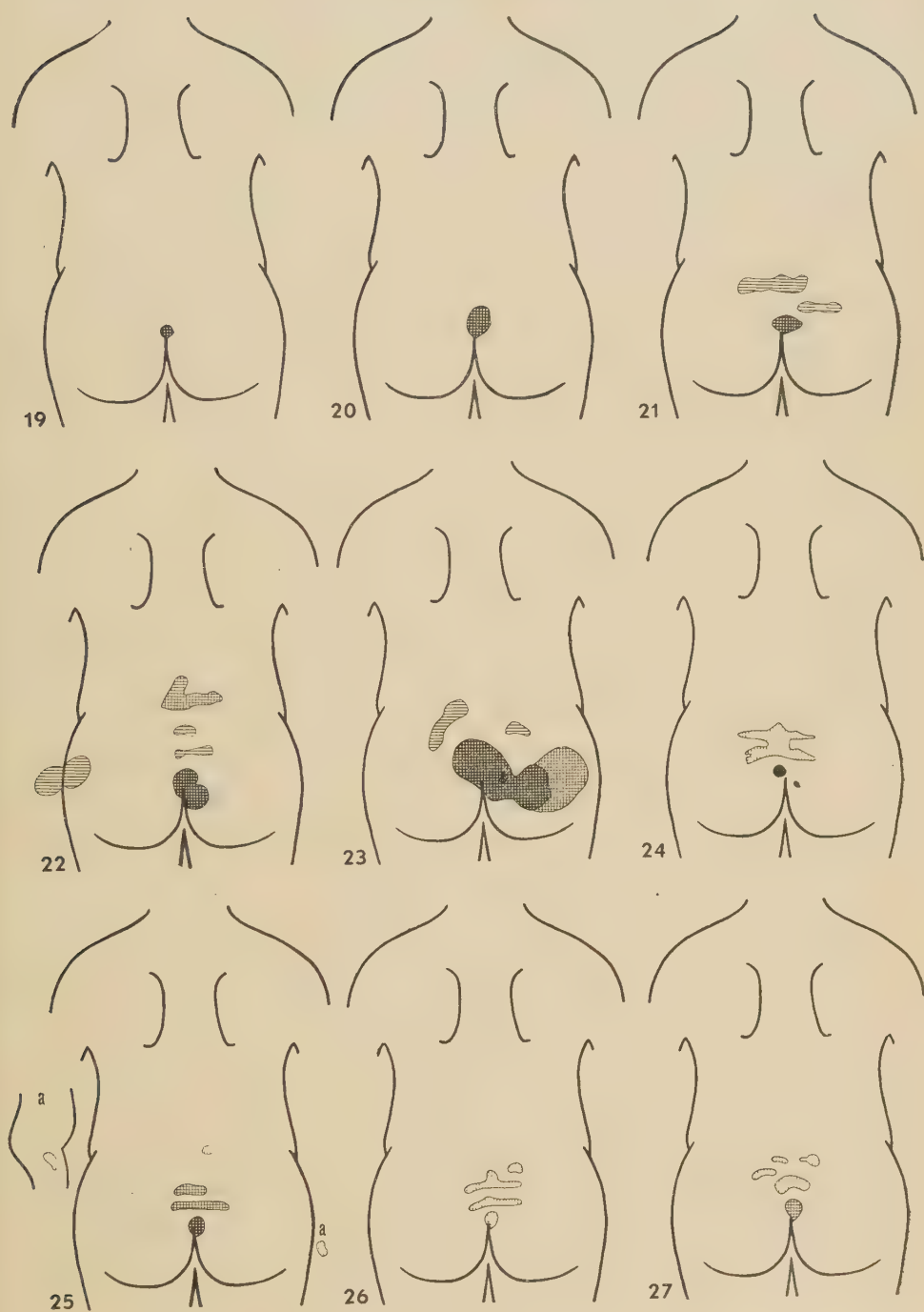


FIG. 44.

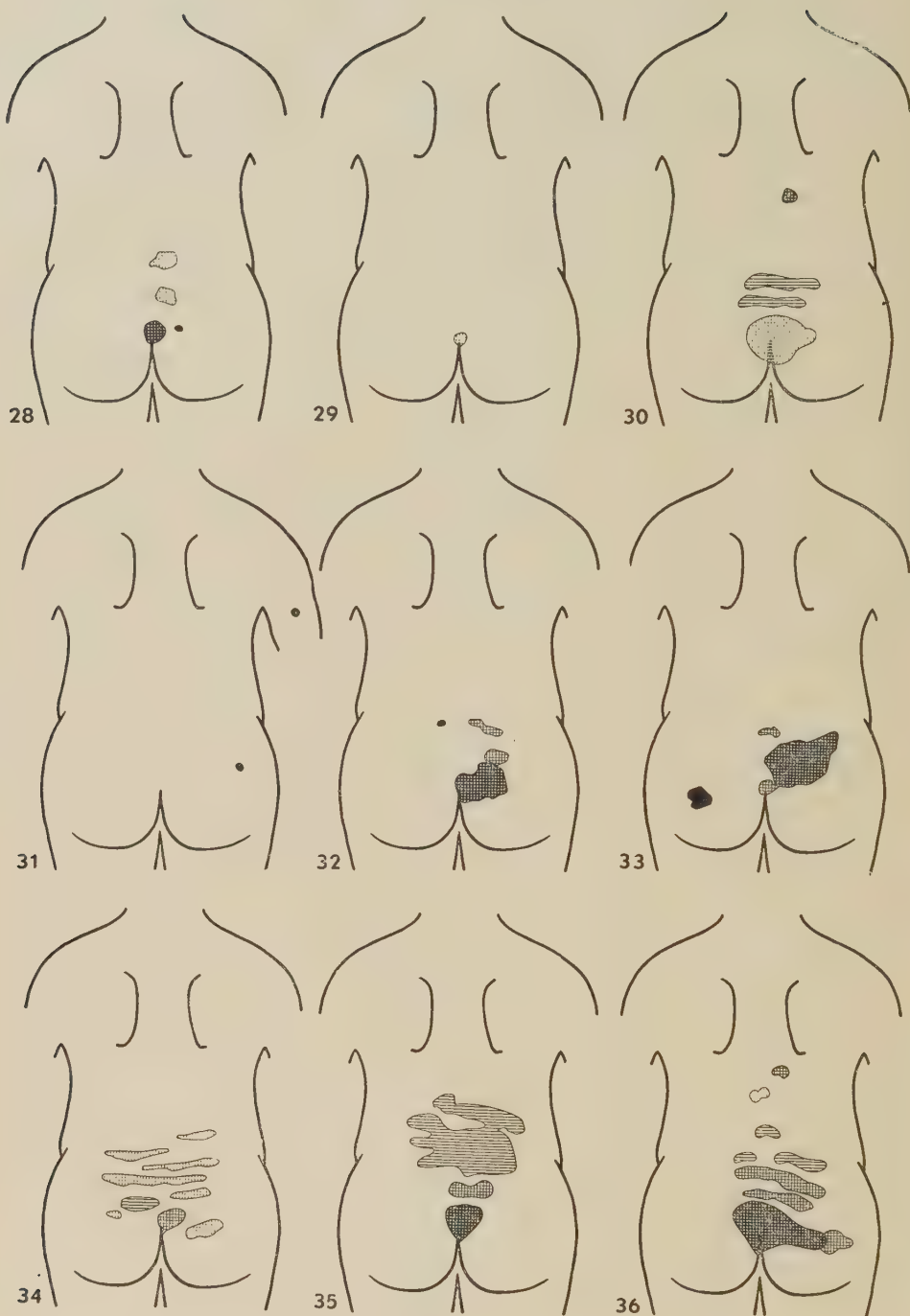


FIG. 45.

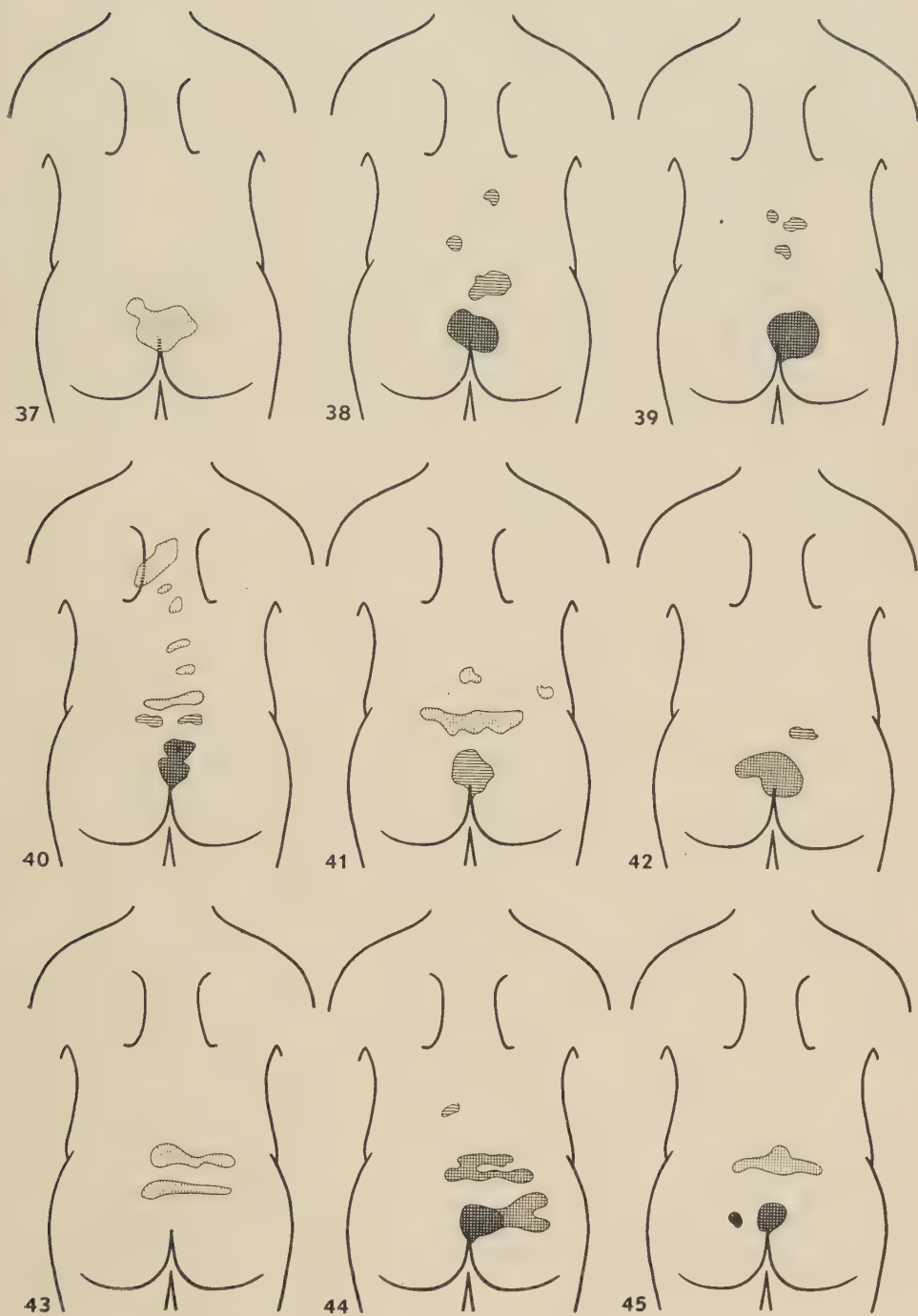


FIG. 46.

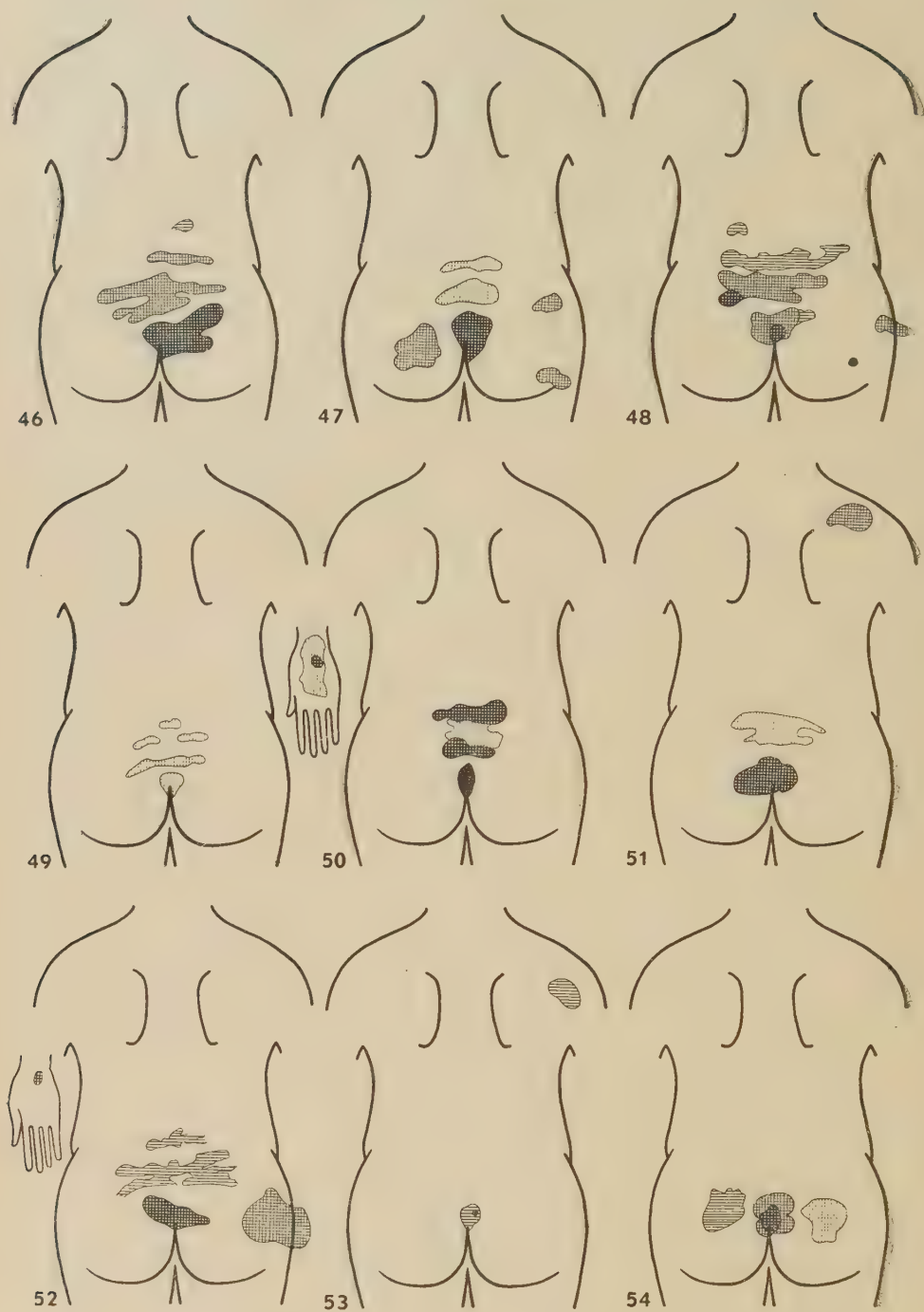


FIG. 47.

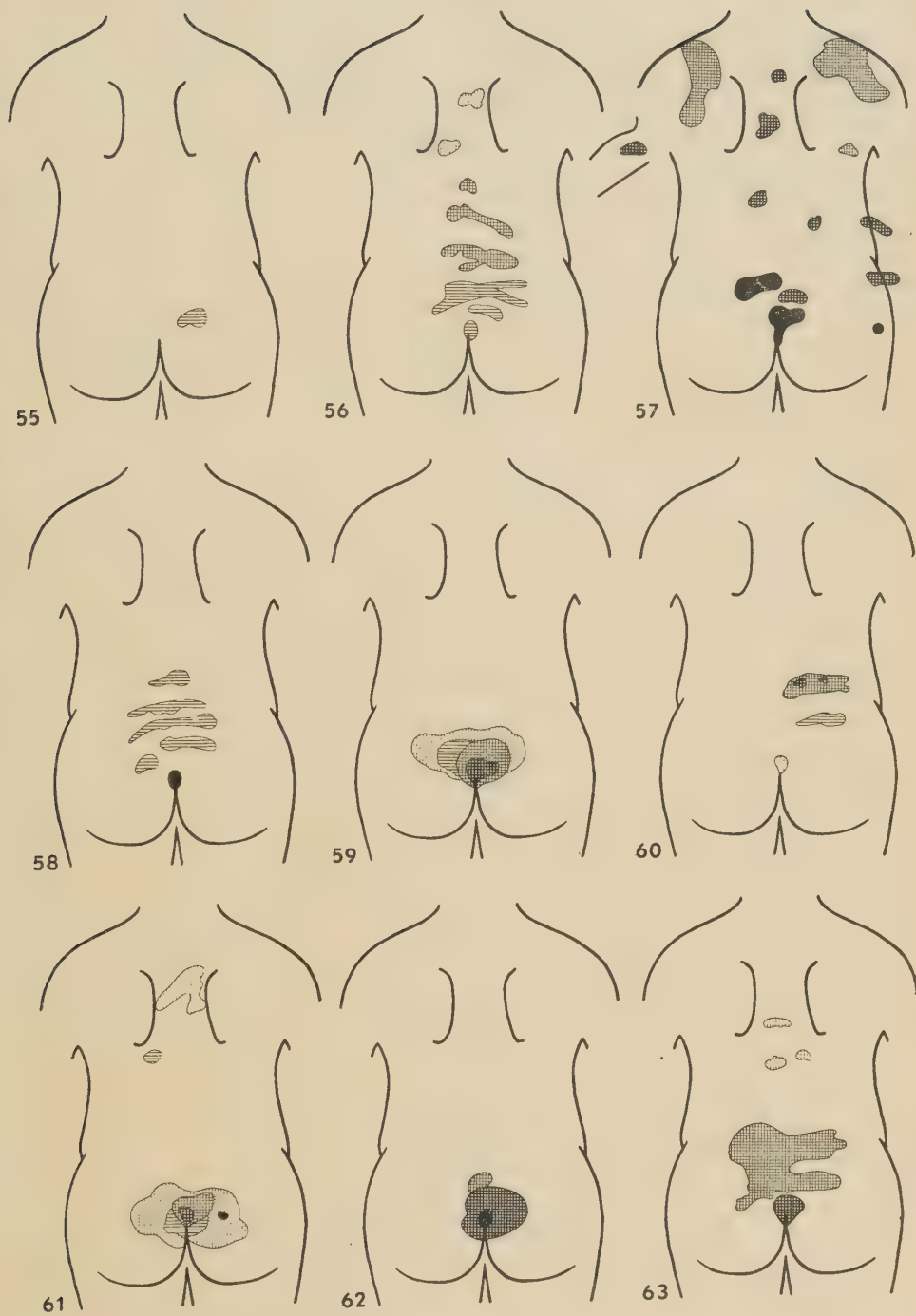


FIG. 48.

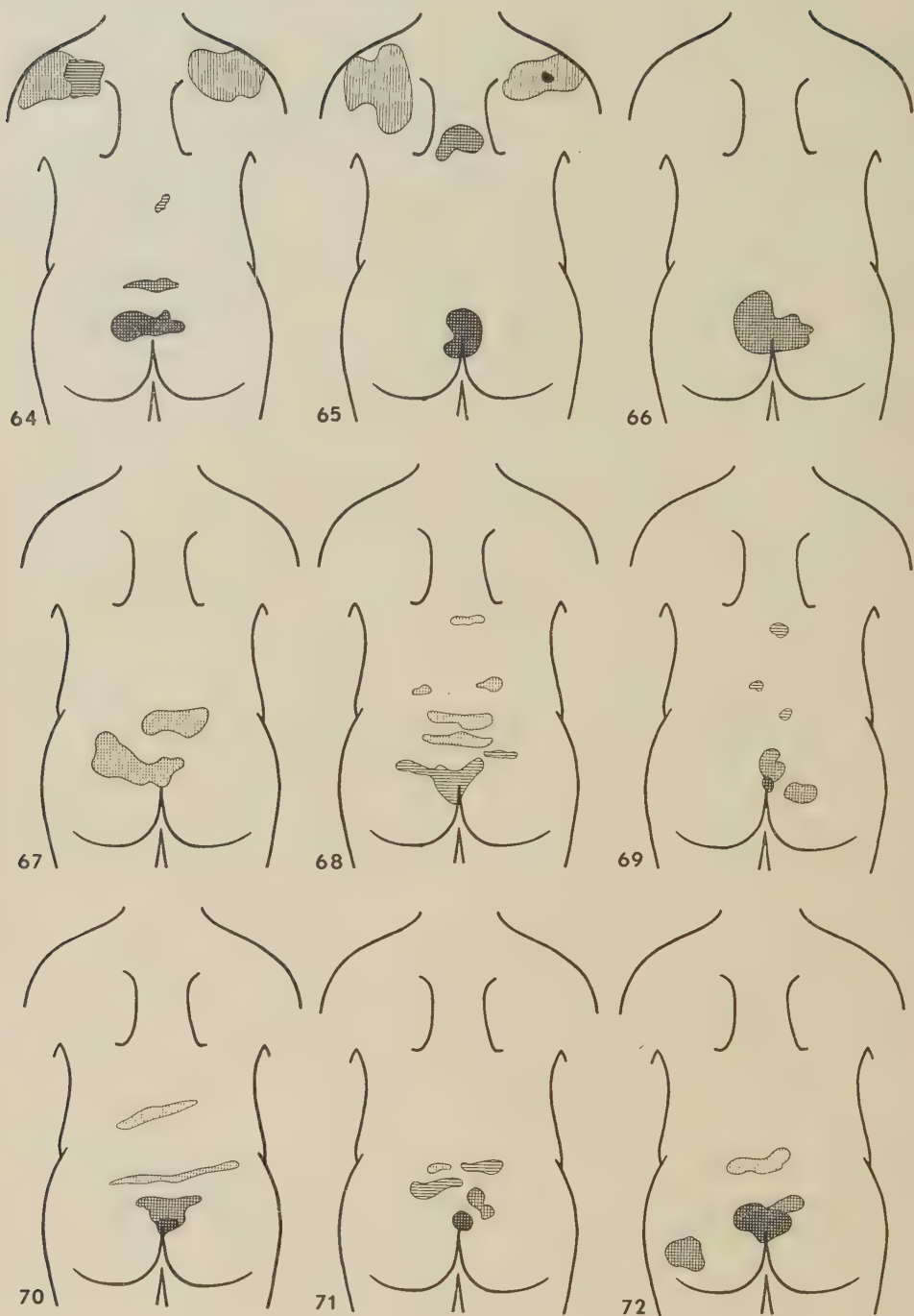


FIG. 49.

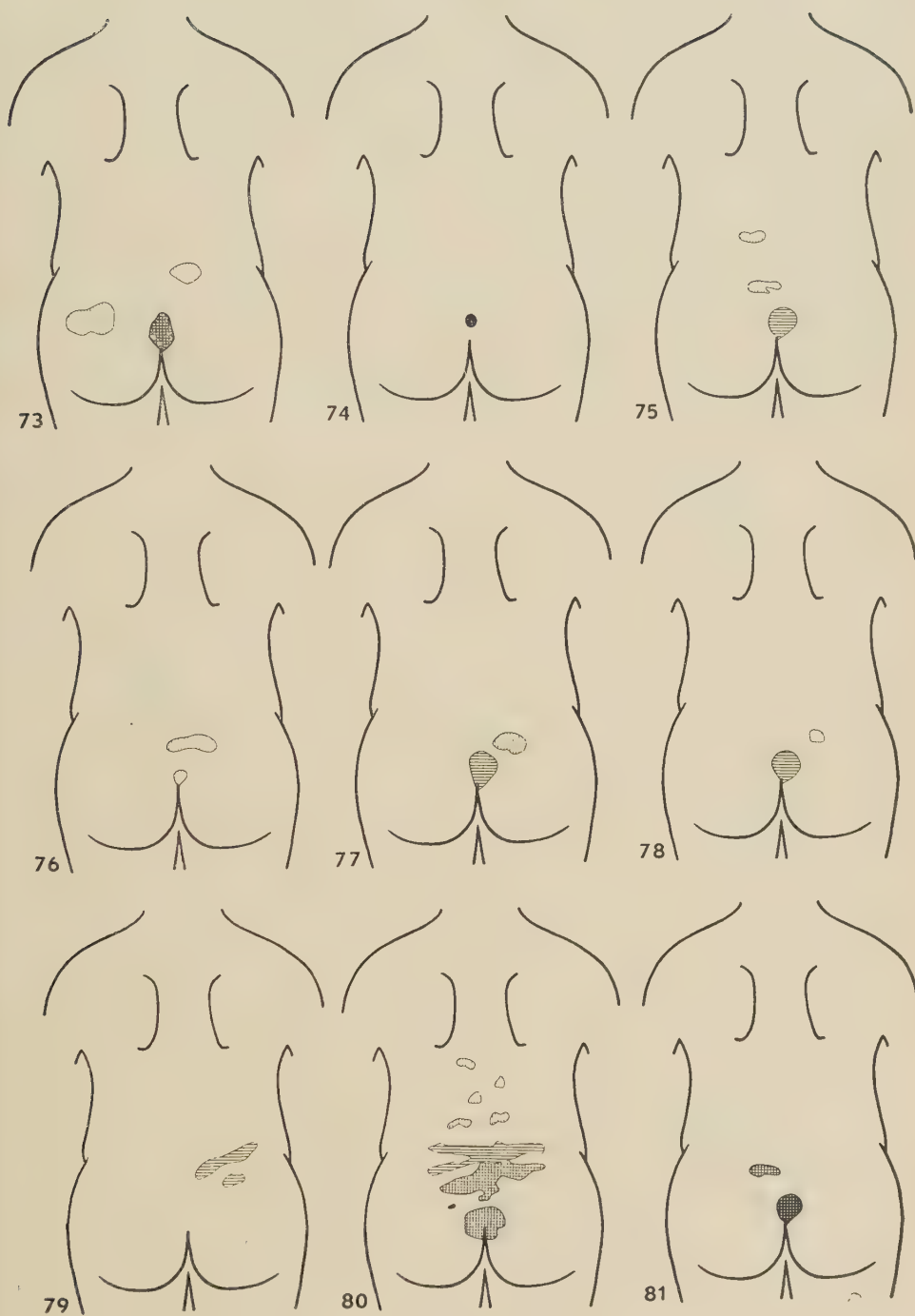


FIG. 50.

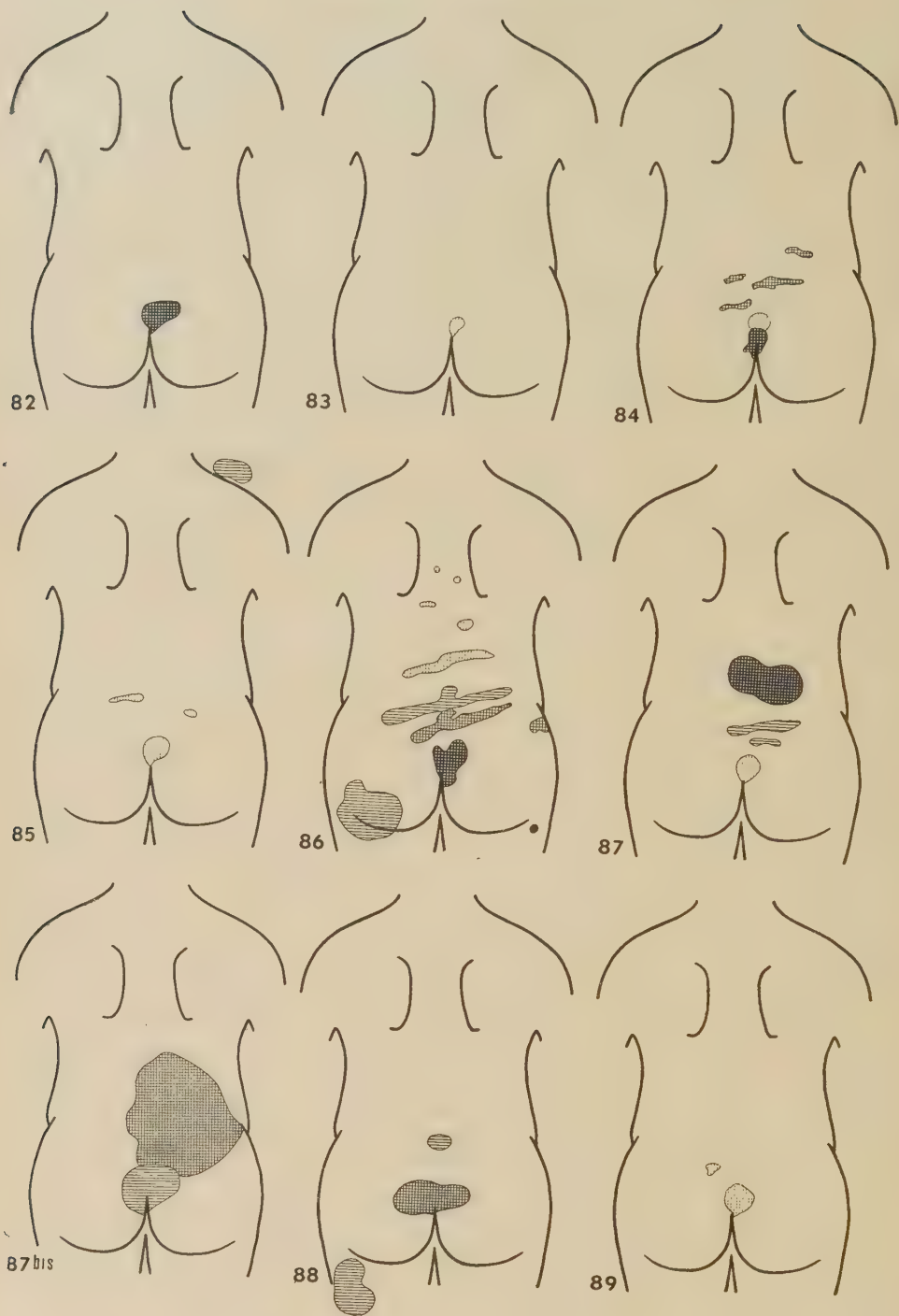


FIG. 51.

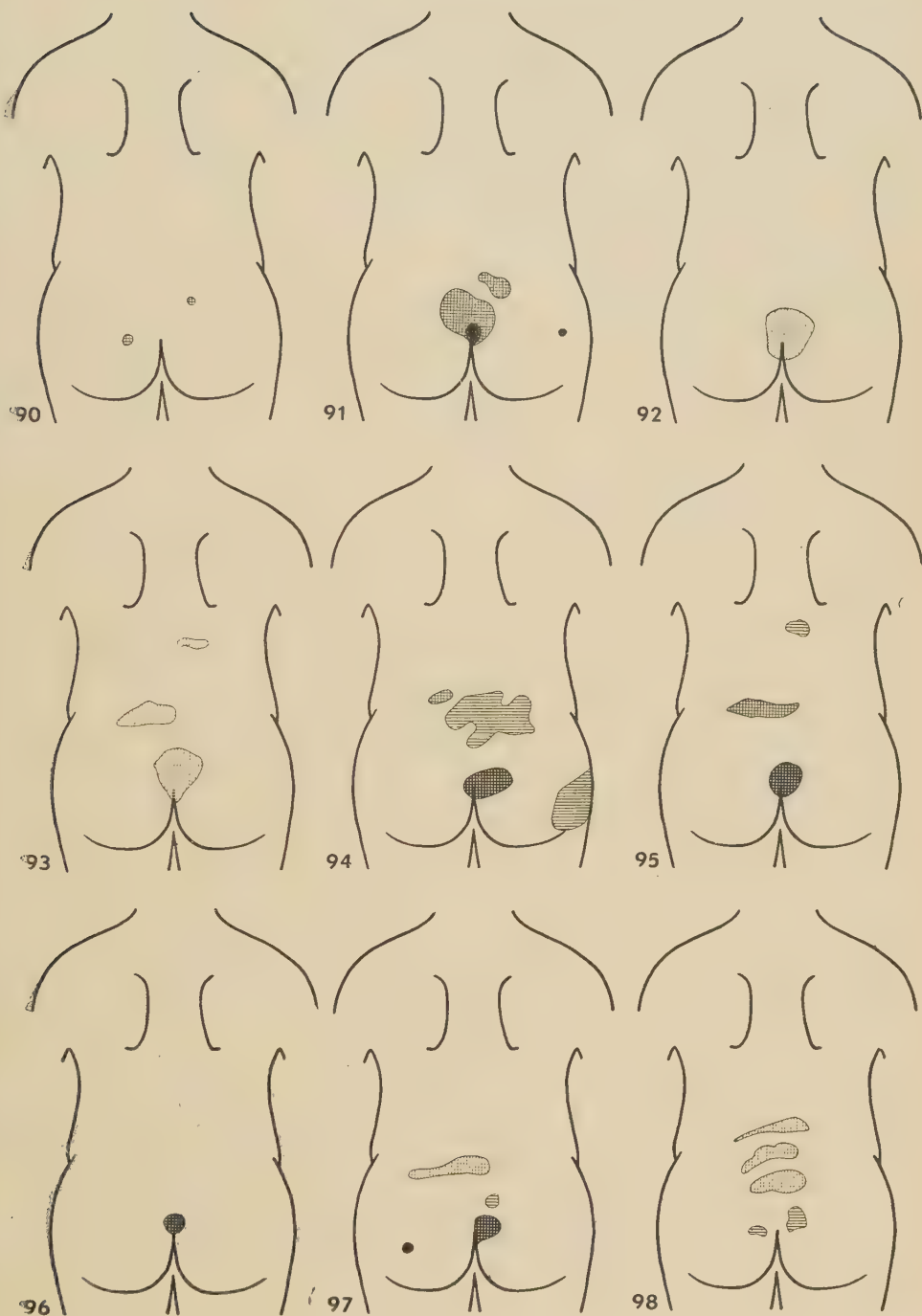


FIG. 52.

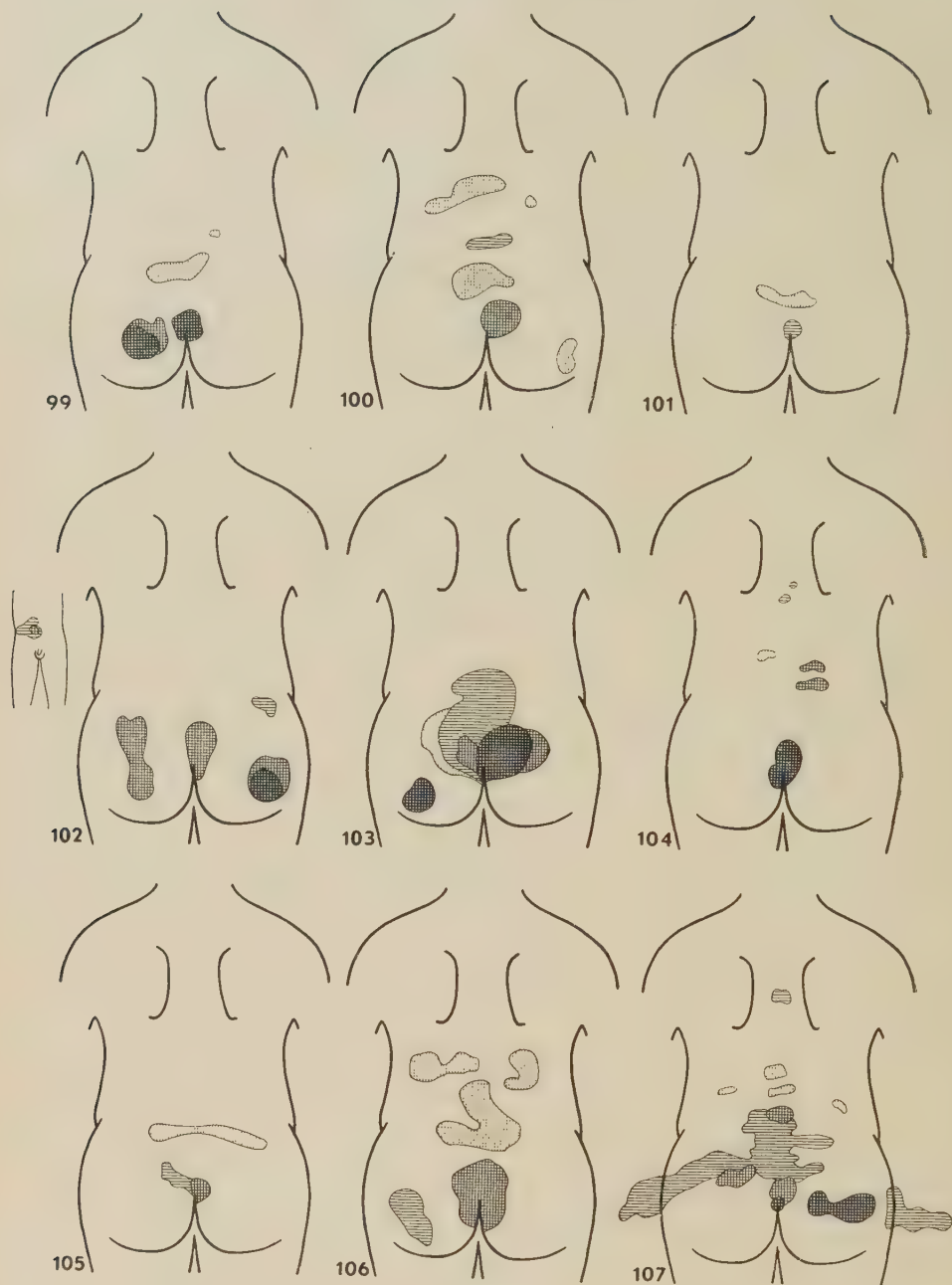


FIG. 53.

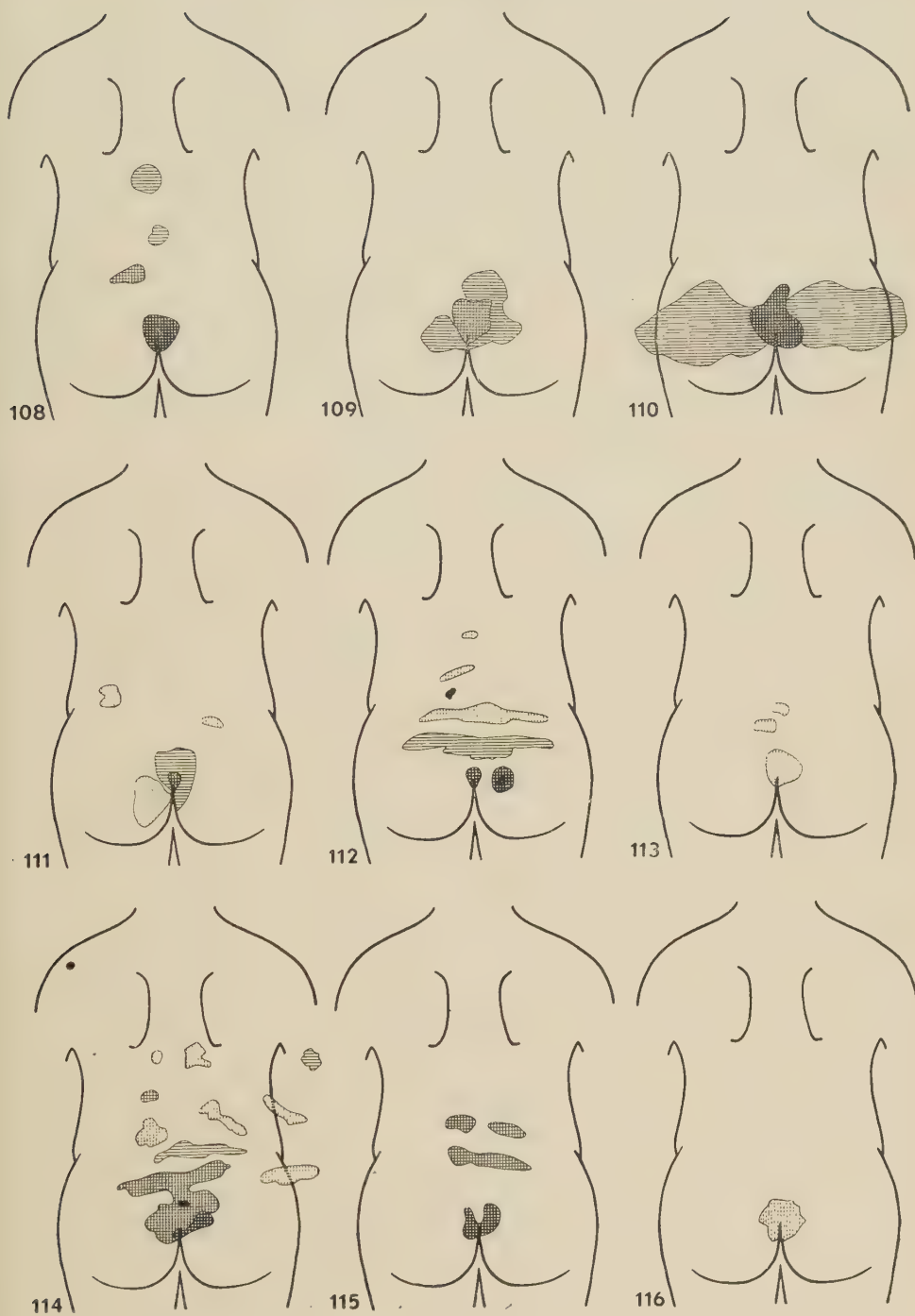


FIG. 54.

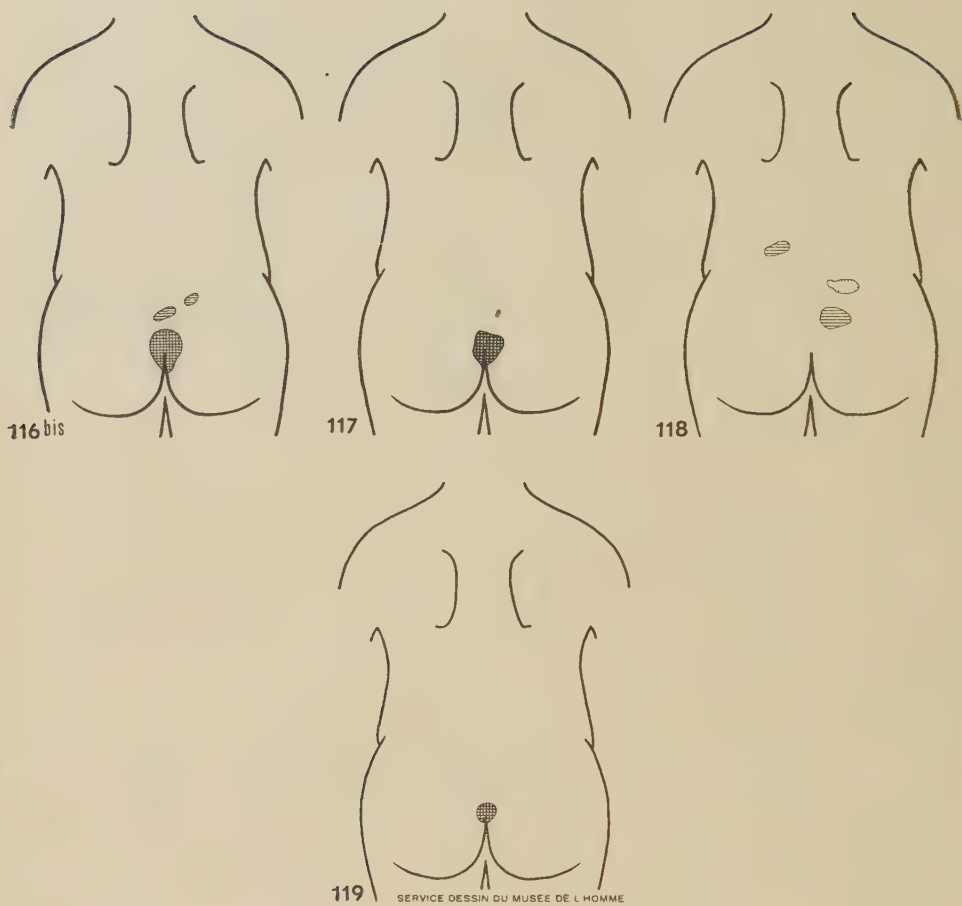


FIG. 55.

BIBLIOGRAPHIE

1. ADACHI (B.). 1903. — *Haut pigment beim Menschen und bei den Affen*. Zeits. f. Morphol. und Anthrop., 6 : 1-131, pl. 3.
2. ASHMEAD (A. S.). 1905. — *The mulberry coloured spots on the skin of the lower spine of Japanese and other dark races : a sign of negro descent*. J. Cutan. Dis., 23 : 203-214.
3. BAEZ (E.). 1883. — *Die Körperlichen Eigenschaften der Japaner*. II. Mitteil. d. Deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens, Band IV, Yokohama, s. 40 u. 41.
4. BARTELS (Max). 1903. — *Die Sogenannten Mongolen-Flecke der Eskimo-Kinder*. Z. f. Ethnologie, 931-935.
5. BERTELSEN (A.). 1940. — *Grønlandsk Medicinsk Statistik og Nosografi*. III. *Det Saedvanlige Grønlandske sygdomsbillede*. Meddelelser om Grønland, Bd. 117, n° 3.
6. ESCHRICHT (Daniel Friedrich). 1849. — *Zoologisch-anatomisch-physiologische Untersuchungen über die Nordischen Waltiere*. I. Band, s. 70, 6, Leipzig.
7. FUJISAWA (K.). 1905. — *Sogenannte Mongolenflecke der Kreuzhaut bei europäischen Kindern*. Jahr. f. Kinderhkl. 62 : 221-224.
8. GATES (R. R.). 1946. — *Human Genetics*, vol. II. New York, Mac Millan.
9. GESSAIN (R.). 1947. — *Contribution à l'étude des Tepehua de Huehuetla (Hidalgo, Mexique)*. *La Tache Pigmentaire Congénitale*. Journal de la Société des Américanistes, nouv. série, t. XXXVI, p. 145-168.
10. HANSEN (Sören). 1888. *Bidrag til Ostgrønlaendernes Anthropologi*. Meddelelser om Grønland, Tiende Hefte.
11. HANSEN (Sören). 1893. — *Bidrag til Vestgrønlandernes Anthropologi*. Meddelelser om Grønland, t. 7.
12. HOESSLY (H.). 1925. — *Remarques sur la peau et le cheveu des indigènes du Groenland oriental*, in A. de Quervain et P. L. Mercanton. *Résultats scientifiques de l'Expédition Suisse au Groenland, 1912-1913*. Meddelelser om Grønland, Bind LIX, V, p. 268-269.
13. HOLM (G.). 1887. — *Ethnologiske Skizze af Angmagsalikerne*. Meddelelser om Grønland, X.
14. LARSEN (N. P.) and GODFREY (L. S.). 1927. — *Sacral pigment spots, a record of seven hundred cases, with a genetic theory to explain its occurrence*. Amer. Jr. of Phys. Anthrop., 10, p. 253-274.
15. NANSEN (F.), cité par Gates (8), p. 1391.
16. OKA. 1894. — *The dark spots on the buttoch of the Eskimo children*. Jr. of the Anthropological Society of Tokio, vol. 10, n° 103, p. 39.
17. PERRIER (H.). 1926. — *Un cas de tache sacrée bleue mongolique*. Revue méd. de la Suisse Romande, 45 : 252-253.
18. PETERS (Hermann B.). 1934. — *Wissenschaftliche Ergebnisse der Deutschen Grønland-Expedition Alfred Wegener 1929 und 1930/1931*. Band VI. Anthropologie und Zoologie. Leipzig (5. Integument und Auhangsorgane. a. Hautfarbe, p. 40).
19. SAABYE (Hans Egede). 1816. — *Brudstykke af en Dagbok, holden i Grønland 1770-1778*. Odense.

20. SAABYE (Hans Egede.) 1818. *Greenland, being extract from a journal kept in that country in the year 1770 to 1778*. London, 2^e édition.
 21. SACTORPH (Sylv. M.), conseiller médical de l'Administration du Groenland. Copenhague. Statsministeriet. Grønlandsdepartementet. Lettre inédite, juillet 1953.
 22. SUK (C.). 1927. — *Congenital pigment spots in Eskimo Children*. Anthropologie, Prague, vol. 3-4, p. 28-34.
 23. TREBITSCH (Rudolf). 1907. — *Die « blauen Geburtsflecke » bei den Eskimos in Westgrönland*, p. 237-242. Archiv. f. Anthropologie, 34, n. f. 6.
-

LES NONUYA ET LES OKÁINA,

PAR PAUL RIVET ET ROBERT DE WAVRIN.

Les *Nonuya* ou *Nunuya*, qui s'appellent eux-mêmes *Añonoθā* et que les *Okáina* appellent *Nyonüxa*, et les *Okáina* ou *Dukaya*, qui se dénomment eux-mêmes *Orebe* ou *Diokáya* et que les *Witoto* dénomment *Añuxa*, ont été localisés pour la première fois par WHIFFEN (12, 58-59). Ce sont deux petits groupes indiens aux sources du Cahuinari et de l'Igará paraná, dont l'explorateur anglais estime, avec toutes réserves, l'effectif à 1.000 pour les *Nonuya* et à 2.000 pour les *Okáina* (12, 59, 247). Il ne cite pas moins de 15 tribus *okáina* (12, 297). Les statistiques publiées par les Missionnaires capucins du couvent de Sibundoy sont évidemment au-dessous de la vérité, puisqu'elles signalent seulement 10 (?) *Nonuya-Bora* sur le Cahuinari-La Sabana, 30 *Nonuya* sur le haut Igará paraná-Sabana et 23 *Okáina* sur le bas Igará paraná-Centros (3, 94, 96).

WHIFFEN classe les *Okáina* parmi les *Boro*, c'est-à-dire parmi les *Miránaya*, et les *Nonuya*, en partie parmi ces derniers et parmi les *Witoto* (12, 297). DOMVILLE-FIFE doute qu'on puisse considérer les *Okáina* comme des *Witoto*, encore que les quatre mots qu'il a recueillis de leur langue soient strictement *witoto* (1, 226). De son côté, TESSMANN a publié un court vocabulaire *okáina*, collecté près de deux Indiens rencontrés à Boca del Nanay, près d'Iquitos (11, 547-559) et quatre mots *nonuya* (11, 583). Ces mots *nonuya* sont évidemment *miránaya*. Les documents que nous apportons prouvent que *Okáina* et *Nonuya* parlent un dialecte *witoto*; ils n'excluent pas cependant l'hypothèse de WHIFFEN, confirmée, semble-t-il, par les quatre mots recueillis par TESSMANN, que certains *Nonuya* seraient des *Miránaya*.

En dehors de ces documents, nous savons qu'il existe des vocabulaires manuscrits sur les deux langues que nous étudions au Couvent de Sibundoy (2, 70). On ne peut qu'émettre le vœu que ces vocabulaires sortent bientôt des archives de ce laborieux couvent malgré la disparition de son vaillant animateur, le Père Marcelino de CASTELLVÍ.

*
* *

Nous publions ici quatre vocabulaires recueillis par l'un de nous :

1° un vocabulaire nonuya (N);

2° un vocabulaire okáina (O);

3° deux vocabulaires witóto : l'un réuni dans la tribu des Eraye (W), l'autre sur l'Igará-paraná (W₁).

Nous y ajoutons les quelques mots okáina publiés par G. TESSMANN (O₁).

Les comparaisons lexicales que nous avons faites prouvent surabondamment la parenté du Nonuya et de l'Okáina avec le Witóto¹. Elles confirment également le rattachement à cette famille linguistique du Koëruna, de l'Orejones et du Miranha-Carapana-Tapuya, proposé, dès 1906, par Theodor KOCH-GRÜNBERG (4). Nous pouvons ajouter aux concordances signalées par ce savant quelques similitudes qui lui avaient échappé :

Koëruna.	Orejones.	Miranha-Carapana Tapuya.	Witóto.
crocodile	» <i>sangini</i>	»	<i>sekena-ymä</i>
cuisse	»	<i>ko-regä</i> , cuisse, <i>ga-ricküga</i> corps	<i>rrieyk(o)</i> , <i>rriueyk(o)</i>
feu	» <i>rehö</i>	»	<i>hirai</i> , <i>hiray</i> , feu, <i>hirey(i)</i> , <i>hira(i)</i> , foyer
femme	» <i>eriño</i>	<i>ku-ränänö</i> , sœur	<i>riño</i> , femme, <i>röño</i> , femelle, <i>reyña</i> , femme, femelle
Crax	» <i>miüki</i>	»	<i>miuk</i> , <i>piuri</i>
grand-père	<i>ko-isé</i>	»	<i>isu</i> , <i>iso</i> , oncle (frère du père), <i>uzu-ma</i> , <i>osu-ma</i> , grand-père, <i>izö-tay</i> , <i>usu-m(a)</i> , oncle, <i>usu-ñ(o)</i> , tante, <i>uzu-no</i> , <i>osu-n(u)o</i> , <i>osu-ño</i> , grand-mère
petit	<i>anoëtzü</i>	»	<i>öneyse</i> , petit-fils, <i>önese-ño</i> , petite-fille, <i>eneize</i> , neveu, <i>eneize-ño</i> , nièce
tapir	» <i>igatema</i>	»	<i>xigadima</i> , <i>igadima</i>

Dans notre vocabulaire comparatif, nous avons fait figurer l'Andoke; cela ne signifie nullement que nous songions à rattacher au Witóto cette langue, que nous continuons à considérer comme indépendante. Néanmoins, nous ne jugeons pas inutile, de même que nous avons publié des concordances lexicales qu'elle présente avec le Miránya (10), de donner ici la liste de quelques concordances avec le Witóto :

1. Nous jugeons inutile de donner ici la bibliographie des dialectes witóto, qui a été publiée par S. E. ORTÍZ (8). Signalons, comme contributions postérieures à ce travail, les articles de E. de LAS CORTS (5) et de Č. LOUKOTKA (6).

	Andoke.	Witoto.	Koëruna.	Miranha-Carapana-Tapuya.
pou	<i>pol.ā(h)</i>	<i>ɛbóg</i>	»	»
flamme	<i>boa-tsiakskə(ü)he</i>	<i>poa</i>	»	»
cheveu	<i>ka-ñekθa(h)e</i>	<i>heineklere, hei-neitere, poils du corps</i>	»	»
boisson d'amidon	<i>kho(h)kho(h)</i>	»	<i>kuku-maino-pi, boisson fermentée</i>	»
il boit	<i>džo-akohé</i>	»	»	<i>g-acköi-ne, je bois.</i>

En terminant, nous devons signaler les erreurs concernant le groupe Witoto contenues dans le travail de J. Alden MASON dans le *Handbook of South American Indians*, car elles risquent, en raison de la diffusion de cette importante publication, d'orienter les recherches des linguistes sur de fausses pistes. L'Andoke, comme nous le rappelions plus haut, est, jusqu'à présent, une langue indépendante, le Resigaro est une langue arawak (9), le Mue-nane est une langue miránya, c'est-à-dire apparentée au Tupi-Guaraní, et à l'heure actuelle, aucune preuve n'a été fournie de la parenté de la famille witoto et des langues tupi-guaraní. Nous voudrions insister sur le danger qui consiste à constituer par des anticipations hâtives des groupes plus larges que les groupes solides actuellement établis, en les affublant de l'étiquette « macro » : Macro-čibča, Macro-guaikurú, Macro-tupi-guaraní, etc... Ce n'est pas par des artifices de cette nature que la linguistique progressera. Une observation identique a été formulée par Č. LOUKOTKA (7).

BIBLIOGRAPHIE.

1. DOMVILLE-FIFE (Charles W.). *Among the wild tribes of the Amazons*. Londres, 1924.
2. IGUALADA (Francisco de). *Informe sobre el Centro de Investigaciones lingüísticas y etnográficas de la Amazonia colombiana (1933-1940)*. Amazonia colombiana americanista. Pasto, t. I, nos 2-3, 1940, p. 61-91.
3. IGUALADA (Francisco de) et CASTELLVÍ (Marcelino de). *Clasificación y estadística de las lenguas habladas en el Putumayo, Caquetá y Amazonas*. Amazonia colombiana americanista. Pasto, t. I, nos 2-3, 1940, p. 92-101.
4. KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Les Indiens Ouitotos*. Journal de la Société des Américanistes de Paris. Paris, nouvelle série, t. III, 1906, p. 157-189.
5. LAS CORTS (Estanislao de). *Vocabulario huitoto*. Revista de historia. Pasto, vol. II, nos 11-12, juillet-sept. 1946, p. 327-343.
6. LOUKOTKA (Čestmír). *Sur quelques langues inconnues de l'Amérique du Sud*. Lingua posnaniensis. Poznań, t. I, 1949, p. 53-82.
7. LOUKOTKA (Čestmír). *The languages of South American Indians*. By J. Alden Mason. Lingua posnaniensis. Poznań, t. III, 1951, p. 366-375.

8. ORTIZ (Sergio Elias). *Lingüística colombiana. Familia witoto*. Universidad católica bolivariana. Medellín, t. VIII, 1942, p. 379-409.
9. RIVET (Paul) et WAVRIN (Robert de). *Un nouveau dialecte arawak : Le Resigaro*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouvelle série, t. XL, 1951, p. 203-240.
10. RIVET (Paul) et WAVRIN (Robert de). *La langue andoke*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouvelle série, t. XLI, 1952, p. 221-234.
11. TESSMANN (Günter). *Die Indianer Nordost-Peru. Grundlegende Forschungen für eine systematische Kulturkunde*. Hamburg, 1930.
12. WHIFFEN (Thomas). *The North-West Amazons; notes of some months spent among cannibal tribes*. Londres, 1915.

VOCABULAIRES NONUYA, OKÁINA, WITÓTO.

abeille :

ok(h)ieřǝ (N),
ǝ(ü)mǝ(ob)kǝo, *ǝ(ü)mǝbǝ* (O),
kueykiñak, *kweykina(k)* (W),

abri, hutte :

pwǝ(ho)bonǝ (N),
pǝ(ü)hǝbone, *pǝ(h)otsǝbu* (O),
unekorak (W),

accepter :

j'accepte, *hǝbǝbǝwidǝi* (N),
nahowahǝka (O),
hefuenayakat(e)kwe (W),
j'ai accepté, *dǝbohahǝka* (O),

accoucher :

elle a accouché, *nǝ(ü)ratsuhohowi* (N),
nahahihahofhǝdǝna (O),
nayñeñoheykiga (W),

acheter :

il achète, *dǝhǝbǝdǝ* (N),
ñatiodǝaka (O),
nueyme-upak (W),
il a acheté, *nokedǝhǝbǝhǝ* (N),
hosǝka (O),
nueyme-upa-kabit (W),

agouti :

f(w)ǝ(ü)ǝ(ü)d(h)ǝ (N),
fued(o) (W),

aiguille :

kǝhe(e)rǝó (N),

bahĩĩu (O),

bigid (W),

aile :

hifhonoko(*hĩ*) (N),

hakorowə(*ũ*)*kha* (O),

ieyk(*o*) (W),

aller :

il va, *noniow*(*h*)*ə* (N),

bahāhĩ (O),

neyme-heyte (W),

il est allé, *okā*(*d*)*ĩ* (N),

biro-hahāg(*h*)*ie* (O),

allons ! *ũfo* (W),

allons tous ! *ũfo kay hay* (W),

allons tous les deux ! *ũfo koko hay* (W),

âme :

pfôē (O₁),

âme des chefs, *xomuŋmoti* (O₁) [cf. cœur],

ami :

* *kōomi* (O),

džanama, *čanama* (W),

amie, *džanan*(*u*)*o* (W),

ananas :

tsotĩahə (N),

džasoka (O),

rosiy(*e*) (W),

année :

idā(*ha*)*mü*(*y*)*ñĩ* (N),

atibĩdž(*h*)*ö* (O),

apporter :

il apporte, *džō*(*ō*)*θ*(*i*)*hə* (N),

bahĩá (O),

naymi-hatit (W),

il a apporté, *nokie-džō*(*o*)*θ*(*ĩ*)*hə* (N),

iatiatohö (O),

naymi-hateka (W),

arachide :

matahakahě [cf. haricot], *ničomā* (N),

di(*ks*)*džohə*(*üh*), *didžohə matakə* (O), *matākě* (O₁),

masak(*a*), *masak* (W),

Société des Américanistes, 1953.

araignée :

bahāar[~]ě (N),

bōōrā(ü) (O),

dzeykañ(o) (W),

grande araignée, *usukeyñ(o)* (W),

arbre :

am(w)e(h)enă (N),

t(i)hamāhe (O),

amen(a) (W),

arbre à caoutchouc, *isere* (W),

arc :

kaniyonŭkh(ŭ) (N),

aydiāwoho (O),

se(u)koek (W),

argent (monnaie) :

müñabük (N),

nə(ü)nawōko, tə(ü)atewo (O),

argile :

nə(ü)hə(ü)há (N),

nokokhōhə (O),

beyñarake (W),

asseoir :

assieds-toi! *biñēhi* (O),

assiette en vannerie, *hatsidzā* (O₁),

aujourd'hui :

o(k)lēhă (N),

(m)bə(ü)rōwə, (m)bə(ü)rō (O),

ayh(e) (W),

au revoir :

kanihowa (N),

kahă(a)hə (O),

ayde(u)kwe (W),

avare :

a(ü)tsiyom(ü)hě (N),

bahîmo, tîbehîmo (O),

befuet (W),

avec :

deux¹ femmes² partiront³ avec⁴ eux⁵, *müynahama¹ momüy(hř)²*

idžetsatsahə⁴⁻⁵ tsanohotsə³ (N),

anahiko¹ džoko² bahaghia³ hōhi⁴⁻⁵ (O),

nayme⁴⁻⁵ dekaayte³ mena¹ neño² (W),

aveugle :

hanihō (N),
tiaawakioə(h)ə (O),
wisinit (W),

balai en inflorescence d'Euterpe, *diaōntēdya* (O₁),

balle (jeu), *diōxo* (O₁),

banane :

mučá (N),
ə(ü)kā(a)hə (O),
ogod (W),

banane verte, *tahāhi* (N),

banane mûre, *hidžā(hahi)* (N),

bananier :

bučahū (N),
ogore (W),

banc, *ho(he)tokāni* (N),

barrage pour la pêche :

nyirātiē (O₁) [cf. piège],
ireg (W) [cf. piège],

bateau :

k(i)ē(e)tó(h) (N),
hōfūahohū (O), *hōfbuáz, ō'fude* (O₁),
nokay(hē) (W),

bâtir :

il bâtit, *wōmā(a)kha* (N),
hōhi (O),
komofinoka (W),

il a bâti, *pōhomā(a)kha* (N),
hoteñāhenā (O),

il a bâti seul, *dama-ney-finoka* (= il a fait seul) (W),

bâton, *amōgenya* (O₁),

bâton de rythme, *monāpuē* (O₁),

beaucoup :

hahār[~](h)ə (N) [cf. grand, haut, long, loin],
hōkhä(ü) (O),
ayho, ayž(h)o (W),

beau-frère :

hohēkō (N),
hāhāhō(h)ə (O),

beau-frère (de l'homme), *oyma* (W),

beau-père :

dʒowānə (N),
kurāama (O),
hufa (W),

beau-père (2^e mari de la femme), *mokama* (W),

belle-fille :

nobe(h)-l(io)oko-monö (N),
am(w)ə(üy)bě (O),
mi(h)o, mio (W),

belle-mère :

idʒopũ (N),
hurāyă (O),
hufayño (W) [cf. belle-sœur],

belle-mère (2^e femme du père), *eykán(u)o* (W),

belle-sœur :

hokohokö (N),
hāhopě (O),
ofayño (W) [cf. belle-mère],

belle-sœur (d'un homme), *ofan(u)o* (W),

belle-sœur (d'une femme), *on(u)o, on(u)ü* (W),

berceau suspendu, *tñndyu* (O₁),

bien :

w(h)ir~ü w(h)i~ü (N),
wohutiě (O),
māre [cf. bon], *rayse* (W),

blanc :

matiko(h)omă (N),
fb(w)ürañatiă, fwürăñi (O), *pördanye* (O₁),
useret (W),

terre blanche, *θēpi* (O₁),

les Blancs, *mastēnyungi* (O₁),

blessé :

tu blesses, *yoθsuθihă* (N),
oharākă (O),
obofe-kadite (W) [cf. tuer],

bleu :

mă(üw)r~ü (N),
mokhōsa(ü)tiă (O),
mokored (W),

boire :

il boit, *nokihōtotsi* (N),

- tiñokō* (O),
neyne-(h)irole (W),
 il a bu, *itsahokanō(ō)toθsĩ* (N),
miro-tiñokō (O),
 bois (à brûler) :
amo(ho)w(h)ě (N),
džamohə(ü), *džemōho* (O),
reyg(he) (W),
 boisson de manioc (kawana), *bohokio* (O), *bōkiu* (O₁),
 boisson de banane :
mučhāhi bohē(ē)hĩ (N),
(h)ə(ü)khakhore (O),
 boisson de pifayo :
pimēhebi (N),
amē(he)kore (O), *amēxori* (O₁),
 boisson d'Ænocarpus, *orōxi* (O₁),
 boisson d'Euterpe, *niexitiē* (O₁),
 boisson d'amidon de manioc aromatisée de fruits de pifayo ou d'ananas,
e(u)gab (W),
 bon :
wür~ümahĩ (N),
fhōhə(ü) (O),
mare (W) [cf. bien],
 bonjour :
wətsihōmonāhĩ (N),
wo(h)ə(ü)kaf(w)ə(ü)ra (O),
māreho(wi) (W),
 bonsoir :
mitwop(w)əə(ü)r~ĩ (N),
hohə(ü)kahōōdž(h)o, *(h)ahān(g)hĩ* (O),
 bonté, *h(w)ohəhakihe* (O),
 boucān, *yugētsibo* (O₁),
 bouche :
(h)ofhō(h)é (N),
ka-fōō(h), *ko-fō(oh)ə* (O),
fhúé, *f(h)wé*, *fúe* (W),
 bracelet, *boxuāxe* (O₁),
 bracelet en peau de teju, *mānyao* (O₁),
 branche de manioc, *fotahi* (O),
 bras :
onā(á)h (N),

hādikatiota, *d(y)ik(i)āb(h)u* (O),
nāre (W),

cabiai :

hāhemainũ (N),
ñō(ho)má (O),
fwereheyño (W),

cacao, *fōntétyu* (O₁),

cacaoyer, *fōnláxē* (O₁),

calebasse (réceptient pour boire), *wügüfu* (N),

calebasse d'arbre, *monáfüe*, *monáfue* (O₁),

calebasse, *xōñiö* (O₁),

calebassier, *tōiö*, *diaōgo* (O₁),

camarade :

hotsōmā (N) [cf. cousin, frère],
kod(h)ihahā (O),

caoutchouc babacona, *otedžē(he)džhi* (N),

celui-ci, celle-ci :

dehedž(i) (N),
kahīma (O),
buyme (W),

celui-ci, *bimua* (W),

ceux-ci, *bimakī* (W),

cette, *biñan(u)o* (W), *bin(u)o* (W₁),

celui-là, celle-là :

donə(ü)r[~]ə(ü)dihī (N),
uaym(he) (W),

celui-là :

kaymakayma (O),
imua (W),

ceux-là, *imakī* (W),

cendre :

hōteykh (N),
hotīhi, *halīhi* (O),
füsekh(ho), *füsekh(o)*, (W),

cerf :

kh(i)bē(ě)tō(kh) (N),
ketō (W),

chambira (*Astrocaryum*) :

mēhe, *nehēr[~]ə(h)* (N)
ñ(h)iro (O), *niērö* (O₁),

champ :

hōa(h)āta (N),
tahāhi, ikāinu (O),
idž(e) (W),

chant, *ruey* (W),

chat, *mihis(h)ima* (O),

chaud :

otsokohi (N),
hokhə(ü) kodiona (O),
ursired (W),

chauve-souris :

khōkotsi (N),
nōhō(h)ə(ü) (O),
hedakuñu (W),

chef :

tə(ü)hə(ü) (N),
hatiθiōma, hatitibo (O), *ātityūma* (O₁),
weykiño, waykima [cf. vieillard] (W),

chemin :

hāahō(h) (N),
nahāho, nāho (O),
nayso (W),

cheveux :

ofō(ō)tar[~](ä) (N),
hāō(w)otofe (O),
ifatre, ifatrə (W),

cheville (du pied), *teys(h)i, teyž(hi), teydzī* (W),

chien :

ōtō(h) (N),
hōkhō (O), *ōkō* (O₁) [cf. jaguar],
(h)eykh(o) (W),

chienne, *amiko* (O),

ciel :

hemoño (N),
amihomohə(ü), hāmō (O),
mona (W),

cigare, *tūōkō* (O₁),

coca, *hibi* (O₁),

cœur, *xomuōmoti* (O₁) [cf. âme],

compagnon, *kopohohama* (O),

conquérir :

il conquiert, *atar[~]üdeotsüowě* (N),
ney-maoga (W),

copal :

(*h*)*akā(ü)dě* (N),
hə(ü)wokara (O),
hémek (W),

corbeille pour la pêche, *enókü* (O₁),

corde :

konā(ha)hš (N),
džahofe, džahöpě (O),
binag(h)a, binag(ha) (W) [cf. coton],

coton :

manakōwä (N),
fiāha, wiāha, wiā (O), *fiāxa* (O₁),
binak, binakere (W) [cf. corde],

cou :

o-namohokhš (N),
ha-ñumāhu, ñumāh (O),
ke(u)mah(o) (W),

se coucher :

il se couche, *ituhuhetok* (N),
ihāhi (O),
naymī-boy(d) (W),
 il s'est couché, *yomākə* (N),
awāhe (O),

coude, *tageydži* (W),

coudre :

je couds, *oběčonibohī* (N),
kue-tefokh (W),
 j'ai cousu, *ičatetonibohī* (N),

couleur pie (tachetée), (*h*)*irarede* (W),

couleuvre (tipití), *xoāfui* (O₁),

courbe :

ñ(h)óbuūh (N),
dr[~]etiöfotiahé, dr[~]etiöfö (O),
neyrite (W),

court :

kāyñi (N),
tiāhə(ü)tiā tebš (O),
yanorid (W) [cf. peu, petit, près],

cousin :

hotsoma-tiō(ō)kũ (N) [cf. camarade, petit, fille],

kōhōhō (O),

cousine, *hom(w)ikō* (N),

couteau :

(h)omotiwohō (N),

m(h)ũiraboya, *m(h)ā(ũ)rāboyé* (O),

džoater(a) (W),

cri, *kayyu(d)* (W),

crocodile :

okōhomā (N),

hohōma (O), *oōma* (O₁),

sekenaymā (W),

cruche, *tōpi* (O₁),

cruel, violent :

i(hi)džobāhī (N),

takhiō(ho)diabāni (O),

cuirasse en peau de tapir, *ōxiōde* (O₁),

cuisse, *r[~]ieyk(o)*, *r[~]ueyk(o)* (W),

cul :

okedžehedžhō (N),

habāñāhā (O),

moydži (W),

daguet, *éxo* (O₁),

danse, *uraysiy(a)* (W),

décoction de tabac, *toxuāxe* (O₁),

déféquier :

je défèque, *omüñetoti* (N),

k(wa)kahōta (O),

kue-hufayte (W),

j'ai déféqué, *itsa(t)dehim(ũ)ñedžanā(h)* (N),

m(w)iru-kakhā(h)ō (O),

kue-hufaytat (W),

dehors, *ino* (W),

demain :

mōnā (N) [cf. jour],

ā(ũ)r[~]o, *a(h)ũiro* (O),

ikomana, *ikomonay*, *w(u)ire*, *w(u)iremona* (W),

deux ¹ hommes ² partiront ³ demain ⁴ :

müynahāmā ¹ *okonama* ² *nohor[~]ā* ³ *mōnā* ⁴ (N),

ā(ũ)r[~]o ⁴ *harāma* ¹ *oiñu* ² *hāg(h)i* ³ (O),

*ukore*⁴ *mena*¹ *nu(h)e*² *ayl(i)*³ (W),

démolir :

il démolit, *nokēō(ō)fhotsi* (N),

tañihika (O),

nueime-udeyk (W),

il a démoli, *ñanə(ü)hoāni* (N),

anemateknihikā (O),

nueime-udeyk(a) (W),

dent :

o-ti(hbi)dō (N),

atihe, hāti (O), *atityo* (O₁),

isid(o) (W),

descendre :

il descend, *kemaokūtā(a)dže* (N),

tiasāwi (O),

neyme-anabit(e) (W),

il est descendu, *kihē(e)mā* (N),

wiro-tiasāwi (O),

devin, *kodžidžiwadžorə* (N),

Dicotyles labiatus :

nanōhš (N),

hobowa (O), *hōwa* (O₁) [cf. porc],

mērō (W),

Dicotyles torquatus :

pidžohō (N),

natsehema (O),

eymo (W) [cf. porc],

dieu :

tohóta (N),

amə(ü)hio [cf. tonnerre], *hotengoma* (O), *hō'ntēngoma* (O₁),

businam(h)u(ɪ), *businam(h)w(i)* (W),

Dioscorea alata (variété blanche) :

okōmaa (O₁),

Dioscorea alata (variété lilas) :

ōvāō (O₁),

dire :

il dit, *nə(ü)owa(t)* (N),

mirohadiōkhā (O),

neyme-džog, nueyme-džog (W),

il a dit, *nə(ü)nokinohowatsi* (N),

hokodirō (O),

doigt :

o-nō(ō)bbh (N),
hāhoviñe, *ho-nō(h)obihi* (O),
o-nok(ə), *o-noka(ə)*, (W),

domestique :

hoθ(i)oko-wetohi (N),
havirāma, *koťongho* (O),
eyenik (W),

dormir, *ōno* (O₁),

il dort, *ónotsi* (N),
ahēnō, *hahē(ū)nō* (O),
neyime-enete (W),

il a dormi, *onə(ū)ə(ū)tə(ū)tsi* (N),
wiro-hahēno, *hahə(ū)nogha* (O),

dos :

o θotobūbū (N),
adžikhabhə(h), *pikhāwok* (O),
emod(o) (W),

droit :

fwodakkhī (N),
fohōtia, *hohotetē* (O),
haykhē(u)he, *haykhē(u)he* (W),

droite (opposé à gauche) :

fōdākī (N),
fotōthiaha (O),
nab(w)e (W),

dur :

kahitə(ū)r[~]ə(ū) (N),
taθiktia(h)i (O),
kuenered (W),

eau :

no(h)owī (N),
ñōhə(ū) (O), *nyiōxi* (O₁),
hēne, *hene* (W) [cf. ruisseau],

échasses, *diákōbo* (O₁),

éclair, *(h)ə(ū)wayu* (O),

écorce :

matedžīñohə (N),
džakāhə (O),
ik(w)iro (W),

écrible, *tiurōku* (W),

écrire :

tu écris, *owēob(w)ēofino* (N),

t(iō)hē(ū)mākā (O),

okueno (W),

tu as écrit, *hetótioowahema* (O),

écureuil, *kekeñ(o)* (W),

également :

hidžhībē(ē)ma (N),

hōohayti (O),

dāfo (W),

emporter :

il emporte, *čiōhi* (N),

tiahōhōñoka (O),

naymi-beoyg(h)a (W),

il a emporté, *čiowanāhi* (N),

ihōhōhat(y) (O),

enfant ♂ :

hō(o)-narū (N),

ko-niroe, ko-nirue (W),

enfant ♀ :

θiā(hā)kahē (N),

itañ(o), hila(g)n(u)o (W),

enfanter :

elle a enfanté, *pižamom(h)ū* (N),

kayhohodibē (O),

neyne-ñueikuk(a) (W),

engendrer :

il a engendré, *hokañikom(w)ahi* (N),

buhamitara (O),

naymue-dženak (W),

s'enivrer :

il s'enivre, *ipafāhi* (N),

kō(h)ōbü(yk)ha (O),

naymi-behufayte (W),

il s'est enivré, *itohōhi* (N),

m(w)iru-bahāhob(ūy)kha (O),

ensorcelé :

duhūkatsamākāñi (N),

mayniga, ma(i)niga (W),

entendre :

il entend, *tsoktehāhi* (N),

t(h)iakkāhaka (O),
neyme-kakad (W),
 il a entendu, *džoktehabi* (N),
nādekkākhā(ha)ka (O),

entrer :

il entre, *okekie(e)džə* (N),
hohohāhě (O),
neyme-bite(h)ofa (W),
 il est entré, *o(h)ōnĩ* (N),
biro-hatīahāhě (O),

envoûtement, *ə(ü)kakurāma* (W),

étang, marais :

hudžā(ha)ně (N),
θahiñoka(ü) (O),
dābanitě (W),

étouffe :

oθē(he)bahĩ (N),
f(ü)ə(ü)rāñaka (O),

étoile :

tō(ho)r[~]ə (N),
hokhōta, hokō(ō)ti (O),
yakud (W),

être :

il est, *hōkhá* (N),
hahéma (O),
nueymue-bite (W),
 il a été, *idžhe* (N),
enebarahakieru (O),
 il sera, *monahahite(hĩ)* (N),
bə(ü)hahĩma (O),

éventail pour le feu en plumes de pénélope, *bembēndigene* (O₁),

excrément :

o-m(w)üñehĩ (N),
há(h)-nemō(h)he (O), *nemōñye* (O₁),
noym(u)he, nemui(he) (W),

expédition :

il fait une expédition, *odakhĩokhaə(ü)tā* (N),

faim :

il a faim, *onokānitsi* (N),
habāra (O),
naymi-heytahte (W),

il a eu faim, *oko(ə)tetsibiθsá* (N),
bahəma-hōkōri (O),

faire :

il a fait, *ney-finoka* (W),
 que fais-tu ? *dʒana(ü)bhə(ü)no* (O)

farine de manioc, *hōkyä* (O₁),

femelle :

hōkbă (N),
mahāmi (O),
reyña (W) [cf. femme],

femme :

mō(h)om(üy) (N),
ma(h)ami (O), *mōtōñ* (O₁),
reyña (W), cf. [femelle],
 les femmes, *dʒoko(h)ə,hōhokə* (O),

une¹ femme² est venue³ ce matin⁴ : *itiar[~]afe⁴ mōohm(zwü)² ifeatana³* (N),
tiaiko² aima⁴ afaraka³ (O),
ayw(h)ehīli⁴ dañeño¹⁻² bite³ (W),

deux¹ femmes² partiront³ avec⁴ eux⁵ : *müynahama¹ momüy(hi)² idʒetsa-
 tsahə⁴⁻⁵ tsanohotsə³* (N),
anabiko¹ dʒoko² hahaghia³ hōhi⁴⁻⁵ (O),
nayme⁴⁻⁵ dekaayte³ mena¹ neño² (W),

fer :

tāhihə (N) [cf. pierre],
phühokskhoho (O),
žüoema (W) [cf. hache],

fêtes culturelles, *diarēixo* (O₁),

fête de la menstruation, *tiōbüngö* (O₁),

fête du gibier, *diokáxiukö* (O₁),

fête de l'imposition d'un nom à un enfant, *füösódie* (O₁)

fête de la chicha de manioc, *nioxkōtara* (O₁),

fête du manioc, *apuōko* (O₁),

fête des morts, *manyēita* (O₁),

fête de la balle, *diōxöōxö* (O₁),

fête du churinga, *dʒalyibika, dʒalyibika* (O₁),

fête des masques, *hēdʒōa* (O₁),

fête du fruit Guilelma, *amēxori* (O₁),

fête des corbeilles, *tsexiti* (O₁),

feu :

hāmō(h)oth(i)a(hă) (N),
hafiho, hafiho (O), *táro* [cf. foyer] (O₁),

hirai, hiray (W) [cf. foyer],

feuille :

owə(ə)dʒbĩ (N),

hopāhi (O),

rabē, ibē (W),

feuille de tabac, *diob(e)* (W),

filet à poisson, *bōtāti* (O₁),

filet pour la chasse, *dioxuápo* (O₁) [cf. trappe],

filles :

nom(w)ə-atiok(ē) (N) [cf. petit, fils, cousin],

ha(h)ə(ũ)ta (O),

hisa (W),

filles (de la femme), *eyrekan(u)o, érekan(u)o* (W),

filles (du mari), *érekan(u)o* (W),

filles (petites), *tiāka-tiokō* (N),

fillette (petite), *khábikhabí* (O) [cf. garçonnet],

fillette (grande), *hobōma* (O),

fils :

otiokh (N) [cf. fille, petit, cousin],

hababhi (O),

uru(h)a, uru(h)ə (W),

fils de la femme, *eyrekama, érekama* (W),

fils du mari, *eyrekama, érekama* (W),

flèche :

om(w)unĩnōnokkhi (N),

o(h)otia, obōti (O) [cf. javelot],

sekoek, se(u)koek (W),

fléchette empoisonnée pour la sarbacane, *hēmōtyu* (O₁),

fleur :

am(w)enā(h)an(h)ə (N),

tekanāhə (O),

safiačeko (W),

flûte de Pan, *orēbi* (O₁),

forêt :

hā(a)dā (N),

teamā(ha)hi (O),

hāsek (W),

fourmi, *neykiñ(o)* (W),

fourmi curuinse : *nibidʒbō* (N),

nabi(i)tā (O),

fourmi isula : *katetoθũ* (N),

amohōkhō(h), *amōho(khōh)* (O),

fourmi rouge (petite), *habā(ü)kú* (O),

fourmi noire (grande), *akhāki* (O),

fourmilier : *habānš* (N),

ereño (W),

foyer :

tō(ho)w(h)š (N),

tiāar^o [cf. feu], *kubi(hi)tiū* (O),

hirey(i), *hira(i)* (W) [cf. feu],

franc :

inabudom(mh)ēhū (N),

hanonodženebobo (O),

wanayole (W),

frère :

otsomə (N) [cf. camarade, cousin],

adžō(o)ma, *adi(h)uma* (O) [cf. camarade, cousin],

ama (W),

frère (d'un homme), *ama* (W),

frère (d'une femme), *io* (W),

froid :

(d)ōtiži (N),

diokhə(ü)klo(h) (O),

rosired (W),

fruit :

tibē(he)džbā (N),

tenamohōtī (O),

mangez¹ ces fruits² ! :

fo(h)ohə(ü)² ə(ü)kara¹ (O),

fruit de l'aguaje, *kunek* (W),

fruit du pifayo (Guilelma) : *himé(h)* (N),

hami(hi), *hamē(he)he* (O), *hamēxe* (O₁),

mek (W),

fruit du palmier *Mauritia*, *xonūxa*, *xonūxa* (O₁),

fruit d'*Enocarpus bataua*, *obāxe* (O₁),

fumée :

tikōowš (N),

huie(W),

fumer :

le feu fume, *irehudžia* (W),

fusaïole, *taōmbögē* (O₁),

garçon (petit) :

mom(w)i-tiō(ō)k(ũ) (N),

hōkō(ũ)mahi (O),

garçonnet (petit), *kābi(i) (O)* [cf. fillette],

gauche :

ə(ũ)wakohetiñi (N),

ə(ũ)ratiahe (O),

(h)arufene (W),

gendre :

nobe-t(i)oko-hāni (N),

hābikhā (O),

niekore, ñekore (W),

généreux :

yom(w)ehōtsi (N),

nohamā(a)ñi, ño(h)emā(ha)ñi (O),

génie :

huydžā (N),

mahi(i)atiu, fōōhā(ũ) (O),

kayfe (W),

genipa, *irābuē, herābue (O₁),*

genou :

wāñohó (N),

hāhuhūhū (O),

kañekh(i)ikho (W),

gluau, *maráxi (O₁),*

gorge :

otsa(ha)kə(ũ)nū (N),

hahukūhū, hakhāfu (O),

urago (W),

graine de tabac, *fiōgē (O₁),*

graisse :

kəw(h)i(hi) (N),

f(w)ahibi (O),

farek (W),

grand :

ār[~] (N) [cf. haut, long, loin, beaucoup],

hokhə(ũ)hi (O),

grand (en parlant des hommes), *ārem(w)e (W)* [cf. haut],

grand (en parlant des femmes), *aydžüwe (W),*

grand-mère : *nob(i)eomonö (N),*

hatohotö (O),

- osun(uo)*, *osuño* (W),
 grand-père : *omohó* (N),
 hahētō (O),
 osuma (W),
 grelot, *tavīdō* (O₁),
 guerre :
 je fais la guerre, *monanohetanidžhi* (N),
 bohoma(ū) bakōra (O),
 kue-hopeyme-fenoyakadekwe (W),
 j'ai fait la guerre, *koho(hə) bakōra* (O),
 guerrier vêtu de cuirasse et armé de massue, *bigyevó* (O₁),
 hache :
 w(h)ehētš (N),
 w(h)ā(ū)khu (O),
 džoema (W) [cf. fer],
 haie :
 otīamahóra (N),
 džakihóra (O),
 bogafo (W),
 hamac :
 tō(o)nihī (N),
 xonáxe (O₁),
 haricot, *mātakahě* (N) [cf. arachide],
 haut, *āre* (W) [cf. beaucoup, grand, long, loin],
 herbe :
 ko(h)ōk(i) (N),
 θ(i)ohābā (O),
 raytekeño (W),
 hier :
 bohōf(w)ə (N),
 ā(ū)tō (O),
 naɣfotomonay (W),
 un ¹ homme ² est venu ³ hier ⁴ :
 bof(w)ūfe⁴ oka² ifeatana³ (N),
 ā(ū)to⁴ hāfarāka³ tiāāma¹⁻² (O),
 nabuyri⁴ riū³ dakhe¹ hema² (W),
 homme (en général), *w(h)ūhow(ū)* (N),
 hohōha, bohōha (O),
 komoen(e) (W),
 homme ♂, *hōkhá* (N),
 hōhā (O), *ēe* (O₁),

neyma, wey^{ma}, w(u)ma (W),

un¹ homme² est venu³ hier⁴, *bof(w)üfe⁴ oka² ifeatana³* (N),

ə(ü)to⁴ hāfarāka³ tiāama¹⁻² (O),

nabuyri⁴ rid³ dakhe¹ hema² (W),

deux¹ hommes² partiront³ demain⁵, *müynahāmä¹ okonama² nohōr³*

mōnā⁴ (N),

ə(ü)r⁴ harāma¹ oiñu² hāg(h)i³

(O), *ukore⁴ mena¹ mu(h)e² ayi(i)³*

(W),

homme mûr, *habémāhohə* (O),

huile :

w(h)ivì (N),

kwahibi (O),

kayere(te), kayeret(e) (W),

iguane :

khō(ō)mä (N),

māyho (O),

il, elle :

debēdžh(i) (♂), *dā(a)na* (♀) (N),

kāhibabā (♂), *kāhima* (♀) (O),

ney^{me}, naye^{me} (W),

il, *afema* (W₁),

elle, *afen(u)o* (W₁), *nayñen(u)o* (W),

ils, elles : *dāham(w)ə* (♂), *dāhan(h)ü* (♀) (N),

naymak (W),

ils, *ehesam(u)* (O),

deux¹ femmes² partiront³ avec⁴ eux⁵ :

müynahama¹ momüy(hi)² idžetsatsahə⁴⁻⁵ tsanohotsä³ (N),

anabiko¹ džoko² habaghia³ hōhi⁴⁻⁵ (O),

nayme⁴⁻⁵ dekaayte³ nena¹ neño² (W),

Indiens Andoke, *wōxtsámo* (O₁),

Indiens Bora, *boráya* (O₁),

Indiens Muinane, *gāsōbē* (?) (O₁),

Indiens Nunuyə : *añonoθä* (N),

nyonúxa (O₁),

Indiens Okáina : *orebe* (O),

añuxa (W),

Indiens Witóto, *nōkē* (O₁),

Indiens Yuria, *tiorōofi* (O₁),

jaguar :

tivaw(h)á (N),

kiwāwa(h)nĕ, himākaku (O), *hōōkō* [cf. chien] (O₁),
anadžari, anadžar(i) (W),

jaguar noir, *nyamōnyū* (O₁),

jambe :

odahab(úh) (N),

hapofho(h), pakhōho (O),

jaune :

bō(ō)isār^uū (N),

bōratiā (O),

mokored (W),

terre jaune, *anyúxa* (O₁),

javelot :

manakō(ho)fā (N),

o(h)oghĭa (O),

džoesē (W),

javelot empoisonné :

oōte (O₁) [cf. flèche],

seda (W),

je, moi :

hōhā (N),

kwo(h)ohā (♀) (O),

kue(k), kue (W),

jeu de ficelles, *makōōte* (O₁),

jeune :

koñišuhanāni (N),

hokoyahuduka (O),

jour :

mōnahi (N) [cf. demain],

mohōh(i)a, bā(ü)ā(ü)iha (O),

bīru, mona (W),

lac :

okihēhey (N),

hohāhi, džapa(h)akĭo (O),

horey (W) [cf. mare],

lait :

atōw(h)ĭ (N),

barā(ha)hi (O),

monohihi (W),

langue :

o-noph(w)ā (N),

haahĩnofhā (O), *inyiōopue* (O₁),

iafe, iefe, iuf(o) (W),

larmes :

awitsabeheŷ (N),

habāhihi (O),

oydženok (W),

larve de palmier comestible, *nyōn'ûxa* (O₁),

latex de balata :

hakā(ü)dě, henehečahě (N),

hāmīrā (O),

se laver :

je me lave :

owīdže (N),

koñoh(ũ)kta (O),

kue-podžid (W),

je me suis lavé :

wowonüitanahě (N),

m(w)iro-koñā(ü) (O),

kue-podžika (W),

se lever :

il se lève :

okawōhi (N),

awāhe, ha-hāθā (O),

neyme-kasit(e) (W),

il s'est levé :

amō(ho)dih(š) (N),

akhatehā, ha-hatā(ü)kha (O),

lèvre :

of(w)ebüy (N),

bagākinā(y) (O),

weyg(ho) (W),

lézard :

e(hē)r̃ö (N),

hogāo (O),

okosoma (W),

loin :

kani(bi)dži (N) [cf. long],

hanihi, anutiāa (O),

āre (W) [cf. haut, grand, long, beaucoup],

long :

hanidžhi (N) [cf. loin],

hañitia (O),

āre (W) [cf. haut, grand, loin, beaucoup],

lune :

fatsuumě (N),

fhudʒohome, *fə(ü)diðme* (O), *podðmǝ* (O₁),

fe(u)oe̋k (W),

machete :

howohə (N),

m(w)ürābobo (O),

dʒoe̋f(e) (W),

main :

o-nowə̋k(h) (N),

hā(ho)rō(h)khe, *hōnōho* (O), *onú* (O₁),

unodʒ, *onodʒ(i)* (W),

maïs :

tə(ü)tsahabb(ə), *itsāb(w)ə̋* (N),

khofīha, *kofī* (O), *kōbē̋to* (O₁),

pedʒat, *payyat*, *bayyat* (W),

maison :

wə̋hə̋ (N),

fə(ü)hōho, *pə(ü)hōho* (O), *póho* (O₁),

(h)okho (W),

mal :

hō(h)aně (N),

ə̋(ü)ratia, *(h)ə̋(ü)ră* (O),

marañet (W) [cf. mauvais],

mâle :

mōmwǝ̋ (N),

hohə̋(ü) (O) [cf. homme],

oyma (W) [cf. homme],

mamelle :

omonühú (N),

hāmurūhú (O),

mono (W),

manger :

il mange, *o-kútsi* (N),

ha-hōkokə̋ (O),

neyme-g(i)oyt(e) (W),

il a mangé, *nokeokútsi* (N),

miro-tia-hokoh (O),

me-gwite (W),

mange¹ ce pain² ! *ókha*² *okhoñu*¹ (O),

mangez¹ ces fruits² ! *fo(h)ohə(ü)*² *ə(ü)kara*¹ (O),
 je mange, *kwe w(u)ite* (W),
 j'ai mangé, *g(wu)iga* (W),
 j'ai déjà mangé, *ay kwe gw(u)ite*, *ay ke g(wui)te* (W),
 mange ! *gw(ui)*, *gw(u)iño* (W),
 manger maintenant, *gw(u)ite* (W),
 qui a mangé ? *vu g(wu)iga* (W),

manioc :

hōd(w)ũ (N),
bā(ha)ho (O), *báxōtē* (O₁),
oguhēkhe, *mayk(a)* (W),

manioc amer, *ə(ü)hə(ü)* (N),

hokhōma (O), *bōtsira* (O₁),
oyekhe (W),

manioc doux (variété rouge), *siōtē* (O₁),

manioc doux (variété blanche), *fürānya* (O₁),

marcher :

il marche, *āho* (N),
nāhə (O),
neyme-üfot (W),

il a marché, *āhotāh* (N),
nahahókörə (O),
neyme-makate (W),

mare :

dāāfō (N),
bahēmōtī, *dxorofi* [cf. source] (O),
oray (W) [cf. lac],

masque :

óre (O₁),

masques, *óre-ka* (O₁),

massue, *bigyevó* (O₁),

matin :

hiθiə(ü)rə(ü) (N),
ə(ü)tofə(ü)tiōhə (O),
iteyrāmu (W),

une¹ femme² est venue³ ce matin⁴ :

*itīərəfe*⁴ *mōōhm(wü)*¹⁻² *ifeatana*³ (N),
*tiaiko*¹⁻² *aima*⁴ *afaraka*³ (O),
*ayw(h)ehiti*⁴ *dañeño*¹⁻² *bite*³ (W),

mauvais :

hō(h)āni (N),

tahə(ü)hi, (*h*)ə(ü)rǎ (O),
marañet (W) [cf. *mal*],

menteur :

hahütomǎ (N),
fü(h)hoərañə (O),
taynoyote (W),

merci :

okhiókǐ (N),
pohōhə (O),

mère :

hō-hoñə (N),
haə(ü)dza (O),
keyñ(o) (W),

miel :

m(w)ü(y)n(h)ié (N),
ə(ü)mohokio [cf. abeille] (O), *dioǫra* (O₁),
kuifu, *kw(u)ifu* (W),

miel de canne, *ñam(uyi)rakorə* (O),

moins :

pidžēhǐ (N),
sogoma (O),
anōr(e) (W),

mois :

idā(ha)-mü(y)iña [= un soleil ?] (N),
tiahama-fodiome [= une lune] (O),
fě(u)o(he) (W),

mollet, *ideydžǐ*, *ideidžǐ* (W),

mon, *kúe*, *kúekhe* (W),

montagne :

nə(ü)hə(ü)tǒ (N),
θ(i)awə(ü)ro (O),
(h)āned (W),

monter :

il monte, *amohōwǎ* (N),
habāikā (O),
neyme-džote (W),
il est monté, *ohabahidža* (N),
wiro-hahamihāhi (O),

mordre :

il mord, *iduutsi* (N),
añumōhom(h)di (O),

- naymi-haynite* (W),
 il a mordu, *itōop(w)üy* (N),
naymi-haynika (W),
 mou :
dōodžhi (N),
tačimahan(hi) (O),
edeheyde (W),
 mouche :
hāθā (N),
ñēñehoko, ñuhēkō (O),
čaberog(e) (W),
 moucheron :
ānidži (N),
an(h)ā(ü)tā, anē(en)go (O),
enek (W),
 mourir :
 il est mort, *oruhūtsi* (N),
ā(ü)ñomōmbi (O),
neyme-fāga (W),
 moustique :
odōwō (N),
akihō(ō)ko, akihōl(i)ū (O),
 petit moustique de forêt, *asidod* (W),
 grand moustique, *widod* (W),
 muscles du bras, *tā(ü)wabhōmi* (N),
 naître :
 il est né, *onā(ā)kab(ā)* (N),
hahokodihē (O),
neyme-komuīta (W),
 nasse, *tsōnōko* (O₁),
 neveu :
hotiōm(h)ē (N),
hābó (O),
eneysa, öneyse (W) [cf. petit-fils],
 nez :
otehēf(w)ō (N),
atiōpo (O),
dof(o), dovo (W),
 nièce :
hotiōno(h)ē (N),
hām(w)enokō (O),

eneysuen(u)o (W),
 nièce (fille du frère), *önesenho* (W),
 nièce (fille de la sœur), *öneyseño* (W) [cf. petite-fille],
 noir :

hitĩā(ũ)r[~]ǎ(ũ) (N),
ǎ(ũ)towitiñ, (h)ǎ(ũ)tōw(h)ũ (O), *hēlōōpue* (O₁),
itiret (W),

nombril :

mohákũ (N),
hā(k)humūhu (O),
mutida (W),

non :

hiñĩ (N),
hā(a)n(h)ĩ (O),
dam(e) (W),

nos (quand il s'agit de 2 personnes), *koko* (W),

nos (en parlant d'un groupe), *kay* (W),

nous :

tso(h)m(wüy) (N),
a(h)ĩroma (♀) (O),
kay (W),

nuage :

amödi(hĩ) (N),
katsohohǎ(ũ) (O),
nayri (W),

nuit :

ni(k)tuhu (N),
na(h)tiō(ō)ya, na(n)dio(h)ĩǎ (O),
nayon(a) (W),

ocelot :

thĩridǎ(ũ)ǎ(ũ)wǎ (N),
ñamahanũh, hokoyũfe (O),
dǎamoni (W),

œil :

ōwts(h)ǎ (N),
hohohüdǎ, (h)ohohüdǎ (O), *oxuǎd* (O₁),
uis(e) (W),

œuf :

dǎohüwata (N),
oθiawa-hōho (O),
hig (W),

oiseaux :

- oiseau particulier, *faatidyě* (O₁),
 pigeon, *kwiker* (W),
 toucan, *nokaydo* (W),
 héron, *hūma* (W),
 aigrette, *mene* (W),
 canard, *itsi* (N),
 faucon, *ināhañūh* (N),
 mā(h)kañ(h)u, *ə(ü)nōk(iü)* (O) [cf. *urubú*],
 noeyk(i) (W),
 piuri, *pidžorēke* (O),
 miuk (W),
 pava, *kīēūvě* (N),
 avīlīa (O),
 pava à tête blanche, *muydok* (W),
 coq, *čužighohě* (N),
 ūytawa (W),
 poule, *ataw(hă)* (N),
 dtliawa, *karawa* (O),
 atawa (W),
 urubú, *āñö* (N),
 ə(ü)nokhiü (O) [cf. *faucon*],
 ino (W),
 ara rouge, *toma* (O₁),
 perroquet, *tyŭra* (O₁),
 paujil, *nak(i)edă* (N),
 āfētiü(h) (O),
 aifok(i) (W),
 perdrix, *kō(h)ōñü* (O),
 kotom(a) (W),

oncle :

- onō(ho)hě(k)* (N),
añīrom(ə), *ayr^o(n)hə* (O),
usum(a) (W),

oncle (frère du père), *iso*, *isu* (W),

oncle (frère de la mère), *biyama* (W),

ongles :

- tonohār^ə* (N),
hakhāt(i)ü (O),
unokob (W),

or :

r[~]obokhə (N),
tetew(h)oko, *tsaolibok* (O),

oreille :

o-tonohö (N),
o-ñohüy(h) (O), *kunyö* (O₁),
(h)efo (W),

ornement d'oreilles, *xəñnyöböhö* (O₁),

ornement de tête, *maniëankyu* (O₁),

ornement de poitrine, *axéïra* (O₁),

ornement de narine, *tiöfo* (O),

os :

to(ha)hahə (N),
hañohöha (O),
hidžek (W),

oui :

hə(ü) (N),
hā(a), *hōo(wə)* (O),
he (W),

pagne ♂, *tsowuáxē* (O₁),

pain (de manioc) :

əθə (N),
hə(ü)kara, *mə(ü)köye* (O),
ayrid(a), *ayred(a)* (W),

mange¹ ce pain² !, *ökha*² *okhoñu*¹ (O),

palais (de la bouche) :

ohāmahó (N),
hāhām(h)ahafūra (O),
ārak (W),

palmier :

hobahāhə (N),

palmier à toiture, *herebe* (W),

Enocarpus bataua, *obángo* (O₁),

Mauritia, *xonüya* (O₁),

Guilnelma, *haménya* (O₁),

aguaie, *tonēhe* (N),

kunenak (W),

panier, *biwikθá* (N),

papaye, *iθ(i)ēhi* (N),

paresseux (aï) :

mar[~]əñ(h)ö (N)

džaiño (W),

parler :

il parle, *o(hi)věhi* (N),

gohod(h)iebeyhi (O),

naymi-be (W),

il a parlé, *ivehitār* (N),

nemagud(hi) (O),

maymi-hay(te) (W),

partir :

deux ¹ hommes ² partiront ³ demain ⁴, *müynahāmă* ¹ *okonama* ² *nobōr* ³ *mōnd* ⁴ (N),

ə(ü)r ⁴ *harāma* ¹ *oiñu* ² *hāg(h)i* ³ (O),

ukore ⁴ *mena* ¹ *mu(h)e* ² *ayt(i)* ³ (W),

deux ¹ femmes ² partiront ³ avec ⁴ eux ⁵, *müynabama* ¹ *momüy(hi)* ² *idžetsat-sah* ⁴⁻⁵ *tsanohotsä* ³ (N),

anabiko ¹ *džoko* ² *habaghia* ³ *höhi* ⁴⁻⁵ (O),

nayme ⁴⁻⁵ *dekaayte* ³ *mena* ¹ *neño* ² (W),

patate douce :

hō(ho)habé (N) [cf. pomme de terre],

hakhāhi, *hakhā* (O), *botiúxa* (O₁),

akay (W),

peau :

ta(w)hōbáhí (N),

hafhunūkə (O),

higo (W),

pêcher à la ligne, *apehēkoha* (O),

peigne, *akrábi* (O₁),

père :

homō (N),

hamōhō (O),

mom(a) (W),

petit :

kāyñi (N) [cf. court],

tsō(ō)gō (O) [cf. peu, cousin, petit-fils, petite-fille],

anored (W) [cf. court, près, peu],

petite-fille :

hoθioho-θiokū (N),

hahobā(ι)ā (O),

ōneseño (W) [cf. nièce],

petit-fils :

- nohəho-tio*kō (N),
*m(ə)*tōhāvi (O),
öneyse (W) [cf. neveu],

peu :

- piadže* (N),
sogōma, *sohōgō* (O) [cf. petit],
hānorəd (W) [cf. court, près, petit],

pied :

- o-kosš* (N),
hahioga (O),
eydž(i) (W), *eyba* (W₁),

piège, *ireb* (W),piège d'eau, *ireg* (W) [cf. barrage],pièges (variétés de), *ödžowən*, *makōkiāra*, *xōa*, *makōte*, *nirātyē*, *heāmbini* (O₁),

pierre :

- tāhihā* (N) [cf. fer],
gotə(ü)ə(ü)ku (O), *götö'ž* (O₁),
nofueka (W),

pilon, *tōrovuūka* (O₁),

piment :

- w(h)ipā(ha)* (N),
hafita, *hāfi* (O), *haapītē* (O),
efehe (W),

placenta, *mānlyūx* (O₁),plante textile, *yaneken(a)* (W),

pleurer :

- il pleure, *idžbehi* (N),
hahāhiñe (O),
naymi-bed (W),
 il a pleuré, *āni* (N),
hehahāhiñū (O),
naymi-hekabit(e) (W),

plomb (de chasse) :

- kīhidžaθj* (N),
kowota, *kowō(ho)* (O),
džowe (W),

pluie :

- nōw(h)j* (N),
ñokhə(ü)hāhi (O),
nok (W),

plus, davantage :

idžowahě (N),
dženabə(ü)ra, *diednā* (O),
dān(i) (W),

poils :

idžōdžhá (N),
hafhüinā(a)hə (O),
džosetere (W),

poisons de pêche :

Tephrosia, *omáxa* (O₁),
Clibadium, *foěčo* (O₁),

poisson :

of(w)ā(ha)hü (N),
ihā(ha)ma (O),
džeke (W),

raie :

tĭā(hā)hó(N),
ə(ü)wā(a)ko (O),
koreño (W),

sungaro :

inā(a)ki (N),
iagim(a) (W),

piraña, *emeña* (W),

majas, *heme* (W),

piraruku :

keñetir̃̃ö (N),
gaydži, *ga(i)dži* (W),

poitrine :

(h)obhüebō(ō)nĭ (N),
abagoy(h)e (O),
(h)ogob (W),

pomme de terre sylvestre (de liane) : *hō(ō)háhe* (N) [cf. patate douce],

pondre :

elle pond, *hoteñidžobatsi* (N),
bahoatidžeke (O),
bonet (W),

pont, *nažė́nya* (O₁),

porc :

hō(ō)wă (O) [cf. Dicotyles],
eymo (W) [cf. Dicotyles],

porte, *tiafōke* (O₁),

posséder :

il possède, *nə(ü)taðže(he)nĩ* (N),

hebālĩahĩ (O),

nueyme-il(e) (W),

il a possédé, *dže(he)tedžé* (N),

habematĩokā (O),

nueyme-moite (W),

pot à cuire (marmite) :

tōtaytsi (N),

ñohō(o)θio, *nokohōtĩũ* (O), *nyoxód'*, *niōxkōtui* (O₁),

nog(h)o, *nog(ho)* (W),

pou :

fbō(ō)td(h) (N),

opūkaku (O),

hūpoma (W),

pouvoir :

je peux, *hə(ü)hũ* (N),

hotia(k)fonove (O),

oyña(k)tekwe (W),

prendre :

il prend, *otsə(ü)o(f)* (N),

ayrotá (O),

neyme-dženot(e) (W),

il a pris, *idžeomonəotseowə* (N),

θahĩma wirōta (O),

qui a pris? *vu uiga* (W),

il a pris femme, *ə(ü)rehōdotsə* (N),

wiro-bayma hōkha (O),

neyme-deyo, *nueyme-reyiot(e)* (W),

près :

kāniĩni (N),

arur[~]e (O),

ianorid(e) (W) [cf. petit, peu, court],

puce :

kāño(o)wă (N),

atīafabe, *orōwə* (O),

pwayr[~]ad (W),

puma :

r[~]otsē(he)tō (N),

tsiokō (O),

edon (W),

que :

que fais-tu ? *dʒanə(ü)bə(ü)no* (O),

qui :

nə(ü)ə(ü) (N),

bə(ə)n(h)ɪ, bəhitiü (O),

bu (W),

qui a pris ? *vu uiga* (W),

qui a mangé ? *vu g(wu) iga* (W),

qui a sucé ? *vu dʒiga* (W),

racine :

bāhikhə (N),

dʒahokohə (O),

ura(uw) (W),

rame, *məʃudiəbəhə* (O₁),

rapidement :

arikina (W),

rapidité, *ahəramakare* (O),

refuser :

je refuse, *bə(ü)onihə* (N),

hohomahako (O),

oyakañedekw(e) (W),

j'ai refusé, *hotiä(ks)kōñ* (O),

renard :

katsünow(h)ə (N),

ə(ü)tsaneru, ə(ü)tsaniru (O),

rire :

il rit, *amakōho* (N),

amahātə (O),

naymi-haysit (W),

il a ri, *dʒenumaimakōho* (N),

amatohoghiehe (O),

naymi-haysi-kabit(e) (W),

rivière :

bāhə (N),

θiä(ā)l, ti(h)a(a)hə (O),

(h)iman(i) (W),

riz :

tsātə(ü) (N),

t(i)owakhəhə (O),

rond de ficelle (Schnurrscheibe), *hədʒākō* (O₁),

roucou :

nyōnūxa, nyonūxa (O₁),

rouge :

r[~]otse(he)džhĩ (N),

tsio(b)tiä (O), *triodyě* (O₁),

iaɣ(d) (W),

ruisseau, *hene* (W) [cf. eau],

saison des pluies :

tomonāhĩ (N),

m_nahāñe, ñohabě (O),

nokhi (W),

saison sèche :

fhōtēy (N),

dž(h)ohōhe, dž(h)ohoh (O),

huemon(a) (W),

sang :

r[~]ōwĩ, dōwĩ (N),

hatsibihĩ (O),

derue (W),

sarbacane, *hěčkātɣě* (O₁),

sel :

hōbohš (N),

ōdĩa, ōdè (O),

sentir [avec l'odorat] :

il sent, *ohetōkš* (N),

bofw(i)rota (O),

neyme-nietate (W),

il a senti, *okāθeharũ* (N),

tekahabakiahakie (O),

neyme-nietate (W),

serpent, *īwan(a)* (W),

boa :

tsananōkũ (N),

tokoyo, tokōy(ũ) (O), *tokũgyō* (O₁),

nuyo (W),

boa de terre, *diāna* (O),

serpent venimeux :

hiθōāwakũ (N),

anek-tiōku, anek-ti(onghō) (O),

seul, *dama* (W),

singe, *monòboki* (N),

ouistiti :

wā(a)gho (N),

tiyi (W),

singe laineux :

hòhoθò (N),

fhā(ā)gi (O),

singe choro :

hē(e)mō (N),

o(ū)moyo (O),

singe hurleur :

hī(i)yū (N),

hōōhō (O),

iu (W),

singe fraile, *hobiikho* (O),

sœur :

om(w)ūtona (N),

amū-θiòboko, *amün-dihongo* (O),

mireyñ(o), *mirueyño* (W),

sœur (d'un homme), *mirin(uh)o* (W),

sœur (d'une femme), *ebun(uh)o* (W),

soif :

il a soif, *onohētə(ū)tə(ū)* (N),

inòkko (O),

naymi-hiroyakate (W),

il a eu soif, *icatenòbotək* (N),

ahima-noküd (O),

soir :

howayhá (N),

ti(h)ahodžohe (O),

iteret (W),

soleil :

mu(y)ñá (N),

nə(ū)hna (O), *nēna* (O₁),

(h)itomá (W),

sorcellerie, *kōwōōkō* (O),

sorcier :

kitsāātū (N),

tar[~]ə(ū)ma (O), *tarimba* (O₁),

eyma (W),

sortir :

- il sort, *tsanāho(wə)* (N),
konihābe (O),
neyme-heyte ino (W) [cf. dehors],
il est sorti, *w(h)etsakihohowⁱ* (N),
biro-konihāhībā (O),

source :

- dā(h)fonohuhuwī* (N),
ño(h)ə(ü)tōtia, džōrovi [ct. mare] (O),
torad (W),

sourd :

- tebañihohə* (N),
kakakohə (O),
kakañede (W),

sucrer :

- qui a sucé ? *vu džiga* (W),

sueur :

- otsokōhě* (N),
hadihōnə (O),
re(u)w(h)e (W),

tabac :

- tōō, tūōye* (O₁),
diona (W),

feuille de tabac, *diob(e)* (W),table, *tsamowōhě* (N),tambour à signaux, *arōxě* (O₁),

tante :

- oně(he)mě* (N),
añ(h)iha (O),
usuñ(o), ĩ (W),

tapir :

- mā(hi)nō* (N),
tiōowá (O), *tōōxá, tiuha* (O₁),
igadima (W),

taro, *amāxę* (O₁),

termite :

- har~ěhū* (N),
ōwagiña, ohə(ü)khió(h) (O),
karakeñ(o) (W),

termitière, *ukāge* (W),

terre :

nokkhié (N),
abiðhü(h) (O), *anyóaxe* (O₁),
enerw(e) (W),

terre jaune, *anyúxa* (O₁),

terre blanche, *θépi* (O₁),

testicules :

o-ñadow(h)ð (N),
bahiñðhə (O),
ĩnek (W),

tête :

o-phühō(ō)yhə (N),
ho-porəmə (O), *o-pōrin*, *ófo* (O₁),
ip(uh)ok(i), *ĩfhoki* (W),

téter :

il tette, *nokehĩnowidž* (N),
kuñuh(an)ghi (O),
naymi-hirad (W),
 il a tété, *habihĩ-ñokūd* [cf. soif],

tisser :

je tisse, *ohēčoniči* (N),
 j'ai tissé, *ĩčatečoniči* (N),

toit, *wō(o)ka* (N) [cf. maison],

tombeau :

tsahə(ü)hāfō (N),
tiā(a)rāfo (O),
rayafo (W),

tonnerre :

emuñuāhār[~]ə (N),
am(w)ə(ü)hio (O) [cf. dieu],
ameo (W),

tous :

nāhé (N),
kĩwamu, *kĩwă* (O),
nāna (W),

tousser :

il tousse, *amokotsahenə* (N),
ĩhohōhi (O),
naymi-teyt (W),
 il a toussé, *morā(āh)he* (O),
naymi-tey-kabit(e) (W),

trappe de chasse, *dioxudpo* (O₁) [cf. filet],

travailler :

demain je travaillerai, *w(u)ire kwe mayhite* (W),

tromper :

je trompe, *kawahə(ü)ro* (O),

trompette de grande taille, *čōēi* (O₁),

tronc, *amə(ü)ha* (O),

tu :

bōhé (N),

hohoh(ü)h (O),

o (W),

toi (♀), *homutohüh* (O),

tuer :

vous tuez, *džōhú* (N),

oñumosakā (O),

omofa-kabit (W) [ct. blesser],

tu as tué, *oūbakor[~]aka* (O),

vous avez tué, *oñomoza* (O),

urine :

nē(h)emo (N),

hata(k)hiehe (O),

boyhe (W),

uriner :

j'urine, *onehemōtsi* (N),

kotā(h)i (O),

kue-nemoesaydekwe (W),

j'ai uriné, *omü(y)hiet(ü)* (N),

m(w)iru-tā(ā)džika (O),

vache :

(h)ə(ü)k, ə(ü)khö (O),

uraret(e) (W),

vendre :

il vend, *džē(he)kitana* (N),

hatiofotsā(ə) (O),

nueyme-wekak (W),

il a vendu, *idžohokitanēy* (N),

natiabōkha (O),

nueyme-weka-kabit (W),

venir :

il vient, *noninōtsi* (N),

bahāghī (O),

- neyme-bit*(ə) (W),
il est venu, *itsatefeatana* (N),
biro-hafarakhă (O),
un¹ homme² est venu³ hier⁴, *bof(w)ũfe*⁴ *oka*² *ifeatana*³ (N),
*ə(ũ)to*⁴ *hāfaraka*³ *tiaama*¹⁻² (O),
*nabuyri*⁴ *rid*³ *dakhe*¹ *hema*² (W),
une¹ femme² est venue³ ce matin⁴, *iĩə̃ʼafe*⁴ *mōōhm(wũ)*¹⁻² *ifeatana*³ (N),
*tiaiko*¹⁻² *aima*⁴ *afaraka*³ (O),
*əyw(h)ehiti*⁴ *dañeño*¹⁻² *bite*³ (W),
- vent :
- hebóhoh(ũ)* (N),
(h)ə(ũ)wō(h)ōhə(ũ) (O),
ayfe (W),
- ventre :
- odōh* (N),
umañěkō (O),
hep(e) (W),
- verge :
- mohō* (N),
tōhīhi (O),
khobore (W),
- vert :
- eyθsōr̃ə* (N),
ihahōōtiahă (O),
amad (W),
- veuve, *bōyiōngo* (O₁),
- viande :
- tōhĩsi* (N),
d(i)okāhə (O),
džekes(e) (W),
- vieillard ♂ :
- bikiehenũ* (N),
hahīvora (O),
w(h)eykima, waykima (W) [cf. chef],
- vieillard ♀ :
- bikihētũ* (N),
tiamama(h)ahima (O),
- vieillir :
- j'ai vieilli, *ohēkibetūr̃ohě* (N),
ahemākho (O),
neyme-weketeyde (W),

vivre :

nous vivons, *džebeñi*(*böbë*) (N),
bə(ü)kiwakhaha (O),
keykomueydek(*e*) (W),

voir :

il voit, *džonē*(*he*)*ku* (N),
bahākāñu (O),
neyme-kiode (W),

il a vu, *džohahi* (N),
behakāhāka (O),

vois ! *akhāñu* (O),

voler (avec des ailes) :

il vole, *hūfehehi* (N),
iefed (W),

il a volé, *am*(*h*)*ōhidžhe* (N),

l'oiseau vole, *dahe opoma fued* [= il-oiseau-vole] (W),

voler, dérober :

il vole, *žom*(*w*)*ehe*(*hū*) (N),
am(*wh*)*ēroka* (O),

il a volé, *džehiowanär*[~] (N),
bēhaθ(*i*)*am*(*w*)*rokä* (O),

vouloir :

je veux, *nihāhā* (N),
hotiahohə (O),
oyakad(*he*) (W),

vous :

bōhé (N) [cf. *tu*],
bohōhə (O) [cf. *tu*],
omo (W),

vulve :

mam(*w*)*ə(ü)fwiθ*(*i*)*ü* (N),
hafhūitōhə (O),
iāni (W),

I :

dā(*a*)*mū* (N),
tiamāma(*h*), *tīā*(*hi*)*mamāh* (O), *anāma* (O₁),
dakhe (W),

premier :

eytsörä (N),
nahāno, *na*(*h*)*ānomä* (O),
erod(*ō*) (W),

2 :

m(wü)nāam(h)ŭy (N),
hanāma (O), *namatiāma* (O₁),
mena (W),

deux ¹ hommes ² partiront ³ demain ⁴ :

müynahāmă ¹ *okonama* ² *nobör[~]ə* ³ *mōndá* ⁴ (N),
ə(ü)r[~]o ⁴ *harāma* ¹ *oiñu* ² *hāg(h)i* ³ (O),
ukore ⁴ *mena* ¹ *mu(h)e* ² *ayt(i)* ³ (W),

deux ¹ femmes ² partiront ³ avec ⁴ eux ⁵ :

müynahama ¹ *momüy(hi)* ² *idžetsatsahə* ⁴⁻⁵ *tsanohotsə* ³ (N),
anabiko ¹ *džoko* ² *hahagbia* ³ *hōhi* ⁴⁻⁵ (O),
nayme ⁴⁻⁵ *dekaayte* ³ *mena* ¹ *neño* ² (W),

second :

karō(o)mö (N),
(k)mə(ü)noya, *tiakkōnə(ü)ma* (O),
ieymeyn(o) (W),

3 :

mwünam(w)etsum(w)ah(ē) (N),
hanāmatiamama (O), *tapuěfüōro* (O₁),
dakeaman(i) (W),

4 :

mwünam(we) *m(wü)nam(w)e* (N),
hatiaramo ə(ü)yobo, *nabēnkārōhāama* (O),
nagama (W),

5 :

daf(w)ehētē (N),
tiafə(ü)foro, *tiafə(̄w)ti* (O),
dapekwiro (W),

6 :

dafwehētē nanidām(w)ə (N),
babititiaama, *hahifatiahādī* (O),

10 :

minaf(w)əhetī (N),
hanafüforo (O),
nagafu(e)kwir(o), *nagafwekwiro* (W).

VOCABULAIRE COMPARÉ NONUYA-OKÁINA-WITÓTO¹.

abeille, *ok(h)ieřö* (N).

gíífo, *küfo* (W).

abeille, *a(ü)mō(oh)kio*, *a(ü)mohö* (O).

émoké, *abeille*, *mökö-čay*, *mouche* (W).

acheter, *nokedžo-hōbahi*, il a acheté, *džo-hōbá*, il achète (N).

ibaike (W).

agouti, *f(w)a(ü)a(ü)d(h)ö* (N).

fido, *fued(o)*, *flēto*, *fūdo*, *fōdo* (W), *pützeboh* (C), *höötzu* (M).

aiguille, *ha-hīřu* (O).

etto, *eedo*, *aiguille*, *ädó*, *edo*, *eedö*, *éédo*, *épine*, *hédo*, *ronce* (W).

ami, *kōōmī* (O).

komweine, *komuine*, *kómęę*, *komōnō*, *komini*, *gens*, *komoen(e)*, *komuinā*,
homme, *komōe*, *komuine*, *indien*, *kómōnō*, *compatriote* (W), *kome*,
homme (Or).

ananas, *tsotiahé* (N).

rō-siři, *rō-tsidyö* (W).

arachide, *matāhakahé* (N), *matākē*, *didžohā matak(h)* (O).

mařaka, *masāka*, *masakatto*, *masak(a)* (W).

arbre, *am(w)c(h)enā* (N), *amōgenya*, *bâton*, *hamēnya*, *palmier Guilelma* (O).

amena, *palmier*, *amen(a)*, *amēna*, *amāna*, *dmēna*, *amēna*, *amena* (W), *anena*
(Or), *ümdana* (M-T).

arc, *aydiāwoho* (O).

otabi (Or), *tümbückü* (M), *thübóqua* (M-T).

arc, *kaniyo-nřik(h)ü*, *arc*, *ma-nakō(ho)-fā*, *javelot*, *om(w)uninō-nokkhi*, *flèche*
(N).

ga-nügückö, *flèche* (M).

argile, *nokokhōhā* (O), *nokkhiē*, *terre* (N).

nōgoro, *terre à poterie* (W).

argile, *nā(ü)hā(ü)hā* (N), *ahiōhü(h)*, *anyodxe*, *terre*, *anyúxa*, *terre jaune*
(O).

ennie, *ēnie*, *argile*, *sol*, *terre*, *benōhe*, *heyña-rake*, *argile* (W), *no-ünde*, *terre*
(C), *ihnřēboh*, *terre* (M-T), *ñōhe*, *terre* (A).

assiette en vannerie, *hatsidzá* (O).

butziđku, *assiette en caléasse* (W).

1. A = Andoke ; C = Coëruna ; H = Hairúya ; M = Miranha-Carapana-Tapuya ; M-T = Miranha-oira-açu-tapuya ; N = Nonuya ; O = Okáina ; Or = Orejones ; W = Witóto.

astrocaryum, *nehēr[~]ǝ(h)* (N), *niērǝ*, *ñhīro* (O).

ñekōro, *nē(χ)kéro* (W).

aujourd'hui, *(m)bǝ(ü)rōwǝ*, *(m)bǝ(ü)rǝ* (O).

piruy, maintenant, aujourd'hui, *bīru*, *biui*, *beiruiido*, aujourd'hui (W).

banane, *ǝ(ü)kā(a)hǝ* (O).

ogoda, *ogōdo*, *ogue*, *ógoto*, *ógodo*, *ógodo*, *okoto*, *ōgōdō*, *ogod* (W), *ugühó* (M-T).

banane mûre, *hidžāhahi* (N).

titsa, banane (Or), *titzúzu*, banane (M).

barrage pour la pêche, *tu-irǝku* (O).

ireg, barrage pour la pêche, *ireg-g*, *iregi*, piège (W).

belle-fille, *am(w)ǝ(üy)hě* (O).

mio, *mi(h)o*, belle-fille, *oima*, *mio*, belle-sœur (W).

blanc, *matī-ko(h)omǝ* (N).

bakodmō (C).

bleu, *mokhō-sǝ(ü)tiǝ* (O).

móko-ta, *moko-reide*, *moko-rādā*, *mokó-rete*, *moko-rede* (W), *mocko-rō*, bleu,

mocko-mō, vert (C), *mucko-hörické* (M).

bois, *amo(ho)w(h)ě* (N), *t(i)-hamāhe*, arbre, *džamohǝ(ü)*, *džemōho*, bois, *amǝ(ü)ha*,
tronc (O).

amühi, arbre (M).

boisson d'Euterpe, *niexi-tiě* (O).

nehi (W).

boucan, *yugě-tsibo* (O).

yókō-ka (W).

boucan, *yugě-tsibo* (O).

sibē, *sibeg*, *sipe*, four, *sibē*, foyer pour le manioc (W).

bouche, *(h)ofhō(h)é* (N), *ka-fōō(h)*, *ko-fō(oh)ǝ* (O).

fhié, *f(h)wé*, *fúe*, *phé*, *fuǝ*, *fue*, *xué*, *póhe* (W), *hüe* (Or), *koǝ* (C), *ga-hoǝ-tté*,
lèvre (M), *ma-ghüö* (M-T).

bracelet, *mǎnyao*, bracelet de peau de teju, *maniě-ankyu*, couronne (O).

yumani, bracelet de bras ou de jambe (W).

caoutchouc babacona, *otedžē(he)džhi* (N).

biterai, *itöre*, *hittie*, *hittagei*, caoutchouc (W), *xiterai*, caoutchouc (H).

celui-ci, celle-ci, *kāhima*, celui-ci, celle-ci, *kāhima*, il, elle (O).

afema, il (W).

celui-ci, celle-ci, *dehēdž(i)*, celui-ci, celle-ci, *dona(ü)r[~]ǝ(ü)-dihǝ*, celui-là,
celle-là (N).

hadie, celui-là, celle-là (W).

cerf, *kh(i)hē(ē)tǝ(kh)* (N).

kiddo, *khito*, *ketō*, *kittō*, *küto*, *kito*, *kóto* (W), *gōhsú* (M).

chat, *mihis(h)ima* (O).

misí, mizí (W).

chaud, *ho-khə(ü)kodiōna* (O).

kokótaga, chauffer (W).

chef, *hatiθiōma, hatitiko, atitytma* (O).

ičayma, capitaine, idyáəma, idyaima, idzāyma, ičaima, iyaima, idyahōma, chef (W).

chemin, *nahāho, nāho* (O).

nayso, nā(γ)o, nāo, naiso, naigo, náiso (W).

cheveux, *o-fō(ō)tar[~](ā)* (N), *hāo-(w)otofe* (O).

εχ-φótiε, i-fátero, i-fotipai, i-fotire, i-foterai, ifótiε, hōfótōrahō, i-fatre, i-fatra, cheveux, i-fotirai, poil (W), *ka-ñe-φoodāh, poil* (A), *hū-podiki* (Or).

chienne, *amiko* (O).

arriku, chien (Or).

ciel, *hemoño, ciel, mu(y)ñá, soleil, idā(ha)-mü(y)ñí, année, mōnabí, jour* (N).

móna-idε, mona, jour, moɲa, mōna, moná, mōna, móna, ciel, fie-mona, année (W), *na-múina* (M).

cigare, *tüōkō* (O).

dōōgo, deyōge (W).

cinq, *daf(w)e-hētē* (N), *tiafə(ü)-foro, tiafə(w)-ti* (O).

dabé-kuiro, dabbā-kuiro, dape-kuiró, dape-kwiro (W).

coca, *hibi* (O).

hipía, xibie, hibia, hibia, xipia, hibie (W).

cœur, *xomuō-moti* (O).

komeke, komösi, komekō, komekē, komekih (W).

corde, *konā(ha)hš* (N):

nie-kōna, fibre d'Astrocaryum (W).

coton, *fihāha, wihāha, wihā, fiāxa* (O).

binage, fil, binakōrey, binak, binakere, bina, coton, binag(h)a, binag(ha), corde (W).

cou, *o-namohokbō* (N), *ha-ñumāhu, ñumāh* (O).

ga-nōmōga (M), *ko-nāmoó, cou, ko-nāmoōh, gorge* (C).

court, *tiāhə(ü)tia tebō* (O).

re-tóbbi (M), *to(h)fi(h)-tūh* (A).

crocodile, *okōhomā, crocodile, khō(ō)mā, iguane* (N), *hohōma, oōma* (O).

xōkosōma, okosoma, hokosoma, lézard, kuema, crocodile (W), *gahsū, lézard* (M).

demain, *ə(ü)r[~]o, a(h)üiro* (O).

üere, w(u)ire, w(u)ire-mona, wire-monei, demain, da-wire, après-demain, wire-moni, matin, ná-wiri, na-wire, hier, beina-wire, avant-hier (W).

demain, *mōná* (N).

éko-monā, iko-mana, iko-monay, w(u)ire-mona, mōnei-ñena, ikō-mōnei, ikko-mone, monay, wire-monei, demain, wire-moni, matin, mona-nyeno, de grand matin (W).

dent, *o-ti(hhi)dō* (N), *a-tihe, hā-ti, a-tityo* (O).

itido, i(χ)sīę, í-sido, i-sido, i-sitō, i-tilto, i-sid(o), i-sito, i-sife, i-tie, i-sida (W), *ge-sūhi, dent, ge-suthūhó, langue* (M), *atid'o* (H).

deux, *müynahāmā, müynahama, m(wü)nāam(h)ũy* (N), *hanāma, namatiāma, deux, (k)mə(ũ)noya, second* (O).

mānahé, mēna, mēnade, mena, deux, meino, iey-meyn(o), second (W), *inabma* (M).

dormir, *ónotsi, il dort* (N), *ahēnō, habā(ũ)nō il dort, éno, dormir* (O).

ünüdā, hónōa, őně-yeidje, őně-gārbi, inu-ike, mei-ine, inu-de, unyu-de, dormir, neyme-ene-te, il dort (W), *ko-iná, je dors* (C).

dos, *ā-džikhabhə(h), pikhawok* (O).

fekabę, omoplate, fekabę-ini, épaule, feka-niko, épaule, omoplate (W).

dur, *kahitə(ũ)r[~]ə(ũ)* (N).

agarrite, xagaile (W).

eau, *no(h)owí, eau, nōw(b)j, pluie, tomo-nāhi, saison des pluies* (N), *ñōhə(ũ), nyiōxi, eau, ñōhabě, saison des pluies* (O).

hēne, hene, háę-noi, hago-noi, xōnoe, hōnoe, xainói, hainoé, hainoy, heinowei, āōnoe (W), *enoe* (Or), *nóhwi, eau, nai, fleuve* (M), *nūhó* (C).

éclair, *h(ə)(ũ)wayu* (O).

zugwái (M).

éclair, *hāmō(h)o-θ(i)a(hā), feu* (N), *amə(ũ)hio, dieu, am(w)ə(ũ)hio, tonnerre, amiho-mohə(ũ), hāmio, ciel* (O).

ameo, ámeu, ameō, arc-en-ciel, ameo, étincelle, tonnerre, ameu, ammeo, amāo, éclair (W), *amihitú, tonnerre* (M), *ámāeũ, tonnerre* (C).

enfant, *otiokh, fils, nom(w)i-tiō(ō)k(ũ), petit garçon, nom(w)ə-atiok(ě), fille, θiā(hā)ka-hě, enfant ♀, tiāka-tiokō, fillette, ho-θiobo-θiokū, petite-fille, nohəbo-tiokō, petit-fils, nobe-t(i)oko-hani, gendre, nobe(h)-t(i)oko-monō, belle-fille, hotsoma-tiō(ō)ku, cousin, ho-θ(i)oko-wetohi, domestique* (N), *amü-θiōhoko, amün-diongo, sœur, tsō(ō)gō, petit, sogō-ma, sohōgō, peu* (O).

itangho, jeune fille, itóko-me, jeune homme (W), *nán-zūga, petit* (M).

enfant ♂, *hō(ō)narũ* (N).

hānorēd, peu, anored, yanoridā, xaneride, petit, ianorid(e), près, yanorid, court, konirue, koniroe, enfant ♂ (W).

engendrer, *bokañi-kom(w)ahi, il a engendré* (N).

komui-tde (W).

entendre, *t(h)iakāhāka, il entend, kaka-kohə, sourd* (O).

- keka-te, kaka-do, kaka-reike, kaka-tte, kaka-reitde, kaká-rete, káka-na*, entendre, *kaka-ñede*, sourd (W), *ga-kaikand*, j'entends (M).
- entrer**, *hohohā-hě*, il entre (O).
- xöföxa-ike* (W).
- étoile**, *töbor[~]* (N).
- öbörí*, Orion (C).
- étoile**, *hokhōta, hokō(ō)tī* (O).
- okúto, yakudu, yakud, ukuto, ukudo, čakuto, okodo, čakudu* (W), *iko* (Or), *ikóizō, ickótzō*, étoile, *ickgötüi*, pléiades (M), *ighkeahai* (C).
- femelle**, *hokhā* (N), *džo-ko(h)ə, hōhokə*, les femmes (O).
- ag*, femme (W).
- fête du churinga**, *džalyibika, džalyibika* (O).
- dyadiko* (W).
- feuille**, *hopāhi* (O).
- ně-hophthó* (C).
- filles** (opposée à fils), *ba-(h)ə(ū)ta* (O).
- hitá-əbiło, hitā*, fille (opposée à garçon), *hisa, xisa, guē itsa*, fille (opposée à fils) (W), *ko-ssā* (M).
- fils**, *ba-babbi*, fils, *ka-bi(ī)*, garçonnet (O).
- ku-ibi* (M).
- flèche**, *o(h)otia, obōti*, flèche, *oōte*, javelot empoisonné (O).
- žōda*, javelot (W), *óte*, lance (H), *otaki* (Or).
- flûte de Pan**, *orēbi* (O).
- robi-nu, to-riiła-kuę* (W).
- forêt**, *hā(a)dā* (N).
- ałikō, xatike* (W), *aeaittō* (C).
- fourmi curuinse**, *nihidžbō* (N), *nahi(i)tā* (O).
- neist* (W).
- frère**, *o-tsomə* (N), *a-džō(ō)ma, a-di(h)uma* (O).
- ama, āma, āma, hama* (W), *imā* (M), *ko-bóme* (C).
- fruit**, *ti-bē(he)džhā* (N), *bōtsi-ra*, manioc (O).
- bedža, pedža-t, peča-to, bedyai, bedyá-do, beča-do, beča, bēdya-do, bēdyá-do*, maïs (W).
- fruit du palmier Mauritia**, *xonūxa, xonūxa* (O), *xonūya*, palmier Mauritia (O).
- kunek*, fruit de l'aguaje, *kōnēke*, fruit du palmier Mauritia, *kēnēę*, palmier Mauritia flexuosa (W).
- fruit de Guilelma**, *himē(l)* (N), *hamē(he)he, hamī(hi), hamēxe*, fruit de Guilelma, (O).
- imē, mek, himēbe, ximeke*, fruit de Guilelma, *bimēna, bimēna, himāki*, palmier Guilelma (W).

génie, *fōōhē(ü)* (O).

dó-fui, *ta-ōpōē*, diable, *apue-hana*, obscurité, diable, ombre (W).

graisse, *f(w)abihī* (O).

φaré-dē, *fare*, *farek*, *farekō* (W).

grand, *ār[~]ā*, grand, *hāhār[~](h)ā*, beaucoup (N).

āre, *arā*, *are-ra*, haut, *āre-m(w)e*, *xerie*, *arā*, grand, *arera*, *gre*, *ātēhē*, *āre*, *arā*, long, *aré*, *are*, *āre*, loin (W), *rāhu*, nombreux, *ara-ssā*, gras (M), *nāreó*, nombreux, *pa-arō*, large (C).

grand'mère, *hatohotō*, grand'mère, *hā(ü)dza*, mère (O).

xatūh, mère, *ätte*, grand'mère (M), *ietai*, mère, *īta*, tante (W).

hache, *w(h)ā(ü)khu* (O), *ho-wōhā*, machete (N).

čo-vega, *šo-wegue*, machete (W).

hache, *w(h)e-hēiā* (N).

hāta (W).

hamac, *xonāxe* (O).

kínai, *kénai*, *kōne*, kinne, kinney, *kināü*, *kōneh* (W).

herbe, *θ(i)ohāhā* (O).

rai-tōō, *rai-tōāō* (W).

homme, *hōhā*, *ōe* (O).

uey-ma, *wey-ma*, *hōi-ma*, homme, *oy-ma*, mâle (W), *ūtai-mé*, *ūai-mé* (C).

il, *kā-hihahā* (O).

ohigagā (W).

jaguar, *hōōkō*, jaguar, *hōkhō*, *ōkō*, chien, *ā(ü)khō*, *(h)ā(ü)k*, vache (O).

xati-xiko, *hōko*, *hēko*, *xiko*, *hekko*, jaguar, *hiko*, *xiko*, *hōko*, *hōkō*, *hekko*, *(h)ey-kh(o)*, chien, *xōko*, chienne (W), *hūko* (Or), *ōkō* (M), *ōighō* (C).

jambe, *o-dahab(ūh)* (N).

hōdaō, cheville, *ēdai*, jambe (W), *etēbwa*, pied (Or), *ko-itēbo*, pied (M).

je, *hōhā* (N), *kwo(h)ohā* (O).

kue(k), *kué*, *kue* (W), *kui* (M), *koé* (C).

jour, *bā(ü)ā(ü)ihā* (O).

bihwi, *biui-dō* (W).

jour, *mohōb(i)a* (O).

maha, lumière artificielle, torche, *māha*, lumière (W).

lac, *hudza(ha)nā*, étang, marais (N), *džapā(h)akio* (O).

ičebbi, marais (W).

lac, *hohāhi* (O).

hōrai, *horey*, *xorei*, *ōrae*, lac, *oray*, mare (W).

langue, *o-noph(w)ā* (N), *hāa-hiñofhā*, *inyiōōpue* (O).

yiupe, *hufe*, *iefe*, *iefé*, *iuf(o)*, *iyife*, *iufé*, *yōfē*, *iyifā* (W).

se lever, *hā-hāthā*, il se lève, *hā-hatō(ü)-kha*, *a-khate-hā*, il s'est levé (O).

neyme-kasi-t(e), il se leva (W).

- long**, *banidzhi*, long, *kani(hi)dzi*, loin (N), *bañitia*, long, *hanihi*, loin (O).
ainime (M), *aeneimöh* (C).
- lune**, *fatsuumě* (N), *fhudžobome*, *fə(ü)diome*, *podómö* (O).
fiui, *phui*, *fuiui*, *fuđwui*, *fuibui*, *fówi*, *fōwoi*, *fe(u)oe* (W), *voatlá* (C), *podüa(ü)h*,
podüha(w) (A).
- main**, *hā(ho)-rō(h)khe* (O).
na-rödžo, bras, biceps (W), *ma-rigi*, bras (Or), *sa-roğöđ*, bras (M), *ko-togö-raküh*, épaule (C).
- maïs**, *khofiha*, *kofi*, *köbēto* (O).
kobé (H).
- maison**, *wöhö* (N), *fə(ü)hōho*, *pə(ü)hoho*, *pōho* (O).
hōfō, *hófo*, *hofo*, *hōfō*, *ofo*, *ófo* (W), *hüaho* (Or), *hó* (M), *hofo* (H).
- mamelle**, *o-monühü* (N), *hā-muru-hü*, mamelle, *u-mañē-kö*, ventre (O).
monò, *mōnoi*, mamelon, *mōno*, *mono*, *mōnoi*, mamelle, *mōnoiixi*, *monohihi*,
lait (W), *münia*, lait (C).
- manger**, *okütsi*, il mange (N), *okhoñu*, mange! (O).
guyke, *oko*, *góđa*, *guño*, *gunyo*, *güite* (W), *ukumá*, je mange (C).
- manioc**, *hōd(w)ü* (N).
bodyé-sété, manioc, *aödyökö*, tapioca (W).
- manioc**, *ə(ü)hē(ü)*, manioc amer (N), *hōkyä*, farine de manioc, *bokhōma*,
manioc amer, *mə(ü)koye*, *hə(ü)kara*, *ökha*, pain de manioc (O).
oguihä, *öguiühö*, *okgisi*, *ogüise*, *hōwe*, *ögixi*, *ögiye*, *ogubekhe*, manioc, *oguyiä*,
pain de manioc (W), *oha*, farine de manioc (C), *hə(ü)kka(ü)-də(ü)heb* (A).
- massue**, *bigyevó* (O).
böge, *bége* (W).
- matin**, *hiθiə(ü)rəə(ü)* (N), *ə(ü)tof-ə(ü)tiöhə* (O).
itōramo, *iteyrāmu* (W).
- membre supérieur**, *onā(á)h*, bras, *onowökh*, main, *onō(ō)bhə*, doigt (N),
hōnōho, *onü*, main, *honō(h)obihi*, doigt (O).
onawji, bras, *onefai*, *onoñai*, avant-bras, *unodž*, *onodž(i)*, *onoyi*, *óno(d)yg*,
ónodje, *onodži*, *óno*, *onü*, *onoče*, *ono*, *onotki*, *onōdje*, *ōnōči*, main, *onokai*,
onókae, *onoko*, *onokə*, *onokaə*, doigt, *onokobi*, *onopekə*, *unokob*, *onókobe*,
ongle (W), *onoküi*, main, *nokə*, doigt, *onoheku*, ongle (Or), *ga-nühga*,
doigt, *ko-nóhga*, gros orteil, *ga-noagá*, main (M), *ko-nükä*, doigt (C).
- mère**, *hō-boñá* (N).
eño, *einyo* (W).
- miel de canne**, *ñam(uyi)rakorə* (O).
naimorete, *naimereide*, sucré, *naymeredé*, miel (W).
- mon**, *o-*, *ho-* (N), *ka-*, *ko-* (O).
kue (W), *o-* (Or), *ko-*, *ku-*, *ga-*, *ge-*, *gö-*, *gü-* (M), *ko-*, *ku-* (C).

montagne, *na(ü)hə(ü)tō* (N).

anādo, *anedú*, (*h*)*āned* (W), *nihae* (M).

mou, *dōdāzhi* (N).

itiei-de, *edehey-de* (W).

moucheron, *anidzi* (N), *an(h)ə(ü)tā*, *ānē(en)go* (O).

ēnikē, *iniki*, *Simulium*, *inikō*, *iniki*, *moustique*, *enek*, *moucheron* (W).

moustique, *odōwō* (N).

uidōdo, *uidodo*, *moustique*, *widod*, *grand moustique* (W).

nez, *o-tehēf(w)ō* (N), *a-tiōpo* (O).

dof(o), *dovo*, *dōfa*, *dōfo*, *dofa*, *tofo*, *dōpo*, *hōfo*, *hēfo* (W), *hoho* (Or).

noir, *hiñā(ü)r[~]ā(ü)* (N).

itōre-de, *hītera*, *hitiri-te*, *hitirai-de*, *obscur*, *hītere-ge*, *xitirei-de*, *itire-t*, *xittire-te*, *noir* (W).

noir, *ə(ü)towitiā*, (*h*)*ə(ü)tōw(h)ū* (O).

xitui-te, *hitui-de*, *hitui-dā*, *hitō-de*, *xittui-ko*, *itui-de* (W).

nombril, *mohā-kū*, *nombril*, *mohō*, *pénis* (N), *hā(k)humahu* (O).

mohō (M), *ko-moa-rā*, *nombril*, *ko-mōēssē*, *pénis* (C).

non, *hiñē* (N).

ñe, *inyete* (W).

non, *hā(a)n(h)i* (O).

nāni (M).

nuit, *na(h)tiō(ō)ya*, *na(n)dio(h)ā* (O).

nāōho, *nagona*, *naio*, *nayoni*, *nayon(a)* (W), *kan-nato-zūma* (C).

ocelot, *θūridzə(ü)-ə(ü)wā* (N).

hituidā (W), *hituidé*, *jaguar* (H).

œil, *ōwts(h)ā*, *œil*, *awitsa-hēheŷ*, *larmes* (N), *ho-hohūdze*, (*h*)*o-hohūdza*, *o-xuōd* (O).

uixi, *uis(e)*, *ūisē*, *uisi*, *uihe*, *ōisē*, *ūise*, *uise*, *ōy(sō)*, *œil*, *oydže-nok*, *oisē-ya*, *larmes* (W), *ga-ussō* (M), *ko-iaassā* (C), *wa* (Or).

œuf, *θiawa-hōho* (O).

hēge, *hiyi*, *xikgi*, *xōgō*, *ātawa hōgō*, *hig* (W), *hihāy-dū* (A).

oiseaux :

poule, *ātaw(hā)* (N), *āttiawa*, *poule*, *θiawa-hōho*, *œuf* (O).

atava, *atāba*, *ataba*, *atafa*, *atawa*, *ātaua* (W), *atahua* (H).

urubú, *āñō* (N), *ə(ü)nokhū*, *urubú*, *ə(ü)nōk(iū)*, *faucon* (O).

ino, *urubú noir*, *inó*, *ino*, *urubú*, *noeyk(i)*, *faucon* (W), *inó* (H).

paujil, *nak(i)edā* (N).

(*b*)*akēta*, *wakēta*, *agami* (W).

paujil, *āfētiū(h)*, *paujil*, *avītia*, *pava* (O).

fidyi, *vete*, *pava* (W).

pava, *kīzūvē* (N).

- ɛgui*, Penelope Marail, *egwe*, espèce de dindon, *ägui*, jacú, *egüi*, espèce de paujil (W).
- oreille**, *kunyô* (O).
- ɛgnóbɛ*, *kinebe* (W), *kinoleo* (Or), *gä-günorá* (M).
- oui**, *hə(ü)* (N), *hā(a)*, *hōo(wə)* (O).
- ae*, *xé*, *huhh*, *u*, *he* (W), *ha-ú* (M), *uä* (C).
- palais de la bouche**, *o-hāmahó* (N), *hāhām(b)aha-fūra* (O).
- amaɛko*, menton, *xeimako*, *aymaykō*, barbe, *aymayko*, mâchoire inférieure, *kimaikoi*, gorge (W).
- partir**, *hahaghia*, *hāg(h)i*, partiront (O).
- xaike* (W).
- patate douce**, *hō(ho)hahé* (N), *hakhāhi*, *hakhā* (O).
- ākayō*, igname, *akay*, patate douce, *kākaiɛ*, cara, *hakāye*, *takaihe*, *Dioscorea* (W).
- peau**, *həfhu nūka* (O), *ta(w)-hōbá-hi* (N).
- abō* (W).
- pêcher à la ligne**, *a-pehēkoha* (O).
- fāgoda*, ligne à pêcher, *fākua*, pêcher, *fago-si*, *fākuasi*, *faka-wasi*, *ɸagó-si*, hameçon (W).
- pénis**, *tohihi* (O).
- šōwi*, *tyohɛ*, urine, *čoa*, uriner (W).
- père**, *ho-mō*, père, *o-mohó*, grand-père (N), *ha-mōbō* (O).
- mo-m(a)*, *mo-ma*, *mo*, *moh* (W), *ko-mú* (C).
- pied**, *o-koθsě* (N).
- koɽátɽo*, jambe (M).
- pied**, *ha-bioga* (O).
- hekaō*, *aikoi*, *heɛkaɛ*, orteil (W).
- piège (variété de)**, *ōdɽowɛn* (O).
- čowefi*, *čowefei*, armes (W).
- piment**, *w(h)ipā(ha)* (N), *hafita*, *hāfi*, *haapitě* (O).
- hifirɛ*, *xifixō*, *eɛhe*, *hifisɛi*, *hifihā*, *hifigo*, *ifigo*, *iviko* (W).
- pluie**, *ñokha(ü)hāhi* (O).
- noki-tede*, *noki-puite*, pleuvoir, *nok*, *nókōō*, pluie, *nōko*, averse, *nokbi*, saison des pluies (W), *noki* (Or).
- plus, davantage**, *džena-hə(ü)ra*, *diednā* (O).
- tané*, *dān(i)*, *dane* (W).
- poils**, *idžōdžhá* (N).
- džose-tere* (W).
- poison**, *foč-čo*, *Clibadium* (O).
- hāō-foe*, *hāɛχ-foi*, *ai-foi*, *ál-foi*, poison de flèche (W).

poisson, *ihā(h)āma* (O).

yāgēma, *iakima*, bagre, *iagūma*, pirahiba *iagim(a)*, sungaro (W).

raie, *tia(ha)bó* (N).

dyökōō, *džēke*, *čikkiaŋ*, poisson (W).

poitrine, *(h)obhūe-bō(ō)ni* (N), *abagoy(h)e* (O).

xebeŋ, *hep(e)*, ventre, *hebegō*, panse, ventre, *xebe*, *xebegui*, *hēbēo*, tripes (W).

poitrine, *ha-hukūhū*, *hakhāfu*, gorge (O).

hogobe-ido, *xōgōbe*, *(h)ogob*, *ógobō*, *hógobē* (W), *ga-góbi* (M).

poitrine, *hobhūe-bō(ō)ni* (N).

pone-kiu, cœur (Or).

pomme de terre sylvestre, *hō(ō)hāhe* (N), *hō(ho)hahé*, patate douce (N).

ura(uw), *xurao*, racine, *urahe tunahē*, espèce de pomme de terre (W).

porc, *hō(ō)wā*, porc, *hōwa*, *hohowa*, *Dicotyles labiatus* (O).

auwāi, tapir, bœuf (C).

porte, *tiafōke* (O).

tiafoke (W).

pot (marmite), *niōxkōtūi*, *ñohō(o)θio*, *nokohōtiū*, *nyoxōd'* (O).

nog(h)o, *nog(ho)*, *nongo*, *nógō*, *nógō*, *nokgo*, *nogo*, *inogo*, *nógo* (W).

premier, *nahāno*, *na(h)ānomā* (O).

nano (W).

prendre, *otsā(ā)o(f)*, il prend (N).

ote (W).

prendre, *ayro-tá*, il prend, *θabima wirō-ta*, il a pris (O).

xiro-ike (W).

près, *arur^{wa}* (O).

iyairei (W).

puce, *orōwa* (O).

oroshai, puce, *orokōnyo*, *ōrōda*, chique (W).

puma, *tsiookō* (O).

edohko (W).

qui ? *bō(ō)-n(h)ī*, *bōō-hitiū* (O).

vu, *bu* (W).

racine, *džaho-kohohā* (O).

ragō-džahō (W).

racine, *hāhikhō* (N).

iyake (W).

rivière, *ti(h)a(a)hē*, *θiā(ā)l* (O).

idyā-mo, *idyē*, *idyē*, *idžē* (W).

roucou, *nyōnūxa*, *nyonūxa* (O).

nonókē, *nonók* (W).

rouge, *r^otse*(*he*)*dʒhĩ* (N), *triodyě*, *tsio*(*h*)*tiä* (O).

triód'e (H), *riu-mö* (C).

sang, *r^owi*, (N).

de-rue, *di-ruai* (W).

sang, *döwi* (N), *ha-tsihibi* (O).

dôhe, *dęę*, *die* (W), *ka-də*(*üw*)*tseh*, *ka-də*(*üw*)*čeh* (A).

second, (*k*)*mə*(*ü*)*noya* (O).

iey-meyn(o), *meino* (W).

sentir, *o-hetökö*, il sent (N).

ni-utaka, *ni-etaka*, sentir (oler) (W).

serpent boa, *tokügyö*, *tokoyo*, *toköy*(*ü*) (O).

tokúd'o, serpent (H).

singes :

singe choro, *he*(*e*)*mö* (N), *ə*(*ü*)*möyo* (O).

hémę, *Lagothrix olivaceus*, *hămo*, *hémö*, *barrigudo*, *bónma*, *homa*, *singe*, *hemwi*,

espèce de singe (W), *ame*, *singe* (Or).

singe hurleur, *hi*(*i*)*yü* (N).

iu, *iyu*, *iyü*, *hiyu* (W).

sœur, *amü-thöboko*, *amün-dibongo* (O), *om*(*w*)*ü-tona* (N).

ami, femme (M).

soleil, *nə*(*ü*)*hna*, *nēna* (O).

nüna, ciel (Or).

soleil, *idä*(*ha*)*mü*(*y*)-*ñi*, année (N).

itoma, *hitöma*, *hitomo*, (*h*)*itomá*, *xitoma* (W), *idoma* (Or).

source, *džörovi*, source, *džorofi*, mare (O).

torud, *törada*, *torörafo* (W).

sueur, *hadihōna* (O).

otineyö (W).

tabac, *tüöye*, *töö* (O).

diö-da, *duä*, *döue*, *düwe*, *deui*, *döwe*, *dio-na* (W), *tó* (H).

tambour à signaux, *aröxlé* (O).

hóaę, *huăra*, *ware* (W), *wărăhō*, tambour (W).

tapir, *tiúha*, *tiöowá*, *tööxa* (O).

zuhnwá (M).

termite, *öwa-giña* (O).

kara-kinyo, *kara-keñ*(o), *termite*, *nei-keno*, *Atta cephalotes*, *diri-kinyo*, *ney-*

kiñ(o), *ra-kiño*, fourmi (W).

termite, *har^oehü* (N).

kara-keñ(o), *kara-kinyo*, *kăraę* (W).

terre jaune, *anyúxa* (O).

enoka-kore, terre d'ocre (W).

testicules, *ha-biñōhə* (O).

hínggə, henyigui, iñek, iñögö (W), *ko-inöckhüh*, ventre (C).

tête, *o-phühō(ō)yhə* (N), *ō-ōfo* (O).

ōfoge, ö-foge, ifögö, eχfóggə, ifoyt, igfoke, ifokgi, ifoke, ifo, hōfōka, ip(uh)ok(i), ifhoki, tête, *ifoku*, crâne (W), *ko-pia* (C).

tisser, *ohēco-nūi*, je tisse (N).

nike, niče (W).

toit, *wō(o)ka* (N).

ofoōkō, toit, xōfōgō-da, rancho (W).

tombeau, *tsahə(ü)-həjō* (N), *tiā(a)-rāfo* (O).

raiafo, rayafo, raēfúo-əyafo, fosse, *raēfō-də*, enterrer (W).

tonnerre, *emuñu-āhār[~]* (N).

muna-görōa (W), *muna* (Or).

tous, *nāhé* (N).

nāhé-ri, naxe-ri, nāxe-re, tous, *nāhə-ti*, tout (W).

tousser, *tihohō-hi*, il tousse (O).

teako, toux (W).

tu, *hōhé* (N), *hohoh(üh)* (O).

ó, ô, o (W), *üh* (M), *oaē* (C), *habüh* (A).

un, *dā(a)mū* (N), *tiamāma(h), tiā(hi)mamāh* (O).

dahé, dáhə, dakhe, dane, daxe, dahe, un, *dama*, seul (W), *zāhəzāma* (M).

urine, *nə(h)emo*, urine, *o-nehemō-tsi*, j'urine (N), *há(h)-nemō(h)-he, nemōñye*, excrément (O).

némoye, nāmui, nemuie, noym(u)he, nemui(he), ñemuy, excrément, *kue-nemoe-saydekwe*, j'urine, *nemuike*, je défèque (W), *ka-nihimuné*, j'urine (M), *nemoad*, j'urine (C).

vent, *hebóhoh(ü)* (N), *(h)ə(ü)wō(h)ōhə(ü)*, vent, *fōohə(ü)*, génie, *pfōē*, âme (O).

aifui, air, *aifehui*, vent (W).

viande, *d(i)okāhə* (O).

yökōzi, xukua, l'uku-sa, džekes(e), čikisi (W), *ga-na-tzúckü* (M).

vieillard, *hikie-henü*, vieillard ♂, *hikihe-tü*, vieillard ♀ (N).

uike-rama, vieillard ♂, *uike-sero*, vieillard ♀ (W).

voler (avec des ailes), *hüfehe-hi*, il vole (N).

iefed, il vole, *fei-ke*, voler (W).

vulve, *mam(w)ə(ü)-fwiθ(i)ú* (N), *ha-fhüitōhə* (O).

φító (W).

FÊTES, DANSES ET RITES DES INDIENS DE CAJAMARCA (PÉROU),

PAR HENRY REICHLEN.

(Planches XI à XV).

Presque toutes les manifestations sociales, religieuses et artistiques des groupes actuels de paysans indiens — membres des communautés, habitants de *caseríos*, petits locataires ou *peones d'haciendas* — des environs de la ville de Cajamarca se sont cristallisées autour des fêtes patronales. Alors que ces Indiens, cependant tous catholiques¹, ont abandonné une grande partie des pratiques religieuses d'obligation et la célébration des grandes fêtes du calendrier catholique (Noël, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, etc.), ils continuent, par contre, dans l'isolement où ils ont été laissés par le clergé depuis de très nombreuses années, à célébrer avec fidélité et éclat la fête du saint reconnu comme *Patrón* de leur communauté. Hors du cycle des fêtes religieuses habituelles, elle est devenue, pour ces Indiens, la grande fête annuelle et traditionnelle du groupe, à laquelle nul ne peut se soustraire. Leur vie religieuse, remarquablement pauvre, se trouve ainsi toute axée sur la vénération du *Patrón*, souverain protecteur des récoltes, et c'est dans la célébration de ces fêtes que l'on trouve rassemblés les seuls et derniers éléments de folklore spectaculaires qu'aient su conserver ces Indiens — ensembles de musiciens, danses

1. Les Indiens de la vallée de Cajamarca et des montagnes voisines furent évangélisés presque exclusivement par les Franciscains espagnols qui s'établirent dans cette « Province des Douze Apôtres » à l'appel de La Gasca qui succéda au vice-roi Blasco Núñez Vela. Il semble que les quelque cinquante mille Indiens qui habitaient la région à cette époque aient été baptisés et « réduits » en une vingtaine de *pueblos* dans un laps de temps très court. Le grand apôtre des Indiens de Cajamarca fut Fray Matheo de Xumilla — l'un des premiers Franciscains à entrer dans cette province — qui passa les dernières années de sa vie à Chachapoyas. En ce qui concerne l'œuvre des Franciscains à Cajamarca et, en particulier, celle du P. Matheo de Xumilla, on trouve quelques renseignements dans : J. T. P. *Un convento franciscano*. Revista histórica. Lima, t. I, trim. IV, 1906, p. 466-485.

Les missions protestantes qui travaillent depuis quelques années, au milieu de grandes difficultés mais avec un certain succès, à Cajamarca et dans d'autres petites villes du département, n'ont encore rien tenté parmi la population indienne des campagnes.

collectives des *pallas* et des *chunchos* où apparaît l'unique masque encore en usage — éléments appelés eux-mêmes à disparaître dans un avenir prochain.

Le nombre extraordinaire de ces fêtes patronales (à certaines époques de l'année, surtout après les moissons, on peut voir défiler dans les rues de Cajamarca jusqu'à trois et quatre processions par semaine), dû à la multiplicité des petits groupes vivant en marge des principales communautés, peut faire illusion au premier abord. Mais c'est en vain que l'on recherchera une nouvelle danse, un autre masque, une cérémonie particulière à un groupe ou au culte de tel ou tel saint. Rien d'inattendu ne se produira au cours de ces fêtes patronales, toutes rigoureusement semblables les unes aux autres, et, si d'autres éléments folkloriques ont pu en faire partie anciennement ¹, ils ont bien totalement disparu aujourd'hui.

D'autre part, précisons-le tout de suite, ces quelques rares manifestations culturelles, combien pauvres à côté de celles si variées du riche folklore du Centre et du Sud du Pérou, doivent être interprétées évidemment comme « métisses » et d'origine espagnole. Du reste, lorsque le folklore andin actuel aura été enfin étudié dans son ensemble par des spécialistes ayant une profonde connaissance de la vie et du folklore espagnols de l'époque coloniale, on peut se demander ce qu'il restera, en réalité, des survivances de la civilisation « indienne pure », c'est-à-dire préhispanique, dans la culture « métisse » (la seule dont on puisse parler pour n'importe quel groupe actuel d'Indiens de la *sierra* péruvienne, si purs paraissent-ils au point de vue somatique), survivances dont l'importance a été trop souvent exagérée inconsidérément ².

1. Nous n'avons malheureusement retrouvé aucun texte ancien, aucune description plus ou moins détaillée concernant le folklore de Cajamarca. Si extraordinaire que cela paraisse, ces fêtes patronales et, d'une façon générale, la vie de ce groupe d'Indiens n'ont attiré l'attention d'aucun voyageur du siècle dernier. Nous avons cependant espoir de trouver quelques renseignements précieux dans l'œuvre encore non publiée de l'illustre évêque de Trujillo, Martínez Compañón.

2. Récemment, le Dr Jorge C. MUELLE a dénoncé la confusion créée par l'emploi abusif et sans discernement des termes « indigène » et « indien » qui ne peuvent être appliqués qu'à des individus ou des groupes d'individus considérés au point de vue somatique, mais jamais à la culture des populations de la *sierra* qui ne peut être actuellement que « métissée » et à prédominance espagnole (Jorge C. MUELLE *El estudio del Indígena*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XVII, 1948, p. 75-85).

En ce qui concerne la *campiña* de Cajamarca, la plus grande partie des petits paysans constitue un groupe homogène où les caractères physiques de la race indienne se sont conservés avec une remarquable pureté et qui a conservé l'usage du *kiçua*. Ces paysans indiens (de qui nous nous occupons exclusivement dans cette étude) s'opposent nettement au menu peuple de la ville de Cajamarca qui, lui, est composé de « métis », avec caractères espagnols dominants. Il est rare de rencontrer dans d'autres régions du Pérou une différence raciale aussi marquée entre paysans et citadins. Du reste, la situation change déjà à quelques dizaines de kilomètres de Cajamarca, où l'élément indien — lorsqu'il existe — ne survit qu'en infime minorité dans la classe des *peones d'haciendas* noyée au milieu des paysans « métis » qui, le plus souvent, ont conservé d'une façon frappante les caractères de la race blanche.

Nous ne ferons que signaler, à la suite de cette brève étude des fêtes patronales de groupes, l'existence de la grande fête de la *Virgen de las Mercedes* de Baños del Inka, ce petit hameau construit autour des fameuses sources d'eau chaude où Atawalpa s'était retiré avec son armée au moment de l'arrivée de Pizarro à Cajamarca. Quoique cette fête soit organisée par les autorités du village et les fidèles de Cajamarca, et non pas par une communauté indienne, elle est devenue actuellement la seule fête religieuse où se réunissent les Indiens de toute la vallée.

Enfin, nous donnerons un aperçu des quelques rites et cérémonies qui se déroulent lors de la première coupe des ongles des enfants, du *landaruto* ou première coupe des cheveux, de la mort et des funérailles. Bien que nous ne rencontrions là aucune manifestation folklorique spectaculaire pouvant attirer l'attention, ces cérémonies constituent malgré tout des restes intéressants de la vie et des conceptions religieuses de nos Indiens à l'époque coloniale. On y pourra même discerner, avec beaucoup plus de netteté que dans les danses, la musique ou le costume, des éléments d'origine très vraisemblablement préhispanique.

LES FÊTES PATRONALES.

La durée et l'éclat d'une fête patronale dépend, d'abord de l'importance de la communauté ou du groupe, puis de la richesse du *mayordomo* sur qui retombe toute l'organisation matérielle et les plus lourdes charges financières. C'est ainsi que le nombre des danseurs et des musiciens, par exemple, peut varier considérablement. Très souvent, à cause d'une mauvaise récolte et devant l'impossibilité de réunir les sommes d'argent suffisantes pour honorer dignement le saint Patron, la fête est reportée à une date ultérieure.

Ce sont les hommes du groupe qui nomment une sorte de comité composé d'au moins six personnes qui se partageront les charges. Le président de ce comité, c'est-à-dire celui qui, pratiquement « donne la fête au Patron » porte le titre de *mayordomo*. Obligatoirement choisi parmi les membres les plus « riches » et les plus influents, il change chaque année, pour la simple raison qu'il sort généralement de ces festivités plus ou moins ruiné et souvent même endetté pour longtemps. Même lorsque ses moyens ne lui permettent pas, en réalité, d'affronter de telles dépenses, l'Indien pressenti ou nommé d'office refuse rarement un tel honneur, car son prestige est en jeu. Les assistants du *mayordomo* sont : l'*alguacil*, l'*alférez*, les *pindoneros* et le *procunador*¹.

L'*alguacil* est chargé de recruter les danseuses *pallas*, la troupe des danseurs *chunchos* et *negros* et les musiciens. Il recevra une somme d'argent du *mayor-*

1. Ces titres, certainement en usage dès l'époque coloniale, n'apparaissent plus dans l'organisation officielle des communautés actuelles de la région, mais sont réservés pour les fêtes et cérémonies religieuses.

Procunador : vraisemblablement déformation du mot espagnol *procurador*. *Alférez* est encore employé aujourd'hui dans l'armée pour un sous-lieutenant ou un enseigne.

domo afin de pouvoir distribuer largement alcool et *coca* au moment des contrats. L'*alférez* prendra contact avec l'autorité religieuse de l'une des paroisses de Cajamarca et versera le prix demandé pour les offices (bénédiction et messe). C'est parfois l'*alférez* qui, au nom du *mayordomo*, passe la commande des feux d'artifice et pétards qui seront lancés au cours de la procession. Les *pin-doneros* sont les seuls à apporter au *mayordomo* une aide financière en rassemblant ou préparant à leurs frais les victuailles et les boissons alcooliques qui seront distribuées aux invités au cours d'un ou de plusieurs repas. Le nombre des *pin-doneros* peut varier de deux à quatre : ils sont choisis parmi les membres de la communauté les plus dévots au saint Patron et qui, souvent, en ont fait préalablement la demande. Enfin, le *procunador* a un rôle plus effacé mais qui comporte d'assez grosses responsabilités : aussitôt après la fête, il établit la liste de ceux qui s'engagent à participer aux frais — par des oboles en argent ou en nature généralement minimales — de la fête de l'année suivante. Il devra faire exécuter les promesses en temps voulu, poursuivre les récalcitrants ou payer à la place des manquants.

D'une façon générale, les diverses manifestations de ces fêtes patronales, dont les danses exécutées par les *pallas* et les *chunchos* constituent le principal intérêt, se poursuivent durant au moins deux jours, sinon trois. Mais les Indiens de la communauté ne reprendront guère leur travail avant une semaine, les liens de *compadrazgos*¹ donnant lieu à de nombreuses invitations entre familles et engendrant d'interminables beuveries.

Si nous prenons comme exemple l'une des fêtes de Santiago, Patron de trois importantes communautés de la région, qu'il nous a été donné d'observer plus spécialement et où le maximum de pompe et d'ostentation est déployé, en voici le programme :

Au début de la première journée, c'est le *clarinero* qui lance l'appel, dès six heures du matin, devant la maison du *mayordomo*. L'*alguacil* se présente peu après, accompagné des musiciens et des danseurs *chunchos* et *negros*. Au milieu des sons puissants du *clarín*, des mélodies rythmées des flûtes et des tambours et des cris aigus des danseurs, la matinée se passe à la préparation des *andas*, sorte d'autel portatif muni de brancards où prendra place la statue² du Saint pour y être portée en procession. Sur ces rustiques *andas* de bois, protégée par un dais d'étoffe rouge ou bleue décorée de flammes de papiers multicolores, de miroirs et de fleurs, la statue trône au centre d'un étalage

1. Comme partout au Pérou, le *compadrazgo* est pour les Indiens et Métis de Cajamarca une véritable institution sociale et les parentés spirituelles qui s'établissent entre les innombrables parrains et filleuls (de baptême, de la première coupe des ongles, du *landaruto*, etc.) constituent des liens extrêmement solides.

2. Ces statues sont généralement anciennes, en bois polychromé, de style espagnol du XVII^e ou XVIII^e siècle. Elles proviennent des chapelles ou églises de même époque, aujourd'hui détruites et ont été souvent remises à la communauté par un prêtre.

de tous les fruits de la terre qu'il a été possible de se procurer (tiges et épis de maïs, pommes de terre, courges, piments, etc.). Une fois ce travail collectif terminé, l'*alguacil* et la troupe des danseurs se présentent au *mayordomo* et lui remettent officiellement la statue du Saint. L'*alguacil* dit une prière spéciale pour celui qui offre la fête au Patron et le *mayordomo* distribue à tous les participants des rations de *cañazo* et de *coca*.

Après un repas qui réunit tout le monde à la maison de l'un des *pindoneros*, entrent en jeu les *pallas*, groupe de jeunes filles symbolisant des princesses inkas qui, alternant avec les *chunchos*, danseront autour des *andas* du saint Patron tout l'après-midi et une partie de la nuit.

Le deuxième jour, de très bonne heure, la procession s'organise ¹ et, à travers la campagne, se dirige vers l'une des églises de la ville, généralement l'église de San Antonio du couvent des R. P. Franciscains ou l'église de San Pedro, « paroisse d'Indiens ». Une bénédiction sera donnée à l'image du Saint, ainsi qu'au baril de *chicha* fraîchement préparée pour la circonstance, porté sur les épaules de deux *cholos*, puis la messe sera célébrée. Après ce service religieux, et durant près d'une heure, les *pallas* danseront à nouveau devant la statue — placée près de l'entrée de l'église ² — avec, souvent, le seul accompagnement d'une flûte et d'un tambour. Cependant, les danseurs *chunchos* et *negros*, l'orchestre de flûtes et tambours (sauf un musicien) ont pris quartier devant la porte d'une des *tiendas* du voisinage où ils exécutent un certain nombre de figures de leur « danse du fouet » répétées inlassablement (Pl. XI, fig. a et d). Puis tous se réunissent à nouveau et le cortège se forme pour défilier lentement dans l'une des principales rues de la ville. L'ordre de la procession, qui atteint là toute son ampleur, est généralement le suivant :

Un ou deux *clarineros* (Pl. XII, fig. a) ouvrent la marche en compagnie des *coheteros* lançant fusées et pétards et des porteurs du baril de *chicha*. Viennent ensuite les danseurs *chunchos* et *negros* qui au rythme de leurs *maichiles* et dans un grand vacarme de cris et de claquements de fouets, développent des figures de danses (Pl. XII, fig. b et c) autour et devant la statue du Patron portée par quatre ou six *cholos* déjà à moitié ivres. Derrière les *andas* sont les joueurs de flûtes et tambours, d'autres *clarineros* et les organisateurs de la fête, *mayordomo* en tête. Enfin, les membres de la communauté, hommes en *poncho* et chapeau de paille neufs, femmes dans leurs atours de fête (splendide *anaku* ³

1. Certains groupes moins importants et habitant très loin de Cajamarca, transportent en procession l'image de leur Patron la veille au soir, c'est-à-dire à la fin du premier jour. Un autel est improvisé dans l'une des innombrables petites *tiendas* établies aux abords immédiats de la ville. A la lueur des cierges, le Saint est veillé une grande partie de la nuit par les fidèles qui boivent et dansent.

2. Devant les abus et les scandales qui se produisaient pendant la messe (où les Indiens se présentaient déjà à moitié ivres) ou au cours des danses des *pallas* à l'entrée de l'église, les autorités religieuses durent interdire, en 1949, l'accès de certaines églises à ces sortes de manifestations religieuses.

3. *Anaku* ou *anaho* est la jupe très ample et entièrement plissée que seules

plissée en laine noire, large chapeau orné de rubans multicolores, colliers de grosses perles de verre), et portant sur le dos l'inévitable *kipe* ¹, suivent en masse compacte et désordonnée, buvant et mangeant.

Avant le lent retour de la procession sur les terres de la communauté, une dernière cérémonie aura lieu à la sortie de la ville, devant une *tienda* ² où le baril de *chicha* sera ouvert par le *mayordomo*. Pendant que sonnent tous les *clarines* réunis et que les *chunchus* dansent frenetiquement, le chef des danseurs fait au Patron une offrande de *chicha* et de *saca* (Pl. XII, fig. c et e). Il repand au pied de l'image vénérée une partie du contenu d'un *pero* en calabasse qu'il passe ensuite à ses danseurs, aux musiciens et aux organisateurs de la fête. Tard dans l'après-midi aura lieu le repas commun préparé par les *pimóneros* et le bal, qui ne se terminera dans la nuit que par l'épuisement complet des assistants — presque tous ivres-morts — débutera lorsque le *mayordomo* en aura donné le signal en criant la phrase d'usage : « *Akúna danza* » ³.

Mais revenons maintenant aux principaux groupes de participants, surtout aux musiciens et aux danseurs, qui nous intéressent plus particulièrement et sur lesquels il nous paraît utile de donner quelques renseignements complémentaires.

Les clarineros. — Le *clarín* est l'instrument de musique le plus caractéristique de Cajamarca et, avec la *trutruka* des Araucans du Chili, c'est certainement le plus long instrument utilisé actuellement en Amérique du Sud. C'est une trompe traversière (la fig. e, Pl. XII, montre distinctement le mode de s'en servir) qui peut atteindre 3 m. 50 ou même, plus rarement, 4 m. de long et dont le corps est fait d'un *carrizo* ⁴ d'une seule pièce. L'embouchure comporte deux sections de *carrizo* d'un plus petit diamètre, en partie insérées l'une dans l'autre, et le pavillon est en calabasse ($1/2$ ou $1/3$ d'une calabasse ovoïde, côté tige). Nous aurons occasion de donner plus tard des renseignements détaillés sur la forme et le mode de fabrication de ces très intéressants instruments qui sont les fidèles animateurs, non seulement des fêtes religieuses mais aussi des travaux collectifs des Indiens. Dans ce dernier cas, comme par

les femmes indiennes des campagnes portent le dimanche et les jours de fête. Elle recouvre d'autres jupes, les *fondos*, non plissées et en laine de couleur vive rouge ou orangée.

1. Nom donné au ballot contenant les nourritures de voyage, les articles achetés ou à vendre, etc. que les femmes portent dans le dos. Il est entouré du *pullo*, carré de tissu en laine à rayures multicolores noué sur la poitrine.

2. Nom donné à tous les débits de boissons, faisant presque toujours fonction d'épicerie à l'usage des Indiens de passage.

3. De même un bal prend fin — où des moments de repos sont ordonnés — par la phrase en *kičua* : « *Akúna sáma* ! ». *Akúna* est sans doute une forme locale de *kúna* ou *kúnan* : maintenant. *Sáma* signifie repos.

4. Sorte de bambou poussant dans le fond des vallées chaudes.

exemple à l'époque des moissons, durant la *trilla* du blé, il est joué seul, en pleine campagne.

Les sons, dont la qualité varie avec les instruments, sont habituellement rauques et déchirants, parfois (pour les notes élevées) assez aigus et ululants, mais toujours puissants et portant à de grandes distances dans la montagne. Les enfants font leurs premiers essais sur des modèles réduits longs de 1 m. 20 à 1 m. 50.

L'origine de cet instrument de musique ¹, comme, du reste, des autres trompes en usage dans les Andes du Pérou, de la Bolivie ou du Chili — qui ne sont pas sans rappeler le cor des Alpes — est encore mal définie. On a écarté, définitivement, semble-t-il, une origine précolombienne andine, mais on hésite d'autre part, à en attribuer l'introduction aux Espagnols qui ne posséderaient pas d'instruments semblables. Sans vouloir rejeter l'hypothèse d'une origine européenne, nous pensons qu'un apport indien selvatique post-colombien n'est pas impossible et que le *clarín* de Cajamarca pourrait avoir eu comme prototype l'une des grandes trompettes de bois qui étaient en usage dans certaines tribus du bassin de l'Amazone. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'à l'époque coloniale Cajamarca a été l'une des bases de départ des expéditions allant vers l'Amazone et la province de Maynas — par Jaén ou Chachapoyas — et que des éléments culturels des tribus de la forêt ont pu être apportés dans cette région andine par des soldats ou des missionnaires.

Les *clarineros* engagés pour les fêtes patronales ne sont pas tous obligatoirement du groupe qui organise la fête, mais peuvent venir d'un autre *caserío*. Ils ne portent aucun costume ou signe distinctif. Ces jours de fête sont pour eux exténuants, mais ils sont bien nourris et largement pourvus de *chicha*, de *cañazo* et de *coca*.

L'orchestre de flûtes et tambours. — Il est composé de quatre, six ou parfois huit musiciens portant leurs vêtements habituels — les pans du *poncho* simplement rejetés sur les épaules — et jouant chacun des deux instruments à la fois : une flûte (*flauta*) qui donne la mélodie et un tambour (*caja*) qui marque la cadence. Les deux instruments sont tenus par la main gauche (Pl. XI, fig. d), la cordelette de suspension du tambour passée sur le poignet pour laisser toute

1. Divers auteurs ont déjà signalé l'existence de ce *clarín* à Cajamarca. Charles WIENER en a donné, en 1880, une description tout à fait fantaisiste dans son ouvrage *Pérou et Bolivie*. M. et M^{me} d'HARCOURT en parlent à propos de l'étude qu'ils consacrent à une extraordinaire trompe repliée provenant de Bolivie (*La musique des Incas et ses survivances*. Texte. Paris, 1925, p. 28-29). Il y a une brève description poétique du sonneur de *clarín* dans un ouvrage du philosophe péruvien Mariano IBERICO (*Notas sobre el paisaje de la Sierra*, Lima, 1937, p. 45). Enfin, dans un travail récent, Arturo JIMÉNEZ BORJA donne pour la première fois une étude et des reproductions photographiques de ce *clarín*, ainsi que des autres instruments de musique dont nous parlons ici (*Instrumentos musicales del Perú*. Lima, Museo de la Cultura, 1951).

liberté aux doigts ouvrant et fermant les perforations. La main droite tient l'unique baguette en bois dur utilisée pour battre le tambour plat et circulaire, composé de deux membranes en cuir de mouton fixées par des *wanchiles* ou cordelettes en fibres de *penca*, sur une section du tronc creux d'un gros *maguey*.

La flûte à bec est de grande dimension, environ 70 cm. de long, fabriquée d'un seul morceau de bois « jaune » (grosse branche de *suncho* ou de *sauco*), rarement droit, mais plus ou moins incurvé. Elle n'a que deux trous sur la face antérieure et un trou sur l'autre face.

Nous ne pouvons nous prononcer définitivement sur l'origine de ces deux instruments, proches parents de bien d'autres flûtes et tambours en usage dans diverses régions du Pérou, mais la façon de les tenir et de s'en servir est nettement espagnole.

Au cours des fêtes patronales, le principal rôle de ces musiciens est d'accompagner les danses des *chunchos* et *negros* avec lesquels ils ont passé une sorte de contrat verbal. Ils sont engagés par l'*alguacil* au nom du *mayordomo*, mais ils dépendent, durant les cérémonies, du chef des danseurs. Il est à noter que la musique, qui n'a rien d'original, est celle qui accompagne toutes les *cachuas* habituelles. C'est la mélodie triste, monotone et lancinante d'un *wáynò*, avec des séries égales de phrases ponctuées subitement d'un coup plus violent de tambour et d'un son strident de la flûte. On est frappé de voir l'impassibilité totale de ces musiciens, qui n'ont jamais l'air de prendre une part quelconque à la danse et qui, cependant, entraînent peu à peu les danseurs, par une accélération imperceptible de la mélodie et du rythme, à un déchaînement frénétique.

Les pallas. — Ces danseuses, dont le nombre varie de quatre à douze, sont recrutées, pour cette unique circonstance, parmi les jeunes filles du groupe. Elles reçoivent parfois du *mayordomo* une petite somme d'argent pour aider leurs parents à se procurer certains accessoires vestimentaires et les bijoux qu'elles porteront, mais souvent elles doivent se contenter d'assister aux repas et de se griser de *chicha*. Il n'est pas rare que quelques-unes d'entre elles (si elles ne sont pas mariées dans l'intervalle) participent aux danses deux ou trois ans de suite. Ce sont elles ou, à défaut, des femmes mariées qui préparent les nouvelles recrues. Du reste, cette préparation n'est ni longue, ni compliquée.

Leur rôle est, en réalité, fort réduit : elles dansent ensemble autour des *andas* du saint Patron au cours de l'après-midi qui précède la procession, après la messe dite à Cajamarca et pendant le bal qui termine la fête. Les danses collectives qu'elles exécutent sont toutes semblables et ne comportent que des mouvements extrêmement peu variés qui les rendent vite monotones. A vrai dire, il ne s'agit pas d'autre chose que d'une variété des *cachuas* dansées habituellement par couples et légèrement modifiées pour une interprétation collective. Cette *cachua* apparaît comme une sorte de *wáynito*, mais plus triste et de rythme plus lent, avec une seule figure fort gracieuse, mais inlassablement répétée. Les danseuses, formant une ou plusieurs rondes exécutent chacune

un tour complet dans un sens, puis un tour dans l'autre sens, avec de légers mouvements des hanches, tantôt soulevant l'*anaku* d'une main jusqu'à la hauteur du mollet, tantôt frappant des mains en cadence.

La *cachua* traditionnelle de la *campiña* de Cajamarca (elle peut porter des noms divers comme *Kiš-kiš*, *Jesusana*, *Sanjuanita*, *Serranita*, etc., mais il s'agit, semble-t-il, toujours de la même danse) est sans doute l'une des plus gracieuses et discrètes du genre. Les mouvements sont doux, plutôt lents, quoique toujours bien rythmés par la musique des flûtes et des tambours. La femme, tantôt à droite, tantôt à gauche, tourne presque sur place, dans le déploiement de son *anaku* plissée, frappant du pied et agitant ses hanches de légers soubresauts cadencés, au centre du large cercle que dessine autour d'elle l'homme qui, les jambes faiblement repliées, le regard fixé sur son visage, danse sans s'en approcher, sans la toucher jamais.

Le costume des *pallas* ne diffère pas sensiblement de celui porté par les Indiennes les jours de fête, mais il est neuf et particulièrement soigné. Comme toujours elles sont nu-pieds, mais elles ne sont pas encombrées par le volumineux *kipe* dans le dos et le chapeau de paille est remplacé par un foulard de couleur vive noué sous le menton. A part la longue chemise de laine blanche (*kušma*) et l'ample jupe plissée en laine noire (*anaku*) maintenue à la taille par une ceinture polychrome tissée (*faja*), elles portent souvent, par-dessus les *bayetas* de laine rouge ou bleue, une autre mante (*tumbi*) en coton blanc bordé de rouge et qui n'est autre que le *tumbi* de mariage. Enfin, les bijoux consistent en une grande épingle de laiton ou d'argent (*tupū*) qui maintient les mantes fermées sur la poitrine, un large collier (*gargantišas*) formé par plusieurs tours de grosses perles de verre et de médailles de métal, et cinq ou six bagues de cuivre rouge.

Les *pallas*, représentant les princesses Inkas dansant autour de leur Seigneur et lui rendant hommage, paraissent dans nombre de festivités religieuses célébrées dans d'autres régions du Pérou. A Cajamarca même, des groupes de petites filles costumées interviennent encore sous ce nom dans plusieurs fêtes, spécialement à Noël. Nous ne pourrions décider si ces manifestations folkloriques dérivent directement de l'époque incaïque, mais, de toute façon, elles font partie de celles qui, fortement remaniées ou forgées de toutes pièces à l'époque coloniale, ont été si habilement utilisées par les missionnaires catholiques au profit de la religion nouvelle.

Les *chunchos* et *negros*. — *Chuncho* est le terme habituel employé par les habitants de la *sierra* pour désigner l'Indien de la forêt, le « sauvage ». Les danseurs *chunchos*, dits parfois *chunchos blancos*, au nombre de huit, dix ou douze, sont sous les ordres d'un chef portant comme signe distinctif une couronne de plumes et qui s'appelle la *Dama* ou *Amazona* !

L'origine de ce groupe et le sens de cette danse sont donc facilement identifiables et il est curieux de rencontrer ici un écho lointain de ces fabuleuses Amazones qui ont donné leur nom au cours inférieur du *rio Marañón*. Nous

avons dit plus haut, à propos du *clarín*, quand et comment, selon nous, ces éléments en provenance de la forêt ont pu pénétrer à Cajamarca. Ces *chunchos* sont tous habillés de blanc : pantalon et veston de toile, chemise de *tocuyo*, tricot de laine blanche et, autour du cou, mouchoir ou serviette de toilette. Ils sont coiffés tantôt de larges chapeaux de fine paille blanche (Pl. XI, fig. a), tantôt de grands foulards blancs ou de diverses couleurs vives (Pl. XII, fig. b, c ; Pl. XIV, fig. a) repliés et noués sous le menton. Les deux accessoires indispensables et de grande importance sont le fouet (*látigo*) à manche de bois et lanière de cuir et les *maichiles*, bandes d'étoffe couvertes de sonnailles cousues et fixées par des ficelles autour de la jambe, un peu en dessous du genou. Le chef des danseurs porte sa couronne faite de plumes teintes multicolores et de miroirs fixés sur une monture en fils de fer et roseaux (Pl. XI, fig. b ; Pl. XII, fig. d), soit autour du chapeau de paille, soit sur le foulard.

Les *negros* sont beaucoup moins nombreux, deux ou quatre généralement. Ils représentent des diables ou l'Esprit du mal, sous la forme de nègres, considérés par les Indiens de la *sierra* comme méprisables, vicieux et méchants. Ils portent indifféremment des pantalons noirs ou blancs, avec les mêmes *maichiles*, mais, par contre, toujours une veste noire et un masque de laine brune ou noire (Pl. XI, fig. c ; Pl. XIV, fig. b). Seul masque encore en usage à Cajamarca (à part, naturellement, les masques de carnaval vendus dans les boutiques de la ville et qui n'ont aucun intérêt spécial), il est fait au crochet et recouvre entièrement la tête du danseur, jusqu'au cou, avec des ouvertures bordées de rouge pour les yeux et la bouche et une chevelure postiche en laine tressée brune ou noire. Le *negro* est aussi armé du fouet et il porte souvent en bandoulière une gourde à *chicha* faite d'une calebasse prise dans un réseau de lanières de cuir que l'on appelle *čeko šigrado*, ou simplement *šigra*.

Les *maichiles*, portés par tous les danseurs, comportent chacun quatre-vingts à cent coques d'une noix spéciale (provenant des zones chaudes de la vallée de Condebamba ou du Marañón) qui, s'entrechoquant à chaque pas, rythment les danses de leur son clair et joyeux. Comme le claquement des fouets, le bruit des *maichiles* doit contribuer à effrayer l'Esprit du mal !

Les *chunchos* et *negros* exécutent deux danses distinctes, mais il ne semble pas qu'elles portent des noms particuliers : on dit toujours indifféremment « danse des *chunchos* » ou « danse du fouet ». Durant la procession dans les rues de Cajamarca, les *chunchos* déploient leurs figures de danse sur un très grand espace de terrain. Trois parties principales : d'abord plusieurs rondes rapides et désordonnées autour de la statue du Saint ; *chunchos* et *negros* progressent par bonds, faisant claquer leurs fouets et poussant des séries de cris aigus : « *uy... uy... uy... uy* » ; ils se dispersent ensuite à l'avant des *andas* et les *chunchos* se placent sur deux rangs (Pl. XII, fig. b), piétinant sur place (ce qu'on appelle *pachachactear*) et exécutant diverses figures avec le fouet tenu à bout de bras pendant que les *negros* bondissent entre eux, faisant mine de leur donner de grands coups de fouet ; enfin, tous se réunissent au pied de la statue où, avec de grands gestes d'adoration et d'imploration ils mènent

une ronde très lente avant de repartir dans leur course effrénée autour des *andas*.

Au cours des longs arrêts devant les *tiendas*, entre les libations offertes par le *mayordomo*, les *chunchos*, sur deux rangs serrés et toujours accompagnés par l'orchestre des flûtes et tambours, exécutent une danse spéciale (Pl. XI, fig. a), dans un espace très restreint. Danse presque dépourvue de mouvements, mais à un rythme accéléré. Le corps reste presque immobile ; seuls les pieds s'agitent en cadence, faisant sonner les *maichiles*. De temps en temps, un *negro* ou un Indien de l'assistance, se lance dans une ronde rapide, passant entre les deux rangées de *chunchos* en faisant claquer son fouet. Aucun couplet chanté, mais les *chunchos* lancent leurs « *uy... uy... uy* » aigus, avec des battements de mains.

Les *chunchos* et *negros* de la région de Cajamarca sont constitués comme de véritables « troupes » stables qui se louent pour les fêtes patronales. En 1948-49, il existait deux troupes principales, très demandées : la première était composée d'Indiens des communautés de la partie haute de la vallée (région de Tres Molinos) et l'autre dont les membres étaient recrutés dans les régions voisines de Baños del Inka et surtout de la communauté de Wayrapongo.

Ces danses de *chunchos* et *negros* sont loin d'être particulières à Cajamarca. Une danse très semblable, appelée *Danza de los chimus* ¹ est encore en honneur durant les fêtes du *Corpus* dans une ville de ce même département, à Santa Cruz. Mais, c'est dans les régions du Sud de la *sierra* péruvienne et en Bolivie qu'apparaissent les plus riches costumes de danseurs représentant des Indiens de la forêt. Quant aux *negros* personnifiant des « diables », on les rencontre dans nombre de danses actuelles, en divers points du Pérou. Simple- ment pour le Nord du pays, nous signalerons particulièrement la danse, peu connue, des *Diablos y San-Miguelitos* de Pallasca, au Nord du département d'Ancash, les danses *La legión* et *Son de los diablos* du port de Huanchaco et autres lieux du littoral de La Libertad, cette dernière déjà signalée et reproduite au XVIII^e siècle, sous le nom de *Danza de Diablicos*, par l'évêque de Trujillo Martínez Compañón ². Ainsi que l'a dit très justement Arturo Jiménez Borja ³, ces danses apportées par les Espagnols « furent utilisées par certains membres du clergé pour répandre grâce à elles des connaissances simples de la doctrine chrétienne » au sein des populations indigènes.

1. Cette danse a été signalée et brièvement décrite par Miguel E. CABREJO : *Añoranzas cruceñas*. Lima, 1951, p. 42-43.

2. Dans son excellente étude sur les instruments de musique du Pérou, mentionnée plus haut, Arturo JIMÉNEZ BORJA donne une reproduction de l'aquarelle représentant la *Danza de diablicos* tirée de l'œuvre de Martínez Compañón, ainsi qu'une photographie du groupe de danseurs du *Son de los diablos* de Huanchaco.

3. JIMÉNEZ BORJA (Arturo). *Mascaras y danzas del Perú*. In : *10 charlas sobre folklore*. Lima, Ministerio de Educación pública, 1946, p. 22.

FÊTE DE LA NATIVITÉ OU DU WANCHÁKU A BAÑOS DEL INKA.

Le 8 septembre, jour commémoratif de la Naissance de la Vierge, est la grande fête religieuse du village de Baños del Inka, où l'on vénère depuis plus de trois siècles ¹ une statue miraculeuse de la *Virgen de las Mercedes* (Pl. XIII, fig. b) qui, ce jour-là, est portée triomphalement en procession. Cette fête nous intéresse ici car, bien qu'entièrement organisée par les habitants Métais ou Blancs de Baños del Inka et de la ville de Cajamarca, elle est l'occasion d'un immense rassemblement d'Indiens de toute la vallée. Alors que même la fameuse fête du *Corpus Cristi* (dont la date correspond à celle de l'ancienne *Inti Raymi* des Inkas), si importante pour tant d'Indiens de la *sierra*, est devenue pour ceux de Cajamarca une simple *feria*, la fête de la *Natividad* à Baños del Inka s'est imposée comme l'unique fête religieuse « générale » des Indiens de la *campiña*. Et cela s'explique aisément par le fait que cette fête catholique coïncide avec ce que ces Indiens appellent encore aujourd'hui la fête du *Wancháku* ² qui n'est autre que la commémoration de la mort d'Ata-walpa. Malheureusement, nous n'avons pu obtenir aucun renseignement au sujet de la célébration ancienne de cette fête du *Wancháku* à Cajamarca et, non seulement il n'existe plus trace de manifestation folklorique originale, mais même la raison de ce rassemblement semble avoir disparu des mémoires.

Cependant, au cours de cette fête (elle fut particulièrement brillante en 1949, année où nous eûmes l'occasion d'y assister), nous avons eu la surprise de retrouver les *clarineros* (Pl. XIII, fig. c), les danseurs *chunchos* et *negros* et l'orchestre de flûtes et tambours qui se trouvaient curieusement mêlés, cette fois, à la musique municipale et à celle d'un régiment de cavalerie stationné dans la région, ainsi qu'aux groupes traditionnels — prêtres et enfants de chœur,

1. Dans une relation datant de 1637, il est question d'une autorisation donnée par l'Évêque pour la construction de trois chapelles dans la vallée de Cajamarca, dont une « à une lieue de la ville, près de bains chauds qui sont dans cette même vallée » (J. T. P. *Un convento franciscano. Op. cit.*, p. 474). A cette date, la statue de la *Virgen de las Mercedes* existait déjà et la première chapelle fut construite quelques années après.

2. *Wancháku* ou *wancháko* est le nom indigène d'un oiseau au plumage rouge et gris, friand de maïs. La raison profonde pour laquelle cette fête anniversaire de la mort d'Ata-walpa portait le nom de cet oiseau nous échappe, mais nous rappellerons que Frézier, dans sa relation de voyage publiée en 1716, rapporte, à propos de cette fête qui était très généralement célébrée dans toute la *sierra* à cette époque, que les Indiens « ... célébrèrent la mémoire de cette mort par une espèce de tragédie qu'ils font dans les rues, le jour de la Nativité de la Vierge. Ils s'habillent à l'antique, et portent encore les images du Soleil, leur divinité, de la Lune et les autres symboles de leur idolâtrie, comme des bonnets formez en tête d'Aigle ou de Condor, ou des habits de plumes et des ailes si bien accommodées qu'ils ressemblent de loin à des oiseaux... » (FRÉZIER (M.). *Relation du Voyage de la Mer du Sud aux côtes du Chily et du Pérou, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714*. Paris, 1716, p. 249).

dames de confrérie, cavaliers-récitants, etc. — qui entourent l'image vénérée de la *Virgen de las Mercedes*.

On pourra juger par l'une de nos photographies (Pl. XIII, fig. a) de l'énorme quantité d'Indiens ¹ qui s'étaient amassés ce jour-là sur la place centrale et sous les majestueux eucalyptus de Baños del Inka pour suivre l'image de la Vierge exposée sur des *andas* et protégée par un dais en étoffe bleu pâle tenu par des jeunes filles en longues mantilles blanches. Au milieu du bruit assourdissant produit par l'éclatement des fusées et pétards, les cris des danseurs *chunchos* et les sons de toutes les musiques en présence, la statue est transportée de sa chapelle provisoire ² jusqu'à une vaste prairie, en dehors du village, où, paraît-il, avait existé le premier oratoire et où s'étaient produits les miracles les plus connus. Là a lieu une longue cérémonie, avec bénédiction, sermons, chants religieux, puis discours préparés à l'avance et lus par trois personnages qui ont suivi la procession à cheval. Selon les renseignements très vagues qui nous ont été fournis, ces trois cavaliers, la tête entourée de foulards de soie aux couleurs éclatantes et suivis de deux enfants à cheval portant des fleurs blanches et faisant fonction de chevaliers servants, représenteraient des nobles espagnols.

En ce qui concerne les danseurs *chunchos* et *negros*, leur rôle est le même et les danses sont à peu près identiques à celles qu'ils exécutent lors des fêtes patronales. Nous ne ferons que signaler un certain nombre de « nouveautés » introduites pour la circonstance dans l'organisation et le costume. Comme les organisateurs de la fête désiraient un très grand nombre de danseurs, deux « troupes » avaient été engagées simultanément et, en plus, on avait fait appel à quelques Indiens de bonne volonté pour renforcer cet ensemble qui, au total, comptait exceptionnellement trente-cinq danseurs. D'autre part, on avait cherché à enrichir les costumes : il y avait six *Amazonas* ou chefs des danseurs qui, en plus de leur couronne de plumes, portaient chacun une large écharpe en tissu rouge ou bleu rehaussé d'ornements en perles et de miroirs cousus (Pl. XIV, fig. a, c) ; plusieurs danseurs « engagés volontaires » ne connaissant pas les figures des danses, avaient été pourvus de drapeaux aux couleurs péruviennes qu'ils se contentaient d'agiter en sautant ; enfin, quelques *chunchos* avaient ajouté par-dessus leur pantalon de toile blanche, une sorte de jupe en fibres de *penca*, dans le désir d'imiter plus exactement le costume d'un Indien de la forêt.

1. Ce rassemblement humain, en 1949, au moment où la variole faisait son apparition un peu partout, avait déclenché l'une des plus violentes épidémies enregistrées depuis plusieurs années dans la région. Les postes de police sanitaire où l'on vaccinait d'office les passants, sur les principales voies d'accès aux Baños del Inka, avaient été rapidement débordés. Au cours de la fête, on pouvait voir de nombreux indigènes au visage pustuleux ou en plein état de desquamation circuler le plus tranquillement du monde.

2. La charmante et rustique chapelle des Baños del Inka, abandonnée depuis longtemps et tombant en ruines, avait été malheureusement détruite en 1948 pour permettre la construction de nouvelles piscines.

LA PREMIÈRE COUPE DES ONGLES.

Les Indiens de la vallée de Cajamarca semblent attacher peu d'importance au baptême catholique qui est donné, sans grande pompe, deux ou trois mois après la naissance de l'enfant. Peu nombreux sont les parents qui viennent à l'une des églises de Cajamarca et s'adressent au prêtre. C'est généralement le père qui ondoie son enfant devant la *choza* familiale, avec récitation de quelques prières et litanies (les mêmes qui servent pour toutes les cérémonies du culte catholique se déroulant sans l'intervention du prêtre) lorsque, dans le voisinage, il y a un ami *leído*¹ possédant un « carnet de prières ». L'imposition du nom à l'enfant n'amène aucune contestation : c'est toujours le nom du saint indiqué par l'almanach pour le jour de la naissance.

Par contre, la première coupe des ongles (*corte de las uñas*) de l'enfant, qui a lieu presque toujours après le baptême, est une coutume beaucoup plus importante et qui pourrait fort bien dériver, au même titre que le *landaruto* ou première coupe des cheveux, d'un ancien rite purement indien.

Lorsque les parents s'aperçoivent que les ongles de leur jeune enfant sont suffisamment longs, ils profitent de la présence fortuite de quelques amis à la maison pour annoncer en chœur : « Qu'on coupe les ongles de l'enfant ! » (*Qui curten uñas chulitu* !)². Peu après, le père quitte la maison, emportant une bouteille d'alcool dissimulée sous son *poncho*. Il va rendre visite à son meilleur ami et, après une interminable conversation préliminaire, il déclare que déjà les ongles de son *cholino* sont grands et qu'il désirerait qu'il vienne les lui couper.

1. Ce terme espagnol s'applique à tout indigène « lettré », c'est-à-dire sachant lire et écrire. Ces *leídos* servent d'écrivains publics et s'ils ont pu se procurer une copie des « carnets de prières », jalousement gardés par leurs propriétaires, ils deviennent « récitants » dans les cérémonies religieuses, ce qui leur rapporte des avantages matériels et une incontestable autorité.

2. Presque tous ces Indiens sont bilingues. Actuellement, l'usage du *kičua*, qui n'est qu'un dialecte impur et dégénéré, est de plus en plus abandonné au profit d'un espagnol fortement modifié et tout émaillé de termes et d'expressions provenant de la langue indigène. « *Qui curten uñas chulitu* », employé pour : « *Que corten las uñas del cholito* », montre deux fautes courantes dans ce langage populaire : la suppression des articles et la transformation des sons *e* et *o* en *i* et *u*. Il est assez curieux de noter que seule la langue espagnole est employée pour ce qui touche au domaine religieux (formules consacrées, phrases plus ou moins rituelles, prières, etc.), alors que les conversations courantes se déroulent en *kičua*.

Cholo et son diminutif *cholino* sont les termes habituels sous lesquels ces Indiens se désignent entre eux. Pour le féminin, ils emploient indifféremment *chola*, *cholita* et *china*, *chinita*. Ils n'utilisent pratiquement jamais le mot *indio* (également très rare dans le langage des Métis et des Blancs originaires de la région), qu'ils n'appellent jamais l'enfant *niño*, mais *cholino*. *Niño* — et surtout son diminutif *niñito* — est chez eux un terme de respectueuse affection qu'ils emploient systématiquement en s'adressant aux Blancs, originaires ou non du pays, jeunes ou vieux !

Si cet ami montre peu d'empressement et invoque un prétexte quelconque qui l'empêche d'accepter ce parrainage, le père s'en ira à la *choza* d'un autre ami, emportant sa bouteille d'eau-de-vie intacte. Si, au contraire, il fait preuve de bonne volonté et accepte avec enthousiasme le compromis, la bouteille est sortie et vidée rapidement, cependant que l'on fixe la date de la cérémonie.

La veille de la fête, les parents, aidés des plus proches voisins, préparent le repas dans la plus intense agitation. Au son des flûtes et des tambours ¹ et au milieu des cris des femmes, on égorge un mouton, des cochons d'Inde et des poulets. Le lendemain, dès la première heure du jour, arrive le parrain (*padrino*) accompagné de ses propres invités portant pour son compte un baril d'alcool. Lui-même sort de dessous son *poncho*, aussitôt après les salutations d'usage, une bouteille de *cañazo* qu'il « rend » au père de son filleul, buvant avec lui à grands traits. Le filleul (*hijao* ²) est ensuite présenté à son parrain qui le dépose sur les genoux du père, au milieu du cercle des parents et invités. Des *clarineros*, contractés spécialement pour la circonstance, sonnent alors de leurs longs et bruyants instruments pendant que le parrain, qui s'est emparé des ciseaux, procède à la coupe des ongles, commençant par le plus petit doigt d'une main, pour terminer par le même de l'autre main.

La coupe des ongles terminée, toute l'assistance se met à boire et l'on sert bientôt le *verde* ³, soupe de couleur verte, faite à base d'herbes aromatiques (principalement de *paiko* et de *yerba-buena*) et de pommes de terre. Le reste de la journée, coupée par l'habituel repas de fête (*merienda*), se passe à danser — il s'agit de diverses *cachuas* accompagnées de flûtes et de tambours — et à boire force *cañazo* et *chicha*.

Le jour suivant seulement, le parrain apporte à l'enfant son cadeau qui consiste toujours en un animal vivant, généralement un mouton. Il s'est approché de la *choza* où est réunie la famille en disant : « *Venguichar menus hijao* » ⁴. Ce à quoi les parents répondent en le remerciant et en lui offrant de l'eau-de-vie et de la coca.

1. Le nombre des musiciens contractés dépend, comme toujours, de l'état de la bourse des parents et du parrain qui participe aux frais. Pour ces veilles de fêtes, il n'y a généralement que deux joueurs de flûtes et tambours.

2. Il s'agit du mot espagnol *ahijado*, modifié par suppression du *a* initial et du *d* de la syllabe finale. Cette dernière déformation est générale dans le parler populaire des Indiens et Métis de Cajamarca.

3. Le *verde* est un plat typique de la *sierra* de Cajamarca et nous ne l'avons vu préparer dans aucune autre région du Pérou. Très agréablement parfumé, il est fort apprécié dans toutes les classes de la population et c'est une habitude, dans les *haciendas*, de le servir en guise de petit déjeuner aux voyageurs partant à cheval au petit jour.

4. Phrase en mauvais espagnol, vraisemblablement pour : « *Vengo echar menos a mi ahijado* ».

LE LANDARUTO.

Le *landaruto*¹ ou première coupe rituelle des cheveux est une cérémonie traditionnelle très vivante encore, semble-t-il, dans la *sierra* péruvienne. A Cajamarca elle est répandue non seulement parmi les Indiens de la *campiña*, mais aussi chez les habitants métis de la ville et des villages voisins.

Les cheveux de l'enfant ne sont jamais coupés jusqu'au moment de cette cérémonie qui s'accomplit entre trois et sept ans. Avant le jour choisi par les parents, on se met en quête des *compadritos* ou parrains pour l'enfant, comme nous l'avons vu faire pour la première coupe des ongles. Mais il y a ici un parrain et une marraine et, souvent les parents font appel pour tenir ce rôle à des Métis ou des Blancs de la ville (par exemple, le patron pour qui travaille le père) qui ont les moyens de se montrer plus généreux qu'un Indien du groupe. La veille de la fête, les parents font les invitations nécessaires, engagent les *clarineros* et les joueurs de flûtes et tambours, préparent les victuailles pour l'habituelle *merienda*. Le jour du *landaruto*, tous se réunissent vers 8 heures du matin devant la *choza* où va se dérouler la cérémonie, appelés par les inévitables *clarines*. Pendant que l'alcool est abondamment distribué à l'assistance dans les *cachos* (petites coupes à boire faites de l'extrémité des cornes de vaches ou de bœliers), les parents s'occupent à réunir les cheveux de l'enfant en un certain nombre de mèches (*landas*) qui sont serrées chacune dans un ruban de couleur vive fortement noué. Alors le père prend l'enfant sur ses genoux et crie : « Apportez les ciseaux ! ». Les parrains s'approchent et, l'un après l'autre, coupent les deux plus grosses mèches qui leur sont destinées, le plus près possible de la peau. Les parrains remettent alors à leur filleul le cadeau qui consiste le plus souvent en un jeune taureau ou, parfois, une vache, une jument ou seulement un mouton. Après cela, le père procède, au milieu de la joie générale, à la « mise en vente » des mèches restantes. Suivant l'importance de la mèche et la couleur du ruban, une certaine valeur (n'allant pas au delà de quelques *soles*) est donnée à chacune d'elles et les invités, déjà dans un état d'ivresse avancé, se disputent bruyamment l'honneur de les « acheter » et de les couper. Parrains et invités s'approchent ensuite de la statue d'un Saint (si la famille n'en possède pas, un ami ou un voisin en aura apporté une) auquel ils font l'offrande des mèches coupées. On amène également l'enfant auprès de la statue et la tête fraîchement rasée est placée contre les mains du saint Patron pendant que l'assistance l'implore afin qu'il rende à l'enfant des cheveux abondants. Les flûtes et les tambours, rassemblés devant la *choza*, attaquent bientôt un *cachua* et le bal commence.

LA MORT ET LES FUNÉRAILLES.

Pendant très longtemps nous avons pensé que les rites funéraires actuels des paysans indiens de Cajamarca avaient perdu tout intérêt ethnographique.

1. Formé des mots *kičua* : *landa* = mèche et *ritu* ou *rito* = coupe, tonsure.

Ce n'est qu'après de très nombreuses enquêtes, menées surtout auprès de nos travailleurs indigènes particulièrement mis en confiance, qu'il nous fut possible de réunir un certain nombre de faits assez curieux qui peuvent être liés plus ou moins étroitement à d'anciens rites préhispaniques. Nous citerons, par exemple : la présence d'une fronde dans les vêtements funéraires, afin que le mort puisse se défendre dans l'Au-delà ; la *lava* ou lavage rituel des vêtements du mort ; la « preuve des cendres » et, enfin, les jeux de hasard et le sacrifice du chien ou des cochons d'Inde (ces deux derniers rites pratiquement disparus aujourd'hui). Il est certain que les cérémonies funéraires de ces Indiens, par leur caractère de stricte intimité et par l'absence de tout élément folklorique quelque peu spectaculaire, appellent fort peu l'attention. Aucun Blanc, originaire ou non du pays, ne serait tenté d'y assister et ce n'est que par hasard, de temps en temps, que l'on peut voir défiler dans les rues de Cajamarca un cortège funèbre, silencieux et dépourvu de toute pompe (Pl. XV, fig. a).

Avant la mort. — Durant ses derniers moments, le moribond, qui peut avoir reçu, dans certains cas, la visite d'un *brujo*¹, sorcier ou « médecin » indigène, est accompagné constamment par trois ou quatre paysans voisins, parents ou amis, à la seule condition qu'ils soient mariés. Les célibataires, même lorsqu'il s'agit des propres fils du mourant, sont considérés « impurs », en état de péché et ne sont pas admis dans ces veillées.

Si la *choza* n'est pas trop éloignée de la ville et si le mourant en exprime le désir, on va chercher un prêtre à Cajamarca pour qu'il reçoive la confession et fasse établir le testament. S'il n'y a pas intervention du prêtre, c'est l'aîné des fils (lorsqu'il est majeur) ou un *compadre* d'âge mûr qui établit le testament, simple liste des biens que le mourant possède ou croit posséder et qu'il laisse à sa veuve et à ses enfants.

La personne désignée pour transcrire le testament et le garder après la mort est appelée *alvacia*. Son rôle sera, pendant un an, celui d'un véritable administrateur des biens du disparu et, même si les fils sont grands, d'un tuteur. Ainsi, jusqu'à la célébration de l'anniversaire de la mort, l'*alvacia* sera considéré par la famille et le groupe comme le « remplaçant » du mort, conservant dans sa maison certains meubles et menus objets qui ne sont pas indispensables à la vie quotidienne de la veuve et des enfants, surveillant le travail des champs et la bonne marche de la famille. Si les enfants sont grands, l'*alvacia* procédera immédiatement à un partage provisoire des terres et du bétail qui seront distribués entre les fils et ne pourront faire l'objet d'aucune vente, ni location.

1. Aucun médecin n'est officiellement attaché à l'assistance de ces Indiens, dont le sort ne préoccupe vraiment personne et qui sont pratiquement abandonnés à eux-mêmes. Sans doute ont-ils la possibilité de venir consulter l'un des médecins pratiquant à Cajamarca, mais bien peu le font, préférant recourir aux *curanderos* et *brujos* qui font d'ailleurs payer souvent très cher leurs interventions. Nous aurons à revenir plus tard sur les pratiques de ces guérisseurs et sorciers.

Le travail des champs se fera, même dans ce cas, sous les ordres et la responsabilité de l'*alvacia*.

Préparatifs des funérailles. — Aussitôt après la mort, toute la famille peut s'approcher du cadavre et chacun demande pardon pour ses fautes passées. Les femmes commencent leurs lamentations, poussant de longs cris modulés d'une façon très spéciale : « *Ayayay... ayay... ay... ay* » et, très souvent, la veuve tente de déchirer ses vêtements au cours de violentes démonstrations de douleur.

Cependant, une délégation (*diligencia*) composée de plusieurs hommes et femmes — parents et *compadres* — entreprend le voyage à Cajamarca pour acheter la *mortaja*, c'est-à-dire les vêtements mortuaires, ainsi que le cercueil (*cajón*). Le choix de ces objets dans les divers bazars et *tiendas* de la ville, avec les interminables marchandages d'où les Indiens sortent toujours volés, prendra bien une demi-journée. Dès le retour à la *choza* du défunt, le cadavre est dépouillé de ses vêtements ordinaires, soigneusement lavé avec de l'eau et des herbes aromatiques, puis revêtu du costume qui l'accompagnera dans la tombe. Ce vêtement mortuaire est, à première vue, assez étrange et digne d'intérêt. Alors que l'Indien, sa vie durant, a toujours marché nu-pieds dans ses sandales, il portera le jour de sa mort des souliers de cuir neufs ou, à défaut, des chaussettes de coton blanc. C'est là un accessoire important que les parents doivent se procurer à tout prix. Le cadavre est recouvert d'abord d'une longue chemise en toile de coton blanc (*tocuyo*) — semblable aux chemises que portent habituellement les femmes — puis d'une sorte de long manteau (*capote*) de couleur sombre, brun, noir ou violet, qui doit rappeler le plus possible l'habit de bure de saint François d'Assise. Cette « capote » est serrée à la ceinture par une cordelette qui, à première vue, évoque la corde blanche des Franciscains, mais qui est appelée par les Indiens *honda*, fronde. Et, en effet, il s'agit bien de la fronde tressée en fibres de *penca* et utilisée journellement pour la garde des troupeaux et des champs. Du reste, en ce qui concerne la présence et l'utilité de cette fronde, les Indiens sont unanimes à expliquer qu'elle doit servir au mort pour se défendre contre les animaux sauvages et les « âmes perdues » au cours de son voyage dans l'autre monde. Enfin, la tête est coiffée de la *tuca* (sans doute altération du mot *toca*, toque) en cotonnade blanche. Suivant des renseignements qui nous ont été fournis par des vieillards de la communauté de Wayrapongo, cette coiffure était primitivement de forme semi-sphérique et fabriquée au crochet (selon la même technique utilisée pour les masques de laine des danseurs *negros*) en laine blanche. Actuellement, la *tuca* ressemble plutôt à un bonnet d'enfant et, peu avant notre départ de Cajamarca, nous avons même remarqué que les Indiens trouvaient tout à fait convenables pour cet usage les casquettes de toile à large visière de style américain... Ainsi habillé le mort est couché dans le cercueil, disposé sur des tréteaux ou des brancards de bois (*aparato*) qui sont loués à Cajamarca ou fabriqués sur place.

C'est seulement au cours du deuxième jour qu'une délégation de quatre personnes va faire la déclaration officielle à la municipalité ou au poste de police et régler la question de la sépulture. Les renseignements concernant l'état civil du défunt, la nature de la maladie, etc., sont donnés par le *declarante*, qui peut être l'*alvacia*, lorsque celui-ci n'est pas le fils du défunt ou un autre membre de la famille. La déclaration est signée par deux témoins sachant lire et écrire, appelés pour la circonstance *expedientes*. Par contre, le seul parent du mort (*dolente*) qui accompagne obligatoirement cette délégation n'a aucun rôle actif à jouer. Si l'enterrement doit avoir lieu dans le petit cimetière d'une communauté ou d'un *caserío* éloigné de Cajamarca, les formalités sont simplifiées et les frais plus réduits ¹ : une équipe de deux ou trois *cholos*, bien pourvus de *chicha* et de *coca*, sont envoyés pour creuser la fosse au milieu des herbes, à proximité des autres petites croix de bois.

Le *velorio*. — D'une façon générale, le mort est veillé pendant deux jours et trois nuits. Même en période d'épidémie, les Indiens, pour qui les dangers de la contagion ne représentent rien, cherchent à enfreindre les ordonnances de police et à faire durer le plus possible le *velorio*. Les longues heures des nuits de veille se passent toujours à peu près de la même manière. On prépare dans desalebasses une grande quantité de *mote* (maïs mûr et séché, cuit à l'eau), ainsi que des provisions de *chicha*, de *cañazo* et de *coca* qui seront mis à la disposition de ceux qui viennent passer la *mala noche*. Au début, ce sont les « récitants » convoqués par les parents qui, à l'aide de leurs « carnets de prières », réciteront d'une voix monotone d'interminables oraisons, ce qui s'appelle faire un *alavado* ou une *alavanza*. Les prières sont en espagnol et elles ont sans doute été écrites et données à quelques Indiens *leídos* par un curé ou un Père franciscain (il y aurait une cinquantaine d'années environ, selon certains renseignements). Ce sont des récits tirés des Évangiles ou des éléments du *Credo* et autres prières traditionnelles du culte catholique longuement développés en vers, des oraisons à la gloire de la Vierge et des Saints qui sont dépourvus d'intérêt pour nous. Cependant, à titre d'exemple, en voici quelques fragments

1. Le plus simple cercueil acheté à Cajamarca coûte 180 ou 200 *soles*. Si l'on ajoute le prix des vêtements mortuaires, de l'*aparato*, des droits paroissiaux et municipaux, des services religieux, des repas, etc., les frais occasionnés par un enterrement apparaissent exorbitants pour la maigre bourse de petits paysans indigènes. Aussi est-ce l'une des nombreuses occasions de s'endetter.

A Cajamarca, où les droits de sépulture sont assez élevés, nombreux sont ceux qui enterrent clandestinement leurs morts dans le vieux cimetière désaffecté, passant de nuit par des trous pratiqués à la base des murailles.

Il faut aussi noter que beaucoup d'enfants morts en bas âge — les *angelitos* — ne sont pas déclarés officiellement afin de pouvoir les enterrer clandestinement dans le sol ou dans les murailles d'*adobes* des chapelles ou des églises. C'est ainsi que lors de la destruction de la vieille chapelle de Baños del Inka, on a exhumé d'innombrables squelettes d'enfants.²

tels qu'ils étaient écrits dans le carnet que nous avions pu nous procurer et qui contenait plus de quatre mille vers :

Alabanza.

*Buenos días tengais madre
Hija del eterno padre
Yo mucho me arregocigo
Que tengais a Dios por hijo*

*Cubrirnos con vuestro manto
Esposa del espíritu santo
Hasta aquel dichoso día
Que duro una eternidad...*

Otra Alabanza.

*Estas dignas alabanzas
A ti señora te dan
Que alegre te la canten
Todo el mundo en geral*

*Señor mio jesucristo
Que estais en ese madero
Atado de pies y manos
Hay de mi dios que te ofendi...*

Oración.

*Estando pedro balsero
Dentro del agua salada
Vino el demonio y le dijo
Que parte teneis en el agua*

*Mi alma no te puedo dar
Porque mi alma no es mía
La alma es de jesucristo
Y el corrazón de María...*

Par contre, plus intéressante est la deuxième partie de la nuit, après le départ des « récitants » et la distribution générale du *caldo de cabeza*, bouillon de tête d'agneau fortement épicé d'*aji* et de *wakatay*, immanquablement servi à cette occasion « pour donner des forces ». Il n'y a plus que quatre ou cinq hommes autour du cercueil qui vient d'être fermé. Ils bavardent à voix basse, chantonnent, boivent ferme et mâchent sans arrêt des feuilles de *coca*. Au fur et à mesure que passent les heures et sous les effets de la *coca*, ils deviennent de

plus en plus anxieux et mentalement excités, car c'est le moment redouté où le défunt — ou plutôt son âme — pourrait se manifester par des coups plus ou moins violents frappés contre les parois du cercueil, au cas où il n'aurait pas pu confesser ses péchés ou s'il avait dissimulé des fautes graves en confession. Les explications fournies par les Indiens à ce sujet sont assez confuses, mais nous pensons que l'interprétation suivante est la bonne : l'âme du mort, qui doit entreprendre un long et dangereux voyage, ne doit pas quitter le corps avant cinq jours, c'est-à-dire avant la cérémonie de la *lava*. Si l'âme tente de s'échapper du cercueil vers la fin d'une *mala noche*, au moment où les veilleurs seraient endormis, il faut tenter de l'en empêcher à tout prix en mettant des pierres ou en s'asseyant sur le couvercle du *cajón*. Si elle s'en allait ainsi en état de péché, elle serait « perdue » et pourrait revenir de temps en temps sous des formes monstrueuses, apportant maladies et fléaux à la famille et à la communauté.

Enfin, pour occuper ces longues heures de veille et lutter contre le sommeil, les hommes jouent parfois à certains jeux de hasard très simples, qui consistent à jeter sur une surface délimitée et plane du sol de la *choza*, un dé de bois ordinaire ou, à défaut, des pièces de monnaies en cuivre préalablement marquées sur une face. Ces jeux ne portent aucun nom spécial, mais ils ressemblent à celui des *tejos* très connu parmi la population de Cajamarca. Ces jeux de hasard pratiqués durant le *velorio* sont intéressants à signaler car ils peuvent être rapprochés du jeu rituel de la *taba* ou du *guayru* (dont ils sont peut-être des restes) en usage chez diverses populations du Pérou, de l'Équateur ¹ et de l'Argentine et que nous avons vu pratiquer encore en 1937 à Santiago del Estero, dans le Nord-Ouest argentin. Les Indiens de Cajamarca n'ont pu fournir cependant aucun renseignement au sujet de ces jeux qu'ils considèrent actuellement comme un simple passe-temps.

L'enterrement. — A la première heure du jour, hommes et femmes affluent à la *choza* du défunt. Avant de sortir le cercueil, un récitant fait une longue *alavanza*, puis le cortège se forme pour se rendre au cimetière où la cérémonie, très simple, est rapidement terminée. Une fois le cercueil introduit dans la fosse, un proche parent, un *compadre* ou l'*alvacía* jette un objet d'usage courant auquel le défunt était particulièrement attaché (cet objet est parfois introduit auparavant dans le cercueil), puis chacun jette une poignée de terre pendant que l'on dit un *alavado*.

Assistant un jour à cette cérémonie, dans un petit cimetière de la *quebrada* d'Otuzko, non fûmes surpris de remarquer que l'objet personnel avait été remplacé par un cochon d'Inde fraîchement tué. Interrogés à ce sujet, divers infor-

1. En ce qui concerne ces jeux rituels et, d'une façon générale, les rites funéraires des Indiens de l'Équateur qui présentent de nombreuses similitudes avec ceux de Cajamarca, consulter P. RIVET, *Coutumes funéraires des Indiens de l'Équateur*, In : Congrès international de l'histoire des religions, Paris, 1926, Section II, p. 376-412.

mateurs affirmèrent que cette coutume se pratiquait encore couramment dans les régions éloignées de Cajamarca, spécialement dans la *jalka*, mais que dans les temps anciens c'était le chien du mort qui était sacrifié plus généralement au bord de la tombe. Et, en effet, la croyance selon laquelle le chien, ou à défaut, un cochon d'Inde, peut apporter une aide précieuse à l'âme du défunt pendant son voyage dans l'Au-delà est encore assez répandue dans la région ¹.

La lava. — Le cinquième jour après la mort, parents et amis se retrouvent à la maison du défunt pour la cérémonie de la *lava*, appelée aussi plus communément *el cinco*. Chacun emporte une partie des vêtements, objets personnels et petits meubles du mort et se dirige vers la rivière voisine ou, lorsque la *choza* n'est pas trop éloignée, vers le ruisseau d'eau chaude de Baños del Inka (Pl. XV, fig. b) où tout sera lavé à grande eau. Une petite croix de bois, de quelques centimètres de haut seulement, marquera l'emplacement de la *lava* au bord de la rivière. Après ce lavage rituel, si les enfants sont grands, les vêtements sont aussitôt partagés par les soins de l'*alvacia* et les assistants reprennent le chemin de la maison, tout anxieux de venir se rendre compte du passage de l'esprit du mort par ce que l'on peut appeler la « preuve des cendres ». En effet, au moment où tous ont quitté la maison avec les vêtements et les effets du disparu pour se rendre à la *lava*, on a disposé quelques plats de nourriture au centre de la pièce, prenant soin de ne laisser aucun animal à l'intérieur, et on a répandu devant la porte fermée une fine couche de cendres tamisées. Pendant la *lava*, l'âme du mort, avant d'entreprendre son voyage définitif, doit venir à la *choza* pour « retrouver son chemin » (*a recoger sus pasos* sont les termes employés pour expliquer ce retour attendu de l'âme). Et comme de ce passage à la maison dépend le repos éternel du défunt et la tranquillité future de la famille et de tout le groupe, chacun croit discerner sur la couche de cendres des traces de pieds et des prélèvements dans les plats de nourriture.

Le cabo año. — L'anniversaire de la mort du défunt (*cabo año* peut se traduire par « fin de l'année », ou plus exactement par l'expression populaire « bout de l'an ») est marqué par un curieux réenterrement fictif, par le partage définitif des biens et par un bal qui mettra fin au deuil officiel de la famille.

Au deuxième jour du *cabo año* (le premier ayant été marqué par une messe célébrée dans une église de Cajamarca et un repas à la maison du défunt), les membres de la famille construisent un petit cercueil de 30 à 50 cm. de long,

1. Nous avons découvert dans les tombeaux préhispaniques de la région de Cajamarca, les squelettes de plusieurs chiens domestiques qui avaient été enterrés avec leur maître. D'autre part, un monument funéraire anthropomorphe de la vallée de Luya, Amazonas, contenait également un chien momifié.

Les rites funéraires actuels de la *sierra* péruvienne ont été jusqu'ici fort peu étudiés et il est possible que l'on trouve d'autres renseignements relatifs au sacrifice du chien et à son rôle après la mort.

soit en bois, soit simplement en grosses feuilles rigides de *penca*, que l'on appelle l'*interino del difunto*, l'intérimaire du défunt. Ce petit cercueil est transporté par l'*alvacía* ou un *compadre* jusqu'à l'un des angles du terrain ayant appartenu au mort, où il est enterré pendant que les femmes gémissent et poussent des cris de douleurs. Il n'y a aucune cérémonie spéciale, mais toute l'assistance récite un *bendito* très court, remplaçant une *alavanza* : « *Labado sea santísimo Sacramento del altar y María concebida sin pecado original. Amen !* ».

Au cours de cette même journée, l'*alvacía*, accompagné par un représentant officiel (le *teniente-gobernador*, par exemple, ou un notaire de Cajamarca) qui doit légaliser le testament, procédera au partage définitif des biens. Il donnera éventuellement un compte rendu de sa gestion et signera l'acte de partage établi par le représentant officiel.

Le bal qui mettra fin au *cabo año* et réunira seulement les parents, les amis intimes et les plus proches voisins, est donné pour « faire tomber le deuil » (*para hacer botar el luto*). Si la veuve était très attachée au défunt, elle pourra volontairement conserver plus longtemps sa *bayeta* de laine noire qu'elle porte depuis un an en signe de deuil et refuser de se marier pendant deux ou trois ans ¹. Dans ce cas, elle n'acceptera de danser qu'avec un *compadre*. De toute façon, c'est la veuve qui ouvre le bal de *cabo año* et qui danse la première *cachua* pour laquelle son cavalier devra lui remettre obligatoirement une petite somme d'argent (de trois à cinq *soles*) pour avoir eu l'honneur de faire « quitter le deuil à la veuve ».

1. Les veuves qui se trouvent posséder, du fait de la mort de leur conjoint, une parcelle de terrain et quelques animaux, ou qui ont des enfants en âge de travailler — ce qui représente aussi un capital — trouvent facilement un nouveau mari. Souvent, du reste, des amours clandestines sont entretenues bien avant le *cabo año*.



Fête patronale à Cajamarca : a) danse du fouet ;
b) chef des danseurs *chunchos* ; c) *negro* ; d) orchestre de flûtes et de tambours.



b



c

Fête patronale à Cajamarca : a) sonneur de *clarín*;
b, c, d) danse des *chunchos*; e) *clarinero* et offrande de *chicha*.



Fête de la Nativité à Baños del Inka.
Procession de la Virgen de las Mercedes.



Fête de la Nativité à Baños del Inka.
Danses des *chunchos* et *negros*.



a) Cortège funèbre passant dans une rue de Cajamarca.
b) Lavage rituel des vêtements du mort à Baños del Inka.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Promotion. — Nous sommes heureux de faire connaître à nos sociétaires que notre dévoué Président, le Marquis de Créqui-Montfort de Courtivron, vient d'être promu au grade de Commandeur dans l'Ordre national de la Légion d'honneur, au titre d'ancien combattant de la guerre 1914-1918.

Le Secrétaire Général.

Les Nahuas du Sud de la Huasteca et l'ancienne extension méridionale des Huastèques. — Si l'on cherche à formuler une hypothèse sur l'ancienneté relative d'installation des cinq groupes indigènes qui peuplent actuellement la Huasteca, on obtient le tableau suivant, dans lequel subsistent de graves incertitudes :

- 1^o Huastèques,
- 2^o Totonaques et Tepehuas (Installés probablement à la même époque),
- 3^o Otomis et Nahuas (?) (Ordre d'ancienneté relative douteux).

Totonaques, Tepehuas et Otomis sont restés en position marginale, et, bien que leur civilisation ait nombre d'éléments communs avec celle de la Huasteca, les traces de contact direct entre eux et les Huastèques ne sont pas bien évidentes. Il n'y a pas chez eux de survivances de la toponymie huastèque et leur vocabulaire ne possède guère de mots empruntés à la langue huastèque ¹. Le pays totonaque, dans sa grande majorité au moins, montre une archéologie différente de celle de la Huasteca. Les régions otomi et tepehua du Sud de la Huasteca sont pratiquement inconnues au point de vue archéologique, et il n'est pas impossible qu'elles se rattachent au Totonacapan plutôt qu'à la zone septentrionale voisine.

Au contraire, les Nahuas occupent une partie considérable de la Huasteca pro-

1. Nous tenons à remercier ici le Département d'Anthropologie de l'État de Veracruz pour nous avoir confirmé que, jusque dans la partie centrale de cet État, le mot « huilil » (wilil) était employé pour désigner les plateaux de vannerie qu'on suspend à l'intérieur des maisons. Bien que ce mot soit typiquement huastèque, sa présence n'est pas vraiment concluante, car il semble exister dans une aire assez large, à l'état de « huastéquisme » intégré dans la langue espagnole régionale. Jusqu'à plus ample informé, nous devons donc réserver la possibilité que sa diffusion se soit effectuée à l'époque coloniale.

prement dite, et il y a de nombreuses raisons de penser que leurs contacts avec les Huastèques ont dû être étroits et prolongés. Nous avons déjà dit qu'au xvi^e siècle la langue Nahuatl avait à peu près atteint ses limites actuelles en Huasteca, mais que ces limites devaient alors inclure des îlots linguistiques huastèques en voie de disparition. Il subsiste aujourd'hui des toponymes huastèques en zone nahua et il y en avait davantage au xvi^e siècle. D'ailleurs les noms nahuas de certaines villes du Sud de la Huasteca sont très probablement traduits du Huastèque. Le dialecte Nahuatl de la région contient un bon nombre de mots empruntés au Huastèque, surtout dans le domaine des choses de la nature. L'ethnologie des Nahuas en question montre une foule de traits communs avec l'ethnologie huastèque, et ceci va, dans certaines zones, jusqu'à une identité presque totale. Les sculptures de Castillo de Teayo montrent que la pénétration des Nahuas dans la région de Tuxpan avait déjà commencé à la fin de l'époque toltèque. Cependant, la zone nahua du Sud de la Huasteca fournit en général des sculptures de style huastèque, et les types ordinaires de la statuaire aztèque (comme Centeotl, Xochipilli et Tlaloc) y semblent rares ou absents en dehors de Teayo; à Teayo même la céramique est plutôt huastèque.

Tout ceci amène à penser que les Nahuas établis dans le Sud de la Huasteca doivent être, en grande partie, des Huastèques nahuatlisés, ainsi que le suggèrent, par ailleurs, les études anthropologiques poursuivies actuellement par M^{me} Johanna Faulhaber, et dont elle-même vient de nous communiquer quelques conclusions. Dans les derniers siècles de l'époque précolombienne, un élément nahua conquérant, mais relativement peu nombreux, se superposa sans doute à l'ancienne population indigène de la région, réussissant à lui imposer sa langue, mais non sa culture. Il est probable que les documents aztèques du xvi^e siècle désignaient sous le nom de *Cuextecatl* tous les habitants du *Cuextlan*, c'est-à-dire de la Huasteca, sans faire de distinction entre ceux qui étaient encore vraiment Huastèques et ceux des zones où dominait déjà la langue Nahuatl.

Si les Huastèques et leurs voisins Nahuas ont entre eux une unité culturelle fondamentale, il en résulte qu'ils ont avantage à être étudiés conjointement. On y gagne de pouvoir faire une enquête plus complète, car certains éléments de civilisation, qui naguère étaient répartis également entre les deux groupes, se sont finalement mieux conservés soit d'un côté, soit de l'autre : cas des danses dans l'État de San Luis Potosí. Par ailleurs, on évite ainsi que les données recueillies sur les Huastèques restent isolées : le bloc Huastèque-Nahuatl arrive en contact avec les Totonèques, Tepehuas et Otomis, sur lesquels on possède des données comparatives. On obtient enfin une perspective bien meilleure pour l'étude et la compréhension des problèmes huastèques en général.

Nous avons vu que les Huastèques étaient répartis sur une longue bande discontinue, s'étendant depuis les limites Nord-Est de l'État de Querétaro jusqu'au voisinage de Tamiagua. Leur territoire se fractionne en trois parties séparées, qui ont assez peu de contact entre elles, et qui présentent certaines différences dialectales et ethnologiques. Ces différences, qu'il est difficile d'expliquer quand on n'étudie que les Huastèques, prennent toute leur valeur à la lumière des faits observés chez les Nahuas voisins. Ces Nahuas, dont le territoire est très étendu, se répartissent entre plusieurs sous-régions ethnologiques, lesquelles coïncident ou non avec des zones dialectales (dialectes en *t* ou en *tl*). Or il arrive qu'une même sous-région ethnologique réunisse des Huastèques avec les Nahuas de leur voisinage. C'est ainsi que l'unité culturelle des deux peuples est frappante dans l'état de San Luis Potosí.

Les Huastèques de Tantoyuca semblent présenter des relations plus complexes, d'un côté avec les Nahuas de Huejutla et de l'autre avec ceux de Huautla-Chicon-tepec. Enfin les villages Huastèques et Nahuas qui entourent la Sierra Otontepec paraissent avoir en commun nombre de traditions, avec peut-être quelques traits qui évoquent lointainement les Totónaques de Papantla.

Les sous-régions ethnologiques, qui apparaissent isolées chez les Huastèques, entrent en contact les unes avec les autres quand on les considère dans leur ensemble. Il devient ainsi plus facile de les étudier avec fruit. On peut même envisager la possibilité d'expliquer leurs origines, soit par la répartition des anciens groupes huastèques avant la nahuatlisation, soit par l'action des diverses bandes d'envahisseurs Toltèques ou Aztèques, soit par d'autres hypothèses.

Enfin il est à peine besoin de souligner l'intérêt général que peut avoir cette étude pour une meilleure connaissance des phénomènes de nahuatlisation et de superposition de populations, phénomènes qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire du Yucatan, du Guatemala et de toute l'Amérique moyenne.

Telles sont les raisons pour lesquelles nous estimons qu'on ne peut porter de conclusions valables sur les problèmes huastèques sans avoir recueilli au préalable un minimum de données comparatives chez les Nahuas du Sud de la Huasteca.

Guy STRESSER-PEAN.

Découvertes archéologiques aux Iles Galapagos. — M. Thor Heyerdahl, que sa traversée du Pacifique en radeau a rendu mondialement célèbre, vient de se distinguer à nouveau par une découverte qui constitue une importante contribution à l'archéologie du Nouveau Monde. En 1952, le Dr Junius Bird, du Muséum d'histoire naturelle de New York, m'avait montré, ainsi qu'à d'autres collègues, une photographie, prise aux Iles Galapagos, représentant une statue en pierre de grande taille, dont le style rappelait vaguement celui des statues de San Agustín. Ayant eu l'occasion de signaler à M. Heyerdahl l'existence de cette statue, celui-ci, avec l'esprit de décision qui le caractérise, n'hésita pas à entreprendre une expédition archéologique aux Galapagos pour y chercher les traces d'un établissement humain antérieur à la découverte de l'archipel par les Espagnols.

M. Thor Heyerdahl arriva donc aux Galapagos le 10 janvier 1953, en compagnie de M. Arne Skjolsvold, archéologue de l'Université d'Oslo, et d'un autre archéologue, M. Erik K. Reed, de Santa Fé (U. S. A.). La statue qui avait été à l'origine de l'expédition se révéla être une sculpture des plus modernes, taillée par un colon qui avait accentué les traits humains que le hasard avait imprimés à un rocher. Par contre, M. Heyerdahl et ses compagnons firent une ample moisson de tessons de poterie qui prouvent que cet archipel, situé à quelque 600 milles de la côte équatorienne, avait été sans doute visité par les Indiens de l'Amérique du Sud à une date fort ancienne. Ces poteries furent recueillies à James Bay et dans deux vallées de l'Ile de Santiago. Une autre série de tessons provient de l'Ile de Floreana, d'un site appelé Black Beach. Les travaux de l'expédition prirent fin le 22 mars 1953.

Lors de son passage à New York, M. Thor Heyerdahl a eu l'obligeance de montrer ces tessons à un groupe d'ethnologues dont je faisais partie. Les tessons sont pour la plupart sans décoration, à l'exception de quelques pièces portant des batraciens en relief. A première vue, certaines d'entre elles suggèrent des liens avec le Chimu et avec la poterie de la côte de l'Équateur. Les collections ne comportent aucun

objet en pierre, à l'exception de morceaux de silex. Les dimensions des tessons rendront l'étude comparative de ce matériel assez malaisée, mais il sera probablement possible d'arriver à des rapprochements qui permettront de les dater, en les rattachant aux cultures équatoriennes dont la séquence est connue. C'est donc avec impatience que nous attendons la publication de ces résultats, dont seul jusqu'ici le *New York Times* du 3 avril 1953 a parlé avec quelque détail.

A propos de cette découverte, il convient de rappeler qu'il y a vingt ans déjà, le Dr Paul Rivet, se fondant sur un passage de l'historien Velasco, se montrait convaincu de l'existence de vestiges préhistoriques dans l'archipel des Galapagos et exprimait le vœu que des fouilles archéologiques y fussent entreprises le plus tôt possible.

Alfred MÉTRAUX.

Une expérience indigéniste en Guyane Française — La Loi du 16 mars 1946, érigeant en département français les vieilles colonies, Martinique, Guadeloupe, Guyane et Réunion, n'a pas transformé pour autant en citoyens comparables à ceux du Lot ou de la Seine les six mille habitants dispersés dans l'arrondissement de l'Inini.

L'obstacle le plus important était la diversité ethnique de cette population : quelque mille Indiens, représentant trois groupes linguistiques et six tribus, ainsi qu'un millier de Noirs réfugiés ont prouvé par leur comportement depuis plusieurs générations l'impossibilité pour eux de se fondre dans le reste de la population créole.

L'expérience a prouvé qu'une politique imprudente et forcée d'assimilation n'aboutissait qu'à l'affaiblissement et à l'extinction rapide des minorités. Pour prévenir cette disparition, l'Administration préfectorale s'est préoccupée de les préserver au moyen d'un Service comparable à ceux qui existent dans la plupart des pays d'Amérique où une minorité indienne ne s'est pas intégrée à la masse de la population.

Dès 1949, deux ethnologues furent chargés d'étudier les mesures à prendre. Les premières années furent employées à la recherche des problèmes posés, à l'étude de l'organisation d'un Service, compte tenu de la dispersion des populations sur tout le territoire de la Guyane, et en fonction des possibilités locales.

Enfin, après bien des tâtonnements, des erreurs, des expériences heureuses et malheureuses, le Service des Populations Africaines et Indiennes, sous sa forme actuelle, fut créé par Arrêté préfectoral en novembre 1952.

Il englobe les Indiens aborigènes (Caraïbes : Kalina et Oayana — Arawak : Aroak et Palikur — Tupi : Emerillons et Oyampi) et les Noirs réfugiés, descendants d'esclaves fugitifs au XVIII^e siècle (Boni, Djuka, Saramacca et Paramacca), qui ont reconstitué des tribus d'après un système africain.

Le siège du Service se trouve à Saint-Laurent du Maroni, au centre de la région la plus peuplée en Indiens et en Noirs de tribu. Son but est d'étudier tout d'abord, avec les méthodes d'investigation moderne, le niveau de vie matériel et culturel ; ensuite, à la lumière de ces données d'ordre sociologique, d'essayer d'apporter une solution aux problèmes de contact que posent ces populations au sein d'un Département français, une amélioration des conditions de vie, et dans certains cas, mais avec la plus grande prudence, d'intégrer certains groupes dans la vie économique du département, tout en restant dans le cadre des activités traditionnelles.

Pratiquement, l'étude a porté en premier lieu sur l'organisation familiale et

sociale, base solide des différents groupes. Le nombre restreint des ressortissants du Service a permis de les connaître tous vite et personnellement. Des tableaux généalogiques ont été dressés, des fiches individuelles établies.

Une des grandes préoccupations du Service a été de supprimer pour l'Indien ou le Noir la sensation de l'anonymat administratif en face duquel il est totalement désarmé : les différents bureaux et papiers qu'il faut affronter pour la moindre visite médicale, par exemple, les rebutaient bien davantage que la visite elle-même, à laquelle ils auraient recouru spontanément. Ils ne profitaient pour ainsi dire jamais des avantages d'ordre médical ou social qui étaient mis à leur disposition comme à celle de tous les autres guyanais.

Le dispensaire installé par le Service a essayé de remédier à cet inconvénient : d'abord, Indiens et Noirs viennent y demander sans formalité aucune, les premiers soins : pansements, cachets, potions leur sont distribués. Ils sont ensuite, si besoin est, dirigés sur l'hôpital et la consultation médicale normale. Mais toutes les formalités leur sont évitées, les ordonnances sont rassemblées et exécutées par les soins du Service. Lorsqu'un traitement doit être entrepris, l'Indien ou le Noir s'installe pour quelques jours au dispensaire et les prescriptions lui sont administrées par l'infirmière du Service. L'hospitalisation n'est effective que dans les cas graves, en chirurgie plus particulièrement.

C'est par une évolution naturelle, et non à la suite d'une décision administrative que les locaux du Service sont devenus une sorte de maison de passage, aussi bien pour les malades et leurs familles que pour les bien-portants en déplacement temporaire et les jeunes gens isolés qui travaillent à Saint-Laurent dans les diverses entreprises (Travaux Publics, Exploitation forestière, canotiers, etc.).

Ils ont tous spontanément et progressivement abandonné les chambres sordides mises naguère à leur disposition ou louées par les commerçants chinois, les libérés ou les créoles.

Le Service est de plus continuellement sollicité pour arbitrer les différends entre familles, villages, et les conflits qui les opposent au reste de la population ou à l'Administration. Jusqu'à maintenant, aucune législation particulière ne s'adressait à eux. Une des tâches du Service consiste, à la lumière des expériences qui ont été faites, à établir pour les Indiens et pour les Noirs de tribu une sorte de droit coutumier comme il en existe ailleurs. Ce travail est en cours actuellement.

De très nombreuses tournées sont effectuées dans tous les villages, afin d'approcher de plus près les communautés étudiées, de vivre davantage à leur contact pour pouvoir efficacement les servir.

Sur le plan médical, les distributions systématiques d'anti-paludiques de synthèse, de vermifuges, de reconstituants, vitamines, calcium, constituent un solide travail préventif dont les résultats sont extrêmement encourageants.

Mais cette action médico-sociale ne suffit pas : il importe autant de préserver la culture morale et spirituelle de ces populations qui est pour elles un facteur de conservation aussi essentiel.

Il faut donc essayer de leur rendre le sentiment de la valeur de leur culture, trop souvent perdu au contact de la civilisation européenne. Les recherches ethnographiques poursuivies se sont révélées un bon moyen d'action : les récits des anciens voyageurs, les études sur des populations voisines, les anciennes collections, ne les laissent jamais sans réaction ; ce sont exclamations, rires, lorsqu'on reconnaît un objet, un motif décoratif, la photo d'un parent ou d'un ami ; explications devant la représentation d'une institution disparue, mais dont les vieux

gardent le souvenir. Et cela a donné naissance à de longues soirées, où étonnés et fiers de l'intérêt qu'on leur porte, mais confiants, Indiens et Bonis parlaient du temps passé.

Depuis un an environ, nous assistons à une véritable renaissance de l'artisanat indigène, et en particulier chez les Kaliña.

L'art de la poterie n'était plus pratiqué que par quelques vieilles femmes, car l'aluminium et l'émail ont fait de rapides conquêtes, et seules quelques terrines, carafes, *sapera*, bols à boire le *cachiri*, subsistaient encore. Elles écoulaient quelques-uns de ces produits abâtardis de leur art sur le marché local en y ajoutant des « vases à fleurs » très demandés. Le décor avait presque totalement disparu, ou avait été remplacé par des motifs grossiers, maladroits, sans art et sans grâce.

Petit à petit sont apparus ici et là des objets d'une diversité insoupçonnée, de valeur inégale souvent, mais faisant la preuve d'un effort certain, et dont quelques-uns étaient particulièrement heureux dans l'inattendu de la forme ou la finesse du décor : la collection rapportée cette année au Musée de l'Homme contient des pièces dénotant un retour à une tradition qui semblait perdue.

Mais il ne s'agit pourtant pas de vouloir ramener Indiens et Noirs à un hypothétique et artificiel état de nature. Une évolution s'est produite, il est impossible de revenir en arrière, et il faut en tenir compte : des besoins nouveaux se sont créés, et quelques-uns marquent de véritables progrès dans la vie indienne, tels que l'acquisition d'outillage ou d'aliments qui complètent heureusement une nourriture traditionnelle souvent insuffisante.

Le Service se doit d'essayer de permettre aux Indiens de subvenir eux-mêmes et dans les meilleures conditions possibles à ces nouveaux besoins, sans abandonner les traditions, qui sont la meilleure base possible à toute évolution. Il faut donc leur fournir du travail.

La main-d'œuvre en Guyane est rare, les Indiens représentent avec les Noirs de tribu une minorité non négligeable et parfaitement utilisable avec un rendement qui peut paraître surprenant, mais à condition de s'en tenir à un certain nombre de principes établis à la suite d'expériences diverses, faute de quoi l'on s'expose à de graves déconvenues.

La méthode consiste à rechercher quels sont les travaux que l'Indien ou le Noir peuvent effectuer en restant dans leur cadre naturel et social : travail forestier, chasse, pêche, culture, canotage, et à les placer dans les meilleures conditions de travail, c'est-à-dire à constituer des équipes homogènes, avec des contremaîtres indigènes.

Les expériences tentées dans ce domaine se sont révélées dans l'ensemble satisfaisantes : établissement, ouverture et rectification de tracés sur la Route nationale, transports par canots de vivres, de matériel et de carburant, abattage de bois et préparation de grumes, pêche et chasse coopératives en vue de ravitailler les centres, plantations de cocotiers et de caféiers, récolte de gomme de balata. Tous ces travaux, saisonniers pour la plupart, ne bouleversent pas la vie traditionnelle, culture des *abatis*, petit artisanat à l'échelon familial.

Peu à peu, Indiens et Africains prendront ainsi en tant que tels, une place, modeste il est vrai, mais réelle, dans la vie et dans l'économie du pays, au lieu de se perdre dans la masse des autres travailleurs, où ils se sont toujours révélés des éléments d'une médiocrité décourageante.

Enfin, l'action du Service serait incomplète si celui-ci ne se préoccupait pas de préparer l'évolution future de ces populations par des moyens éducatifs. Une expérience

est en cours d'organisation pour les Kaliña et les Arawak du Bas-Maroni : un centre groupera une école pour les enfants et un enseignement pratique et artisanal pour les adultes, en vue de rechercher, avec leur collaboration, quels éléments de notre civilisation peuvent être pour eux, dans les conditions et le milieu naturel où ils sont appelés à vivre, des facteurs réels et constructifs d'évolution.

S. et G. CHARPENTIER.

Le « Centro indigenista » de San Cristobal de Las Casas, Chiapas, Mexique.

— L'« Instituto Nacional Indigenista » de Mexico, dirigé avec l'autorité que l'on sait par l'éminent savant Alfonso Caso, réalise actuellement une expérience du plus haut intérêt : la création de centres « indigenistas », destinés à améliorer les conditions de vie de l'Indien mexicain, dans tous les domaines, à aider l'Indien à tirer parti des ressources de son sol, à s'intégrer dans la vie nationale, sans pour cela, autant que faire se peut, renoncer à ses coutumes, à son costume, au cadre même de son existence. Un de ces centres va être créé incessamment chez les Chinantèques et les Mazatèques de la zone du Papaloapan (État d'Oaxaca), un autre fonctionne déjà chez les Tarahumara (Chihuahua) ; celui de San Cristobal de las Casas est en pleine activité depuis deux ans et demi.

Ces centres sont des organismes permanents (contrairement aux Missions culturelles qui ne résidaient dans chaque région que quelques mois) et chacun d'eux est situé ou sera situé au cœur même de la région indigène qu'il se propose d'aider. Ces deux principes sont essentiels : il faut que l'action exercée par le centre soit durable, sinon elle se trouve effacée en peu de temps ; il ne faut pas soustraire l'Indien à son milieu ; s'il est amené à la ville, il y a bien des chances pour qu'il y reste et ce qu'il a appris ne profite pas, dans ce cas, aux gens de son village. Ce sont les ethnologues, ingénieurs, médecins qui vont à lui.

L'action du centre s'exerce dans tous les domaines : éducatif, sanitaire, agricole, économique : l'I. N. I. estime qu'il est vain de vouloir relever le niveau de vie de l'Indien en agissant sur un seul de ces plans. Il faut une action d'ensemble pour atteindre à un résultat positif.

Les relations entre le centre et l'indigène sont basées sur le principe de la coopération : en aucun cas, il ne s'agit de « donner » une école, un terrain de jeu, une coopérative. L'effort doit être fait en même temps par les deux parties : par exemple, le centre fournit à un village les matériaux nécessaires pour faire une école, ce sont les habitants qui la construisent.

Le centre de San Cristobal de las Casas, que nous avons eu la possibilité de visiter à loisir récemment, grâce à l'amabilité de son directeur actuel, l'ethnologue mexicain le professeur Pozas, étend son activité sur les villages Tzotzil (Chamula, Zinacantan et tous les hameaux qui s'y rattachent) et Tzeltal (Cancuc, Oxchuc, Tenejapa, Chanal, etc...), c'est-à-dire sur une population de 100.000 habitants.

Chaque fois que cela est possible, le centre ouvre des routes, « routes de pénétration », qui permettent de relier l'organisme central aux villages qui s'y rattachent. Ainsi tous les villages Tzotzil ont déjà des chemins carrossables qui les unissent à San Cristobal de las Casas. La route traversant la région tzeltal va être faite incessamment.

Chaque village possède son école. L'instituteur est toujours un Indien, bilingue. Il n'est pas seulement un maître d'école, il est ce que nos amis mexicains appellent un « promotor » qui s'intéresse à la vie des adultes aussi bien qu'à celle des enfants,

qui donne des conseils, engage les gens de son village à entreprendre tel ou tel travail, à apprendre tel ou tel métier, etc... Le premier enseignement se fait dans la langue indigène : l'enfant apprend à lire et à écrire en tzeltal ou en tzotzil (qui est la seule langue qu'il connaisse) pour passer ensuite à l'étude de la langue nationale, l'espagnol. Ce procédé, qui paraît à première vue fort long, est, dans la pratique, bien préférable à celui qui consiste à apprendre à lire et à écrire immédiatement en espagnol à un enfant qui ignore tout de cette langue lorsqu'il passe pour la première fois le seuil de sa classe et qui, dans son milieu familial, ne l'entend jamais utiliser. Toutes les écoles possèdent des livres de textes en langue indigène contenant des images, de petits contes, se rapportant à la vie et aux coutumes de la région. Nous avons pu constater à quel point les résultats de cet enseignement sont encourageants. A côté de l'école existe un terrain de sport. On plante, à proximité de l'école, des arbres fruitiers, à l'usage des enfants.

L'effort réalisé sur le plan sanitaire est également considérable. Tous les villages possèdent soit un dispensaire, soit une clinique. La clinique de Chamula comprend une salle d'attente, une salle de consultation, une salle d'opérations, trois chambres de malades. Elle est dirigée par le Dr Robles, aidé d'une infirmière métisse, de deux infirmiers chamula bilingues, et d'une jeune fille indienne qui ne parle que tzotzil. Le problème principal est celui de la typhoïde et des maladies parasitaires causées par l'eau. Déjà, l'immense majorité de la population est vaccinée. Le centre crée en maints endroits des points d'eau potable. Nous avons vu sur le chemin de San Cristobal à Chamula une « caja de agua » : fontaine, sous abri, d'eau ayant passé sur un filtre de gravier. Sans cesse, le Dr Robles fait la tournée de tous les hameaux de sa « circonscription ». A Chamula même, les Indiens viennent de plus en plus, spontanément, à la consultation et les chambres de malades sont souvent occupées. Les guérisseurs et sorciers ne font, pour le moment, pas d'opposition ouverte à la médecine officielle. Certains demandent même au Dr Robles de bien vouloir aller visiter quelques-uns de leurs malades (sans doute en désespoir de cause !). Un « curandero » a exprimé le désir d'apprendre à soigner suivant les méthodes modernes.

Nous sommes arrivés dans cette région à la fin du mois d'août, époque critique pour les Indiens : la récolte de maïs de l'année précédente est déjà consommée, alors que le maïs sur pied n'est pas encore mûr. L'Indien doit donc acheter le maïs et il est obligé de le payer très cher aux commerçants de la ville. Nous avons pu voir, à cette occasion, à quel point l'action du centre est efficace : le professeur Pozas a pu vendre du maïs aux Indiens à 2 piastres 40 les cinq litres alors qu'il était vendu 4 ou 5 piastres en ville.

Des coopératives créées par le centre existent dans presque tous les villages ; elles débutent avec une somme donnée pour une moitié par le centre, pour l'autre moitié par les habitants du village. A Chanal, par exemple, les cinq cents familles ont adhéré ; commencée avec une somme de 6.000 piastres, la coopérative de Chanal possède aujourd'hui 15.000 piastres. Ces coopératives sont toujours dirigées par un Indien formé au centre, à San Cristobal, souvent aidé par un habitant du village. Elles vendent, moins cher que dans les boutiques de San Cristobal, du maïs, des piments, des haricots noirs, du pétrole, des bougies, du sucre, du savon, etc...

Le centre même, installé à San Cristobal, se compose de bureaux, de logements pour les fonctionnaires du centre et pour les habitants des villages en visite, et de nombreux ateliers. Tous les mois, les « promoteurs » viennent passer au centre de courtes périodes d'entraînement ; ils suivent des cours de perfectionnement, discutent entre eux et avec les professeurs des résultats obtenus, reçoivent des con-

seils et repartent chez eux. Le centre reçoit également des Indiens désireux d'apprendre une technique nouvelle ou un métier : fabrication des tuiles, menuiserie, couture, cordonnerie, aviculture, apiculture. L'apprentissage se fait le plus rapidement possible, puis l'Indien rentre dans son village, quitte à revenir plus tard pour des périodes de perfectionnement également très courtes : il faut éviter que l'Indien soit déraciné, qu'il s'installe à la ville : ce qu'il a appris au centre enrichit sa vie d'une technique nouvelle ou meilleure ; cela doit également contribuer à élever le niveau de vie de la communauté dont il fait partie.

Georgette SOUSTELLE.

« **Nouveaux villages** » **Mazatèques**. — Les travaux gigantesques entrepris au Mexique dans la région du rio Papaloapan vont transformer la vie d'une immense région qui embrasse une partie des États de Veracruz et d'Oaxaca, d'une superficie de 45.540 km². La « Presa Miguel Alemán » fournira à toute la « cuenca del Papaloapan » 200.000 kw. dans un an, 350.000 kw. en 1955. Cette région possède une population de 1.109.000 habitants : *Popoloca*, *Chocho*, Mixes, Zapotèques, Mixtèques, Mazatèques, Cuicatèques, *Nahua*.

La construction du barrage sur le Papaloapan comporte la construction d'un lac artificiel de 45.000 ha., sur un territoire occupé par une partie des Mazatèques, dont le chef-lieu était Soyaltepec. Les anciens villages ont donc été « déplacés » et de nouveaux villages construits à proximité du fleuve, sur des terrains plus fertiles et bien irrigués. Le déplacement, tout récent, s'est fait sous le contrôle et avec l'aide de l'« Instituto Nacional Indigenista », représenté par l'ethnologue mexicain le professeur Alfonso Villa Rojas. Nous avons visité plusieurs de ces villages : Las Margaritas, Corral de Piedra, El Capulin, Chichicazapa, Soyaltepec Nuevo, Paso Nacional. Chaque maison comporte un jardin potager et un verger. Autour du village s'étendent les « milpas », obtenues grâce au défrichement de la forêt. Tous les villages ont leur école, leur dispensaire dirigé par une assistante sociale. Il y a une Mission culturelle à Las Margaritas. Les Indiens, d'abord réticents, viennent maintenant s'installer spontanément dans les nouveaux villages où les conditions de vie sont infiniment meilleures que dans leur ancien habitat. La Commission du Papaloapan fournit des vivres pour une année. L'an prochain, les terrains autour des villages nouveaux auront déjà pu être cultivés.

G. S.

Une revue nouvelle : *Anthropological Papers of the University of Alaska*.

— Tous les américanistes, et particulièrement ceux qui s'intéressent à l'ethnologie de l'Amérique du Nord, se réjouiront de l'apparition d'une revue née en quelque sorte sur place et dont un des éditeurs est l'actif Wendell Oswalt, du Musée de l'Université d'Alaska.

Le premier numéro, paru en décembre 1952, nous informe que la revue publiera des articles originaux concernant l'anthropologie, au sens anglo-saxon du terme, arctique et subarctique. Ce fascicule comprend des articles très variés de J. L. Giddings (de Philadelphie), R. F. Heizer (de Berkeley), W. S. Laughlin (d'Eugène, Oregon) et W. Oswalt.

J. L. Giddings Jr., étudiant la structure sociale et les relations de parenté chez les Malemiut et les Unalik d'Alaska, montre qu'il n'y a pas plus d'unité chez les Eskimo sur le plan de la structure sociale qu'en ce qui concerne l'archéologie ou la culture matérielle.

L'article suivant, de R. F. Heizer, sur la culture matérielle des Koniag, complète heureusement les travaux de Birket Smith sur cette population par une description de la collection d'objets Koniag du Musée anthropologique de l'Université de Berkeley, Californie.

W. S. Laughlin aborde le problème des relations Aleut-Eskimo en tenant compte des facteurs anthropologiques, linguistiques et culturels. Il insiste sur la variabilité et les changements survenus à l'intérieur du cadre commun à deux groupes ethniques, modifications internes qui, d'après lui, minimisent le rôle des migrations et apports extérieurs.

Un important article de W. Oswalt termine l'ouvrage. Il contient une analyse poussée, très précise, du résultat des fouilles faites en 1951 dans un des plus grands kjökkenmoeding de l'Alaska, à Hooper Bay village, dans une région archéologiquement mal connue, située sur la côte de la mer de Bering entre les embouchures du Yukon et de la Kuskokwim, à la limite sud de la banquise d'hiver — frontière particulièrement intéressante du point de vue culturel. Ce travail fondamental comporte des tableaux de répartition et de nombreuses illustrations se rapportant aux diverses techniques : chasse de mer, chasse de terre, pêche, outils, techniques domestiques, transport, vêtement et parure, jeux, objets cérémoniels, etc... L'étude des cercles de croissance des arbres a permis de faire remonter à 1600 la date de la couche la plus ancienne atteinte par la campagne de fouilles de 1951. Les comparaisons avec les autres niveaux archéologiques sont étudiées fort soigneusement par l'auteur, qui considère ses objets de Hooper Bay village comme semblables à ceux récoltés au même endroit en 1878 par Nelson. Certains de ces objets sont identiques à ceux des Indiens Ingalik sans qu'on puisse dire s'il s'agit ou non d'emprunts. Hooper Bay rappelle aussi les cultures du Nord de l'Alaska.

Le premier numéro de la revue anthropologique de l'Université d'Alaska nous apprenait que cette publication paraîtrait à intervalles irréguliers : le second numéro ayant paru en mai 1953, c'est-à-dire seulement cinq mois après le premier, nous pouvons penser que ces intervalles ne seront pas trop longs. Ce second numéro tient d'ailleurs les promesses du premier : la qualité des articles y est la même. On y trouve des notes de Diamond Jenness sur le shaman, sur diverses croyances et sur les jeux d'enfants, notes qui n'avaient jamais été publiées depuis le séjour de l'auteur en 1913-1914 sur la côte de l'Alaska entre Point Barrow et la frontière canadienne.

Un court article de W. Oswalt est consacré aux lampes eskimo en forme de soucoupe (saucer-shaped lamp). Ces lampes de poterie (19 complètes et 32 fragments) font partie des collections du Musée de l'Université d'Alaska et proviennent soit de Hooper Bay, soit de tombes du Sud du Delta du Yukon, soit d'achats. Objets caractéristiques de la côte alaskaïenne de la mer de Béring, leur présence dans la région de Bristol Bay-Norton Sound semble être une survivance de leur expansion vers le sud.

Le même numéro publie un travail de V. E. Garfield consacré aux problèmes contemporains du folklore et une étude de la culture de Dorset par E. Harp jr. : celui-ci pense qu'il y eut peu d'échanges entre les Eskimo de Dorset et les Indiens Beothuk, l'explication des ressemblances entre ces deux groupes devant pour lui être recherchée dans l'Ancien Monde.

W. Irving a étudié le matériel lithique de sites eskimo de l'intérieur (Nunamiut des Endicott Mountains). La grande fréquence des burins et des lames différencient ces sites (Imaigenik et Tuluak) de ceux des autres groupes arctiques améri-

cains. Cette culture de tundra du nord de l'Alaska ne trouve de correspondances dans le domaine arctique qu'avec celle des Paleo-Eskimo de la côte ouest du Groenland (Meldgaard 1952), le Dorset de Pearyland (Knuth 1952) et surtout la culture de Denbigh (Giddings 1951). On peut maintenant concevoir une époque où l'importance des cultures de la tundra, relativement aux cultures de la côte, était plus grande qu'aujourd'hui, époque qui peut avoir été antérieure à celle de la chasse sur glace et de la raquette à neige.

Le contenu des deux premiers numéros des *Anthropological Papers of the University of Alaska* nous fait certes souhaiter longue vie à cette jeune publication, intéressante et abondamment illustrée.

Robert GESSAIN.

XXXI^e Session du Congrès international des Américanistes. — Ainsi qu'il en a été décidé à Londres l'année dernière, le prochain Congrès international des Américanistes se tiendra à São Paulo, Brésil, du 23 au 28 août 1954. Il sera placé sous le patronage de la Commission du quatrième centenaire de la fondation de la Ville. Voici quelles sont les différentes sections de travail prévues :

- Ethnologie américaine.
- Archéologie américaine.
- Histoire de la découverte de l'Amérique et de sa période coloniale.
- Anthropologie physique américaine.
- Linguistique américaine.
- Problèmes des modifications culturelles, notamment au Brésil.
- Études de la personnalité entre Indiens, surtout dans les tribus brésiliennes.
- Études afro-américaines et spécialement afro-brésiliennes.
- Origines des plantes utiles américaines.

Les cotisations s'élèvent à \$ 10 pour les membres actifs et \$ 5 pour les membres associés.

Le comité organisateur a pour président M. Herbet Baldus et pour 1^{er} secrétaire et trésorier M. Antonio Rubbo Müller auquel doivent être envoyées toutes demandes de renseignements et toutes communications. Adresse : Escola de Sociologia e Política, Largo de S. Francisco 19, São Paulo, Brésil.

R. d'H.

Chirurgie précolombienne. — La presse péruvienne fait connaître que deux chirurgiens très connus de Lima, les Drs Grana Reyes et Esteban Rocca, ont opéré le 22 septembre, avec plein succès, un Indien blessé à la tête dans une rixe. Ils ont pratiqué une trépanation à l'aide d'instruments en obsidienne trouvés dans une tombe à Paracas ; ces instruments, vieux probablement de 2.000 ans, étaient en parfait état. L'opération a duré 14 minutes. Les chirurgiens auraient en outre utilisé une méthode incasique pour lier les vaisseaux sanguins et arrêter l'hémorragie.

R. d'H.

Recensement de la Bolivie. — D'après le décret suprême du 19 septembre 1951 approuvant le recensement du 5 septembre 1950, la Bolivie compte 3.019.031 habitants, répartis comme suit :

zones urbaines.....	1.013.350 habitants,
zones rurales... ..	2.005.681 »

En 1900 le recensement avait donné (chiffres rectifiés) 1.696.400 habitants, ce qui représente le faible accroissement annuel moyen de 1,16 %. Cette situation provient, à en croire le Ministère bolivien des finances et de la statistique, des causes suivantes :

1. Hygiène insuffisante, énorme mortalité infantile, pratique d'avortement.
2. Pertes territoriales :

Depuis 1900, la Bolivie a cédé :

— au Pérou en 1902.....	250.000 km ²
— au Brésil en 1903.....	187.837
— à l'Argentine en 1925.....	10.378
— au Brésil en 1928.....	2.600
— au Paraguay en 1938.....	243.500

La population de l'ensemble de ces territoires pouvait être évaluée en 1900 à 70.1000 habitants.

3. Pertes subies pendant la guerre du Chaco, environ 30.000 morts dont 7.000 disparus.

4. Immigration insuffisante en présence d'une émigration supérieure.

R. d'H.

Bibliographie des langues aymará et kichua. Le professeur Paul Rivet vient de faire paraître le troisième tome de sa Bibliographie des langues aymará et kichua. Il s'agit, comme les précédents, d'un fort volume in-8° qui, celui-ci, comporte 782 pages. Il couvre la période qui va de 1916 à 1940. L'auteur nous promet un quatrième et dernier volume contenant un index général. En vente au Secrétariat de l'Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris, XVI^e. Prix du volume : 5.300 francs. Étranger \$ 16,50.

R. d'H.

Portugal et Brésil. — Chercheurs et historiens du Portugal et de ses colonies disposeront désormais d'une nouvelle source de documentation sous les espèces d'un catalogue des livres et documents relatifs à l'histoire et à la littérature portugaises et déposés à la Newberry Library de Chicago. Arrêté à la date toute récente de novembre 1952, l'excellent ouvrage de référence de D. V. Welsh¹ comporte 5.833 titres répartis en rubriques diverses (histoire politique, ecclésiastique, militaire, navale, sociale, culturelle et régionale). Signalons en outre qu'une grande place est faite aux colonies de la Couronne et notamment au Brésil colonial, ce qui ne peut manquer d'intéresser vivement les américanistes de toute spécialité.

S. L.

Brésil. — A. Recife. Pour fêter le tricentenaire du rattachement de l'État de Pernambuco au Brésil, un congrès scientifique se tiendra à Recife dans le premier semestre de 1954. Il y sera traité principalement :

- 1° de l'histoire brésilienne du Nord-Est,
- 2° d'histoire sociale, économique et politique, de religion, d'anthropologie, d'archéologie, de folklore et de géologie.

1. WELSH (Doris Varner). *A catalog of the William B. Greenlee collection of portuguese history and literature and the portuguese materials in the Newberry Library*. Chicago, Newberry Library, 1953, 342 p. [dont index substantiel]. Prix : 3 dollars.

B. São Paulo. Sous les auspices de la Commission du quatrième centenaire de la fondation de São Paulo, aura lieu dans cette ville, en septembre 1954, un Congrès d'Histoire. Pour tous renseignements et communications, s'adresser au secrétaire général, coronel Luiz Terróno de Brito, rua Florenio de Abreu 157, 9^e Andar, São Paulo.

N.

Colombie. — L'Université d'Antioquia vient de créer à Medellín, à l'occasion de son cinquantenaire, un Institut d'anthropologie dont l'activité sera concentrée sur les branches ethnologique et archéologique.

N.

Argentine. — La section d'archéologie et d'ethnologie de l'Université nationale de Cuyo vient de créer à Mendoza un « Centro cooperativo de pre- y protohistoria, antropología y lingüística. Ce Centre, ouvert à tous les chercheurs, se propose de réunir une abondante documentation relative aux sujets relevant de l'activité de chacune de ses branches, et de diffuser rapidement les résultats acquis à l'aide de feuilles indépendantes, mais numérotées, où seront consignées demandes, réponses et conclusions.

R. D'H.

Nouvelles du Dr Frans Blom. — Frans Blom réalise en ce moment des fouilles dans les environs de San Cristobal de las Casas (Chiapas), à Moxviquil. Avec le résultat de ces fouilles et avec des objets trouvés précédemment, il a installé chez lui un petit musée archéologique du plus grand intérêt. Une autre pièce abrite un « musée lacandon », fruit de plusieurs expéditions chez ces Indiens.

Frans Blom a créé également une bibliothèque, la « bibliothèque Fray Bartolomé de las Casas ». Il serait reconnaissant aux personnes qui voudraient bien lui envoyer des publications se rapportant à l'américanisme, ce qui lui permettrait de compléter et de tenir à jour sa collection de livres. Son adresse est la suivante : Na Bolom, Vicente Guerrero 38, San Cristobal de las Casas, Chiapas, Mexique.

G. S.

Suisse. — Un congrès international de philosophie des sciences (2^e Congrès international de U. I. P. S.) se tiendra à Zurich du 23 au 28 août 1954. Secrétariat : Forum International de Zurich, École Polytechnique Fédérale, chambre 20 d, Zurich, 6.

N.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1952.

PRÉSIDENCE DE M. H. LEHMANN.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. Ignacio BERNAL fait une communication sur *Les urnes zapotèques de Monte-Alban*, avec projections et présentation d'objets.

Sont présentés comme membres titulaires :

M^{me} GARREAU-DOMBASLE, par MM. d'Harcourt et Lehmann ;

M^{lle} Gabrielle LE GOFF, par MM. d'Harcourt et Lehmann ;

M^{me} Gabrielle LESAFFRE, par M^{lle} Lussagnet et M. Lehmann.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 6 JANVIER 1953.

PRÉSIDENCE DE M. LÉVI STRAUSS, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. Luis de CASTRO FARIA fait une communication accompagnée de projections sur *Les sambaquis du Sud du Brésil, résultats de récentes excavations d'un gisement de Laguna (Etat de Santa Catarina)*.

Sont présentés comme membre titulaires :

M^{me} LAMBIOTTE, par MM. d'Harcourt et Lehmann ;

le Dr Jesús MATA DE GREGORIO, par le prof. Rivet et M. Lehmann.

Sont nommées membres titulaires : M^{me} Garreau-Dombale, M^{lle} G. Le Goff, M^{me} G. Lesaffre.

La séance est levée à 18 h. 15.

SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1953.

(Assemblée Générale)

PRÉSIDENCE DE M. DE CRÉQUI-MONTFORT, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

La Secrétaire générale adjointe donne lecture du rapport moral et le Trésorier du rapport financier et du projet de budget pour 1953. Rapports et projets sont approuvés à l'unanimité.

Le Prof. RIVET fait une communication, accompagnée de projections, sur ses *Impressions d'un voyage récent en Amérique*.

Sont nommés membres titulaires : M^{me} Lambiotte et le Dr J. Mata de Gregorio.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 3 MARS 1953.

PRÉSIDENCE DE M. D'HARCOURT, TRÉSORIER.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M^{me} Greta MOSTNY fait une conférence, accompagnée de projections en couleurs, sur *L'anthropologie chilienne*.

Sont présentés comme membres titulaires :

Dr Guy DINGEMANS, par le Prof. Rivet et M. d'Harcourt ;

M. Steffen FISKEER, par M. d'Harcourt et M^{lle} Lussagnet ;

M^{me} HAYAT, par MM. Edmond Kahn et H. Lehmann ;

M. Philippe LAIGNEL-LAVASTINE, par M. d'Harcourt et M^{lle} Lussagnet ;

M. José LOUREIRO FERNANDES, par le Prof. Rivet et M. de Créqui-Montfort.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 14 AVRIL 1953.

PRÉSIDENCE DE M. LÉVI-STRAUSS, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Le Président a le regret d'annoncer à la Société le décès d'un de ses membres : M. Georges Le Gentil.

M. Henry REICHLEN fait une communication, accompagnée de projections en couleurs, sur *Les monuments funéraires et villes fortifiées de l'Ucubamba (Pérou septentrional)*.

Est présentée comme membre titulaire :

M^{me} BÉCUE, par le Prof. Rivet et M. d'Harcourt.

Sont nommés membres titulaires : le Dr Guy Dingemans, M. Steffen Fisker, M^{me} Hayat et MM. Ph. Laignel-Lavastine et José Loureiro Fernandes.

La séance est levée à 18 h. 15.

SÉANCE DU 5 MAI 1953.

PRÉSIDENTE DE M. R. D'HARCOURT, TRÉSORIER.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. LÉON THOMAS fait une communication sur *Une saison chez les derniers Caraïbes de la Dominique*, avec projections.

Sont présentés comme membres titulaires :

D^r Silvio J. J. GRIECO, par le Prof. Rivet et M. d'Harcourt ;

l'Instituto de investigaciones sociológicas de Santiago du Chili, par M. d'Harcourt et M^{lle} Lussagnet.

Est nommée membre titulaire : M^{me} Bécue.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 19 MAI 1953.

PRÉSIDENTE DE M. DE CRÉQUI-MONTFORT, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. Manuel BALLESTEROS GAIBROIS fait une communication concernant de *Nouveaux manuscrits sur l'Amérique : Quesada, Murúa, Boturini*, avec présentation de documents.

Sont nommés membres titulaires : le D^r Silvio J. J. Grieco et l'Instituto de investigaciones sociológicas de Santiago du Chili.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 10 JUIN 1953.

M^{me} Cynthia FAIN présente en séance exceptionnelle son film en couleurs : *Fiesta (fêtes boliviennes)* et des projections en couleurs sur l'Amazonie bolivienne.

SÉANCE DU 3 NOVEMBRE 1953.

PRÉSIDENTE DU PROF. PAUL RIVET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Le président a le regret d'annoncer le décès de deux de ses membres : M. Georges Courty, membre à vie, et M. Francisco de Assis Carvalho Franco.

M. Jacques SOUSTELLE fait une communication sur *l'État actuel des fouilles au Tajin et à Palenque (Mexique)*.

Sont nommés : membre à vie : M. Robert Seidner présenté par le Prof. Rivet et M. G. Soustelle ;

membres titulaires : M. et M^{me} Charpentier présentés par M. d'Harcourt et M^{lle} Lussagnet, M. L. F. R. Clérot, par le prof. Rivet et M. Aubert de la Rue, M. L. Hjelmslev, par le prof. Rivet et M. d'Harcourt, MM. P. Freire Ribeiro, T. Torres Messias, F. Sgarbi de Lima, A. Traverso présentés par le Prof. Rivet et M. Zappi Capucci.

La séance est levée à 18 h. 45.

BIBLIOGRAPHIE AMÉRICANISTE

PAR

SUZANNE LUSSAGNET.

ANTHROPOLOGIE, PHYSIOLOGIE, PATHOLOGIE.

Généralités.

An appraisal of anthropology today. Edited by Sol Tax, Loren C. Eiseley, Irving Rouse and Carl F. Voegelin. Chicago, University of Chicago Press, 1953, xiv-395 p., in-8°.

Anthropology today. An encyclopedic inventory. Prepared under the chairmanship of A. L. Kroeber. Chicago, University of Chicago Press, 1953, xv-666 p., in-8°.

Beals (Ralph L.) and Hoiijer (Harry). *An introduction to anthropology.* New York, Macmillan Co, 1953, 658 p., in-8°.

Beltrame (Giovanna). *Platopia e proopia. Variazioni morfologiche dello zigomatico secondo il profilo orizzontale della faccia.* Rivista di antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 139-152.

Blomquist (Harry E.). *Über die Variabilität der Ursprungspunkte der Subclaviae zweige.* Annales Academiae scientiarum fennicae, sārja A, V, Medica-anthropologica, t. 22. Helsinki, 1951, 28 p., in-8°.

Boyd (William C.). *The contribution of genetics to anthropology.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 488-506.

Bronowski (J.) and Lond (W. M.). *Statistics of discrimination in anthropology.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 4, 1952, p. 385-394.

Cacciafesta (Renzo). *Differenza di rendimento*
Société des Américanistes, 1953.

nelle successive ore di lavoro e nei diversi giorni della settimana. Analisi della varianza. Rivista di antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 70-81.

Carter (G. S.). *The theory of evolution and the evolution of the man.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 327-342.

Cassone (Francesco Landogna). *Classificazione e caratteri distintivi degli ipogonadismi infantili e prepuberali.* Rivista di antropologia. Roma, t. XXXIX, 1951-1952, p. 119-132.

— *Il timo organo endocrino regolatore del sistema linfatico. Contributo all'antropologia fisiologica.* Rivista di antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 82-119.

— *L'indirizzo costituzionalistico in antropologia alla luce dei recenti contributi tedeschi.* Rivista di antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 242-254.

Correnti (Venerando). *L'apostasimetro del Prof. Sergio Sergi. (Strumento per il rilievo di alcune misure craniche e cefaliche).* Rivista di antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 204-213.

— *La funzione allometrica nei riguardi dell'accrescimento umano.* Rivista di antropologia. Roma, t. XXXIX, 1951-1952, p. 97-118.

— *Le valutazioni auxologiche.* Rivista di

- antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 225-230.
- Correnti (Venerando).** — *Saggio di radio-straigrafia del cranio umano orientato secondo nuovi piani*. Rivista di antropologia. Roma, t. XXXIX, 1951-1952, p. 245-251.
- *Su un nuovo indice volumetrico cerebro-facciale. (Confronti con l'indice barocubico)*. Rivista di antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 120-138.
- Daniels (Gilbert S.) and Hertzberg (H. T. E.).** *Applied anthropometry of the hand*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 2, 1952, p. 209-215.
- Festgabe dem IV. internationalen Kongress für Anthropologie und Ethnologie, Wien 1952*. Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien. Wien, t. LXXXII, n° 1, 1952, p. 1-120.
- Garn (Stanley Marion).** *Physical growth and development*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 2, 1952, p. 169-192.
- Gates (Ruggles).** *Studies of interracial crossing, II : A new theory of skin color inheritance*. International anthropological and linguistic Review. Miami, t. I, n° 1, 1953, p. 15-67.
- Gavan (J. A.), Washburn (S. L.) and Lewis (P. H.).** *Photography : an anthropometric tool*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 3, 1952, p. 331-351.
- Glück (Julius F.).** *Der Weg des Menschen*. Tribus. Stuttgart, t. II-III, 1951-1952, p. 30-74.
- Graffi-Benassi (E.).** *Seni frontali e metopismo*. Rivista di antropologia. Roma, t. XXXIX, 1951-1952, p. 77-96.
- Gudin (R. G.).** *Étude du crâne de profil. Morphologie et radiographie*. Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris. Paris, t. III, n° 1-2, 1952, p. 59-87.
- Hjortsjö (C. H.).** *Ein neuer Index gemäss des « Tres Indices »-Prinzip als Hilfsmittel bei der Beurteilung der Körper-Konstitution « Tri-Corp »*. Kunglinge fysiografiska Sällskapets Handlingar, t. LXII, n° 4. Lund, 1951, 25 p.
- Kobayashi (Hiroshi).** *An evolutionary consideration on M and N type-specific substances of human races*. Zinruigaku-Zassi. Tokyo, t. LXII, n° 697, 1952, p. 183-187.
- Kondō (Shirō).** *The experimental study on walking : mainly from the point of view of action current of muscle*. Zinruigaku-Zassi. Tokyo, t. LXII, n° 696, 1952, p. 121-130.
- Lundman (B.).** *Umriss der Rassenkunde des Menschen in geschichtlicher Zeit*. København, Einar Munksgaard, 1952, 88 p.
- Mc Cown (Theodore D.).** *The training and education of the professional physical anthropologist*. American anthropologist. Menasha, t. LIV, n° 3, 1952, p. 313-317.
- Monge (Carlos).** *Biological basis of human behavior*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 127-144.
- Muzj (Edmondo).** *Nuovi studi sul profilo fronto-facciale*. Rivista di antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 153-162.
- Newman (Russell W.).** *Applied anthropometry*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 741-749.
- Niceforo (Alfredo).** *Nuove indagini antropologiche*. Rivista di antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 255-259.
- Ogata (Tamotsu).** *The studies on the muscles for the movement of shoulder joint using the action current*. Zinruigaku-Zassi. Tokyo, t. LXII, n° 696, 1952, p. 103-114.
- Pittard (E.).** *A propos des biologies raciales. Le cancer et la race*. Genève, Tribune de Genève, 1951, 72 p.
- Rivet (Paul).** *L'origine de l'homme*. Diogenes. Paris, t. II, 1953, p. 31-42.
- Rowe (John Howland).** *Technical aids in anthropology : a historical survey*. In :

- Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 895-940.
- Savorgnan (Franco)**. *I matrimoni senza prole e la sterilità*. Rivista di antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 63-69.
- Sergi (Sergio)**. *Gli uomini nel pleistocene*. Rivista di antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 217-224.
- *Modelli più recenti del mio diagrafo ad uso della cranio-osteografia*. Rivista di antropologia. Roma, t. XXXVIII, 1950 (1951), p. 197-203.
- Tanner (J. M.)**. *Growth and constitution*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 750-770.
- Vallois (Henri-V.)**. *Race*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 145-162.
- Washburn (S. L.)**. *The strategy of physical anthropology*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 714-727.
- White (Robert M.)**. *Applied physical anthropology*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 2, 1952, p. 193-199.

Amérique en général.

- Heine-Geldern (Robert)**. *Some problems of migration in the Pacific*. Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik. Wien, t. IX, 1952, p. 313-362.
- Hoffstetter (Robert)**. *La antigüedad del hombre americano*. Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. IV, n° 47, 1952, p. 794-816.
- R. M.** *Les peuplements de l'Amérique*. La Nature, Paris, juin 1952, p. 185-186.

Amérique du Nord.

- Ahrenget (V.) and Eldon (K.)**. *Distribution of ABO-MN and Rh types among Eskimos in southwest Greenland*. Nature. London, t. CLXIX, 1952, p. 1065.
- Birket-Smith (Kaj)**. *Present status of the Eskimo problem*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 8-21.
- Collins (Henry B.)**. *The origin and antiquity of the Eskimo*. Annual Report of the Smithsonian Institution for 1950. Washington, 1951, p. 423-467.
- Gates (Ruggles)**. *Pedigrees of Negro families*. Philadelphia, Blakiston Co, 1949, vi-267 p.
- Heizer (Robert F.) and Cook (Sherburne E.)**. *Fluorine and other chemical tests of some north american human and fossil bones*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 3, 1952, p. 289-303.
- Moorrees (Coenraad F. A.), Osborne (Richard H.) and Wilde (Edwin)**. *Torus mandibularis : its occurrence in aleut children and its genetic determinants*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 3, 1952, p. 319-329.
- Neumann (George K.)**. *Archeology and race in the american Indian*. In : *Archeology of the eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 13-34.
- Pedersen (P. O.)**. *Anatomical studies of the east Greenland Eskimo dentition*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 46-49.
- Ritchie (William A.)**. *Paleopathological evi-*

dence suggesting pre-columbian tuberculosis in New York state. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 3, 1952, p. 305-311.

Rodahl (Kaare). *The body surface area of Eskimos as determined by the linear and the height-weight formulas.* American Jour-

nal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 4, 1952, p. 419-426.

Trotter (Mildred) and Gleser (Goldine C.). *Estimation of stature from long bones of american Whites and Negroes.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 4, 1952, p. 463-514.

Amérique Centrale.

Aveleyra Arroyo de Anda (Luis). *Prehistoria de México.* México, Ediciones mexicanas, 1950, 167 p., in-8°.

Comas (Juan). *Algunas características del fémur entre Mexicanos pre y postcolombinos del valle de México. Estudio preliminar.* Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXVI, n° 1, 1952, p. 14-17.

— *Cálculo de la talla de Mexicanos del valle de México a base de la longitud del fémur.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 247-250.

Lasker (Gabriel Ward). *An anthropometric study of returned mexican emigrants.* In : *Selected Papers of the XXIXth international*

Congress of americanists, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 242-246.

Ramos Espinosa (Alfredo). *Peso, estatura y caries dentales en niñas pobres del distrito federal.* Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, t. LXX, n° 1-3, 1950, p. 173-187.

Romero (Javier). *Los cadetes del H. Colegio militar. Estudio biométrico.* Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. V, 1951, p. 113-149.

Smith (A. Ledyard) and Kidder (Alfred V.). *Excavations at Nebaj, Guatemala.* With notes on the skeletal material by T. D. Stewart. Carnegie Institution of Washington, Publication 594. Washington, 1951, VIII-90 p.

Antilles.

Gates (Ruggles). *Pedigrees of Negro families.* Philadelphia, Blakiston Co, 1949, VI-267 p.

Herrera Fritot (René) y Leroy Youmans (Charles). *La Galeta, yoya arqueológica antillana. Exploración y estudios de un rico yacimiento indígena dominicano y comparación de los ejemplares con los de Cuba y otros lugares.* Craneología, craneometría y

craneotrigonometría de los restos humanos descubiertos por —. La Habana, Imprenta El Siglo XX, 1945, 160 p.

Lampe (J. P.). *Étude de la fécondité humaine dans les territoires britanniques de la Caraïbe.* Revue économique caraïbe. Basse-Terre, t. III, n° 1-2, 1951, p. 99-191.

Amérique du Sud.

Faria (L. de Castro). *Pesquisas de antropologia física no Brasil.* Boletim do Museu nacio-

nal, nova série, antropologia, n° 13. Rio de Janeiro, 1952, 105 p.

- Fleury Cuello (Eduardo).** *Estudio antropológico de la colección de cráneos motilonos.* Memorias de la Sociedad de ciencias naturales La Salle. Caracas, t. XIII, n° 34, 1953, p. 9-57.
- Fortuyn (A. B. Drooglever).** *Age, stature and weight in Surinam conscripts.* Koninklijk Instituut voor de Tropen, Mededeling, t. CI, Afdeling culturele en fysieke anthropologie, n° 44. Amsterdam, 1952, 126 p.
- Gilbey (B. E.) and Lubran (M.).** *Blood groups of south american indian mummies.* Man. London, t. LII, n° 160, 1952, p. 115-117.
- Gusinde (Martin).** *El tipo antropológico del Indio sudamericano. Observaciones generales.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 380-385.
- Harris (Marvin).** *Race relations in Minas Velhas, a community in the mountain region of central Brazil.* In : *Race and class in rural Brazil.* Paris, Unesco, 1952, p. 47-81.
- Hutchinson (Harry W.).** *Race relations in a rural community of the bahian Recôncavo.* In : *Race and class in rural Brazil.* Paris, Unesco, 1952, p. 16-46.
- Mc Cown (Theodore D.).** *Ancient man in South America.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 374-379.
- Monge M. (Carlos).** *Physiological anthropology of the dwellers in America's high plateaus.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 361-373.
- Mostny (Greta).** *Una tumba de Chiuchiu.* Con un apéndice por F. Jeldes A. : *Protocolo de un cráneo de Chiuchiu.* Boletín del Museo nacional de historia natural. Santiago de Chile, t. XXVI, n° 1, 1952.
- Pantin (A. M.) and Junqueira (P. C.).** *Blood groups of brazilian Indians.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 4, 1952, p. 395-405.
- Pinto (Estevão).** *A antropologia brasileira.* Recife, Editorial Nordeste, 1952, 45 p.,
- Race and class in rural Brazil.* Edited by Charles Wagley. Paris, Unesco, 1952, 160 p., in-8°.
- Sacchetti (Alfredo).** *Notizie di un viaggio di ricerche antropologiche in Bolivia.* Rivista di antropologia. Roma, t. XXXIX, 1951-1952, p. 260-267.
- Santiana (Antonio).** *Frecuencias y caracteres de la mancha mongólica en los Indios ecuatorianos.* Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. V, n° 51, 1952, p. 414-435.
- *La mancha mongólica en los aborígenes del Ecuador.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 339-352.
- Stothywo (Kazimierz).** *The antiquity of man in the Argentine and the survival of south american fossil mammals until contemporary times.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 353-360.
- Villar Pérez (Julián).** *Crestas papilares y dactilogramas en una momia de más de 2.400 años.* Revista del Museo nacional. Lima, t. XXI, 1952, p. 68-76.
- Wagley (Charles).** *Race relations in an Amazon community.* In : *Race and class in rural Brazil.* Paris, Unesco, 1952, p. 116-141.
- Willems (Emílio) e Schaden (Egon).** *On Sambaqui skull.* Revista do Museu paulista. São Paulo, t. V, 1951, p. 141-181.
- Zimmerman (Ben).** *Race relations in the arid sertão.* In : *Race and class in rural Brazil.* Paris, Unesco, 1952, p. 82-115.

ARCHÉOLOGIE

Généralités.

- Ackerknecht (Erwin).** *Paleopathology.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 120-126.
- An appraisal of anthropology today.* Edited by Sol Tax, Loren C. Eiseley, Irving Rouse and Carl F. Voegelin. Chicago, University of Chicago Press, 1953, XIV-395 p., in-8°.
- Anthropology today. An encyclopedic inventory.* Prepared under the chairmanship of A. L. Kroeber. Chicago, University of Chicago Press, 1953, xv-966 p., in-8°.
- Ceram (C. W.).** *Gods, graves and scholars : the story of archaeology.* New York, Alfred A. Knopf, 1951, xiii-426 p.
- Cook (S. F.) and Heizer (R. F.).** *The fossilization of bone : organic components and water.* University of California, Archaeological Survey, Report n° 17. Berkeley, 1952.
- *The present status of chemical methods for dating prehistoric bone.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 354-358.
- Fischer (P. H.).** *Rôle des coquillages dans les premières civilisations humaines.* Journal de conchyliologie. Paris, t. LXXXIX, 1949, p. 82-157.
- Frankforter (W. D.).** *Relationship of paleontology and archaeology.* Journal of the Iowa archeological Society. Mc Gregor, t. II, n° 1, 1952, p. 11-16.
- Gross (Hugo).** *Die Radiokarbon-Methode, ihre Ergebnisse und Bedeutung für spät-quartäre Geologie, Paläontologie und Vorgeschichte.* Eiszeitalter und Gegenwart. Ohringer, t. II, 1952, p. 68-92.
- Heizer (Robert F.).** *Long-range dating in archeology.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 3-42.
- Heizer (Robert F.).** *On the methods of chemical analysis of bone as an aid to prehistoric culture chronology.* University of California, Archaeological Survey, Report n° 7, Paper n° 3. Berkeley, 1950.
- Jaffe (E. B.) and Sherwood (A. M.).** *Physical and chemical comparison of modern and fossil tooth and bone material.* U. S. geological Survey, Tem-149. Oak Ridge, 1951.
- Kenyon (Kathleen M.).** *Beginning in archaeology.* London, Phoenix House, 1952, 203 p., in-8°.
- Kulp (J. Laurence).** *The carbon 14 method of age determination.* Scientific monthly. Washington, t. LXXV, n° 5, 1952, p. 259-267.
- Kulp (J. Laurence) and Tryon (Lansing E.).** *Extension of the carbon 14 method. Review of scientific instruments.* New York, t. XXIII, n° 6, 1952, p. 296-297.
- Laming (A.).** *La découverte du passé. Progrès récents et techniques nouvelles en pré-histoire et en archéologie.* Études réunies et présentées par —. Paris, Picard, 1952, 358 p. in-8°.
- Lévi-Strauss (Claude).** *Panorama de l'ethnologie (1950-1952).* Diogène. Paris, t. II, 1953, p. 96-123.
- Long (Alton).** *Radiocarbon dating, the method.* Carnegie Museum, Archeological Newsletter. Pittsburgh, t. VI, 1952, p. 1.
- Oakley (Kenneth P.).** *Dating fossil human remains.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 43-56.
- Roberts Jr. (Frank H. H.).** *The carbon-14 method of age determination.* Annual Report of the Board of regents of the Smithsonian Institution for 1951. Washington, 1952, p. 335-350.

- Rouse (Irving). *The strategy of culture history*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 57-76.
- Rowe (John Howland). *Technical aids in anthropology : a historical survey*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 895-940.
- Seitz (Charles H. A.) and Carter (George F.). *Oceanic drifts of gourds*. Johns Hopkins University, Isaiah Bowman School of geography, Progress Reports on soils, terraces and time in the Chesapeake Bay region. Baltimore, n° 5, 1952, p. 1-5.
- Simpson (John R.). *Radiocarbon dating, some results*. Carnegie Museum, Archeological Newsletter. Pittsburgh, t. VI, 1952, p. 3-5.
- Spaulding (Albert C.). *Statistical techniques for the discovery of artifact types*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 305-313.
- Strong (W. M. Duncan). *The value of archaeology in the training of professional anthropologists*. American anthropologist. Menasha, t. LIV, n° 3, 1952, p. 318-321.
- Willey (Gordon R.). *Archaeological theories and interpretation : New World*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 361-385.
- Zeuner (F. E.). *Archaeological dating by radioactive carbon*. Science progress. London, t. XXXIX, n° 154, 1951, p. 225-238.

Amérique en général.

- Alcina Franch (José). *Nueva cronología de la América primitiva*. Revista de Indias. Madrid, t. XI, n° 46, 1951, p. 733-747.
- Bennett (Wendell C.). *Area archeology*. American anthropologist. Menasha, t. LV, n° 1, 1953, p. 5-16.
- Callegari (Guido Valeriano). *La donna nelle grandi civiltà dell'America precolombiana*. Memorias y Revista de la Academia nacional de ciencias. México, t. LVII, n° 8 1-2, 1952, p. 113-155.
- Haekel (Josef). *Die Vorstellung vom zweiten Ich in den amerikanischen Hochkulturen*. Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik. Wien, t. IX, 1952, p. 124-188.
- Heine-Geldern (Robert). *Some problems of migration in the Pacific*. Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik. Wien, t. IX, 1952, p. 313-362.
- Heyerdahl (Thor). *American Indians in the Pacific. The theory behind the Kon-Tiki expedition*. London, Allen and Unwin, 1952, 821 p., in-8°.
- Heyerdahl (Thor). *Some problems of aboriginal migration in the Pacific*. Beiheft 1 zu Archiv für Völkerkunde. Wien, t. VI-VII, 1950-1951, 8 p.
- Johnson III (Ludwell H.). *Men and elephants in America*. Scientific monthly. Washington, t. LXXV, n° 4, 1952, p. 215-221.
- Lehmann (Henri). *Les civilisations précolombiennes*. Paris, Presses universitaires de France, 1952, 126 p., in-16.
- Palerm (Ángel). *La civilización urbana*. Historia mexicana. México, t. II, n° 2, 1952, p. 184-209.
- Randolph (J. F.). *New evidence on the origin of maize*. American naturalist. Lancaster, t. LXXXVI, n° 829, 1952, p. 193-202.
- Sorenson (John Leon). *Evidences of culture contacts between Polynesia and the Americas in precolombian times*. A thesis presented to the Department of archaeology, Brigham Young University. Provo (Utah), 1952 [ronéotypée : 165 p.].
-

Amérique du Nord.

- Agogino (George A.).** *The Santa Ana pre-ceramic site : a report on a cultural level in Sandoval county, N. M.* Texas Journal of science. San Marcos, t. IV, n° 1, 1952, p. 32-37.
- Agogino (George A.) and Hester (Jim).** *The Santa Ana pre-ceramic sites.* El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 4, 1953, p. 131-140.
- Allen (Norton).** *A Hohokam pottery bell.* El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 1, 1953, p. 16-19.
- Antevs (Ernst).** *Climatic history and the antiquity of man in California.* University of California, Archeological Survey Report. Berkeley, t. XVI, 1952, p. 23-31.
- Anthropology in British Columbia.* Victoria, British Columbia provincial Museum, 1951, t. II, 52 p.
- Archeology of eastern United States.* Edited by James B. Griffin. Chicago, University of Chicago Press, 1952, x-392 p., 203 fig., in-8°.
- Asia and North America. Transpacific contacts.* Assembled by Marian W. Smith. Memoirs of the Society for American archaeology, t. IX. Salt Lake City, 1953, 97 p., in-8°.
- Baby (Raymond S.).** *Explorations of the Cordray and Goldsmith mounds.* Museum Echoes. Columbus, t. XXIV, 1951, p. 94-95.
- *The Hopewell culture.* Ohio state archaeological and historical quarterly. Columbus, t. LXI, n° 2, 1952, p. 182-185.
- Bandi (Hans Georg) and Meldgaard (Jørgen).** *Archaeological investigations on Clavering, Ø, northeast Greenland.* Meddelelser om Grønland. København, t. CXXVI, n° 4, 1952, p. 5-86.
- Beaubien (Paul L.).** *Preliminary notes on an archeological project in northeast Iowa.* Journal of the Iowa archaeological Society. Mc Gregor, t. I, n° 3, 1952, p. 3-5.
- Beaudoin (Kenneth L.).** *The Carson site.* Tennessee archaeologist. Knoxville, t. VIII, n° 1, 1952, p. 10-14.
- Bell (Robert E.).** *Dendrochronology in the Mississippi valley.* In : *Archeology of eastern United States.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 345-351.
- *The Scott site, Le Flore county, Oklahoma.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 314-331.
- Bell (Robert E.) and Fraser (Richard H.).** *Archaeological discoveries at the Morris site, Cherokee county, Oklahoma.* Chronicles of Oklahoma. Oklahoma City, t. XXX, n° 2, 1952, p. 216-235.
- Belous (Russell E.).** *The central California chronological sequence re-examined.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 341-353.
- Bennett (John W.).** *The prehistory of the northern Mississippi valley.* In : *Archeology of eastern United States.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 108-123.
- Birket-Smith (Kaj).** *Present status of the Eskimo problem.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 8-21.
- Brainerd (George W.).** *A re-examination of the dating evidence for the Lake Mohave artifact assemblage.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 270-271.
- *On the study of early man in southern California.* University of California, Archeological Survey Report. Berkeley, t. XVI, 1952, p. 18-22.
- Bullen (Ripley B.).** *Culture growth and change in eastern Massachusetts.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, n° 2, 1952, p. 8-9.
- Bullen (Ripley P.) and Fowler (William S.).** *Comments on « Culture growth and change in eastern Massachusetts ».* Bulletin of

- the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, n° 3, 1952, p. 28.
- Bullen (Ripley P.), Reader (Graham R.), Bell (Bonnie) and Whisenant (Blake).** *The Harbor Key site, Manatee county, Florida.* Florida anthropologist. Gainesville, t. V, n° 1-2, 1952, p. 21-23.
- Caldwell (Joseph R.).** *The archeology of eastern Georgia and South Carolina.* In : *Archeology of eastern United States.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 312-321.
- Campbell (T. N.).** *A bibliographic guide to the archaeology of Texas.* University of Texas, Archaeology series, n° 1. Austin, 1952, 64 p.
- Carter (George F.).** *Interglacial artifacts from the San Diego area.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 4, 1952, p. 444-456.
- Cary (James).** *Museum of ideas.* Arizona highways. Phoenix, t. XXVIII, n° 10, 1952, p. 30-33.
- Chapman (Carl H.).** *Culture sequence in the lower Mississippi valley.* In : *Archeology of the eastern United States.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 139-151.
- *Recent excavations in Graham Cave.* Missouri archaeological Society, Memoirs. Columbia, t. II, 1952, p. 87-101.
- Chatfield (Jennifer).** *Sculptured quartz frog from the Southwest.* Brooklyn Museum Bulletin. Brooklyn, t. XIV, n° 2, 1953, p. 1-9.
- Coe (Joffre Lanning).** *The cultural sequence of the Carolina piedmont.* In : *Archeology of eastern United States.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 301-311.
- Collins (Henry B.).** *Radiocarbon dating in the Arctic.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 197-203.
- *Recent developments in the Dorset culture area.* In : *Asia and North America.* Memoirs of the Society of american archaeology, t. IX. Salt Lake City, 1953, p. 32-39.
- *The origin and antiquity of the Eskimo.* Annual Report of the Smithsonian Institution for 1950. Washington, 1951, p. 423-467.
- Colton (Harold S.).** *Kendrick Spring : a prehistoric walk-in well.* Plateau. Flagstaff, t. XXV, n° 1, 1952, p. 19-20.
- *Pottery types of the Arizona strip and adjacent areas in Utah and Nevada.* Museum of northern Arizona, Ceramics series, n° 1. Flagstaff, 1952, 98 p.
- Cook (S. F.) and Heizer (R. F.), and others.** *The physical analysis of nine indian mounds of the lower Sacramento valley.* University of California Publications in american archaeology and ethnology. Berkeley-Los Angeles, t. XL, n° 7, 1951, p. 281-312.
- Cotter (John L.).** *The Gordon site in southern Mississippi.* American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 110-126.
- Crook Jr. (Wilson W.).** *The Wheeler site : a 3,500 year-old culture in Dallas county, Texas.* Field and laboratory. Dallas, t. XX, 1952, p. 43-65.
- Daifuku (Hiroshi).** *The pit house in the Old World and in native North America.* American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 1, 1952, p. 1-7.
- Dally (W. C.).** *Archaeological finds around Denton, Fergus county, Mont.* University of Montana, Anthropology and Sociology Papers, n° 9. Missoula, 1952, 8 p.
- Davis (E. Mott).** *Recent data from two paleo-indian sites on Medicine Creek, Nebraska.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 380-386.
- Davis (E. Mott) and Schultz (C. Bertrand).** *The archaeological and paleontological salvage program at the Medicine Creek Reservoir, Frontier county, Nebraska.* Science. Washington, t. CXV, n° 2985, 1952, p. 288-290.
- Delk (Paul and Allen).** *The Delk site.* Tennessee archaeologist. Knoxville, t. VIII, n° 2, 1952, p. 49-50.

- Devel (Thorne). *Hopewellian dress in Illinois*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 165-175.
- Dick (Herbert W.). *Evidences of early man in Bat Cave and on the plains of San Augustin, New Mexico*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 158-163.
- *The status of Colorado archaeology, with a bibliographic guide*. Southwestern lore. Boulder, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 53-76.
- Dittert Jr. (A. E.) and Ruppé Jr. (R. J.). *The development of scientific investigation of the Cebolleta Mesa area, central western New Mexico*. Kiva. Tucson, t. XVIII, n° 1-2, 1952, p. 13-18.
- Dodge (Ernest S.). *The occurrence of oceanic artifacts in local indian collections*. Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, n° 4, 1952, p. 38.
- Drake (Robert J.). *Map of excavations, Sánchez Adobe, San Mateo county, California*. El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 10, 1952, p. 326-327.
- *Shells sold for medicinal use in Sonora and Sinaloa*. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 4, 1953, p. 151-153.
- Eggan (Fred R.). *The ethnological cultures and their archeological backgrounds*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 35-45.
- Eldridge (William) and Vacaro (Joseph). « *The Bull Brook* » site, Ipswich, Mass. Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, n° 4, 1952, p. 39-43.
- Ellis (Florence Hawley). *Jemez kiva magic and its relation to features of prehistoric hivas*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 2, 1952, p. 147-163.
- Essington (J. H.). *Early inhabitants of the Ohio Valley*. West Virginia history. Charleston, t. XIII, 1952, p. 277-285.
- Fairbanks (Charles H.). *Creek and Pre-Creek*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 285-300.
- Fecht (William G.). *A cache of eight flint spades*. Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. II, n° 2-3, 1952, p. 85-86.
- Field (H. P.). *The diet of the prehistoric Indians of Northeast Iowa*. Journal of the Iowa state archaeological Society. McGregor, t. I, n° 2, 1952, p. 8-13.
- Forbis (Richard G.) and Sperry (John D.). *An early man site in Montana*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 127-133.
- Ford (James A.). *Measurements of some prehistoric design developments in the south-eastern states*. Anthropological Papers of the American Museum of natural history. New York, t. XLIV, n° 3, 1952, p. 315-384.
- Foster (Gene). *Brief archaeological survey of Glen Canyon*. Plateau. Flagstaff, t. XXV, n° 2, 1952, p. 21-26.
- Fowler (Melvin L.). *Ceramics of the « Early » period*. Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, n° 3, 1952, p. 29-32.
- *Radiocarbon dates and Illinois archaeology*. Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. II, n° 4, 1952, p. 97-103.
- *The Robinson reserve site*. Journal of the Iowa state archaeological Society. McGregor, t. II, n° 2-3, 1952, p. 51-62.
- *The Swan Hold site*. Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, n° 2, 1952, p. 1-5.
- *Trade tomahawks*. Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, n° 3, 1952, p. 23-27.
- *Twin rivers : four culture sequence at a Rhode Island site*. Bulletin of the Massa-

- chusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIV, n° 1, 1952, p. 1-2.
- Garrett (John W.).** *Preliminary investigations of an aboriginal occupation site near Sanish, North Dakota.* University of Montana, Anthropology and sociology Papers, n° XIII. Missoula, 1952, 8 p.
- Garth (Thomas R.).** *Archeological excavations at Fort Walla Walla.* Pacific Northwest quarterly. Seattle, t. XLIII, n° 1, 1952, p. 27-50.
- *The middle Columbia cremation complexe.* American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 1, 1952, p. 40-56.
- Giddings Jr. (J. L.).** *Ancient Bering strait and population spread.* Arctic Institute of North America, Special Publication, t. I. Washington, 1952, p. 85-102.
- *The arctic Woodland culture of the Kobuk river.* University of Pennsylvania, Museum Monographs. Philadelphia, 1952, 143 p., 46 pl., in-8°.
- Goggin (John M.).** *Archeological notes on lower Fisheating Creek.* Florida anthropologist. Gainesville, t. IV, n° 3-4, 1951, p. 50-66.
- *Space and time perspective in northern St. Johns archaeology, Florida.* Yale University Publications in anthropology, t. XLVII. New Haven, Conn., 1952, 147 p., 12 pl., in-8°.
- *Style areas in historic southeastern art.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 172-176.
- Gookin (Warner F.).** *Indian deeds on the Vineyard.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, n° 2, 1952, p. 6-7.
- Grassman (Thomas).** *The Mohawk-Cauchnawaga excavation.* Pennsylvania archaeologist. Honesdale, t. XXII, n° 1, 1952, p. 33-36.
- Griffin (James B.).** *A preliminary statement on the pottery from Cape Denbigh, Alaska.* In : *Asia and North America.* Memoirs of the Society of american archaeology, t. IX. Salt Lake City, 1953, p. 40-42.
- *An interpretation of the place of Spiro in southeastern archaeology.* Missouri archaeologist. Columbia, t. XIV, 1952, p. 89-106.
- *Comments on the cultural position of the Bintz site, Campbell county, Kentucky.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 262.
- *Culture periods in eastern United States archeology.* In : *Archeology of eastern United States.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 352-364.
- *Prehistoric cultures of the central Mississippi valley.* In : *Archeology of eastern United States.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 226-238.
- *Radiocarbon dating for the eastern United States.* In : *Archeology of eastern United States.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 365-370.
- *Some early and middle Woodland pottery types in Illinois.* Illinois state Museum, Scientific Papers. Springfield, t. V, 1952, p. 93-129.
- *Some highly specific middle Mississippi ceramic types.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, Chicago University Press, 1952, p. 136-138.
- *The late prehistoric cultures of the Ohio valley.* Ohio state archeological and historical quarterly. Columbus, t. LXI, n° 2, 1952, p. 186-195.
- Griffin (John W.).** *Early hunters of Florida.* Florida wildlife. Tallahassee, t. V, n° 10, 1952, p. 20-21, 34-35.
- *Prehistoric Florida : a review.* In : *Archeology of eastern United States.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 322-334.
- *The use of shells by the Florida Indians.*

- Florida naturalist. Winter Park, t. XXV, n° 2, 1952, p. 43-48.
- Guthe (Karl E.). *Twenty-five years of archeology in the eastern United States*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 1-12.
- Haag (William G.) and Heizer (Robert F.). *A dog burial from the Sacramento valley*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 263-264.
- Haag (William G.) and Webb (Clarence H.). *Microblades at Poverly Point site*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 245-248.
- Hamilton (Henry W.). *The Spiro mound*. Missouri archaeologist. Columbia, t. XIV, 1952, p. 18-88.
- Harper (J. Russell). *The Webb site, a stage in early iroquoian development*. Pennsylvania archaeologist. Honesdale, t. XXII, n° 2, 1952, p. 49-64.
- Harport (D. L. De). *An archaeological survey of Canyon de Chelly : preliminary report for the 1951 field season*. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 1, 1953, p. 20-25.
- Harrington (M. R.). *A real link with the past*. The masterkey. Los Angeles, t. XXVI, n° 4, 1952, p. 134-135.
- *Effigy axe*. The masterkey. Los Angeles, t. XXVI, n° 2, 1952, p. 66.
- *The Fossil falls site*. The masterkey. Los Angeles, t. XXVI, n° 6, 1952, p. 191-195.
- Haury (Emil W.). *The Naco mammoth*. Kiva. Tucson, t. XVIII, n° 3-4, 1952, p. 1-20.
- Hawley (F. G.). *The manufacture of copper bells found in southwestern sites*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. IX, n° 1, 1953, p. 99-111.
- Heald (Weldon F.). *Cliff home of the ancients*. Desert magazine. Palm Desert (Ca.), t. XV, n° 10, 1952, p. 18-21.
- Heizer (Robert F.). *A review of problems in the antiquity of man in California*. University of California, Archaeological Survey Report. Berkeley, t. XVI, 1952, p. 3-17.
- *A survey of cave archaeology in California*. University of California, Archaeological Survey Report. Berkeley, t. XV, 1952, p. 1-12.
- Heizer (Robert F.) and Johnson (Irmgard W.). *A prehistoric sling from Lovelock cave, Nevada*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 139-147.
- Heizer (Robert F.) and Mills (John E.). *The four ages of Tsurai : a documentary history of the indian village on Trinidad bay*. Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1952, 207 p., 10 pl.
- Helmen (Vernon R.). *Archaeological survey of Vigo county*. Indianapolis, Indiana historical Bureau, 1952, 42 p.
- Hewes (Gordon W.). *Californian flicker-quill headbands in the light of an ancient Colorado cave specimen*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 147-154.
- Hill (Malcolm W.). *Changes in Yuma bases from type 1*. Southwestern lore. Boulder, t. XVIII, n° 1, 1952, p. 13.
- *Comments on Folsom-like projectile points*. Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. II, n° 4, 1952, p. 112-113.
- Hodge (Frederick Webb). *Turkeys at Hawikuh, New Mexico*. The masterkey. Los Angeles, t. XXVI, n° 1, 1952, p. 13-14.
- Hoffmann (Bernard G.). *Implications of radiocarbon datings for the origin of the Dorset culture*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 1, 1952, p. 15-17.
- Holand (Hjalmar R.). *Skandinaviske minnesmerker i Amerika fra det fjortende aarhundre*. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed of Historie. København, 1951, p. 227-250.
- *The age of the Newport tower*. Archaeology. Cambridge, t. IV, n° 3, 1951, p. 155-158.

- Hopewellian communities in Illinois*. Edited by Theodore Deuel. Illinois state Museum, Scientific Papers, t. V. Springfield, 1952, 271 p.
- Hopkins (David M.)**. *Age of the Denbigh flint complex*. Science. Washington, t. CXVI, n° 3019, 1952, p. 513.
- Hurst (C. T.) and Hendricks (Lawrence J.)**. *Some unusual petroglyphs near Sapinero*. Colo. Southwestern lore. Boulder, t. XVIII, n° 1, 1952, p. 14-18.
- Hurt (Wesley R.)**. *Hafted knives from South Dakota*. University of South Dakota, Museum News. Vermillion, t. XIII, n° 8, 1952, p. 1-2.
- *Harpoon points from South Dakota*. University of South Dakota, Museum News. Vermillion, t. XIII, n° 10, 1952, p. 1-3.
- *Report of the investigation of the Scalp Creek site 39GR1 and the Ellis Creek site 39GR2, Gregory county, South Dakota, 1941, 1951*. The South Dakota archaeological Commission, Archaeological Studies, Circular n° 4. Pierre, 1952, 131 p.
- *The Thomas Riggs site*. University of South Dakota, Museum News. Vermillion, t. XIII, n° 6, 1952, p. 1-3.
- Hurt Jr. (Wesley R.)**. *A comparative study of the preceramic occupations of North America*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 204-222.
- *Report of the investigation of the Swanson site 39BR16, Brule county, South Dakota*. State archaeological Commission, Archaeological Studies Circular n° 3. Pierre (South Dakota), 1952, 106 p., 5 pl.
- Jarnette (David L. De)**. *Alabama archeology : a summary*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 272-284.
- Jennings (Jesse D.)**. *Danger Cave : a progress summary*. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 5, 1953, p. 179-213.
- *Prehistory of the lower Mississippi valley*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 256-271.
- Jesse (C.)**. *Rock-cut basins on Saint Lucia*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 166-168.
- Jones (Volney H.)**. *Material from the Hemenway archeological expedition (1887-88) as a factor in establishing the american origin of the garden bean*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 177-184.
- Judd (Neil M.)**. *A Pueblo III warclub from southeastern Utah*. The masterkey. Los Angeles, t. XXVI, n° 2, 1952, p. 60-62.
- Jury (Wilfrid and Elsie)**. *The Burley site*. University of western Ontario, Museum of indian archaeology and pioneer life Bulletin. London (Ont.), t. IX, 1952, p. 55-75.
- Kauffman (Charles F.)**. *The advent of bow and arrow in North America*. Pennsylvania archaeologist. Honesdale, t. XXII, n° 3-4, 1952, p. 112-115.
- Kee (James W.), Prichard (Mack) and Lane Jr. (Gilbert)**. *Archaeological explorations on the lower reaches of Nonconnah Creek, Shelby county, Tennessee, 1952*. Memphis archaeological and geological Society, Publication n° 4. Memphis, 1952, 8 p.
- Kelley (J. Charles)**. *Some geographic and cultural factors involved in mexican-southeastern contacts*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 139-144.
- Kidd (Kenneth E.)**. *Sixty years of Ontario archeology*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 71-82.
- Kneberg (Madeline)**. *The Tennessee area*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 190-198.
- Kneberg (Madeline) and Lewis (T. M. N.)**. *Comparison of certain mexican and Tennessee shell ornaments*. Tennessee archaeolo-

- gist. Knoxville, t. VIII, n° 2, 1952, p. 42-46.
- Knuth (Eigil).** *An outline of the archaeology of Peary Land.* Arctic. Montréal, t. V, n° 1, 1952, p. 17-33.
- Krieger (Alex D.).** *New World culture history : Anglo-America.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 238-264.
- Kruse (Harvey).** *The « Grand Mound at Laurel », Minnesota.* Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 16-18.
- Kulp (J. Laurence), Feely (Herbert W.) and Tryon (Lansing E.).** *Lamont natural radio-carbon measurements, I.* Science. Lancaster, t. CXIV, n° 2970, 1951, p. 565-568.
- Laguna (Frederica de).** *Some problems in the relationship between Tlingit archaeology and ethnology.* In : *Asia and North America.* Memoirs of the Society of American archaeology, t. IX. Salt Lake City, 1953, p. 53-57.
- Larsen (Helge).** *De dansk-amerikanske Alaska-ekspeditioner 1949-50.* Geografisk Tidsskrift. København, t. LI, 1951, p. 63-93.
- *The Ipiutak culture : its origin and relationships.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 22-34.
- Lawver (Clinton).** *Agriculture among the Mill Creek Indians.* Journal of the Iowa archaeological Society. Mc Gregor, t. I, n° 3, 1952, p. 14-15.
- *Notes on a Mill Creek site in Buena Vista county, Iowa.* Journal of the Iowa archaeological Society. Mc Gregor, t. I, n° 2, 1952, p. 3-7.
- Lee (Thomas E.).** *A preliminary report on an archaeological survey of southwestern Ontario for 1950.* National Museum of Canada Bulletin. Ottawa, n° 126, 1952, p. 64-75.
- Leechman (Douglas).** *« Unused » hammer-stones.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 262-263.
- Leslie (Vernon).** *End scrapers.* Pennsylvania archaeologist. Honesdale, t. XXII, n° 2, 1952, p. 75-77.
- Lister (Robert H.).** *The stemmed, indented base point, a possible horizon marker.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 265.
- Logan (Wilfred D.).** *Graham Cave, an archaic site in Montgomery county, Missouri.* Memoirs of the Missouri archaeological Society. Columbia, t. II, 1952, p. 1-101.
- Long (Donovan B.).** *An island cache.* Tennessee archaeologist. Knoxville, t. VIII, n° 1, 1952, p. 28-29.
- Lucy (Charles L.).** *An upper Susquehanna mixed site.* Pennsylvania archaeologist. Honesdale, t. XXII, n°s 3-4, 1952, p. 95-97.
- Mac Cord (Howard A.).** *The Bintz site.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 239-244.
- Mac Neish (Richard S.).** *A possible early site in the Thunder Bay district, Ontario.* National Museum of Canada Bulletin. Ottawa, n° 126, 1952, p. 23-47.
- *Iroquois pottery types : a technique for the study of Iroquois prehistory.* National Museum of Canada Bulletin. Ottawa, n° 124, 1952, p. 1-166.
- *The archeology of the northeastern United States.* In : *Archeology of eastern United States.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 46-58.
- Martin (Paul S.).** *Archaeologists dig tons of debris without bulldozer.* Bulletin of the Chicago natural history Museum. Chicago, t. XXIII, n° 11, 1952, p. 3-4.
- *With pick and shovel in Pine Lawn valley.* Archaeology. Cambridge, t. V, n° 1, 1952, p. 14-21.
- Martin (Paul S.), Rinaldo (John B.), Bluhm (Elaine), Cutler (Hugh C.) and Grange Jr. (Roger).** *Mogollon cultural continuity*

- and change. *The stratigraphic analysis of Tularosa and Cordova caves*. Chicago natural history Museum, Fieldiana, anthropology, t. XL. Chicago, 1952, 528 p., in-8°.
- Maxwell (Moreau S.). *The archeology of the lower Ohio valley*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 176-189.
- Mayer-Oakes (William J.). *Two Hopewell sherds from Beech Bottom, West Virginia*. West Virginia archaeologist. Moundsville, t. V, 1952, p. 11-14.
- *Upper Ohio valley fieldwork, 1951*. Carnegie Museum, Archeological Newsletter. Pittsburgh, t. V, 1952, p. 1-5.
- Mayer-Oakes (William J.), Mrozowski (Vincent R.) and Alam (Emil A.). *An unusual burial at Shippingport, Pennsylvania*. Pennsylvania archaeologist. Honesdale, t. XXII, n° 2, 1952, p. 69-74.
- Mc Gregor (John C.). *The Havana site*. Illinois state Museum, Scientific Papers. Springfield, t. V, 1952, p. 43-91.
- Meighan (Clement W.) and Heizer (Robert F.). *Archaeological exploration of sixteenth century indian mounds at Drake's Bay*. California historical Society quarterly. San Francisco, t. XXXI, n° 2, 1952, p. 98-108.
- Merrill (Donald G.). *Notes on pitted stones and description of a twin-pitted form*. Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, n° 3, 1952, p. 19-22.
- Moltke (Erik). *The Kensington stone*. Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, n° 4, 1952, p. 33-37.
- Morgan (Richard G.). *Outline of cultures in the Ohio region*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 83-98.
- Morris (Earl H.). *Note on the Durango dates*. Tree-ring Bulletin. Tucson, t. XVIII, n° 4, 1952, p. 36.
- Morss (Noel). *Cradled infant figurines from Tennessee and Mexico*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 164-166.
- Moss (John Hall). *The antiquity of the Finley (Yuma) site. Example of the geologic method of dating*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 164-171.
- Mulloy (William). *The northern Plains*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 124-138.
- Murbarger (Nell). *City of the cave-men*. Natural history. New York, t. LXII, n° 3, 1953, p. 124-129.
- Neill (Wilfred T.). *The manufacture of fluted points*. Florida anthropologist. Gainesville, t. V, n° 1-2, 1952, p. 9-16.
- Neumann (George K.). *Archeology and race in the american Indian*. In : *Archeology of the eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 13-34.
- Neumann (Georg K.) and Fowler (Melvin L.). *Hopewellian sites in the lower Wabash valley*. Illinois state Museum, Scientific Papers. Springfield, t. V, 1952, p. 175-248.
- O'Bryan (Deric). *The abandonment of the northern Pueblos in the thirteenth century*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 153-157.
- Olafson (Sigfus). *Petroglyphs on the Guyandot river*. West Virginia archaeologist. Moundsville, t. V, 1952, p. 1-9.
- Olson (Alan P.). *Excavation of the Lyons rock shelter*. Southwestern lore. Boulder, t. XIX, n° 1, 1953, p. 1-13.
- Orr (Kenneth G.). *Survey of caddoan area archeology*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 239-255.
- Orr (Phil C.). *Review of Santa Barbara channel archeology*. Southwestern Journal of

- anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 2, 1952, p. 211-226.
- Osborne (Douglas). *Latc Eskimo archaeology in the western Mackenzie delta area*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 1, 1952, p. 30-39.
- Oswalt (Wendell). *Pottery from Hooper Bay village, Alaska*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 1, 1952, p. 18-29.
- *Spruce samples from the Copper river drainage, Alaska*. Tree-ring Bulletin. Tucson, t. XIX, n° 1, 1952, p. 5-10.
- *The archaeology of Hooper Bay village, Alaska*. University of Alaska, Anthropological Papers. College, t. I, n° 1, 1952, p. 47-91.
- Peithmann (Irwin). *Pictographs and petroglyphs in southern Illinois*. Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. II, n° 4, 1952, p. 91-94.
- *Preliminary report on excavations at the Jones site, Williamson county, Illinois*. Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. II, n° 2-3, 1952, p. 80-84.
- Pendleton (L.). *The Gallina phase of northern New Mexico*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 145-152.
- Pfirman (Kenneth R.). *Baked clay bowl from the East 28th St. site*. Pennsylvania archaeologist. Honesdale, t. XXII, n° 2, 1952, p. 68.
- Pilling (Arnold R.). *The British Museum collection from near Avila, California*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 169-172.
- Pohl (Frederick). *The lost discovery : uncovering the track of the Vikings in America*. New York, W. W. Norton and Co, 1952, 346 p.
- Pope Jr. (G. D.). *Excavation at the Charles Tyler site*. Bulletin of the archaeological Society of Connecticut. New Haven (Conn.), t. XXVI, 1952, p. 3-29.
- Porter (Rita Krestensen). *An analysis of Belle Glade Plain rim sherds from two fish-eating creek sites*. Florida anthropologist. Gainesville, t. IV, n° 3-4, 1951, p. 67-75.
- Prehistoric pottery of eastern United States*. Edited by James B. Griffin. Ann Arbor, Museum of anthropology, 1950.
- Quimby (George I.). *The archeology of the upper Great Lakes area*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 99-107.
- Rainey (Froelich). *The significance of recent archaeological discoveries in inland Alaska*. In : *Asia and North America*. Memoirs of the Society of american archaeology, t. IX. Salt Lake City, 1953, p. 43-46.
- Reed (Erik K.). *Cultural areas of the pre-spanish Southwest*. New Mexico quarterly Albuquerque, t. XXI, n° 4, 1951, p. 428-439.
- *The Tewa Indians of the Hopi country*. Plateau. Flagstaff, t. XXV, n° 1, 1952, p. 11-18.
- Renaud (E. B.). *Geographic distribution of arrowhead types of the high western Plains*. Southwestern lore. Boulder, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 26-29.
- Ridley (Frank). *The Fallis site, Ontario*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 1, 1952, p. 7-14.
- Rights (Douglas L.). *Copper specimens from Yadkin River in Piedmont, North Carolina*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 389.
- Ritchie (William A.). *A probable paleo-indian site in Vermont*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 249-258.
- *The chance horizon : an early stage of Mohawk Iroquois cultural development*. New York state Museum Circular. Albany, n° 29, 1952, p. 1-53.
- Roberts Jr. (Frank H. H.). *River Basin surveys : the first five years of the Inter-agency archeological and paleontological salvage*

- program. Annual Report of the Board of regents of the Smithsonian Institution for 1951. Washington, 1952, p. 351-383.
- Rowe (Chandler W.). *Woodland cultures of eastern Tennessee*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 199-206.
- Rowe (Paul R.). *Early horizons in Mills county, Iowa. Part I : Evidences of early man*. Journal of the Iowa archaeological Society. Mc Gregor, t. I, n° 3, 1952, p. 6-13 ; t. II, n° 1, 1952, p. 3-10.
- Ruppé Jr. (R. J.) and Dittert Jr. (A. E.). *The archaeology of Cebolleta Mesa and Acoma pueblo : a preliminary report based on further investigation*. El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 7, 1952, p. 191-219.
- Russell (Eber L.). *A fluted point from Chautauqua county*. Carnegie Museum, Archeological Newsletter. Pittsburgh, t. V, 1952, p. 5-7.
- Sanborn (William B.). *Mystery of Scaffold House*. Natural history. New York, t. LXII, n° 5, 1953, p. 224-226.
- Sargent (Howard R.). *A preliminary report on the excavations at Grannis Island*. Bulletin of the archaeological Society of Connecticut. New Haven (Conn.), t. XXVI, 1952, p. 30-50.
- Schmitt (Karl). *Archeological chronology of the middle atlantic states*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 59-70.
- Schroeder (Albert H.). *Documentary evidence pertaining to the early period of southern Arizona*. New Mexico historical Review. Albuquerque, t. XXVII, n° 2, 1952, p. 137-167.
- *The bearing of ceramics on developments in the Hohokam classic period*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 3, 1952, p. 320-335.
- *The significance of Willow Beach*. Plateau, Flagstaff, t. XXV, n° 2, 1952, p. 27-29.
- Schulman (Edmund). *Definitive dendrochronologies : a progress report and dendrochronology in Big Bend National Park, Texas*. Tree-ring Bulletin. Tucson, t. XVIII, n° 2-3, 1952, p. 10-27.
- *Extension of the San Juan chronology to B. C. times*. Tree-ring Bulletin. Tucson, t. XVIII, n° 4, 1952, p. 30-35.
- Sears (William H.). *An archaeological manifestation of a Natchez type burial ceremony*. Florida anthropologist. Gainesville, t. V, n° 1-2, 1952, p. 1-7.
- *Ceramic development in the south appalachian province*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 101-110.
- *Kolomoki burial mounds and the Weeden Island mortuary complex*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 223-229.
- *The prehistory of Georgia*. Georgia Review. Athens, t. VI, n° 4, 1952, p. 397-408.
- Shed (Ralph B.). *Engraved shells of the Spiro mound*. University of Oklahoma Museum, Annual Report. Norman, 1951, p. 17-42.
- Shiner (J. L.). *A preliminary report on the archaeology of site 45-WW-6 on the Columbia river, Washington*. Smithsonian Institution, Columbia basin project, River basin surveys. Eugene, 1952, 39 p.
- *The excavations at site 35-UM-5 in the McNary Reservoir, Oregon*. Smithsonian Institution, Columbia basin project, River basin surveys. Eugene, 1951, 9 p.
- Shutler Jr. (Dick). *Excavation of a pithouse in Williamson valley, Arizona*. Plateau. Flagstaff, t. XXIV, n° 4, 1952, p. 130-133.
- Sims (Agnes C.) and Pleasants (Frederick R.). *Exposition de gravures rupestres américaines*. Museum. Paris, t. VI, n° 2, 1953, p. 128-130.
- Simpson (A. M.). *The Kingston village site*. Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. II, n° 2-3, 1952, p. 63-79.

- Simpson (Ruth D.). *A new discovery of early core-and-flake tools in the Mohave desert. The masterkey*. Los Angeles, t. XXVI, n° 2, 1952, p. 62-63.
- Smail (William). *Crabble site mace*. Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. II, n° 2-3, 1952, p. 87.
- Smiley (Terah L.). *Four late prehistoric kivas at Point of Pines, Arizona*. University of Arizona Bulletin, Social science, n° 21. Tucson, 1952, 72 p., in-8°.
- Smith (Arthur George). *Beveled or « rotary » points*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 269-270.
- Smith (Carlyle S.). *Archeology in the vicinity of New York city*. In : *Selected Papers of XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, Chicago University Press, 1952, p. 131-135.
- Smith (Clarence E.) and Weymouth (W. D.). *Archaeology of the Shasta Dam area, California*. University of California, Archaeological Survey, Report n° 18. Berkeley, 1952, 46 p.
- Smith (Elmer). *The archaeology of Deadman Cave, Utah : a revision*. University of Utah, Anthropological Papers, n° 10. Salt Lake City, 1952, 41 p.
- Smith (Margaret Perryman). *Unusual Georgia petroglyph*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 392.
- Smith (S. Winifred). *A survey of publications in Ohio history, archaeology and natural history*. Ohio state archaeological and historical quarterly. Columbus, t. LXI, n° 4, 1952, p. 410-430.
- Solecki (Ralph S.). *Archeology and ecology of the arctic slope of Alaska*. Annual Report of the Smithsonian Institution for 1950. Washington, 1951, p. 469-495.
- Spaulding (Albert C.). *The current status of aleutian archaeology*. In : *Asia and North America*. Memoirs of the Society of american archaeology, t. IX. Salt Lake City, 1953, p. 29-31.
- Spaulding (Albert C.). *The origin of the Adena culture of the Ohio valley*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 3, 1952, p. 260-268.
- Stern (Theodore). *Pamunkey pottery making*. Southern Indian studies. Chapel Hill, t. III, 1951, p. 1-78.
- Stewart (T. D.). *The fluorine contents of associated human and extinct animal bones from the Conkling cave, New Mexico*. Science. Washington, t. CXVI, n° 3017, 1952, p. 457-458.
- Swadesh (Morris). *Lexico-statistic dating of prehistoric ethnic contacts. With special reference to north american Indians and Eskimos*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVI, n° 4, 1952, p. 452-463.
- Thomas (Tully H.). *Tanged knives from the vicinity of Concho, Arizona*. El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 12, 1952, p. 374-385.
- *The Concho complex*. Plateau. Flagstaff, t. XXV, n° 1, 1952, p. 1-10.
- Torrey (Howard). *Indians of Cape Cod*. Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIV, 1952, p. 19-66.
- Treganza (A. E.). *Archaeological investigations in the Farmington Reservoir area, Stanislaus county, California*. University of California, Archaeological Survey, Report n° 14. Berkeley, 1952, 25 p.
- Verhoog (P.). *De middeleeuwse Noorse nederzettingen in Zuid-Groenland en hun ondergang ten gevolge van klimaatsverandering*. Tijdschrift van het koninklijke nederlandsch aardrijkskundig Genootschap. Leiden, t. LXXX, n° 1, 1953, p. 70-82.
- Vescelius (Gary). *Excavated material from Pine Orchard, Branford, Conn.* Bulletin of the archaeological Society of Connecticut. New Haven (Conn.), t. XXVI, 1952, p. 51-53.
- Vossberg (Walter A.). *Summary of a cultural area : Long Island, New York*. Bulletin of the Massachusetts archaeological So-

- ciety. Attleboro, t. XIII, n° 2, 1952, p. 10-13.
- Wadlow (W. L.). *The Snyders site*. St Louis, Greater St Louis archaeological Society, 1952, 18 p.
- Walker (Edwin F.). *Boomerangs. The masterkey*. Los Angeles, t. XXVI, n° 1, 1952, p. 15-16.
- *Five prehistoric archaeological sites in Los Angeles county, California*. Frederick Webb Hodge anniversary publication Fund, Publication n° 6. Los Angeles, 1952, 116 p.
- Walker (Winslow M.). *The Dickinson mound group, Peoria county, Illinois*. Illinois state Museum, Scientific Papers. Springfield, t. V, 1952, p. 13-41.
- Wallace (William J.). *The mortuary caves of Calaveras county, California*. Archaeology. Cambridge, t. IV, n° 4, 1951, p. 199-203.
- Wallace (William J.) and Lathrap (Donald W.). *An early implement assemblage from a limestone cavern in California*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 133-138.
- Wallace (William J.) and Taylor (E. S.). *Excavation of Sis-13, a rock-shelter in Siskiyou county, California*. University of California, Archaeological Survey Report. Berkeley, t. XV, 1952, p. 13-39.
- Wauchope (Robert). *Unusual Lamar variant of the filfol cross*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 391-392.
- Webb (William S.). *The archaic cultures and the Adena people*. Ohio state archaeological and historical quarterly. Columbus, t. LXI, n° 2, 1952, p. 173-181.
- Webb (William S.) and Wilder (Charles G.). *An archaeological survey of Gunter'sville basin on the Tennessee river in northern Alabama*. Lexington, University of Kentucky Press, 1951, 278 p., 78 pl.
- White (Theodore E.). *A method of calculating the dietary percentage of various food animals utilized by aboriginal peoples*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 396-398.
- Whiteford (Andrew H.). *A frame of reference for the archeology of eastern Tennessee*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 201-225.
- Wilford (Lloyd A.). *Minnesota archaeology, current explorations and concepts*. Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVII, n° 3, 1951, p. 3-8.
- *The prehistoric Indians of Minnesota*. Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVII, n° 3, 1951, p. 9-16 ; t. XVIII, n° 2, 1952, p. 4-15.
- *The prehistoric Indians of Minnesota and the Headwaters Lakes aspect*. Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVIII, n° 1, 1952, p. 1-12.
- Willoughby (Charles C.). *Textile fabrics from the Spiro mound*. Missouri archaeologist. Columbia, t. XIV, 1952, p. 107-118.
- Witthoft (John). *A paleo-indian site in eastern Pennsylvania : an early hunting culture*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVI, n° 4, 1952, p. 464-495.
- Witthoft (John) and Farver (S. S.). *Two shenk's ferry sites in Lebanon county, Pennsylvania*. Pennsylvania archaeologist. Honesdale, t. XXII, n° 1, 1952, p. 3-32.
- Witthoft (John) and Miller (James). *Grooved axes of eastern Pennsylvania*. Pennsylvania archaeologist. Honesdale, t. XXII, n° 3-4, 1952, p. 81-94.
- Worman (Frederick C. V.). *A report of a cache of obsidian artifacts from the Pajarito plateau*. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 1, 1953, p. 12-15.
- Wray (Donald E.). *Archeology of the Illinois valley : 1950*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 152-164.
- Wyman (Leland C.). *A prehistoric naturalist*. Plateau. Flagstaff, t. XXIV, n° 4, 1952, p. 128-129.

Amérique Centrale.

- Anderson (A. Hamilton).** *Glimpses of a lost civilization.* Caribbean quarterly. Port of Spain, t. II, n° 2, s. d., p. 24-29.
- Arguedas R. de la Borbolla (Sol) and Aveleyra Arroyo de Anda (Luis).** *A plainview point from northern Tamaulipas.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 392-393.
- Aubrun (Charles V.).** *L'art pré-colombien et quelques problèmes d'esthétique.* Les langues modernes. Paris, 1952, p. 51-56.
- Aveleyra Arroyo de Anda (Luis).** *El « hombre de Tamazulapan ».* Memorias de la Academia mexicana de la historia. México, t. VII, n° 3, 1948 [Tirage à part : 15 p.].
- *Prehistoria de México.* México, Ediciones mexicanas, 1950, 167 p., in-8°.
- *Reconocimiento arqueológico en la zona de la presa internacional Falcón, Tamaulipas y Texas.* Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. XII, 1951, p. 31-59.
- Aveleyra Arroyo de Anda (Luis) and Maldonado Koerdell (Manuel).** *Association of artifacts with mammoth in the valley of Mexico.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 332-340.
- Barthel (Thomas S.).** *Der Morgensternkult in den Darstellungen der Dresdener Maya-handschrift.* Ethnos. Stockholm, t. XVII, 1952, p. 73-112.
- Berlin (Heinrich).** *Breves estudios arqueológicos : El Petén, Guatemala.* Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. III, n° 2, 1951, p. 1-8.
- *El templo de las inscripciones VI de Tikal.* Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. III, n° 1, 1951, p. 33-54.
- *Excavaciones en Kaminaljuyú : montículo D-III-13.* Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. IV, n° 1, 1952, p. 3-18.
- Bernal (Ignacio).** *La arqueología mexicana de 1880 a la fecha.* Cuadernos americanos. México, t. XI, n° 5, 1952, p. 121-145.
- *Mesoamérica. Período indígena.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1953, 114 p., in-16.
- Borhegyi (Stephen F. de).** *A study of three-pronged incense burners from Guatemala and adjacent areas.* Notes on middle american archaeology and ethnology. Washington, n° 101, 1951, p. 100-124.
- *El incensario de Guayasco recientemente donado al Museo nacional de arqueología y etnología.* Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. III, n° 2, 1951, p. 41-44, 2 pl.
- *Notes and comments on « duck-pots » from Guatemala.* Middle american research Records. New Orleans, t. II, n° 1, 1952, 16 p., in-8°.
- Bullard Jr. (William R.).** *Residential property walls at Mayapan.* Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Current Reports. Washington, n° 3, 1952, p. 36-44.
- Burland (Cottie A.).** *In the house of flowers. Xochicalco and its sculptures.* Ethnos. Stockholm, t. XVII, 1952, p. 119-129.
- *The wind mask of Quetzalcoatl.* Man. London, t. LII, n° 181, 1952, p. 127-128.
- Campo (Rafael Martín del).** *Arte plumaria e industria del hilado de plumas entre los Aztecas.* Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, t. LXX, n°s 1-3, 1950, p. 243-249.
- Carrasco (Pedro).** *Paganismo mixe.* Tlatoani. México, t. I, n°s 3-4, 1952, p. 6.
- Caso (Alfonso).** *New World culture history : Middle America.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 226-237.
- *Un cuauhxicalli del dios de la muerte.* Memorias y Revista de la Academia nacio-

- nal de ciencias. México, t. LVII, n^{os} 1-2, 1952, p. 99-111.
- Caso (Alfonso) y Bernal (Ignacio).** *Urnas de Oaxaca*. Memorias del Instituto nacional de antropología e historia, t. II. México, 1952, 387 p., in-4^o.
- Cerezo Dardon (Hugo).** *Breve historia de Tikal*. Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. III, n^o 1, 1951, p. 1-8.
- Coe II (William R.).** *A possible early classic site in northern Yucatan*. Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Notes on middle american archaeology and ethnology. Washington, n^o 108, 1952, p. 189-192.
- Dibble (Charles S.).** *Códice Xolotl*. México, Instituto de historia, 1951, 166 p., in-4^o.
- Disselhoff (H. D.).** *Eine mexikanische Grünstein-Maske aus der « Kunsthammer » der Bayrischen Herzöge*. Ethnos. Stockholm, t. XVII, 1952, p. 130-141.
- Drake (Robert J.).** *Shells sold for medicinal use in Sonora and Sinaloa*. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n^o 4, 1953, p. 151-153.
- Drucker (Philip).** *Two aboriginal works of art from the Veracruz coast*. Smithsonian miscellaneous Collections, t. CXVII, n^o 12. Washington, 1952, 7 p., in-8^o, 3 pl.
- Ekholm (Gordon F.).** *A possible focus of asiatic influence in the late classic cultures of Mesoamerica*. In : *Asia and North America*. Memoirs of the Society of american archaeology, t. IX. Salt Lake City, 1953, p. 72-97.
- *The mutual interest of archeology and ecology, with examples from Middle America*. Transactions of the New York Academy of sciences. Baltimore, t. XV, n^o 4, 1953, p. 110-113.
- Espinoza (Gustavo).** *Investigaciones arqueológicas en San Agustín Acasaguastlán*. Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. IV, n^o 1, 1952, p. 20-46.
- Forster (James (R.)).** *New type of sacrificial knives from the valley of Mexico*. The mas-
terkey. Los Angeles, t. XXVI, n^o 3, 1952, p. 96-99.
- García Granados (Rafael).** *Diccionario biográfico de historia antigua de Méjico*. México, Instituto de historia, 1952, t. I, xv-599 p., in-8^o.
- García Payón (José).** *El Tajín. Trabajos de conservación realizados en 1951*. Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. V, 1951, p. 75-78.
- *Totonacas y Olmecas, un ensayo de correlación histórico-arqueológica*. Universidad veracruzana. Jalapa, t. I, n^o 4, 1952, p. 27-52.
- Gillmor (Frances).** *Flute of the smoking mirror. A portrait of Nezahualcoyotl, poet-king of the Aztecs*. Albuquerque, University of New Mexico Press, 1949, 183 p., in-8^o.
- Girard (Rafael).** *El Popol-Vuh, fuente histórica*. T. I : *El Popol-Vuh como fundamento de la historia maya-quiché*. Guatemala, Editorial del Ministerio de educación pública, 1952, 461 p., in-8^o.
- Jones (Morris R.).** *Map of the ruins of Mayapan, Yucatan, Mexico*. Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Current Reports. Washington, n^o 1, 1952, p. 2-6.
- Kelley (J. Charles).** *Some geographic and cultural factors involved in mexican-south-eastern contacts*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 139-144.
- Krickeberg (Walter).** *Altmexikanischer Muschelzierat mit einem Relief aztekischer Stils*. Baessler-Archiv. Berlin, Neue Folge, t. I, 1952, p. 9-21.
- *Mittelamerikanische Denkmäler*. Berlin, Museum für Völkerkunde, 1950, 36 p.
- Lehmann (Henri).** *Mexikanische Kunst in Paris*. Tribus. Stuttgart, t. II-III, 1951-1952, p. 449-452.
- Linné (Sigvald).** *Archaeological problems in Guerrero, Mexico*. Ethnos. Stockholm, t. XVII, 1952, p. 142-148.

- López Rosado (Diego). *Las obras públicas en la época precortesiana*. Investigación económica. México, t. IX, n° 3, 1949, p. 295-309.
- Lorenzo (José L.). *A fluted point from Durango, Mexico*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 394-395.
- Marquina (Ignacio). *Palenque, nuevos descubrimientos*. Cuadernos mexicanos. México, t. XI, n° 5, 1952, p. 199-202.
- Martínez del Río (Pablo). *El mamut de Santa Isabel Iztapan*. Cuadernos americanos. México, t. XI, n° 4, 1952, p. 149-170.
- Medellín Zenil (Alfonso). *Exploraciones en Quauhtochco. Temporada I*. Jalapa, Departamento de antropología, 1952, 95 p., in-8°.
- Morss (Noel). *Cradled infant figurines from Tennessee and Mexico*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 164-166.
- Osborne (Lilly de Jongh). *Datos sobre la indumentaria precolombina*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXVI, n° 1, 1952, p. 58-63.
- Paret (Oscar). *Rätsel der Maya*. Tribus. Stuttgart, t. II-III, 1951-1952, p. 219-226.
- Peso (Charles C. Di). *The clay figurines of Acambaro, Guanajuato, Mexico*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 388-389.
- Peterson (Frederick A.). *Faces that are really false*. Natural history. New York, t. LXII, n° 4, 1953, p. 176-180.
- *Falsificaciones arqueológicas en el estado de Guerrero, México*. Tlatoani. México, t. I, n° 3-4, 1952, p. 15-19.
- *Falsifications from Guerrero*. Ethnos. Stockholm, t. XVII, 1952, p. 113-118.
- Piña Chan (R.), Romano Pacheco (A.) y Pareyón Moreno (E.). *Tlatilco: nuevo sitio preclásico del valle de México*. Tlatoani. México, t. I, n° 3-4, 1952, p. 9-14.
- Pollock (H. E. D.) and Stromsvik (Gustav). *Chacchob, Yucatan*. Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Current Reports. Washington, n° 6, 1953, p. 82-99.
- Richards (Annette H.). *The mystery of the first Mexican*. Natural history. New York, t. LXII, n° 4, 1953, p. 168-174.
- Ruppert (Karl) and Smith (A. L.). *Excavations in house mounds at Mayapan*. Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Current Reports. Washington, n° 4, 1952, p. 45-66.
- Ruz Lhuillier (Alberto). *Cámara secreta del Templo de los Inscripciones*. Tlatoani. México, t. I, n° 3-4, 1952, p. 3-5.
- *Exploraciones en Palenque: 1950*. Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. V, 1951, p. 25-45.
- *Exploraciones en Palenque: 1951*. Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. V, 1951, p. 47-66.
- *Importante découverte dans la pyramide du Temple des Inscriptions à Palenque*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n° 2, 1952, p. 383-386, 3 pl.
- *Investigaciones arqueológicas en Palenque*. Cuadernos americanos. México, t. XI, n° 6, 1952, p. 149-165.
- *Suntuoso sepulcro en la cripta de Palenque*. México de hoy. México, t. V, n° 55, 1953, p. 1-7.
- Schaeffer (Ernesto). *El corregidor del Petén, coronel Modesto Méndez, y el encargado de negocios de Prusia von Hesse*. Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. III, n° 1, 1951, p. 55-60.
- Sears (Paul B.). *El análisis de polen en la investigación arqueológica*. Tlatoani. México, t. I, n° 3-4, 1952, p. 29-30.
- *The interdependence of archeology and ecology, with examples from Middle America*. Transactions of the New York Academy of sciences. Baltimore, t. XV, n° 4, 1953, p. 113-117.
- Séjourné (Laurette). *Palenque, una ciudad*

- maya. México, Fondo de cultura económica, 1953, 87 p., in-8°.
- Sharp (S.). *Art in British Honduras*. Caribbean quarterly. Port of Spain, t. II, n° 2, s. d., p. 30-31.
- Shook (Edwin M.). *Investigaciones arqueológicas en las ruinas de Tikal, departamento de El Petén, Guatemala*. Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. III, n° 1, 1951, p. 9-32.
- *Some recent aspects of mayan civilization and maize culture on the Pacific coast of Guatemala*. Iowa state College, Agricultural experiment Station, Plant research in the tropics, Research Bulletin, n° 371. Ames, 1949, 7 p.
- *The great wall of Mayapan*. Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Current Reports. Washington, n° 2, 1952, p. 7-35.
- Smith (A. Ledyard) and Kidder (Alfred V.). *Excavations at Nebaj, Guatemala*. With notes on the skeletal material by T. D. Stewart. Carnegie Institution of Washington, Publication 594. Washington, 1951, VIII-90 p.
- Smith (Robert E.). *Cenote X-Coton at Mayapan*. Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Current Reports. Washington, n° 5, 1953, p. 67-81.
- Sotomayor (Arturo). *Dos sepulcros en Bonampak*. México, Ediciones Librería del Prado, 1949, 165 p.
- Stewart (Dorothy N.). *Geometric implications in construction of the Caracol : greek measures in maya architecture*. El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 6, 1952, p. 163-174.
- Stone (Doris). *Living archeology of the Bribri and Cabécar Indians of Costa Rica*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 251-253.
- Stromsvik (Gustavo). *Guía de las ruinas de Copán*. Tegucigalpa, Talleres tipo-litográficos Ariston, 1946, 90 p., in-8°.
- *Guide book to the ruins of Copan*. Carnegie Institution of Washington, Publication 577. Washington, 1947, 76 p., in-8°.
- Termer (Franz). *La densidad de población en los imperios mayas como problema arqueológico y geográfico*. Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, t. LXX, n° 1-3, 1950, p. 213-239.
- Thompson (J. Eric S.). *The introduction of Puuc style of dating at Yaxchilan*. Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Notes on middle archaeology and ethnology. Washington, n° 110, 1952, p. 196-202.
- Tudela de la Orden (José). *Notas de etnología mejicana. Las clases sociales entre los Tarascos*. Revista internacional de sociología. Madrid, t. X, n° 38, 1952, p. 439-457.
- Villagra (Agustín). *Teotihuacán. Sus pinturas murales*. Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. V, 1951, p. 67-74.
- Vinton (Kenneth W.). *New archaeological site in Panama*. Scientific monthly. New York, t. LXXIII, n° 6, 1951, p. 122-123.
- *Unusual petrification in tropical Panama*. Scientific monthly. New York, t. LXXII, n° 6, 1951, p. 397-400.
- Wauchope (Robert). *A tentative sequence of pre-classic ceramics in Middle America*. Middle american research Records. New Orleans, t. I, n° 14, 1950, p. 211-250.
- Wiley (Gordon R.). *Some aspects of american culture-history : a review*. Archaeology. Cambridge, t. XXVI, n° 104, 1952, p. 201-205.

Antilles.

- Alonso (Orencio Miguel). *El primer ídolo de oro pre-colombino encontrado en Cuba*. Revista cubana de arqueología y etnología, La Habana, t. VII, n^{os} 13-14, 1951, p. 158-165.
- Bullbrook (J. A.). *The aboriginal remains of Trinidad and the West Indies*. Caribbean quarterly. Port of Spain, t. I, n^o 1, 1949, p. 16-21.
- Catts Pressoir (Jacques). *Haïti : monuments historiques et archéologiques*. México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1952, 32 p., 12 pl., in-8^o.
- Cosculluela (J. H. y María Helena). *Prehistoria documentada. Cuba y Haïti*. La Habana, Editorial Lex, 1947, 86 p.
- Fisher (Kurt). *L'archéologie en Haïti*. Conjonction. Port-au-Prince, n^o 37, 1952, p. 45-49.
- García y Grave de Peralta (Fernando). *Excursiones arqueológicas*. Revista cubana de arqueología y etnología. La Habana, t. VII, n^{os} 13-14, 1951, p. 36-98.
- García Valdés (Pedro). *Las esferulitias. Estudios etnológico y arqueológico*. Pinar del Río, 1949, s. éd., 52 p.
- Harcourt (Raoul d'). *Collections archéologiques martiniquaises du Musée de l'Homme*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n^o 2, 1952, p. 353-382, 10 pl.
- Morales Patiño (Oswaldo). *Arqueología cubana. Resumen de actividades durante el año 1950*. Revista cubana de arqueología y etnología. La Habana, t. VII, n^{os} 13-14, 1951, p. 8-35.
- *Estudio comparativo del pendiente efigie de oro encontrado en Banes*. Revista cubana de arqueología y etnología. La Habana, t. VII, n^{os} 13-14, 1951, p. 166-227.
- Pérez de la Riva (Francisco). *La agricultura indoantillana*. Revista cubana de arqueología y etnología. La Habana, t. VII, n^{os} 13-14, 1951, p. 228-290.
- Pinchon (Robert). *Introduction à l'archéologie martiniquaise*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n^o 2, 1952, p. 305-352, 4 pl.
- Rouse (Irving). *Porto Rican prehistory. Excavations in the interior, south and east. Chronological implications*. New York Academy of science, Scientific survey of Porto Rico and the Virgin Islands. New York, t. XVIII, n^o 4, 1952, p. 461-578.
- *Porto Rican prehistory : introduction. Excavation in the west and north*. New York Academy of sciences. New York, t. XVIII, n^o 3, 1952.
- *The circumcaribbean theory, an archaeological test*. American anthropologist. Menasha, t. LV, n^o 2, 1953, p. 188-200.
- Schweeger-Hefel (Annemarie). *Ein rätselhaftes Stück aus der alten Ambraser Sammlung*. Archiv für Völkerkunde. Wien, t. VI-VII, 1950-1951, p. 209-228.
- Tabío (Ernesto E.). *La cultura mas primitiva de Cuba precolombina*. La Habana, 1951. Revista cubana de arqueología y etnología. La Habana, t. VII, n^{os} 13-14, 1951, p. 117-157.
- Utset (Bernardo). *Exploraciones arqueológicas en la región sur de Oriente*. Revista cubana de arqueología y etnología. La Habana, t. VII, n^{os} 13-14, 1951, p. 99-116.
- Wolf (Marian De). *Excavations in Jamaica*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n^o 3, 1953, p. 230-238.

Amérique du Sud.

- Andrade (Rodrigo Melo Franco de). *Brasil : monumentos históricos e arqueológicos*. México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1952, 224 p., in-8^o.

- Baldus (Herbert).** *Tonscherbenfunde in Nord-paraná.* Archiv für Völkerkunde. Wien, t. VI-VII, 1950-1951, p. 1-19.
- Barata (Frederico).** *A arte oleira dos Tapajó. III : Alguns elementos novos para a tipologia de Santarém.* Publicação do Instituto de antropologia e etnologia do Pará, nº 6. Belém (Pará), 1953, 9 p., 5 pl.
- Becker-Donner (Etta).** *Die nordwestargentinischen Sammlungen des Wiener Museums für Völkerkunde.* Archiv für Völkerkunde. Wien, t. VI-VII, 1950-1951, p. 229-362.
- Bennett (Wendell C.).** *New World culture history : South America.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 211-225.
- Bird (Junius).** *Fechas del radio-carbono para Sud-América.* Revista del Museo nacional. Lima, t. XXI, 1952, p. 8-34.
- Bushnell (G. H. S.).** *A stone figur from Manabi, Ecuador.* Man. London, t. LII, nº 180, 1952, p. 127.
- Canals Frau (Salvador).** *División y unidad en las poblaciones prehispánicas del Noroeste argentino.* Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 67-88.
- Chávez Ballon (Manuel).** *El Templo del Sol o Qoricancha.* Revista del Instituto americano de arte. Cuzco, t. II, 1952, p. 18-23.
- Christensen (Ross T.).** *Ancient peruvian bean-writing.* Brigham Young University, University archaeological Society Bulletin. Provo, t. III, 1952, p. 1-15.
- Cornely (F. L.).** *Prehistoria del territorio diaguita chileno.* Boletín de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, t. V, 1950, p. 3-19.
- *15 pipas araucanas.* Publicaciones del Museo y de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, t. VI, 1952, p. 1-5.
- *Urnas prehistóricas de Coquimbo y Atacama (cultura diaguita-chilena).* Publicaciones del Museo y de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, t. VI, 1952, p. 16-19.
- Cornely (F. L.) y Lindberg (Ingeborg).** *Dos clavas cefalomorfas de piedra.* Publicaciones del Museo y de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, t. VI, 1952, p. 6-7.
- Cruxent (J. M.).** *Notes on venezuelan archeology.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 280-294.
- Digby (Adrian).** *Three Cupisnique vases in the British Museum.* Man. London, t. LII, nº 159, 1952, p. 113-115.
- Doering (Heinrich Ubbelohde).** *Kunst im Reiche der Inca.* Tübingen, Verlag Ernst Wasmuth, 1952; 58 p., 240 pl., in-8°.
- *Untersuchungen zur Baukunst der nord-peruanischen Küstentäler.* Baessler-Archiv. Berlin, neue Folge, t. I, 1952, p. 23-47.
- Drake (Robert J.).** *Some marine shells used by prehistoric Indians in Ecuador.* Nautilus. Philadelphia, t. LXV, nº 4, 1952, p. 120-122.
- El Museo de Chiclin.* Fanal. Lima, t. VII, nº 34, 1953, p. 18-22.
- Fester (Gustavo A.).** *Observaciones sobre la tintorería indígena sudamericana.* Ciencia e investigación. Buenos Aires, t. VIII, nº 6, 1952, p. 245-250.
- Florian (Mario).** *Las investigaciones arqueológicas de la misión francesa.* Cultura peruana. Lima, t. XI, nº 54, 1952, 2 p.
- Fontana Company (Mario A.).** *Arqueología del Uruguay. Alfarería prehispánica de los paraderos de Nueva Palmira (depto. de Colonia). Arqueología descriptiva.* Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. XI, 1951, p. 153-222.
- Frediani (Ascânio Ilo).** *Os sambaquis e o litoral de Torres.* Revista do Museu Júlio de Castilhos. Porto Alegre, t. I, nº 2, 1952, p. 243-249.
- García (J. Uriel).** *Por la liberación del Coricancha.* Revista del Instituto americano de arte. Cuzco, t. II, 1952, p. 5-14.

- Godói (Manuel Pereira de).** *Cachimbos tupiguaranis de Pirassununga*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 314-322.
- González (Alberto Rex).** *Concerning the existence of the pit house in South America*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 271-272.
- Guthe (Alfred K.).** *Peru's past from pots*. Museum Service. Rochester (N. Y.), t. XXV, n° 3, 1952, p. 32-33.
- Hagen (Victor Wolfgang von).** *El camino real de los Incas*. Fanal. Lima, t. XXXIII, 1952, p. 2-5.
- *The highways of the Inca*. Archaeology. Cambridge, t. V, n° 2, 1952, p. 104-109.
- *The mystery of Pisac*. Archaeology. Cambridge, t. V, n° 1, 1952, p. 33-39.
- *The search for the gilded man*. Natural history. New York, t. LXI, n° 7, 1952, p. 312-321.
- Haro (Silvio Luis).** *Puruhá (estudios arqueológicos)*. Cuadernos de historia y arqueología. Guayaquil, t. I, n° 1, 1951, p. 79-124.
- Hilbert (Peter Paul).** *Contribuição à arqueologia da ilha de Marajó, os « tesos » marajoaras do alto Camutins e a actual situação da ilha do Pacoval, no Arari*. Publicações do Instituto de antropologia e etnologia do Pará, n° 5. Belém, 1952, 32 p.
- Hoffstetter (Robert).** *Sobre los perros americanos prehispánicos*. Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. V, n° 48, 1952, p. 102-136.
- Hornkohl (Herbert).** *Un ídolo lítico hallado en Tilama, provincia de Coquimbo, Chile*. Boletín de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, t. V, 1950, p. 19-20.
- Ibarra Grasso (Dick Edgar).** *La arqueología boliviana*. Ciencia nueva. Cochabamba, t. III, n° 4, 1952, p. 7-20.
- Iribarren Charlin (Jorge).** *Apuntes sobre la arqueología de la provincia de San Juan*. República argentina. Publicaciones del Museo y de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, t. VI, 1952, p. 8-15.
- *La urna de Chellepin y algunas correlaciones arqueológicas*. Boletín de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, t. V, 1950, p. 21-27.
- Jijón y Caamaño (Jacinto).** *Antropología prehispánica del Ecuador. Resumen*. Quito, La Prensa católica, 1952, 412 p., in-8°.
- Krickeberg (Walter).** *Alt-Peru*. Berlin, Museum für Völkerkunde, 1949, 32 p.
- Lastres (Juan B.).** *La trepanación del cráneo en el antiguo Perú*. Revista universitaria. Cuzco, t. XL, n° 101, 1952, p. 283-317.
- Legislación arqueológica peruana*. Lima, Ministerio de educación pública (Dirección de arqueología e historia), 1953, 32 p. [ronéotypées].
- Lichy (René) y Civrieux (Marc de).** *Petroglifos precolombinos en la piedra Culimacari del bajo Casiquiare*. El farol. Caracas, t. XI, n° 110, 1949, p. 22-24.
- Mainero (V.) y Pérez (A.).** *La evolución de la arquitectura y la decoración en Colombia*. Medellín, s. éd., 1951, 50 p.
- Martínez (Eduardo N.).** *Lo que fueron los Pastos*. Revista del Colegio nacional Bolívar. Tulcan, n° 7, 1952, p. 3-28.
- Mejía Xesspe (M. Toribio).** *Mitología del Norte andino peruano*. América indígena. México, t. XII, n° 3, 1952, p. 235-251.
- Monografía de la provincia de Parinacochas*. Lima, Centro de colaboración pedagógica del magisterio primario de Parinacochas, 1951, t. I, 1.000 p.; t. II, 949 p., in-8°.
- Mostny (Greta).** *Ciudades atacameñas*. Boletín del Museo nacional de historia natural. Santiago de Chile, t. XXIV, 1948-1949, p. 125-201.
- *Una tumba de Chiuchiu*. Con un apéndice por F. Jeldes A. : *Protocolo de un cráneo de Chiuchiu*. Boletín del Museo nacional de historia natural. Santiago de Chile, t. XXVI, n° 1, 1952.
- Osborne (Harold).** *Indians of the Andes*.

- Aymaras and Quechuas*. London, Routledge and Kegan Paul, 1952, XIII-266 p., in-8°.
- Oteiza (Jorge de)**. *Interpretación estética de la estatuaría megalítica americana*. Madrid, Ediciones Cultura hispánica, 1952, 157 p., in-8°.
- Philips (Edna)**. *Archeological jig-saw puzzles*. Caretas. Lima, mayo 1952, s. p.
- Reichel-Dolmatoff (Gerardo)**. *Colombia. Período indígena*. México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1953, 62 p., in-16.
- Riley (Carroll L.)**. *Two sites in western Bolivia, Venezuela*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 3, 1953, p. 265-268.
- Rouse (Irving)**. *The circum-caribbean theory, an archaeological test*. American anthropologist. Menasha, t. LV, n° 2, 1953, p. 188-200.
- Rydén (Stig)**. *Chullpa Pampa. A pre-Tiahuanacu archaeological site in the Cochabamba region, Bolivia. A preliminary report*. Ethnos. Stockholm, t. XVII, 1952, p. 39-50.
- Sabogal (José)**. *El « kero », vaso de libaciones cuzqueño de madera pintada*. Publicaciones del Instituto de arte peruano, n° 2. Lima, 1952, 40 p.
- Salaman (Redcliffe N.)**. *The history and social influence of the potato*. With a chapter on industrial uses by W. G. Burton. Cambridge, Cambridge University Press, 1949, xxiv-685 p.
- Strong (William Duncan) and Evans Jr. (Clifford)**. *Cultural stratigraphy in the Virú valley, northern Peru : the formative and florescent epochs*. Columbia Studies in archaeology and ethnology, t. IV. New York, 1952, 374 p.
- Stumer (Louis Michael)**. *Investigaciones de superficie en caldera (Valle de Huaura)*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XXI, 1952, p. 38-67.
- Tentori (Tullio)**. *Il viaggio nell' « al di là » nelle credenze degli indigeni sud americani*. Rivista di antropologia. Roma t. XXXIX, 1951-1952, p. 179-204.
- Towle (Margaret Ashley)**. *Plant remains from a peruvian mummy bundle*. Harvard University, Botanical Museum leaflets. Cambridge (Mass.), t. XV, n° 9, 1952, p. 223-246.
- Villasante Ortiz (Segundo)**. *Expediciones realizadas a la provincia de Paucartambo*. Revista universitaria. Cuzco, t. XLI, n° 102, 1952, p. 126-150.

ETHNOGRAPHIE, SOCIOLOGIE, FOLKLORE.

Généralités.

- Ackerknecht (Erwin H.)**. *Maladies et sociétés*. Archives internationales d'histoire des sciences. Paris, nos 20-21, 1952 p. 309-319.
- An appraisal of anthropology today*. Edited by Sol Tax, Loren C. Eiseley, Irving Rouse and Carl F. Voegelin. Chicago, University of Chicago Press, 1953, xiv-395 p., in-8°.
- Anderson (Edgar)**. *Plant, man and life*. Boston, Little, Brown and Co, 1952, x-245 p.
- Anthropology today. An encyclopedic inventory*. Prepared under the chairmanship of A. L. Kroeber. Chicago University of Chicago Press, 1953, xv-966 p. in-8°.
- Bates (Marston)**. *Human ecology*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 700-713.
- Bayard (Samuel P.)**. *The materials of folklore*. Journal of american folklore. New York, t. LXVI, n° 259, 1953, p. 1-17.

- Beals (Ralph). *Acculturation*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 621-641.
- Beals (Ralph L.) and Hoijer (Harry). *An introduction to anthropology*. New York, Macmillan Co, 1953, 658 p., in-8°.
- Bidney (David). *The concept of value in modern anthropology*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 682-699.
- Bittle (William E.). *Language and culture : a comment on Voegelin's view*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 4, 1952, p. 466-471.
- Bonaparte (Marie). *Quelques lueurs projetées par la psychanalyse et l'ethnographie sur la sociologie*. Revue française de psychanalyse. Paris, t. XVI, n° 3, 1952, p. 313-318.
- Boyd (William C.). *The contributions of genetics to anthropology*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 488-506.
- Caudill (William). *Applied anthropology in medicine*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 771-806.
- Chapple (Eliot D.). *The training of the professional anthropologist : social anthropology and applied anthropology*. American anthropologist. Menasha, t. LIV, n° 3, 1952, p. 340-342.
- Charles (Lucile). *Drama in shaman exorcism*. Journal of american folklore. New York, t. LXVI, n° 260, 1953, p. 95-122.
- Closs (Alois). *Das Versenkungopfer*. Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik. Wien, t. IX, 1952, p. 66-107.
- Cooper (John M.). *Split distribution methodology*. Primitive man. Washington, t. XXV, n° 4, 1952, p. 59-72.
- Driver (Harold E.). *Statistics in anthropology*. American anthropologist. Menasha, t. LV, n° 1, 1953, p. 42-59.
- Eliade (Mircea). *Images et symboles. Essai sur le symbolisme magico-religieux*. Paris, Gallimard, 1952, 238 p., in-8°.
- *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*. Paris, Payot, 1951, 444 p.
- Emery (Irene). *Naming the direction of the twist in yarn and cordage*. El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 8, 1952, p. 251-262.
- Falsirol (Olindo). *Due parole sul metodo in etnologia*. Rivista di etnografia. Napoli, t. V, nos 3-4, 1951, p. 41-56.
- *La magia dei popoli primitivi e gli inizi della scienza*. Rivista di antropologia. Roma, t. XXXIX, 1951-1952, p. 18-76.
- Fazio Allmayer (Vito). *Sulla natura degli studi di folklore*. Annali del Museo Pitre. Palermo, t. I, 1950, p. 14-12.
- Feldkeller (Paul). *Die Rolle der Ideologie im Leben der Völker*. Sociologus. Berlin, t. III, n° 1, 1953, p. 1-14.
- Fenton (William N.). *The training of historical ethnologists in America*. American anthropologist. Menasha, t. LIV, n° 3, 1952, p. 328-339.
- Fernandes (Florestan). *Problemas de aplicação do conhecimento antropológico*. Anhembi. São Paulo, t. IX, n° 25, 1952, p. 47-53.
- Festgabe dem IV. internationalen Kongress für Anthropologie und Ethnologie, Wien 1952*. Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien. Wien, t. LXXXII, n° 1, 1952, p. 1-120.
- Fischer (H. Th.). *Polyandry*. Internationales Archiv für Ethnographie. Leiden, t. XLVI, n° 1, 1952, p. 106-115.
- Fortes (Meyer). *The structure of unilineal descent groups*. American anthropologist. Menasha, t. LV, n° 1, 1953, p. 17-41.
- Foster (George M.). *What is folk culture?* American anthropologist. Menasha, t. LV, n° 2, 1953, p. 159-173.
- Gabus (Jean). *L'homme primitif devant la mort*. Delachaux et Niestlé, [1952], p. 27-46.

- Goodale (Jane C.). *L'histoire de l'homme*. Museum. Paris, t. VI, n° 2, 1953, p. 81-89.
- Goode (William J.). *Religion among the primitives*. Glencoe (Ill.), The Free Press, 1951, 321 p.
- Granai (Georges). *Remarques sur la définition et la méthode de l'ethnologie*. Revue philosophique. Paris, octobre-décembre 1952, p. 519-536.
- Günther (F. K. Hans). *Formen und Urgeschichte der Ehe*. Göttingen, Muster Schmidt Wissenschaftlicher Verlag, 1951, 296 p.
- Hallowell (A. Irving). *Culture, personality, and society*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 597-620.
- Henry (Jules) and Spiro (Melford E.). *Psychological techniques : projective tests in field work*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 417-429.
- Herskovits (Melville J.). *Economic anthropology : a study in comparative economics*. New York, Alfred A. Knopf, 1952, XII-551-XXIII p.
- Hoiijer (Harry). *The relation of language to culture*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 554-573.
- Hsu (Francis L.). *Anthropology or psychiatry : a definition of objectives and their implications*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 2, 1952, p. 227-250.
- Jones (Robert C.). *La contribution des sciences sociales à l'étude et à la solution des problèmes sociaux*. Bulletin international des sciences sociales. Paris, t. IV, n° 3, 1952, p. 453-459.
- Kluckhohn (Clyde). *Universal categories of culture*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 507-523.
- Knoll-Greiling (Ursula). *Berufung und Berufungserlebnis bei den Schamanen*. Tribus. Stuttgart, t. II-III, 1951-1952, p. 227-238.
- Koppers (Wilhelm). *Der historische Gedanke in Ethnologie und Prähistorie*. Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik. Wien, t. IX, 1952, p. 11-65.
- Kroeber (A. L.) and Kluckhohn (Clyde). *Culture : a critical review of concepts and definitions*. Papers of the Peabody Museum of american archaeology and ethnology, t. XLVII, n° 1. Cambridge, Mass., 1952, VIII-223 p., in-8°.
- Lafont (P. B.). *Criminalidade e etnologia*. Investigações. São Paulo, t. IV, n° 39, 1952, p. 93-105.
- Leach (E. R.). *The structural implications of matrilineal cross-cousin marriage*. Journal of the royal Institute of Great Britain and Ireland. London, t. XXXI, nos 1-2, 1951, p. 23-55.
- Lehmann (F. Rudolf). *Der Begriff « Urdumheit » in den ethnologischen und religionswissenschaftlichen Anschauungen von K. Th. Preuss, Ad. E. Jensen und G. Murray*. Sociologus. Berlin, t. II, n° 2, 1952, p. 131-144.
- Lenoir (Raymond). *El grupo primitivo*. Revista mexicana de sociología. México, t. XIV, n° 2, 1952, p. 243-258.
- Leroi-Gourhan (André). *Études ethnologiques*. Bulletin de la Société des études indo-chinoises. Paris, t. XXVI, n° 4, 1951 [Tirage à part : 12 p.].
- *Sur la position scientifique de l'ethnologie*. Revue philosophique. Paris, oct.-déc. 1952, p. 506-518.
- Leroi-Gourhan (André) et Poirier (Jean). *Ethnologie de l'Union française*. Paris, Presses universitaires, 1952, 2 vol., 1.083 p., 20 pl., in-8° (Coll. Pays d'Outre-Mer, 6° série, n° 2).
- Lévi-Strauss (Claude). *Panorama de l'ethnologie (1950-1952)*. Diogenes. Paris, t. II, 1953, p. 96-123.
- *Social structure*. In : *Anthropology today*.

- Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 524-553.
- Lévi-Strauss (Claude), Jakobson (Roman), Voegelin (C. F.) and Sebeok (Thomas A.). *Results of the Conference of anthropologists and linguists*. Indiana University Publications in anthropology and linguistics, Memoirs of the International Journal of american linguistics, n° 8. Baltimore, 1953, 67 p., in-8°.
- Lewis (Oscar). *Controls and experiments in field work*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 452-475.
- *The effects of technical progress on mental health in rural populations*. América indígena. México, t. XII, n° 4, 1952, p. 299-307.
- López Núñez (Carlos). *Direcciones recientes de la sociología norteamericana*. Anuario de estudios americanos. Seville, t. VIII, 1951, p. 503-541.
- Mc Kenzie (J.). *Nervous disorders and religion*. London, Allen and Unwin, 1951, 183 p., in-8°.
- Mead (Margaret). *National character*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 642-667.
- *The training of the cultural anthropologist*. American anthropologist. Menasha, t. LIV, n° 3, 1952, p. 343-346.
- Merrill (Francis E.) and Eldredge (H. Wentworth). *Culture and society : an introduction to sociology*. New York, Prentice Hall, 1952, 611 p.
- Métraux (Alfred). *Applied anthropology in government : United Nations*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 881-894.
- Moore (Harvey C.). *Research, application, and the intermediate process*. Primitive man. Washington, t. XXV, n° 3, 1952, p. 49-57.
- Moreno (J. L.). *Les fondements de la sociométrie*. Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. XIV, 1953, p. 3-29.
- Mühlmann (E.). *Völkerkunde und Soziologie*. Paideuma. Frankfurt-am-Main, t. V, n° 5, 1952, p. 207-219.
- Murdock (George P.). *The processing of anthropological materials*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 476-487.
- Murphy (John). *The origins and history of religions*. New York, Philosophical Library, 1952, VII-454 p.
- Nagy (P.). *Le « troc muet »*. Acta ethnographica Academiae scientiarum hungaricae. Budapest, t. II, n° 1-4, 1951, p. 293-345.
- Newcomb (Theodore M.). *Social psychology*. [London], Tavistock Publications, 1952, 690 p., in-8°.
- Northrop (F. S. C.). *Cultural values*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 668-681.
- Paul (Benjamin D.). *Interview techniques and field relationships*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 430-451.
- Podach (E. F.). *Haarfarbe und Stand. Ein aktualistischer Beitrag zur Ethnologie des Schönen*. Tribus. Stuttgart, t. II-III, 1951-1952, p. 104-124.
- Radcliffe Brown (A. R.). *Structure and function in primitive society*. London, Cohen and West, 1952.
- *The comparative method in social anthropology*. Journal of the royal Institute, of Great Britain and Ireland. London t. LXXXI, n° 1-2, 1951, p. 15-22.
- Redfield (Robert). *Relations of anthropology to the social sciences and to the humanities*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 728-738.
- Rowe (John Howland). *Technical aids in anthropology : a historical survey*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 895-940.
- Schlosser (Katesa). *Der Signalismus in der Kunst der Naturvölker. Biologisch-psychologische Gesetzmäßigkeiten in den Abwei-*

- chungen von der Norm des Vorbildes.* Kiel, Commissionsverlag Walter G. Mühlau, 1952, 52 p., in-8°.
- Schmidt (Wilhelm). *Ehe und Familie in vermännlichten Mutterrecht.* Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik. Wien, t. IX, 1952, p. 259-279.
- *Entstehung der Verwandtschaftssysteme und Heiratsregelungen.* Anthropos. Posieux-Froideville, t. LXVII, n° 5-6, 1952, p. 767-783.
- Schneider (M.). *Die Bedeutung der Stimme in den alten Kulturen.* Tribus. Stuttgart, t. II-III, 1951-1952, p. 9-29.
- Stewart (Julian H.). *Evolution and process.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 313-326.
- Strong (William Duncan). *Historical approach in anthropology.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 386-397.
- Tegnaeus (Harry). *Blood-brothers. An ethnological study of the institutions of blood-brotherhood with special reference to Africa.* New York, Philosophical Library, 1952, 181 p., in-8°.
- Thompson (Stith). *Advance in folklore studies.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 587-596.
- *La mitología.* Folklore Americas. Coral Gables, t. XI, n° 1, 1951 [Tirage à part : 15 p.].
- Thurnwald (R.). *Des Menschegeistes Erwachsen, Wachsen und Irren.* Berlin-Munich, Duncker und Humblot, 1951.
- Toschi (Paolo). *Il folklore.* Roma, Universale Studium, 1951, 164 p.

Amérique en général.

- Armas Medina (Fernando de). *Problemas del Indio.* Estudios americanos. Sevilla, t. V, n° 19, 1953, p. 363-380.
- Balandier (Georges). *De l'Amérique indienne à l'Amérique latine.* Cahiers du Sud. Paris, t. XXXVI, n° 316, 1952, p. 365-369.
- Bastide (Roger). *Le problème noir en Amérique latine.* Bulletin international des sciences sociales. Paris, t. IV, n° 3, 1952, p. 459-467.
- Beals (Ralph L.). *Social stratification in Latin America.* American Journal of sociology. Chicago, t. LVIII, n° 4, 1953, p. 327-339.
- Bernal Jiménez (Rafael). *L'importance de la sociologie pour la solution des problèmes culturels, politiques et économiques de l'Amérique latine.* Bulletin international des sciences sociales. Paris, t. IV, n° 3, 1952, p. 487-499.
- Comas (Juan). *El indigenismo de J. Pérez de Barradas.* Revista de Indias. Madrid, t. XII, n° 49, 1952, p. 547-562.
- Comas (Juan). *L'anthropologie culturelle et l'éducation de base en Amérique latine.* Bulletin international des sciences sociales. Paris, t. IV, n° 3, 1952, p. 476-487.
- *Razón de ser del movimiento indigenista.* América indígena. México, t. XIII, n° 2, 1953, p. 133-144.
- Cuadra (Pablo Antonio). *El Indio al pie de la letra. Breve antología de poesía indígena americana.* Cuaderno del Taller San Lucas. Granada (Nicaragua), t. V, 1951, p. 24-75.
- Driver (Harold E.). *The spatial and temporal distribution of the musical rasp in the New World.* Anthropos. Posieux, t. XLVIII, n° 3-4, 1953, p. 578-592.
- Foster (George M.). *Cofradía and compadrazgo in Spain and spanish America.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. IX, n° 1, 1953, p. 1-28.
- Haekel (Josef). *Die Vorstellung vom zweiten Ich in den amerikanischen Hochkulturen.* Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik. Wien, t. IX, 1952, p. 124-188.

- Homs (Joseph A.). *Parecidos culturales americanos*. Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. V, n° 51, 1952, p. 451-459.
- Lesser (Alexander). *Evolution in social anthropology*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 2, 1952, p. 134-146.
- Lobsiger (Georges). *Indigénisme*. Bulletin de la Société suisse des américanistes. Genève, t. V, 1952, p. 3-11.
- Lowie (Robert H.). *The heterogeneity of marginal cultures*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 1-7.
- Mendieta y Núñez (Lucio). *Les tensions sociales de caractère racial et culturel en Amérique latine*. Bulletin international des sciences sociales. Paris, t. IV, n° 3, 1952, p. 467-476.
- Palerm (Ángel). *La civilización urbana*. Historia mexicana. México, t. II, n° 2, 1952, p. 184-209.
- Pérez de Barradas (José). *El Indio y lo indio (a propósito de un artículo de Juan Comas)*. Revista de Indias. Madrid, t. XI, n° 46, 1951, p. 751-760.
- Pessoa (Marialice Moura). *O mito do dilúvio nas Américas. The deluge myth in the Americas*. Revista do Museu paulista. São Paulo, t. IV, 1950, p. 7-47.
- Pittard (Eugène). *Parmi les tâches proposées aux américanistes. Enquêtes qui paraissent indispensables*. Bulletin de la Société suisse des américanistes. Genève, t. V, 1952, p. 1-2.
- Poviña (Alfredo). *La sociologie latino-américaine au XX^e siècle*. Bulletin international des sciences sociales. Paris, t. IV, n° 3, 1952, p. 499-509.
- Riley (Carroll L.). *Blowgun in the New World*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 3, 1952, p. 297-319.
- Silva (Maurice Paranhos da). *Amérindiens sylvicoles. Contribution à la recherche de méthodes d'intégration*. Bulletin de la Société suisse des américanistes. Genève, t. V, 1952, p. 12-26.
- Zapater (Horacio). *Política indigenista en América*. Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 50-66.

Amérique du Nord.

- Aberle (David F.). *The psychosocial analysis of a hopi life history*. University of California Press, Comparative Monographs, t. XXI, n° 1. Berkeley-Los Angeles, 1951, vi-133 p.
- Aginsky (B. W.). *Culture element distributions : XXIV. Central Sierra*. Anthropological Records. Berkeley-Los Angeles, t. VIII, n° 4, 1943, p. 393-468.
- Anthropology in British Columbia*. Victoria, British Columbia provincial Museum, 1951, t. II, 52 p.
- Barbeau (Marius). *The Old World dragon in America*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, Chicago University Press, 1952, p. 115-122.
- Barrett (S. A.). *Material aspects of Pomo culture, part one*. Bulletin of the Public Museum of the city of Milwaukee. Milwaukee, t. XX, n° 1, 1952, p. 1-260, 30 pl.
- Birket-Smith (Kaj). *Present status of the Eskimo problem*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 8-21.
- Boyd (E.). *Museum acquires painting on tanned buffalo skins*. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 5, 1953, p. 217-219.

- Briggs (Harold E.).** *Folklore of southern Illinois*. Southern folklore quarterly. Gainesville, t. XVI, n° 4, 1952.
- Carter (George F.).** *Plants across the Pacific*. In : *Asia and North America*. Memoirs of the Society of american archaeology, t. IX. Salt Lake City, 1953, p. 62-71.
- Cassidy (Ina Sizer).** *Santos and bultos in the spanish archives*. El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 6, 1952, p. 183-185.
- Chrétien (C. Douglas).** *Culture element distributions : XXV. Reliability of statistical procedures and results*. Anthropological Records. Berkeley-Los Angeles, t. VIII, n° 5, 1945, p. 469-490.
- Claudel (Calvin).** *Some comments on the Bear's son tale*. Southern folklore quarterly. Gainesville, t. XVI, n° 3, 1952, p. 186-191.
- Collier (John).** *A perspective on the United states indian situation of 1952 in its hemispheric and world-wide bearing*. América indigena. México, t. XIII, n° 1, 1953, p. 7-13.
- Collins (Henry B.).** *The origin and antiquity of the Eskimo*. Annual Report of the Smithsonian Institution for 1950. Washington, 1951, p. 423-467.
- Collins (June Mc Cormick).** *An interpretation of Skagit intragroup conflict during acculturation*. American anthropologist. Menasha, t. LIV, n° 3, 1952, p. 347-355.
- *The mythological basis for attitudes toward animals among salishspeaking Indians*. Journal of american folklore. New York, t. LXV, n° 258, 1952, p. 353-360.
- Count (Earl W.).** *The earth-diver and the rival twins : a clue to time correlation in north-asiatic and north american mythology*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 55-62.
- Culbertson (Thaddeus A.).** *Journal of an expedition to the Mauwaies Terres and the upper Missouri in 1850*. Edited by John Société des Américanistes, 1953.
- Francis Mc Dermott. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 147. Washington, 1952, VIII-164 p. in-8°.
- Davidson (Levette J.).** *A guide to american folklore*. Denver, University of Denver Press, 1951, XI-132 p.
- Davie (Maurice R.).** *Negroes in american society*. New York, Mac Graw-Hill Book Co, 1949.
- Deardorff (Merle H.).** *The religion of Handsome lake : its origin and development*. In : *Symposium on local diversity in Iroquois culture*. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 149. Washington, 1951, p. 77-108.
- Desmond (Gerald R.).** *Gambling among the Yakima*. Catholic University of America, anthropological series, n° 14. Washington, 1952, 58 p., in-8°.
- Dodge (Stanley D.).** *Notes on the theory of population distribution in relation to the aboriginal population of North America*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 234-241.
- Drucker (Philip).** *Kwakiutl dancing societies*. Anthropological Records. Berkeley-Los Angeles, t. II, n° 6, 1940, p. 202-230.
- Eggan (Fred R.).** *The ethnological cultures and their archeological backgrounds*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 35-45.
- Elmendorf (William W.).** *Soul loss illness in western North America*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 104-114.
- Elmore (Francis H.).** *Ethnobiology and climate in the Southwest*. El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 10, 1952, p. 315-319.
- Emery (Irene).** « Samplers » embroidered in string. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 2, 1953, p. 35-51.

- Ernst (Alice Henson). *The wolf ritual of the northwest coast*. Eugene, University of Oregon Press, 1952, 107 p., 19 pl.
- Evans (Glen L.) and Campbell (T. N.). *Indian baskets*. Austin, Texas Memorial Museum, 1952, 70 p.
- Ewing (J. Franklin). *First note of the archaeology of the Mohawk town of Ossernenon*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 389-391.
- Fay (George E.). *Some notes on the cow dance, Santa Clara pueblo*. El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 6, 1952, p. 186-188.
- Fenton (William N.). *Locality as a basic factor in the development of Iroquois social structure*. In : *Symposium on local diversity in Iroquois culture*. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 149. Washington, 1951, p. 35-54.
- *The concept of locality and the program of Iroquois research*. In : *Symposium on local diversity in Iroquois culture*. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 149. Washington, 1951, p. 1-12.
- Fenton (William N.) and Kurath (Gertrude P.). *The feast of the dead, or ghost dance at Six Nations Reserve, Canada*. In : *Symposium on local diversity in Iroquois culture*. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 149. Washington, 1951, p. 139-165.
- Fishler (Stanley A.). *A Navaho version of the « Bear's son » folktale*. Journal of american folklore. New York, t. LXVI, n° 259, 1953, p. 70-74.
- Flannery (Regina). *The Gros Ventres of Montana. Part I : Social life*. Washington, The catholic University of America Press, 1953, XIII-221 p.
- *Two concepts of power*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, Chicago University Press, 1952, p. 185-189.
- Garfield (Viola E.). *Possibilities of genetic relationship in northern Pacific moiety structures*. In : *Asia and North America*. Memoirs of the Society of american archaeology, t. IX. Salt Lake City, 1953, p. 58-61.
- Gessain (Robert). *L'ajagaq, bilboquet eskimo*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n° 2, 1952, p. 239-294, 10 pl.
- Gjessing (Gutorm). *Petroglyphs and pictographs in British Columbia*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 66-79.
- Grassman (Thomas). *The question of the locations of Mohawk Indian village sites existing during the historic period*. Pennsylvania archaeologist. Honesdale, t. XXII, nos 3-4, 1952, p. 98-111.
- Harrington (John P.). *Culture element distributions : XIX. Central California coast*. Anthropological Records. Berkeley-Los Angeles, t. VII, n° 1, 1942, p. 1-46.
- Harrington (Lyn). *Haida carver of argilite*. Canadian geographical Journal. Ottawa, t. XLV, n° 1, 1952, p. 38-40.
- Harrington (Richard). *Spring break-up at Boothia*. Canadian geographical Journal. Ottawa, t. XLVI, n° 4, 1953, p. 150-162.
- Hilger (M. Inez). *Arapaho child life and its cultural background*. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 148. Washington, 1952, xv-253 p., in-8°.
- *Chippewa child life and its cultural background*. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 146. Washington, 1951, xiv-204 p., in-8°.
- Hultkranz (Åke). *Some notes on the Arapaho sun dance*. Ethnos. Stockholm, t. XVII, 1952, p. 24-38.
- Hurt Jr. (Wesley R.) and Howard (James H.). *A Dakota conjuring ceremony*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 3, 1952, p. 286-296.
- Hyde (George E.). *The mystery of the Arikaras*. North Dakota history. Bismarck, t. XVIII, n° 4, 1951, p. 187-218 ; t. XIX, n° 1, 1952, p. 25-58.

- Jewell (Donald P.).** *A case of a « psychotic » Navaho Indian male.* Human organization. New York, t. XI, n° 1, 1952, p. 32-36.
- Keithahn (Edward L.).** *Igloo tales.* Illustrated by George Aden Ahgupuk. Lawrence (Kans.), United States Indian Service, 1950, 142 p., in-8°.
- Kelley (J. Charles).** *Factors involved in the abandonment of certain peripheral southwestern settlements.* American anthropologist. Menasha, t. LIV, n° 3, 1952, p. 356-387.
- *The historic indian pueblos of La Junta de los Rios.* New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XXVII, n° 4, 1952, p. 257-295 ; t. XXVIII, n° 1, 1953, p. 21-51.
- Kennard (Edward A.) and Macgregor (Gordon).** *Applied anthropology in government : United States.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 832-840.
- Kidd (Kenneth E.).** *The excavation and historical identification of a Huron ossuary.* American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 359-379.
- Krieger (Alex D.).** *New World culture history : Anglo-America.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 238-264.
- Kroeber (A. L.).** *A Mohave historical epic.* Anthropological Records. Berkeley-Los Angeles, t. XI, n° 2, 1951, p. 71-176.
- Kurath (Gertrude Prokosch).** *Local diversity in Iroquois music and dance.* In : *Symposium on local diversity in Iroquois culture.* Smithsonian Institution, Bureau of American ethnology, Bulletin 149. Washington, 1951, p. 109-137.
- *Matriarchal dances of the Iroquois.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, Chicago University Press, 1952, p. 123-130.
- *Native choreographic areas of North America.* American anthropologist. Menasha, t. LV, n° 1, 1953, p. 60-73.
- Laguna (Frederica de).** *Some problems in the relationship between Tlingit archaeology and ethnology.* In : *Asia and North America.* Memoirs of the Society of American archaeology, t. IX. Salt Lake City, 1953, p. 53-57.
- Lange (Charles H.).** *Notes on a winter ceremony at Isleta Pueblo, January 7, 1940.* El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 3, 1953, p. 116-123.
- *San Juan's day at Cochiti pueblo, New Mexico, 1894 and 1947.* El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 6, 1952, p. 175-182.
- Large (R. Geddes).** *Soogwilis : a collection of Kwakiutl Indian designs and legends.* Toronto, Ryerson Press, 1951, 77 p.
- Larsen (Helge).** *De dansk-amerikanske Alaska-ekspeditioner 1949-50.* Geografisk Tidsskrift. København, t. LI, 1951, p. 63-93.
- Laughlin (W. S.).** *Contemporary problems in the anthropology of southern Alaska.* Arctic Institute of North America, Special Publication, t. I. Washington, 1952, p. 66-84.
- Leden (Christian).** *Über die Musik der Smith Sund Eskimos und ihre Verwandtschaft mit der Musik der amerikanischen Indianer.* Meddelelser om Grønland, t. CLII, n° 3. København, 1952, 92 p., in-8°.
- Leechman (Douglas).** *The Chillkat blanket.* Canadian geographical Society. Ottawa, t. XLVI, n° 2, 1953, p. 83.
- *The Prairie Indian tipi.* Canadian geographical Journal. Toronto, t. XLV, n° 3, 1952, p. 113.
- Lemert (Edwin M.).** *Stuttering among the north pacific coastal Indians.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 4, 1952, p. 429-441.
- Levin (Beatrice).** *Vigorous revival of Indian art forms.* El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 2, 1953, p. 52-56.
- McClellan (Catharine).** *The inland Tlingit.* In : *Asia and North America.* Memoirs of the Society of American archaeology, t. IX. Salt Lake City, 1953, p. 47-52.

- Malaurie (Jean).** *L'isolat esquimau de Thulé (Groenland)*. Population. Paris, t. VII, n° 4, 1952, p. 675-692.
- Mc Dermott (John Francis).** *Samuel Seymour : pioneer artist of the Plains and the Rockies*. Annual Report of the Smithsonian Institution for 1950. Washington, 1951, p. 497-509.
- Mowat (Farley).** *People of the deer*. With drawings by Samuel Bryant. Boston, Little, Brown and Co, 1952, VIII-344 p.
- Nett (Betty R.).** *Historical changes in the Osage kinship system*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 2, 1952, p. 164-181.
- Nettl (Bruno).** *Observations on meaningless peyote song texts*. Journal of american folklore. New York, t. LXVI n° 260, 1952, p. 161-164.
- Paulson (Ivar).** *The « seat of honor » in aboriginal dwellings of the circumpolar zone, with special regard to the Indians of northern North America*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, Chicago University Press, 1952, p. 63-65.
- Pettazzoni (Raffaele).** *Miti e legende*. T. III : *America settentrionale*. Torino, Unione tipografico-editrice torinese, 1953, 576 p., in-8°.
- Philhower (Charles A.).** *The earliest account of the Lenape and Narragansett Indians*. Bulletin of the archaeological Society of New Jersey. Trenton, t. V, 1952, p. 10-11.
- Randle (Martha Champion).** *A Shoshone hand game gambling song*. Journal of american folklore. New York, t. LXVI, n° 260, 1952, p. 155-159.
- *Iroquois women, then and now*. In : *Symposium on local diversity in Iroquois culture*. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 149. Washington, 1951, p. 167-180.
- Riddell (Francis A.).** *The recent occurrence of bison in northeastern California*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 168-169.
- Róheim (Géza).** *Culture hero and trickster in north american mythology*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, Chicago University Press, 1952, p. 190-199.
- Romero (Manuel).** *Correrías de los Apaches, « los Amarillos »*. Boletín de la Sociedad chihuahuense de estudios históricos. Chihuahua, t. VII, n° 11, 1952, p. 567-570.
- Sanborn (William B.).** *The Gila cliff dwellings*. Natural history. New York, t. LXI, n° 9, 1952, p. 420-423.
- Sasaki (Tom T.) and Olmsted (David L.).** *Navaho acculturation and english-language skills*. American anthropologist. Menasha, t. LV, n° 1, 1953, p. 89-99.
- Schaeffer (Claude E.).** *Moulded pottery among the Kutenai Indians*. University of Montana, Anthropological and sociological Papers, n° 6. Missoula, 1952.
- Schenck (Sara M.) and Gifford (E. W.).** *Karok ethnobotany*. Berkeley-Los Angeles, t. XIII, n° 6, 1952, p. 377-392.
- Schmiedehaus (Walter).** *Las 7 ciudades doradas de Cibola*. Boletín de la Sociedad chihuahuense de estudios históricos. Chihuahua, t. VII, 1952, p. 571-576, 577-585.
- Schmitt (Martin).** *Folklore sources in the University of Oregon library*. Western folklore. Berkeley-Los Angeles, t. X, 1951, p. 325-328.
- Schuster (Carl).** *A survival of the eurasiatic animal style in modern alaskan Eskimo art*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 35-45.
- Simoons (Frederick J.).** *Changes in indian life in the Clear Lake area, along the northern fringe of mexican influence in early California*. América indígena. México, t. XIII, n° 2, 1953, p. 103-108.
- Sjoberg (Andrée F.).** *Lipan Apache culture*

- in historical perspective*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. IX, n° 1, 1953, p. 76-98.
- Smith (Marian W.)**. *Culture area and culture depth : with data from the Northwest coast*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 80-96.
- Smith (Marian W.) and Gowers (Harold J.)**. *Basketry design and the Columbia valley art style*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 3, 1952, p. 336-341.
- Snyderman (George S.)**. *Concepts of land ownership among the Iroquois and their neighbors*. In : *Symposium on local diversity in Iroquois culture*. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 149. Washington, 1951, p. 13-34.
- Stern (Theodore)**. *Chickahominy : the changing culture of a Virginia indian community*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVI, n° 2, 1952, p. 157-225.
- Stewart (Omer C.)**. *Escalante and the Ute*. Southwestern lore. Boulder, t. XVIII, n° 3, 1952, p. 47-51.
- Symington (D. F.)**. *Metis rehabilitation*. Canadian geographical Journal. Ottawa, t. XLVI, n° 4, 1953, p. 128-139.
- Symposium on local diversity in Iroquois culture*. Edited by William N. Fenton. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 149. Washington, 1951, v-187 p., in-8°.
- Vestal (Paul A.)**. *Ethnobotany of the Ramah Navaho*. Papers of the Peabody Museum of american archaeology and ethnology, t. XL, n° 4. Cambridge, Mass., 1952, ix-94 p., in-8°.
- Wallace (Anthony F. C.)**. *Some psychological determinants of culture change in an iroquoian community*. In : *Symposium on local diversity in Iroquois culture*. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 149. Washington, 1951, p. 55-75.
- *The modal personality structure of the Tuscarora Indians as revealed by the Rorschach test*. Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 150. Washington, 1952, 120 p., in-8°.
- Wallace (Ernest) and Hoebel (F. Adamson)**. *The Comanches, lords of the south Plains*. Norman, University of Oklahoma Press, 1952, xviii-382 p.
- Wallace (Paul A. W.)**. *Historic indian paths of Pennsylvania*. Pennsylvania Magazine of history and biography. Philadelphia, t. LXXVI, n° 4, 1952, p. 1-29.
- *John Heckewelder's Indians and the Fenimore Cooper tradition*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVI, n° 4, 1952, p. 496-504.
- Wallace (William J.)**. *The role of humor in the Hupa Indian tribe*. Journal of american folklore. New York, t. LXVI, n° 260, 1952, p. 135-141.
- Weltfish (Gene)**. *The study of american indian crafts and its implication for art theory*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, Chicago University Press, 1952, p. 200-209.
- Wike (Joyce)**. *The role of the dead in north-west coast culture*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 97-103.
- Wilson (Eddie W.)**. *The shell and the american Indian*. Southern folklore quarterly. Gainesville, t. XV, n° 3, 1952, p. 192-200.
- *The spider and the american Indian*. Western folklore. Berkeley-Los Angeles, t. X, 1951, p. 290-297.
- Woodward (Arthur)**. *Navajo silver comes of age*. Los Angeles county Museum quarterly. Los Angeles, t. X, n° 1, 1953, p. 9-14.

- Wright (Muriel). *A guide to the indian tribes of Oklahoma*. Norman, University of Oklahoma Press, 1951, xvii-300 p.
- Zelinsky (Wilbur). *The log house in Georgia*. Geographical Review. New York, t. XLIII, n° 2, 1953, p. 173-193.

Amérique Centrale.

- Adams (Richard N.). *Informe preliminar sobre la organización social de Magdalena Milpas Altas*. Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. III, n° 2, 1951, p. 9-16.
- *Un análisis de las creencias y prácticas médicas en un pueblo indígena de Guatemala*. (Con sugerencias relacionadas con la práctica de medicina en el área maya). Publicaciones especiales del Instituto indigenista nacional, t. XVII. Guatemala, 1952, 105 p., in-8°.
- Aguirre Beltrán (Gonzalo). *El gobierno indígena en México y el proceso de aculturación*. América indígena. México, t. XII, n° 4, 1952, p. 271-297.
- Arias Larreta (Abraham). *Literaturas aborígenes. Azteca, incaica, maya-quiché*. Los Angeles, Colección Sayari, 1951, 125 p.
- Ballinas (Juan). *El desierto de los Lacandones. Memorias. 1876-1877*. Introducción y notas de Frans Blom. Tuxtla Gutiérrez, Publicaciones del Ateneo, 1951, 79 p.
- Barrios E. (Miguel). *La creación del « Ojo de agua de Palos Altos »*. Tlatoani. México, t. I, n° 3-4, 1952, p. 7.
- Beals (Ralph). *Notes on acculturation*. In : *Heritage of conquest*. Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, p. 225-232.
- Betanzos (Luis). *Juguetes mexicanos, Presentación y notas por Gutierre Tibón*. México, Editorial América, 1951, 14 p.
- Cámara (Fernando). *Religious and political organization*. In : *Heritage of conquest*. Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, p. 142-173.
- Carrasco (Pedro) y Weitlaner (Roberto J.). *El sol y la luna*. 1. : *Versión mixe*. 2. : *Versión chinanteca*. Tlalocan. México, t. III, n° 2, 1952, p. 168-174.
- Caso (Alfonso). *New World culture history : Middle America*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 226-237.
- Cerezo Dardon (Hugo). *El indígena en un documento del siglo XVIII : notas preliminares*. Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. III, n° 2, 1951, p. 37-40.
- Chinchilla Aguilar (Ernesto). *La danza del Tum-Teleche o Loj-Tum*. Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. III, n° 2, 1951, p. 17-20.
- Cingria (Hélène). *L'art populaire mexicain*. La Gazette des Lettres. Paris, 15 juillet 1952, p. 72-74.
- Coelho (Ruy). *As festas dos Caribes negros*. Anhembi. São Paulo, t. IX, n° 25, 1952, p. 54-72.
- Comas (Juan). *Ensayos sobre indigenismo*. Prólogo de Manuel Gamio. México, Instituto indigenista interamericano, 1953, 272 p., in-8°.
- Cook (Sherburne F.). *Soil erosion and population in central Mexico*. Ibero-americana, n° 34. Berkeley-Los Angeles, 1949, 86 p., in-8°.
- *The historical demography and ecology of the Teotlalpan*. Ibero-americana, n° 33. Berkeley-Los Angeles, 1949, 59 p., in-8°.
- Fabila (Alfonso). *Noble experiencia en Hueyapan (estudio sociogeográfico educativo)*. Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, t. LXX, n° 1-3, 1950, p. 85-109.
- Gamio (Manuel). *Consideraciones sobre pro-*

- blemas del valle del Mezquital*. América indígena. México, t. XII, n° 3, 1952, p. 217-223.
- Gillin (John). *Ethos and cultural aspects of personality*. In : *Heritage of conquest*. Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, p. 193-222.
- Girard (Rafael). *El Popol-Vuh, fuente histórica*. T. I : *El Popol-Vuh como fundamento de la historia maya-quiché*. Guatemala, Editorial del Ministerio de educación pública, 1952, 461 p., in-8°.
- Gómez González (Filiberto). *Los Tarahumaras, el grupo étnico mexicano más numeroso que aun conserva su primitiva cultura*. América indígena. México, t. XIII, n° 2, 1953, p. 109-117.
- Goodwyn (Frank). *Another mexican version of the « Bear's son » folktale*. Journal of american folklore. New York, t. LXVI, n° 260, 1952, p. 143-154.
- Guiteras Holmes (Calixta). *Sayula*. México, Sociedad mexicana de geografía y estadística, 1952, xxiii-264 p., in-8°.
- *Social organization*. In : *Heritage of conquest*. Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, p. 97-118.
- Harrison (W. Roy). *The mason : a zoque text*. Tlalocan. México, t. III, n° 3, 1952, p. 193-204.
- Heritage of conquest : the ethnology of Middle America*. Edited by Sol Tax. Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, 312 p.
- Holmer (Nils M.). *Inatoipippiler or the adventures of three cuna boys*. Etnologiska Studier, n° 20. Göteborg, 1952, p. 1-83.
- Holmer (Nils M.) and Wassén (S. Henry). *The complete Mu-Igala in picture writing. A native record of a Cuna Indian medicine song*. Etnologiska Studier, n° 21. Göteborg, 1953, 158 p., in-8°.
- Humphrey (Norman Daymond). *Family patterns in a mexican middletown*. Social Service Review. Chicago, t. XXVI, n° 2, 1952, p. 195-201.
- Iturriaga (José E.). *La estructura social y cultural de México*. México, Fondo de cultura económica, 1951, 254 p.
- Jesse (C.). *A note on Bequia, cradle of the Black Carib*. Caribbean quarterly. Port of Spain, t. III, n° 1, [1952], p. 55-56.
- Kelly (Isabel) and Palerm (Angel). *The Tajin Totonac. Part 1 : History, subsistence, shelter and technology*. Smithsonian Institution, Publications of the Institute of social anthropology, n° 13. Washington, 1952, 369 p., 33 pl., in-8°.
- Kirchhoff (Paul). *Meso-America*. In : *Heritage of conquest*. Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, p. 17-30.
- Kurath (Gertrude Prokosch). *Dance acculturation*. In : *Heritage of conquest*. Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, p. 233-242.
- La Fuente (Julio de). *El centro coordinador tseltal-izotzil. Una realización indigenista del México de hoy*. América indígena. México, t. XIII, n° 1, 1953, p. 55-64.
- *Ethnic and communal relations*. In : *Heritage of conquest*. Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, p. 76-96.
- Lehmann (Henri). *Mexikanische Kunst in Paris*. Tribus. Stuttgart, t. II-III, 1951-1952, p. 449-452.
- Lothrop (S. K.). *Zutugil dugout canoes*. Carnegie Institution of Washington, Department of anthropology, Notes on middle american archaeology and ethnology. Washington, n° 111, 1952, p. 203-210.
- Mendieta y Núñez (Lucio). *Teoría de los agrupamientos sociales*. México, Editorial Stylo, 1950, 260 p.
- Menéndez (Gabriel Antonio). *Leyendas y tradiciones yucatecas*. Prólogo de Antonio Mediz Bolio. Mérida, Editorial yucatanense, 1951, 2 vol.
- Mengin (Ernest). *Commentaire du Codex mexicanus nos 23-24 de la Bibliothèque Nationale de Paris*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n° 2, 1952, p. 387-498, 1 pl., 102 pl. [hors-texte].

- Noval (Joaquín).** *Algunas modalidades del trabajo indígena de Guatemala.* Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. IV, n° 1, 1952, p. 47-51.
- Paul (Benjamin D. and Lois).** *The life cycle.* In : *Heritage of conquest.* Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, p. 174-192.
- Pozas (Isabel Horcasitas de).** *Estudio sobre la alimentación en el poblado de Acacoyahua.* Anales del Instituto de antropología e historia. México, t. V, 1951, p. 153-176.
- Quetzalcoatl.** *Leyenda mexicana.* Washington, Unión panamericana, 1951. (Biblioteca popular latinoamericana, Serie de recreación, n° 1).
- Raymond (Joseph).** *The indian mind in mexican toponyms.* América indígena. México, t. XII, n° 3, 1952, p. 205-216.
- Redfield (Robert) and Tax (Sol).** *General characteristics of present-day mesoamerican indian society.* In : *Heritage of conquest.* Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, p. 31-39.
- Rein (F.).** *Widerstand der Indios gegen die Fremdherrschaft in Mexico.* Acta ethnographica Academiae scientiarum hungaricae. Budapest, t. II, n° 1-4, 1951, p. 347-364.
- Rendon (Silvia).** *Modern pottery of Riotenco San Lorenzo, Cuauhtitlan.* Middle american research Records. New Orleans, t. I, n° 15, 1950, p. 251-267.
- Simpson (Leslie Byrd).** *Exploitation of land in central Mexico in the sixteenth century.* Ibero-americana, n° 36. Berkeley-Los Angeles, 1952, VII-92 p., in-8°.
- Start (Laura E.).** *The Mc Dougall collection of indian textiles from Guatemala and Mexico.* Pitt Rivers Museum, Occasional Papers on technology, t. II. Oxford, 1948, 114 p., 16 pl., in-8°.
- Stone (Doris).** *Notes on present-day pottery making and its economy in the ancient cho-rotegan area.* Middle american research Records. New Orleans, t. I, n° 16, 1950, p. 269-280.
- Stout (D. B.).** *Persistent elements in San Blas Cuna social organization.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 262-265.
- Tax (Sol).** *Economy and technology.* In : *Heritage of conquest.* Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, p. 43-75.
- Tax (Sol) and others.** *Heritage of conquest. The ethnology of Middle America.* Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, 312 p., in-8°.
- Thompson (J. Eric S.).** *Waxen idols and a sacrificial rite of the Lacandon.* Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Notes on middle american archaeology and ethnology. Washington, n° 109, 1952, p. 193-195.
- Valle (Rafael Heliodoro).** *El diablo en Mesoamérica.* Cuadernos americanos. México, t. XII, n° 2, 1953, p. 194-208.
- Villa Rojas (Alfonso).** *Baptism and hetzmek in X-Cacal, a maya zone of the east central Quintana Roo, peninsula of Yucatán.* La sociología en México. México, t. I, n° 10, 1952, p. 78-80.
- Wassén (S. Henry).** *New cuna myths.* Etnologiska Studier, n° 20. Göteborg, 1952, p. 85-106.
- Weitlaner (Roberto J.).** *Sobre la alimentación chinanteca.* Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. V, 1951, p. 177-195.
- Wisdom (Charles).** *The supernatural world and curing.* In : *Heritage of conquest.* Glencoe (Ill.), The Free Press Publishers, 1952, p. 119-141.

Antilles.

- Carr (Andrew T.).** *A Rada community in Trinidad.* Caribbean quarterly. Port of Spain, t. III, n° 1 [1952], p. 36-54.
- Cassidy (Frederic G.).** *Language and folklore.* Caribbean quarterly. Port of Spain, t. III, n° 1, [1952], p. 4-12.
- Comhaire (Jean L.).** *The community concept in the study and government of african and afro-american societies.* Primitive man. Washington, t. XXV, n° 3, 1952, p. 41-48.
- Comhaire-Sylvain (Suzanne y Jean).** *La alimentación en la región de Kenscoff, Haïti.* América indígena. México, t. XII, n° 3, 1952, p. 177-203.
- García Valdés (Pedro).** *Las esferolitias: Estudio etnológico y arqueológico.* Pinar del Río, 1949, s. éd., 52 p.
- Jesse (C.).** *A note on Bequia, cradle of the Black Carib.* Caribbean quarterly. Port of Spain, t. III, n° 1, [1952], p. 55-56.
- La politique sociale aux Antilles.* Genève, Bureau international du travail, 1952, 355 p., in-8°.
- Lasserre (Guy).** *Les Indiens de Guadeloupe.* Cahiers d'outre-mer. Bordeaux, t. VI, n° 22, 1953, p. 128-158.
- Mende (Tibor).** *Marbial valley project.* Caribbean quarterly. Port of Spain, t. II, n° 3, s. d., p. 18-21.
- Métraux (Alfred).** *La religion vodou en Haïti.* Panorama. Paris, n° 2, 1953, p. 9-15.
— *Médecine et vodou en Haïti.* Acta tropica. Bâle, t. X, n° 1, 1953, p. 28-68.
- Morales Patiño (Oswaldo).** *Los indígenas en los primeros municipios cubanos.* Revista cubana de arqueología y etnología. La Habana, t. VII, n° 13-14, 1951, p. 368-387.
- Ortiz (Fernando).** *Los instrumentos de la música afrocubana. I : Los instrumentos anatómicos y los palos percusivos. — II : Los instrumentos sacuditivos, los frotativos y los hierros.* La Habana, Dirección de cultura del Ministerio de educación, 1952, t. 1, 306 p.; t. II, 344 p., in-8°.
- Paul (Emmanuel C.).** *La « gague » ou le combat de coqs.* Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1952, 32 p.
- Pearse (Andrew C.).** *West indian themes.* Caribbean quarterly. Port of Spain, t. II, n° 2, s. d., p. 12-23.
- Thomas (Léon).** *La Dominique et les derniers Caraïbes insulaires.* Cahiers d'outre-mer. Bordeaux, t. VI, n° 21, 1953, p. 37-60.

Amérique du Sud.

- Acosta y Lara (Eduardo F.).** *Los Charrúas y Artigas.* Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. XI, 1951, p. 103-152.
- Adams (Richard N.).** *A change from caste to class in a peruvian sierra town.* Social forces. Chapel Hill (North Carolina), t. XXXI, n° 3, 1953, p. 238-244.
- Albisetti (Cesare).** *Il villaggio boróro.* Anthropos. Posieux, t. XLVIII, n° 3-4, 1953, p. 625-630.
- Alcina Franch (José).** *Acerca de una colección de objetos del Ucayali (Perú).* Revista de Indias. Madrid, t. XII, n° 48, 1952, p. 307-320.
- Almeida (Aluísio de).** *Apenas folclore.* Investigações. São Paulo, t. IV, n° 37, 1952, p. 41-56.
— *Lendas e contos do planalto e do litoral.* Investigações. São Paulo, t. IV, n° 38, 1952, p. 33-61.
- Almeida (Renato).** *Le folklore et l'enseignement de la musique au Brésil.* Journal of the

- international folk music Council. Cambridge, t. V, 1953, p. 44-47.
- Andrade Marin (Luciano).** *La desconocida región de Oyacachi. Rectificaciones geográficas, hallazgos etnológicos y de un precioso manuscrito inédito en poder oculto de los Indios.* Anales de la Universidad del Ecuador. Quito, t. LXXIX, n^{os} 331-332, 1952, p. 7-64, 8 pl.
- Angeles Caballero (César Augusto).** *Bibliografía del folklore peruano (Primera contribución).* Lima, Editorial Rimac, 1952, 23 p., in-8^o.
- *Rumor y aroma en las leyendas y tradiciones de mi pueblo.* Nota liminar de Jorge Flores Ramos. Lima, Editorial Rimac, 1950, 107 p.
- Anzalaz (Fermín Alfredo).** *Folklore argentino. Cantares, leyendas y tradiciones de tierra adentro.* La Rioja, Biblos, 1952, 60 p.
- Araújo (Alceu Maynard).** *Documentário folclórico paulista.* São Paulo, Departamento de cultura, 1952, 144 p., ill.
- Arboleda (José Rafael).** *Nuevas investigaciones afro-colombianas.* Revista javeriana. Bogotá, t. XXXVII, n^o 183, 1952, p. 197-206.
- Areão (José dos Santos).** *Cigarro de palha.* Boletim da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, n^o 12, 1952, p. 53-55.
- Arias (Juan de Dios).** *Juegos infantiles. Restos de la tradición santafereña.* Revista de folclore. Bogotá, 2^a época, t. I, n^o 1, 1952, p. 111-127.
- Arias Larreta (Abraham).** *Literaturas aborígenes. Azteca, incaica, maya-quiché.* Los Angeles, Colección Sayari, 1951, 125 p.
- Arte popular venezolano.* Revista nacional de cultura. Caracas, n^o 96, 1953, p. 147-154.
- Ayala Gauna (B. Velmiro).** *Litoral. Breves apuntes para un folklore regional.* Santa Fé, Castellví, 1950, 278 p.
- Baldus (Herbert).** *Caracterização da cultura lapirapé.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 311-313.
- *Karajá-Mythen.* Tribus. Stuttgart, t. II-III, 1951-1952, p. 210-218.
- *Lendas dos Índios Tereno.* Revista do Museu paulista. São Paulo, t. IV, 1950, p. 217-232.
- Barata (Frederico).** *A arte oleira dos Tapajó. Os cachimbos de Santarém.* Revista do Museu paulista. São Paulo, t. V, 1951, p. 183-197.
- Bastide (Roger).** *Contribution à l'étude de la participation.* Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. XIV, 1953, p. 30-40.
- *O folclore brasileiro e a geografia.* Boletim paulista de geografia. São Paulo, t. VIII, 1951, p. 19-34.
- Beghin (Francois-Xavier).** *Les Guaja.* Revista do Museu paulista. São Paulo, t. V, 1951, p. 137-139.
- Bejarano (Jorge).** *La derrota de un vicio. Origen e historia de la chicha.* Bogotá, Editorial Iqueima, 1950, 114 p., in-8^o.
- *Nuevos capítulos sobre el cocaísmo en Colombia.* Bogotá, Prensas de la Universidad nacional, 1952, 95 p., in-16. — *América indígena.* México, t. XIII, n^o 1, 1953, p. 15-46.
- Benítez (Leopoldo).** *Algo más sobre el totemismo guaraní.* Paraguay industrial y comercial. Asunción, t. VIII, n^o 92, 1952, p. 38-40.
- Bennett (Wendell C.).** *New World culture history : South America.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 211-225.
- Bettencourt (Gastão de).** *A Baía e o seu folclore : relicário de tradições portuguesas.* Coimbra, Coimbra Editorial, 1951, 60 p.
- Boglár (L.).** *Some more data on the spreading of the blowgun in South-America.* Acta ethnographica Academiae scientiarum

- hungaricae. Budapest, t. I, nº 1-4, 1950, p. 121-137.
- Bono (Humberto M.).** *Aspectos psicológicos de la aculturación de los Indios del Chaco.* Anales del Instituto étnico colonial. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 89-101.
- Branco (J. M. Brandão Castelo).** *O gentio acreano.* Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. CCVII, 1950 (1952), p. 3-78.
- Brandão (Théo).** *Trovas populares de Alagoas.* Maceió, Edições Caeté, 1951, 122 p., in-8º.
- Buitrago (Guillermo).** *La tradición y el arte popular.* Boletín del Museo de motivos populares argentinos. Buenos Aires, t. II, nº 10, 1950, p. 11-13.
- Cabral (Oswald R.).** *Antigos folguedos infantis de Santa Catarina.* Boletim da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nº 12, 1952, p. 58-78.
- *Calungas de barro cosido.* Boletim da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nº 11, 1952, p. 34-45.
- Cadogan (Leon).** *La encarnación y la concepción: la muerte y la resurrección en la poesía sagrada « esotérica » de los Jeguaká-va Tenondé Porá-Gulé (Mbyá-Guaraní) del Guairá, Paraguay.* Revista do Museu paulista. São Paulo, t. IV, 1950, p. 233-246.
- Cámara Cascudo (Luis).** *Com Don Quijote no folclore do Brasil.* Revista de dialectología y tradiciones populares. Madrid, t. VIII, nº 3, 1952, p. 387-406.
- Camargo (Gentil de).** *Costumes do vale do Paraíba.* Paulistana. São Paulo, t. XL, 1951, p. 26-29.
- Campos (Custodio F. de).** *Falares catarinenses.* Boletim da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nº 11, 1952, p. 5-15.
- Canabrava (A. P.).** *Os contratos de trabalho e os Índios da província de São Paulo, 1853.* Revista do Museu paulista. São Paulo, t. IV, 1950, p. 433-438.
- Canal Feijóo (Bernardo).** *Burla, credo, culpa en la creación anónima: sociología, etnología y psicología en el folklore.* Buenos Aires, Editorial Nova, 1951, 262 p., 17 pl.
- Carvalho (Armando).** *Cantigas de roda nas escolas.* Boletim da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nº 12, 1952, p. 56-58.
- Carvalho (José Cândido M.).** *Notas de viagem ao rio Negro.* Publicações avulsas do Museu nacional, nº 9. Rio de Janeiro, 1952, 92 p., 9 pl.
- Caspar (Franz).** *Los Indios Tupari y la civilización.* Madrid, Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, 1952, 32 p., in-8.
- Clavijo Martínez (Ezequiel).** *La condición social y jurídica de los trabajadores agrícolas ecuatorianos.* Anales de la Universidad de Cuenca, t. VI, nº 1-2, 1950, p. 55-85.
- Contribución al conocimiento de la región de Baruta-El Hatillo.* Memorias de la Sociedad de ciencias naturales La Salle. Caracas, t. XI, 1951, p. 5-98, 201-341.
- Cornejo Bouroncle (Jorge).** *Situación económica de la región del Cuzco.* Revista universitaria. Cuzco, t. XL, nº 101, 1952, p. 161-222.
- Costales Samaniego (Alfredo).** *El Indio del Chimborazo, hombre desconocido.* Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. V, nº 52, 1953, p. 541-565.
- Cruxent (J. M.) y Kamen-Kaye.** *Reconocimiento del área del alto Orinoco, ríos Sipapo y Autana, en el Territorio federal Amazonas, Venezuela.* Memorias de la Sociedad de ciencias naturales La Salle. Caracas, t. IX, nº 25, 1949, p. 275-316.
- Cueva Tamariz (Agustín).** *Realidad biológica del Indio ecuatoriano.* Páginas de cultura. Cuenca, t. II, 1951, p. 5-14.
- Dabbs (Jack Autrey).** *A Messiah among the Chiriguano.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. IX, nº 1, 1953, p. 45-58.

- Diégues Jr. (Manuel). *Etnias e culturas no Brasil*. Rio de Janeiro, Ministério da educação e saúde, 1952, 79 p.
- Dupouy (Walter). *De la choza al rascacielos indígenas*. Tierra Firme. Caracas, t. I, n° 4, 1952 [tirage à part : 2 p.].
- *El Indio en la geografía de Venezuela*. Tierra Firme. Caracas, t. I, n° 3, 1952 [tirage à part : 3 p.].
- *La pesca con barbasco (método indígena prohibido)*. Tierra Firme. Caracas, t. I, n° 6, 1952 [tirage à part : 2 p.].
- Erasmus (Charles John). *Changing folk beliefs and the relativity of empirical knowledge*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 4, 1952, p. 411-428.
- Escalante Angulo (Carlos). *El problema racial en Colombia*. Bogotá, Instituto etnológico nacional, 1952, 7 p.
- Fain (C. T.). *La Bolivie*. Réalités. Paris, n° 84, 1953, p. 75-82.
- Farfán (J. M. B.). *Tupe : estudos etnológicos*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XXI, 1952, p. 185-196.
- Ferdon Jr. (Edwin N.). *Exploring Ecuador's rio Upano*. El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 8, 1952, p. 223-250.
- Feriz (Hans). *Die Harndiagnostik in der indianischen Volksmedizin*. Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik. Wien, t. IX, 1952, p. 308-312.
- Galvão (Eduardo). *O uso do propulsor entre as tribos do alto Xingú*. Revista do Museu paulista. São Paulo, t. IV, 1950, p. 353-368.
- *Panema, uma crença do caboclo amazônico*. Revista do Museu paulista. São Paulo, t. V, 1951, p. 221-225.
- Gamio (Enrique M.). *La vivienda del Indio como problema nacional*. Perú indígena. Lima, t. II, n° 4, 1952, p. 17-39, 85-97.
- García (Antonio). *Legislación indígena de Colombia*. México, Instituto indigenista interamericano, 1952, 88 p.
- Goeje (C. H. De). *The physical world, the world of magic, and the moral world of Guiana Indians*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 266-270.
- Guhl (Ernesto). *La geografía y su aplicación en las ciencias sociales en Colombia*. Revista de folklore. Bogotá, 2ª época, t. I, n° 1, 1952, p. 187-209.
- Gutiérrez (Benigno A.). *Gente maicera. Mozaico de Antioquia la Grande*. Medellín, Bedont, 1950, 303 p.
- *Gente típica colombiana*. Medellín, Bedont, 1952, 92 p.
- Haekel (Josef). *Neue Beiträge zur Kulturschichtung Brasiliens*. Anthropos. Posieux-Froideville, t. XLVII, n°s 5-6, 1952, p. 963-991 ; t. XLVIII, n°s 1-2, 1953, p. 105-157.
- Harrington (Richard). *Surinam, partner of the Netherlands*. Canadian geographical Journal. Ottawa, t. XLV, n° 2, 1952, p. 43-53.
- Hidalgo (José Nicolás). *Un puñado de refranes criollos usados en el Ecuador*. Casa de la cultura ecuatoriana. Quito, n° 12, 1952, p. 357-449.
- Júlio (Sílvio). *Duas velhas dansas gaúchas*. Anuario do Museu imperial. Petrópolis, 1948, p. 43-76.
- Koehler-Asseburg (Iris). *O problema do Mui-raqitã*. Revista do Museu paulista. São Paulo, t. V, 1951, p. 199-219.
- Kruse (Albert). *Karusakaybë, der Vater der Mundurukú. (Schluss)*. Anthropos. Posieux-Froideville, t. XLVII, n°s 5-6, 1952, p. 992-1018.
- Kubler (George). *The indian caste of Peru, 1795-1940. A population study based upon tax records and census reports*. Smithsonian Institution, Publications of the Institute of social anthropology, n° 14. Washington, 1952, 71 p., in-8°.
- La Paz, un pueblo mestizo de la provincia del Carchi*. Cuadernos del Instituto ecuato-

- riano de antropología y geografía, n° 1. Quito, 1952, 123 p., in-8°.
- La política indigenista en Venezuela.* Revista de justicia. Caracas, t. II, 1952. [Tirage à part : 11 p.].
- La Sociedad de ciencias naturales La Salle en la región de Perijá.* Memorias de la Sociedad de ciencias naturales La Salle. Caracas, t. XII, n° 33, 1952, p. 225-353.
- Lane (Frederico).** *Cachimbos dos Índios Karaja.* Revista do Museu paulista. São Paulo, t. IV, 1950, p. 381-388.
- Lastres (Juan B.).** *La leyenda dorada de la quina.* Universidad de San Carlos. Guatemala, t. XXIII, 1951, p. 113-147.
- Lavín (C.).** *La Tirana, fiesta ritual del norte de Chile.* Santiago de Chile, Instituto de investigaciones musicales, [1950], 27 p.
- Lecturas para un niño venezolano.* Caracas, Fundación Eugenio Mendoza, 1953, 214 p., in-8°.
- Lenk-Chevitch (P.).** *Un type de maison architecturale chez les Indiens Taurepang (Venezuela). Les éléments décoratifs des Indiens du Pacaraima (Venezuela) et leur origine.* Bulletin de la Société royale belge d'anthropologie et de préhistoire. Bruxelles, t. LXII, 1951, p. 62-70.
- Lévi-Strauss (Claude).** *Les structures sociales dans le Brésil central et oriental.* In : *Selected Papers of the XXIX th international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 302-310.
- Lima (Pedro E. de).** *A canoa de casca de jatobá entre os Índios do Xingú.* Revista do Museu paulista. São Paulo, t. IV, 1950, p. 369-380.
- López (Juan Severino).** *El elemento humano y sus condiciones de vida en una población típica de Santiago del Estero.* Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 11-25.
- López Narváez (Carlos).** *La copla en el Cauca.* Revista de folklore. Bogotá, 2ª época, t. I, n° 1, 1952, p. 213-228.
- Luna (Lizando).** *Coreografía del Kollao. El Kallamacho.* Revista del Instituto americano de arte. Cuzco, t. II, 1952, p. 89-96.
- Mac Lean y Estenós (Roberto).** « *Sirvinacuy* » o « *Tincunacuspá* ». Perú indígena. Lima, t. II, n° 4, 1952, p. 4-12.
- Magalhães (Basílio).** *Mato Grosso de Pascoal Moreira Cabral a Cândido Rondon. (Aspectos históricos, políticos, etnográficos e folclóricos).* Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. CCVI, 1950 (1952), p. 102-157.
- Matos (Rosalía Avalos de).** *El ciclo vital en la comunidad de Tupe.* Revista del Museo nacional. Lima, t. XXI, 1952, p. 107-184.
- Mejía Xesspe (M. Toribio).** *Mitología del Norte andino peruano.* América indígena. México, t. XII, n° 3, 1952, p. 235-251.
- Menezes (Raimundo de).** *O curandeiro João de Camargo.* Investigações. São Paulo, t. IV, n° 39, 1952, p. 15-24.
- Métraux (Alfred).** *Le magicien chez les Indiens des Guyanes et du Brésil.* Cahiers du Sud. Paris, t. XXXVI, n° 316, 1952, p. 380-396.
- *Recherches sur les Indiens Fulniô de l'État de Pernambuco.* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n° 2, 1952, p. 500-502.
- Monge M. (Carlos).** *La necesidad de estudiar el problema de la masticación de las hojas de coca.* América indígena. México, t. XIII, n° 1, 1953, p. 47-53.
- Monografía de la provincia de Parinacochas.* Lima, Centro de colaboración pedagógica del magisterio primario de Parinacochas, 1951, t. I, 1.000 p.; t. II, 949 p., in-8°.
- Morote Best (Efraín).** *Folklore nacional. La mula.* Revista universitaria. Cuzco, t. XLI, n° 102, 1952, p. 151-166.
- *Guía para la recolección de material folclórico.* Revista universitaria. Cuzco, t. XL, n° 101, 1952, p. 223-282.
- Nimuendajú (Curt).** *The Tukuna.* Edited by R. H. Lowie, translated by W. Hohenthal. University of California Press. Publications in american archaeology and ethno-

- logy, t. XLV, Berkeley-Los Angeles, 1952, VIII-167 p., 17 pl.
- Noel (Martín S.) y Mann (Hans).** *La arquitectura mestiza en las riberas del Titikaca* (1ª parte). Academia nacional de bellas artes, Documentos de arte colonial sudamericano, n° 8. Buenos Aires, 1952, 145 p.
- Oberti (Federico).** *Simbolismo criollo y amoroso en la platería gauchesca*. Boletín del Museo de motivos populares argentinos. Buenos Aires, t. II, n° 10, 1950, p. 9-11.
- Osborne (Harold).** *Indians of the Andes. Ayumaras and Quechuas*. London, Routledge and Kegan Paul, 1952, XIII-266 p., in-8°.
- Pabon Núñez (Lucio).** *Muestras folklóricas del norte de Santander*. Bogotá, Ediciones de la revista Bolívar, 1952.
- Palavecino (María Delia Millán de).** *Alfarería negra de Córdoba*. Boletín del Museo de motivos populares argentinos. Buenos Aires, t. II, n° 9, 1950, p. 14-18.
- Pando Ramos (Lydia).** *El folklore en las escuelas de la sierra y su posibilidad de aplicación*. Folklore. Lima, t. III, 1951, p. 756-757, 766.
- Paredes C. (Alfredo).** *Plantas usadas por nuestros aborígenes*. Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. IV, n° 47, 1952, p. 817-823.
- Paula (Jefferson Davis de).** *Benzeduras usadas em Jaraguá do Sul*. Boletim da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, n° 12, 1952, p. 16-19.
- Pereira (Carlos da Costa).** *As plantas e o folclore*. Boletim da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, n° 12, 1952, p. 8-15.
- Pérez Arbeláez (Enrique).** *La cuna del Porro*. Revista de folklore. Bogotá, 2ª época, t. I, n° 1, 1952, p. 18-101.
- Piazza (Walter F.).** *A cerâmica popular catarinense*. Boletim da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, n° 11, 1952, p. 23-32.
- Piazza (Walter F.).** *O lobisomem*. Boletim da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, n° 12, 1952, p. 39-52.
- Pinedo (Víctor M.).** *Formaciones humanas en la Hylea amazónica peruana*. América indígena. México, t. XIII, n° 2, 1953, p. 87-101.
- Pinedo del Aguila (Víctor M.).** *Formaciones humanas en la selva amazónica peruana*. Boletín de la Sociedad geográfica de Lima. Lima, t. LXIX, nos 3-4, 1952, p. 62-78.
- Pinilla (Antonio).** *Los núcleos escolares rurales en el Perú*. América indígena. México, t. XII, n° 3, 1952, p. 225-234.
- Pinto (Estevão).** *A antropologia brasileira*. Recife, Editorial Nordeste, 1952, 45 p., in-8°.
- *As máscaras-de-dansa dos Pancararu de Tacaratu*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n° 2, 1952, p. 295-304, 1 pl.
- Plath (Oreste).** *Santuario y tradición de Andacollo*. Santiago de Chile, Casa nacional del niño, 1951, 31 p.
- Ramírez Sendoya (Pedro José).** *Refranero del Gran Tolima*. Bogotá, Editorial Minerva, 1952, 314 p.
- Ramón y Rivera (Luis Felipe).** *El joropo, baile nacional de Venezuela*. Caracas, Ediciones del Ministerio de educación, 1953, 92 p., in-8°.
- Reitz (Cônego João).** *Terno de Reis em Araranguá*. Boletim da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, n° 12, 1952, p. 20-25.
- Relações raciais entre Negros e Brancos em São Paulo*. Anhembi. São Paulo, t. X, n° 30, 1953, p. 433-490.
- Ribeiro (Darcy).** *Notícia dos Ofaié-Chavante*. Revista do Museu paulista. São Paulo, t. V, 1951, p. 105-137.
- Ricketts (C. A.).** *El cocaísmo en el Perú*. América indígena. México, t. XII, n° 4, 1952, p. 309-322.
- Rivet (Paul).** *Costumbres funerarias de los Indios del Ecuador*. Revista del Colegio

- nacional Bolívar. Tulcan, n^{os} 5-6, 1951, p. 79-95.
- Román (Marcelino).** *Sentido y alcance de los estudios folklóricos.* Paraná, Talleres gráficos Giraudo hnos, 1951, 64 p., in-8^o.
- Rubio Orbe (Gonzalo).** *Nuestros Indios.* Quito, Imprenta de la Universidad, 1947, 382 p., in-8^o.
- Rugeles (Manuel F.).** *Lo popular y lo folklórico en el Táchira.* Buenos Aires, Publicaciones de la embajada de Venezuela, 1952, 50 p.
- Rydén (Stig).** *A study of south american Indian hunting traps.* Revista do Museu paulista. São Paulo, t. IV, 1950, p. 247-352.
- Sabogal (José).** *El toro en las artes populares del Perú.* Lima, Museo de la cultura peruana, 1949, 46 p.
- Sáenz (Justo P.).** *Vocablo « pampa ».* Boletín del Museo de motivos populares argentinos. Buenos Aires, t. II, n^o 9, 1950, p. 8-13.
- Sánchez Pedrote (E.).** *Música negra del Brasil.* Estudios americanos. Sevilla, t. III, 1951, p. 237-242.
- Santiana (Antonio).** *Los Indios Colorados (Tsáitchila). Declinar de su existencia.* Quito, Talleres gráficos nacionales, 1952, 31 p., in-8^o.
- *Panorama ecuatoriano del Indio.* Quito, Imprenta de la Universidad, 1952, 305 p., in-8^o.
- Schaden (Egon).** *Indianerforschung in Brasilien gestern und heute.* Staden-Jahrbuch. São Paulo, t. I, 1953, p. 137-154.
- *O estudo do Índio brasileiro. Ontem e hoje.* Revista de história. São Paulo, t. III, n^o 12, 1952, p. 385-402.
- Schmidt (Max).** *Anotaciones sobre las plantas de cultivo y los métodos de la agricultura de los indígenas sudamericanos.* Revista do Museu paulista. São Paulo, t. V, 1951, p. 239-252.
- Schultz (Harald).** *Lendas dos Índios Krahó.* Revista do Museu paulista. São Paulo, t. IV, 1950, p. 49-162.
- Serrano (Antonio).** *Los pobladores históricos de la región diaguita.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 323-338.
- Silva (Maurice Paranhos da).** *Litxokó.* Les musées de Genève. Genève, t. IX, n^o 10, 1952, p. 3.
- Simmons (Ozzie G.).** *El uso de los conceptos de aculturación y asimilación en el estudio del cambio cultural en el Perú.* Perú indígena. Lima, t. II, n^o 4, 1952, p. 40-45.
- Souza (Álvaro Tolentino de).** *Achêgas para o folclore barriga-verde.* Boletim da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, n^o 12, 1952, p. 3-7.
- Storni (Julio S.).** *Plataforma para un criterio sobre las regiones folklóricas argentinas.* Stornia. Tucumán, t. II, n^o 2, 1953, p. 33-109.
- Sulistrowski (Zygmunt).** *On location in the Amazon.* Natural history. New York, t. LXII, n^o 3, 1953, p. 130-136.
- Tavares-Bastos (A. D.).** *Les mythes indiens au Brésil.* Cahiers du Sud. Paris, t. XXXVI, n^o 316, 1952, p. 370-379.
- Tentori (Tullio).** *Il viaggio nell' « al di là » nelle credenze degli indigeni sud americani.* Rivista di antropologia. Roma, t. XXXIX, 1951-1952, p. 179-204.
- Textes indiens. Chant nocturne des chasseurs Bororo. Discours nocturne des Bororo sur la naissance des eaux. La fille de Cobra Grande et son mari. Mythes kadivéu.* Cahiers du Sud. Paris, t. XXXVI, n^o 316, 1952, p. 397-410.
- Titiev (Mischa).** *Folklore as an expression of araucanian culture.* Journal of american folklore. New York, t. LXV, n^o 258, 1952, p. 371-378.
- Trujillo Ferrari (Alfonso).** *Lunahuaná : una comunidad yunga en el Perú.* Aspectos ecológicos. Revista del Museo nacional. Lima, t. XXI, 1952, p. 197-206.
- Vacas Galindo (R. P.).** *Nankijukima.* El

- Oriente dominicano. Quito, t. XXIV, 1952, n^{os} 225-230, p. 32-35; n^{os} 231-233, p. 55-56; n^o 234, p. 81; n^o 235, p. 98-99; t. XXXV, 1953, n^{os} 236-237, p. 17-18; n^o 238, p. 31-33; n^o 239, p. 61.
- Vega (Carlos).** *Las danzas populares argentinas*. Buenos Aires, Instituto de musicología, 1952, t. I, 778 p.; in-8^o.
- Vellard (Jean).** *Peuples pêcheurs du Titicaca : les Urus et leurs voisins*. Les cahiers d'outremer. Bordeaux, t. V, n^o 18, 1952, p. 108-134.
- Vera Izquierdo (Francisco).** *Cantares de Venezuela*. Caracas, Ediciones de la Línea aeroportal venezolana, 1952.
- Vila (Marco Aurelio).** *Un estudio inédito de la Guajira (1874)*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, n^o 94, 1952, p. 53-75.
- Vilanesa (José de).** *Indios arhuacos de la Sierra Nevada de Santa Marta*. Bogotá, Editorial Iqueima, 1952.
- Wagley (Charles).** *Cultural influences : a comparison of two tupi tribes*. Revista do Museu paulista. São Paulo, t. V, 1951, p. 95-104.
- Wagley (Charles) e Azevedo (Thales de).** *Sobre métodos de campo no estudo de comunidade*. Revista do Museu paulista. São Paulo, t. V, 1951, p. 227-237.
- Wassén (S. Henry).** *Some remarks on the divisions of the Guaymí Indians*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 271-279.
- Wavrin (Robert de).** *Chez les Indiens de Colombie*. Paris, Plon, 1953, 316 p.
- Willems (Emílio).** *The structure of the Brazilian family. Social forces*. Baltimore, t. XXI, n^o 4, 1953, p. 339-345.
- Willems (Emílio) and Mussolini (Gioconda).** *Buzios Island. A Caiçara community*. Monographs of the ethnological Society, t. XX. New York, J. J. Augustin, 1952, VIII-116 p.
- Wirth (D. Mauro).** *Lendas dos Índios Vapidianá*. Revista do Museu paulista. São Paulo, t. IV, 1950, p. 165-216.
- Zerries (Otto).** *Sternbilder als Ausdruck jägerischer Geisteshaltung in Südamerika*. Paideuma. Frankfurt-am-Main, t. V, n^o 5, 1952, p. 220-235.

LINGUISTIQUE.

Généralités.

- An appraisal of anthropology today*. Edited by Sol Tax, Loren C. Eiseley, Irving Rouse and Carl F. Voegelin. Chicago, University of Chicago Press, 1953, XIV-395 p., in-8^o.
- Anthropology today. An encyclopedic inventory*. Prepared under the chairmanship of A. L. Kroeber. Chicago, University of Chicago Press, 1953, XV-966 p., in-8^o.
- Basilus (Harold).** *Neo-humboldtian ethnolinguistics*. Word. New York, t. VIII, n^o 2, 1952, p. 95-105.
- Bazell (C. E.).** *Phonemic and morphemic analysis*. Word. New York, t. VIII, n^o 1, 1952, p. 33-38.
- Beals (Ralph L.) and Hoijer (Harry).** *An introduction to anthropology*. New York, Macmillan Co, 1953, 658 p., in-8^o.
- Benveniste (Emile).** *Communication animale et langage humain*. Diogenes. Paris, t. I, 1952, p. 1-8.
- Bittle (William E.).** *Language and culture : a comment on Voegelin's view*. Southwestern

- Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, n° 4, 1952, p. 466-471.
- Bolinger (Dwight L.).** *Intonation : levels versus configurations.* Word. New York, t. VII, n° 3, 1951, p. 199-210.
- Delattre (Pierre), Liberman (Alvin M.), Cooper (Franklin S.) and Gerstman (Louis J.).** *An experimental study of the acoustic determinants of vowel color ; observations on one- and two- formant vowels synthesized from spectrographic patterns.* Word. New York, t. VIII, n° 3, 1952, p. 195-210.
- Devoto (Giacomo).** *I fondamenti della storia linguistica.* Firenze, G. C. Sansoni, 1951, 94 p.
- Greenberg (Joseph H.).** *Historical linguistics and unwritten languages.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 265-286.
- Haas (Mary R.).** *The application of linguistics to language teaching.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 807-818.
- Harris (Zellig S.).** *Discourse analysis.* Language. Baltimore, t. XXVIII, n° 1, 1952, p. 1-30.
- Harris (Zellig S.) and Voegelin (C. F.).** *Eliciting in linguistics.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. IX, n° 1, 1953, p. 59-75.
- Hoijer (Harry).** *The relation of language to culture.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 554-573.
- Holmer (Nils M.).** *Comparative semantics. A new aspect of linguistics.* International anthropological and linguistic Review. Miami, t. I, n° 1, 1953, p. 97-106.
- Jakobson (Roman), Fant (C. Gunnar M.) and Halle (Morris).** *Preliminary to speech analysis, the distinctive features and their correlates.* Acoustics Laboratory, Massachusetts Institute of technology, Technical Report, n° 13. Cambridge (Mass.), 1952, 5-53 p., in-4°.
- Société des Américanistes, 1953.*
- Kořínek (J. M.).** *Úvod do jazykospytu.* Náučnej knižnice Slovenskej akadémie vied a umení sväzok 5. Bratislava, 1948, 109 p.
- Lévi-Strauss (Claude), Jakobson (Roman), Voegelin (C. F.) and Sebeok (Thomas A.).** *Results of the Conference of anthropologists and linguists.* Indiana University Publications in anthropology and linguistics, Memoirs of the International Journal of american linguistics, n° 8. Baltimore, 1953, 67 p., in-8°.
- Lounsbury (Floyd G.).** *Field methods and techniques in linguistics.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 401-416.
- Malmberg (Bertil).** *Le problème du classement des sons du langage et quelques questions connexes. Étude de phonétique générale.* Studia linguistica. København, t. VI, n° 1, 1952, p. 1-56.
- Martinet (André).** *Function, structure, and sound change.* Word. New York, t. VIII, n° 1, 1952, p. 1-32.
- *Structural linguistics.* In : *Anthropology today.* Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 574-586.
- Masson (David I.).** *Synesthesia and sound spectra.* Word. New York, t. VIII, n° 1, 1952, p. 39-41.
- Pike (Kenneth L.).** *A note on allomorphic classes and tonal technique.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 2, 1953, p. 101-105.
- *More on grammatical prerequisites.* Word. New York, t. VIII, n° 2, 1952, p. 106-121.
- Regula (Moritz).** *Grundlegung und Grundprobleme der Syntax.* Heidelberg, Carl Winter, 1951, 202 p.
- Robins (R. H.).** *Noun and verb in universal grammar.* Language. Baltimore, t. XXVIII, n° 3, 1952, p. 289-298.
- Ullmann (Stephen).** *The principles of semantics.* Glasgow University Publications, t. LXXXIV. Glasgow, 1951, VII-314 p.

- Voegelin (C. F.) and Harris (Z. S.). *Training in anthropological linguistics*. American anthropologist. Menasha, t. LIV, n° 3, 1952, p. 322-327.

Amérique en général.

- Ibarra Grasso (Dick Edgar). *Las relaciones lingüísticas de Asia y Oceania con América*. Ciencia nueva. Cochebamba, t. III, n° 4, 1952, p. 23-73.
- Voegelin (C. F.). *The Boas plan for the presentation of american indian languages*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVI, n° 4, 1952, p. 439-451.

Amérique du Nord.

- Andrade (Manuel J.). *Relations between Nootka and Quileute*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 2, 1953, p. 138-140.
- Cooke (Charles A.). *Iroquois personal names. Their classification*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVI, n° 4, 1952, p. 427-438.
- Dozier (Edward). *Tewa II : verb structure*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 2, 1953, p. 118-127.
- Garvin (Paul L.). *Structure and variation in language and culture*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 216-221.
- Haas (Mary R.). *The proto-gulf word for land (with a note on proto-siouan)*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, n° 4, 1952, p. 238-240.
- Harris (Z. S.). *Culture and style in extended discourse*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 210-215.
- Holmer (Nils M.). *Seneca II*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, n° 4, 1952, p. 217-222.
- Jenness (Diamond). *Did the Yahgan Indians of Tierra del Fuego speak an eskimo tongue ?* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 2, 1953, p. 128-131.
- Lounsbury (Floyd G.). *Oneida verb morphology*. Yale University Publications in anthropology, n° 48. New Haven (Conn.), 1953, 110 p., in-8°.
- Petter (Rodolphe). *Cheyenne grammar*. Newton (Kansas), Mennonite Publication Office, 1952, 126-70 p.
- Pierce (Joe E.). *Dialect distance testing in algonquian*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, n° 4, 1952, p. 203-210.
- Sapir (Edward) and Swadesh (Morris). *Coos-Takelma-penutian comparisons*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 2, 1953, p. 132-137.
- Shafer (Robert). *Notes on penutian*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, n° 4, 1952, p. 211-216.
- Swadesh (Morris). *Lexico-statistic dating of prehistoric ethnic contacts. With special reference to north american Indians and Eskimo*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVI, n° 4, 1952, p. 452-463.
- *Mosan I : a problem of remote origin*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 1, 1953, p. 26-44.

- Swadesh (Morris). *Salish phonologic geography*. Language Baltimore, t. XXVIII, n° 2, 1952, p. 232-248.
- *Unaaliq and proto eskimo V : comparative vocabulary*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, n° 4, 1952, p. 241-256.
- Thalbitzer (W.). *Possible contact between Eskimo and Old World languages*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 50-54.
- Ulving (Tor). *Consonant gradation in eskimo*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 1, 1953, p. 45-52.
- Voegelin (Carl F.). *From fl (shawnee) to tl (english), autobiography of a woman*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 1, 1953, p. 1-25.
- *Linguistically marked distinctions in meaning*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 222-233.
- Voegelin (C. F.), Robinett (Florence M.) and Hickerson (Nancy P.). *From fl (shawnee) to tl (english) : some differences between two versions of the autobiography*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 2, 1953, p. 106-117.
- Whorf (L.). *Linguistic factors in the terminology of Hopi architecture*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 2, 1953, p. 141-145.
- Wolff (Hans). *Osage II : morphology*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, n° 4, 1952, p. 231-237.

Amérique Centrale.

- Alleman (Vera Mae). *Vocabulario zapoteco del Rinc n*. México, Instituto ling stico de verano, 1952, 30 p.
- Andrews (Enriqueta). *Vocabulario otomí de Tasquillo, Hidalgo*. México, Instituto ling stico de verano, 1950, XII-82 p.
- Aschmann (Pedro). *Vocabulario totonaco : coordinación alfabética del totonaco de la sierra de Veracruz y de Puebla*. México, Instituto ling stico de verano, 1950, 247 p.
- Beltrán (Enrique). *Ra hai ha ra nz k . La tierra y la salud*. Traducción al otomí por Eligio Fuentes Sánchez y Odilón Lucas. México, Instituto ling stico de verano, [1951], 29 p., in-8 .
- Brambila (David) y Vergara Bianchi (José). *Gramática rav muri*. México, Editorial Buena Prensa, 1953, 644 p., in-8 .
- Comas (Juan). *Ya  nak  u 'ne ya mb  h . Los Otom es y la « gente de razón »*. Traducción al otomí por Eligio Fuentes Sánchez y Odilón Lucas. México, Instituto ling stico de verano, 1951, 6 p., in-8 .
- Cowan (George M.). *El idioma silbado entre los Mazatecos de Oaxaca y los Tepehuas de Hidalgo, México*. Tlat ni. México, t. I, n  3-4, 1952, p. 31-33.
- Dyke (Ann). *Vocabulario mixteco de San Miguel el Grande, Oaxaca*. México, Instituto ling stico de verano, 1951, VI-52-41 p.
- Gamio (Manuel). *El agua. Ra dehe*. Traducción al otomí por Eligio Fuentes Sánchez. México, Instituto ling stico de verano, 1951, 5 p., in-8 .
- *El sarape. Ra mfo'mi*. Traducción al otomí por Eligio Fuentes Sánchez. México, Instituto ling stico de verano, 1951, 5 p., in-8 .
- *El tapete de nudo. Ra tap  t  dega th  t *. Traducción al otomí por Eligio Fuentes Sánchez. México, Instituto ling stico de verano, 1951, 5 p., in-8 .

- Gamio (Manuel).** *Ra hnyamfé 'ne ra hnyahnyú. El idioma español y el otomí.* Traducción al otomí por Eligio Fuentes Sánchez. México, Instituto lingüístico de verano, 1951, 5 p., in-8°.
- *Recetas para derivados alimenticios del frijol soya.* Traducción al otomí por Eligio Fuentes Sánchez. México, Instituto lingüístico de verano, 1951, 10 p., in-8°.
- Garibay (Ángel María).** *Poema de travesuras.* Tlalocan. México, t. III, n° 2, 1952, p. 142-167.
- Harrison (W. Roy).** *The mason : a zoque text.* Tlalocan. México, t. III, n° 3, 1952, p. 193-204.
- Holmer (Nils M.).** *Inatoipippiler or the adventures of three cuna boys.* Etnologiska Studier, n° 20. Göteborg, 1952, p. 1-83.
- Key (Harold and Mary).** *The phonemes of Sierra nahuat.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 1, 1953, p. 53-56.
- Luna Cárdenas (Juan).** *Gramática analítica del idioma tarasco.* México, Aztekatl, 1951, 57 p.
- Mak (Cornelia).** *A comparison of two mixtec tonemic systems.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 2, 1953, p. 85-100.
- Mc Afee (Byron).** *Danza de la Gran Conquista.* Tlalocan. México, t. III, n° 3, 1952, p. 246-273.
- Mc Kaughan (Howard and Barbara).** *Diccionario de la lengua chatina.* México, Instituto lingüístico de verano, 1951, vi-64 p.
- Ordenanzas del señor Cuauhtemoc.* Paleografía, traducción y noticia introductoria de Silvia Rendón. Middle american research Institute, Philological and documentary Studies, t. VII, n° 2. New Orleans, 1952, 40 p., in-8°.
- Raymond (Joseph).** *The indian mind in mexican toponyms.* América indígena. México, t. XII, n° 3, 1952, p. 205-216.
- Slocum (Mariana C.).** *Vocabulario tzeltal : breve coordinación alfabética de una lengua mayance del estado de Chiapas.* México, Instituto lingüístico de verano, 1950, ix-54 p.
- Thompson (J. Eric S.).** *Maya hieroglyphic writing : a rejoinder.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 2, 1953, p. 153-154.
- Velásquez Gallardo (Pablo).** *Título de tierras de Cherán Hatzicurin.* Tlalocan. México, t. III, n° 3, 1952, p. 238-245.
- Warkentin (Milton and Clara).** *Vocabulario huave.* México, Instituto lingüístico de verano, 1951, viii-37-37 p.
- Williams (Ann) and Pierson (Esther).** *Diccionario español-popoloca, popoloca-español.* México, Instituto lingüístico de verano, 1950, x-30-32 p.
- Williams García (Roberto).** *Ga 'buhu ma'na xáhnó. Vivamos mejor.* Traducción al otomí por Eligio Fuentes Sánchez y Odilón Lucas Cantera. México, Instituto lingüístico de verano, 1951, 21 p., in-8°.
- Wonderly (William L.).** *Zoque VI : text.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, n° 4, 1952, p. 189-202.
- Zavala (Lauro José).** *Híndi 'búsehú. No estamos solos.* Traducción al otomí por Odilón Lucas Cantera. México, Instituto lingüístico de verano, 1951, 12 p., in-8°.

Antilles.

- Cassidy (Frederic G.).** *Language and folklore.* Caribbean quarterly. Port of Spain, t. III, n° 1, [1952], p. 4-12.
- Jourdain (Elodie).** *Creole, a folk language.* Caribbean quarterly. Port of Spain, t. III, n° 1 [1952], p. 24-30.

- Le Page (R. B.).** *A survey of dialects in the British Caribbean.* Caribbean quarterly. Port of Spain, t. II, n° 3, s. d., p. 49-51.
- Mesa (Manuel I.).** *Diccionario yucayo.* Revista cubana de arqueología y etnología. La Habana, t. VII, n°s 13-14, 1952, p. 388-404.
- Taylor (Douglas)** *A note on the phoneme /r/ in Dominica creole.* Word. New York, t. VIII, n° 3, 1952, p. 224-226.
- *Sameness and difference in two island Carib dialects.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, n° 4, 1952, p. 223-230.
- Vivanco (Julián).** *Las raíces de la lingüística indígena de Cuba.* La Habana, Editorial El Sol, 1953, 33 p., in-8°.

Amérique du Sud.

- Albuquerque (A. Tenório d').** *Questões lingüísticas americanas.* Rio de Janeiro, Editora Aurora, 1949, 186 p., in-8°.
- Arguedas (José María).** *El Ollantay.* Letras peruanas. Lima, t. II, n° 8, 1952, p. 113-116, 139-140.
- Caderno da doutrina pella lingua dos Manaos.** *Manuscrito do séc. XVIII estudado e anotado por M. de Lourdes Joyce.* Universidade de São Paulo, Faculdade de filosofia, ciências e letras, Boletim CXXXVI, Etnografia e língua tupi-guarani, n° 22. São Paulo, 1951, 98 p., in-8°.
- Farfán (J. M. B.).** *Textos del Hage-arú o Kawki.* Revista del Museo nacional. Lima, t. XXI, 1952, p. 77-91.
- Flórez (Luis).** *La pronunciación del español en Bogotá.* Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo, t. VIII. Bogotá, 1951, 390 p.
- Guasch (Antonio).** *Catecismo de la doctrina cristiana, bilingüe, en guaraní y español.* Asunción, s. éd., 1952, 192 p., in-8°.
- Hanke (Wanda).** *Parintintin y Boca Negra con sus idiomas. Un estudio lingüístico comparativo.* Kollasuyo. La Paz, t. XII, n° 70, 1953, p. 29-47.
- Jenness (Diamond).** *Did the Yahgan Indians of Tierra del Fuego speak an eskimo tongue ?* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 2, 1953, p. 128-131.
- Jover Peralta (Anselmo) y Osuna (Tomás).** *Diccionario guaraní-español y español-guaraní.* Buenos Aires, Editorial Tupa, 1950, 516 p., in-8°.
- Kiglerpotunanu tokanchi Markoya.** *El Santo Evangelio según San Marcos.* Lima, Sociedades bíblicas unidas, 1952, 86 p., in-8°.
- Lira (Jorge A.).** *Diccionario Kkechuwa español.* Revista del Museo nacional. Lima, t. XXI, 1952, p. 92-106.
- Marcelino C. de Castellví.** *La macrofamilia lingüística witoto y sus relaciones con la familia sabeia y otras indoamericanas.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 295-301.
- Mauro (Humberto).** *Vocabulário dos termos tupís de « O selvagem » de Couto de Magalhães, tupi-português e português-tupi, organizado por —.* Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. CCVIII, 1950 (1952), p. 197-242.
- Mercado (Agustín).** *Denominaciones quechuas en el Khollasuyu.* Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLIV, n°s 438-440, 1952, p. 284-289.
- Misterios de nuestra santa fe que tenemos obligación de saber y creer (continuación).** [Quichua y castellano]. El Oriente dominicano. Quito, t. XXIV, 1952, n°s 225-230, p. 6 ; n°s 230-233, p. 44 ; n° 234, p. 80 ; t. XXV, n°s 236-237, 1953, p. 16.

- Montalvo M. (Julio A.). *El quichua y el shoaro*. Revista del Colegio nacional Bolívar. Tulcan, n° 7, 1952, p. 154-182.
- Morote Best (Efraín). *Guía para la recolección de material folklórico*. Revista universitaria. Cuzco, t. XL, n° 101, 1952, p. 223-282.
- Paz y Miño (L. Telmo). *Las lenguas indígenas en el Ecuador. Diccionario toponímico*. Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXI, n° 78, 1952, p. 234-267; t. XXXII, n° 79, 1952, p. 102-121.
- Perón (Juan). *Toponimia patagónica de etimología araucana*. Buenos Aires, Edición de la Dirección general de cultura del Ministerio de educación de la nación, 1950, xv-50 p., in-4°.
- Pinto (Estevão). *A antropologia brasileira*. Recife, Editorial Nordeste, 1952, 45 p., in-8°.
- Ramírez Sendoya (Pedro José). *Diccionario indio del gran Tolima. Estudio lingüístico y etnográfico sobre dos mil palabras indígenas del Huila y del Tolima*. Bogotá, Editorial Minerva, 1952, 282 p., in-8°.
- Rivet (Paul) et Créqui-Montfort (Georges de). *Bibliographie des langues aymará et kiéna*. T. III : 1916-1940. Paris, Institut d'ethnologie, 1953, 783 p., in-8° (Travaux et mémoires, t. LI).
- Rivet (Paul) et Wavrin (Robert de). *La langue andoke*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n° 2, p. 221-232.
- *Les Indiens Parawgwan*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n° 2, 1952, p. 235-238.
- Sáenz (Justo P.). *Vocablo « pampa »*. Boletín del Museo de motivos populares argentinos. Buenos Aires, t. II, n° 9, 1950, p. 8-13.
- Sampaio (Mario Arnaud). *Dicionário guarani-português*. Revista do Museu Júlio de Castilhos. Porto Alegre, t. I, n° 2, 1952, p. 39-50.
- Wassén (S. Henry). *Some remarks on the divisions of the Guaymí Indians*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 271-279.
- Wonderly (William L.). *Semantic components in Kechua person morphemes*. Language. Baltimore, t. XXVIII, n° 3, 1952, p. 366-376.
- Zevallos Quiñones (Jorge). *Los gramaticos de la lengua yunga*. Lima, Cía de impresiones y publicidad, 1948, 34 p., in-8°.

HISTOIRE.

Généralités.

- Coleman (R. V.). *Liberty and property*. New York-London, Charles Scribner's sons, 1951, xvi-606 p.
- Doerig (J. A.). *Deux styles de colonisation européenne : style espagnol et style britannique*. Revue de psychologie des peuples. Le Havre, t. VII, n° 4, 1952, p. 359-371.
- Fenton (William N.). *The training of historical ethnologists in America*. American anthropologist. Menasha, t. LIV, n° 3, 1952, p. 328-339.
- Harlow (Vincent T.). *The founding of the second british empire, 1763-1793. I : Discovery and revolution*. London, Longmans, Green and Co, 1952, viii-664 p.
- Lacour-Gayet (Jacques). *Histoire du commerce*. Paris, S. P. I. D., [1953], 6 vol.
- Strong (William Duncan). *Historical approach in anthropology*. In : *Anthropology today*. Chicago, University of Chicago Press, 1953, p. 386-397.
- Velázquez (María del Carmen). *La historia :*

particularidad y universalidad. Historia mexicana. México, t. II, n° 3, 1953, p. 313-318.

Walsh (W. H.). *An introduction to philosophy of history*. London, Hutchinson's University Library, 1951, 173 p.

Amérique en général.

Acevedo (Edberto Oscar). *Conceptos políticos de Simón Bolívar*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. VIII, 1951, p. 213-244.

América y el Libertador. Prólogo de Cristóbal L. Mendoza. Caracas, Publicaciones de la Secretaría general de la Décima conferencia interamericana, 1953.

Arroyo Álvarez (Eduardo). *Semblanza y obra de Juan de Castellanos*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIV, n° 95, 1952, p. 70-74.

Bagú (Sergio). *Estructura social de la colonia. Ensayo de historia comparada de la América latina*. Buenos Aires, El Ateneo, 1952, 283 p., in-8°.

Bannon (John Francis). *History of the Americas*. T. I : *The colonial Americas*. New York, Mc Graw-Hill Book Co, 1952, XII-582 p.

Bará Alvarez (Modesto de). *El lenguaje de Colón a través de Menéndez Pidal*. Bolívar. Bogotá, t. XIV, 1952, p. 737-745.

Barcia Trelles (Camilo). *Interpretación del hecho americano por la España universitaria del siglo XVI. La escuela internacional española del siglo XVI*. Montevideo, Institución cultural española del Uruguay, 1949, 144 p.

Bataillon (Marcel). *Vasco de Quiroga et Bartolomé de Las Casas*. Revista de historia de América. México, t. XXXIII, 1952, p. 83-95.

Batlioni (Miguel). *L'interesse americanista nell'Italia del Settecento. Il contributo spagnolo e portoghese*. Quaderni ibero-americani. Torino, t. XII, 1952, p. 166-171.

Bermúdez Plata (Cristóbal). *Los restos de Colón*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. VIII, 1951, p. 1-11.

Brooks (Philip C.). *Do the Americas share a common history?* Revista de historia de América. México, t. XXXIII, 1952, p. 75-83.

Caballero Calderón (Eduardo). *Bolívar*. Bolívar. Bogotá, n° 12, 1952, p. 223-244.

Capote (Higinio). *Las Indias en la poesía española del siglo de oro*. Estudios americanos. Sevilla, t. VI, n° 21, 1953, p. 5-36.

Caraci (Giuseppe). *Amerigo Vespucci e um moderno critico argentino*. Revista de história. São Paulo, t. III, n° 12, 1952, p. 311-351.

Cartas del Libertador. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, 1952, p. 260-273, 391-395.

Chardon (Carlos). *Los naturalistas en la América latina*. Ciudad Trujillo, Editora del Caribe, 1949, 386 p.

Chiriboga N. (Manuel Isaac). *Manuela Sáenz, la libertadora del Libertador*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 139, 1952, p. 178-281.

Christensen (Asher N.). *The evolution of latin american government. A book of readings*. New York, Henry Holt and Co, 1951, XVI-747 p.

Chudoba (Bohdan). *Spain and the empire, 1519-1643*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, x-299 p.

Croce (Arturo). *Bolívar, el hombre*. Caracas, Veragraf, 1952.

Cuervo (L. A.). *Iconografía del Libertador*. Bogotá, Ministerio de educación, 1951, 16 p.

Dotor (Ángel). *Sobre estada de Bolívar en Bilbao en 1801 y 1802*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 140, 1952, p. 381.

- Durand (José). *El afán nobiliario de los conquistadores*. Cuadernos americanos. México, t. XII, n° 1, 1953, p. 175-192.
- Gómara : encrucijada. Historia mexicana. México, t. II, n° 2, 1952, p. 210-222.
- Estrada Monsalve (Jesús). *El sistema político de Bolívar en la doctrina tomista*. Bolívar. Bogotá, t. XIII, 1952, p. 463-474.
- Fraga Iribarne (M.). *Bolívar y la idea federal*. Cuadernos hispanoamericanos. Madrid, t. XVIII, 1950, p. 379-386.
- Friede (Juan). *Algunas observaciones sobre la realidad de la emigración española a América en la primera mitad del siglo XVI*. Revista de Indias. Madrid, t. XII, n° 49, 1952, p. 467-496.
- Gandía (Enrique de). *La colonia y la independencia*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXVI, n° 1, 1952, p. 3-13.
- Garcés G. (Jorge A.). *Paleografía diplomática española y sus peculiaridades en América*. Quito, Imprenta municipal, 1949, VII-364p.
- Góngora (Mario). *El estado en el derecho indiano. Época de fundación (1492-1570)*. Santiago de Chile, Instituto de investigaciones histórico-culturales, 1951, 328 p.
- González Estéfani (J. M.). *Notas en torno al problema de América*. Cuadernos hispanoamericanos. Madrid, t. XXIII, 1951, p. 209-216.
- Guerra Iñiguez (Daniel). *El dilema de Bolívar*. Revista nacional de cultura. Caracas, n° 96, 1953, p. 176-192.
- Hagen (Victor W. von). *The four seasons of Manuela. A biography. The love story of Manuela Sáenz and Simón Bolívar*. New York, Duell, Sloan and Pearce, 1952, 320 p., in-8°.
- Hanke (Lewis). *Bartolomé de las Casas and the spanish empire in America : four centuries of misunderstanding*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVII, n° 1, 1953, p. 26-30.
- *Bartolomé de las Casas*. Bookman, scholar and propagandist. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1952, XVI-119 p.
- *Bartolomé de las Casas existencialista ? Ensayo de hagiografía y de historiografía*. Cuadernos americanos. México, t. XII, n° 2, 1953, p. 176-193.
- Helmer (Marie). *Documentos americanistas en el archivo de Barbastro*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. VIII, 1951, p. 543-567.
- *Les papiers de Fr. Iñigo Abad y Lasierra conservés aux archives de l'évêché de Barbastro*. Manuscrits relatifs aux colonies espagnoles d'Amérique. Bulletin hispanique. Bordeaux, t. LIV, n° 1, 1952, p. 67-69.
- Hoenigsberg (Julio). *Perfil político de Fernando VII. Ensayos*. Bogotá, Editorial ABC, 1949, 291 p.
- Jaramillo Arango (Jaime). *Don José Celestino Mutis y las expediciones botánicas españolas del siglo XVIII al Nuevo Mundo*. Revista de la Academia colombiana de ciencias exactas, físicas y naturales. Bogotá, t. IX, nos 33-34, 1953, p. 14-31.
- Jos (Emiliano). *Sobre el descubrimiento de las Indias, el derecho a ellas y su incorporación al reino castellano-leónés*. Estudios geográficos. Madrid, t. XIII, n° 46, 1952, p. 143-159.
- Kelemen (Pál). *Baroque and rococo in Latin America*. New York, Macmillan, 1951, XII-302 p.
- Konetzke (R.). *La formación de la nobleza en Indias*. Estudios americanos. Sevilla, t. III, 1951, p. 329-357.
- Lacas (M. M.). *The encomienda in latin-american history : a reappraisal*. The Americas. Washington, t. VIII, 1952, p. 259-287.
- Lamalle (Edmond). *Pour une édition systématique des relations et des lettres des missionnaires Jésuites en Amérique*. In : *Studi colombiani*, t. II. Genova, Civico Instituto colombiano, 1951, p. 603-610.

- Laroche (C.). *Les archives d'outre-mer et l'histoire coloniale française*. Revue historique. Paris, t. CCVI, 1951, p. 213-253.
- Lecuna (Vicente). *Operaciones fiscales de Bolívar en su juventud*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 140, 1952, p. 382-385.
- Leturia (Pedro de). *Ideales político-religiosos de Colón en su carta institucional del « Mayorazgo » : 1498*. Revista de Indias. Madrid, t. XI, n° 46, 1951, p. 679-704.
- Levene (Ricardo). *La reina Isabel y el sentido histórico de la legislación de Indias*. Revista de Indias. Madrid, t. XI, n° 46, 1951, p. 705-716.
- Liesegang (C.). *Deutsche Berg- und Hüttenleute in Süd- und Mittelamerika*. Hamburg, Hansischer Gildenverlag Joachim Heitmann und Co, 1949, 119 p.
- López Contreras (Eleazar). *Simón Bolívar, escritor, crítico y periodista*. Revista de la Sociedad bolivariana de Venezuela. Caracas, t. VII, n° 38, 1953, p. 21-26.
- Luengo Muñoz (Manuel). *Sumaria noción del poder adquisitivo de la moneda en Indias durante el siglo XVI*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. VIII, 1951, p. 35-57.
- Madariaga (Salvador de). *Bolívar*. México, Editorial Hermes, 1951.
- Marco Dorta (Enrique). *Fuentes para la historia del arte hispano americano*. Estudios y documentos. Sevilla, Instituto Diego Velázquez, 1951, t. I, 357 p.
- Martí (José). *Bolívar*. Bolívar. Bogotá, t. XVII, 1953, p. 271-278.
- Men in the tropics*. A colonial anthology compiled and edited by Harold Evans. London, Hodge and Co, 1949.
- Mendonça (Renato de). *América espanhola e América portuguesa*. Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. CCVII, 1950 (1952), p. 113-127.
- Mizoguchi (Yasuo). *The socio-cultural process and christianity in America*. Tokyo, The Kyobunkan, 1951, 260 p.
- Molleda (M. D. G.). *El contrabando inglés en América. Correspondencia inédita de la Factoría de Buenos Aires*. Hispania. Madrid, t. X, 1950, p. 336-369.
- Montbas (H. de). *Un enciclopedista precursor de la independencia americana : el abate Raynal*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, n° 90-93, 1952, p. 297-306.
- Morales Padrón (Francisco). *Colonos canarios en Indias*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. VIII, 1951, p. 399-441.
- Moreno (Manuel). *Orientaciones sociológicas del estudio de la Independencia hispano-americana*. Memorias y Revista de la Academia nacional de ciencias. México, t. LVII, n° 1-2, 1952, p. 157-180.
- Naia (Alexandre Gaspar da). *Uma viagem portuguesa à América, em 1484-1485, para assentar as bases de um futuro entendimento com os Reis católicos, quanto a domínios ultramarinos*. Revista de história. São Paulo, t. III, n° 11, 1952, p. 195-199.
- Navarro (Nicolás E.). *Bolívar murió cristianamente*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 140, 1952, p. 361-369.
- Neumeyer (Alfred). *The indian contribution to architectural decoration in spanish colonial America*. Art Bulletin. New York, t. XXX, 1948, p. 104-121.
- O'Gorman (Edmundo). *La idea del descubrimiento de América. (Historia de esa interpretación y crítica de sus fundamentos)*. México, Centro de estudios filosóficos, 1951, 417 p.
- Ortiz (Fernando). *La « leyenda negra » contra Fray Bartolomé*. Cuadernos americanos. México, t. XI, n° 5, 1952, p. 146-184.
- Ots Capdequí (J. Ma.). *Estudios de historia del derecho español en las Indias*. Bogotá, Editorial Minerva, 1950, 420 p.
- Parry (John H.). *Ships and seamen in the age of discovery*. Caribbean quarterly. Port of Spain, t. II, n° 1, s. d., p. 25-33.

- Peñalver Simó (P.). *El pensamiento de la emancipación*. Estudios americanos. Sevilla, t. III, 1951, p. 201-227.
- Pérez Embid (F.). *Diego de Ordás, compañero de Cortés y explorador del Orinoco*. Sevilla, Escuela de estudios hispano-americanos de Sevilla, 1950, 145 p., in-8°.
- Pérez Sosa (Elías). *La hora exacta en que expiró el Libertador*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 140, 1952, p. 370-372.
- Picón Salas (Mariano). *Dependencia e independencia en la historia hispano-americana*. Caracas, Edición Cruz del Sur, 1952.
- Roa R. (A.). *España y América*. Cuadernos hispanoamericanos. Madrid, t. XIX, 1951, p. 61-67.
- Rodrigo (J.). *La Música hispanoamericana y sus derroteros*. Cuadernos hispanoamericanos. Madrid, t. XVIII, 1950, p. 345-350.
- Rodríguez Cárdenas (Manuel). *En gloria del Libertador*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, n°s 90-93, 1952, p. 104-114.
- Rodríguez Stal (Luisa). *La quina: su transición de la leyenda a la farmacopea*. Anales de la Universidad de Santo Domingo. Ciudad Trujillo, t. XVI, n°s 57-60, 1951, p. 219-230.
- Rojas (Armando). *Ideas educativas de Simón Bolívar*. Madrid, Editorial Afrodisio Aguado, 1952.
- Salas (Alberto María). *Las armas de la conquista*. Buenos Aires, Emecé Editores, 1950, 462 p., in-8°.
- Sánchez Bella (I.). *La España que conoció el general San Martín (para la comprensión de la independencia de América)*. Arbor. Madrid, t. XVIII, n° 63, 1951, p. 344-357.
- Schoenrich (Otto). *The legacy of Christopher Columbus. The historic litigations involving his discoveries, his will, his family, and his descendants*. Glendale (Ca.), Arthur H. Clark, 1949-1950, 2 vol.
- Schottelius (H.). *Die spanische conquista*. Saeculum. München, t. III, n° 1, 1952, p. 161-174.
- Sobrequés Vidal (Santiago). *Algo sobre el origen de Pedro Margarit*. Revista de Indias. Madrid, t. XII, n° 48, 1952, p. 321-334.
- Specker (J.). *Der einheimische Klerus in Spanisch-Amerika im 16. Jahrhundert. Mit besonderer Berücksichtigung der Konzilien und Synoden*. In : *Der einheimische Klerus im Geschichte und Gegenwart*. Scho-neck-Beckenried, s. éd., 1950, p. 73-97.
- Swärd (Sven Ola). *Latinaamerika i svensk politik unde 1810- och 1820-talen*. Uppsala, Almqvist-Wiksell Bocktryckeri, 1949, 329 p.
- Tanaka (Kotaro). *Latin Americashi gaisetsu. (Outline history of Latin America)*. Tokyo, Iwanami Shoten, 1949, 2 vol.
- Tauro (Alberto). *Cartas desconocidas del Libertador*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 139, 1952, p. 274-277.
- Taylor (E. G. R.). *The navigating manual of Columbus*. Journal of the Institute of navigation. London, 1952, p. 42-54.
- The letter of Francisco Iturri, S. J. (1789). Its importance for hispanic american historiography*. The Americas. Washington, t. VIII, 1951, p. 85-90.
- Two original royal decrees in manuscript regarding the provisioning of Columbus' fleet for his voyage to America, signed by Ferdinand and Isabelle of Spain. The earliest extant documents regarding food in the New World*. Oxford, A. Rosenthal, 1949, 12 p.
- Utrera (Cipriano de). *Roldán, « el ingrato »*. Clío. Ciudad Trujillo, t. XX, n° 93, 1952, p. 110-117.
- Valois Arce (Daniel). *Los años finales del Libertador*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 140, 1952, p. 413-424.
- Véliz Lizárraga (Jesús). *El concepto de « patria » durante la guerra de Independen-*

cia. Tlatoani. México, t. I, n^{os} 3-4, 1952, p. 34-35.

Verlinden (Charles). *Modalités et méthodes du commerce colonial dans l'empire espagnol au XVI^e siècle*. Revista de Indias. Madrid, t. XII, n^o 48, 1952, p. 249-276.

Vieillard-Baron (Alain). *L'établissement des intendants aux Indes par Charles III*.

Recherches faites en 1949-1950. Revista de Indias. Madrid, t. XII, n^o 49, 1952, p. 521-546.

Zavala (Silvio). *Las doctrinas de Palacios Rubios y Matias de Paz ante la conquista de América*. Memoria de El Colegio nacional. México, t. V, n^o 5, 1950, p. 71-94 ; t. VI, n^o 6, 1951, p. 67-159.

Amérique du Nord.

A documentary history of the Jews in the United States, 1654-1875. Edited by M. U. Schappes. New York, Citadel Press, 1950, xxx-762 p.

Adams (Eleanor B.). *Bishop Tamaron's visitation of New Mexico, 1760*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XXVIII, n^o 2, 1953, p. 81-114.

Alden (J. Richard). *General Charles Lee : traitor or patriot ?* Baton Rouge, Louisiana state University Press, 1951, ix-369 p.

Audet (Louis-Philippe). *Le système scolaire de la province de Québec. II : L'instruction publique de 1635 à 1800*. Québec, Presses Universitaires Laval, 1951, xii-362 p.

Bellot (H. Hale). *American history and american historians*. Norman, University of Oklahoma Press, 1952, x-336 p., in-8^o.

Bezanson (Anne). *Price and inflation during the american revolution, Pennsylvania, 1770-1790*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1951, xviii-362 p.

Billington (R. Allen). *Guides to american history manuscript collections in the libraries of the United States*. Mississippi valley historical Review. New Orleans, t. XXXVIII, 1951, p. 467-496.

Bolton (Herbert Eugene). *Coronado, knight of pueblos and plains*. New York, Whittlesey House, 1949, xii-491 p.

Bond (Richard P.). *Queen Anne's american Kings*. Oxford, Clarendon Press, 1952, xii-148 p.

Bouma (Donald G.). « Carte partie occidentale de la Nouvelle France ou Canada » as it was in the seventeenth and eighteenth centuries in North America. Goshen (Ind.), Donald G. Bouma, 1952.

Borhegyi (Stephen F. de). *The miraculous shrines of Our Lord of Esquipulas in Guatemala and Chimayo, New Mexico*. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n^o 3, 1953, p. 83-111.

Boyd (E.). *New mexican tin works*. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n^o 2, 1953, p. 61-67.

— *The crucifix of Santero art*. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n^o 3, 1953, p. 112-115.

Brault (Lucien). *Recensement de Détroit en 1779*. Revue d'histoire de l'Amérique française. Montréal, t. V, n^o 4, 1952, p. 581-585.

Bridenbaugh (Carl). *Seat of empire : the political role of eighteenth century Williamsburg*. Williamsburg, Colonial Williamsburg, 1950, ix-85 p.

Brittain (Horace L.). *Local government in Canada*. Toronto, Ryerson Press, 1951, x-251 p.

Brown (Clément). *Québec, croissance d'une ville*. Québec, Presses universitaires de Laval, 1952, 78 p.

Bruchési (Jean). *Lettres d'un exilé (1837-39)*. Cahiers des dix. Montréal, t. XVI, 1951, p. 63-82.

Brunet (Michel), Frégault (Guy) et Trudel (Marcel). *Histoire du Canada par les textes*. Montréal-Paris, Fides, 1952, 297 p.

- Buley (R. Carlyle). *The old Northwest : pioneer period, 1815-1840*. Bloomington, Indiana University Press, 1951, t. I, xvi-632 p.; t. II, x-686 p.
- Carman (Harry J.) and Syrett (Harold C.). *A history of the american people. I : To 1865*. New York, Alfred A. Knopf, 1952, xxiv-746-xxi p.
- Cassidy (Ina Sizer). *Santos and bultos in the spanish archives*. El Palacio. Santa Fe, LIX, n° 6, 1952, p. 183-185.
- Chávez (Angélico). *A sequel to « The mystery of Father Padilla »*. El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 12, 1952, p. 386-389.
- *How old is San Miguel ?* El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 4, 1953, p. 141-150.
- *San José de Chama and its author*. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 4, 1953, p. 154-160.
- Cone (Carl B.). *Torchbearer of freedom. The influence of Richard Price on eighteenth century thought*. Lexington, University of Kentucky Press, 1952, xii-209 p.
- Cortés Alonso (Vicenta). *Geopolítica del Sureste de los Estados Unidos (1750-1800)*. Revista de Indias. Madrid, t. XII, n° 47, 1952, p. 23-47.
- Creighton (Donald). *John A. Macdonald : the young politician*. Toronto, Macmillan Co of Canada, 1952, xiv-526 p.
- Cumberland House journals and Inland journal, 1775-82, first series, 1775-9. Edited by E. E. Rich and A. M. Johnson with an introduction by Richard Glover. Publications of the Hudson's Bay record Society, t. XIV. London, 1951, xcvi-382-xiv p.
- David Thompson's journals relating to Montana and adjacent regions, 1808-1812. Transcribed from a photostatic copy of the original manuscripts and edited with an introduction by M. Catherine White. Montana state University Studies, t. I. Missoula, 1950, clxii-345 p.
- Dickerson (O. M.). *The navigation. Acts and the american revolution*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1951, 356 p.
- Douville (Raymond). *Trois seigneuries sans seigneurs*. Cahiers des dix. Montréal, t. XVI, 1951, p. 133-170.
- Dugré (Alexandre). *Notre histoire en cinq actes*. Sudbury (Ont.), Société historique du nouvel Ontario, 1951, 35 p.
- Dunne (Peter Masten). *Black robes in Lower California*. Berkeley, University of California Press, 1952, xiii-540 p.
- Dvoichenko-Markov (Eufrosina). *Benjamin Franklin and Leo Tolstoy*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVI, n° 2, 1952, p. 119-128.
- East Florida, 1783-1785*. Edited by John Walton Caughley. Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1949, xxiv-764 p.
- Essays honoring Lawrence C. Wroth*. Portland (Me), Anthoensen Press, 1951, xxii-515 p.
- Fidler (Kathleen). *To the white North : the story of sir John Franklin*. London, Lutterworth Press, 1952, 214 p.
- Freeman (D. S.). *George Washington. T. III : Planter and patriot. — T. IV : Leader of the revolution*. New York, Scribner's, 1951, 1.325 p.
- Frégault (Guy). *Le grand marquis : Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane*. Montréal-Paris, Fides, 1952, 483 p.
- Further english voyages to spanish America, 1583-1594 : documents from the Archives of the Indies at Seville, illustrating english voyages to the Caribbean, the spanish Main, Florida and Virginia*. Edited by I. A. Wright. London, Hakluyt Society, 1951, xciii-314 p. (Second series, t. XCIX).
- Gagner (J. Léopold). *Duvernay et la Saint-Jean-Baptiste*. Montréal, Éditions Chantecler, 1952, 51 p., in-8°.
- Garvan (Anthony N. B.). *The present state of american studies*. Revista de historia de América. México, t. XXXIII, 1952, p. 45-52.
- Graham (G. S.). *Empire of the north Atlantic : the maritime struggle for north America*.

- Toronto, University of Toronto Press, 1950, xvii-338 p.
- Groulx (L.).** *Histoire du Canada français depuis la découverte*. Montréal, L'Action nationale, 1950, 221 p. ; 1952, 326 p., 273 p.
- *Le choix de la capitale au Canada*. Revue d'histoire de l'Amérique française. Montréal, t. V, n° 4, 1952, p. 521-530.
- Hale (Katherine).** *Historic houses of Canada*. Toronto, Ryerson Press, 1952, viii-152 p.
- Harrington (Jean C.).** *Historic site archeology in the United states*. In : *Archeology of eastern United States*. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 335-344.
- Holloway (M.).** *Heavens on earth : utopian communities in America, 1680-1880*. New York, Library Publishers, 1951, 240 p.
- Howse (Ernest Marshall).** *Saints in politics. The « Clapham sect » and the growth of freedom*. Toronto, University of Toronto Press, 1952, xvi-215 p.
- Kidd (Kenneth E.).** *The excavation and historical identification of an Huron ossuary*. American antiquity. Salt Lake City, t. XVIII, n° 4, 1953, p. 359-379.
- Klees (F.).** *The Pennsylvania Dutch*. New York, Macmillan, 1951, 451 p.
- Lancôt (Gustave).** *Filles de joie ou filles du roi : étude sur l'émigration féminine en Nouvelle-France*. Montréal, Éditions Chantecler, 1952, 230 p.
- *Réalisations françaises de Cartier à Montcalm*. Montréal, Éditions Chantecler, 1951, 212 p.
- Lander Jr. (E. M.).** *Slave labor in South Carolina cotton mills*. Journal of negro history. Washington, t. XXXVIII, n° 2, 1953, p. 161-173.
- Latourelle (René).** *Étude sur les écrits de saint Jean de Brébeuf, I*. Montréal, Éditions de l'Immaculée Conception, 1952, xx-218 p.
- Le Ber (Joseph).** *Tabellion de Dieppe*. Revue d'histoire de l'Amérique française. Montréal, t. V, 1951, p. 265-276, 426-428.
- Le Blant (R.).** *L'annulation du testament de Champlain, 1637-39*. Revue d'histoire des colonies. Paris, t. XXXVII, 1950, p. 203-231.
- Lecuna (Vicente).** *Bolívar en los Estados Unidos*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 140, 1952, p. 386-387.
- Leland (Waldo G.).** *The historian and the public in the United States*. Revista de historia de América. México, t. XXXIII, 1952, p. 53-73.
- Letters from America, 1773-1780. Being the letters of a Scots officer, sir James Murray, to his home during the war of american independence*. Edited by E. Robson. New York, Barnes and Noble, 1951, 90 p.
- McCann (Franklin T.).** *English discovery of America to 1585*. New York, Kings Crown Press, 1952, xiv-246 p.
- Mac Nutt (W. S.).** *New Brunswick and its people : the biography of a canadian province*. Edited by A. W. Trueman. Fredericton, s. e., 1952, 48 p.
- Macnutt (W. S.).** *The coming of responsible government to New Brunswick*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIII, n° 2, 1952, p. 111-128.
- Malchelosse (Gérard).** *Un gentilhomme coureur de bois : Daniel Greysolon, sieur du Lhut*. Cahiers des dix. Montréal, t. XVI, 1951, p. 195-232.
- Manning (Helen Taft).** *The colonial policy of the whig ministers, 1830-37 : I*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIII, n° 3, 1952, p. 203-236.
- *The colonial policy of the whig ministers, 1830-37 : II*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIII, n° 4, 1952, p. 341-368.
- Massé (Pierre).** *Le syndic de la colonie acadienne en Poitou*. Revue d'histoire de l'Amérique française. Montréal, t. V, 1951, p. 45-68, 252-264, 373-400.
- Masters (D. C.).** *The establishment of the deci-*

- mal currency in Canada*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIII, n° 2, 1952, p. 129-147.
- Maurault (Olivier). *The French of Canada and New England. A Newcomen address in Vermont*. New York-Montréal, Newcomen Society in North America, 1950, 28 p.
- Morton (W. L.). *A note on Palliser's act*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIV, n° 1, 1953, p. 33-38.
- Nettels (C. P.). *George Washington and american independence*. Boston, Little and Brown, 1951, 352 p.
- Pace (Antonio). *The manuscripts of Giambatista Beccaria, correspondent of Benjamin Franklin*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVI, n° 4, 1952, p. 406-416.
- Papiers Contrecoeur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1745 à 1756*. Édités par Fernand Grenier. Québec, Presses Universitaires Laval, 1952, xxxiv-485 p.
- Paré (George). *The catholic church in Detroit, 1701-1888*. Detroit, Gabriel Richard Press, 1951, xvi-717 p.
- Paul-Emile (Sœur). *La Baie James : trois cents ans d'histoire militaire, économique, missionnaire*. Montréal, Éditions oblates, 1952, 313 p.
- Peterson (Harold L.). *The helmet found at San Gabriel del Yunque, New Mexico*. El Palacio. Santa Fe, t. LXIX, n° 9, 1952, p. 283-287.
- Rashed (Zenab Esmat). *The peace of Paris, 1763*. With a foreword by Mark A. Thompson. Liverpool, University Press, 1951, xii-270 p.
- Raŕary (Viateur). *Lahontan et la rivière Longue*. Revue d'histoire de l'Amérique française. Montréal, t. V, n° 4, 1952, p. 471-492.
- Reid (Allana G.). *General trade between Quebec and France during the french regime*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIV, n° 1, 1953, p. 18-32.
- Rousseau (Jacques). *Samuel de Champlain, botaniste mexicain et antillais*. Cahiers des dix. Montréal, t. XVI, 1951, p. 39-61.
- Rumilly (Robert). *Histoire du Canada*. Paris, La Clé d'or, 1951, 592 p.
- Sage (W. N.). *Canada : the neighbor to the North*. Pacific historical Review. Berkeley, t. XX, 1951, p. 111-121.
- Schmiedehaus (Walter). *Las 7 ciudades doradas de Cibola*. Boletín de la Sociedad chihuahuense de estudios históricos. Chihuahua, t. VII, n° 11, 1952, p. 571-576.
- Schutz (J. A.). *Thomas Pownall : british defender of american liberty. A study of anglo-american relations in the eighteenth century*. Glendale (Calif.), Arthur H. Clark Co, 1951, 342 p.
- Shepperson (Wilbur S.). *Agrarian aspects of early victorian emigration to North America*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIII, n° 3, 1952, p. 254-264.
- Smith (S. Winifred). *A survey of publications in Ohio history, archaeology and natural history*. Ohio state archaeological and historical quarterly. Columbus, t. LXI, n° 4, 1952, p. 410-430.
- Spear (Dorothea E.). *American watch papers, with a descriptive list of the collection in the american antiquarian Society*. Proceedings of the american antiquarian Society. Worcester, Mass., t. LXI, n° 2, 1951, p. 297-370.
- Spring (David). *The earls of Durham and the Great Northern Coal Field, 1830-1880*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIII, n° 3, 1952, p. 237-253.
- Stewart (Alice R.). *The state of Maine and canadian Confederation*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIII, n° 2, 1952, p. 148-164.
- Stokes (T. L.). *The Savannah*. New York, Rinehart, 1951, 401 p.
- Swanton (John R.). *Hernando de Soto's route through Arkansas*. American antiquity. Menasha, t. XVIII, n° 2, 1952, p. 156-162.

- The arrival of the Franciscans in the California — 1768-1769 —. According to the version of fray Juan Crespi, O. F. M.* Edited by M. Geiger. The Americas. Washington, t. VIII, 1951, p. 209-218.
- The coins and tokens of Canada : an illustrated list of all the types of canadian coins and tokens from 1670 to date, including the official mint reports from 1858 to 1950.* Edited by Wayte Raymond. Mineola (N. Y.), W. Raymond, 1952, 32 p.
- The fall of Quebec.* Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIII, n° 2, 1952, p. 165-167.
- Trudel (Marcel).** *Le régime militaire dans le gouvernement des Trois Rivières, 1760-1764.* Les Trois Rivières (Québec), Éditions du Bien Public, 1952, xxxii-236 p.
- Wagner (F.).** *U. S. A. Geburt und Aufstieg der Neuen Welt. Geschichte in Zeitdokumenten. 1607-1865.* München, Münchner Verlag, 1947, 232 p.
- Wallace (A. F. C.).** *King of the Delawares : Teedyuscung, 1700-1763.* Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1949, xiii-305.
- Wallace (D. D.).** *South Carolina : a short history, 1520-1948.* Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1951, 753 p.
- Wallace (W. M.).** *Appeal to arms : a military history of the american revolution.* New York, Harper, 1951, vii-308 p.
- Wertenbaker (Thomas J.).** *The archaeology of colonial Williamsburg.* Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVII, n° 1, 1953, p. 44-50.
- Winter (Carl George).** *A note on the Passamaquoddy boundary affair.* Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIV, n° 1, 1953, p. 46-53.
- Wolf 2nd (Edwin).** *The 1706 charter of the city of Philadelphia.* Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVI, n° 4, 1952, p. 388-405.
- Wyllys (R. Kay).** *Arizona, the history of a frontier state.* Phoenix (Ariz.), Hobson and Herr, 1950, xiii-408 p.
- Zelinsky (Wilbur).** *The log house in Georgia.* Geographical Review. New York, t. XLIII, n° 2, 1953, p. 173-193.

Amérique Centrale.

- Almada (Francisco R.).** *La expulsión de los Jesuitas de Sonora.* Boletín de la Sociedad chihuahuense de estudios históricos. Chihuahua, t. VIII, n° 2, 1953, p. 631-634.
- Anales de San Gregorio Acapulco, 1520-1606.* Tlaloacán. México, t. III, n° 2, 1952, p. 103-141.
- Aportación histórica al segundo centenario de la fundación de la ciudad de San Juan Bautista de Horcasitas, hoy Magiscatzin, en el Nuevo Santander y de la colonización de las tierras contiguas del Mante y de Villa González, 1749.* Prólogo y selección de documentos por Joaquín Meade. México, Jus, 1949, 116 p.
- Arcila Farias (Eduardo).** *Comercio entre Venezuela y México en los siglos XVII y XVIII.* México, Colegio de México, 1950.
- Artola (Miguel).** *La guerra de independencia y las provincias internas.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, n° 46, 1951, p. 763-772.
- Benítez (Fernando).** *El Español conquistador y conquistado.* Cuadernos americanos. México, t. XI, n° 6, 1952, p. 186-203.
- *Los Avila, una familia de emplazados.* Historia mexicana. México, t. II, n° 4, 1953, p. 575-586.
- Berlin (Heinrich).** *Historia de la imaginaria colonial en Guatemala.* Guatemala, Instituto de antropología e historia de Guatemala, 1952, 234 p., 32 pl., in-8°.

- Berlin (Heinrich). *Pintura colonial mexicana en Guatemala*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXVI, n° 1, 1952, p. 118-128.
- Bernal (Ignacio). *Relación de Tancitaro*. Tlalocan. México, t. III, n° 3, 1952, p. 205-235.
- Bernstein (Harry). *Cultura inquisitorial*. Historia mexicana. México, t. II, n° 1, 1952, p. 87-97.
- Borah (Woodrow). *New Spain's century of depression*. Ibero-americana, n° 35. Berkeley-Los Angeles, 1951, 58 p., in-8°.
- *Notes on civil archives in the city of Oaxaca*. Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, 1951, p. 723-749.
- Borhegyi (Stephen F. de). *The miraculous shrines of Our Lord of Esquipulas in Guatemala and Chimayo, New Mexico*. El Palacio. Santa Fe, t. LX, n° 3, 1953, p. 83-111.
- Brañas (César). *Apuntes para una biografía. Fernando Antonio Dávila, diputado por Sacatepéquez y presidente de la Asamblea constituyente de Centroamérica, 1783-1851*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXVI, n° 1, 1952, p. 69-117.
- Bushnell (David). *El marqués de Branciforte*. Historia mexicana. México, t. II, n° 3, 1953, p. 390-400.
- Caiger (S. L.). *British Honduras, past and present*. London, Allen and Unwin, 1951, 240 p.
- Calderón Quijano (José Antonio). *Fortificaciones en Nueva España*. Estudios americanos. Sevilla, t. VI, n° 21, 1953, p. 37-53.
- Calvo (Julián). *El primer formulario jurídico de la Nueva España: « Política de escrituras » de Nicolás Irolo (1605)*. México, Imprenta universitaria, 1952, 78 p., 4 pl.
- Carles (Rubén Darío). *220 años del período colonial en Panamá*. Panamá, Star and Herald Co, 195 p.
- Carrera Stampa (Manuel). *Las ferias novohispanas*. Historia mexicana. México, t. II, n° 3, 1953, p. 319-342.
- Carrilo y Gariel (Alberto). *Pinturas de la escuela toluqueña del siglo XVIII*. Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. V, 1951, p. 81-88.
- Cartas de un religioso sobre la rebelión de los Indios mexicanos en 1692*. México, Vargas Rea, 1951, 63 p.
- Chinchilla Aguilar (Ernesto). *El místico guatemalteco Fray Jerónimo Larios*. Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. IV, n° 1, 1952, p. 52-55.
- Cook (Sherburne F.) and Simpson (Lesley Bird). *The population of central Mexico in the sixteenth century*. Ibero-americana, n° 31. Berkeley-Los Angeles, 1948, 241 p., in-8°.
- Coquet (Benito). *Notas para una semblanza de México*. México, Talleres gráficos de la Nación, 1952, 48 p.
- Díaz Thomé (Hugo). *El Mexicano y su historia*. Historia mexicana. México, t. II, n° 2, 1952, p. 248-258.
- Díaz y de Ovando (Clementina). *Baja California en el mito*. Historia mexicana. México, t. II, n° 1, 1952, p. 23-45.
- *El Colegio máximo de San Pedro y San Pablo*. México, Instituto de investigaciones estéticas, 1951, 177 p., in-8°.
- Dos reales ejecutorias del Emperador Carlos V sobre los pueblos de Ajapuzco y Tlaxcala*. México, Vargas Rea, [1952], 49 p.
- Gallegos Rocafull (José M.). *El pensamiento mexicano en los siglos XVI y XVII*. México, Centro de estudios filosóficos, 1951, 426 p., in-8°.
- García (Rubén). *Itzcoatl, primer forjador de patria*. México, Editorial del autor, 1951, 153 p.
- Garibay (Ángel María). *Poema de travesuras*. Tlalocan. México, t. III, n° 2, 1952, p. 142-167.
- George (H. G.). *La historia de Tlaxcala*.

- Memorias de la Academia nacional de historia y geografía. México, t. VII, n° 3, 1951, p. 35-38.
- Gómez de Orozco (Federico). *El conquistador anónimo*. Historia mexicana. México, t. II, n° 3, 1953, p. 401-411.
- González Casanova (Pablo). *El pecado de amar a Dios en el siglo XVIII*. Historia mexicana. México, t. II, n° 4, 1953, p. 529-548.
- González de Cossio (Francisco). *Disertación queretana*. Historia mexicana. México, t. II, n° 2, 1952, p. 259-266.
- González y González (Luis). *El siglo mágico*. Historia mexicana. México, t. II, n° 1, 1952, p. 66-86.
- Gurria Lacroix (Jorge). *La Crónica de Bernardino Vázquez de Tapia*. Boletín de la Biblioteca nacional autónoma. México, t. III, n° 3, 1952, p. 49-62.
- Holleran (Mary P.). *Church and state in Guatemala*. New York, Columbia University Press, 1949, 359 p.
- Howe (Walter). *The mining guild of New Spain and its tribunal general, 1770-1821*. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1949, ix-534 p.
- Iztlahuacan y sus pueblos. Manuscritos encontrados y coleccionados por Francisco del Paso y Troncoso. México, Vargas Rea, 1949, 129 p.
- Jaimes Freyre (Julio). *Vasco de Quivoga, padre de las artesanías mexicanas*. Boletín del Museo de motivos populares argentinos. Buenos Aires, t. II, n° 10, 1950, p. 13-14.
- La Maza (Francisco de). *Primer retrato de Sor Juana*. Historia mexicana. México, t. II, n° 1, 1952, p. 1-22.
- La Torre (Muriel de) y Romero de Terreros (J. y M.). *Retratos de monjas*. México, Editorial Jus, 1952, 277 p.
- Lebrija Celay (Antonio). *Misiones y misioneros en Nueva España*. Anales del Instituto Societé des Américanistes, 1953.
- nacional de antropología e historia. México, t. V, 1951, p. 89-110.
- López de Meneses (Amada). *Dos nietas de Moteczuma monjas de la Concepción de México*. Revista de Indias. Madrid, t. XII, n° 47, 1952, p. 81-100.
- Lunardi (Federico). *El valle de Comayagua. Documentos para la historia*. Tegucigalpa, Sociedad de geografía e historia de Honduras, 1945, 42 p., in-8°.
- Martínez (José Luis). *Tareas para la historia literaria de México*. Historia mexicana. México, t. II, n° 3, 1953, p. 353-370.
- Mata Gavidia (José). *El colegio de Santo Tomás, 1562-1676*. Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. III, n° 2, 1951, p. 21-36.
- McAfee (Byron). *Danza de la Gran Conquista*. Tlalocan. México, t. III, n° 3, 1952, p. 246-273.
- Mendoza (Cecilia Hernández de). *Sor Juana Inés de la Cruz y su símbolo*. Bolívar. Bogotá, t. XV, 1952, p. 891-914.
- Mengin (Ernest). *Commentaire du Codex mexicanus nos 23-24 de la Bibliothèque Nationale de Paris*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n° 2, 1952, p. 387-498, 1 p., 102 pl. [hors texte].
- Miranda (José). *El tributo indígena en la Nueva España durante el siglo XVI*. México, Colegio de México, 1952, 350 p.
- *Las ideas y las instituciones políticas mexicanas. Primera parte, 1521-1820*. México, Instituto de derecho comparado, 1952.
- Mora (J. A.). *El palacio de Nuestra Señora de Guadalupe*. Universidad. Monterrey, t. VIII-IX, 1950, p. 204-234.
- Moreno Friginals (M. R.). *Agustín Iturbide: el caudillo*. Universidad de la Habana. La Habana, t. LXXXVIII-XC, 1950, p. 355-400.
- Morfi (Juan Agustín de). *Descripción del territorio del Real Presidio de San Juan Bautista*. Introducción y notas de Jorge Cer-

- vera Sánchez. Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, t. LXX, n^{os} 1-3, 1950, p. 287-319.
- Navarro (Bernabé). *Los Jesuitas y la Independencia*. Ábside. México, t. XVI, n^o 1, 1952, p. 43-62.
- Olwer (Luis Nicolau d'). *Fray Bernardino de Sahagún (1499-1590)*. México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1952, 219 p., in-8^o.
- Ordenanzas del señor Cuauhtemoc. Paleografía, traducción y noticia introductoria de Silvia Rendón. Middle american research Institute, Philological and documentary Studies, t. VII, n^o 2. New Orleans, 1952, 40 p., in-8^o.
- Palerm (Ángel). *Notas sobre la clase media en México*. Ciencias sociales. Washington, t. III, 1952, n^{os} 14-15, p. 18-27; n^o 18, p. 129-135.
- Pfandl (L.). *Die zehnte Museen von Mexiko. Juana Inés de la Cruz. Ihr Leben, ihre Dichtung, ihre Psyche*. München, H. Rinn Verlag, 1946, 359 p.
- Picchia filho (José del). *Uma pericia história no México*. Investigações. São Paulo, t. IV, n^o 37, 1952, p. 57-69.
- Pleasants (F. R.). *Museum acquires collection of colonial mexican portraits*. Bulletin of the Brooklyn Museum. Brooklyn, t. XIV, n^o 3, 1953, p. 1-25.
- Posada Noriega (Juan). *Los Españoles en México. Notas de historia*. México, Imprenta M. León Sánchez, 1949, 188 p.
- Rein (F.). *Widerstand der Indios gegen die Fremdherrschaft in Mexico*. Acta ethnographica Academiae scientiarum hungaricae. Budapest, t. II, n^{os} 1-4, 1951, p. 347-364.
- Reyes Ruiz (J.). *La época literaria de sor Juana Inés de la Cruz*. Monterrey, Ediciones del Departamento de acción social universitaria, 1951, 91 p.
- Robertson (William Spence). *Iturbide of Mexico*. Durham (North Carol.), Duke University Press, 1952, ix-361 p.
- Romero de Terreros (Manuel). *La cerámica de la Puebla de Los Angeles en la época virreinal*. Universidad de México. México, t. VI, n^o 8, 1952, p. 1, 16.
- Royer (F.). *Tenth Muse. An essay in commemoration of the three hundredth anniversary of the birth of sor Juana Inés*. The Americas. Washington, t. VIII, 1951, p. 143-178.
- Salceda (A. G.). *El acta de bautismo de sor Juana Inés de la Cruz*. Ábside. México, t. XVI, n^o 1, 1952, p. 5-29.
- Sandoval (F. B.). *La industria del azúcar en Nueva España*. México, Instituto de historia de la Universidad nacional autónoma, 1951, 373 p.
- Simpson (Leslie Byrd). *Exploitation of land in central Mexico in the sixteenth century*. Ibero-americana, n^o 36. Berkeley-Los Angeles, 1952, vii-92 p., in-8^o.
- Stokes (W. S.). *Honduras: an area study in government*. Madison, University of Wisconsin Press, 1950, xii-351 p.
- Toussaint (Manuel). *Arte colonial en México*. México, Instituto de investigaciones estéticas, 1948, 501 p., in-8^o.
- Trens (Manuel B.). *Historia de Veracruz*. Jalapa, Talleres linotipográficos del gobierno del estado de Veracruz, 1948-1949, t. III, 839 p.
- Trimborn (Hermann). *Pascual de Andagoya on the cueva of Panama*. In: *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. III. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 254-261.
- Valle (Rafael Heliodoro). *El diablo en Mesoamérica*. Cuadernos americanos. México, t. XII, n^o 2, 1953, p. 194-208.
- *Las cartas de Cortés*. Historia mexicana. México, t. II, n^o 4, 1953, p. 549-563.
- Vecilla de las Heras (Mario J.). *Los restos de Hernán Cortés*. Revista de Indias. Madrid, t. XII, n^o 47, 1952, p. 114-117.
- Velásquez Gallardo (Pablo). *Título de tierras*

- de Cherán Hatzicurin. Tlalocan. México, t. III, n° 3, 1952, p. 238-245.
- Villaseñor (Raúl). *Luciano, Moro y el utopismo de Vasco de Quiroga*. Cuadernos americanos. México, t. XII, n° 2, 1953, p. 155-175.
- Villoro (Luis). *Hidalgo : violencia y libertad*. Historia mexicana. México, t. II, n° 2, 1952, p. 223-239.
- Weismann (Elizabeth). *Mexico in sculpture*. Cambridge, Mass., Mexico University Press, 1950, 224 p., in-4°.
- West (Robert C.). *The mining community in northern New Spain : the Parral mining district*. Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1949, 147 p.
- Whitaker (Arthur P.). *The Elhuyar mining missions and the Enlightenment*. Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, 1951, p. 557-585.
- Zavala (Silvio). *Aproximaciones a la historia de México*. México, Porrúa y Obregón, 1953, 160 p., in-16.
- *Hispanoamérica septentrional y media*. México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1953, 170 p., in-16.

Antilles.

- Alfau Duran (Vetilio). *Ordenanzas para el gobierno de los Negros de la Isla Española*. Anales de la Universidad de Santo Domingo. Ciudad Trujillo, t. XVI, n°s 57-60, 1951, p. 251-291.
- Arte colonial en Santo Domingo, siglos XVI-XVIII*. Exposición organizada por la Universidad de Santo Domingo y la Secretaría de estado, de educación y bellas artes, 24 de octubre de 1950. Ciudad Trujillo, 1950, 50 p., in-8°.
- Burn (W. L.). *The British West Indies*. London, Hutchinson's University Library, 1951.
- Carmichael (Gertrude). *Some notes on sir Ralph James Woodford, Bt.* Caribbean quarterly. Port of Spain, t. II, n° 3, s. d., p. 26-38.
- Catálogo de los fondos del Consejo de administración de la isla de Cuba*. T. II : D-N. Prefacio de Vidal Morales y Morales. La Habana, Archivo nacional de Cuba, 1949, 227 p.
- Catts Pressoir (Jacques). *Haïti : monuments historiques et archéologiques*. México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1952, 32 p., 12 pl., in-8°.
- Cepero Bonilla (Raúl). *Azúcar y abolición. Apuntes para una historia crítica del abolicionismo*. La Habana, Editorial Cenit, 1948, 196 p.
- Coiscou Henriquez (M.). *Contribución a la historia de Santo Domingo*. Boletín del Archivo general de la nación. Ciudad Trujillo, t. XIV, 1951, p. 443-459.
- Colección Lugo. Recopilación diplomática relativa a las colonias española y francesa de la isla de Santo Domingo*. Boletín del Archivo general de la nación. Ciudad Trujillo, t. XIV, 1951, p. 347-365, 422-442.
- Epistolario de d. José Gabriel García*. Clío. Ciudad Trujillo, t. XX, n° 92, 1952, p. 20-29.
- Exposición del consul André Nicolas Lavasseur al ministro Guizot*. Boletín del Archivo general de la nación. Ciudad Trujillo, t. XIV, 1951, p. 474-479.
- García Castañeda (José A.). *La municipalidad holguinera, su creación y su desenvolvimiento hasta 1799*. Manzanillo (Cuba), Editorial El Arte, 1949, 240 p.
- Hildebrand (Ingegerd). *Den svenska kolonin St. Barthélem yoch Wästindiska Kompaniet fram till 1796*. Stockholm, Lund-Växjö, 1951, 350 p.
- Lanier (Clément). *Cuba et la conspiration d'Apunte en 1812*. Revue de la Société

- haïtienne d'histoire, de géographie et de géologie. Port-au-Prince, t. XXIII, n° 86, 1952, p. 19-30.
- Larrazabal Blanco (C.).** *Una familia fundadora de San Rafael*. Clfo. Ciudad Trujillo, t. XX, n° 92, 1952, p. 19-20.
- Laurent (Gérard M.).** *Coup d'œil sur la politique de Toussaint L'Ouverture*. Port-au-Prince, Henri Deschamps, 1949, xix-350 p.
- *Six études sur Jacques Dessalines*. Port-au-Prince, Imprimerie H. Deschamps, 1951.
- Massio (R.).** *Les papiers Navailles-Ségui-neau, 1745-1829*. Revue d'histoire des colonies. Paris, t. XXXVII, 1950, p. 232-234.
- Maza y Santos (Aguiles).** *La iglesia parroquial mayor de San Juan Bautista de Remedios*. Revista cubana de arqueología y etnología. La Habana, t. VII, n° 13-14, 1951, p. 297-331.
- Miscelánea histórica*. Clfo. Ciudad Trujillo, t. XX, n° 92, 1952, p. 12-18.
- Morales Patiño (Oswaldo).** *La trocha de Mariel a Majana*. Revista cubana de arqueología y etnología. La Habana, t. VII, n° 13-14, 1951, p. 332-367.
- *Los indígenas en los primeros municipios cubanos*. Revista cubana de arqueología y etnología. La Habana, t. VII, n° 13-14, 1951, p. 368-387.
- Nolasco (F.).** *Días de la colonia*. Ciudad Trujillo, Imprenta dominicana, 1952, 178 p.
- Nuevos papeles sobre la toma de La Habana por los Ingleses*. Prefacio de R. Nieto y Cortadellas. La Habana, Archivo nacional de Cuba, 1951.
- Parry (J. H.).** *Salt fish and ackee*. Caribbean quarterly. Port of Spain, t. II, n° 4, s. d., p. 29-35.
- Phillips (Ulrich B.).** *A Jamaica slave plantation*. Caribbean quarterly. Port of Spain, t. I, n° 1, 1949, p. 4-12.
- Roberts (W. Adolphe).** *Great men of the Caribbean. Simón Bolívar*. Caribbean quarterly. Port of Spain, t. I, n° 3, s. d., p. 4-8.
- Sarrablo Agualeles (Eugenio).** *La fundación de Jaruco en Cuba y los primeros condes de ese título*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. VIII, 1951, p. 443-501.
- Sherlock (P. M.).** *West indian society a century ago*. Caribbean quarterly. Port of Spain, t. II, n° 3, s. d., p. 47-48.
- Utrera (Cipriano de).** *Anecdótico histórico. La mano de doña Leonor*. Boletín del Archivo general de la nación. Ciudad Trujillo, t. XIV, 1951, p. 382-387.
- *La moneda provincial de la Isla Española. Documentos. Introducción histórica y notas de —*. Ciudad Trujillo, Tipografía franciscana, 1951, 257 p.
- Wiseman (H. V.).** *A short history of the British West Indies*. London, University of London Press, 1950.

Amérique du Sud.

- Albornoz (Víctor Manuel).** *Acotaciones a las relaciones geográficas de Indias concernientes a la gobernación de Cuenca*. Cuenca, Municipalidad de Cuenca, 1951, 292 p., in-8°.
- *Cuenca, monografía histórica*. Cuenca, Editorial Austral, [1952], 238 p., in-8°.
- Almeida (Aluisio de).** *Casas dos séculos 18 e 19 em Sorocaba*. Revista do Serviço do patrimônio histórico e artístico nacional. Rio de Janeiro, t. IX, 1945, p. 347-362, 6 pl.
- Altamira (Luis Roberto).** *Paso de Ferreira. Historia de la célebre estancia en cuyos tierras fundarónse dos pueblos cordobeses: Villa Nueva y Villa María*. Publicaciones del Instituto de estudios americanistas, n° 15. Córdoba, 1949, 44 p.
- Álvarez Brun (F.).** *Vida y obra de José Euse-*

- bio Llano Zapata*. Mar del Sur. Lima, t. VI, n° 18, 1951, p. 73-93.
- Amoroso netto** (José). *Apontamentos para a história da policia de São Paulo*. Investigações. São Paulo, t. III, n° 36, 1951, p. 7-19; t. IV, 1952, n° 37, p. 21-27; n° 38, p. 99-105; n° 39, p. 7-13.
- Anda Aguirre** (Martín). *El capitán Alonso de Mercadillo y el IV centenario de la fundación de Loja*. Quito, Instituto histórico dominicano, 1948, 40 p.
- Andrade** (Rodrigo Melo Franco de). *Brasil : monumentos históricos e arqueológicos*. México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, 224 p., in-8°.
- Arcila Farias** (Eduardo). *Comercio entre Venezuela y México en los siglos XVII y XVIII*. México, Colegio de México, 1950.
- Arciniega** (Rosa). *El Trujillo español que dió nombre al Trujillo peruano*. Fanal. Lima, t. VII, n° 34, 1953, p. 2-5.
- Arellano Moreno** (A.). *La hacienda pública colonial*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, n° 94, 1952, p. 84-91.
- Arguedas** (José María). *El Ollantay*. Letras peruanas. Lima, t. II, n° 8, 1952, p. 113-116, 139-140.
- Armas** (Fernando de). *Santo Toribio de Mogrovejo y su época*. Anuario de estudios americano. Sevilla, t. VIII, 1951, p. 13-34.
- Armas Chitty** (J. A. de). *Zaraza. Biografía de un pueblo*. Caracas, Universidad central de Venezuela, 1949, 279 p.
- Arocha Moreno** (Jesús). *Las ideas políticas de Bolívar y Sucre en el proceso de la fundación de Bolivia*. Caracas, Sociedad bolivariana de Venezuela, 1952, 51 p.
- Arquivo do Museu imperial. Casamento de dom João VI*. Anuario do Museu imperial. Petrópolis, 1948, p. 145-155.
- Azevedo** (Thales de). *Índios, Brancos e Pretos no Brasil colonial. As relações inter-raciais na cidade de Bahia*. América indígena. México, t. XIII, n° 2, 1953, p. 119-132.
- Ballesteros Gaibrois** (Manuel). *Sobre la vida de Miranda. Réplica a C. Parra Pérez*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 137, 1952, p. 60-63.
- Bandeirantes no Paraguai. Século XVII*. São Paulo, Divisão do Arquivo histórico, 1949, xvi-702 p., in-8°.
- Barreto** (Carlos Xavier Pais). *A terra e a gente do Espírito Santo*. In : *Anais do IV Congresso de historia nacional*, t. XIII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1952, p. 81-456.
- Battlori** (M.). *L'opera dei Gesuiti nel Brasile e il contributo italiano nella « Historia » del P. Serafim Leite*. La civiltà cattolica. Roma, t. III, 1951, p. 193-202.
- *Los más antiguos autógrafos de Gracián en el Archivo nacional de Santiago de Chile*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. CXVII, 1951, p. 13-41.
- Briebe** (Liborio E.). *Chacabuco y la libertad de Chile*. Santiago de Chile, Editorial Zig-Zag, 1951, 140 p.
- Burzio** (Humberto F.). *Informe pericial sobre piezas numismáticas halladas en las ruinas de Cayastá*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXVI, 1952, p. 268-277.
- Busaniche** (José Luis). *San Martín vivo*. Buenos Aires, Emecé, [1950], 257 p.
- Cabon** (R. P.). *Le clergé de la Guyane sous la Révolution*. Revue d'histoire des colonies. Paris, t. XXXVII, 1950, p. 173-202.
- Calmon** (Pedro). *Fernão de Magalhães e o Brasil*. In : *Anais do IV Congresso de historia nacional*, t. XIII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro 1952, p. 33-42.
- Câmara** (Rinaldo Pereira da). *Significação histórica de San Martín*. Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. 209, 1950 (1952), p. 237-252.
- Campaña libertadora del general San Martín por la ruta de Uspallata. 1817-1950*. Men-

- doza, Universidad nacional de Cuyo, 1950, 70 p.
- Capitulaciones matrimoniales de Bolívar*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 139, 1952, p. 253-259.
- Caraci (Giuseppe)**. *A propósito de Américo Vespucci*. Revista de história. São Paulo, t. III, n° 11, 1952, p. 189-194.
- Carneiro (Davi)**. *Como Afonso Botelho foi julgado por seus coevos*. Investigações. São Paulo, t. IV, n° 38, 1952, p. 19-32.
- *Descobrimento dos campos de Guarapuava*. Investigações. São Paulo, t. IV, n° 39, 1952, p. 65-92.
- Cartas inéditas de Andrés Bello*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, 1952, nos 90-93, p. 344-352; n° 94, p. 92-101.
- Castillo (Abel Romeo)**. *Don Pedro Franco Dávila, un sabio guayaquileño olvidado*. Guayaquil, Ediciones Casa de la cultura ecuatoriana, 1952, 11 p., in-8°.
- Castro (Josué de)**. *A influência holandesa na paisagem urbana do Recife*. In : *Anais do IV Congresso de historia nacional*, t. XII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1951, p. 231-259.
- Cesión y traspaso de la capitulación de don Pedro de Alvarado con el rey de España para el descubrimiento de las islas y costas de la mar del Sur, a favor de Francisco Pizarro y Diego de Almagro*. Santiago de Quito, 26 de agosto de 1534. Anales de la Sociedad de geografia e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXVI, n° 1, 1952, p. 64-66.
- Coll y Juliá (N.)**. *Vicente Yañez Pinzón, descubridor del Brasil, corsario en Cataluña*. Hispania. Madrid, t. X, 1950, p. 594-597.
- Contreras Serrano (J. N.)**. *Comuneros venezolanos*. Caracas, Imprenta nacional, 1952, 250 p.
- Cornejo Bouroncle (Jorge)**. *Arequipa*. Revista universitaria. Cuzco, t. XLI, n° 102, 1952, p. 57-81.
- Cornejo Bouroncle (Jorge)**. *Cartas de próceres*. Revista histórica. Lima, t. XL, 1951, p. 22-56.
- *El patriota Felipe de la Rocha*. Revista universitaria. Cuzco, t. XLI, n° 102, 1952, p. 179-189.
- Corona Baratech (Carlos E.)**. *Notas para un estudio de la « Sociedad en el Río de la Plata » durante el virreinato*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. VIII, 1951, p. 59-167.
- Côrte-Real (João Afonso)**. *Reflexões sobre limites das fronteiras nos domínios da América meridional*. Revista de Indias. Madrid, t. XI, n° 46, 1951, p. 717-732.
- Corvalán M. (Jorge) y Castillo F. (Vicente)**. *Derecho procesal indiano*. Santiago de Chile, Editorial jurídica de Chile, 1951, 436 p.
- Costa (Afonso)**. *Monizes da Bahia*. Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. 210, 1951 (1953), p. 114-156.
- Costa (J. A. de Azevedo)**. *O Amapá (resumo histórico)*. In : *Anais do IV Congresso de historia nacional*, t. XII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1951, p. 197-221.
- Costa (F. A. Pereira da)**. *Anais pernambucanos : 1493-1950*. Recife, Arquivo público estadual, 1951, 644 p.
- Costales Samaniego (Alfredo)**. *Paccha Duchicela, madre de Atahualpa*. Publicaciones del Instituto ecuatoriano de antropología n° 1. Quito, 1952, 31 p. [ronéotypées].
- *Riobamba la ciudad mártir*. Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. V, n° 48, 1952, p. 137-147.
- Couto (João de Sousa da Fonseca Costa)**. *Referências ao nome Brasil*. In : *Anais do IV Congresso de história nacional*, t. XII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1951, p. 223-229.
- Cruz (Mário)**. *O Rio de Janeiro de antanho na iconografia imperial*. Anuário do Museu imperial. Petrópolis, 1948, p. 125-144.

- Cuesta (L.).** *La petición de Francisco de Orellana en 1543 y pareceres de los del Consejo.* Revista de Indias. Madrid, t. XII, n° 49, 1952, p. 571-577.
- Cueva Tamariz (Agustín).** *El maestro del Libertador.* Anales de la Universidad de Cuenca. Cuenca, t. VII, n°s 2-3, 1951, p. 156-171.
- Curcio Altamar (A.).** *Isabel-la Católica y la lengua renaciente de los conquistadores.* Bolívar. Bogotá, n° 10, 1952, p. 991-997.
- Deffontaines (Pierre).** *Histoire du bétail dans les pays de la Plata et plus particulièrement en Uruguay.* Les cahiers d'outre-mer. Bordeaux, t. VI, n° 21, 1953, p. 23-36.
- Delgado (Jaime).** *La ideología de San Martín.* Revista de Indias. Madrid, t. XII, n° 48, 1952, p. 277-306.
- De los procesos seguidos contra los patriotas del 10 de agosto de 1809.* Museo histórico. Quito, t. IX, 1951, p. 55-68.
- Deveza (Guilherme).** *Um precursor do comércio francês no Brasil.* Revista de história. São Paulo, t. III, n° 11, 1952, p. 75-92.
- Díaz Vial (Raúl).** *El linaje de Humeses, crónica de cuatro siglos, 1550-1950.* Santiago de Chile, Imprenta universitaria, 1951, 282 p.
- Documentos históricos, t. XCIV. Consultas do Conselho ultramarino. Rio de Janeiro, 1726-1756.* Rio de Janeiro, Ministério da educação e saúde, 1951, 299 p., in-8°.
- Documentos históricos. Mas sobre el prócer Quiroga.* Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXI, n° 78, 1952, p. 284-285.
- Documentos interessantes — 1801-1820 — existentes inéditos no Arquivo histórico do Rio Grande do Sul. Território das Missões e Província cisplatina.* Revista do Museu Júlio de Castilhos. Porto Alegre, t. I, n° 2, 1952, p. 281-306.
- Dos cartas de Sucre.* Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXII, n° 79, 1952, p. 129-131.
- Duprey (Jacques).** *Voyage aux origines françaises de l'Uruguay.* Montevideo, Instituto histórico y geográfico del Uruguay, 1952, 393 p., in-8°.
- Echenique (José Rufino).** *Memorias para la historia del Perú (1808-1878).* Prólogo de Jorge Basadre, notas de Félix Denegri Luna. Lima, Editorial Huascarán, 1952, 2 vol.
- Ejemérides riograndenses.* Revista do Museu Júlio de Castilhos. Porto Alegre, t. I, n° 2, 1952, p. 307-329.
- El crimen de Berruecos. Documentos.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 140, 1952, p. 444-473.
- El santuario de Copacabana : de La Paz a Tiahuanaco.* Buenos Aires, Academia nacional de bellas artes, 1950, XLIV p., 136 pl.
- Escobar Moscoso (Mario).** *Notas sobre el « estilo colonial » y la reconstrucción del Cusco.* Revista del Instituto americano de arte. Cuzco, t. II, 1952, p. 101-105.
- Falcão (Edgard de Cerqueira).** *A fundação da Cidade do Salvador em 1549.* São Paulo, Empresa gráfica da Revista dos tribunais, 1949, 102 p.
- Felizardo (Jorge G.).** *O capitão Francisco Xavier de Azambuja e sua descendência.* Revista do Museu Júlio de Castilhos. Porto Alegre, t. I, n° 2, 1952, p. 5-37.
- Ferreira Videla (Vidal).** *En torno a un drama missional trilingüe.* Estudios. Buenos Aires, t. LXXXIII, 1950, p. 346-369.
- Flores Guerrero (Raúl).** *La educación jesuita en el Noroeste de México.* Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, t. LXX, n°s 1-3, 1950, p. 266-286.
- França (Mário Ferreira).** *A fortaleza de Villegagnon.* Revista do Serviço do patrimônio histórico e artístico nacional. Rio de Janeiro, t. IX, 1945, p. 369-387, 4 pl.,.
- Frankl (Victor).** *La filosofía social tomista del arzobispovirrey Caballero y Góngora y la de*

- los de los Comuneros colombianos*. Bolívar. Bogotá, t. XIV, 1952, p. 595-626.
- Freire (Mário A.)**. *O convento da Penha*. Revista do Serviço do patrimônio histórico e artístico nacional. Rio de Janeiro, t. IX, 1945, p. 199-206, 10 pl.
- Friede (Juan)**. *El arraigo histórico del espíritu de independencia en el Nuevo Reino de Granada*. Revista de historia de América. México, t. XXXIII, 1952, p. 95-104.
- Furlong (Guillermo) y Molina (Raúl A.)**. *Las ruinas de Cayastá son los restos de la antigua ciudad de Santa Fe, fundada por Juan de Garay*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXVI, 1952, p. 229-207.
- Gabaldón Márquez (Joaquín)**. *Don Gerardo Patrullo y otros desmayos*. Caracas, Talleres gráficos « Pedro Goyena », 1952, 274 p.
- Galván Moreno (C.)**. *Las joyas de las damas mendocinas y el correo*. Buenos Aires, Talleres gráficos de correos y telégrafos, 1942, 10 p.
- Gangotena y Jijón (Cristóbal)**. *Los Ponce*. Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXII, n° 79, 1952, p. 5-30.
- Ganns (Claudio)**. *Contribuição dos arquivos e instituições culturais brasileiras para o estudo da história nacional*. Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. 209, 1950 (1952), p. 214-227.
- García (Casiano)**. *Vida del comendador Diego de Ordaz, descubridor del Orinoco*. México, Jus, 1952, 341 p., in-8°.
- García (Emanuel S. Veiga)**. *A real fábrica de São João de Ipanema*. Revista de história. São Paulo, t. III, n° 11, 1952, p. 55-61.
- García Bacca (Juan David)**. *Para la historia de las ideas en Venezuela*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIV, n° 97, 1953, p. 24-27.
- García Pastor (Jesús)**. *Maravillas del Perú*. Revista de Indias. Madrid, t. XII, n° 47, 1952, p. 9-21.
- Giuria (J.)**. *La arquitectura en el Paraguay*. Buenos Aires, Facultad de arquitectura y urbanismo, [1950], 137 p.
- Gobernación y capitania general*. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVIII, 1951, p. 290-304, 413-425.
- Gomes (Ordival Cassiano)**. *Manoel Fernandes Nabuco. Cirurgião e professor da Bahia no século XVIII*. Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. CCVIII, 1950 (1952), p. 37-92.
- Gómez Ferreyra (Avelino Ignacio)**. *Un arzobispo de Bogotá, fundador de la Universidad de Córdoba*. Stornia. Tucumán, t. II, n° 2, 1952, p. 25-32.
- Gonçalves (Lopes)**. *As corporações e as bandeiras de ofícios*. Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. CCVI, 1950 (1952), p. 171-191.
- González (Julio César)**. *La «portuguización» de los navíos en el Río de la Plata*. Revista histórica. Montevideo, t. XVII, n° 51, 1952, p. 393-416.
- González Durán (Israel)**. *Bolívar en la revolución venezolana*. Kollasuyo. La Paz, t. XII, n° 70, 1953, p. 67-81.
- González y Contreras (Gilberto)**. *Natalicio González, descubridor del Paraguay*. Asunción, Editorial Guaraní, 1951, 433 p.
- Goulart (Mauricio)**. *Escravidão africana no Brasil. Das origens à extinção de tráfico*. São Paulo, Martins, 1949, 300 p.
- Gran Colombia. Intendencia de Venezuela, t. III y IV*. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVIII, 1951, p. 351-367, 470-483.
- Gran Colombia. Papeles de guerra y marina, t. X-XVIII*. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVIII, 1951, p. 335-350, 456-469.
- Grases (Pedro)**. *Un hombre del 19 de abril : Juan Germán Roscio*. Cultura universitaria. Caracas, t. XXXI, 1952, p. 99-110.
- Graziussi-Crozzoli (Delia)**. *L'opera dei Gesuiti nelle riduzioni del Paraguay*. Roma, Azien-

- da Beneventana tipografica edit., 1951, 54 p., in-8°.
- Grisanti (Ángel). *El asesinato del gran mariscal de Ayacucho*. Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXII, n° 79, 1952, p. 122-126.
- *El Gran Mariscal de Ayacucho y la marquesa de Solanda*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 137, 1952, p. 48-50.
- *Fray Gaspar de Villarreal, un sabio continental de origen barquisimetano*. Cultura universitaria. Caracas, t. XXXII, 1952, p. 29-57.
- *Personajes de la reconquista. La misteriosa comisión de Zerberiz a Cumana. Sus causas y consecuencias*. Revista nacional de cultura. Caracas, n° 96, 1953, p. 108-116.
- *Personajes de la reconquista de 1812 : Montevede-Zerbéiz*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, n° 90-93, 1952, p. 155-161.
- *Vida exemplar del gran mariscal de Ayacucho*. Caracas, Ministerio de educación, 1952, 283 p., in-8°.
- Gutiérrez (Julio G.). *Portadas y balcones del Cuzco*. Revista del Instituto americano de arte. Cuzco, t. II, 1952, p. 24-39.
- Hermida Piedra ((César). *Apuntes para la historia de la medicina en el Azuay*. Anales de la Universidad de Cuenca, t. VII, n° 2-3, 1951, p. 5-155.
- Hernández de Alba (G.). *Elogio del cronista del Nuevo Reino de Granada y del Perú, Pedro Cieza de León*. Boletín de la Real Academia de la historia. Madrid, t. CXXXVIII, 1951, p. 379-388.
- Hojas militares*. Caracas, Archivo general de la nación, 1950, t. III, 488 p., in-8°.
- Índice del Archivo del Colegio de ciencias (Cusco)*. Publicado por Daniel Valcárcel. Lima, Impr. CIP, 1951, 40 p.
- Intendencia de ejército y real hacienda*. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVIII, 1951, p. 317-334, 440-455.
- Iribarren Celis (Lino). *El ideal de Villegas como valor immanente de Barquisimeto*. Cultura universitaria. Caracas, t. XXXII, 1952, p. 58-64.
- Jacinto María de Quito. *Historia de la fundación del pueblo de San Francisco en el valle de Sibundoy*. Sibundoy, Ed. del CILEAC, 1952, VII-70 p.
- Jaramillo Alvarado (Pío). *El secreto de Guayaquil en la entrevista de Bolívar y San Martín*. Casa de la cultura ecuatoriana. Quito, n° 12, 1952, p. 97-206.
- Jerez Borgues (Orlando). *Efemérides nacionales dialogadas ; historia hablada de los principales hechos de armas en Chile*. Santiago de Chile, Instituto geográfico militar, 1951, 262 p.
- Jijón y Caamaño (Jacinto). *Quién pintó los Profetas de la Compañía ?* Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXI, n° 78, 1952, p. 155-157.
- Jos (Emiliano). *Ciencia y osadía sobre Lope de Aguirre el peregrino. Con documentos inéditos*. Sevilla, Escuela de estudios hispano-americanos, 1950, XI-166 p., in-8°.
- La « bula » del papa Pío Quinto*. Anales de la Universidad nacional mayor de San Marcos. Lima, t. V, 1951, p. 580-614.
- La mas grande escuela de pintura peruana existió en el Cusco*. Fanal. Lima, t. XXXIII, 1952, p. 12-17.
- Lago Carballo (A.). *Esperanza y desengaño de Francisco de Miranda*. Cuadernos hispanoamericanos. Madrid, t. XVIII, 1950, p. 387-402.
- Lamego (Alberto). *Brasões da aristocracia goitacá*. Anuário do Museu imperial. Petrópolis, 1949, p. 39-56.
- Landa (José Manuel). *Cronografía de los hechos mas remarcables de la revolución política de Venezuela desde su rompimiento en el 19 de abril de 1810*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 137, 1952, p. 64-104.

- Las hijas de Huainacapac. (Expendiente en méritos y servicios de Vicente Tamayo, Diego de Sandoval y Gil Tengifo).* Museo histórico. Quito, t. IX, 1951, p. 19-36.
- Latorre (Mariano).** *Manuel Rodríguez, símbolo de Chile.* Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, nº 90-93, 1952, p. 56-70.
- Laytano (Dante de).** *Cidade açoriana de América portuguesa. Taquari e a história documental de sua fundação.* Revista do Museu J. de Castilhos e Archivo histórico do estado do Rio Grande do Sul. Porto Alegre, t. I, 1951, p. 185-258.
- *Vida religiosa de cidade do interior Crônicas das irmandades tradicionais do rio Pardo.* Revista do Museu Júlio de Castilhos. Porto Alegre, t. I, nº 2, 1952, p. 101-242.
- Leão filho (J. de Souza).** *Theatrum Rerum Naturalium Brasiliae.* Revista do Serviço do patrimônio histórico e artístico nacional. Rio de Janeiro, t. IX, 1945, p. 135-142, 15 pl.
- Lecuna (V.).** *Bolívar and San Martín at Guayaquil.* Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, 1951, p. 369-393.
- *La calumnia de la entrega de Miranda por Bolívar.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas t. XXXV, nº 140, 1952, p. 388-389.
- *La entrevista de Guayaquil. Retablecimiento de la verdad histórica.* Caracas, Ministerio de educación, 1952, 352 p., in-8º.
- Leite (Bertha).** *Bartholomeu de Gusmão na documentação de Lisboa.* In : *Anais do IV Congresso de historia nacional*, t. XII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1951, p. 7-161.
- *Salvador de Sá e Benavides.* In : *Anais do IV Congresso de historia nacional*, t. XII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1951, p. 261-569.
- Leite (Serafim).** *Antônio Rodrigues, primeiro mestre-escola de São Paulo (1553-1554).* Brotéria. Lisboa, t. LV, 1952, p. 303-310.
- Leite (Serafim).** *Carta inédita de Nóbrega nas vésperas da fundação de São Paulo (1553).* Brotéria. Lisboa, t. LV, 1952, p. 136-153.
- *João Gonçalves, primeiro mestre de noviços no Brasil.* Verbum. Rio de Janeiro, t. VIII, 1951, p. 249-260.
- *Serviços de saúde da Companhia de Jesus no Brasil. 1549-1760.* Brotéria. Lisboa, t. LIV, 1952, p. 386-403.
- León Echaiz (R.).** *Historia de Curicó.* Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. CXVII, 1951, p. 109-135.
- Levene (Ricardo).** *Contribución a la historia del tribunal de recursos extraordinarios.* Revista de la Facultad de derecho y ciencias sociales. Buenos Aires, t. VI, nº 26, 1951 [Tirage à part : 48 p.].
- Levy (Hannah).** *Retratos coloniais.* Revista do Serviço do patrimônio histórico e artístico nacional. Rio de Janeiro, t. IX, 1945, p. 251-265, 24 pl.
- Lima júnior (Augusto de).** *A congregação do Oratório e suas igrejas em Pernambuco.* Revista do Serviço do patrimônio histórico e artístico nacional. Rio de Janeiro, t. IX, 1945, p. 331-346.
- Llore Mosquera (V́ctor).** *La Universidad de Cuenca : apuntes para su historia.* Cuenca, s. éd., 1951, 56 p., in-8º.
- Lohmann Villena (Guillermo).** *Fray Diego de Córdoba Salinas (Alcance a un artículo).* Revista de Indias. Madrid, t. XII, nº 48, 1952, p. 343-345.
- *Los cronistas peruanos.* Fanal. Lima, t. XXXIII, 1952, p. 6-11.
- Lopes (Edmundo Correia).** *O padre Manuel da Nóbrega e a formação do Brasil.* Lisboa, Ministério das colónias, 1949, 52 p.
- Luque Colombres (Carlos A.).** *Ubicación del fuerte y sitio de la fundación de Córdoba.* Córdoba, Instituto de estudios americanistas, 1951, ix-292 p.
- Macera (C. F.).** *San Martín gobernante del Perú. Historia de San Martín en el Perú,*

- Buenos Aires, J. Héctor Matera, 1950, 477 p.
- Maciel júnior (José). *Santo Antônio da Guarda Velha ou Patrulha*. Revista do Museu Júlio de Castilhos. Porto Alegre, t. I, n° 2, 1952, p. 251-280.
- Magalhães (Basílio). *Mato Grosso de Pascoal Moreira Cabral a Cândido Rondon*. (Aspectos históricos, políticos, etnográficos e folclóricos). Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. CCVI, 1950 (1952), p. 102-157.
- Mainero (V.) y Pérez (A.). *La evolución de la arquitectura y la decoración en Colombia*. Medellín, s. éd., 1951, 50 p.
- Mariátegui Oliva (Ricardo). *Blas Valera, paladín de la peruanidad*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXVI, n° 1, 1952, p. 18-27.
- Marticorena Estrada (M.). *La proscripción del « Elogio » de Baquijano y Carrillo*. Mar del Sur. Lima, t. VI, n° 18, 1951, p. 95-101.
- Masur (G.). *The conference of Guayaquil*. Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, n° 2, 1951, p. 189-229.
- Mendes (L. Sousa). *Votos sobre matérias que interessam ao Brasil dados no Conselho da fazenda de El-Rei dom João V por José da Cunha Brochado*. Revista de história. São Paulo, t. III, n° 12, 1952, p. 465-476.
- Métraux (Alfred). *Jésuites et Indiens en Amérique du Sud*. Revue de Paris. Paris, t. LIX, 1952, p. 102-113.
- Molina (Raúl A.). *Las primeras reducciones franciscanas y jesuíticas. La enorme gravitación de Hernandarias de Saavedra en sus fundaciones y legislación*. Estudios. Buenos Aires, t. LXXXI, 1949, p. 52-73.
- Moniz (Egas). *Sobre uma frase do Padre Antonio Vieira*. Anhembi. São Paulo, t. VIII, n° 24, 1952, p. 441-458.
- Monografía de la provincia de Parinacochas*. Lima, Centro de colaboración pedagógica del magisterio primario de Parinacochas, 1951, t. I, 1.000 p.; t. II, 949 p., in-8°.
- Montbas (H. de). *Francia y los estados bolivianos*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, n° 94, p. 121-128.
- Morante (José María). *Orígenes de Arequipa*. Fanal. Lima, t. VII, n° 31, 1952, p. 2-6.
- Moreyra Paz Soldán (Manuel). *La toma de Portobelo por el almirante Vernon y sus consecuencias económicas*. Lima, Lumen, 1948, 45 p.
- Navarro (J. Gabriel). *Contribuciones a la historia del arte en el Ecuador*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Quito, t. XXXI, n° 78, 1952, p. 158-233.
- *La catedral de Quito*. Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXII, n° 79, 1952, p. 31-101.
- *Los Profetas de Goribar en la iglesia de la Compañía de Jesús*. Quito, Casa de la cultura ecuatoriana, 1951.
- Nobre (Freitas). *História da imprensa de São Paulo*. São Paulo, Edições Leia, 1950, 26 p.
- Nocetti Fasolino (Alfredo). *San Martín a través de un colaborador eminente, el mariscal de campo don Juan Gregorio de las Heras*. Santa Fe, Imprenta de la Universidad nacional del litoral, 1951, 22 p.
- Noel (Martín S.) y Mann (Hans). *La arquitectura mestiza en las riberas del Titikaca (1ª parte)*. Academia nacional de bellas artes, Documentos de arte colonial sudamericano, n° 8. Buenos Aires, 1952, 145 p.
- Nortman (Irene). *Aspecto de la evolución de la jurisdicción comercial en el Río de la Plata hasta la erección del consulado*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXVI, 1952, p. 475-496.
- Noticias de los movimientos de Quito en el año de 1765*. Museo histórico. Quito, t. IX, 1951, p. 37-54.
- Núñez (Enrique Bernardo). *Fundación de Santiago de León de Caracas*. Boletín de la

- Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXV, n° 139, 1952, p. 244-252.
- Núñez Anavitarte (Carlos). *Perú histórico*. Revista universitaria. Cuzco, t. XL, n° 101, 1952, p. 325-360.
- O'Leary (Daniel Florencio). « *Memorias* ». *Narración, t. I y II. — Apéndice, t. I*. Caracas, Imprenta nacional, 1952.
- Oliveira (João Alfredo Correia de). *O barão de Goiana e sua época*. Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. 210, 1951 (1953), p. 175-218.
- Oosten (S. W. A. van). *Brazilië*. Amsterdam, Uitgeversmaatschappij, [1951], 280 p.
- Ortiz (Sergio Elías). *Franceses en la independencia de la Gran Colombia*. Bogotá, Academia colombiana de historia, 1949, 147 p.
- Otero D'Costa (Enrique). *Biográfica disertación sobre el capitán don Bernardo de Vargas Machuca*. Revista de Indias. Madrid, t. XII, n° 47, 1952, p. 49-79.
- Otero Muñoz (Gustavo). *Don Manuel del Socorro Rodríguez*. Bolívar. Bogotá, t. XV, 1952, p. 945-959.
- Páez (J. C.). *Bolívar en Ocaña*. Hacaritama. Ocaña (Col.), t. XV, 1951, p. 566-568.
- Palm (Erwin Walter). *Estudios de arquitectura venezolana*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIV, n°s 90-93, 1951, p. 71-98.
- Parra Márquez (Héctor). *Historia del Colegio de abogados de Caracas*. Caracas, Imprenta nacional, t. I, 1952, 610 p., 8 pl., in-8°.
- Pastells (P.). *Historia de la Compañía de Jesús en la provincia del Paraguay*. T. VI : 1715-1731. — T. VII : 1731-1751. — T. VIII : *primera parte* (1751-1760) ; *segunda parte* (1760-1768). Madrid, Instituto Santo Toribio de Mogrovejo, 1946-1949, 4 vol.
- Pastor Benítez (Justo). *El primer gobernador criollo del Río de la Plata*. Revista de Indias, t. XII, n° 49, 1952, p. 565-569.
- Paula (E. Simões de). *Inventário de documentos inéditos de interesse para a história de São Paulo (Biblioteca nacional de Lisboa, fundo geral)*. Revista de história. São Paulo, t. III, 1952, p. 213-244, 477-509.
- Pérez (Joaquín). *San Martín y Bustos. Una amistad probada en el pensamiento y la acción*. Trabajos y comunicaciones del Instituto de investigaciones históricas. La Plata, t. II, 1951, p. 112-136.
- Pérez Bustamente (C.). *Sobre los precedentes del virreinato colombino*. Revista de Indias. Madrid, t. XII, n° 48, 1952, p. 241-248.
- Pérez Luciani (Lucy). *Andrés Bello (1781-1865)*. Caracas, Fundación Eugenio de Mendoza, 1952.
- Pérez Montero (Carlos). *El Cabildo de Montevideo. El arquitecto, el terreno, el edificio*. Montevideo, Instituto histórico y geográfico del Uruguay, 1950, 610 p., 85 pl.
- Perón (Juan). *La idea estratégica y la idea operativa de San Martín en la campaña de los Andes*. San Martín. Buenos Aires, t. XXIX, 1952, p. 5-22.
- Pimentel Carbo (Julio). *Los tres vértices del corazón sanmartiniano*. Cuadernos de historia y arqueología. Guayaquil, t. I, n°s 2-3, 1951, p. 257-260.
- Pinbo (Wanderley). *História de um engenho do Recôncavo, 1552-1944*. Rio de Janeiro, Livraria Editôra Zélio Valverde, 1946, 365 p.
- Pino Ycaza (Gabriel). *El muy magnífico señor don Gonzalo Pizarro*. Guayaquil, Imprenta de la Universidad, 1951, 284 p.
- Pinto (Luiz de Aguiar Costa). *Lutas de famílias no Brasil. Introdução a seu estudo*. São Paulo, Companhia editora nacional, 1949, 194 p.
- Pinto (Oscar Bastiani). *José Bonifácio propugnador da união das nações americanas*. In : *Anais do IV Congresso de historia nacional*, t. XIII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico, 1952, p. 7-32.
- Pivel Devoto (Juan E.). *Colección de documentos para la historia económica del Uru-*

- guay. Revista de economía. Montevideo, t. III, nº 18, 1950, p. 717-734 ; t. IV, nº 20, 1950, p. 31-42 ; t. V, nº 22, 1951, p. 274-279 ; nº 25, p. 52-67.
- Plata labrada*. Revista histórica. Lima, t. XL, 1951, p. 57-104.
- Polanco Martínez (T.)**. *Esbozo sobre historia económica venezolana*. Caracas, Editorial Ancora, 1950, t. I.
- Próceres de la Independencia*. Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXII, nº 79, 1952, p. 131-132.
- Prólogo de la memoria del virrey Amat*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. CXVII, 1951, p. 42-64.
- Quiles (Ismael)**. *Obras de filosofía existentes en la Biblioteca de la Universidad de Córdoba, en la fecha de la expulsión*. Ciencia y fe. San Miguel, t. VIII, 1952, p. 73-85.
- Ramos (Demetrio)**. *La exploración de San Julián en la costa de Patagonia y el marqués de Valdelirios*. Revista de Indias. Madrid, t. XII, nº 49, 1952, p. 497-519.
- *Noticias del manuscrito inédito de la « Chronica del reyno de Chile » de Hieronymus de Bivar*. Revista de Indias. Madrid, t. XII, nº 47, 1952, p. 101-109.
- Reales provisiones*. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVIII, 1951, p. 305-316, 426-439.
- Reis (Arthur Cezar Ferreira)**. *O processo de emancipação do Amazonas*. Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. CCVI, 1950 (1952), p. 158-170.
- Relação dos documentos sobre o Brasil existentes no Arquivo real de Haia*. Anais da Biblioteca nacional. Rio de Janeiro, t. LXXII, 1952, p. 215-306.
- Restrepo Canal (Carlos)**. *La Madre del Castillo*. Bolívar. Bogotá, t. XV, 1952, p. 935-944.
- Rodrigues (José Honório)**. *Teoria da história do Brasil. Introdução metodológica*. São Paulo, Instituto Progresso Editorial, 1949, 355 p.
- Rodrigues (J. Wasth)**. *A casa de moradia no Brasil antigo*. Revista do Serviço do patrimônio histórico e artístico nacional. Rio de Janeiro, t. IX, 1945, p. 159-190, 7 pl.
- Rojas (Armando)**. *Don Pedro Gual y los orígenes del panamericanismo*. Revista nacional de cultura. Caracas, nº 96, 1953, p. 169-175.
- Romero (Emilio)**. *Historia económica del Perú*. Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1949, 471 p.
- Romero (L. E.)**. *Sobre la fundación de Pamplona*. Hacaritama. Ocaña (Col.), t. XV, 1951, p. 513-518.
- Rosillo L. (Bernardino)**. *Antonio José de Sucre, gran mariscal de Ayacucho*. Caracas, López, 1949, 254 p.
- Sánchez Pedrote (Enrique)**. *Gil y Lemos y su memoria sobre el Nuevo Reino de Granada*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. VIII, 1951, p. 169-212.
- Santiago de Quito, 27 de agosto de 1534*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXVI, nº 1, 1952, p. 67-68.
- Santos (Paulo F.)**. *Subsídios para o estudo da arquitetura religiosa em Ouro Preto*. Rio de Janeiro, Livraria Kosmos, 1951, 174-x p., in-4º.
- Santos filho (Lycurgo de Castro)**. *Um médico na contenda entre o bispo D. Pero Fernandes Sardinha e o governador Duarte da Costa*. Revista de história. São Paulo, t. III, nº 11, 1952, p. 47-53.
- Secchi (Eduardo)**. *La casa chilena hasta el siglo XIX*. Cuadernos del Consejo de monumentos nacionales, nº 3. Santiago de Chile, s. d., 14 p., 14 pl., in-8º.
- Seijo (Carlos)**. *La iglesia colonial de San Carlos*. Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. XI, 1951, p. 5-102.

- Selección de documentos del Museo histórico nacional. T I : Guerras de la Independencia.* Buenos Aires, Museo histórico nacional, 1952, 310 p., in-8º.
- Silva (Rafael Euclides). *Un notable americanista, crítico de historia : el P. Juan Celedonio de Arteta y Larrabeytia.* Cuadernos de historia y arqueología. Guayaquil, t. II, nº 4-5, 1952, p. 3-26.
- Silva-Nigra (Clemente Maria da). *Francisco de Frias da Mesquita, engenheiro-mor do Brasil.* Revista do Serviço do patrimônio histórico e artístico nacional. Rio de Janeiro, t. IX, 1945, p. 9-63, 19 pl.
- Siso (Carlos). *La formación del pueblo venezolano. (Estudios sociológicos).* Madrid, Ed. García Enciso, 1951, t. I, 543 p.; t. II, 480 p.
- Smith (Roberto C.). *Documentos baianos.* Revista do Serviço do patrimônio histórico e artístico nacional. Rio de Janeiro, t. IX, 1945, p. 85-119, 13 pl.
- Soares (José Carlos de Macedo). *Antônio Vieira-Afrânio Peixoto.* Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. 210, 1951 (1953), p. 157-174.
- Solano (Vicente). *Ideas biológicas. Comentario y selección de Agustín Cueva Tamariz.* Cuenca, Casa de la cultura ecuatoriana, 1952, 212 p., in-8º.
- Sousa (José Pedro Galvão de). *Historia del derecho brasileño.* Estudios americanos. Sevilla, t. VI, nº 21, 1953, p. 57-62.
- Souza (José Antônio Soares de). *A coleção Visconde do Rio-Branco.* Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. CCVIII, 1950 (1952), p. 3-9.
- Taktillakta. *Biografía del valle de Tañi y aclaraciones sobre la existencia de Tafiñgasta en el Tukma.* Stornia. Tucumán, t. I, nº 1, 1951, p. 103-122.
- Tarruella (Alfredo). *Las ideas políticas del general San Martín y su legado histórico.* Buenos Aires, Martín Fierro, 1950, 68 p.
- Tau Anzoátegui (Víctor). *Orígenes de la enseñanza primaria en la campaña de Buenos Aires, 1722-1810.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXVI, 1952, p. 390-474.
- Tauro (Alberto). *Huella de los tamales en el lenguaje y la literatura del Perú.* Revista nacional de cultura. Caracas, nº 96, 1953, p. 81-107.
- Tejada (Francisco Elías de). *El pensamiento político de Fray José Antonio de San Alberto.* Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. VIII, 1951, p. 309-322.
- Temple (Ella Dunbar). *El testamento inédito de doña Beatriz Clara Coya de Loyola, hija del Inca Sayri Túpac.* Fenix. Lima, t. VII, 1950, p. 109-122.
- The case of José Ponciano de Ayarza : a document on gracias al sacar.* Edited by J. F. King. Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, 1951, p. 640-647.
- Thevet (André). *Le Brésil et les Brésiliens, par —, Angoumois, cosmographe du Roy.* Choix de textes et notes par Suzanne Lussagnet. Introduction par Ch.-A. Julien. Paris, Presses Universitaires, 1953, VIII-346 p., in-8º.
- Tres cartas del pacificador La Gasca.* Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. CXVIII, 1951, p. 5-2.
- Torre Revello (José). *La amistad del Libertador San Martín con O'Higgins.* San Martín. Buenos Aires, t. XXIX, 1952, p. 23-40.
- *La Casa Cabildo de la ciudad de Buenos Aires.* Publicaciones del Instituto de investigaciones históricas, t. XCVII. Buenos Aires, 1951, 71-L p., 8 pl., in-8º.
- *La promesa secreta y el convenio anglo-español sobre las Malvinas de 1771 (nuevas aportaciones).* Publicaciones del Instituto de investigaciones históricas, t. XCVIII. Buenos Aires, 1952, 31 p.
- *Selección de documentos relativos al Libertador don José de San Martín (primera parte).* San Martín. Buenos Aires, t. XXIX, 1952, p. 99-126.

- Trindade (Cônego Raimundo).** *A casa capitular de Mariana*. Revista do Serviço do patrimônio histórico e artístico nacional. Rio de Janeiro, t. IX, 1945, p. 217-246, 4 pl.
- *São Francisco de Assis de Ouro Preto*. Publicações da Diretoria do patrimônio histórico e artístico nacional, t. XVII. Rio de Janeiro, 1951, 497 p., 24, pl., in-8º.
- Two petitions of Frei Cristovão de Lisboa, O. F. M., Custos of Maranhão, to the king (october, 1623)*. The Americas. Washington, t. VIII, 1952.
- Uribe Uribe (Lorenzo).** *La expedición botánica del Nuevo Reino de Granada : su obra y sus pintores*. Revista de la Academia colombiana de ciencias exactas, físicas y naturales. Bogotá, t. IX, n^{os} 33-34, 1953, p. 1-13.
- Uslar Pietri (Arturo).** *El Inca Garcilaso de la Vega*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, n^{os} 90-93, 1952, p. 9-14.
- Vadell (Natalio Abel).** *La estancia de Yapeyú : sus orígenes y la existencia de misiones de ese pueblo en la banda oriental*. Estudios. Buenos Aires, t. LXXXIII, 1950, p. 225-235.
- Valcárcel (Daniel).** *Índice del Archivo del Colegio de ciencias (Cusco)*. Anales de la Universidad nacional mayor de San Marcos. Lima, t. V, 1951, p. 518-548.
- Valcárcel (Luis E.).** *Nueva visión del Cusco*. Fanal. Lima, t. XXXIII, 1952, p. 18-25.
- Vasconcellos (Salomão de).** *Como nasceu Sabará*. Revista do Serviço do patrimônio histórico e artístico nacional. Rio de Janeiro, t. IX, 1945, p. 291-330.
- Vasconcelos (Ivolino de).** *Dois apóstolos dos Lázaros no Brasil*. In : *Anais do IV Congresso de historia nacional*, t. XII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1951, p. 183-196.
- Vásquez (A. S.).** *Dos siglos de vida entrerriana. Annales y efemérides 1730-23 de octubre-1930*. Paraná, Editorial Nueva Impresora, 1950, 603 p.
- Vázquez Machicado (Humberto).** *El « Cuadernillo de Gutiérrez »*. Revista interamericana de bibliografía. Washington, t. II, n^{os} 1-2, 1952, p. 20-29.
- *El mariscal Santa Cruz diplomático en Europa*. Kollasuyo. La Paz, t. XII, n^o 70, 1953, p. 121-142.
- Vega (Carlos).** *Las danzas populares argentinas*. Buenos Aires, Instituto de musicología, 1952, t. I, 778 p., in-8º.
- Vianna (Hélio).** *Historia das fronteiras do Brasil*. Rio de Janeiro, Gráfica Laemmert, 1948-1949, 333 p.
- *O primeiro brasão de armas do Brasil*. Anuário do Museu imperial. Petrópolis, 1949, p. 159-160.
- Vila (Pablo).** *Las etapas históricas de los descubrimientos del Orinoco*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, n^{os} 90-93, 1952, p. 115-154.
- Villasante Ortiz (Segundo).** *Expediciones realizadas a la provincia de Paucartambo*. Revista universitaria. Cuzco, t. XLI, n^o 102, 1952, p. 126-150.
- Viveiros (Jerônimo José de).** *Apointamentos para a história da instrução pública e particular do Maranhão*. Revista brasileira de estudos pedagógicos. Rio de Janeiro, t. XVII, n^o 45, 1952, p. 29-84.
- Wethey (Harold E.).** *Colonial architecture and sculpture in Peru*. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1949, xvii-330 p., 216 pl.
- *Mestizo architecture in Bolivia*. Art quarterly. Detroit, t. XIV, 1951, p. 283-304.
- Yaben (Jacinto R.).** *San Martín y Canterac en 1821*. San Martín. Buenos Aires, t. XXIX, 1952, p. 41-66.
- Zegarra Russo (Juan).** *Alivio de caminantes, benemérita y fidelísima ciudad*. Fanal. Lima, t. VII, n^o 34, 1953, p. 5-13.
- Zemella (Mafalda P.).** *A introdução do bagaço de cana, como combustível, nos engenhos de açúcar coloniais. Contribuição para o estudo das técnicas de produção, através da história do Brasil*. Revista de história. São Paulo, t. IV, n^o 13, 1953, p. 235-239.

GÉOGRAPHIE HUMAINE, VOYAGES.

Amérique en général.

Carlson (Fred A.). *Geography of Latin America*. New York, Prentice Hall, 1952, 569 p.

Jos (Emiliano). *Sobre el descubrimiento de las Indias, el derecho a ellas y su incorporación al reino castellano-leones*. Estudios geográficos. Madrid, t. XIII, n° 46, 1952, p. 143-159.

Mantilla Bazo (Victor). *Vivienda y planea-*

miento en América Latina. Bibliografía preliminar. Washington, Unión panamericana, 1952, VII-112 p., in-8°.

Naia (Alexandre Gaspar de). *Uma viagem portuguesa à América, em 1484-1485, para assentar as bases de um futuro entendimento com os Reis católicos quanto a domínios ultramarinos*. Revista de história. São Paulo, t. III, n° 11, 1952, p. 195-199.

Amérique du Nord.

Harrington (Richard). *Spring break-up at Boothia*. Canadian geographical Journal. Ottawa, t. XLVI, n° 4, 1953, p. 150-162.

Stone (Kirk H.). *Populating Alaska : the United States phase*. Geographical Review. New York, t. XLII, n° 3, 1952, p. 384-404.

Amérique Centrale.

Brown (Gladys Everets). *Guatemala : land of daily sunshine*. Canadian geographical Journal. Ottawa, t. XLVI, n° 2, 1953, p. 60-65.

Cook (Sherburne F.). *Soil erosion and population in central Mexico*. Ibero-americana, n° 34. Berkeley-Los Angeles, 1949, 86 p., in-8°.

— *The historical demography and ecology of the Teotlalpan*. Ibero-americana, n° 33, Berkeley-Los Angeles, 1949, 59 p., in-8°.

Cook (Sherburne F.) and Simpson (Lesley Bird). *The population of central Mexico in the sixteenth century*. Ibero-americana, n° 31. Berkeley-Los Angeles, 1948, 241 p., in-8°.

Fabila (Alfonso). *Noble experiencia en Hueyapan (estudio sociogeográfico educativo)*. Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, t. LXX, n° 1-3, 1950, p. 85-109.

Flores Talavera (Rodolfo). *Censos nacionales de 1950. Levantamiento y utilización*. Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, t. LXX, n° 1-3, 1950, p. 191-204.

Gajdusek (D. Carleton). *The sierra Tarahumara*. Geographical Review. New York, t. XLIII, n° 1, 1953, p. 15-38.

Guiteras Holmes (C.). *Sayula*. México, Sociedad mexicana de geografía y estadística, 1952, XXIII-264 p., in-8°.

Hollander (A. N. J. den). *De emigratie van Puerto Rico naar New York*. Tijdschrift van het koninklijk nederlandsch aardrijkskundig Genootschap. Leiden, t. LXIX, n° 4, 1952, p. 432-475.

Rubio (Angel). *Le attuali condizioni demografiche ed economiche del Panamá*. Bollettino della Società geografica italiana. Roma, serie VIII, t. VI, n° 1, 1953, p. 1-11.

Antilles.

Revert (E.). *La république d'Haïti*. Revue de géographie de Lyon. Lyon, t. XXVII, n° 4, 1952, p. 309-316.

Amérique du Sud.

Andrade Marin (Luciano). *La desconocida región de Oyacachi. Rectificaciones geográficas, hallazgos etnológicos y de un precioso manuscrito inédito en poder oculto de los Indios*. Anales de la Universidad del Ecuador. Quito, t. LXXIX, nos 331-332, 1952, p. 7-64, 8 pl.

Barbier (Marcel N.). *130 ans après Boussingault en Amérique du Sud. Impressions*. Revue des ingénieurs. Paris, novembre-décembre 1951 [tirage à part : 12 p.].

Carvalho (José Cândido M.). *Notas de viagem ao rio Negro*. Publicações avulsas do Museu nacional, n° 9. Rio de Janeiro, 1952, 92 p., 9 pl.

Castillejo (Roberto). *Ensayo sobre el desarrollo de la vivienda en los departamentos de la costa atlántica*. Revista de folklore. Bogotá, 2ª época, t. I, n° 1, 1952, p. 129-175.

Censo demográfico. *População e habitação. Quadros de totais referentes ao estado e de distribuição segundo os municípios. Quadros sinóticos por município*. Partes VI (t. I), IX (t. I), XII (t. I), XX (t. I e II), XII (t. II). Rio de Janeiro, Serviço gráfico do Instituto brasileiro de geografia e estatística, 1950, 289 p., 299 p., 481 p., 307 p., 325 p., 419 p.

Crist (Raymond). *The Cauca valley*. Baltimore, Waverly Press, 1952.

Diégues Jr. (Manuel). *O banguê nas Alagoas. Traços da influência do sistema econômico do engenho de açúcar na vida e na cultura regional*. Prefácio de Gilberto Freyre. Rio de Janeiro, Instituto do açúcar e do álcool, 1949, 288 p., in-8°.

Egler (Eugênia Gonçalves). *Distribuição da população no estado do Maranhão em 1940*. Société des Américanistes, 1953.

Revista brasileira de geografia. Rio de Janeiro, t. XIII, n° 1, 1951, p. 71-84.

Enrich (María Luisa Storni de). *Relación de viaje*. Stornia. Tucumán, t. I, n° 1, 1951, p. 69-97.

França (Ary). *As paisagens humanizadas da ilha de São Sebastião*. Boletim paulista de geografia. São Paulo, t. X, 1952, p. 33-44.

García Aller (Arturo H.). *Los Galeses en el poblamiento de la Patagonia central. Situación económico-social de sus colonias*. Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 27-47.

Gourou (P.). *Le pays de Belem*. Bulletin de la Société belge d'études géographiques. Bruxelles, t. XVIII, 1949, p. 19-36.

Guhl (Ernesto). *Ambiente geográfico-humano de la costa del Atlántico*. Revista geográfica. Barranquilla, t. I, n° 1, 1952, p. 139-172.

— *La geografía y su aplicación en las ciencias sociales en Colombia*. Revista de folklore. Bogotá, 2ª época, t. I, n° 1, 1952, p. 187-209.

Harrington (Richard). *Surinam, partner of the Netherlands*. Canadian geographical Journal. Ottawa, t. XLV, n° 2, 1952, p. 43-53.

History of Japanese migration to Peru. Edited by William Himel. Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, 1951, p. 437-452, 648-664.

Hitchcock (Charles B.). *La región Orinoco-Ventuari, Venezuela. Relato de la expedición Phelps al cerro Yavi*. Caracas, Ministerio de educación nacional, 1948, 51 p., in-8°.

Meerschen (Henry Van der). *L'Amérique du*

- Sud blanche, terre de paix et de liberté.* Bruxelles, Scripta, 1948-1950, 2 vol., in-8°.
- Montenegro (Tullo Hostilio).** *Aspectos censitários americanos.* Rio de Janeiro, Serviço gráfico do Instituto brasileiro de geografia e estatística, 1949, 203 p., in-8°.
- Parsons (James J.).** *Antioqueño colonization in western Colombia.* Ibero-americana, n° 32. Berkeley-Los Angeles, 1949, 212 p., 6 pl., in-8°.
- Parsons (James J.).** *The settlement of the Sinú valley of Colombia.* Geographical Review. New York, t. XLII, n° 1, 1952, p. 67-86.
- Valle (Carlo della).** *Studi italiani per l'emigrazione agricola in Brasile.* Bollettino della Società geografica italiana. Roma, t. V, n° 3-4, 1952, p. 292-316.
- Vila (Marco Aurelio).** *Aspectos geográficos del Zulia.* Caracas, Ediciones de la Corporación venezolana de fomento, 1952.

BIBLIOGRAPHIE, BIOGRAPHIE.

- Ayala Echávarri (Rafael).** *Bibliografía histórica y geográfica de Querétaro.* México, Secretaría de relaciones exteriores, 1949, XIII-387 p.
- Bibliografía de historia de América (1949-1952).* Revista de historia de América. México, t. XXXIII, 1952, p. 199-321.
- Caballero (César Augusto Angeles).** *Bibliografía del folklore peruano (primera contribución).* Lima, Empresa editorial Rimac, 1952, 23 p., in-8°.
- Croft (Kenneth).** *Six decades of Nahuatl: a bibliographical contribution.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIX, n° 1, 1953, p. 57-73.
- Floren (Luis).** *Bibliografía histórica dominicana, 1946-1948.* Clío. Ciudad Trujillo, t. XX, n° 92, 1952, p. 35-57.
- Larrea (Carlos Manuel).** *Bibliografía científica del Ecuador.* Quito, Casa de la cultura ecuatoriana, 1952, t. II, 319 p., in-8°.
- Lussagnet (Suzanne).** *Bibliographie américaniste.* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n° 2, 1952, p. 523-617.
- Malclès (L. N.).** *Les sources du travail bibliographique. T. I : Bibliographies générales.* Genève, E. Droz, 1950, XVI-362 p.
- Naville (René).** *Un américaniste genevois du XIX^e siècle : Frédéric-Henry-Louis de Saussure (1829-1905).* Bulletin de la Société suisse des américanistes. Genève, t. V, 1952, p. 27-29.
- Polgár (Ladislao).** *Bibliographia de historia Societatis Iesu.* Archivum historicum Societatis Iesu. Roma, t. XLV, 1952, p. 409-477.
- Salz (Beate R.).** *Bibliografía indigenista ecuatoriana.* Quito, Instituto ecuatoriano de antropología y geografía, 1952, 8 p. [ronéotypées].
- Stewart (T. D.).** *Physical anthropology in Latin America: a bibliographical survey.* Revista interamericana de bibliografía. Washington, t. II, n° 1-2, 1952, p. 15-19.
- Taylor (A.).** *The bibliographical history of anonyma and pseudonyma.* Chicago, University of Chicago Press, 1951, 288 p.
- Tremaine (Marie).** *A bibliography of canadian imprints.* Toronto, University of Toronto Press, 1952, XXVIII-705 p.
- Valle (Rafael Heliodoro).** *Bibliografía del Brasil en Mesoamérica.* Boletín de la Biblioteca nacional autonoma. México, t. III, n° 3, 1952, p. 17-21.
- *Bibliografía historiográfica de Honduras.* Revista interamericana de bibliografía. Washington, t. II, n° 1-2, 1952, p. 7-14.
- Writings on american history, 1948.* Annual Report of the american historical Association for the year 1950, t. II. Washington, 1952, 461 p.

RÉIMPRESSIONS, TRADUCTIONS.

- Baegert (Johann Jakob).** *Observations in Lower California.* Translated with an introduction and annotated by M. M. Brandenburg and Carl L. Baumann. Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1952, xx-218 p., in-8°.
- Ballesteros Beretta (Antonio).** *Historia de España y su influencia en la historia universal*, t. IV, 1ª parte. 2ª edición. Barcelona, Salvat, 1950, I-144 p.
- Ballesteros Gaibrois (Manuel).** *Historia de la cultura.* 2ª edición. Madrid, Pegaso, 1952, 926 p.
- Barcia Carballido y Zuñiga (Andrés González de).** *Chronological history of the continent of Florida.* Translation with introduction by Anthony Kerrigan. Introduced with a foreword by Herbert E. Bolton. Gainesville, University of Florida Press, 1952, LX-426 p.
- Barroso (G.).** *Ao som da viola (folclore).* Nova edição correta e aumentada. Rio de Janeiro, Departamento de imprensa nacional, 1949, 595 p.
- Blom (Frans).** *Mayalandets erobing.* København, Jul. Gjellerups Forlag, 1945, 218 p.
- Burney (James).** *History of the Buccaneers of America.* Reprinted from the edition of 1816. London, George Allen and Unwin, 1949, 382 p.
- Caldas (José Antônio).** *Notícia geral de toda esta capitania da Bahia desde o seu descobrimento até o presente ano de 1759.* Edição fac-similar. Salvador, Tipografia Beneditina, 1951, 742 p., in-8°.
- Carriedo (Juan B.).** *Estudios históricos y estadísticos del estado libre de Oaxaca.* Prólogo por Jorge Fernando Iturrigarria. Segunda edición. México, Talleres gráficos de Adrián Morales S., 1949, t. I, 273 p.; t. II, 232 p.
- Cavo (Andrés).** *Historia de México.* Paleografía del texto original y anotada por Ernesto J. Burrus, con un prólogo de Mariano Cuevas. México, Patria, 1949, 491 p.
- Creux (François du).** *The history of Canada or New France.* Translated with an introduction by Percy J. Robinson; edited with notes by James B. Conacher. Publications of Champlain Society, t. XXX-XXXI. Toronto, 1951-52, t. I, xxviii-404-xv p.; t. II, viii-405-776 p.
- Delboy (Emilio).** *Memorandum sobre la selva del Perú.* Boletín de la Sociedad geográfica de Lima. Lima, t. LXIX, n° 1-2, 1952, p. 3-52.
- El Colombiano de Francisco de Miranda.* Prólogo de C. Parra Pérez. Caracas, Secretaría general de la décima Conferencia interamericana, 1952, xx-85 p., in-8°.
- Freyre (Gilberto).** *Maîtres et esclaves.* Traduit du portugais par R. Bastide. Préface de Lucien Febvre. Paris, Gallimard, 1952, 550 p., in-8°.
- Gardiner (Alan).** *The theory of speech and language.* Second edition. Oxford, Clarendon Press, 1951, xii-348 p., in-8°.
- Graaner (Jean Adams).** *Las provincias del Río de la Plata en 1816. Informe dirigido al príncipe Bernadotte.* Prólogo de Axel Paulin. Traducción y notas de José Luis Busaniche. Buenos Aires, El Ateneo, 1949, 134 p.
- Grases (Pedro).** *El primer libro impreso en Venezuela.* Edición facsimilar del Calendario manual y guía universal de forasteros en Venezuela para el año de 1810. Caracas, Ediciones del Ministerio de educación, 1952, 100-64 p., in-8°.
- Groussac (P.).** *Mendoza y Garay.* Buenos Aires, Academia argentina de letras, 1949-1950, 2 vol.
- Gusinde (Martin).** *Hombres primitivos en la Tierra del Fuego.* Versión del alemán por

- Diego Bermúdez Camacho. Publicaciones de la Escuela de estudios hispano-americanos de Sevilla, t. LXIII, serie 3^a, n° 5. Sevilla, 1951, 398 p.
- Keenleyside (Hugh Ll.).** *Canada and the United States: some aspects of their historical relations.* Revised and enlarged edition by Hugh Ll. Keenleyside and Gerald S. Brown. Introduction by W. P. M. Kennedy. New York, Alfred A. Knopf, 1952, XXVI+406-XII p.
- Las Casas (Bartolomé de).** *Historia de las Indias, por Fray —.* Edición de Agustín Millares Carlo. Estudio preliminar de Lewis Hanke. México, Fondo de cultura económica, 1951, t. I, LXXXVIII-517 p.; t. II, 611 p.; t. III, 525 p., in-8°.
- Lecuna (Vicente) and Bierck Jr. (Harold A.).** *Selected writings of Bolívar.* Translation by Lewis Bertrand. New York, The Colonial Press, 1951, t. I, LII-355 p.; t. II, XIII-822 p.
- Le Sueur (Jacques).** *History of the calumet and of the dance.* Contributions from the Museum of the American Indian, t. XII, n° 5. New York, 1952, 22 p., in-8°.
- Levillier (Roberto).** *Américo Vespucio. El Nuevo Mundo. Cartas relativos a sus viajes y descubrimientos.* Buenos Aires, Editorial Nova, 1951, 342 p.
- Malinowski (B.).** *Una teoría científica de la cultura y otros ensayos.* Traducción de Augusto Raúl Cortazar. Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1948.
- Medina (José Toribio).** *Cosas de la colonia. Apuntes para la crónica del siglo XVIII en Chile.* Introducción de Eugenio Pereira Salas. Santiago de Chile, Fondo histórico y bibliográfico José Toribio Medina, 1952, 500 p., in-8°.
- Memorial de Sololá. Anales de los Cakchiqueles.** Traducido al español con una introducción y notas por Adrián Recinos. — *Título de los señores de Totonicapán.* Traducido al español por Dionisio José Chonay, con introducción y notas por Adrián Recinos. México, Fondo de cultura económica, 1950, 303 p.
- Memorias del general Daniel Florencio O'Leary.** *Narración.* Caracas, Imprenta nacional, 1952, t. I, 605 p.; t. II, 665 p.; t. III, 510 p., in-8°.
- Montufar (Juan Pío).** *Razón sobre la real Audiencia de Quito (según la edición de 1804).* Casa de la cultura ecuatoriana. Quito, t. IV, n° 11, 1951, p. 5-46.
- Motolinía (Toribio).** *Carta al Emperador. Refutación a Las Casas sobre la colonización española.* Introducción y notas de José Bravo Ugarte. México, Jus, 1949, 111 p.
- Relation succincte et sincère de la mission du père Martin de Nantes, prédicateur capucin, missionnaire apostolique dans le Brésil.* Edição fac-similar publicada por Frederico G. Edelweiss. Bahia, Tipografia Beneditina, 1952, 234 + 59 p., in-8°.
- Schultze Jena (Leonhard).** *Gliederung des alt-aztekischen Volks in Familie, Stand und Beruf. Aus dem aztekischen Urtext Bernardino de Sahagún's übersetzt und erläutert von —.* Quellenwerke zur alten Geschichte Amerikas aufgezeichnet in den Sprachen der Eingeborenen, t. V, Stuttgart, W. Kohlhammer Verlag, 1952, x 338 p.
- The Florida of the Inca, a history of the Adelantado Hernando de Soto, governor and captain general of the kingdom of Florida, and of other heroic spanish and indian cavaliers.* Translated and edited by John Grievemer and Jeanette Johnson Varner Austin, University of Texas Press, 1951, XLVIII-656 p.
- Vocabulario de la lengua general de todo el Perú llamada lengua quichua o del Inca compuesto por el Padre Diego González Holguín de la Compañía de Jesús, natura de Caceres.* Nueva edición, con un prólogo de Raúl Porras Barrenechea. Lima, Instituto de historia, 1952, XLIV-697 p., in-8°.
- Vocabulário na língua brasílica. 1.º vol. (A*

H). 2ª edição revista e confrontada com o ms. fg., 3144 da Bibl. nacional de Lisboa, por Carlos Drumond. Universidade de São Paulo, Faculdade de filosofia, ciências e letras, Boletim nº 137, etnografia e língua tupí-guaraní, nº 23. São Paulo, 1952, 154 p.

Webster (H.). *Le tabou. Étude sociologique.*

Traduction de Jacques Marty. Paris, Payot, 1952, 352 p., in-8º.

Yarza (José). *La expulsión de los Jesuitas del Nuevo Reino de Granada en 1767.* Traducido y anotado por Juan Manuel Pacheco. Revista javeriana. Bogotá, t. XXVIII, 1952, p. 170-183.

VARIA.

Actividades del Instituto indigenista peruano. Perú indígena. Lima, t. II, nº 4, 1952, p. 85-97.

Anais do IV Congresso de historia nacional, 21-28 abril de 1949, t. XII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1951, 569 p., in-8º.

Anais do IV Congresso de historia nacional, 21-28 abril de 1949, t. XIII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1952, 486 p., in-8º.

Andrade Chiriboga (Alfonso). *Hemeroteca azuaya.* Cuenca, Editorial El Mercurio, 1950, 2 vol. in-8º.

Annual Report of the Librarian of Congress for the fiscal year ending june 30, 1951. Washington, 1952, 180 p., in-8º.

Bericht über das Basler Museum für Völkerkunde und Schweizerische Museum für Volkskunde für das Jahr 1952. Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel. Basel, t. LXIV, 1953. [Tirage à part : 26 p.].

Cart (Germaine), Harrison (Molly), Russell (Charles). *Musées et jeunesse.* Trois exposés précédés d'un avant-propos de Georges Henri Rivière et d'une introduction de Peter Floud. Paris, ICOM, 1952, 141 p., in-8º.

Chicago Natural History Museum Annual Report 1951. Chicago, 1952, 139 p.

Eighty-fifth Report on the Peabody Museum of archaeology and ethnology, Harvard

University, 1950-51. Cambridge, Mass. 1952, 29 p., in-8º.

Etnografiska Museet, Göteborg. Berättelse för 1950 och 1951. Göteborgs Musei Årstryck. Göteborg, 1951-1952, p. 242-275.

Guía de personas que cultivan la historia de América. México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, 505 p., in-8º.

Hagen (Hermann B.). *Die schöne Literatur Lateinamerikas in deutscher Übersetzung.* Übersee Rundschau. Hamburg, nºs 20-21, 1952.

Hellstern (Edward). *The V. F. W. Indian Museum at Fort Morgan.* Southwestern lore. Boulder, t. XVIII, nº 1, 1952, p. 3-11.

Hojas de cultura popular colombiana, nºs 18 à 28. Bogotá, Ministerio de educación nacional, 1952-1953.

Instituto panamericano de geografía e historia. Anales de la V Asamblea general. Santiago de Chile, Instituto geográfico militar de Chile, t. I, 1951, 255 p.; t. II, 1952, 347 p., in-8º.

Lara (Jesús). *Yanakuna, novela quechua.* Cochabamba, Editorial Los amigos del libro, 1952, 460 p., in-8º.

Meerschén (Henry van der). *L'Amérique du Sud blanche, terre de paix et de liberté.* Bruxelles, Scripta, 1948-1950, 2 vol. in-8º.

Nationalmuseets etnografiske Samling 1951.

- Geografisk Tidsskrift. København, t. LII, 1952 [Tirage à part : 10 p.].
- Navarro del Aguila (Víctor).** *Instituto de folklore y lenguas indígenas del Cuzco.* Revista del Instituto americano de arte. Cuzco, t. II, 1952, p. 81-86.
- Noticias del Instituto indigenista interamericano.* Boletín indigenista. México, t. XII, 1952, p. 184-211, 282-285 ; t. XIII, 1953, p. 4-15.
- Noticias de los países americanos.* Boletín indigenista. México, t. XII, 1952, p. 212-273, 286-337 ; t. XIII, 1953, p. 16-83.
- Rivet (Paul).** *Impressions d'Amérique latine.* Esprit. Paris, avril 1953, 9 p.
- Segundo Congreso de ciencias naturales y afines. Acta final. 30 de septiembre de 1951.* Caracas, Editorial Sucre, [1952], 31 p., in-8°.
- Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists. T. III : Indian tribes of aboriginal America.* Edited by Sol Tax. Chicago, University of Chicago Press, 1952, x-410 p., in-8°.
- Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Sixty-eight annual Report, 1950-1951.* Washington, 1952, 40 p., in-8°.
- Tulane University of Louisiana. Extracts from Report to the President, july 1, 1948-june 30, 1950.* New Orleans, 1951, 25 p.
- Utilisation des lampes fluorescentes dans les musées.* Paris, ICOM, 1953, 14 p., in-16.

BIBLIOGRAPHIE AMÉRICANISTE

INDEX DES NOMS D'AUTEURS¹

A

- Aberle (David F.), 464.
 Acevedo (Edberto Oscar), 487.
 Ackerknecht (Erwin H.), 438, 459.
 Acosta y Lara (Eduardo F.), 473.
 Adams (Eleanor B.), 491.
 Adams (Richard N.), 470, 473.
 Aginsky (B. W.), 464.
 Agogino (George A.), 440.
 Aguirre Beltrán (Gonzalo), 470.
 Ahgupuk (George Aden), 467.
 Ahrengot (V.), 435.
 Alam (Emil A.), 447.
 Albisetti (Cesare), 473.
 Albornoz (V́ctor Manuel), 500.
 Albuquerque (A. Tenório d'), 485.
 Alcina Franch (José), 439, 473.
 Alden (J. Richard), 491.
 Alfau Duran (Vetilio), 499.
 Alleman (Vera Mae), 483.
 Allen (Norton), 440.
 Almada (Francisco R.), 495.
 Almeida (Aluísio de), 473, 500.
 Almeida (Renato), 483.
 Alonso (Orencio Miguel), 456.
 Altamira (Luis Roberto), 500.
 Álvarez Brun (F.), 500.
 Amoroso netto (José), 501.
 Anda Aguirre (Martín), 501.
 Anderson (A. Hamilton), 452.
 Anderson (Edgar), 459.
 Andrade (Manuel J.), 482.
 Andrade (Rodrigo Melo Franco de), 456, 501.
 Andrade Chiriboga (Alfonso), 517.
 Andrade Marin (Luciano), 474, 512.
 Andrews (Enriqueta), 483.
 Angeles Caballero (César Augusto), 474.
 Antevs (Ernst), 440.
 Anzalaz (Fermín Alfredo), 474.
 Araujo (Alceu Maynard), 474.
 Arboleda (José Rafael), 474.
 Arcila Farias (Eduardo), 495, 501.
 Arciniega (Rosa), 501.
 Areão (José dos Santos), 474.
 Arellano Moreno (A.), 501.
 Arguedas (José María), 485, 501.
 Arguedas R. de la Borbolla (Sol.), 452.
 Arias (Juan de Dios), 474.
 Arias Larreta (Abraham), 470, 474.
 Armas (Fernando de), 501.
 Armas Chitty (J. A. de), 501.
 Armas Medina (Fernando de), 463.
 Arocha Moreno (Jesús), 501.
 Arroyo Álvarez (Eduardo), 487.
 Artola (Miguel), 495.
 Aschmann (Pedro), 483.
 Aubrun (Charles V.), 452.
 Audet (Louis-Philippe), 491.
 Aveleyra Arroyo de Anda (Luis), 436, 452.
 Ayala Echávarri (Rafael), 514.
 Ayala Gauna (B. Vel'miro), 474.
 Azevedo (Thales de), 480, 501.

B

- Baby (Raymond S.), 440.
 Baegert (Johann Jakob), 515.
 Bagú (Sergio), 487.
 Balandier (Georges), 463.

1. Auteurs, éditeurs, collaborateurs, traducteurs,

- Baldus (Herbert), 457, 474.
 Ballesteros Beretta (Antonio), 515.
 Ballesteros Gaibrois (Manuel), 501, 515.
 Ballinas (Juan), 470.
 Bandi (Hans Georg), 440.
 Bannon (John Francis), 487.
 Bará Álvarez (Modesto de), 486.
 Barata (Frederico), 457, 474.
 Barbeau (Marius), 464.
 Barbier (Marcel N.), 513.
 Barcia Carballido y Zuñiga (Andrés González de), 515.
 Barcia Trelles (Camilo), 487.
 Barreto (Carlos Xavier Pais), 501.
 Barrett (S. A.), 464.
 Barrios E. (Miguel), 470.
 Barroso (G.), 515.
 Barthel (Thomas S.), 452.
 Basadre (Jorge), 503.
 Basilius (Harold), 480.
 Bastide (Roger), 463, 474, 515.
 Bataillon (Marcel), 487.
 Bates (Marston), 459.
 Battlori (M.), 487, 501.
 Baumann (Carl L.), 515.
 Bayard (Samuel P.), 459.
 Bazell (C. E.), 480.
 Beals (Ralph L.), 433, 460, 463, 470, 480.
 Beaubien (Paul L.), 440.
 Beaudoin (Kenneth L.), 440.
 Becker-Donner (Etta), 457.
 Beghin (François-Xavier), 474.
 Bejarano (Jorge), 474.
 Bell (Bonnie), 441.
 Bell (Robert E.), 440.
 Bellot (H. Hale), 491.
 Belous (Russell E.), 440.
 Beltrame (Giovanna), 433.
 Beltrán (Enrique), 483.
 Benítez (Fernando), 495.
 Benítez (Leopoldo), 474.
 Bennett (Wendell C.), 439, 440, 457, 474.
 Benveniste (Émile), 480.
 Berlin (Heinrich), 452, 495.
 Bermúdez Camacho (Diego), 516.
 Bermúdez Plata (Cristóbal), 487.
 Beinal (Ignacio), 452, 453, 496.
 Bernal Jiménez (Rafael), 463.
 Bernstein (Harry), 496.
 Bertrand (Lewis), 516.
 Betanzos (Luis), 470.
 Bettencourt (Gastão de), 474.
 Bezanson (Anne), 491.
 Bidney (Davis), 460.
 Bierck Jr. (Harold A.), 516.
 Billington (R. Allen), 491.
 Bird (Junius), 457.
 Birket-Smith (Kaj), 435, 440, 464.
 Bittle (William E.), 460, 480.
 Blom (Frans), 515.
 Blomquist (Harry E.), 433.
 Bluhm (Elaine), 446.
 Boglár (L.), 474.
 Bolinger (Dwight L.), 481.
 Bolton (Herbert Eugene), 491, 515.
 Bonaparte (Marie), 460.
 Bond (Richard P.), 491.
 Bono (Humberto M.), 475.
 Borah (Woodrow), 496.
 Borhegyi (Stephen F. de), 452, 491, 496.
 Bouma (Donald G.), 491.
 Boyd (E.), 460, 464, 491.
 Boyd (William C.), 433.
 Brainerd (George W.), 440.
 Brambila (David), 483.
 Brañas (César), 496.
 Branco (J. M. Brandão Castelo), 475.
 Brandão (Théo), 475.
 Brandenburg (M. M.), 515.
 Brault (Lucien), 491.
 Bravo Ugarte (José), 516.
 Bridenbaugh (Carl), 491.
 Briebe (Liborio E.), 501.
 Briggs (Harold E.), 465.
 Brittain (Horace L.), 491.
 Bronowski (J.), 433.
 Brooks (Philip C.), 487.
 Brown (Clément), 491.
 Brown (Gerald S.), 516.
 Brown (Gladys Everets), 512.
 Bruchési (Jean), 491.
 Brunet (Michel), 491.
 Buitrago (Guillermo), 475.
 Buley (R. Carlyle), 492.
 Bullard Jr. (William R.), 452.
 Bullbrook (J. A.), 456.
 Bullen (Ripley P.), 440, 441.
 Burland (Cottie A.), 452.
 Burn (W. L.), 499.
 Burney (James), 515.
 Burrus (Ernesto J.), 515.
 Burton (W. G.), 459.
 Burzio (Humberto F.), 501.
 Busaniche (José Luis), 501, 515.
 Bushnell (David), 496.
 Bushnell (G. H. S.), 457.
- C
- Cabarello (César Augusto Angeles), 514.
 Cabarellero Calderón (Eduardo), 487.
 Cabon (R. P.), 501.
 Cabral (Oswaldo L.), 475.
 Cacciafesta (Renzo), 433.
 Cadogan (León), 475.
 Caiger (S. L.), 496.
 Caldas (José Antônio), 515.
 Calderón Quijano (José Antonio), 496.
 Caldwell (Joseph R.), 441.
 Callegari (Guido Valeriano), 439.
 Calmon (Pedro), 501.
 Calvo (Julián), 496.
 Cámara (Fernando), 470.

- Câmara (Rinaldo Pereira da), 501.
 Câmara Cascudo (Luis), 475.
 Camargo (Gentil de), 475.
 Campbell (T. N.), 441, 466.
 Campo (Rafael Martín del), 452.
 Campos (Custodio F. de), 475.
 Canabrava (A. P.), 475.
 Canal Feijóo (Bernardino), 475.
 Canals Frau (Salvador), 457.
 Capote (Higinio), 487.
 Caraci (Giuseppe), 487, 502.
 Carles (Rubén Darío), 496.
 Carlson (Fred A.), 512.
 Carman (Harry J.), 492.
 Carmichael (Gertrude), 499.
 Carneiro (Davi), 502.
 Carr (Andrew T.), 473.
 Carrasco (Pedro), 452, 470.
 Carrera Stampa (Manuel), 496.
 Carriedo (Juan B.), 515.
 Carrillo y Gariel (Antonio), 496.
 Cart (Germaine), 517.
 Carter (George F.), 439, 441, 465.
 Carter (G. S.), 433.
 Carvalho (Armando), 475.
 Carvalho (José Cândido M.), 513.
 Cary (James), 441.
 Caso (Alfonso), 452, 453, 470.
 Caspar (Franz), 475.
 Cassidy (Frederic G.), 473, 484.
 Cassidy (Ina Sizer), 465, 492.
 Cassone (Francesco Landogna), 433.
 Castillejo (Roberto), 513.
 Castillo (Abel Romeo), 502.
 Castillo F. (Vicente), 502.
 Castro (Josué de), 502.
 Catts Pressoir (Jacques), 456, 499.
 Caudill (William), 460.
 Caughley (John Walton), 492.
 Cavo (Andrés), 515.
 Cepero Bonilla (Raúl), 499.
 Ceram (C. W.), 438.
 Cerezo Dardon (Hugo), 453, 470.
 Cervera Sánchez (Jorge), 498.
 Chapman (Carl H.), 441.
 Chapple (Eliot D.), 460.
 Chardon (Carlos), 487.
 Charles (Lucile), 460.
 Chatfield (Jennifer), 441.
 Chávez (Angelico), 492.
 Chávez Ballon (Manuel), 457.
 Chinchilla Aguilar (Ernesto), 470, 496.
 Chiriboga N. (Manuel Isaac), 487.
 Chonay (Dionisio José), 516.
 Chrétien (C. Douglas), 465.
 Christensen (Asher N.), 487.
 Christensen (Ross T.), 457.
 Chudoba (Bohdan), 487.
 Cingria (Hélène), 470.
 Civrieux (Marc de), 458.
 Claudel (Calvin), 465.
 Clavijo Martínez (Ezequiel), 475.
 Closs (Alois), 460.
 Coe (Joffre Lanning), 441.
 Coe II (William R.), 453.
 Coelho (Ruy), 470.
 Coiscou Henriquez (M.), 499.
 Coleman (R. V.), 486.
 Coll y Juliá (N.), 502.
 Collier (John), 465.
 Collins (Henry B.), 435, 441, 465.
 Collins (June Mc Cormick), 465.
 Colton (Harold S.), 441.
 Comas (Juan), 436, 463, 470, 483.
 Comhaire (Jean L.), 473.
 Comhaire-Sylvain (Suzanne), 473.
 Conacher (James B.), 515.
 Cone (Carl B.), 492.
 Contreras Serrano (J. N.), 502.
 Cook (Sherburne F.), 435, 438, 441, 470, 496, 512.
 Cooke (Charles A.), 482.
 Cooper (Franklin S.), 481.
 Cooper (John M.), 460.
 Coquet (Benito), 496.
 Cornejo Bouroncle (Jorge), 475, 502.
 Cornely (F. L.), 457.
 Corona Baratech (Carlos E.), 502.
 Correnti (Venerando), 433.
 Cortazar (Augusto Raúl), 516.
 Côte-Real (João Afonso), 502.
 Cortés Alonso (Vicenta), 492.
 Corvalán M. (Jorge), 502.
 Cosculluela (J. H.), 456.
 Cosculluela (María Helena), 456.
 Costa (Afonso), 502.
 Costa (J. A. de Azevedo), 502.
 Costa (F. A. Pereira da), 502.
 Costales Samaniego (Alfredo), 475, 502.
 Cotter (John L.), 441.
 Count (Earl W.), 465.
 Couto (João de Sousa da Fonseca Costa), 502.
 Cowan (George M.), 483.
 Creighton (Donald), 492.
 Créqui-Montfort (G. de), 486.
 Creux (François du), 515.
 Crist (Raymond), 513.
 Croce (Arturo), 487.
 Croft (Kenneth), 514.
 Crook Jr. (Wilson W.), 441.
 Cruxent (J. M.), 457, 475.
 Cruz (Mário), 502.
 Cuadra (Pablo Antonio), 463.
 Cuervo (L. A.), 487.
 Cuesta (L.), 503.

Cueva Tamariz (Agustín), 475, 503.
 Cuevas (Mariano), 515.
 Culbertson (Thaddeus A.), 465.
 Curcio Altamar (A.), 503.
 Cutler (Hugh C.), 446.

D

Dabbs (Jack Autrey), 475.
 Daifuku (Hiroshi), 441.
 Dally (W. C.), 441.
 Daniels (Gilbert S.), 434.
 Davidson (Levette J.), 465.
 Davie (Maurice R.), 465.
 Davis (E. Mott), 441.
 Deardorff (Merle H.), 465.
 Deffontaines (Pierre), 503.
 Delattre (Pierre), 481.
 Delboy (Emilio), 515.
 Delgado (Jaime), 503.
 Delk (Paul and Allen), 441.
 Denegri Luna (José), 503.
 Desmond (Gerald R.), 465.
 Devel (Thorne), 442, 445.
 Deveza (Guilherme), 503.
 Devoto (Giacomo), 481.
 Díaz y de Ovando (Clementina), 496.
 Díaz Thomé (Hugo), 496.
 Díaz Vial (Raúl), 503.
 Dibble (Charles S.), 453.
 Dick (Herbert W.), 442.
 Dickerson (O. M.), 492.
 Diégues jr. (Manuel), 476, 513.
 Digby (Adrian), 457.
 Disselhoff (H. D.), 453.
 Dittert Jr. (A. E.), 442, 449.
 Dodge (Ernest S.), 442.
 Dodge (Stanley D.), 442, 465.
 Doerig (J. A.), 486.
 Doering (Heinrich Ubbe-lohde), 457.
 Dotor (Ángel), 487.
 Douville (Raymond), 492.
 Dozier (Edward), 482.

Drake (Robert J.), 442, 453, 457.
 Driver (Harold E.), 460, 463.
 Drucker (Philip), 453, 465.
 Drumond (Carlos), 517.
 Dugré (Alexandre), 492.
 Dunne (Peter Masten), 492.
 Dupouy (Walter), 476.
 Duprey (Jacques), 503.
 Durand (José), 488.
 Dvoichenko-Markov (Eufrosina), 492.
 Dyke (Ann), 483.

E

Echenique (José Rufino), 503.
 Edelweiss (Frederico G.), 516.
 Eggan (Fred R.), 442, 465.
 Egler (Eugênia Gonçalves), 513.
 Eiseley (Loren C.), 433, 438, 459, 480.
 Ekholm (Gordon F.), 453.
 Eldon (K.), 435.
 Eldredge (H. Wentworth), 462.
 Eldridge (William), 442.
 Eliade (Mircea), 460.
 Ellis (Florence Hawley), 442.
 Elmendorf (William R.), 465.
 Elmore (Francis H.), 465.
 Emery (Irene), 460, 465.
 Enrich (María Luisa Stornide), 513.
 Erasmus (Charles John), 476.
 Ernst (Alice Henson), 466.
 Escalante Angulo (Carlos), 476.
 Escobar Moscoso (Mario), 503.
 Espinoza (Gustavo), 453.
 Essington (J. H.), 442.
 Estrada Monsalve (Jesús), 488.
 Evans (Glen L.), 466.

Evans (Harold), 489.
 Evans Jr. (Clifford), 459.
 Ewing (J. Franklin), 466.

F

Fabila (Alfonso), 470, 512.
 Fain (C. T.), 476.
 Fairbanks (Charles H.), 442.
 Falcão (Edgard de Cerqueira), 503.
 Falsirol (Olindo), 460.
 Fant (C. Gunnar M.), 481.
 Farfán (J. M. B.), 476, 485.
 Faria (L. de Castro), 436.
 Farver (S. S.), 451.
 Fazio Allmayer (Vito), 460.
 Fay (George E.), 466.
 Febvre (Lucien), 515.
 Fecht (William G.), 442.
 Feely (Herbert W.), 446.
 Feldkeller (Paul), 460.
 Felizardo (Jorge G.), 503.
 Fenton (William N.), 460, 466, 469, 486.
 Ferdon Jr. (Edwin N.), 476.
 Feriz (Hans), 476.
 Fernandes (Florestan), 460.
 Ferreyra Videla (Vidal), 503.
 Fester (Gustavo A.), 457.
 Fidler (Kathleen), 492.
 Field (H. P.), 442.
 Fischer (H. Th.), 460.
 Fischer (P. H.), 438.
 Fisher (Kurt), 456.
 Fishler (Stanley A.), 466.
 Flannery (Regina), 466.
 Fleury Cuello (Eduardo), 437.
 Floren (Luis), 514.
 Flores Ramos (Jorge), 474.
 Flores Guerrero (Raúl), 503.
 Flores Talavera (Rodolfo), 512.
 Flórez (Luis), 485.
 Florian (Mario), 457.
 Floud (Peter), 517.
 Fontana Company (Mario A.), 457.

Forbis (Richard G.), 442.
 Ford (James A.), 442.
 Forster (James R.), 453.
 Fortes ((Meyer), 460.
 Fortuyn (A. B. Drooglever),
 437.
 Foster (Gene), 442.
 Foster (George M.), 460, 463.
 Fowler (Melvin L.), 442.
 Fowler (William S.), 440,
 447.
 Fraga Iribarne (M.), 488.
 França (Ary), 513.
 França (Mário Ferreira), 503.
 Frankforter (W. D.), 438.
 Frankl (Victor), 503.
 Fraser (Richard H.), 440.
 Frediani (Ascânio Ilo), 457.
 Freeman (D. S.), 492.
 Frégault (Guy), 491.
 Freire (Mário A.), 504.
 Freyre (Gilberto), 513, 515.
 Friede (Juan), 488, 504.
 Fuentes Sánchez (Eligio),
 483, 484.
 Furlong (Guillermo), 504.

G

Gabaldón Márquez (Joa-
 quín), 504.
 Gabus (Jean), 460.
 Gagner (J. Léopold), 492.
 Gajdusek (D. Carleton), 512.
 Gallegos Rocafull (José M.),
 496.
 Galván Moreno (C.), 504.
 Galvão (Eduardo), 476.
 Gamio (Enrique M.), 476.
 Gamio (Manuel), 470, 483.
 Gandía (Enrique de), 488.
 Gangotena y Jijón (Cris-
 tóbal), 504.
 Ganns (Claudio), 504.
 Garcés G. (Jorge A.), 488.
 García (Antonio), 476.
 García (Casiano), 504.
 Garcia (Emanuel S. Veiga),
 504.

García (J. Uriel), 457.
 García (Rubén), 496.
 García Aller (Arturo H.),
 513.
 García Bacca (Juan David),
 504.
 García Castañeda (José A.),
 499.
 García Granados (Rafael),
 453.
 García y Grave de Peralta
 (Fernando), 456.
 García Pastor (Jesús), 504.
 García Payón (José), 453.
 García Valdés (Pedro), 473.
 Gardiner (Alan), 515.
 Garfield (Viola L.), 466.
 Garibay (Ángel María), 484,
 496.
 Garn (Stanley Marion), 434.
 Garrett (John W.), 443.
 Garth (Thomas R.), 443.
 Garvan (Anthony N. B.),
 492.
 Garvin (Paul L.), 482.
 Gates (Ruggles), 434, 435,
 436.
 Gavan (J. A.), 434.
 Geiger (M.), 495.
 George (H. G.), 496.
 Gerstman (Louis J.), 481.
 Gessain (Robert), 466.
 Giddings Jr. (J. L.), 443.
 Gifford (E. W.), 468.
 Gilbey (B. E.), 437.
 Gillin (John), 471.
 Gillmor (Frances), 453.
 Girard (Rafael), 453, 471.
 Giuria (J.), 504.
 Gjessing (Gutorm), 466.
 Gleser (Goldine), 436.
 Glover (Richard), 492.
 Glück (Julius F.), 434.
 Godói (Manuel Pereira de),
 458.
 Goeje (C. H. De), 476.
 Goggin (John M.), 443.
 Gomes (Ordival Cassiano),
 504.

Gómez Ferreyra (Avelino
 Ignacio), 504.
 Gómez González (Filiberto),
 471.
 Gómez de Orozco (Federico),
 497.
 Gonçalves (Lopes), 504.
 Góngora (Mario), 488.
 González (Alberto Rex), 458.
 González (Julio César), 504.
 González Casanova (Pablo),
 497.
 González y Contreras (Gil-
 berto), 504.
 González de Cossio (Fran-
 cisco), 497.
 González Durán (Israel), 504.
 González Estefani (J. M.),
 488.
 González y González (Luis),
 497.
 Goodale (Jane C.), 461.
 Goode (William J.), 461.
 Goodwyn (Frank), 471.
 Gookin (Warner F.), 443.
 Goulart (Mauricio), 504.
 Gourou (P.), 513.
 Gowers (Harold J.), 469.
 Graaner (Jean Adams), 515.
 Graffi-Benassi (E.), 434.
 Graham (G. S.), 492.
 Granai (Georges), 461.
 Grange Jr. (Roger), 446.
 Grases (Pedro), 504, 515.
 Grassmann (Thomas), 443,
 466.
 Graziussi-Crozoli (Delia),
 504.
 Greenberg (Joseph H.), 481.
 Grenier (Fernand), 494.
 Griffin (James B.), 440, 443.
 Griffin (John W.), 443.
 Grisanti (Ángel), 505.
 Gross (Hugo), 438.
 Groulx (L.), 493.
 Groussac (P.), 515.
 Guasch (Antonio), 485.
 Gudín (R. G.), 434.
 Guerra Iñiguez (Daniel), 488.

- Guhl (Ernesto), 476, 513.
 Guiteras Holmes (Calixta), 471, 512.
 Günther (F. K. Hans), 461.
 Gurria Lacroix (Jorge), 497.
 Gusinde (Martin), 437, 515.
 Guthe (Alfred K.), 458.
 Guthe (Karl E.), 444.
 Gutiérrez (Benigno A.), 476.
 Gutiérrez (Julio G.), 505.
- H
- Haag (William G.), 444.
 Haas (Mary R.), 481, 482.
 Haekel (Josef), 439, 463, 476.
 Hagen (Hermann B.), 517.
 Hagen (Victor Wolfgang von), 458, 488.
 Hale (Katherine), 493.
 Halle (Morris), 481.
 Hallowell (A. Irving), 461.
 Hamilton (Henry W.), 444.
 Hanke (Lewis), 488, 516.
 Hanke (Wanda), 485.
 Harcourt (Raoul d'), 456.
 Harlow (Vincent T.), 486.
 Haro (Silvio Luis), 458.
 Harper (J. Russell), 444.
 Harport (D. L. De), 444.
 Harrington (Jean C.), 493.
 Harrington (John P.), 466.
 Harrington (Lyn), 466.
 Harrington (M. R.), 444.
 Harrington (Richard), 466, 476, 512, 513.
 Harris (Marvin), 437.
 Harris (Zellig S.), 481, 482.
 Harrison (Molly), 517.
 Harrison (W. Roy), 470, 484.
 Haury (Emil W.), 444.
 Hawley (F. G.), 444.
 Heald (Weldon F.), 444.
 Heine-Geldern (Robert), 435, 439.
 Heizer (Robert F.), 435, 438, 441, 444, 447.
- Hellstern (Edward), 517.
 Helmen (Vernon R.), 444.
 Helmer (Marie), 488.
 Hendricks (Lawrence J.), 445.
 Henry (Jules), 461.
 Hermida Piedra (César), 505.
 Hernández de Alba (G.), 505.
 Herrera Fritot (René), 436.
 Herskovits (Melville J.), 461.
 Hertzberg (H. T. E.), 434.
 Hester (Jim), 440.
 Hewes (Gordon W.), 444.
 Heyerdahl (Thor), 439.
 Hickerson (Nancy P.), 483.
 Hidalgo (José Nicolás), 476.
 Hilbert (Peter Paul), 458.
 Hildebrand (Ingegerd), 499.
 Hilger (M. Inez), 466.
 Hill (Malcolm W.), 444.
 Himel (William), 513.
 Hitchcock (Charles B.), 513.
 Hjortsjö (C. H.), 434.
 Hodge (Frederick Webb), 444.
 Hoebel (F. Adamson), 468.
 Hoenigsberg (Julio), 488.
 Hoffmann (Bernard G.), 444.
 Hoffstetter (Robert), 435, 458.
 Hohenthal (W.), 477.
 Hoijer (Harry), 433, 460, 461, 480, 481.
 Holand (Hjalmar R.), 444.
 Holguin (Diego González), 516.
 Hollander (A.N.J. den), 512.
 Holleran (Mary P.), 497.
 Holloway (M.), 493.
 Holmer (Nils M.), 471, 481, 482, 484.
 Homs (Joseph A.), 464.
 Hopkins (David M.), 445.
 Hornkohl (Herbert), 458.
 Howard (James H.), 466.
 Howe (Walter), 497.
 Howse (Ernest Marshall), 493.
- Hsu (Francis L.), 461.
 Hultkranz (Åke), 466.
 Humphrey (Norman Daymond), 471.
 Hurst (C. T.), 445.
 Hurt (Wesley R.), 445.
 Hurt Jr. (Wesley R.), 445, 466.
 Hutchinson (Harry W.), 437.
 Hyde (George E.), 466.
- I
- Ibarra Grasso (Dick Edgar), 458, 482.
 Iribarren Celis (Lino), 505.
 Iribarren Charlin (Jorge), 458.
 Iturriaga (José E.), 471.
 Iturribarria (Jorge Fernando), 515.
- J
- Jacinto María de Quito, 505.
 Jaffe (E. B.), 438.
 Jaimes Freyre (Julio), 497.
 Jakobson (Roman), 462, 481.
 Jaramillo Alvarado (Pío), 505.
 Jaramillo Arango (Jaime), 488.
 Jarnette (David L. De), 445.
 Jenness (Diamond), 482, 485.
 Jennings (Jesse D.), 445.
 Jerez Borgues (Orlando), 505.
 Jesse (C.), 445, 471, 473.
 Jewell (Donald P.), 467.
 Jijón y Caamaño (Jacinto), 458, 505.
 Johnson (A. M.), 492.
 Johnson (Irmgard W.), 444.
 Johnson III (Ludwell H.), 439.
 Jones (Morris R.), 453.
 Jones (Robert C.), 461.
 Jones (Volney H.), 445.

Jos (Emiliano), 488, 505, 512.
 Jourdain (Élodie), 484.
 Jover Peralta (Anselmo), 485.
 Joyce (M. de Lourdes), 485.
 Judd (Neil M.), 445.
 Julien (Ch.-A.), 510.
 Júlio (Silvio), 476.
 Junqueira (P. C.), 437.
 Jury (Elfrid and Elsie), 445.

K

Kamen-Kaye, 475.
 Kauffmann (Charles F.), 445.
 Kee (James W.), 445.
 Keenleyside (Hugh Ll.), 516.
 Keithahn (Edward L.), 467.
 Kelemen (Pál), 488.
 Kelley (J. Charles), 445, 453, 467.
 Kelly (Isabel), 471.
 Kennard (Edward A.), 467.
 Kennedy (W. P. M.), 516.
 Kenyon (Kathleen M.), 438.
 Kerrigan (Anthony), 515.
 Key (Harold), 484.
 Key (Mary), 484.
 Kidd (Kenneth E.), 445, 467, 493.
 Kidder (Alfred V.), 436, 455.
 King (J. F.), 510.
 Kirchhoff (Paul), 471.
 Klees (F.), 493.
 Kluckhohn (Clyde), 461.
 Kneberg (Madeline), 445.
 Knoll-Greiling (Ursula), 461.
 Knuth (Eigil), 446.
 Kobayashi (Hiroshi), 434.
 Koehler-Asseburg (Iris), 476.
 Kondō (Shirō), 434.
 Konetzke (R.), 488.
 Koppers (Wilhelm), 461.
 Kořínek (J. M.), 481.
 Krickeberg (Walter), 453, 458.
 Krieger (Alex D.), 446, 467.

Kroeber (A. L.), 433, 438, 459, 461, 467, 480.
 Kruse (Albert), 476.
 Kruse (Harvey), 446.
 Kubler (George), 476.
 Kulp (J. Laurence), 438, 446.
 Kurath (Gertrude P.), 466, 467, 471.

L

Lacas (M. M.), 488.
 Lacour-Gayet (Jacques), 486.
 Lafon (P. B.), 461.
 La Fuente (Julio de), 471.
 Lago Carballo (A.), 505.
 Laguna (Frederica de), 446, 467.
 Lamalle (Edmond), 488.
 La Maza (Francisco de), 497.
 Lamego (Alberto), 505.
 Laming (A.), 438.
 Lampe (J. P.), 436.
 Lanctôt (Gustave), 493.
 Landa (José Manuel), 505.
 Lander Jr. (E. M.), 493.
 Lane (Frederico), 477.
 Lane Jr. (Gilbert), 445.
 Lange (Charles H.), 467.
 Lanier (Clément), 499.
 Lara (Jesús), 517.
 Large (R. Geddes), 467.
 Laroche (C.), 489.
 Larrazabal Blanco (C.), 500.
 Larrea (Carlos Manuel), 514.
 Larsen (Helge), 446.
 Las Casas (Bartolomé de), 516.
 Lasker (Gabriel Ward), 436.
 Lasserre (Guy), 473.
 Lastres (Juan B.), 458, 477.
 Lathrap (Donald W.), 451.
 La Torre (Muriel de), 497.
 Latorre (Mariano), 506.
 Latourelle (René), 493.
 Laughlin (W. S.), 467.
 Laurent (Gérard M.), 500.
 Lavín (C.), 477.
 Lawver (Clinton), 446.
 Laytano (Dante de), 506.
 Leach (E. R.), 461.
 Leão filho (J. de Souza), 506.
 Le Ber (Joseph), 493.
 Le Blant (R.), 493.
 Lebrija Celay (Antonio), 497.
 Lecuna (V.), 489, 493, 506, 516.
 Leden (Christian), 467.
 Lee (Thomas E.), 446.
 Leechman (Douglas), 446, 467.
 Lehmann (F. Rudolf), 461.
 Lehmann (Henri), 439, 453, 471.
 Leite (Bertha), 506.
 Leite (Serafim), 506.
 Leland (Waldo G.), 493.
 Lemert (Edwin M.), 467.
 Lenk-Chevitch (P.), 477.
 Lenoir (Raymond), 461.
 León Echaiz (R.), 506.
 Le Page (R. B.), 485.
 Leroi-Gourhan (André), 461.
 Leroy Youmans (Charles), 436.
 Leslie (Vernon), 446.
 Lesser (Alexander), 464.
 Le Sueur (Jacques), 516.
 Leturia (Pedro de), 489.
 Levene (Ricardo), 489, 506.
 Levillier (Roberto), 516.
 Levin (Beatrice), 467.
 Lévi-Strauss (Claude), 438, 461, 462, 477, 481.
 Levy (Hannah), 506.
 Lewis (Oscar), 461.
 Lewis (P. H.), 434.
 Lewis (T. M. N.), 445.
 Liberman (Alvin), 481.
 Lichy (René), 458.
 Liesegang (C.), 489.
 Lima (Pedro E. de), 477.
 Lima júnior (Augusto de), 506.
 Lindberg (Ingeborg), 457.
 Linné (Sigvald), 453.

- Lira (Jorge A.), 485.
 Lister (Robert H.), 446.
 Llore Mosquera (Victor), 506.
 Lobsiger (Georges), 464.
 Logan (Wilfred D.), 446.
 Lohmann Villena (Guillermo), 506.
 Lond (W. M.), 433.
 Long (Alton), 438.
 Long (Donovan B.), 446.
 Lopes (Edmundo Correia), 506.
 López (Juan Severino), 477.
 López Contreras (Eleazar), 489.
 López de Meneses (Amada), 497.
 López Narváez (Carlos), 477.
 López Núñez (Carlos), 462.
 López Rosado (Diego), 454.
 Lorenzo (José L.), 454.
 Lothrop (S. K.), 471.
 Lounsbury (Floyd G.), 481, 482.
 Lowie (Robert H.), 464, 477.
 Lubran (M.), 437.
 Lucas (Odilon), 483.
 Lucy (Charles L.), 446.
 Luengo Muñoz (Manuel), 489.
 Luna (Lisandro), 477.
 Luna Cárdenas (Juan), 484.
 Lunardi (Federico), 497.
 Lundman (B.), 434.
 Luque Colombres (Carlos A.), 506.
 Lussagnet (Suzanne), 510, 514.
- M
- Mac Cann (Franklin T.), 495.
 Mac Clellan (Catharine), 467.
 Mac Cord (Howard A.), 446.
 Macera (C. F.), 506.
 Macgregor (Gordon), 467.
 Maciel júnior (José), 507.
 Mac Lean y Estenós (Roberto), 477.
 Mac Neish (Richard S.), 446.
 Mac Nutt (W. S.), 493.
 Madariaga (Salvador de), 489.
 Magalhães (Basilio), 477, 507.
 Mainero (V.), 458, 507.
 Mak (Cornelia), 484.
 Malaurie (Jean), 468.
 Malchelosse (Gérard), 493.
 Malclès (L. N.), 514.
 Maldonado Koerdell (Manuel), 452.
 Malinowski (B.), 516.
 Malmberg (Bertil), 481.
 Mann (Hans), 478, 507.
 Manning (Helen Taft), 493.
 Mantilla Bazo (Victor), 512.
 Marcelino C. de Castellví, 485.
 Marco Dorta (Enrique), 489.
 Mariátegui Oliva (Ricardo), 507.
 Marquina (Ignacio), 454.
 Martí (José), 489.
 Marticorena Estrada (M.), 507.
 Martin (Paul S.), 446.
 Martin de Nantes, 516.
 Martinet (André), 481.
 Martínez (Eduardo N.), 458.
 Martínez (José Luis), 497.
 Martínez del Río (Pablo), 454.
 Marty (Jacques), 517.
 Massé (Pierre), 493.
 Massio (R.), 500.
 Masson (David I.), 481.
 Masur (G.), 507.
 Masters (D. C.), 493.
 Mata Gavidia (José), 497.
 Matos (Rosalia Avalos de), 477.
 Maurault (Olivier), 494.
 Mauro (Humberto), 485.
 Mawxell (Moreau S.), 447.
 Mayer-Oakes (William J.), 447.
 Maza y Santos (Aguiles), 500.
 Mc Afee (Byron), 484, 497.
 Mc Cown (Theodore D.), 434, 437.
 Mc Dermott (John Francis), 465, 468.
 Mc Gregor (John C.), 447.
 Mc Kaughan (Barbara), 484.
 Mc Kaughan (Howard), 484.
 Mc Kenzie (J.), 462.
 Mead (Margaret), 462.
 Meade (Joaquín), 495.
 Medellín Zenil (Alfonso), 454.
 Medina (José Toribio), 516.
 Meerschen (Henry Van der), 513, 517.
 Meighan (Clement W.), 447.
 Mejía Xesspe (M. Toribio), 458, 477.
 Meldgaard (Jørgen), 440.
 Mendes (L. Sousa), 507.
 Mendieta y Núñez (Lucio), 464, 471.
 Menéndez (Gabriel Antonio), 471.
 Mende (Tibor), 473.
 Mendonça (Renato de), 489.
 Mendoza (Cecilia Hernández de), 497.
 Mendoza (Cristóbal L.), 487.
 Menezes (Raimundo de), 477.
 Mengin (Ernest), 471, 497.
 Mercado (Agustín), 485.
 Merrill (Donald G.), 447, 462.
 Mesa (Manuel I.), 485.
 Métraux (Alfred), 462, 473, 477, 507.
 Millares Carlo (Agustín), 516.
 Miller (James), 451.
 Mills (John E.), 444.
 Miranda (José), 497.
 Mizoguchi (Yasuo), 489.
 Molina (Raúl A.), 504, 507.
 Molleda (M. D. G.), 489.
 Moltke (Eric), 447.
 Monge M. (Carlos), 434, 437, 477.
 Moniz (Egas), 507.
 Montalvo M. (Julio A.), 486.

Montbas (H. de), 489, 507.
 Montenegro (Tullo Hostilio), 514.
 Montufar (Juan Pío), 516.
 Moore (Harvey C.), 462.
 Moorrees (Coenraad F. A.), 435.
 Mora (J. A.), 497.
 Morales Padrón (Francisco), 489.
 Morales Patiño (Oswaldo), 456, 473, 500.
 Morante (José María), 507.
 Moreno (J. L.), 462.
 Moreno (Manuel), 489.
 Moreno Fraginals (M. R.), 497.
 Moreyra Paz Soldán (Manuel), 507.
 Morfi (Juan Agustín de), 497.
 Morgan (Richard G.), 447.
 Morote Best (Efraín), 477, 486.
 Morris (Earl H.), 447.
 Morss (Noel), 447, 454.
 Morton (W. L.), 494.
 Moss (John Hall), 447.
 Mostny (Greta), 437, 458.
 Motolinía (Toribio), 516.
 Mowat (Farley), 468.
 Mrozowski (Vincent R.), 447.
 Mühlmann (E.), 462.
 Mulloy (William), 447.
 Murbarger (Nell), 447.
 Murdock (George P.), 462.
 Murphy (John), 462.
 Mussolini (Gioconda), 480.
 Muzj (Edmondo), 434.

N

Nagy (P.), 462.
 Naia (Alexandre Gaspar de), 489, 512.
 Navarro (Bernabé), 498.
 Navarro (J. Gabriel), 507.
 Navarro (Nicolás E.), 489.

Navarro del Aguila (Víctor), 518.
 Naville (René), 514.
 Neill (Wilfred T.), 447.
 Nett (Betty R.), 468.
 Nettels (C. P.), 494.
 Nettl (Bruno), 468.
 Neumann (George K.), 435, 447.
 Neumeyer (Alfred), 489.
 Newcomb (Theodore M.), 462.
 Newman (Russell W.), 434.
 Niceforo (Alfredo), 434.
 Nieto y Cortadellas (R.), 500.
 Nimuendajú (Curt), 477.
 Nobre (Freitas), 507.
 Nocetti Fasolino (Alfredo), 507.
 Noel (Martín S.), 478, 507.
 Nolasco (F.), 500.
 Northrop (F. S. C.), 462.
 Nortman (Irene), 507.
 Noval (Joaquín), 472.
 Núñez (Enrique Bernardo), 507.
 Núñez Anavitarte (Carlos), 508.

O

Oakley (Kenneth P.), 438.
 Oberti (Federico), 478.
 O'Bryan (Deric), 447.
 Ogata (Tamotsu), 434.
 O'Gorman (Edmundo), 894.
 Olafson (Sigfus), 447.
 O'Leary (Daniel Florencio), 508, 516.
 Oliveira (João Alfredo Correia de), 508.
 Olmsted (David L.), 468.
 Olson (Alan P.), 447.
 Olwer (Luis Nicolau d'), 498.
 Oosten (S. W. A. van), 508.
 Orr (Kenneth G.), 447.
 Orr (Phil C.), 447.
 Ortiz (Fernando), 473, 489.

Ortiz (Sergio Elías), 508.
 Osborne (Douglas), 448.
 Osborne (Harold), 458, 478.
 Osborne (Lilly de Jongh), 454.
 Osborne (Richard H.), 435.
 Osuna (Tomás), 485.
 Oswalt (Wendell), 448.
 Oteiza (Jorge de), 459.
 Otero D'Costa (Enrique), 508.
 Otero Muñoz (Gustavo), 508.
 Ots Capdequí (J. Ma.), 489.

P

Pabon Núñez (Lucio), 478.
 Pace (Antonio), 494.
 Pacheco (Juan Manuel), 517.
 Páez (J. C.), 508.
 Palavecino (María Delia Millán de), 478.
 Palerm (Ángel), 439, 464, 471, 498.
 Palm (Erwin Walter), 508.
 Pando Ramos (Lydia), 478.
 Pantin (A. M.), 437.
 Paré (George), 494.
 Paredes C. (Alfredo), 478.
 Paret (Oscar), 454.
 Pareyón Moreno (E.), 454.
 Parra Márquez (Héctor), 508.
 Parra Pérez (C.), 515.
 Parry (John H.), 489, 500.
 Parsons (James J.), 514.
 Paso y Troncoso (Francisco del), 497.
 Pastells (P.), 508.
 Pastor Benítez (Justo), 508.
 Paul (Benjamin D.), 462, 472.
 Paul (Lois), 472.
 Paul (Emmanuel C.), 473.
 Paula (E. Simões de), 508.
 Paula (Jefferson Davis de), 478.
 Paul-Émile (Sœur), 494.
 Paulin (Axel), 515.
 Paulson (Ivar), 468.

Paz y Miño (Luis Telmo), 486.
 Pearce (Andrew C.), 473.
 Pedersen (P. O.), 435.
 Peithmann (Irwin), 448.
 Peñalver Simo (P.), 490.
 Pendleton (L.), 448.
 Pereira (Carlos da Costa), 478.
 Pereira Salas (Eugenio), 516.
 Pérez (A.), 458, 507.
 Pérez (Joaquín), 508.
 Pérez Arbeláez (Enrique), 478.
 Pérez Bustamente (C.), 508.
 Pérez de Barradas (José), 464.
 Pérez Embid (F.), 490.
 Pérez de la Riva (Francisco), 456.
 Pérez Luciani (Lucy), 508.
 Pérez Montero (Carlos), 508.
 Pérez Sosa (Elías), 490.
 Perón (Juan), 486, 508.
 Peso (Charles C. Di), 454.
 Pessoa (Marialice Moura), 464.
 Peterson (Frederick A.), 454.
 Peterson (Harold L.), 494.
 Pettazzoni (Raffaele), 468.
 Petter (Rodolphe), 482.
 Pfandl (L.), 498.
 Pfirman (Kenneth R.), 448.
 Philhower (Charles A.), 468.
 Philips (Edna), 459.
 Phillips (Ulrich B.), 500.
 Piazza (Walter F.), 478.
 Picchia filho (José del), 498.
 Picón Salas (Mariano), 490.
 Pierce (Joe E.), 482.
 Pierson (Esther), 484.
 Pike (Kenneth L.), 481.
 Pilling (Arnold R.), 448.
 Pimentel Carbo (Julio), 508.
 Pinbo (Wanderley), 508.
 Piña Chan (R.), 454.
 Pinchon (Robert), 456.
 Pinedo (Víctor M.), 478.

Pinedo del Aguila (Victor M.), 478.
 Pinilla (Antonio), 478.
 Pino Ycaza (Gabriel), 508.
 Pinto (Estevão), 437, 478, 486.
 Pinto (Luiz de Aguiar Costa), 508.
 Pinto (Oscar Bastiani), 508.
 Pittard (E.), 434, 464.
 Pivel Devoto (Juan E.), 508.
 Plath (Oreste), 478.
 Pleasants (Frederick R.), 449, 498.
 Podach (E. F.), 462.
 Pohl (Frederick), 448.
 Poirier (Jean), 461.
 Polanco Martínez (T.), 509.
 Polgár (Ladislao), 514.
 Pollock (H. E. D.), 454.
 Pope Jr. (G. D.), 448.
 Porras Barrenechea (Raúl), 516.
 Porter (Rita Krestensen), 448.
 Posada Noriega (Juan), 498.
 Poviña (Alfredo), 464.
 Pozas (Isabel Horcasitas de), 472.
 Prichard (Mack), 445.

Q

Quiles (Ismael), 509.
 Quimby (Georg I.), 448.

R

Radcliffe-Brown (A. R.), 462.
 Rainey (Froelich), 448.
 Ramírez Sendoya (Pedro José), 478, 486.
 Ramón y Rivera (Luis Felipe), 478.
 Ramos (Demetrio), 509.
 Ramos Espinosa (Alfredo), 436.
 Randle (Martha Champion), 468.

Randolph (J. F.), 439.
 Rashed (Zenab Esmat), 494.
 Ravary (Viateur), 494.
 Raymond (Joseph), 472, 484.
 Raymond (Wayte), 495.
 Reader (Graham R.), 440, 441.
 Recinos (Adrián), 516.
 Redfield (Robert), 462, 472.
 Reed (Erik K.), 448.
 Regula (Moritz), 481.
 Reichel-Dolmatoff (Gerardó), 459.
 Reid (Allana G.), 494.
 Rein (F.), 472, 498.
 Reis (Arthur Cezar Ferreira), 509.
 Reitz (Cônego João), 478.
 Renaud (E. B.), 448.
 Rendon (Silvia), 472, 484, 498.
 Restrepo Canal (Carlos), 509.
 Revert (E.), 513.
 Reyes Ruiz (J.), 498.
 Ribeiro (Darcy), 478.
 Rich (E. E.), 492.
 Richards (Annette H.), 454.
 Ricketts (C. A.), 478.
 Riddell (Francis A.), 468.
 Ridley (Frank), 448.
 Rights (Douglas L.), 448.
 Riley (Carroll L.), 459, 464.
 Rinaldo (John B.), 446.
 Ritchie (William A.), 435, 448.
 Rivet (Paul), 434, 478, 486, 518.
 Rivière (Georges-Henri), 517.
 Roa R. (A.), 490.
 Roberts (W. Adolphe), 500.
 Roberts J. (Frank H. H.), 438, 448.
 Robertson (William Spence), 498.
 Robinett (Florence M.), 483.
 Robins (R. H.), 481.
 Robinson (Percy J.), 515.
 Robson (E.), 493.

Rodahl (Kaare), 436.
 Rodrigo (J.), 490.
 Rodrigues (José Honório), 509.
 Rodrigues (J. Wasth), 509.
 Rodríguez Cárdenas (Manuel), 490.
 Rodríguez Stal (Luisa), 490.
 Róheim (Geza), 468.
 Rojas (Armando), 490, 509.
 Román (Marcelino), 479.
 Romano Pacheco (A.), 454.
 Romero (Emilio), 509.
 Romero (Javier), 436.
 Romero (L. E.), 509.
 Romero (Manuel), 468.
 Romero de Terreros (J.), 497, 498.
 Romero de Terreros (M.), 497.
 Rosillo L. (Bernardino), 509.
 Rouse (Irving), 433, 438, 439, 456, 459, 480.
 Rousseau (Jacques), 494.
 Rowe (Chandler W.), 449.
 Rowe (John Howland), 434, 439, 462.
 Rowe (Paul R.), 449.
 Royer (F.), 498.
 Rubio (Ángel), 512.
 Rubio Orbe (Gonzalo), 479.
 Rugeles (Manuel F.), 479.
 Rumilly (Robert), 494.
 Ruppé Jr. (R. J.), 442, 449.
 Ruppert (Karl), 454.
 Russell (Charles), 517.
 Russell (Eber L.), 449.
 Ruz Lhuillier (Alberto), 454.
 Rydén (Stig), 459, 479.

S

Sabogal (José), 459, 479.
 Sacchetti (Alfredo), 437.
 Sáenz (Justo P.), 479, 486.
 Sage (W. N.), 494.
 Salaman (Redcliffe N.), 459.
 Salas (Alberto María), 490.
 Salceda (A. G.), 498.

Salz (Beate R.), 514.
 Sampaio (Mario Arnaud), 486.
 Sanborn (William B.), 449, 468.
 Sánchez Bella (I.), 490.
 Sánchez Pedrote (Enrique), 479, 509.
 Sandoval (F. B.), 498.
 Santiana (Antonio), 437, 479.
 Santos (Paulo F.), 509.
 Santos filho (Lycurgo de Castro), 509.
 Sapir (Edward), 482.
 Sargent (Howard R.), 449.
 Sarrablo Agualeles (Eugenio), 500.
 Sasaki (Tom T.), 468.
 Savorgnan (Franco), 435.
 Schaden (Egon), 437, 479.
 Schaeffer (Claude E.), 468.
 Schaeffer (Ernesto), 454.
 Schappes (M. U.), 491.
 Schenck (Sara M.), 468.
 Schlosser (Katesa), 462.
 Schmidt (Max), 479.
 Schmidt (Wilhelm), 463.
 Schmiedehaus (Walter), 468, 494.
 Schmitt (Karl), 449.
 Schmitt (Martin), 468.
 Schneider (M.), 463.
 Schoenrich (Otto), 490.
 Schottelius (H.), 490.
 Schroeder (Albert H.), 449.
 Schulman (Edmund), 449.
 Schultz (C. Bertrand), 441.
 Schultz (Harald), 479.
 Schultze Jena (Leonhard), 516.
 Schuster (Carl), 468.
 Schutz (J. A.), 494.
 Schweeger-Hefel (Anne-Marie), 456.
 Sears (Paul B.), 454.
 Sears (William H.), 449.
 Sebeok (Thomas A.), 462, 481.
 Secchi (Eduardo), 509.

Seijo (Carlos), 509.
 Seitz (Charles A.), 439.
 Séjourné (Laurette), 454.
 Sergi (Sergio), 435.
 Serrano (Antonio), 479.
 Shafer (Robert), 482.
 Sharp (S.), 455.
 Shead (Ralph B.), 449.
 Shepperson (Wilbur S.), 494.
 Sherlock (P. M.), 500.
 Sherwood (A. M.), 438.
 Shiner (J. L.), 449.
 Shook (Edwin M.), 455.
 Shutler Jr. (Dick), 449.
 Silva (Rafael Euclides), 510.
 Silva (Maurice Paranhos da), 464, 479.
 Silva-Nigra (Clemente Maria da), 510.
 Simmons (Ozzie G.), 479.
 Simoons (Frederick J.), 468.
 Simpson (A. M.), 449.
 Simpson (John R.), 439.
 Simpson (Leslie Byrd), 472, 496, 498, 512.
 Simpson (Ruth D.), 450.
 Sims (Agnes C.), 449.
 Siso (Carlos), 510.
 Sjoberg (Andrée F.), 468.
 Slocum (Mariana C.), 484.
 Small (William), 450.
 Smiley (Terah L.), 450.
 Smith (A. Ledyard), 436, 454, 455.
 Smith (Arthur George), 450.
 Smith (Carlyle S.), 450.
 Smith (Clarence E.), 450.
 Smith (Elmer), 450.
 Smith (Margaret Perryman), 450.
 Smith (Marian W.), 440, 467.
 Smith (Robert E.), 455.
 Smith (Roberto C.), 510.
 Smith (S. Winifred), 450, 494.
 Snyderman (George S.), 469.
 Soares (José Carlos de Macedo), 510.

Sobrequés Vidal (Santiago), 490.
 Solano (Vicente), 510.
 Solecki (Ralph S.), 450.
 Sorenson (John Leon), 439.
 Sotomayor (Arturo), 455.
 Sousa (José Pedro Galvão de), 510.
 Souza (José Antônio Soares de), 510.
 Souza (Álvaro Tolentino de), 479.
 Spaulding (Albert C.), 439, 450.
 Spear (Dorothea E.), 494.
 Specker (J.), 490.
 Sperry (John D.), 442.
 Spiro (Melford E.), 461.
 Spring (David), 494.
 Start (Laura E.), 472.
 Stern (Theodore), 450, 469.
 Stewart (Alice R.), 494.
 Stewart (Dorothy N.), 455.
 Stewart (Julian H.), 463.
 Stewart (Omer C.), 469.
 Stewart (T. D.), 450, 514.
 Stokes (T. L.), 494.
 Stokes (W. S.), 498.
 Stołhywo (Kazimierz), 437.
 Stone (Doris), 455, 472.
 Stone (Kirk H.), 512.
 Storni (Julio S.), 479.
 Stout (D. B.), 472.
 Stromsvik (Gustavo), 454, 455.
 Strong (William Duncan), 439, 459, 463, 486.
 Stumer (Louis Michael), 459.
 Sulistrowski (Zygmunt), 479.
 Swadesh (Morris), 450, 482, 494.
 Swärd (Sven Ola), 490.
 Symington (D. F.), 469.
 Syrett (Harold C.), 492.

T

Tabío (Ernesto E.), 456.
 Tanaka (Kotaro), 490.

Tanner (J. M.), 435.
 Tarruella (Alfredo), 510.
 Tau Anzoátegui (Víctor), 510.
 Tauro (Alberto), 490, 510.
 Tavares-Bastos (A. D.), 479.
 Tax (Sol), 433, 438, 459, 470, 472, 480, 518.
 Taylor (A.), 514.
 Taylor (Douglas), 485.
 Taylor (E. G. R.), 490.
 Taylor (E. S.), 451.
 Tegnaeus (Harry), 463.
 Tejada (Francisco Elías de), 510.
 Temple (Ella Dunbar), 510.
 Tentori (Tullio), 459, 479.
 Termer (Franz), 455.
 Thalbitzer (W.), 483.
 Thevet (André), 510.
 Thomas (Léon), 473.
 Thomas (Tully H.), 450.
 Thompson (J. Eric S.), 455, 472, 484.
 Thompson (Stith), 463.
 Thurnwald (R.), 463.
 Titiev (Mischa), 479.
 Torre Revello (José), 510.
 Torrey (Howard), 450.
 Toschi (Paolo), 463.
 Toussaint (Manuel), 498.
 Towle (Margaret Ashley), 459.
 Treganza (A. E.), 450.
 Tremaine (Marie), 514.
 Trens (Manuel B.), 498.
 Trimbom (Hermann), 498.
 Trindade (Cônego Raimundo), 511.
 Trotter (Mildred), 436.
 Trudel (Marcel), 491, 495.
 Trujillo Ferrari (Alfonso), 479.
 Tryon (Lansing E.), 438, 446.
 Tudela de la Orden (José), 455.

U

Ullmann (Stephen), 481.

Ulving (Tor), 483.
 Uribe Uribe (Lorenzo), 511.
 Uslar Pietri (Arturo), 511.
 Utrera (Cipriano de), 490, 500.
 Utset (Bernardo), 456.

V

Vacaro (Joseph), 442.
 Vacas Galindo (R. P.), 479.
 Vadell (Natalio Abel), 511.
 Valcárcel (Daniel), 505, 511.
 Valcárcel (Luis E.), 511.
 Valle (Rafael Heliodoro), 472, 498, 514.
 Valle (Carlo della), 514.
 Vallois (H.-V.), 435.
 Valois Arce (Daniel), 490.
 Varner (Jeanette Johnson), 516.
 Varner (John Grier), 516.
 Vasconcellos (Salomão de), 511.
 Vasconcelos (Ivolino de), 511.
 Vásquez (A. S.), 511.
 Vásquez Machicado (Humberto), 511.
 Vecilla de las Heras (Mario J.), 498.
 Vega (Carlos), 480, 511.
 Velásquez Gallardo (Pablo), 484, 498.
 Velásquez (María del Carmen), 486.
 Véliz Lizárraga (Jesús), 490.
 Vellard (Jean), 480.
 Vera Izquierdo (Francisco), 480.
 Vergara Bianchi (José), 483.
 Verhoog (P.), 450.
 Verlinden (Charles), 491.
 Vescelius (Gary), 450.
 Vestal (Paul A.), 469.
 Vianna (Hélio), 511.
 Vieillard-Baron (Alain), 491.
 Vila (Marco Aurelio), 480, 514.

Vila (Pablo), 511.
 Vilanesa (José de), 480.
 Villa Rojas (Alfonso), 472.
 Villagra (Agustín), 455.
 Villar Pérez (Julián), 437.
 Villasante Ortiz (Segundo), 459, 511.
 Villaseñor (Raúl), 499.
 Villoro (Luis), 499.
 Vinton (Kenneth W.), 455.
 Vivanco (Julián), 485.
 Viveiros (Jerônimo José de), 511.
 Voegelin (Carl F.), 433, 438, 459, 462, 480, 481, 482, 483.
 Vossberg (Walter A.), 450.

W

Wadlow (W. L.), 451.
 Wagley (Charles), 437, 480.
 Wagner (F.), 495.
 Walker (Edwin F.), 451.
 Walker (Winslow M.), 451.
 Wallace (Anthony F. C.), 469, 495.
 Wallace (D. B.), 495.
 Wallace (Ernest), 469.
 Wallace (Paul A. W.), 469.
 Wallace (William J.), 451.
 Wallace (W. M.), 495.
 Walsh (W. H.), 487.
 Warkentin (Clara), 484.
 Warkentin (Milton), 484.
 Washburn (S. L.), 434, 435.
 Wassén (S. Henry), 471, 472, 480, 486.

Wauchope (Robert), 451, 455.
 Wavrin (Robert de), 480, 486.
 Webb (Clarence H.), 444.
 Webb (William S.), 451.
 Webster (H.), 517.
 Weismann (Elizabeth), 499.
 Weitlaner (Roberto J.), 470, 472.
 Weltfish (Gene), 469.
 Wertenbaker (Thomas J.), 495.
 West (Robert C.), 499.
 Wethey (Harold E.), 511.
 Weymouth (W. D.), 450.
 Whisenant (Blake), 441.
 Whitaker (Robert P.), 499.
 White (M. Catherine), 492.
 White (Robert M.), 435.
 White (Theodore E.), 451.
 Whiteford (Andrew, H.), 451.
 Whorf (L.), 483.
 Wike (Joyce), 469.
 Wilde (Edwin), 435.
 Wilder (Charles G.), 451.
 Wilford (Lloyd A.), 451.
 Willems (Emilio), 437, 480.
 Willey (Gordon R.), 439, 455.
 Williams (Ann), 484.
 Williams García (Roberto), 484.
 Willoughby (Charles C.), 451.
 Wilson (Eddie W.), 469.
 Winter (Carl George), 495.
 Wirth (D. Mauro), 480.

Wisdom (Charles), 472.
 Wiseman (H. V.), 500.
 Witthoft (John), 451.
 Wolf (Marian de), 456.
 Wolf 2nd (Edwin), 495.
 Wolff (Hans), 483.
 Wonderly (William L.), 484, 486.
 Woodward (Arthur), 469.
 Worman (Frederick C. V.), 451.
 Wray (Donald E.), 451.
 Wright (I. A.), 492.
 Wright (Muriel), 470.
 Wyllys (R. Kay), 495.
 Wyman (Leland C.), 451.

Y

Yaben (Jacinto R.), 511.
 Yarza (José), 517.

Z

Zapater (Horacio), 464.
 Zavala (Lauro José), 484.
 Zavala (Silvio), 491, 499.
 Zegarra Russo (Juan), 511.
 Zelinsky (Wilbur), 470, 495.
 Zemella (Mafalda P.), 511.
 Zerries (Otto), 480.
 Zeuner (F. E.), 439.
 Zevallos Quiñones (Jorge), 486.
 Zimmerman (Ben), 437.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XLII

NOUVELLE SÉRIE.

MÉMOIRES.

	Pages
DUMÉZIL (Georges) et ALENCASTRE (G. Andrés). Fêtes et usages des Indiens de Langui (Dep ^t du Cuzco).....	I
GESSAIN (Robert). La tache pigmentaire congénitale chez les Eskimo d'Angmassalik.....	301
HARCOURT (Raoul d'). De quelques liens archéologiques intercontinentaux en Amérique.....	271
HUBER (Konrad). Contribution à la langue mučik.....	127
LEHMANN (Henri). Archéologie du Sud-Ouest colombien.....	199
MÉTRAUX (Alfred). Croyances et pratiques magiques dans la vallée de Marbial, Haïti.....	135
REICHLÉN (Henry). Fêtes, danses et rites des Indiens de Cajamarca (Pérou).....	391
RIVET (Paul). La langue Mašubi.....	119
RIVET (Paul) et WAVRIN (Robert de). Les Nonuya et les Okáina.....	333

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

Promotion.....	415
Les Nahua du Sud de la Huasteca et l'ancienne extension méridionale des Huastèques (Guy Stresser-Péan).....	415
Découvertes archéologiques aux Iles Galapagos (Alfred Métraux).....	417
Une expérience indigéniste en Guyane française (S. et G. Charpentier)....	418
Le « Centro indigenista » de San Cristobal de Las Casas, Chiapas, Mexique (Georgette Soustelle).....	421
« Nouveaux villages » Mazatèques (G. S.).....	423
Une revue nouvelle : Anthropological papers of the University of Alaska (R. Gessain).....	423
XXXI ^e Session du Congrès International des Américanistes (R. d'H.).....	425
Chirurgie précolombienne (R. d'H.).....	425
Recensement de la Bolivie (R. d'H.).....	425
Bibliographie des langues aymará et kičua (R. d'H.).....	426
Portugal et Brésil (S. L.).....	426
Brésil.....	426
Colombie.....	427
Argentine (R. d'H.).....	427
Nouvelles du Dr Frans Blom (G. S.).....	427
Suisse.....	427

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 décembre 1952	429
Séance du 6 janvier 1953	429
Séance du 10 février 1953	430
Séance du 3 mars 1953	430
Séance du 14 avril 1953	430
Séance du 5 mai 1953	431
Séance du 19 mai 1953	431
Séance du 10 juin 1953	431
Séance du 3 novembre 1953	431

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliographie américaniste par Suz. Lussagnet	433
Anthropologie, physiologie, pathologie	433
Archéologie	438
Ethnographie, sociologie, folklore	459
Linguistique	480
Histoire	486
Géographie humaine, voyages	512
Bibliographie, biographie	514
Réimpressions, traductions	515
Varia	517
Index des noms d'auteurs	519

ILLUSTRATIONS.

Fig. 1. Tête sculptée en pierre	203
Fig. 2. Céramique. Personnage monté sur un siège	209
Fig. 3. Céramiques. Personnages debout, adossés à un siège	210
Fig. 4. Vase anthropomorphe en céramique	211
Fig. 5. Vase avec personnage (sans tête) accroché à la panse	212
Fig. 6. Plan de la colline El Chirimoyo. Cimetière indigène	213
Fig. 7. Élévation et plan des tombes 5, 6, 7. El Chirimoyo	215
Fig. 8. Hache et herminette en pierre	216
Fig. 9 a, Pointes en pierre; b, petits boudins d'argile	217
Fig. 10. Sièges en bois (matériel funéraire)	224
Fig. 11. Coupe en argile. Gambia	226
Fig. 12. Statues agustiniennes en pierre	228
Fig. 13. Plan de la tombe n° 4. Quebrada de Las Guacas, Corinto	234
Fig. 14. Plan et élévation de la tombe n° 5. Quebrada de Las Guacas, Corinto	235
Fig. 15. Élévation et plan de la tombe n° 6. La Capilla de Río Negro, Corinto	236
Fig. 16. Élévation et plan de la tombe n° 7. La Capilla de Río Negro, Corinto	237

Fig. 17. Élévation et plan de la tombe n° 8. La Capilla de Río Negro, Corinto	239
Fig. 18. Vase en céramique avec décoration peinte	255
Fig. 19. Décors déroulés, peints sur des vases en céramique de la vallée du Río Guachicono	256
Fig. 20. Décors déroulés, peints sur des vases en céramique de la vallée du Río Guachicono	257
Fig. 21. Élévation et plan des tombes nos 1 et 2. El Goayaval, vallée du Río Guachicono	259
Fig. 22. Élévation et plan des tombes nos 5 et 6. El Goayaval, vallée du Río Guachicono	261
Fig. 23. Élévation et plan des tombes nos 7 et 8. El Goayaval, vallée du Río Guachicono	262
Fig. 24. Élévation et plan des tombes nos 9 et 10. El Goayaval, vallée du Río Guachicono	264
Fig. 25. Élévation et plan de la tombe n° 11. El Goayaval, vallée du Río Guachicono	265
Fig. 26. Élévation et plan des tombes nos 16 et 19. Corinto, Quebrada de Barbacoas	266
Fig. 27. Dessin schématique d'une grecque scalaire	273
Fig. 28. Spirales et motifs dérivés. Chine	273
Fig. 29. Dessin schématique d'une grecque	274
Fig. 30. Spirales, grecques et motifs dérivés. Grèce ancienne. Musée du Louvre	275
Fig. 31. Spirales et grecques scalaires, motifs dérivés	278
Fig. 32. Spirales et grecques scalaires, motifs dérivés	279
Fig. 33. Spirales et grecques scalaires, motifs dérivés	280
Fig. 34. Spirales et grecques scalaires, motifs dérivés	281
Fig. 35. Spirales et grecques scalaires, motifs dérivés	282
Fig. 36. Sujets avec volute nasale	287
Fig. 37. Sujets avec volute nasale	288
Fig. 38. Sujets avec volute nasale	289
Fig. 39. Vase de Tiahuanaco, Musée de l'Homme	293
Fig. 40. Représentation de pieds à Tikal, Mexique, et Paracas, Pérou	294
Fig. 41. Courbe de fréquence de la T. P. C. chez les enfants eskimo d'Ang- massalik selon l'âge	310
Fig. 42. Topographie de la T. P. C. chez les enfants eskimo d'Angmassalik.	317
Fig. 43. — — — — —	318
Fig. 44. — — — — —	319
Fig. 45. — — — — —	320
Fig. 46. — — — — —	321
Fig. 47. — — — — —	322
Fig. 48. — — — — —	323
Fig. 49. — — — — —	324
Fig. 50. — — — — —	325

Fig. 51.	Topographie de la T. P. C. chez les enfants eskimo d'Angmassalik.	326
Fig. 52.	— — — — —	327
Fig. 53.	— — — — —	328
Fig. 54.	— — — — —	329
Fig. 55.	— — — — —	330

CARTES.

La Colombie (en grisé la région explorée).....	200
Région sud-ouest de la Colombie.....	270
Les Indiens Nonuya, Okaïna et leurs voisins.....	390

PLANCHES.

I.	Statues en pierre de la région de Popayan.....	270
II.	Pectoral en or. Hacienda de la Marquesa, près de Timbio. (British Museum, Londres.).....	270
III.	Deux statuettes en céramique (face et profil). Hacienda de la Marquesa, près de Timbio. (Musée de l'Homme, Paris.).....	270
IV.	Fusaïoles et vases en céramique. Chirimoyo (sauf les n ^{os} 10 et 16)..	270
V.	Vase en céramique. Capilla de Río Negro. Région de Corinto.....	270
VI.	Vase en céramique. Capilla de Río Negro et El Salado. Région de El Salado. Région de Corinto.....	270
VII.	Vases d'entrée de tombe. Río Guachicono.....	270
VIII.	Céramique du Río Guachicono.....	270
IX.	Céramique de la région du Patía.....	270
X.	1. Une des plaines de Cumbitara (confluent Mayo-Patía). — 2. Intérieur d'une tombe, Cumbitara. — 3, 4. Entrée de deux tombes, Remolino.....	270
XI.	Fête patronale à Cajamarca : a) danse du fouet ; b) le chef des danseurs <i>chunchos</i> ; c) le <i>negro</i> , orchestre de flûtes et de tambours...	414
XII.	Fête patronale à Cajamarca : a) sonneurs de <i>clarin</i> ; b, c, d) danse de <i>chunchos</i> ; e) <i>clarineur</i> et offrande de <i>chicha</i>	414
XIII.	Fête de la Nativité à Baños del Inka : procession de la Virgen de las Mercedes.....	414
XIV.	Fête de la Nativité à Baños del Inka : danses des <i>chunchos</i> et <i>negros</i> .	414
XV.	a) Cortège funèbre passant dans une rue de Cajamarca ; b) lavage rituel des vêtements du mort à Baños del Inka.....	414

Le Gérant : M. A. DESBOIS.